NUOVA BIBLIOTECA DI STUDI CLASSICI E ORIENTALI
Supplementi alla rivista Studi Classici e Orientali
11

La corruzione del potere a Roma e i suoi precedenti

Atti del Convegno di Studi, Pisa 26-27 maggio 2023

La corruption du pouvoir à Rome et ses précédents

Actes du colloque de Pise, 26-27 mai 2023

A CURA DI
DOMITILLA CAMPANILE E ANNE GANGLOFF

PISA
UNIVERSITY
PRESS

DIRETTORE (CHIEF EDITOR)
Cesare Letta (cesare.letta@unipi.it)

VICEDIRETTORI (ASSISTANT EDITORS)
Marisa Bonamici, Saverio Sani, Mauro Tulli

COMITATO SCIENTIFICO (SCIENTIFIC BOARD)
Roberto Ajello, Anna Anguissola, Franco Bellandi, Maria Carmela Betrò,
Marisa Bonamici, Pier Giorgio Borbone, Maria Domitilla Campanile, Antonio Carlini,
Bruno Centrone, Jesper Eidem,
Fabio Fabiani, Margherita Facella, Franco Fanciullo, Rolando Ferri,
Maria Letizia Gualandi, Umberto Laffi, Cesare Letta, Gianfranco Lotito,
Giovanna Marotta, Enrico Medda, Serena Mirto, Claudio Moreschini,
Filippo Motta, Guido Paduano, Lisa Piazzi, Giovanni Salmeri,
Saverio Sani, Mauro Tulli, Biagio Virgilio

COMITATO CONSULTIVO INTERNAZIONALE
(INTERNATIONAL ADVISORY BOARD)
Pascal Arnaud (Lyon), Sebastian P. Brock (Oxford), Michael Erler (Würzburg),
Robert A. Kaster (Princeton), Agnès Rouveret (Paris),
Robartus Van der Spek (Amsterdam), Lucas Van Rompay (Duke University NC), Robert
Wallace (Evanston), Nigel Wilson (Oxford), Vincent Zarini (Paris)

REDAZIONE (EDITORIAL STAFF)
Maria Isabella Bertagna, Daniele Mascitelli, Giovanni Mazzini, Andrea Nuti,
Andrea Raggi, Chiara Ombretta Tommasi

http://www.sco-pisa.it

Volume pubblicato con il contributo dell'Università di Pisa – Fondi per la ricerca, del CReAAH (UMR) 6566 "Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire" e dell'Université Franco Italienne (UFI)

La corruzione del potere a Roma e i suoi precedenti : atti del convegno di studi, Pisa 26-27 maggio 2023 = La corruption du pouvoir à Rome et ses précédents : actes du Colloque, Pise 26-27 mai 2023 / a cura di Domitilla Campanile e Anne Gangloff. - Pisa : Pisa University press, 2024. - (Nuova biblioteca di studi classici e orientali. Supplementi alla rivista Studi classici e orientali; 11)

364.13230937 (23)
I. Campanile, Maria Domitilla II. Gangloff, Anne 1. Corruzione politica - Impero romano

CIP a cura del Sistema bibliotecario dell'Università di Pisa

L'opera è rilasciata nei termini della licenza Creative Commons: Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale (CC BY-NC-ND 4.0) Legal Code: *https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode.it*

L'Editore resta a disposizione degli aventi diritto con i quali non è stato possibile comunicare, per le eventuali omissioni o richieste di soggetti o enti che possano vantare dimostrati diritti sulle immagini riprodotte. L'opera è disponibile in modalità Open Access a questo link: *www.pisauniversitypress.it*

© Copyright 2024 by Pisa University Press
Polo editoriale - Centro per l'innovazione
e la diffusione della cultura - Università di Pisa
Piazza Torricelli 4 - 56126 Pisa
P. IVA 00286820501 · Codice Fiscale 80003670504
Tel.+39 050 2212056 · Fax +39 050 2212945
E-mail press@unipi.it · PEC cidic@pec.unipi.it
www.pisauniversitypress.it

ISBN: 979-12-5608-016-8

Opera sottoposta a peer review secondo il protocollo UPI

SOMMARIO

Domitilla Campanile, Anne Gangloff
La corruption du pouvoir à Rome et ses précédents : introduction VII

Bruno Centrone
Dinamiche della corruzione del potere nel pensiero politico di Platone 1

Panos Christodoulou
Phusis*,* paideia *et* philosophia *dans la pensée de Platon et d'Isocrate : le règne de l'homme politique incorruptible* 11

Carlo M. Lucarini
La corruzione dell'animo dei potenti e le influenze socratiche sui libri VIII e IX della Repubblica *di Platone* 57

Clément Bur
La province corruptrice, le mos maiorum*, la loi et le bon dirigeant* 77

Fabio Guidetti
Res nondum iudicata*: l'*ethos *di Silla tra inclinazione naturale e corruzione del potere* 99

Sophie Aubert-Baillot
Sources et expressions grecques de la dégénérescence du pouvoir dans la correspondance de Cicéron : quelques remarques 131

Domitilla Campanile
La maschera del potere: simulazione e dissimulazione nei Cesari *di Svetonio* 155

Stéphane Benoist
*Corruption du pouvoir, pouvoir(s) corrompu(s), et expressions normées de l'*habitus *impérial : vers une modélisation de la* statio principis *? L'exemple de stratégies discursives à propos des femmes de la* domus Augusta 175

Cesare Letta
La corruzione del potere e il topos *dell'evoluzione* in peius
dei principi giulio-claudi in Cassio Dione 203

Anne Gangloff
De la corruption à l'aporie du pouvoir (Hérodien,
Histoire des empereurs romains, de Marc-Aurèle à Gordien III*)* 219

Michele Pedone
La diarchia tra potere e contropotere: brevi note 237

Leyla Ozbek
La fine del potere negli dei di Quinto Smirneo:
riflessioni letterarie in merito a un fenomeno politico e sociale 271

Luisa Andriollo
Prendere e perdere il potere a Bisanzio: giustificazioni teoriche,
costruzioni storiografiche e il caso di Niceforo II Foca (963-969) 289

Marco Menon
Il potere rivela o corrompe?
Leo Strauss contra *Jacob Burckhardt e Lord Acton* 319

Indice delle fonti 341

Résumés / Abstracts 355

Domitilla Campanile, Anne Gangloff

LA CORRUPTION DU POUVOIR À ROME ET SES PRÉCÉDENTS : INTRODUCTION

« Dans les questions relatives au pouvoir, il ne faut donc plus parler de confiance en l'homme, mais l'empêcher de nuire en le retenant par les chaînes de la Constitution »[1]. Ces propos de Thomas Jefferson, l'un des pères fondateurs des États-Unis, semblent faire écho à la profonde méfiance que les Romains ont généralement éprouvé à l'égard du pouvoir qui corrompait les hommes. Pour Tacite, par exemple, un empereur façonne inévitablement ses sujets à son image, et réciproquement : les citoyens hypocrites, lâches et cruels deviennent les sujets d'un *princeps* doté de tels vices, comme on peut le constater dès le début des *Annales*.

L'Antiquité a produit deux types de discours sur la corruption politique, qui sont corrélés[2]. Le premier était centré sur la vertu. L'idée principale était que la perte de la vertu et de la bonne santé morale du corps politique engendrait un déclin politique qui se traduisait par la détérioration de la qualité du gouvernement. Le second discours, moins développé, portait sur l'abus de confiance ou le détournement d'une fonction publique dans l'objectif de s'enrichir personnellement : il concernait les extorsions, les détournements de fonds, la corruption électorale et le recours au pot de vin. Le lien entre les deux discours repose sur la distinction entre bien public et intérêt privé. Dans les deux cas, ce sont les intérêts privés qui dominent sur le bien public. C'est le constat d'un paradoxe qui a donné naissance à ce livre : si la thématique de la corruption du pouvoir est omniprésente chez les auteurs antiques, elle a été très peu traitée dans la bibliographie moderne.

Chez les auteurs anciens, il est évident que le pouvoir est une matière extrêmement corruptible et que son exercice se dégrade d'une manière

[1] Extrait de Thomas Jefferson, *Fair Copy of the Kentucky Resolutions of 1798*. [before 4 Oct. 1798] : « In questions of power then, let no more be heard of confidence in man, but bind him down from mischief by the chains of the constitution » *https://tjrs.monticello.org/letter/177*.

[2] Hill, *Corruption*. L'article est centré sur le second discours portant sur les comportements économiques. Il examine dans quelle mesure ce type de corruption était toléré dans les sociétés antiques, à partir notamment de la différence entre loi et coutume, des structures sociales, de la pratique du don intéressé. Voir aussi Buchan, Hill, *History*, 7-8.

ou d'une autre dans le temps. Il est aussi susceptible d'exercer une corruption morale sur celui qui le détient. La corruption du pouvoir est une question fondamentalement philosophique, qui mêle à la fois l'analyse des constitutions et celle de la psychologie humaine, et les réflexions des grands philosophes antiques sur le pouvoir ont irrigué la rhétorique et l'historiographie grecque et latine. Il est essentiel de rappeler que la conception du pouvoir dans l'Antiquité est surtout « volontariste », ce qui signifie que le pouvoir doit permettre à son détenteur d'exercer sa volonté propre[3]. On se contentera de mentionner quelques étapes essentielles de la réflexion antique, dont certaines seront affinées et prolongées dans les études qui vont suivre.

À partir de la seconde moitié du Ve siècle avant J.-C., la grandeur et le déclin d'Athènes, rapportés à son régime démocratique et aux crises subies par celui-ci, ont suscité des réflexions sur la corruption du pouvoir. Déjà chez Hérodote, dans le fameux débat sur le meilleur régime, Othanès, le partisan de la démocratie, affirme que le pouvoir pervertit même le meilleur, à cause de l'ὕβρις qui est innée chez les hommes et de la jalousie, φθόνος, à laquelle est naturellement porté celui qui exerce seul le pouvoir. Celui-ci est donc entraîné à la κακότης et à la tyrannie[4].

[3] Rocher, *Pouvoir*.

[4] Hdt., 3.80 : Ἐμοὶ δοκέει ἕνα μὲν ἡμέων μούναρχον μηκέτι γενέσθαι. Οὔτε γὰρ ἡδὺ οὔτε ἀγαθόν. Εἴδετε μὲν γὰρ τὴν Καμβύσεω ὕβριν ἐπ' ὅσον ἐπεξῆλθε, μετεσχήκατε δὲ καὶ τῆς τοῦ Μάγου ὕβριος. Κῶς δ' ἂν εἴη χρῆμα κατηρτημένον μουναρχίη, τῇ ἔξεστι ἀνευθύνῳ ποιέειν τὰ βούλεται; καὶ γὰρ ἂν τὸν ἄριστον ἀνδρῶν πάντων στάντα ἐς ταύτην ἐκτὸς τῶν ἐωθότων νοημάτων στήσειε. Ἐγγίνεται μὲν γάρ οἱ ὕβρις ὑπὸ τῶν παρεόντων ἀγαθῶν, φθόνος δὲ ἀρχῆθεν ἐμφύεται ἀνθρώπῳ. Δύο δ' ἔχων ταῦτα ἔχει πᾶσαν κακότητα· τὰ μὲν γὰρ ὕβρι κεκορημένος ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα, τὰ δὲ φθόνῳ. Καίτοι ἄνδρα γε τύραννον ἄφθονον ἔδει εἶναι, ἔχοντά γε πάντα τὰ ἀγαθά. Τὸ δὲ ὑπεναντίον τούτου ἐς τοὺς πολιήτας πέφυκε· φθονέει γὰρ τοῖσι ἀρίστοισι περιεοῦσί τε καὶ ζώουσι, χαίρει δὲ τοῖσι κακίστοισι τῶν ἀστῶν, διαβολὰς δὲ ἄριστος ἐνδέκεσθαι. ἀναρμοστότατον δὲ πάντων· ἢν τε γὰρ αὐτὸν μετρίως θωμάζῃς, ἄχθεται ὅτι οὐ κάρτα θεραπεύεται, ἢν τε θεραπεύῃ τις κάρτα, ἄχθεται ἅτε θωπί. Τὰ δὲ δὴ μέγιστα ἔρχομαι ἐρέων· νόμαιά τε κινέει πάτρια καὶ βιᾶται γυναῖκας κτείνει τε ἀκρίτους, « Mon avis est qu'un seul homme n'ait plus sur nous d'autorité monarchique ; car cela n'est ni agréable ni bon. Vous avez vu en effet à quel point s'est porté l'insolent orgueil de Cambyse, et vous avez pour votre part éprouvé aussi celui du mage. Comment la monarchie serait-elle chose bien ordonnée, quand il lui est loisible, sans avoir de comptes à rendre, de faire ce qu'elle veut ? Le meilleur homme du monde, investi de cette autorité, serait en effet mis par elle hors de ses pensers accoutumés. La prospérité dont il jouit fait naître en lui l'insolence orgueilleuse ; et l'envie est innée chez l'homme de tout temps. Ayant ces deux vices, le monarque a en lui toute méchanceté : l'orgueil fait que, gorgé, il commet beaucoup d'actes follement criminels ; l'envie de même. En vérité, le tyran, mieux qu'un autre, devrait ignorer l'envie, puisqu'il possède tous les biens ; mais c'est tout le contraire qu'exprime son attitude envers les citoyens : il envie les meilleurs

Il faut bien sûr souligner le rôle fondateur qu'a joué la célèbre analyse de Platon aux livres VIII et IX de la République sur les cinq principaux régimes – aristocratie, timocratie, oligarchie, démocratie et tyrannie – et sur le passage de l'un à l'autre. Ce passage, analysé dans une perspective logique et non historique, s'effectue sur le mode de la dégradation d'un régime meilleur en un moins bon, et associe cette dégradation du régime politique à celle de l'homme qui gouverne. Le principe-même de cette association pose la question de savoir si c'est l'homme qui possède le pouvoir qui corrompt le régime, ou bien si c'est la nature-même du régime qui corrompt celui qui exerce le pouvoir.

Polybe représente une autre étape à prendre en compte, parce qu'il a exercé une influence non négligeable sur la réflexion politique romaine, aussi bien que sur l'essai de Montesquieu *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734)[5]. Polybe a cherché à comprendre dans les *Histoires* comment et par quel gouvernement les Romains sont parvenus à conquérir en un peu plus de cinquante ans presque toute la terre habitée. Il reprend le schéma platonicien de la décadence, qu'il modifie dans la perspective aristotélicienne[6] : il distingue trois bons régimes qui sont la royauté, l'aristocratie et la démocratie, et trois formes corrompues de ceux-ci, qui sont la tyrannie, l'oligarchie et l'ochlocratie. L'agent de la corruption est la πλεονεξία, le désir propre aux hommes d'avoir toujours plus. Or, la République romaine du milieu du IIe siècle lui paraît parvenir à maintenir un équilibre entre les trois bonnes formes de régimes, la royauté représentée par les consuls, l'aristocratie par le Sénat et la démocratie par les comices et les tribuns du peuple. L'excellence de cette constitution mixte et la valeur de ses citoyens expliquent le succès de Rome face à d'autres puissances qui se sont laissées déborder par la πλεονεξία, notamment Carthage qui avait imposé aux populations africaines et hispaniques une hégémonie tyrannique. Mais le succès de Rome est menacé à l'extérieur par l'impérialisme, toujours propre à générer haine et révoltes, et à l'intérieur

tant qu'ils vivent et sont de ce monde ; il est bien avec la pire partie de la population, il est très fort pour accueillir les calomnies. Rien de plus inconséquent : si vous l'admirez modérément, il vous en veut de ne pas beaucoup le courtiser ; le courtise-t-on beaucoup, il vous en veut comme à un vil flatteur. Et je vais dire ce qu'il y a de plus grave : il bouleverse les coutumes des ancêtres, il fait violence aux femmes, il met à mort sans jugement », trad. Ph.-E. Legrand, CUF.

5 Guelfucci, *Polybe*.

6 Arist., *Pol*. 3.7. Pour Aristote, les constitutions correctes ont en vue l'intérêt général, celles qui dérivent d'elles en étant fautives privilégient l'intérêt personnel des gouvernants (*Pol*. 3.6.11).

par les conséquences des conquêtes et l'apparition de chefs du peuple qui pourraient rompre l'équilibre des institutions.

À la fin de la République romaine, la montée des pouvoirs personnels a relancé les réflexions à Rome sur la corruption du pouvoir, notamment autour du personnage de César qui donnait chair au spectre du roi/tyran. Salluste comme Cicéron ont souligné combien l'ambition, la recherche de la gloire ont éloigné le dictateur de la modération[7]. Un passage fameux de Suétone citant Titus Ampius Balbus, un adversaire de César, évoque l'idée de processus qui aurait conduit celui-ci à l'orgueil et à l'arrogance[8]. Ce sont les sources antiques qui ont inspiré la théorie « mutationniste » moderne sur l'évolution du caractère de César, qui serait due à l'accumulation des pouvoirs et des honneurs sur sa personne aussi bien qu'à l'influence exercée par Cléopâtre[9].

La rhétorique latine sur la figure du tyran a été nourrie par les *Philippiques* de Cicéron contre Marc Antoine. On sait grâce aux recueils composés par Sénèque l'Ancien et par le pseudo-Quintilien que les déclamations dépeignaient les tyrans comme des individus corrompus par leur pouvoir, défini comme la possibilité de réaliser tous leurs désirs. Ils étaient représentés comme les pires des criminels, des violeurs et des assassins, qu'il était légitime d'éliminer. L'historiographie latine, dès la fin du Ier siècle av. J.-C., a été tributaire de cette tradition rhétorique[10].

Suétone et Tacite, qui écrivent au début de la dynastie antonine, alors même que se cristallise l'idéal du bon prince antonin, semblent l'un et l'autre convaincus du caractère nuisible du pouvoir sans limite. Tacite associe de manière générale la cruauté à la possession du pouvoir, notamment du pouvoir répressif[11], et il s'est particulièrement intéressé dans les *Annales* aux effets du pouvoir sur les empereurs. Il montre que les passions sont à l'origine de leur cruauté et de leur dégradation en tyran, par exemple la colère pour Tibère ou la crainte pour Néron. Cette analyse doit beaucoup à la philosophie stoïcienne telle qu'elle a été développée par Sénèque. La cruauté et la dégradation du pouvoir sont

7 Salluste place son analyse morale du personnage de César dans le contexte plus large de la corruption morale de la société romaine (*Catil*., 53-54). Cicéron lie la corruption de César à sa recherche de la popularité (*Phil*., 5.49), mais aussi à l'accumulation des honneurs sur sa personne : il fait le parallèle avec le passage à la royauté d'Alexandre le Grand (*Att*., 13.28). Voir Collins, *Caesar*.

8 Svet., *Caes*., 77. Partisan de Pompée, Titus Ampius Balbus avait été banni après Pharsale, mais gracié par César en 46, Cicéron étant intervenu en sa faveur ; il écrivait des biographies de militaires (*Fam.*, 6.12.5). Suétone pourrait faire allusion à une vie de César composée par Ampius après la mort du dictateur : Bardon, *Littérature*, 284.

9 Collins, *Caesar*. L'auteur de l'article est lui-même un représentant de cette théorie.

10 Dunkle, *Tyrant* ; Dunkle, *Historiography*.

11 Ducos, *Pouvoir*.

comme une tentation qui menace tous ceux qui détiennent un pouvoir de vie et de mort, s'ils ne sont pas capables de maîtriser leurs passions.

Quant à Suétone, la structure de ses biographies, qui oppose de manière récurrente un bon début de règne à une dégradation du prince en monstre, pose la question de la nature et des causes de cette altération. Certains facteurs sont parfois mis en lumière. Ils peuvent être extérieurs, ainsi la mauvaise influence des femmes ou bien des conseillers, notamment des affranchis. Il peut s'agir aussi d'accidents de la vie privée, comme le décès de son fils Drusus pour Tibère en 23, la maladie et le décès de sa sœur pour Caligula en 37-38. Les causes sont également intérieures, comme la faiblesse, le manque d'énergie du prince qui ne résiste pas aux mauvaises influences de son entourage ou à ses propres penchants pour le plaisir.

Le désir et les passions apparaissent donc comme un puissant ressort de la corruption du pouvoir personnel. À l'époque antonine, la conscience de ce danger semble avoir été particulièrement aiguë. Chez Épictète, le tyran est l'horizon des figures du césar et du *basileus*[12]. Dans ses *Pensées*, Marc Aurèle s'exhorte à ne pas devenir un tyran[13], à ne pas se « césariser »[14].

Le motif de la corruption du pouvoir, philosophique, littéraire et historiographique, a été articulé sous des formes élaborées, en lien étroit avec d'autres éléments de réflexion. Ainsi, depuis Xénophon au moins[15], les penseurs politiques se sont également penchés sur la question de savoir si l'art de gouverner exigeait l'hypocrisie et la dissimulation.

Inversement, la place du thème de la corruption du pouvoir à Rome dans l'historiographie moderne est assez réduite. La plupart des études ont porté sur certaines formes bien précises de corruption : celle des gouverneurs et des magistrats par l'argent, la concussion, l'extorsion de biens (*res repetundae*), le détournement de fonds (*peculatus*), ou encore la brigue électorale (*ambitus*)[16]. On peut signaler deux ouvrages qui se rattachent directement au thème de la corruption du pouvoir par leur titre et qui sont quasiment contemporains, datés de la fin des années 80.

[12] Gangloff, *Vertus*, 128-142.
[13] M.Ant., 4.31 ; 5.11 ; 11.18.
[14] M.Ant., 6.30.
[15] Voir, à titre d'exemple, Xen., *Hieron*, IV; cfr. Leppin, *Xenophons*.
[16] Voir Carlà-Uhink, García Morcillo (ed.), *Corruption*, et en particulier Carlà-Uhink, García Morcillo, *Introduction*. Le dossier est centré sur la corruption économique, mais avec la volonté de ne pas couper celle-ci de l'éthique et d'employer les outils mis au point par les sciences sociales, notamment l'économie et la psychologie sociale.

Le premier concerne justement le pire des « monstres » julio-claudiens, le seul empereur que les historiens n'ont pas encore vraiment réussi à réhabiliter, Caligula : il s'agit de la biographie d'Anthony A. Barrett intitulée *Caligula, the corruption of power*, parue en 1989[17]. Selon Barrett, Caligula était un jeune homme inexpérimenté et arrogant qui a été corrompu quand on lui a confié un pouvoir illimité, et ce sont les Romains eux-mêmes qui, d'une certaine façon, portent la responsabilité du désastre que fut son règne. Si l'on tire ces conclusions jusqu'au bout, c'est la nature même du principat qui est à l'origine de la corruption exercée par le pouvoir sur certains empereurs, à cause du principe dynastique (ou familial) du pouvoir, de l'étendue de l'*imperium* donné au prince, de l'absence au début du principat d'un conseil du prince bien établi, tel celui qui fut mis en place pour le jeune Sévère Alexandre, de l'impossibilité de destituer le prince en cas d'incapacité, etc.

C'est l'idée qui est développée par Paul Veyne dans son chapitre « Qu'était-ce qu'un empereur romain », dans *L'Empire gréco-romain* paru en 2005[18]. Selon lui, la mégalomanie de certains empereurs, comme Caligula, était favorisée par la nature du régime, le statut de prince étant dépourvu des garde-fous constitués par une tradition politique ou par un entourage contraignant dans d'autres régimes. L'absence de traditions et de contraintes extérieures doit cependant être relativisée à la lumière des recherches récentes[19].

On notera qu'en 2015 est parue une édition réactualisée du livre de Barrett avec un sous-titre différent : *Caligula, the abuse of power*. L'auteur y explique dans sa préface qu'il a repris la structure générale de la première édition, est resté fidèle à son jugement général sur Caligula sauf sur un point, mais qui dans notre perspective est essentiel. Le changement de sous-titre, de *corruption of power* à *abuse of power*, traduit un changement d'optique, Caligula étant vu non plus comme un individu corrompu par le pouvoir mais, dans une perspective plus « managériale », comme un individu incapable, dès le début, d'accomplir sa fonction de prince, car dépourvu des compétences gestionnaires et administratives les plus basiques. Il n'était donc pas capable d'affronter les difficultés liées au gouvernement de l'Empire[20].

17 Barrett, *Caligula, corruption* ; Barrett, *Caligula, abuse*.

18 Veyne, *Empire*, 15-78.

19 Par exemple Hekster, *Emperors* ; Le Doze (dir.), *Prince*.

20 Barrett, *Caligula, abuse*, xii : « I am inclined now to view Caligula not so much as an individual corrupted by power but rather as an individual incapable from the outset of performing the task he took on. The emergence of cracks in his capacity for government arose, I feel now, not from a process of corruption, but from a basic temperamental inability to deal with circumstances when those circumstances were less

Le second ouvrage est celui du grand historien Ramsay MacMullen, *Corruption and the decline of Rome*, paru en 1988, traduit en français sous le titre *Le déclin de Rome et la corruption du pouvoir*[21]. Il a une visée beaucoup plus large, puisqu'il entend analyser la dégradation, l'affaiblissement du gouvernement romain et de sa capacité à se faire obéir des habitants de l'Empire dans l'Antiquité tardive. MacMullen souligne l'importance des riches et des puissants – les aristocrates, les élites locales – comme relais du pouvoir impérial, et celle des faveurs et de la peur comme ressorts du pouvoir au sens large du terme sous l'Empire. Or, si ce système resta pour ainsi dire équilibré et fonctionnel aux deux premiers siècles de l'Empire, il subit des modifications au IIIe siècle : peur et faveurs furent encore davantage exploitées, avec l'essor d'une part de la violence, d'autre part de la vénalité des charges dans le cadre du développement de la bureaucratie à la fin du IIIe siècle. Ce phénomène qualifié de « privatisation du gouvernement », aggravé par l'isolement de l'empereur, est le principal facteur du déclin du pouvoir romain selon MacMullen. Il s'agit donc d'une analyse politique qui, par son ampleur et son objectif (étudier le fonctionnement et le déclin du pouvoir impérial), peut être comparée à celle de Polybe. Elle combine à la fois la dimension économique des études modernes sur la corruption, en soulignant par exemple le dérèglement des profits des agents de l'empereur (profits considérés comme normaux sous l'Empire), et la sensibilité antique au rôle des passions dans le politique, en mettant en évidence l'exploitation de la peur.

La recherche collective que nous avons entreprise a pour objectif de rééquilibrer l'enquête sur la corruption politique dans le monde romain en accordant davantage d'attention à la corruption du pouvoir dans sa dimension éthique et politique. Les aspects économiques et juridiques ne sont pas pour autant omis puisqu'ils sont impliqués par la dialectique entre intérêt privé et public, désir personnel et bien commun, placée au centre de la réflexion politique des auteurs hellénophones et latinophones. La notion de corruption politique repose à la fois sur l'idée de dégénération des caractères et sur celle d'abus de pouvoir par rapport

than ideal. Difficulties were bound to arise, and in his case they arose within a few months of his accession. Anyone in any sort of managerial situation, whether it be the ruler of a country or the secretary of a local book club, needs to possess either some capacity for efficient administration, or a natural amiability that will disarm others into overlooking administrative deficiencies. The best administrators possess both; Caligula possess neither. And he possessed neither from the outset ».

21 MacMullen, *Déclin*.

aux normes sociales, pour satisfaire des intérêts privés[22]. En latin, elle est généralement exprimée par les termes *corrumpere* et *corruptio* qui désignent un processus de dégradation infectant collectivement les esprits et les corps, en se répandant dans la société par imitation notamment[23]. En grec, les termes διαφθείρω et ὑποφθείρω font cohabiter le sens de corruption morale avec celui de destruction physique, anéantissement. Les analyses de la corruption du pouvoir dans l'Antiquité, comme on l'a vu, font ressortir deux éléments : la dégradation du gouvernant et des gouvernés d'une part, celle du régime politique de l'autre. Quels sont les liens entre ces deux formes de dégradation ? Le pouvoir transforme-t-il vraiment ceux qui l'exercent, s'agit-il d'une altération du caractère, voire du corps, ou de la révélation du véritable caractère ? À quoi est dû le changement observé, quels facteurs contextuels peuvent l'expliquer ? Ce danger est-il pensé comme inhérent à tout type de pouvoir monarchique ? Et comment y faire face ?

Telles sont les questions auxquelles des spécialistes d'histoire, de philosophie, de droit et de littératures anciennes ont été invités à répondre dans les contributions qui suivent, en s'appuyant sur la production de discours de différentes natures sur le bon dirigeant, sur la place de celui-ci par rapport à la loi, sur le meilleur régime ; de tels discours se rapportent naturellement à des pratiques du pouvoir qui évoluent dans le temps. Cette réflexion collective, centrée sur le principat romain, part de Platon dont la pensée politique fut fondamentale pour tous les auteurs postérieurs, aborde l'époque byzantine, pour aboutir à l'analyse des dynamiques et de la dialectique présentes dans la réflexion politique contemporaine autour du problème du pouvoir.

Une fois les racines philosophiques de la recherche posées, le début de l'enquête historique était imposé par la nature même du problème. Les Anciens pouvaient dénoncer la corruption en repérant les germes de la ruine dès les premiers âges, en les faisant coïncider avec l'enrichissement généré par l'intégration de nouvelles populations à Rome ou par la conquête de territoires voisins[24]. Cependant, le véritable problème, d'un point de vue politique, social, juridique et judiciaire, commençait réellement avec les guerres transmarines, l'acquisition des provinces et

[22] Dreyfus, *Sociologie*, souligne dans son introduction l'absence d'une définition unique et générale de la corruption : il s'agit d'un phénomène multiforme, dont la définition est à géométrie variable car les catégories élaborées par les juristes, les économistes et les sociologues ne correspondent pas.

[23] Ivv., 14, sur le rôle prépondérant joué par l'exemple – en premier lieu celui des parents – dans la corruption sociale ; Carlà-Uhink, García Morcillo, *Introduction*, 2.

[24] Gabba, *Allora i Romani*.

l'envoi de membres de la classe dirigeante dans les territoires assujettis pour les administrer[25].

Les premières contributions de ce volume sont consacrées à Platon, et la complexité de sa philosophie politique impose de saisir toutes ses nuances et variations. La certitude que tout dans l'existence est voué à la corruption et que les classes dirigeantes deviennent des proies inévitables du désir de richesse et de possession est compatible avec la croyance en la possibilité de l'existence d'un homme sage capable de gouverner l'État sans succomber aux influences corruptrices du pouvoir politique (Bruno Centrone). Les traités politiques de la première moitié du IVe siècle avant J.-C. nous fournissent une série de textes théoriques qui traitent des monarchies émergentes et du défi épistémologique et éthique posé par ces nouvelles formes de gouvernement. Platon, Aristote, Xénophon et Isocrate discutent tous de la royauté par opposition à la tyrannie, de l'éthique nécessaire pour administrer un royaume et de la possibilité de l'existence d'un homme politique incorruptible à qui il serait possible de confier le pouvoir absolu sans danger pour la cité (Panos Christodoulou). Les livres VIII et IX de *La République*, consacrés à la figure du tyran, témoignent des idées qui circulaient dans l'Athènes classique. La théorisation autour des cinq constitutions politiques possibles nous conserve la pensée socratique originelle, que Platon n'a, en l'occurrence, pas amalgamée à ses propres idées (Carlo Martino Lucarini).

Le cœur de l'ouvrage – comme cela a été dit – concerne le monde romain, espace idéal pour mettre à l'épreuve le discours sur le pouvoir dans l'Antiquité. Il rassemble huit contributions, allant de l'âge républicain au IIIe siècle de notre ère. L'accent est mis à la fois sur le comportement des membres d'un *ordo* qui, à partir du IIe siècle avant J.-C., ont dû exercer le pouvoir loin de la discipline de Rome, dans des provinces éloignées (Clément Bur), et sur la conduite d'un personnage en particulier, Sylla, devenu le paradigme de la corruption morale résultant de l'exercice du pouvoir absolu (Fabio Guidetti). L'examen de la correspondance épistolaire cicéronienne est un moyen précieux pour saisir le poids de la culture philosophique dans l'expression de la dénonciation de la corruption du pouvoir et pour proposer des remèdes aux excès (Sophie Aubert-Baillot). Suétone aussi constitue une source extraordinaire pour observer la dialectique entre apparence et réalité dans la manifestation du pouvoir et pour étudier ce banc d'essai du caractère d'un homme que représente la conquête du trône (Domitilla Campanile).

[25] Liv., 39.6.6 ; Plin., *nat*., 34.14 et 37.12.

Tout au long de l'ère impériale, le débat sur la corruption des femmes appartenant à la *domus Augusta* devient un moyen puissant de blâmer ou louer les empereurs et les autres membres de la maison impériale, à travers des portraits féminins qui indirectement condamnent ou exaltent les *principes* (Stéphane Benoist). L'absence de conditionnements provenant de l'historiographie antérieure est évidente dans le traitement que Cassius Dion réserve aux empereurs Julio-Claudiens non divinisés : il évite de diviser leur règne en deux phases – un commencement positif, une forte césure et une irrépressible évolution vers le pire. Les critères qu'il suit sont au contraire dictés par des jugements mûris au cours de son expérience politique (Cesare Letta). Le récit historique d'Hérodien est également mis en valeur : ce qui était considéré comme des distorsions et des lacunes est réinterprété comme l'utilisation de la philosophie politique grecque pour l'évaluation globale d'un empereur et d'un régime ; après le règne de Marc Aurèle, on ne trouve plus de bons souverains, la royauté ayant subi depuis lors une détérioration à laquelle il est impossible de remédier (Anne Gangloff).

L'expérience juridique romaine offre un cadre approprié, dans une réflexion générale sur la corruption du pouvoir, pour comprendre les circonstances qui pouvaient permettre aux membres du Sénat d'ignorer les dispositions impériales ou d'imposer des limites au pouvoir du *princeps* dans les premiers siècles de l'empire (Michele Pedone). Les textes poétiques sont des documents précieux pour comprendre l'époque et l'environnement de l'auteur et de ses destinataires, mais les *Posthomerica* de Quintus de Smyrne peuvent sembler un objet inhabituel à interroger dans le contexte de la recherche. En réalité, l'œuvre témoigne d'une vision du monde et d'une dynamique du pouvoir différentes. Un changement philosophique, religieux et politique se manifeste notamment dans le rôle des dieux, qui agissent très différemment des modèles homériques et récents (Leyla Ozbek). L'empire byzantin, l'empire après l'empire, offre un énorme potentiel d'investigation et de comparaison : même en l'absence de normes constitutionnelles explicites régissant les modes de transmission du pouvoir impérial, les traités et l'historiographie révèlent une réflexion sur la nature de la royauté, ses sources de légitimation et la relation entre royauté et tyrannie, une réflexion qui marque l'ensemble du millénaire byzantin (Luisa Andriollo).

De l'avis des éditrices, une manière appropriée de conclure ce travail – conclusion bien entendue provisoire – était de réexaminer la déclaration de Lord Acton, qui avait marqué l'ensemble de la conférence. Le philosophe politique Leo Strauss (1899-1973) s'est engagé à plusieurs reprises dans une discussion critique à ce sujet. À travers la contextualisation des déclarations de Lord Acton et Jacob Burckhardt d'un côté

et la réflexion politique de Strauss de l'autre, la dernière contribution explore les prémisses philosophiques relatives à la relation entre le pouvoir, la corruption, le mal et la vertu (Marco Menon).

Mais ce colloque se voulait être un début, un point de départ et non un point d'arrivée ; il était également motivé par l'espoir que d'autres réunions ou publications pourraient suivre et c'est la même intention qui anime ce volume. Nous souhaitons pour finir exprimer notre gratitude envers l'Université Rennes 2, l'Université de Pise, le CReAAH (UMR) 6566 « Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire » et l'Université Franco Italienne (UFI) dont le généreux soutien a permis la tenue du colloque et la réalisation de ces actes.

Bibliographie

Bardon, *Littérature* = H. Bardon, *La littérature latine inconnue, I. L'époque républicaine*, Paris 1952.

Barrett, *Caligula, corruption* = A.A. Barrett, *Caligula, the corruption of power*, London 1989.

Barrett, *Caligula, abuse* = A.A. Barrett, *Caligula, the abuse of power*, London-New York 2015^2.

Buchan, Hill, *History* = B. Buchan, L. Hill, *An Intellectual History of Political Corruption*, "Political corruption and governance", Basingstoke 2014.

Carlà-Uhink, García Morcillo (ed.), *Corruption* = F. Carlà-Uhink, M. García Morcillo (ed.), *Discursive Constructions of Corruption in Ancient Rome*, «Cultural History» 13/1 (2024), 1-93.

Carlà-Uhink, García Morcillo, *Introduction* = F. Carlà-Uhink, M. García Morcillo, *Discursive Constructions of Corruption in Ancient Rome : introduction*, «Cultural History» 13/1 (2024), 1-11.

Collins, *Caesar* = J.H. Collins, *Caesar and the corruption of power*, «Historia» 4 (1955), 445-465.

Dreyfus, *Sociologie* = Fr. Dreyfus, *Sociologie de la corruption*, "Repères", Paris 2022.

Ducos, *Pouvoir* = M. Ducos, *Pouvoir et cruauté dans les Annales de Tacite*, in J. Champeaux, M. Chassignet (dir.), *« Aere perennius » : en hommage à Hubert Zehnacker*, "Roma antiqua", Paris 2006, 395-415.

Dunkle, *Tyrant* = J.R. Dunkle, *Study of the Rhetorical Tyrant in Rome in the First Century B.C.*, Diss. Pennsylvania 1965.

Dunkle, *Historiography* = J.R. Dunkle, *The rhetorical tyrant in Roman Historiography : Sallust, Livy, and Tacitus*, «CW» 65 (1971), 12-20.

Gabba, *Allora i Romani* = E. Gabba, *Allora i Romani conobbero per la prima volta la ricchezza*, in E. Gabba, *Del buon uso della ricchezza: saggi di storia economica e sociale del mondo antico*, Milano 1988, 19-26.

Gangloff, *Vertus* = A. Gangloff, *Pouvoir impérial et vertus philosophiques : l'évolution de la figure du bon prince sous le Haut-Empire*, "Impact of Empire" 31, Leyde-Boston 2019.

Guelfucci, *Polybe* = M.-R. Guelfucci, *Polybe et Montesquieu : aspects d'une réflexion sur le pouvoir*, «Anabases» [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, *http://journals.openedition.org/anabases/2893*, consulté le 27 juin 2024.

Hekster, *Emperors* = O. Hekster, *Emperors and ancestors: Roman rulers and the constraints of tradition*, "Oxford studies in ancient culture and representation", Oxford 2015.

Hill, *Corruption* = L. Hill, *Conceptions of political corruption in ancient Athens and Rome*, «History of Political Thought» 34/4 (2013), 565-587.

Le Doze (dir.), *Prince* = Ph. Le Doze (dir.), *Le costume de Prince. Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin*, "CEF" 587, Rome 2021.

Leppin, *Xenophons* = H. Leppin, *Xenophons Hieron: Überlegungen zur Geschichte des monarchischen Denkens im klassischen Athen*, in B. Linke (Hg.), *Zwischen Monarchie und Republik. Gesellschaftliche Stabilisierungsleistungen und politische Transformationspotentiale in den antiken Stadtstaaten*, Stuttgart 2010, 77-90.

MacMullen, *Déclin* = R. MacMullen, *Le déclin de Rome et la corruption du pouvoir*, trad. A. Spiquel, A. Rousselle, "Histoire" 14, Paris 1991.

Rocher, *Pouvoir* = G. Rocher, *Droit, pouvoirs et domination*, «Sociologie et société» 18 (1986), 33-46.

Veyne, *Empire* = P. Veyne, *L'empire gréco-romain*, "Des Travaux", Paris 2005.

Bruno Centrone

DINAMICHE DELLA CORRUZIONE DEL POTERE NEL PENSIERO POLITICO DI PLATONE

È assai celebre una sentenza di Lord Acton riguardante la corruzione del potere: il potere tende a corrompere; il potere assoluto corrompe in modo assoluto (lettera del 5 Aprile 1887 al vescovo Creighton). Si tratta in questo caso della capacità del potere di corrompere chi lo detiene, e la situazione immaginata è quella di soggetti inizialmente motivati da buone intenzioni, ma che finiscono poi per essere traviati dalla gestione del potere. Il tema della «corruzione del potere» può però essere declinato anche nel senso delle modalità secondo le quali un sistema politico si corrompe, dove a venire in primo piano è non tanto la corruzione del singolo individuo detentore del potere, ma il meccanismo di degenerazione del sistema in quanto tale. Cercherò di analizzare brevemente entrambi gli aspetti nella filosofia politica di Platone.

Se ci si domanda, in che misura Platone sarebbe stato d'accordo con l'affermazione di Lord Acton, bisogna interrogarsi su quale sia per lui, in generale, la causa di corruzione del potere politico. Principio basilare e generalissimo della filosofia platonica è quello, di natura ontologica, per cui ogni cosa venuta in essere, ogni realtà del mondo generato, – dunque anche del mondo storico – è destinata prima o poi a corrompersi, principio, questo, criticato da Aristotele nella *Politica* (1316a) in quanto troppo generico, in ultima analisi incapace di spiegare la specificità delle trasformazioni. Corollario di questo è un altro principio generale, valido anche e soprattutto nella sfera politica, cioè che difficile è non tanto istituire qualcosa, ma soprattutto salvaguardarlo e conservarlo. Questa idea è presente e ripetuta a più riprese, in particolare nelle *Leggi* (cfr. 960b-c), nella nozione di salvezza, *soteria*[1].

In ambito politico il principio ontologico dell'inevitabile corruzione si dispiega in particolare nella *Repubblica*, nell'analisi della degenerazione delle costituzioni condotta nei libri VIII e IX. Come noto, questa analisi prende le mosse proprio dalla corruzione della città ideale che si immagina come già realizzata, con i filosofi al potere. Nella sua versione ontologica il principio trova qui una formulazione lapidaria: tutto

[1] Cfr. Centrone, *La seconda polis*, 239 e n. 5 Per una discussione sulle origini della riflessione di Lord Acton si veda in questo volume il saggio di Marco Menon.

ciò che è venuto ad essere è destinato alla corruzione: *genomenoi panti phthora estin* (*resp.* 546a2). Anche le forme migliori sono dunque destinate a corrompersi, e di conseguenza la città retta dai governanti filosofi andrà essa stessa incontro a questo destino.

Benché molti particolari della vivida descrizione che delinea il successivo processo degenerativo delle forme costituzionali, dall'aristocrazia filosofica alla tirannide, siano stati suggeriti a Platone dall'osservazione della realtà ateniese – e non solo ateniese – del suo tempo, la trattazione che si trova nella *Repubblica* è un'analisi condotta sul piano tipico-ideale più che una descrizione di forme storiche e di transizioni effettivamente avvenute. Ciò risulta tanto più vero se si considera proprio l'inizio del processo di corruzione, dato che l'aristocrazia dei filosofi al potere rappresenta unicamente una proiezione ideale, mai realizzatasi storicamente, o tutt'al più attuata in un mitico passato remoto, come è nei miti del *Timeo* (24a-c) e del *Crizia* (110c-d).

Ma da cosa sarà dato l'inizio di questa dissoluzione? La corruzione del sistema istituito avrà luogo perché i governanti filosofi –che nel quadro di un'eugenetica filosofica controllano le unioni interne al gruppo dei giovani guardiani in vista della procreazione dei migliori elementi possibili –, in quanto ignorano il numero che presiede a tali unioni (il tanto celebre quanto enigmatico numero nuziale, che risulta da un complicatissimo calcolo e rispecchia un ciclo cosmico[2]) non coglieranno il momento opportuno per la generazione di figli (il *kairòs*). Dalle unioni mal controllate nasceranno guardiani desiderosi di ricchezze, i quali acquisiranno proprietà private, venendo meno a quel principio di comunione dei beni (limitatamente alla classe dirigente)[3] che è ritenuto presidio e salvaguardia della polis e perdendo di vista il bene complessivo a vantaggio dei loro interessi personali (*resp.* 546a-547c). In base all'analogia strutturale stabilita da Platone tra polis e anima, al sopravvento preso, a livello individuale, dalla parte appetitiva su quella razionale, corrisponde sul piano politico la mescolanza tra le classi bronzea e ferrea e quelle argentea e auree, e dunque il venir meno del principio fondamentale del *ta heautou prattein*, letteralmente il «fare le proprie cose», inteso non tanto come competenza tecnica, ma nel senso della

[2] Sul numero nuziale si veda DE CALLATAY, *Il numero geometrico*.

[3] Cfr. Plato *resp.* 421a2-8: per la città non c'è niente da temere se si corrompono, ad es. i ciabattini; cattivi guardiani delle leggi mandano invece completamente in rovina l'intera città. Cfr. 546a-547a, dove la mescolanza della razza ferrea con l'argentea e della bronzea con l'aurea va intesa, non nel senso di un'ascesa dei crematisti al ruolo di governanti, ma come degenerazione interna al gruppo dei guardiani; cfr. ARENDS, *Die Einheit der Polis*, 22-23; 157-60; 433 n. 196.

necessità che ogni classe svolga il ruolo che è ad essa proprio, senza esorbitare dai propri limiti e dalle proprie funzioni.

Il principio della degenerazione risiede dunque nell'errore, apparentemente contingente, compiuto dai guardiani, che è però da considerarsi una causa occasionale; la causa strutturale risiede invece nel desiderio di ricchezze, proprio dell'anima appetitiva e della classe dei crematisti, ritenuto l'origine ultima della corruzione di tutti gli stati. Causa scatenante della degenerazione di un sistema politico non è dunque l'esercizio del potere in quanto capace di corrompere soggetti originariamente animati da buone intenzioni, ma piuttosto il desiderio di ricchezze, strutturalmente connesso alle dinamiche interne dell'anima, che prende il sopravvento nel gruppo dirigente, come la parte desiderativa prende talvolta il comando a spese di quella razionale e di quella animosa. È una spiegazione quasi monocausale. Non a caso, quando Platone vuole rappresentare l'antagonista principale della virtù, usa l'immagine di una bilancia in cui il peso opposto è proprio la ricchezza: «la virtù non è distante dalla ricchezza come due pesi che, posti sulla bilancia, inclinano sempre in senso opposto? (*resp*. 550e)».

Opera in questa analisi un terzo principio basilare della filosofia politica di Platone, espresso sia nella *Repubblica* che nelle *Leggi*: il principio della corruzione risiede sempre nei governanti, nella classe dirigente; il mutamento politico e la rivoluzione non vengono mai dal basso, ma sempre dall'alto[4]:

SOCRATE «O è assodato che [d] ogni costituzione muta a partire da chi detiene il potere, quando al suo interno si ingenera una lotta intestina e che se invece è internamente concorde, per quanto piccolo sia, è impossibile smuoverla?» (Plato *resp*. 545c-d) (trad. mia).

ATENIESE «Cade un regno, per Zeus, o cadde mai un governo per causa d'altri che non siano quelli stessi che li posseggono?» (Plato *leg.* 683d) (trad. Ferrari – Poli).

La sintesi estrema di questi due principi si trova, nelle *Leggi*, in uno scambio tra l'Ateniese e Clinia:

ATENIESE «Pensiamo che tale corruzione avvenga, ogni volta che avviene, presso i re prima che nei popoli?» CLINIA «È vero-[691a] simile, e per lo più accade che questo male sia dei re che vivono altezzosamente nella dissolutezza e nel lusso» (Plato *leg.* 690e-691a).

[4] Questo è il filo conduttore del libro di Arends, *Die Einheit der Polis*.

Questa dinamica costituisce la proiezione, sempre sulla base dell'analogia individuo-polis, di quanto avviene a livello individuale nell'anima, dove causa della corruzione è l'incapacità del superiore principio razionale di esercitare il controllo sulle altre parti. La situazione di disarmonia interna che ne consegue è infatti definita, in modo a prima vista sconcertante, «suprema ignoranza» (*megiste amathia, leg.* 689a6). L'affermazione è sorprendente perché si parla di ignoranza anche laddove sembra che il principio razionale sia nel giusto e semplicemente si lasci sopraffare, come avviene nel fenomeno dell'*akrasia,* o incontinenza, dalle parti inferiori. Perché il potere si corrompa è dunque è necessario che il gruppo dirigente sia caratterizzato dall'ignoranza di ciò che è bene. Ma questa ignoranza è un fenomeno che investe l'anima nel suo complesso e non riguarda solo la sua componente intellettuale. Questo pone, sul piano filosofico, il problema, che non sarà qui trattato, della persistenza o meno in Platone dell'intellettualismo etico, l'idea cioè la conoscenza del bene implichi un agire corrispondente, e che il male sia causato dall'ignoranza[5].

In questa sede può invece essere interessante vedere come i principi generali sinora descritti siano applicati da Platone all'analisi della realtà storica. Su questo piano la legge dell'inevitabile corruzione vale – all'interno della più generale filosofia della storia di Platone – certamente nel lungo periodo, ma non necessariamente nel breve, dove per breve si può intendere anche un'era storica di notevole durata; in Egitto, secondo l'Ateniese nelle *Leggi* (*leg.* 656c-657b), le stesse forme permangono da 10.000 anni senza subire alcun mutamento, perché la corruzione si insinua a seguito di modelli educativi sbagliati e dell'introduzione di nuove forme nell'educazione musicale, che invece in quel paese sono le stesse da tempo immemorabile. Inversamente, anche nel brevissimo periodo del regno di un singolo sovrano si possono dare casi di corruzione come di gestione equilibrata e sana del potere.

Di nuovo, è possibile distinguere tra la prospettiva tipico-ideale della *Repubblica* (e in parte del *Politico*), solo in parte legata all'esperienza storica*,* e l'analisi condotta nelle *Leggi,* che si riferisce a fatti realmente avvenuti.

Partendo dalla *Repubblica,* dopo la corruzione del gruppo dirigente dei guardiani, hanno luogo le ben note degenerazioni successive in timocrazia, oligarchia, democrazia e tirannide. In queste degenerazioni si

[5] La virtù intellettuale (*phronesis*) consiste nella buona condizione, non solo della parte razionale, ma dell'anima nel suo complesso; cfr. Schöpsdau, *Platon, Nomoi*, 415-417. Mi permetto di rimandare ancora, su questo punto, a Centrone, *La seconda polis*, 289-293.

può individuare un comune filo conduttore. Come si è anticipato, causa principale della corruzione è sempre il desiderio di ricchezze da parte dei governanti; nella misura in cui questo desiderio prevale anziché essere controllato o subordinato ad altri, quale il desiderio di onori, il grado di corruzione diviene sempre maggiore. Ma anche quando viene controllato forzosamente, il desiderio di ricchezze continua a essere operante. È il caso dell'uomo timocratico, che pur subordinando tale desiderio al desiderio di onori, usa comunque le ricchezze in segreto, godendosi di nascosto i piaceri che ne derivano. Questo tipo umano è avaro con le proprie ricchezze, ma spende volentieri quelle degli altri, e invecchiando diventa sempre più avido (*resp.* 548a-c; 549a-b). In questo caso è ben visibile come il desiderio di onori e di potere non sia puro, ma sempre inquinato da quello di ricchezze, e anche nel timocratico prevalga solo in apparenza; di fatto si trova a esercitare il controllo, ma in una dinamica di contrasto interno tra le parti dell'anima, in cui il desiderio di ricchezze rimane vivo e viene sottomesso solo a forza. Causa della corruzione non è il desiderio del potere per il potere o la volontà di sopraffazione volta ad affermare il proprio dominio, ma sempre il desiderio di ricchezza in vista del piacere. Ciò indica che, nonostante l'individuazione di desideri specifici delle differenti componenti psichiche, Platone non sembra concepire, almeno in questa analisi, un desiderio del potere o di onori fine a se stesso.

La successiva degenerazione è rappresentata dall'uomo oligarchico e amante di ricchezze, in cui è stavolta palese il dominio assoluto e incontrastato del desiderio di arricchirsi. Viene espressamente detto che ciò che distrugge la precedente costituzione timocratica è «il forziere pieno d'oro», cioè le ricchezze accumulate dal timocratico, ma in segreto, perché un residuo pudore lo induceva a vergognarsene (*resp.* 551 a-b). Gli uomini timocratici, caratterizzati dal desiderio di onori (*philotimia*), diventano filocrematisti e mandano al governo i ricchi; la ricchezza diventa il criterio della costituzione oligarchica e la condizione necessaria per la partecipazione al governo.

Analogo discorso si ripete per il passaggio alla successiva degenerazione, la democrazia:

> «Non è allora all'incirca così che si passa dall'oligarchia alla democrazia, per l'insaziabilità del bene che ci si è proposti, dover diventare il più possibile ricchi?» (Plato *resp.* 555b).

Nel caso dell'estrema degenerazione, la trasformazione in tirannide, il tiranno è totalmente dominato dall'eros sinistro, che è desiderio senza limite di soddisfazione di ogni sorta di piacere; ma a questo si accompagna il desiderio di ricchezze, in quanto condizione necessaria per la

soddisfazione al massimo grado dei piaceri in questione. Ciò ha per conseguenza la dilapidazione del patrimonio del tiranno (*resp.* 562c; 571b-d; 573d-e).

In tutti i casi esaminati, dunque, il desiderio di ricchezze è conseguente all'intensità del principio del piacere, in quanto la ricchezza è ciò che ne permette la soddisfazione al massimo grado. La parte appetitiva dell'anima è infatti caratterizzata come *philochrematos,* desiderosa di ricchezze (*resp.* 553c5; 581a6).

Nell'analisi tipico-ideale della *Repubblica* viene di fatto elusa la domanda «è possibile detenere il potere senza corrompersi?», perché il caso della degenerazione rappresenta l'assunzione ipotetica di partenza. Nel caso dell'analisi storica la questione acquista invece maggiore rilevanza. In Platone si trovano risposte diverse a questa domanda, apparentemente contraddittorie, ma più probabilmente riconducibili a diverse prospettive.

Da un lato la risposta sembra negativa; non sembra possibile che il potere (ma più in generale la stessa partecipazione attiva alla vita politica), non corrompa. In un celebre passo della *Repubblica* si descrive come il filosofo si tenga lontano dalla politica, come rannicchiato dietro un muretto in attesa che passi la tempesta; è infatti impossibile agire virtuosamente e non contaminarsi in un sistema politico corrotto:

> SOCRATE «… costui – come un uomo che si imbatte in belve feroci e non vuole essere complice di ingiustizia ma non è capace, da solo, di opporsi a tutte queste belve, senza finire distrutto prima di poter essere di qualche giovamento alla città o agli amici, divenendo con ciò incapace di recare vantaggio a se stesso e agli altri – ragionando su tutto ciò, se ne rimane inattivo e si fa gli affari suoi, come quando, durante una tempesta, uno si ripara dietro un muretto dalla polvere e dall'acqua portate dal vento; e vedendo gli altri ricolmi di illegalità, **[e]** si rallegra di poter in qualche modo vivere questa vita di quaggiù senza macchiarsi di ingiustizia e di azioni empie» (Plato *resp*. 496 d-e).

Nel caso specifico si tratta, non tanto di coloro che detengono il potere venendone corrotti, ma di chiunque voglia esercitare la virtù partecipando attivamente alla vita politica, anche se è evidente che in un simile contesto l'esercizio diretto del potere potenzierebbe la corruzione al grado estremo.

Un passo delle *Leggi* va invece più specificamente in direzione della corruzione esercitata dal potere, proclamandone in apparenza l'inevitabilità. Si dice in questo caso che il governante che esercita un potere assoluto nello stato, non tenuto a rendere conto a nessuno, non riuscirà a tenere saldo quel principio per tutta la sua vita, ma sarà necessariamente spinto dalla sua natura mortale alla *pleonexia*, il desiderio di

avere sempre di più, subordinando l'interesse pubblico a quello privato (*idiopragia*); causa ultima di questo comportamento è sempre la ricerca del piacere. Questo sviluppo sembra inevitabile, a meno che per sorte divina non sia al potere un uomo in cui domina il principio della scienza e dell'intelletto libero; in questo caso non ci sarebbe bisogno di leggi positive. Al momento attuale, tuttavia, proclama l'Ateniese, non c'è un simile intelletto, e dunque bisogna affidarsi alla legge come a una soluzione di ripiego; la legge è però incapace di una considerazione onnicomprensiva, valida per tutti i casi:

ATENIESE «La seconda cosa difficile a comprendersi è che se anche qualcuno riesca ad afferrare in modo adeguato e a immettere nella sua arte la conoscenza del fatto che queste cose di cui si è parlato sono così per natura, e dopo di ciò godesse di un potere assoluto nello stato e senza essere tenuto a rendere conto a nessuno, non potrebbe mai continuare a rimanere sempre in perfetta coerenza a quel principio e trascorrere tutta la sua esistenza coltivando nello stato al primo posto l'interesse comune e al suo seguito quello privato, ma la natura mortale lo spingerà sempre all'avidità e a badare soprattutto al proprio interesse, e fuggendo essa irragionevolmente il dolore, correndo dietro al piacere anteporrà [c] a ciò che è più giusto e migliore la fuga dal dolore e la ricerca del piacere, e facendo oscurità in se stessa riempirà, alla fine, di ogni male se stessa e lo stato intero. Perché se mai qualcuno degli uomini, nato con adeguata natura per destino divino, riuscisse a comprendere tutto ciò, non avrebbe per nulla bisogno di leggi che lo reggano. Non c'è infatti legge o ordinamento superiore alla scienza né è lecito che l'intelletto obbedisca a qualcosa, di qualcosa [d] sia schiavo, ma invece è legge che sia signore di tutto, se realmente e secondo natura sia un intelletto vero e libero. Ora però un tale intelletto non c'è in nessun luogo, in nessun modo, ma solo in minima parte. Noi perciò dobbiamo scegliere ciò che tiene il secondo posto dopo l'intelletto, l'ordinamento politico e la legge, che vedono e scrutano ciò che è per lo più, ma non possono vedere e osservare ciò che è in tutto» (Plato *leg.* 875a-d).

Ancora nelle *Leggi* l'Ateniese afferma che nessuna natura mortale può sopportare il potere supremo, soprattutto se si tratta di un uomo giovane, quindi irruento, e non tenuto a rendere conto a nessuno (*anypeuthynos*), perché questo enorme potere finisce per sopraffare il principio razionale:

«Non c'è, amici miei, natura d'anima mortale che possa mai reggere il supremo potere fra gli uomini se giovane e non tenuta da responsabilità, senza [d] gravarsi la mente della peggior malattia, la stolta ignoranza, ed aver odio dagli amici più stretti, e quando ciò avviene in poco tempo il giovane distrugge il suo pensiero e annulla tutta la sua potenza. Guardarsi da questo sulla base della conoscenza della giusta misura è proprio di un grande legislatore» (*leg.* 691c-d).

Nel *Politico*, tuttavia, Platone presenta un'analoga convinzione come una credenza popolare, un luogo comune in ultima analisi falso, dovuto a cattive esperienze pregresse. Tali esperienze negative hanno fatto perdere agli uomini la fiducia che potesse mai esserci un governante dotato di virtù e scienza, capace di governare con giustizia, e li hanno resi diffidenti nei confronti di chiunque consegua un potere assoluto, sospetto di essere pronto a uccidere e rovinare il suo popolo. Questa convinzione induce a preferire il governo della legge, secondo quanto si è visto nelle *Leggi.* Ma nonostante il suo pessimismo di fondo sulla natura umana, Platone ritiene in ultima analisi possibile l'esistenza di un uomo realmente dotato di scienza, che da solo piloti felicemente lo stato, adottando la costituzione corretta. Che emerga un governante non destinato a corrompersi è insomma una possibilità reale:

> STRANIERO «In questo modo dunque è emerso il tiranno, diciamo, e il re e l'oligarchia e l'aristocrazia e la democrazia, perché gli uomini hanno mal tollerato quell'unico monarca e hanno perso la fiducia che mai potesse sorgere qualcuno degno di un potere tale da volere [d] ed essere in grado, governando con virtù e scienza, di distribuire correttamente a tutti ciò che è giusto e santo e hanno sospettato invece che costui rovinasse, uccidesse e maltrattasse chiunque di noi volta a volta egli volesse; giacché se emergesse uno del tipo che diciamo noi, sarebbe ben accolto e amministrerebbe pilotando felicemente l'unica costituzione rigorosamente corretta» (Plato *pol*. 301 c-d) (trad. Accattino).

È una circostanza di fatto difficile, ma non impossibile, perché si tratta di un ordine conforme a natura. L'argomento «secondo natura» è quello su cui Platone basa la realizzabilità dei suoi progetti politici: se qualcosa è conforme a natura, deve essersi realizzato, magari in un passato remoto, o potrà realizzarsi in un futuro anche non immediato. La prospettiva più pessimistica delle *Leggi* opera in effetti nel contesto di un'analisi dell'esperienza storica della corruzione degli stati, condotta nel III libro. Questa corruzione può comunque essere prevenuta se il legislatore conosce la giusta misura (*to metrion*).

L'Ateniese si riferisce in particolar modo ai re di Messene e di Argo, i quali violarono il patto di mutuo soccorso che era stato stabilito tra i monarchi delle due città e di Sparta (*leg.* 683c-684b). La violazione portò alla distruzione della costituzione e delle leggi, dove solo Sparta rimase intatta e incorrotta (685a). Causa della corruzione fu, una volta di più, la *pleonexia* dei regnanti. La costituzione mista spartana risponde esattamente all'esigenza di prevenire il pericolo che una giovane anima, non suscettibile di essere moderata (*metriasai*, 692b5) da giuramenti, arrivi al potere e si trasformi in tiranno. Fu un dio a introdurre

la diarchia a Sparta, poi un grand'uomo di natura divina (cioè Licurgo) introdusse la gerusia, stabilendo che il potere dei ventotto anziani avesse lo stesso valore di quello dei re; infine, un «terzo salvatore» (probabilmente Teopompo) istituì l'eforato (691e-692a). Tutto ciò fu causa di salvezza per Sparta e anche per gli altri Stati. Una buona costituzione può dunque prevenire la corruzione dei governanti.

Nel III libro delle *Leggi* l'analisi dell'alternanza di buon governo e corruzione riguarda anche gli stati persiani; ancora una volta, la causa principale della loro rovina fu il desiderio di ricchezze. Ciro governò bene perché seppe temperare autorità e libertà, introducendo uguaglianza e usando la forza dell'intelligenza (694a-b). Il distacco dalla ricchezza è, in quest'analisi, determinante: i Persiani erano pastori forti e duri, austeri, abituati a una vita non lussuosa. Ma dopo la morte di Ciro prevalse l'educazione corrotta dei Medi. I suoi figli, Cambise e Smerdi, cresciuti senza educazione, erano pieni di lusso e dissolutezza (*tryphe* e *anepiplexia*). Uno uccise l'altro, poi perse il potere a causa dell'ignoranza (694d-695b). Lo stesso schema si ripete nel caso di Dario e Serse. Dario governò bene perché non fu educato nel lusso. Serse, invece, fu nuovamente allevato in una *paideia* lussuosa (*tryphosei*, 695d7). Causa della corruzione, afferma l'Ateniese, non fu la sorte, ma la vita cattiva che i figli dei tiranni e dei ricchi perlopiù conducono (695c-696b).

Si può dire, in definitiva, che la dinamica della corruzione del governante inizialmente buono, poi corrotto dal potere, non sembra avere in Platone troppa rilevanza. Non viene mai in primo piano il caso di chi, dapprima virtuoso, sia stato poi corrotto da un eccesso di potere. Ciò risulta comprensibile se si pensa che per Platone la virtù è un *habitus* che si consegue con molta difficoltà e che con altrettanta difficoltà si perde, se è vera virtù. Più che l'eccesso di potere, a corrompere è un desiderio di ricchezze già preesistente che sempre più si insinua nei governanti, trovando poi la sua piena realizzazione. Si può dire che il potere corrompe solo nella misura in cui favorisce il possesso di ricchezze e la possibilità di usarle a proprio piacimento. È il caso del tiranno della *Repubblica*, un soggetto che ha la sfortuna (dal punto di vista di Platone) di possedere già in partenza i mezzi economici (*ekporisthe*, *resp.* 578c3) per conquistare il potere, ed è in questo senso il più infelice, perché ha l'occasione, proprio grazie al potere che esercita, di dare libero corso a tutti i suoi desideri peggiori. Ma più spesso la dinamica è inversa: nel caso di chi arriva dal nulla al potere si tratta di soggetti già corrotti, che ricercano il potere in vista del desiderio di ricchezza. Nel caso, invece, del potere ottenuto per via ereditaria, si tratta anche stavolta di persone già corrotte dalla ricchezza e dal lusso. Non è tanto il potere come tale a corrompere, e nemmeno il potere assoluto, se a de-

tenerlo è un soggetto in possesso di sapere e virtù. Tirannide e regalità sono come il sofista e il filosofo: specie molto simili sul piano formale, ma sostanzialmente lontanissime.

La domanda iniziale esige dunque una risposta differenziata: *tendenzialmente* il potere può corrompere, ma solo nella misura in cui favorisce l'acuirsi di tendenze negative già presenti nell'anima. Lo stesso potere assoluto non necessariamente corrompe in modo assoluto, ma può anzi diventare un bene se chi governa è in possesso di scienza e di virtù; l'«uomo solo al comando», se è uomo regale, può attuare cambiamenti in direzione della virtù più rapidamente e più efficacemente. Con un'altra affermazione di lord Acton, secondo cui se il potere è concentrato in poche mani prendono solitamente il sopravvento uomini con una mentalità criminale[6], Platone sarebbe stato solo in parte d'accordo; la concentrazione in pochi soggetti è infatti un fattore negativo solo se chi detiene il potere è già corrotto, ma diventa positivo se quei pochi o quell'uno sono in possesso della scienza e della virtù. E come sostenuto nel *Protagora* (*Prot.* 352a-c), forse un dialogo del primo periodo, e ribadito nelle *Leggi* (875c6-d2), l'ultima opera di Platone, nulla c'è di più forte della scienza (*episteme*), dunque neanche il potere politico. Il potere non è in grado, nemmeno quello assoluto, di corrompere la scienza in cui consiste la virtù.

Opere citate

Accattino = Platone. *Politico*; traduzione e introduzione di P. Accattino, Roma 1997.

Arends, *Die Einheit der Polis* = J. Arends, *Die Einheit der Polis. Eine Studie über Platons Staat*, Leiden 1988.

de Callatay, *Il numero geometrico* = G. de Callatay, *Il numero geometrico*, in M. Vegetti (a cura di), *Platone. La Repubblica*, vol. 6, Napoli 2005, 169-187.

Centrone, *La seconda polis* = B. Centrone, *La seconda polis. Introduzione alle* Leggi *di Platone*, Roma 2021.

Ferrari – Poli = *Platone, Leggi*; introduzione di F. Ferrari; premessa al testo di S. Poli; traduzione di F. Ferrari e S. Poli, Milano 2005.

Schöpsdau, *Platon, Nomoi* =K. Schöpsdau, *Platon, Nomoi (Gesetze)*: Buch I-III, Göttingen 1994.

[6] «Where you have a concentration of power in a few hands, all too frequently men with the mentality of gangsters get control».

Panos Christodoulou

PHUSIS, *PAIDEIA* ET *PHILOSOPHIA* DANS LA PENSÉE DE PLATON ET D'ISOCRATE : LE RÈGNE DE L'HOMME POLITIQUE INCORRUPTIBLE

Une riche littérature de l'époque archaïque et classique révèle les dangers inhérents à la décision de confier le pouvoir à une seule personne qui, à cause de son pouvoir incontrôlable, risque de se transformer en tyran[1]. Ainsi Hérodote met en scène Otanès, soutenant la thèse selon laquelle même le meilleur des hommes, investi d'un pouvoir absolu, ne peut éviter le piège de la tyrannie, ni résister à la corruption, vu la puissance incontrôlable dont il dispose[2]. En effet, comme l'ont montré également les poètes tragiques, c'est l'*hubris* qui constitue la cause principale de l'apparition du tyran dans la cité[3]. Comme le signale G. Giorgini, pour les poètes grecs, « la surestimation de l'intellect humain peut transformer un bon gouvernant en tyran »[4].

Toutefois, les traités politiques de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. comme la *République* et le *Politique* de Platon, les *Discours Chypriotes* (*À Nicoclès, Nicoclès, Évagoras*) d'Isocrate et la *Cyropédie* de Xénophon peuvent être étudiés comme un ensemble d'essais théoriques où se développe l'idée novatrice de la monarchie philosophique[5].

[1] Voir l'étude de Giorgini, *Tiranno*, 68-268. Sur la place de la monarchie dans la littérature de l'époque classique voir parmi les nombreuses études Barcelò, *Monarchia* ; Zimmermann, *Herrscherbild* ; Virgilio, *Regalità*, 17-30 ; Bertelli, *Peri basileias*; Luraghi, *Monarchy* ; Atack, *Kingship* ; Nippel, *Monarchie* ; Hoff, *König*. Je remercie Domitilia Campanile et Anne Gangloff pour leur proposition de participer à ce volume. Leur lecture attentive a rendu ce texte moins imparfait. Bien sûr, les erreurs et omissions qui subsistent ne pèsent que sur l'auteur.

[2] Hérodote, III, 80.

[3] Sophocle, *Œdipe le Tyran*, 872 : « Ὕβρις φυτεύει τύραννον ». Comme le remarque Jouanna, *Sophocle*, 384 : « Seul le roi d'Athènes, Thésée, échappe dans le théâtre de Sophocle à cet engrenage du pouvoir se transformant en pouvoir tyrannique ». Cité par Demont, *Tyrannie*, 111-112, qui montre que Sophocle avait une conscience claire de la différence de signification entre *basileus* et *tyrannos*. Sur le vocabulaire politique des tragédies grecques et l'image négative du tyran voir Lanza, *Tiranno*, 65-94 et plus récemment Steward, *Tyranny*. Pour une autre approche, Parker, *Tyrannos*.

[4] Giorgini, *Tiranno*, 222.

[5] Christodoulou, *Philosophie*. Ces ouvrages visent à donner une nouvelle orientation à la tradition des traités *Περὶ πολιτείας*. L'idée de Jacoby, *Atthis*, 386 n. 54, qui présente la *République* comme la seule πολιτεία philosophique, semble être juste. Toutefois, il est difficile de ne pas prendre en considération le point suivant : les textes de

Dans ces traités politiques est élaborée l'idée provocatrice selon laquelle il est inimaginable que l'homme charismatique reste à l'état du simple particulier. Il doit devenir monarque et régner dans la cité, puisqu'il est le seul à pouvoir donner corps à la nouvelle et singulière forme royale de la souveraineté, celle qui permettra à la communauté politique d'atteindre la perfection dont elle est capable. Ce monarque juste et vertueux peut à l'évidence résister à la corruption que provoque le pouvoir absolu. Mais comment et pourquoi alors précisément l'homme royal résiste-t-il à la corruption du pouvoir absolu ? Il se révèle que les penseurs comme Platon, Isocrate et Xénophon ont soigneusement élaboré ce sujet et développé une réflexion sur le lien entre la *phusis* de l'homme vertueux, son éducation philosophique et sa capacité d'éviter le piège de la tyrannie[6].

Il est certes particulièrement difficile de déterminer le terme *phusis* – qu'on traduit souvent par *nature* – dans la pensée grecque[7]. Dans son étude stimulante, Arnaud Macé a bien montré qu'à la fin du Ve siècle le mot *physis* désignait cette source que nommait la *φύει* de Pindare[8]. Celui-ci revendiquait que « ce qui est par nature est plus fort que tout ; nombreux seront pourtant parmi les hommes ceux qui, au moyen des qualités issues de l'enseignement, prétendent emporter la gloire »[9]. Ce-

Xénophon et d'Isocrate entretiennent un lien direct ou indirect avec les traités *peri politeias,* tout en réservant une place importante à la philosophie. La nouveauté est que les intellectuels du IVe siècle proposent que ce soit à l'échelle de l'individu providentiel qu'il faille intervenir pour construire la *politeia* idéale. Ainsi, sans négliger le fait que les bonnes lois et institutions constituent des éléments indispensables d'une bonne *politeia,* ils construisent la cite idéale autour de l'*ethos*, des *mœurs*, des *tropoi,* et plus généralement de la personnalité de l'homme qui dispose aussi bien des qualités intellectuelles que morales supérieures et qui sait parfaitement que sa fonction est d'établir au sein de la cité d'excellentes valeurs éthico-politiques. Voir Azoulay, *Transfiguré* ; Christodoulou, *Philosophie.* Ces discours « philosophiques » visaient à instruire leur destinataire, en lui proposant une manière de se comporter et d'exercer son autorité. Ils étaient destinés à circuler au sein d'un lectorat hétérogène, très restreint et pas exclusivement athénien, très probablement bien familiarisé avec la question pratique de l'organisation effective de la vie de la cite parfaite. Sur l'efficience de ces discours philosophiques sur le monarque voir Christodoulou, *Peri Basileias.*

6 Comme l'a très bien décrit Démont, *Débats*, 193 : « L'exercice rationnel du pouvoir est fondé, aussi bien pour Xénophon et Isocrate que pour Platon, sur la vertu. Le débat sur la science politique et les techniques du pouvoir, par-delà des différences, reste, dans la Grèce classique, en grande partie inscrit dans la perspective de la connaissance naturelle et/ou acquise, empirique et/ou rationnelle, du Bien, et soumis à cette perspective. »

7 Parmi une bibliographie très vaste voir Patzer, *Physis* et surtout Macé, *Nature*.

8 Macé, *Nature*, 65.

9 Pindare, *Olympique*, IX, 100-104. (Traduction citée par MACÉ, *Nature*, 64). Voir Meur-Weissman, *Pindare*, 11 : « le sens de *φυά* n'est évidemment plus limité à

pendant, les qualités que l'on tient de la nature sont plus fortes et c'est pourquoi il faut se battre avec les armes que l'on tient de la nature[10] et non pas de l'enseignement. Certes, la φυά peut parfois être insuffisante et il revient à l'individu doté de qualités supérieures de s'améliorer, en s'appuyant sur l'aide des dieux, l'expérience et l'effort[11]. Les penseurs du IVe siècle av. J.-C. semblent renouveler cette réflexion traditionnelle.

Dans leurs œuvres le terme *phusis* peut désigner autant les qualités physiques (l'apparence, l'allure) que les vertus morales de l'individu exceptionnel[12]. Aussi, lorsqu'ils parlent de la *phusis* des hommes qui recevront une éducation philosophique, le terme désigne ce que nous entendons comme « qualités innées ». En effet, la *phusis* est conçue comme l'origine des dispositions des hommes et une bonne *phusis,* qui est à l'origine de dispositions vertueuses, constitue la *précondition* nécessaire pour pouvoir philosopher et se former excellement[13].

Il s'agit d'une idée développée dans l'œuvre de Platon et d'Isocrate. Nous avons évoqué ailleurs les raisons pour lesquelles ces deux penseurs s'engagent dans un dialogue intellectuel qui révèle, d'une part, leur conception commune des liens entre philosophie et pouvoir et, d'autre part, leur profond désaccord sur ce que pourrait être l'art de gouverner les hommes[14]. Ici il s'agit de se focaliser sur un autre aspect de leur pensée qui n' a pas été suffisamment analysé par la bibliographie contemporaine : la construction de la figure de l'homme politique éminent qui grâce à sa *phusis* et son éducation philosophique résistera à la corruption du pouvoir absolu[15]. Ainsi dans la première partie de cet article, il s'agira d'étudier la façon dont Platon élabore l'idée originale que le tyran et le roi constituent deux personnages fondamentalement opposés, aux natures contradictoires, dont le seul point en commun est le fait d'être maîtres absolus de la cité. En effet, le recours à la figure du tyran vise pour l'essentiel à mettre en cause, non pas seulement l'idée traditionnelle des Grecs selon laquelle le monarque risque à chaque instant de sa vie d'être corrompu par le pouvoir, mais aussi celle qui veut que le tyran soit un bon roi qui a dévié du droit chemin. En d'autres

l'apparence physique, mais s'élargit à l'ensemble des caractéristiques innées d'un être, celles qu'il a en lui dès la naissance, dès l'origine ». Cfr. Patzer, *Physis*, 267.

10 Pindare, *Néméen*, I. 25. Cfr. *Néméen*, III, 41.

11 Meur-Weissman, *Pindare*, 20.

12 Isocrate, *Évagoras*, 12 ; 24 ; 29 ; 45 ; 49 ; 59 ; 72 ; 81 : Xénophon, *Cyropédie*, I, 1, 2.

13 Voir Macé, *Nature* et notre analyse *infra*.

14 Christodoulou, *Philosophie*.

15 Sur la terminologie grecque de la corruption voir Bosman, *Corruption*, 5-14 ; Krück, *Corruption*, 11-32.

termes, Platon affirme que son roi philosophe ne peut pas devenir un homme corrompu par son pouvoir absolu. Or, il apparaît que la terminologie employée par Isocrate pour désigner le pouvoir monarchique n'a aucune signification quant à la légitimité du pouvoir. Les termes tyrannie et royauté, tyran et roi, sont appliqués tour à tour comme s'ils renvoyaient à la même réalité politique[16]. Isocrate met plutôt en lumière les aspects positifs du pouvoir monarchique, en élaborant soigneusement la figure de l'homme exceptionnel qui, comme on le verra, incarne les principes de sa philosophie politique. Ainsi la deuxième partie examinera la manière dont Isocrate, en adoptant une approche différente de celle de Platon, arrive à la même conclusion : l'homme doté par la nature de qualités exceptionnelles et qui a reçu une éducation philosophique ne peut pas tomber dans le piège de la tyrannie.

1. *Le Roi, le tyran et la question de la corruption dans la pensée platonicienne*

Dans *La Politique* Aristote consacre plusieurs pages à la question de la monarchie, considérant la royauté comme la forme juste et vertueuse du pouvoir absolu, tandis que la tyrannie se trouve à l'antipode de la royauté, étant en effet le pire des régimes[17]. Non seulement le tyran exerce son pouvoir sans s'appuyer sur les lois, mais de surcroît il transforme les citoyens en « esclaves »[18]. Toutefois, dans le chap. 11 du livre V de la *Politique*, Aristote entreprend d'étudier les manières dont un monarque, et plus exactement un tyran, réussira à sauvegarder son régime[19]. Plus précisément, après une très brève introduction, il indique que les tyrans disposent de deux façons d'exercer le pouvoir. La première, traditionnellement pratiquée par les détenteurs d'un pouvoir arbitraire, repose sur une conception très ferme de l'autorité, qui se révèle très efficace[20]. Ensuite, Aristote propose un second mode, qui à l'évidence n'est pas traditionnel et semble constituer une innovation

[16] Bordes, *Politeia*, 264-268 ; Eucken, *Isokrates*, 223 ; Liou, *Vocabulaire* ; Giorgini, *Tiranno*, 275-279 ; Christodoulou, *Tyran*, 160 ; Azoulay, *Tyrannie*, 358-361.

[17] Sur la question de la monarchie dans la pensée d'Aristote voir l'étude récente de Buekenhout, *Monarchy*, avec une riche bibliographie. Sur la royauté dans la pensée d'Aristote Laurand, *Royauté* ; Terrel, *La Politique*, 135-149 ; Buekenhout, *Kingly*. Sur la description aristotélicienne de la tyrannie voir Petit, *Tyrannie* ; Castaldi, *Tirannide* et plus récemment Maffi, *Tirannica*.

[18] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1160b5. Cfr. *Les Politiques*, III, 7, 1279b5-10 et V 10 ; 1311a1-14. Voir Castaldi, *Tiranno*.

[19] Christodoulou, *Le tyran*. On revient ici sur les conclusions de notre étude.

[20] Aristote, *Les Politiques*, V, 11, 1313a34-36.

de sa part : il invite le tyran, sans renoncer à sa puissance, à « agir ou à faire semblant d'agir, en jouant bien son rôle de roi »[21].

Le point commun entre ces conseils est sans nul doute le fait qu'ils visent à la stabilité et à la sauvegarde du régime tyrannique. Pourtant, leur différence majeure est que le tyran qui adoptera la deuxième manière aura la possibilité non seulement de sauvegarder son pouvoir, mais aussi d'exercer son autorité sur des hommes meilleurs et non humiliés, et il ne sera pas « continuellement haï et redouté –, mais ils rendront aussi son pouvoir plus durable ; en outre, le tyran montrera dans son caractère de belles dispositions pour la vertu, ou du moins devra-t-il être bon à demi, et non pas méchant, mais méchant à demi (ἡμίχρηστον ὄντα, καὶ μὴ πονηρὸν ἀλλ' ἡμιπόνηρον) »[22]. C'est là que réside l'intérêt particulier de ce chapitre, qui révèle une conception de la tyrannie assez originale. Car même si l'auteur commence par s'interroger sur la possibilité de sauvegarder et même de rendre plus équitable la tyrannie, il finit par mettre en avant l'idée qu'il est de fait impossible de la perfectionner, de la transformer en une royauté. Aristote vise surtout ici à mettre en valeur son idée originale : que le tyran et le roi constituent deux personnages fondamentalement opposés, aux *natures* contradictoires, dont leur seul point en commun est d'être maîtres absolus de la cité. Cependant, nous pouvons détecter la généalogie de cette idée d'Aristote dans les écrits de Platon.

Dans la *République*, Platon affirme que la *politeia* excellente ne verra jamais la lumière du soleil et ne sera jamais parfaite *sans la royauté de philosophes*[23]. Il s'agit d'un changement 'minuscule', qui pourtant changera la *politeia* de la cité[24]. Platon développe ici l'idée qui est centrale dans sa réflexion politique : que la qualité de la constitution tient à la valeur des détenteurs du pouvoir. Ainsi, il faut déterminer de quelle façon et sur la base de quelles mœurs (ἐπιτηδευμάτα) seront introduits les sauveurs de la constitution, qui préserveront les coutumes de la cité et formeront les mœurs des hommes[25]. En effet, la fonction gouvernementale revient à une élite composée de citoyens qui ont suivi, grâce à leurs excellentes compétences intellectuelles et morales, grâce à leur *phusis,* un programme éducatif extrêmement difficile, qui leur a permis d'atteindre un haut niveau de sagesse. Seules ces personnes

[21] Aristote, *Les Politiques*, V, 11, 1314a27-30.

[22] Aristote, *Les Politiques*, V, 11, 1315b4-15 (sauf indication contraire, la traduction des *Politiques* d'Aristote est celle de Aubonnet, *Politique*).

[23] Voir Christodoulou, *Philosophie*, 144-145. La meilleure étude sur la royauté chez Platon est également la plus brève. Voir Vegetti, *Royauté*.

[24] Platon, *La République*, V, 473b6-7.

[25] Platon, *La République*, VI, 502d. Christodoulou, *Peri Basileias*.

parfaites par l'éducation et l'expérience disposent du droit de gouverner[26]. Les compétences intellectuelles et morales du philosophe ne sont pas abstraites, elles s'appliquent dans des tâches politiques (πρὸς πολιτικοῖς)[27], puisque les philosophes doivent devenir les sauveurs du régime (σωτῆρες ἐνέσονται τῆς πολιτείας)[28]. Ce bref coup d'œil sur la figure du dirigeant qui règne à Kallipolis montre que Platon construit l'identité d'un homme qui est prédestiné à s'occuper des affaires de la cité (πράττειν τὰ πολιτικὰ) ou, pour le dire autrement, à être un véritable homme politique (πολιτικὸς), terme qu'il utilisera abondamment dans le dialogue *Politique*[29]. Ainsi, à l'âge de cinquante ans, ils deviennent des rois, à la tête d'une cité dotée d'une constitution monarchique (βασιλεία) ou d'une aristocratie de rois (ἀριστοκρατία) : la distinction est pour l'essentiel purement verbale[30]. La terminologie employée est significative et vise à définir la forme juridique du régime proposé[31].

Platon montre que la capacité à philosopher, à être un 'philosophe', est le résultat de la formation intellectuelle reçue par l'être déjà privilégié par la *phusis* avec des qualités rendant possible le suivi d'une telle formation[32]. Cela signifie que les mérites lui permettant de devenir

[26] Platon, *La République*, VIII, 559e ; Platon, *La République*, VIII, 543a : « on appelle rois ceux des citoyens qui seront parvenus à l'excellence dans la philosophie aussi bien que dans l'art de la guerre » (sauf indication contraire, la traduction de Platon est celle de Leroux, *La République*). Sur la signification de l'expérience dans la pensée platonicienne voir Ribas, *La Querelle*. Sur la question de la *phusis* dans la pensée platonicienne voir Balla, *Πέφυκεν* et les études dans Koch, Männlein-Robert, Niels Weidtmann, *Physis*. Cfr. Ferrari, *Natura* ; Ferrari, *Tecnicizzazione.*

[27] Platon, *La République*, VII, 540b. Cfr. Platon, *Gorgias*, 489e-490c où les meilleurs sont les plus intelligents, les plus courageux et les plus modérés dans les affaires de la cité (εἰς τὰ τῆς πόλεως πράγματα). Voir les remarques de Wersinger, *Platon*, 161-162.

[28] Platon, *La République*, VI, 502c.

[29] Platon, *La République*, IX, 592a, indique que le philosophe exerce des fonctions politiques (τά πολιτικὰ πράττειν) dans la cité fondée par les savants législateurs, la seule qui est ainsi construite afin de permettre aux natures exceptionnelles et philosophiques de s'épanouir.

[30] Platon, *La République*, IV, 445d.

[31] Bordes, *Politeia*, 395.

[32] Platon, *La République*, V, 474b-c, résume son entreprise en un mot : 'rendre visible' (διορίσασθαι) le philosophe à qui on confie le pouvoir. L'accomplissement de cette tâche permettra à Socrate de défendre sa conviction selon laquelle « il revient à certains, *par nature*, de s'attacher à la philosophie et de commander dans la cité tandis qu'il revient aux autres de ne pas s'y attacher et de suivre celui qui commande (τοῖς μὲν προσήκει φύσει ἅπτεσθαί τε φιλοσοφίας ἡγεμονεύειν τ' ἐν πόλει, τοῖς δ' ἄλλοις μήτε ἅπτεσθαι ἀκολουθεῖν τε τῷ ἡγουμένῳ) ». À l'évidence, dans *La République*, II, 370a les membres de la communauté politique diffèrent par leur propre *phusis* : « chacun de nous, au point de départ, ne s'est pas développé naturellement de manière tout

un gouvernant savant sont implantés dans son âme, qu'il en dispose grâce à sa nature particulière, qu'ils lui sont innés[33]. Cependant, malgré ses qualités le *naturel philosophe*[34] ne s'autorise pas à revendiquer son droit d'administrer la cité, car seul l'être qui a atteint la perfection pourrait prétendre au nom de *roi philosophe*. En effet, éducation et *phusis* sont également importantes pour la formation du roi de la cité parfaite[35].

En inscrivant la *phusis* dans le même registre que l'éducation et en conjuguant les deux aspects harmonieusement dans son univers politique, Platon montre que le philosophe roi *est* le naturel philosophe qui a pu se perfectionner. Cette idée n'est pas abstraite et constitue le noyau du livre VIII de la *République*, où Platon montre que la dégénérescence de la cité parfaite commence lorsqu'il n'y a plus de naturels philosophes, lorsqu'il n'y a plus de personnes privilégiées par la *phusis* avec les qualités dont la possession rend un être capable de devenir gouverneur[36]. Ainsi les chefs de la cité – ceux qui sont responsables en premier lieu pour discerner les natures philosophiques et en deuxième lieu pour les instruire, de façon à assurer la préservation du pouvoir par les meilleurs – choisiront, à cause de cette anomalie, des gens qui sont incapables de se perfectionner. Privée des naturels philosophes et par extension des rois savants, la cité deviendra progressivement défectueuse et passera successivement d'un régime à l'autre pour finir au pire, à savoir la tyrannie[37]. Dans ce contexte, le tyran n'est pas le roi

à fait semblable, mais la nature nous a différenciés, chacun s'adonnant une activité différente (πρῶτον μὲν ἡμῶν φύεται ἕκαστος οὐ πάνυ ὅμοιος ἑκάστῳ, ἀλλὰ διαφέρων τὴν φύσιν, ἄλλος ἐπ' ἄλλου ἔργου πράξε ». Cambiano, *Filosofo*, 75-87.

[33] Platon, *La République*, VI, 485c-487a.

[34] Sur ce que signifie dans la pensée platonicienne le « naturel philosophe » voir Dixsaut, *Naturel*, dont l'étude reste encore irremplaçable.

[35] Dixsaut, *Naturel*, 252. En focalisant leur attention sur l'éducation que reçoit le philosophe, les commentateurs n'ont pas suffisamment remarqué que, même dans le meilleur système éducatif, il est impossible de former des hommes politiques parfaits, car c'est l'éducation *et* la *phusis* qui donnent à la communauté politique l'être qui pourrait devenir son sauveur. Caractéristique est la place marginale qu'occupe la nature particulière du roi philosophe dans l'œuvre de Reeve, *Philosopher–Kings*, qui se réfère à ce sujet très brièvement (p. 191).

[36] Platon, *La République*, VIII, 546d : « […] Si il vient que par ignorance les gardiens unissent à contretemps des jeunes femmes et jeunes hommes, il en résultera des enfants qui ne seront favorisés ni par la nature, ni par la chance (οὐκ εὐφυεῖς οὐδ' εὐτυχεῖς παῖδες ἔσονται) ». Dans ces pages de la *République* (VIII, 545e-547a), Socrate met en scène les Muses afin d'expliquer comment la cité parfaite perd son unité et dégénère en un régime inférieur. La difficulté et l'obscurité de ce passage ont été signalées par Adam, *Plato*, 264-312. Cfr. de Callatay, *Numero*, surtout 182-188.

[37] Sur la description platonicienne de la dégénérescence des régimes voir Meulder, *Ruse* ; *Généalogie* ; Campese, *Decadenza* ; Ponchon, *Platon*.

philosophe qui a perdu son chemin, mais toute autre personne qui n'a pas la moindre parenté avec le gouvernant de *Kallipolis*.

Ce qui donne naissance à la tyrannie est avant tout « l'habitude [du peuple] de toujours choisir quelqu'un pour le placer à sa tête, de l'entretenir (τρέφειν) et de lui donner toujours plus d'importance ». Comme l'indique Socrate de façon parfaitement claire, « une chose est dès lors évidente […] c'est que si le tyran doit germer quelque part (φύηται τύραννος), c'est sur le rameau de ce protecteur, et nulle part ailleurs, qu'il va éclore (ἐκ προστατικῆς ῥίζης καὶ οὐκ ἄλλοθεν ἐκβλαστάνει.) »[38]. L'idée que le tyran est un enfant du *dèmos* ne constitue pas une simple métaphore, ni un simple indice des sentiments antidémocratiques[39] que nourrissait le philosophe : sa description vise bien à révéler la relation *biologique* qui lie le *dèmos* au tyran[40]. Le vocabulaire qu'il utilise est révélateur à cet égard. Platon s'attache à montrer que ce personnage ne peut exister que dans une cité démocratique. Élevé dans une communauté où règnent l'anarchie, les désirs et les plaisirs, et surtout l'ignorance[41], le tyran, inévitablement, portera en lui tous ces vices, qui l'empêcheront de fonder une communauté politique saine, déchargée des conflits irréductibles qui risquent de détruire la cité. Ainsi sa nature tyrannique (τυραννικὴ φύσις)[42] s'oppose à celle de l'homme doué par la *phusis* pour 'philosopher', c'est à dire pour devenir un roi philosophe.

Dans l'univers politique platonicien l'homme qui a obtenu le droit de diriger les affaires de *Kallipolis* ne peut pas à l'évidence devenir un tyran, et finir au plus bas de l'échelle humaine. Le roi philosophe est incorruptible puisqu'il n'est pas rendu ivre par son autorité absolue, son plaisir n'étant ni de dominer ni de se montrer supérieur à ses concitoyens. La seule chose qu'il aime et qui lui procure du plaisir est « le spectacle de la vérité »[43]. Platon montre qu'il existe un *ethos royal* incarné par les gouvernants de la cité parfaite, un *ethos* qui dès son intégration à l'âme du philosophe et de celui qui devient gouvernant ne change pas, ne se dégrade pas, mais tout au contraire, reste immuable

[38] Platon, *La République*, VIII, 565c-d. Sur la description de la tyrannie dans la *République* voir Meulder, *Métis* ; *Monstre* et plus récemment Connel, *Tyrant*.

[39] Sur la pensée antidémocratique de Platon voir Ober, *Dissent*, 156-247 ; Pradeau, *Platon*, 85-101 ; Bertelli, *Democrazia*.

[40] Sur les liens entre le *dèmos* et le tyran dans la pensée platonicienne, Meulder, *Généalogie*.

[41] Platon, *La République*, VIII, 557a-563c.

[42] Platon, *La République*, IX, 576a.

[43] Platon, *République*, V, 475e.

et immortel[44]. À l'évidence, « le véritable philosophe est non seulement celui qui n'est pas corrompu, mais celui dont l'objet d'étude échappe à la corruption »[45]. Platon renverse ici la conception grecque traditionnelle, selon laquelle le monarque est très souvent rendu arrogant par sa puissance énorme, conception qui veut que rien ne soit plus logique que la dégénérescence du roi en tyran féroce face à la corruption par le pouvoir absolu.

Qu'il existe une différence abyssale entre la nature royale et la nature tyrannique, Platon l'illustre parfaitement dans le *Politique*[46]. L'Étranger tente de montrer à Socrate le Jeune que la monarchie se divise en royauté et en tyrannie, et que de la sorte il ne faut pas commettre la faute « plus sotte que de raison, de confondre le roi et le tyran, alors qu'ils sont si *dissemblables* aussi bien par *eux-mêmes* (ἀνομοιοτάτους ὄντας)

[44] Selon Platon, *La République* 485b, le philosophe est entièrement tourné vers les Idées, « épris de cette science qui peut éclairer pour eux quelque chose de cet être qui existe éternellement et ne se dissipe pas sous l'effet de la génération et de la *corruption* (μὴ πλανωμένης ὑπὸ γενέσεως καὶ φθορᾶς) ». Comme l'a dit encore Dixsaut, *Naturel*, 266 : « l'expérience et la mémoire du vrai plaisir permettent à érôs de garder ses ailes et d'être immortel en dépit des intermittences. Mais le plaisir n'a fonction de signe que pour le philosophe qui ne peut le décrire ni le communiquer. Ce plaisir est la grâce (charis) propre à l'intelligence, il rend vivantes la pensée et la parole du philosophe », et c'est pourquoi « *si un naturel philosophe peut dégénérer, un philosophe, lui ne le peut pas* ».

[45] Krück, *Corruption*, 161. Le philosophe vit dans un environnement qui assurera sa perfection et qui lui fournit un mode de vie et une éducation convenables à ses qualités innées. Ainsi, il n'y a que dans la cité de *Kallipolis* où le naturel philosophe peut atteindre sa possible perfection, car il s'y trouvera au sein d'une communauté qui est structurée de sorte qu'il puisse s'épanouir. Pourtant, selon Platon, *République*, VI, 497b, aucune des cités actuelles n'incarne un tel 'idéal' et ainsi en dépit du fait qu'il existe des naturels philosophes, ceux-ci n'arrivent pas à cultiver leurs qualités comme il faut. À l'évidence, le naturel philosophe privé d'une éducation convenable à sa nature dégénère en un caractère différent. Platon développe cette idée dans les pages VI, 493a-495a de la *République*, où il décrit la manière dont une nature philosophique qui apparaît dans une cité démocratique perd son chemin. Il considère que son entourage, ses proches s'efforceront de profiter des qualités exceptionnelles du naturel philosophe pour servir leurs propres affaires. Platon manifeste sa déception et surtout son désaccord avec la manière dont ses concitoyens concevaient la politique, c'est à dire comme une confrontation des intérêts particuliers, comme une lutte pour le pouvoir où les hommes politiques constituent des 'instruments' aux mains des flatteurs, qui en réalité définissent les règles du jeu politique. Par opposition à cette image, le philosophe évoque l'exemple d'« un noble caractère formé par une éducation de qualité (εὖ τεθραμμένον ἦθος) et que l'exil contraint à demeurer loin de son pays ; protégé d'éventuels corrupteurs (διαφθερούντων κατὰ φύσιν), il demeure naturellement fidèle à la philosophie » (*La République*, VI, 496b).

[46] Sur le *Politique* Rowe (ed.) *Statesman* ; El Murr, *Politique* ; Christodoulou, *Peri Basileias*.

que par leurs façons respectives d'exercer leur gouvernement »[47]. On dirait qu'en quelques lignes Platon résume son idée déjà formulée dans la *République* : la différence entre le tyran et le roi ne s'épuise pas dans la manière dont chacun d'eux applique son autorité, mais consiste aussi en leur propre *phusis*. Chacun constitue de la sorte l'image inversée de l'autre[48].

Ainsi le roi vertueux peut, comme le fait d'ailleurs le médecin, appliquer des méthodes douloureuses afin de réussir son œuvre, même si cela signifie exercer de la violence sur ses sujets. S'il considère qu'une telle action sert le bien de la cité, qu'un tel acte vise à la sauvegarde de la cité et peut la rendre meilleure dans la mesure du possible, il doit agir ainsi[49]. La violence exercée par un homme réfléchi, dont l'âme est dirigée par l'intellect est, aux yeux de Platon, légitime et n'a aucun rapport avec celle utilisée par le tyran, qui condamne à mort et extermine ses sujets dans le but de satisfaire ses plaisirs, parce qu'il obéit à la partie de son âme la plus basse. Le tyran applique son autorité arbitrairement à cause de son ignorance et de son incapacité à comprendre en quoi consiste son propre bien et son propre intérêt, à vrai dire il ne possède pas la science politique qui rend le détenteur du pouvoir apte à agir au profit de la communauté politique. C'est là à l'évidence que réside la différence entre le roi platonicien et la figure du monarque dans la pensée grecque : le premier exerce son autorité conformément à une science, le second en suivant ses passions et ses désirs. C'est la raison pour laquelle ils négligent les lois ou exercent de la violence, mais chacun d'eux pour des raisons très différentes. En réalité, dans l'univers politique de Platon les gouvernants règnent, comme le dit l'Étranger, avec art et intelligence[50], et pour cela il n'est pas possible qu'ils « tombent dans le piège de la tyrannie »[51]. On pourrait en déduire que Platon n'a pas comme objectif de transformer la tyrannie en royauté, ni

47 Platon, *Le Politique*, 276e (notre traduction).

48 Platon, *Le Politique*, 292c-d.

49 Platon, *Le Politique*, 293c. Ce n'est pas la première fois que Platon utilise un argument pareil. Voir la *République*, VI, 500d-501a, VII, 540e-541b, et les *Lois* 735b-736b. Selon la formule de Bertrand, *Réflexions*, 955 : « Dans la mesure, néanmoins, où la science politique est autodirective, *autépitaktikè*, celui qui la possède n'a de compte à rendre à personne ».

50 Platon, *Le Politique*, 297b.

51 Ainsi que le décrit Gill, *Statesman*, 294 : « This presumably reflects the fact that the Stranger has now made it plain that the Knowledge-based rulers are not liable to the danger to which other rulers are : namely that of being led by their position of uncountable power (even if they are originally "the best men") to commit ».

de légitimer le pouvoir absolu, mais de définir une fois encore le critère qui rend une autorité juste et incorruptible : la *science politique*[52].

Dans cette perspective le monarque dont la personnalité a été décrite par Platon dans la *République* et le *Politique* n'a aucune relation avec le monarque d'Hérodote ou des tragédiens du V siècle, et son image constitue effectivement une rupture radicale avec celle que les Athéniens avaient de la monarchie. Afin de poursuivre l'enquête, c'est maintenant vers Isocrate qu'il faut se tourner.

2. *Isocrate et la formation d'hommes politiques incorruptibles*

Isocrate[53] se présente comme le maître d'un enseignement philosophique permettant d'acquérir une intelligence pratique qu'il nomme *phronésis*. Celle-ci consiste en la capacité de former des opinions utiles adaptées à des circonstances données. Elle permet de bien réfléchir aux sujets importants pour la communauté politique, énonçant au moment favorable des idées qui servent le bien commun avec l'éloquence la meilleure possible[54]. Isocrate compare à l'évidence la *phronésis* avec l'exercice du corps, considérant que la première a une valeur supérieure qui rend plus de services à la cité que les qualités corporelles. C'est justement la *phronésis* qui rend une cité grande et heureuse[55]. Ainsi les

[52] Weiss, *Statesman*, illustre parfaitement cette thèse.

[53] Sur la vie et l'action d'Isocrate voir Mathieu, *Isocrate* et plus récemment Bouchet, *Isocrate*. Loin des endroits publics, de l'Assemblée ou des Tribunaux, Isocrate construit l'image d'un penseur qui, ayant fait fausse route dans la vie politique (τοῦ πολιτεύεσθαι διήμαρτον), décide de se réfugier dans la philosophie et dans la mise à l'écrit de ses pensées (ἐπὶ τὸ φιλοσοφεῖν καὶ πονεῖν καὶ γράφειν ἃ διανοηθείην). Sur l'abstention d'Isocrate de la vie politique athénienne voir Too, *Identity*, 74-112 ; Azoulay, *Intellectuels*, 183-188 ; Christodoulou, *Παρρησία*, 94-95. Parmi une riche bibliographie sur la philosophie d'Isocrate et sa figure comme philosophe voir Eucken, *Isokrates*; Nightingale, *Genres*, 13-59; Too, *Identity* ; Bons, *Poietikon* ; Livingstone, *Writing Politics* ; Ober, *Dissent*, 248-285 ; Azoulay, *Querelles*; Vidal, *Isócrates* ; Démont, *Isocrate* ; Christodoulou, *Παρρησία*; Chiron, *Philosophe*; Hourcade, *Philosophie* ; Christodoulou, *Philosophie* ; Ribas, *Shadow*; Hirch, *Gerontologie*. Il n'est plus question de continuer de refuser à Isocrate le titre de *philosophe* et il est regrettable de constater que la réflexion d'Isocrate sur la philosophie continue d'être quasi absente des manuels sur la philosophie antique, qui le considèrent apparemment comme faisant partie des orateurs. Ainsi dans une étude récente, qui par ailleurs ne rend pas entièrement justice à la pensée d'Isocrate, l'auteur prétend comparer la pensée du philosophe Aristote à celle d'Isocrate, « the famous Athenian orator » (Kontos, *Aristotle*, 66).

[54] Sur *phronésis* et *kairos* dans la pensée d'Isocrate voir Trédé, *Kairos*, 260-282.

[55] Isocrate, *Sur l'échange*, 250. Aristote, *La Politique*, III, 1277a-b, émet l'idée que le gouvernant vertueux est bon et *phronimos* car la *phronésis* est une vertu propre au gouvernant. Comme l'a bien souligné Aubenque, *Prudence*, 50, pour Aristote l'homme qui est *phronimos* est caractérisé par une supériorité intellectuelle.

élèves d'Isocrate s'entrainent pendant trois ou quatre ans[56] à parler et à écrire sur les sujets politiques[57]. Initiés à sa philosophie ils savent se comporter comme il se doit dans les incidents de la vie et élaborent une opinion adéquate aux circonstances, en tirant profit d'une expérience raisonnée que nous appelons *doxa*[58]. Cette *doxa* ne constitue pas une connaissance abstraite et théorique mais une qualité pratique qui permet d'appliquer le savoir acquis afin d'affronter au mieux les événements qui se produisent chaque jour[59]. Isocrate met moins l'accent sur le terme de « science » et préfère un vocabulaire qui révèle les liens étroits entre la philosophie, l'éducation, l'exercice et l'expérience (ἐμπειρία)[60], dont la coexistence est une condition préalable pour former à chaque instance la meilleure et la plus efficace opinion. Il construit son identité comme philosophe de la parole[61] et se présente, tout au long de son activité intellectuelle, comme le créateur d'œuvres en prose (λόγοι)[62], et plus précisément de discours politiques (πολιτικοί λόγοι)[63]. S'y manifestent en principe sa *philosophie politique* et Isocrate considère que son œuvre s'intègre dans ce groupe de penseurs qui rédigent des œuvres sur les affaires de la cité et plus généralement des Grecs[64].

De fait, son enseignement est profondément politique et il s'adresse à une faible minorité qui se compose de ceux qu'il nomme les βέλτιστοι, οἱ εὖ φρονοῦντες, οἱ νοῦν ἔχοντες[65]. Ces hommes ne sont pas simplement des membres d'une « élite de la culture ». Ils font avant tout partie d'une élite politique. Isocrate s'adresse à ceux qui « n'entendront rien avec plus de satisfaction qu'un discours où seront analysées les vertus

[56] Isocrate, *Sur l'échange*, 87-88.

[57] Isocrate, *Sur l'échange*, 270-292.

[58] Isocrate, *Sur l'échange*, 30.

[59] Sur la question de la *doxa* dans la pensée d'Isocrate voir Eucken, *Isokrates*, 32-36 ; Held, *Doxa*, 113-121 ; Poulakos, *Doxa* ; Chiron, *Doxa* et surtout Bons, *Poietikon*, 36-38 ; 82-83.

[60] Demont *Isocrate* ; Ribas, *Querelle*.

[61] Vidal, *Isócrates*, 162-166.

[62] Isocrate, *Sur l'échange*, 45-47 ; 276 ; 12. 1-2. Cfr. Nicolai, *Isocrate*, 37-127.

[63] Isocrate, *Sur l'échange*, 260. Dès l'antiquité Isocrate semble gagner la réputation du premier savant qui décida de se consacrer entièrement à la rédaction de discours politiques, comme en témoigne par ailleurs Dion. Hal. *Isoc.* 1. Sur la volonté d'Isocrate de présenter son œuvre comme des discours politiques voir Too, *Identity*, 10-35 : Nicolai, *Isocrates*, 34-36 et surtout Eucken, πολιτικοί λόγοι, 34-42.

[64] Isocrate, *Sur l'échange*, 260 ; Livingstone, *Writing*, 15-34; Christodoulou, *Παρρησία*, 94; voir déjà Mathieu, *Isocrate*, 32-33.

[65] Voir Azoulay, *Élites*, 45. Selon Isocrate, Panégyrique, 49, les hommes savants et vertueux ne se distinguent que par leurs discours « qui est la marque la plus visible et la plus sûre de leur éducation » et c'est justement la philosophie qui leur permet d'être « puissants dans leur pays et honorés chez les autres ».

de grands hommes et les mœurs d'une ville bien gouvernée »[66]. Son lecteur/disciple est ainsi l'homme cultivé qui s'intéresse fortement à la politique et réfléchit à la façon dont il serait possible de gérer les affaires publiques de manière exemplaire.

Les membres de cette élite politique sont susceptibles de recevoir l'enseignement philosophique d'Isocrate, et leur exceptionnel succès se fonde autant sur leur *phronésis* que sur les deux vertus cardinales de la *paideia* isocratique : la *justice* et la *modération*[67]. Or, cette *paideia* n'est pas accessible à tous. La majorité ne possède pas de « nature » (*phusis*) philosophique[68]. Ainsi elle est incapable de recevoir les conseils et les enseignements des hommes sages[69], en effet « il n'y absolument aucune *technè* qui puisse installer la sagesse (σωφροσύνην) et la justice (δικαιοσύνην) en ceux qui sont mal disposé par la nature (τοῖς κακῶς πεφυκόσιν) »[70].

Ici, nous nous contentons d'observer que dans l'œuvre isocratique, le terme *phusis* peut désigner autant les qualités physiques (l'apparence, l'allure) que les vertus morales d'un individu[71]. Il peut également être

[66] Isocrate, *Panathénaïque*, 136 (sauf indication contraire, toutes les traductions d'Isocrate sont celles de Mathieu, *Isocrate. Discours*). Isocrate, *Sur l'échange*, 170, affirme que ses *logoi* s'adressent aux ἐπιεικεῖς (πρὸς οὕσπερ ἐγὼ ποιήσομαι τοὺς λόγους), aux hommes qui peuvent suivre la vérité et qui « se laissent convaincre par qui leur fait voir où sont les choses justes (ταῖς ἀληθείαις καὶ μεταπειθομένους ὑπὸ τῶν λεγόντων τὰ δίκαια) ».

[67] Isocrate, *Á Démonicos*, 15; *Contre les Soph*istes, 21 ; *Nicoclès*, 29 ; 41 ; 43 ; *Sur la Paix*, 63 ; *Sur l'échange*, 84 ; 111 ; 274 ; *Aréopagitique*, 53 ; *Panathénaïque*, 72 ; 138. Sur ces deux vertus dans la pensée d'Isocrate voir Too, *Identity* ; Alexiou, *Ruhm*, 107-108 ; Démont, *Débats*, 8. Sur la modération (σωφροσύνη) dans la pensée d'Isocrate voir Cournarie, *Ἐγκράτεια*, 160-166, qui remarque à juste titre que dans l'œuvre d'Isocrate s'observe une quasi équivalence entre justice et modération.

[68] Sur la place de la notion de la *phusis* dans la pensée d'Isocrate voir Hourcade, *Philosophie*, 17-28. En revanche les remarques de Muir, *Isocrates*, 15-34, sont dépourvues d'originalité.

[69] Sur l'incapacité de la majorité à atteindre un niveau intellectuel supérieur, Isocrate, *Aréopagitique*, 49 ; *Á Nicoclès*, 44-47 : « si nous voulions examiner sous son aspect général la nature humaine (τὰς φύσεις τὰς τῶν ἀνθρώπων), nous découvririons que la majorité des hommes ne prennent aucun plaisir aux aliments les plus sains, aux actions les plus nobles, aux créatures les plus utiles […]. Comment donc plaire à telles natures [à la majorité], en leur offrant des conseils ou un enseignement, en leur disant quelque chose utile ? Qui plus est, ils jalousent les sages (εὖ φρονοῦσιν) et tiennent pour honnêtes des gens qui n'ont pas de raison (νοῦν οὐκ ἔχοντας) ; ils fuient la vérité dans la vie ». Cfr. *Sur l'échange* 133 : « Ὁρᾷς δὲ τὴν φύσιν τὴν τῶν πολλῶν ὡς διάκει ται πρὸς τὰς ἡδονὰς ».

[70] Isocrate, *Contre les Sophistes*, 21 (notre traduction).

[71] Comme c'est le cas par exemple du roi idéal Évagoras. Voir Isocrate, *Évagoras*, 12 ; 24 ; 29 ; 45 ; 49 ; 59 ; 72 avec nos remarques *infra*. Cfr. *Nicoclès*, 45 ; *À Démonicos*,

utilisé pour désigner les caractéristiques et les vertus d'une population entière[72], et constituer le critère qui détermine les différences entre les générations[73], signifier les qualités des hommes[74], mais également celles d'un pays entier[75]. Toutefois, dans les passages où Isocrate parle de la *phusis* des hommes qui recevront une éducation philosophique, le terme désigne ce que nous entendons comme « qualités innées ». La *phusis* est conçue comme l'origine des dispositions des hommes. Une bonne *phusis,* qui est à l'origine des dispositions vertueuses, constitue la *précondition* nécessaire pour pouvoir philosopher et se former excellement (τελείους γίγνεσθαι)[76]. Isocrate enseigne à ceux qui ont une bonne nature (πεφυκέναι καλῶς)[77], qui sont déjà naturellement doués (τοῖς εὐφυέσιν)[78] et qui peuvent atteindre la perfection : « De tout cela, ce qui convient à ceux qui enseignent et à ceux qui apprennent, c'est en particulier pour ces derniers d'apporter à l'étude leur habilité naturelle (τὴν φύσιν οἵαν δεῖ), et les autres d'être capables de les éduquer (δύνασθαι παιδεῦσαι); commun est pour les deux l'exercice de l'expérience pratique (τὸ περὶ τὴν ἐμπειρίαν γυμνάσιον) »[79]. Il développe ainsi toute une conception sur le lien entre l'enseignement philosophique et *phusis*, *paideia*, *askèsis* et *empeiria*[80]. Réunies en un seul individu, elles le rendent insurpassable (ἀνυπέρβλητον)[81]. Un tel individu appartient à une élite politique qu'Isocrate appelle les *éduqués* (πεπαιδευμένοι)[82]. En effet, l'homme qui veut conduire les autres doit aimer tout d'abord les biens que l'éducation procure à son âme[83].

11 ; *Busiris*, 11.

72 Isocrate, *Panégyrique* 28 ; 50 ; *Aréopagitique*, 76.

73 Isocrate, *Archidamos*, 4.

74 Isocrate, *Contre les Sophistes*, 2. Cfr. *Busiris*, 41 où le philosophe distingue la *phusis* des hommes de celle des dieux.

75 Isocrate, *Busiris*, 12 ; 14.

76 Isocrate, *Sur l'échange* 486, 187 ; 292-293. Isocrate défend ici son enseignement et plus généralement sa philosophie. En effet Platon, *Gorgias*, 486b, mettait déjà en scène Calliclès affirmant que Socrate exerce un art qui « s'applique à une nature douée et la rend pire qu'avant ». Calliclès (*Gorgias* 487d) considérait qu'il ne fallait pas pratiquer la philosophie au-delà du nécessaire afin de ne pas se corrompre.

77 Isocrate, *Sur l'échange*, 187.

78 Isocrate, *Contre les Sophistes*, 14.

79 Isocrate, *Sur l'échange*, 188.

80 Isocrate, *Contre les Sophistes*, 14-18 ; *Sur l'échange*, 180-191 ; 291-296.

81 Isocrate, *Sur l'échange*, 191.

82 Le terme ici dénote la personne qui a accompli son *cursus* éducatif. Cfr. Couillens, *Sur l'échange*, 26. Selon Aristote, *Les Politiques*, IV, 15, 1299b24-27 le régime de l'aristocratie est composé par les hommes éduqués : « […] οἷον ἐν μὲν ταῖς ἀριστοκρατίαις ἐκ πεπαιδευμένων […] ». Voir Roux, *Aristote*, 52 ; Caire, *Oligarchie*, 138.

83 Isocrate, *Sur l'échange*, 290.

Ainsi dans le *Panathénaïque*, sa dernière œuvre, il énonce les traits principaux de ces hommes[84]. Tout d'abord ils disposent de la capacité à chaque instant de leur vie de former une opinion adéquate aux circonstances quotidiennes. Ensuite, ils se caractérisent par leur sociabilité, étant doux et modérés envers leurs concitoyens[85]. En effet, l'homme éduqué est : « aimable, tolérant parce que ces qualités lui donnent une réputation qui rayonne et s'étend de proche en proche et contribue à la concorde collective »[86]. Troisièmement, ils restent dignes de leur *phusis* et ils ne se laissent pas vaincre par les plaisirs et les malheurs[87]. Ils sont donc modérés. Quatrième point, le plus important (μέγιστον) : ils ne sont pas corrompus (μὴ διαφθειρομένους) par le succès, ils évitent l'*hybris* et la *démesure,* ils ne sortent pas d'eux-mêmes et ne cèdent pas à l'orgueil, restant prudents pendant leur vie, profitant des biens que procure leur *nature* et leur propre *phronésis* (αὐτῶν φύσιν καὶ φρόνησιν). On peut les appeler « des hommes sages (φρονίμους) », des hommes complets, doués de toutes les vertus (τελέους ἄνδρας καὶ πάσας ἔχειν τὰς ἀρετάς) »[88].

Nous pouvons maintenant comprendre que la *philosophie* d'Isocrate vise à la formation d'hommes accomplis, d'hommes dotés de toutes les vertus, et non pas à la formation de détenteurs d'un certain art oratoire, à savoir d'une éloquence qui leur permettra de vaincre leurs adversaires et de s'imposer dans la vie publique[89]. Certes, il est le maître de l'éducation qui se fonde sur les *logoi* (τῶν λόγων παιδεία), mais ses élèves qui doivent connaître tous les genres des discours[90] se distinguent – à l'image de leur maître[91] – par leur capacité à faire usage d'un *logos* juste et vertueux reflétant la qualité de leur *âme*[92]. Ainsi, ni le terme

[84] Isocrate, *Panathénaïque*, 30-32. Sur ce passage voir Roth, *Panathenaikos*, 100-102. Sur le *Panathénaïque* Brunello, *Panatenaico* et les études récentes dans les *Cahiers des études anciennes* (2023).

[85] Isocrate, *Panathénaïque*, 30.

[86] Chiron, *Métadiscours*, 8.

[87] Isocrate, *Panathénaïque*, 31.

[88] Isocrate, *Panathénaïque*, 32. Voir Noël, *Sophistes*. Cfr. Eucken, *Isokrates*, 168-169 ; M.-N. Ribas, *Querelle*, 309-310.

[89] Eucken, *Isokrates*, 168-169.

[90] Selon Isocrate, *Á Nicoclès*, 51, l'homme qui est bien éduqué (τὸν καλῶς πεπαιδευμένον) est considéré comme capable (δυνάμενον) de faire bon usage de plusieurs genres de *logoi*.

[91] Sur cette question voir Too, *Identity*, 184-199. Cfr. Noël, *Sophistes*, 55, qui montre que « l'imitation du maître et ses discours n'a pas pour fin une reproduction stérile, mais la formation d'élèves doués à cette activité créatrice qu'est le discours ».

[92] Isocrate, *Nicoclès*, 7 : « Le logos qui est conforme à la loi et la justice est l'image d'une âme vertueuse et honnête ».

éloquence ni celui de *rhétorique* ne peuvent saisir le sens du mot *logos*[93]. Ce dernier, qui est « le guide de toutes nos actions comme de toutes nos pensées »[94] est l'élément qui permet à un individu – ou à une communité entière – d'établir une vie civilisée[95]. S'il est « à l'origine des biens les plus grands » c'est justement parce que c'est à travers le *logos* que les hommes peuvent faire apparaitre clairement comment il faudrait considérer des sujets importants et philosopher (σκοπεῖν καὶ φιλοσοφεῖν), et adopter les plus justes décisions pour les affaires communes[96]. Rien de ce qui se réalise avec intelligence ne voit la lumière sans la parole sage qui fixe les « limites entre la justice et l'injustice, entre le mal et le bien »[97]. Isocrate décrit ici la fin de son enseignement philosophique : la formation d'hommes justes et vertueux qui peuvent résister à l'hybris et à l'orgueil. À l'évidence, l'initiation à sa *philosophie* est la condition *sine qua non* pour ne pas être corrompu par le pouvoir, mais également par la parole corruptrice de la majorité. C'est le cas de son disciple Timothée.

3. *Timothée et la corruption de la démocratie athénienne*

Issu d'une grande famille, fils de Conon, le fameux stratège athénien, Timothée[98] élève d'Isocrate[99] a été élu stratège pour la première fois en 378 av. J.C. et il a assumé cette magistrature douze fois. Sa carrière extraordinaire s'acheva lorsqu'il a été poursuivi en *eisangélie,* procédure qui s'effectuait devant le peuple à l'Assemblée, et qui visait essentiellement les stratèges soupçonnés de trahison, de corruption ou d'atteinte à

[93] Voir les remarques éclairantes de Eucken, *Isokrates*, 14.

[94] Isocrate, *Nicoclès*, 9.

[95] Isocrate, *Nicoclès*, 6. Le vocabulaire employé par Isocrate pour louer le *Logos* (Isocrate, *Nicoclès*, 5-7) est presque le même que celui qui est utilisé pour louer la philosophie (Isocrate, *Panégyrique*, 47). Voir Eucken, *Isokrates*, 16.

[96] Isocrate, *Panégyrique*, 6. *Sur l'échange*, 266 : « Je ne crois certes pas qu'il y ait lieu d'appeler philosophie une étude qui pour le présent ne sert ni à la parole ni à l'action ».

[97] Isocrate, *Nicoclès*, 7.

[98] Sur les liens entre Isocrate et Timothée voir Bettalli, *Guerra*, 41-44 ; Bianco, *Timoteo*, 61-89 ; Bianco, *Malignate* ; Bouchet, *Isocrate*, 113-117. Sur la présentation de Timothée dans le *Sur l'échange* voir Ober, *Dissent*, 268-273 ; Nicolai, *École* ; Blank, *Apragmôn*, 272-274.

[99] D'après Pseudo-Plutarque 873c, Isocrate accompagna Timothée lors d'une de ses expéditions et plus généralement il s'occupait de la rédaction de lettres que son disciple envoyait aux Athéniens. Voir la bibliographie citée dans Cruces, González, *Isocrate*, 137. Sur la tradition des disciples d'Isocrate voir Engles, *Isokrates* ; Pinto, *École*.

la démocratie[100]. Timothée ne réussit pas à convaincre le *dèmos* de son innocence et fut ainsi condamné à une amende considérable, à savoir 100 talents, somme qu'il n'a pas accepté de payer. Ruiné financièrement, il s'est éloigné de la scène publique d'Athènes et il est décédé en 356 av. J.C. sur l'île de Chios. Comment en effet interpréter l'échec de Timothée à se défendre et à échapper à la condamnation ?

Isocrate fournit une réponse qui dans un premier temps peut paraître surprenante : Timothée n'avait pas la *phusis* qui lui permettrait de jouer un rôle significatif dans les institutions démocratiques et plus généralement dans la vie politique à l'intérieur d'Athènes. Plus précisément, il n'était pas naturellement doué (ἀφυὴς ἦν) pour manifester envers ses concitoyens de la *thérapeia*. Ce terme – qui peut par ailleurs avoir des significations variées – est ici ambigu. Il peut désigner l'incapacité de Timothée de « flatter » le peuple, mais aussi son incapacité à se mettre « au service » de celui-ci, ou encore à le « soigner ».

En effet, ses succès n'ont pas induit dans son âme l'*hybris* et l'arrogance. Il ne haïssait ni le *dèmos,* ni les hommes en général (μισόδημος ὢν οὔτε μισάνθρωπος), il n'était pas arrogant (οὔθ' ὑπερήφανος), « mais il avait cet orgueil (μεγαλοφροσύνην) qui sied au commandement » et c'est justement cet orgueil qui a contribué à la formation d'une opinion négative sur son comportement envers le peuple. Pour Isocrate, la *megalophrosynè* ne revêt un sens négatif que dans la démocratie[101] ; justement la faute de Timothée était qu'il n'avait pas pris en compte le sort peu enviable que peut avoir celui qui s'oppose à la corruption démocratique[102].

Timothée nourrissait l'idée fausse que ses succès dans la politique extérieure se révéleraient suffisants pour lui assurer la faveur de ses concitoyens. Néanmoins, Isocrate lui a indiqué à plusieurs reprises (πολλάκις) de faire attention à la façon dont il traitait ses adversaires politiques et de prendre sérieusement en considération l'habitude de la multitude « de se porter vers le plaisir et combien elle préfère les gens qui cherchent à capter sa faveur à ceux qui lui font du bien, ceux

[100] Blank, *Isokrates*, 253-254.

[101] Les deux autres occurrences de ce terme concernent Agamemnon (*Panathénaïque*, 79) et le roi de Chypre Évagoras (*Évagoras*, 27). Il s'agit d'une qualité essentielle pour le bon roi. Voir Pontier, *Rois*, 20. Évagoras était μεγαλόφρων (46) et, pour Isocrate (*Á Nicoclès*, 25), la *megalophosynè* caractérise les hommes qui « se portent vers le bien et sont capables d'accomplir ce qu'ils entreprennent ». Cfr. Isocrate, *Éloge d'Hélène*, 35. Voir Cataldi, *Royauté*, 143. Sur la présentation d'Agamemnon par Isocrate, comme un roi idéal voir Brunello, *Panatenaico*, 112-119 ; Pontier, *Agamemnon.*

[102] Azoulay, *Xénophon*, 270-272, rapproche justement la *megalophrosunè* de Timothée avec la *megalégoria* de Socrate qui provoquera l'envie du peuple.

qui l'abusent avec des manières gaies et affables à ceux qui la servent avec une gravité hautaine »[103]. Selon Isocrate, c'est justement cette pathologie de la démocratie que Timothée n'a pas pu appréhender. Il a sous-estimé la puissance qu'y acquièrent « ces hommes à qui la foule (τὸ πλῆθος) a l'habitude de confier l'ensemble des affaires publiques »[104]. Étant un homme excellent, il s'opposait aux orateurs corrompus, qui le considéraient comme une menace à leur pouvoir et diffusaient des mensonges que le peuple accueillait favorablement[105].

Il n'est pas difficile de discerner ici une des idées fondatrices de l'idéologie politique d'Isocrate, selon laquelle les hommes capables de donner les meilleurs conseils au corps civique sont méprisés par le peuple. Ce dernier n'accorde son attention qu'aux discours prononcés par les rhéteurs corrompus qui visent à le flatter[106]. Aux yeux d'Isocrate, l'âge d'or d'Athènes était la période pendant laquelle la parole politique qui prédominait dans la démocratie athénienne n'était pas celle de la multitude, mais celle des hommes prudents qui menaient les affaires publiques de façon rationnelle[107]. Pendant cette période le *dèmos* suivait la politique dictée par les hommes les plus prudents et Isocrate distingue justement le *sophiste* Solon ainsi que Périclès, le plus renommé pour sa sagesse, sa justice et sa modération[108], disciple de Damon, le plus sage Athénien de son temps[109].

En décrivant la *politeia* des ancêtres des Athéniens[110] dans l'*Aréopagitique*, Isocrate réserve l'avenir de la cité[111] à une élite de la naissance, de la fortune et de l'esprit, explicitement distinguée du reste de la population, les meilleurs (βέλτιστοι, ἱκανώτατοι, ἐπιεικέστατοι)[112] œuvraient pour l'établissement et la préservation de l'ordre, à savoir

[103] Isocrate, *Sur l'échange*, 132-133.
[104] Isocrate, *Sur l'échange*, 137.
[105] Isocrate, *Sur l'échange*, 138.
[106] Isocrate, *Sur la Paix*, 8.
[107] Isocrate, *Sur l'échange*, 230-236. Cfr. *Sur l'échange*, 308.
[108] Isocrate, *Sur l'échange*, 111.
[109] Isocrate, *Sur l'échange*, 235. D'après Isocrate, *Sur l'échange*, 313, Solon était le premier citoyen appelé « sophiste ». Voir Too, *Instructions*, 120-121. Cfr. Eucken, *Isokrates*, 17 n. 69.
[110] Isocrate, *Aréopagitique*, 73 ; 76 ; 78 se réfère aux *progonoi*. Voir Rocher, *Aréopago*, 61.
[111] Isocrate, *Aréopagitique*, 37. Voir Gastaldi, *Città*. Sur la conception de l'Aréopage dans la pensée d'Isocrate voir Wallace, *Areopagos*, 145-147.
[112] Isocrate, *Aréopagitique*, 22-23.

de l'εὐκοσμία[113] et de l'εὐταξία[114]. Ils surveillaient la population de la cité, car dans une cité où il « n'existe aucune surveillance, même les natures honnêtes se corrompent »[115]. Évitant la moindre référence aux institutions de l'Assemblée ou du Conseil, le philosophe n'hésite pas à imaginer une cité où la population évitait même de fréquenter l'espace public par excellence, à savoir l'agora[116]. De façon révélatrice, Isocrate fait l'éloge d'une constitution qui, par son nom, était une démocratie mais qui, en réalité, servait de cadre dans lequel une minorité d'excellence instaurait ses idéaux politiques. Or, cette élite politique pratiquait la *philosophie*[117], mettant au cœur de son administration les deux vertus cardinales de l'enseignement isocratique : la *sophrosyné*[118] et la *dikaiosyné*[119].

Toutefois, dans sa description de la démocratie athénienne contemporaine, Isocrate prétend que lorsqu'un citoyen prudent et décidé à élaborer des idées avantageuses pour les Athéniens monte à la tribune, il affronte leur hostilité et finit par être expulsé[120]. Ainsi les hommes capables de prononcer un discours politique sage, également détenteurs d'un art politique qui leur permettrait de mettre en œuvre une politique avantageuse pour la cité et servir l'intérêt général, sont obligés de subir l'hégémonie de la parole politique corruptrice des orateurs aimés par le peuple[121]. Pour survivre dans un tel régime les hommes exceptionnels doivent soit se taire, soit changer leur propre *phusis* pour s'adapter à la démocratie, ce qui signifierait de s'approprier un discours politique n'ayant apparemment aucune relation avec le *logos* isocratique.

[113] Isocrate, *Aréopagitique*, 37. Dans la pensée d'Isocrate *εὐκοσμία* se rapproche à la notion de *sophrosyné.* Voir Pontier, *Troubles*, 319.

[114] Isocrate, *Aréopagitique*, 39. Sur ce que signifie l'εὐταξία dans la pensée des détracteurs de la démocratie voir Pontier, *Troubles*, 261-265.

[115] Isocrate, *Aréopagitique*, 47 : « παρὰ τούτοις μὲν διαφθείρεσθαι καὶ τὰς ἐπιεικεῖς τῶν φύσεων ».

[116] Isocrate, *Aréopagitique*, 48. Sur la place de *dèmos* dans un tel régime politique voir Ober, *Dissent*, 282, n. 30 ; Christodoulou, *Παρρησία*, 106 ; Bartzoka, *Dèmos*.

[117] Isocrate, *Aréopagitique*, 44-45.

[118] Isocrate, *Aréopagitique*, 36-38.

[119] Isocrate, *Aréopagitique*, 41.

[120] Isocrate, *Sur la Paix*, 3. L'idée selon laquelle le peuple est un mauvais monarque qui devient arrogant lorsqu'il est investi d'un pouvoir important a été soigneusement élaborée par Isocrate dans le *Sur la Paix*, 112-113. Le peuple est comparé aux monarques corrompus qui : « […] sont contraints de faire la guerre à tous leurs concitoyens, de haïr qui ne leur a jamais fait de mal, de se défier de leur propres amis et compagnons […] ». Voir Davidson, *De Pace*, 25-26.

[121] Voir Christodoulou, *Παρρησία*, 107-111.

Timothée décida de ne pas se taire et surtout de ne pas changer sa *phusis* (τὴν φύσιν μεταβαλεῖν)[122]. Ici le mot *phusis* désigne plutôt les vertus et les qualités exceptionnelles du stratège athénien car celui-ci – toujours selon Isocrate – n'avait pas une apparence (τοῦ σώματος φύσιν) impressionnante[123]. Contrairement aux stratèges aimés par le peuple, lui s'imposait en s'appuyant sur son *ethos*.

Ainsi, étant un disciple d'Isocrate, il se distinguait par l'excellence de son caractère (καλὸς μὲν κἀγαθὸς ἀνὴρ)[124] et de son intelligence pratique[125]. Il ne se laissait pas corrompre par son succès et traitait les cités conquises avec humanité[126], il se caractérisait par sa douceur et son esprit de justice[127], il réalisait ses actes avec intelligence[128] et servait l'intérêt de sa cité. Isocrate ne fait pas ici l'éloge de la *douceur* de Timothée, de la qualité de son caractère[129]. Le contexte est profondément politique. Les vertus du stratège – qui était très compétent (δεινός / δεινός περὶ τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιμέλειαν)[130] – suscitaient la gratitude

[122] Isocrate, *Sur l'échange*, 138.

[123] Isocrate, *Sur l'échange*, 115. Paradoxalement l'échec de Timothée était en réalité une parfaite réussite pour son maître, car son disciple a pu rester fidèle à ses enseignements. *Contra* Too, *Antidosis*, 158 : « Ironically, Isocrates' best-known pupil may also have been his worst pupil ». Comme l'a bien saisi Blank, *Apragmôn*, 274: «What is "right" about 'Isocrates' address is his analysis of Athenian politics, but not his suggestions for 'Timotheus'. If *hèdonè* and jealousy (*phthonos*) dominate political communication in Athenian realpolitik, then a person with superior political talent and unwilling to betray his ideals cannot be a successful politician. In consequence, if such a person nonetheless engages in political activities without flattering his audiences, he will be subject to the slanders of his colleagues and eventually to the hatred of the people. In other words: Regardless of the problem whether or not Timotheus was a genuine student of Isocrates, the whole section on Timotheus in the *Antidosis* was most probably included as an example for the consequences that the defective politeia of Athens had for politically competent citizens ». C'est justement pour cette raison qu'Isocrate ne croyait pas à l'amélioration de la démocratie. *Contra* Rocher, *Democracia*.

[124] Isocrate, *Sur l'échange*, 138.

[125] Isocrate, *Sur l'échange*, 117-128. Selon le philosophe on peut considérer Timothée comme un homme intelligent (φρόνιμον) et vertueux (ἀγαθόν). Bouchet, *Commandement*, 186 avec les remarques précieuses de Too, *Antidosis*, 153 qui montre comment ici Isocrate établit indirectement un lien entre l'art militaire et l'art rhétorique. Aux yeux d'Isocrate, *Sur l'échange*, 220, la plus grande récompense pour un *sophiste* est d'avoir des disciples intelligents et vertueux (καλοὶ κἀγαθοὶ καὶ φρόνιμοι).

[126] Isocrate, *Sur l'échange*, 124

[127] Isocrate, *Sur l'échange*,125-127.

[128] Isocrate, *Sur l'échange*, 121 ; 128.

[129] Comme le croit Romilly, *Douceur*, 164-165.

[130] Isocrate, *Sur l'échange*, 117 ; 131. Il convient ici de rappeler que dans la pensée d'Aristote, *Grande Morale*, VI, 13, 1144a23 l'homme qui est habile (*deinos*) a la capacité de réaliser ses objectifs en combinant les moyens les plus efficaces. Voir Aubenque, *Prudence*, 61.

d'autrui et plus précisément de ses troupes ainsi que des cités grecques, envers lesquelles il pratiquait l'*epimeleia*, terme qui traduit l'ensemble des vertus du chef idéal capable de faire naître la *philia*, la *reconnaissance* et l'*eunoia*[131].

En effet, et ce point est capital, sa *phusis* exceptionnelle se manifestait dans le domaine de la politique extérieure d'Athènes, à savoir en dehors de la communauté politique athénienne. Isocrate prend soin de rappeler aux Athéniens que dans la politique extérieure Timothée avait beaucoup de réussites et cela parce qu'il menait les guerres « sans l'appui de la cité (ἄνευ τῆς πόλεως)[132] […] sans la moindre aide de la cité (μηδὲν παρὰ τῆς πόλεως λαμβάνειν)[133] » et surtout, sans poursuivre les opinions de ses concitoyens (οὐκ ἐπηκολούθησεν ταῖς ὑμετέραις γνώμαις)[134]. La liberté extraordinaire dont Timothée jouissait loin d'Athènes lui a permis de développer et de déployer toutes ses qualités. C'est justement pendant ces moments-là qu'il pouvait *philosopher* (ἐφιλοσόφει) sur sa politique, fait qui lui permettait d'agir (ἔπραττεν) à l'avantage de la cité[135]. En d'autres termes, Timothée pouvait manifester sa *nature philosophique* lorsqu'il s'éloignait de la parole corruptrice de la multitude et de ses chefs.

Dans ce contexte Isocrate développe l'idée selon laquelle l'homme politique vertueux ne peut pas vivre en démocratie ; son épanouissement ne peut s'effectuer que dans un régime où le pouvoir d'établir une constitution vertueuse est aux mains d'une personne exceptionnelle ou d'une minorité éclairée. C'est le cas de Nicoclès, qui, selon Isocrate, est le premier et le seul (πρῶτος καὶ μόνος) des détenteurs de pouvoir absolu à décider d'aimer la sagesse (φιλοσοφεῖν). Mais avant d'examiner la figure de Nicoclès et pour mieux comprendre la réflexion d'Isocrate,

[131] Bouchet, *Commandement*, 205 : « La nouvelle forme de direction des affaires grecques se traduit, très logiquement dorénavant, dans le *Sur l'échange*, par l'utilisation appuyée de termes comme ἐπιμέλεια et διοικεῖν. Cinq des vingt-cinq occurrences d'ἐπιμέλεια concernent directement cette question ». Elles concernent pour l'essentiel l'activité de Timothée : *Sur l'échange*, 116 ; 131 ; 133 ; 137. Sur l'*epimeleia* comme art politique voir Azoulay, *Xénophon*, 107-117. Il est difficile de comprendre comment la question de l'*eunoia* dans la pensée d'Isocrate entretient un rapport avec la conception moderne d'« emotional intelligence », comme le prétend Xanthou, *Eunoia*.

[132] Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 118.

[133] Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 120.

[134] Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 121. Voir Ober, *Dissent*, 269 n. 39.

[135] Isocrate, *Sur l'échange* (XV), 121. L'expression ἐφιλοσόφει signifie qu'il examinait avec sagesse les affaires politiques et prenait les décisions les plus avantageuses après avoir fait usage d'une pensée rationnelle. Dans le *Sur la Paix*, 116, Isocrate invite les Athéniens à arrêter de prendre des décisions au hasard et leur suggère de philosopher et réfléchir à comment agir (φιλοσοφήσετε καὶ σκέψεσθε τί τὸ ποιῆσάν).

un autre personnage mérite notre attention : Évagoras, qui constitue le modèle que Nicoclès doit imiter afin de façonner excellement sa personnalité.

4. *Évagoras : la* phusis *philosophique d'un roi « par nature »*

Dès l'ouverture du discours *Évagoras* Isocrate met en évidence la nécessité de traiter la question de la *phusis* du roi chypriote (περὶ τῆς φύσεως τῆς Εὐαγόρου)[136]. Le terme *phusis* désigne ici autant l'ensemble des vertus du roi chypriote que ses origines glorieuses. Le philosophe expose l'arbre généalogique de son héros[137] de sorte à convaincre ses auditeurs que la grandeur de l'homme qu'il va honorer à travers sa parole découle de sa nature et de sa parenté indéniable avec les *Éacides*, qui avaient une excellente naissance (εὐγενεστάτους τῶν ἡμιθέων)[138], et qui à travers leurs exploits ont réussi à s'élever au-dessus de la communauté humaine[139]. Isocrate se rattache à une tradition aristocratique qui inscrivait les succès d'une personnalité éminente dans la continuité de ses illustres ancêtres. Ce qui compte n'est pas de mettre en évidence les vertus que le héros a hérité de sa famille prestigieuse. L'essentiel est de montrer qu'il s'est révélé digne de la lignée familiale des *Éacides*[140].

L'auteur brosse le portrait d'un roi doué de qualités extraordinaires, qui impressionnait son entourage grâce à sa nature, les qualités de son corps (τοῦ σώματος) et de son âme (τῆς ψυχῆς). Dès son enfance, le roi chypriote a fait preuve de mérites sans égal, comme la beauté physique (κάλλος), la force (ῥώμη), et la maîtrise de soi (σωφροσύνη). En devenant homme, ses qualités innées ont grandi avec lui et son courage (ἀνδρεία), sa sagesse (σοφία) et son esprit de justice (δικαιοσύνη) ont été développés au plus haut niveau (εἰς ὑπερβολήν)[141]. Sa supériorité physique et morale était incontestable et ses compagnons le suivaient comme s'ils accompagnaient un dieu (ὥσπερ θεῷ συνακολουθοῦντες), une personne capable de prévoir l'évolution des événements (προειδὼς

[136] Isocrate, *Évagoras*, 12.

[137] Isocrate, *Évagoras*, 12-19. Voir Alexiou, *Euagoras*, 89-97.

[138] Isocrate, *Évagoras*, 13. Sur la question de l'*eugeneia* dans l'œuvre d'Isocrate voir Azoulay, *Élites*, 31.

[139] Sur les *Éacides* et les rois de Salamine de Chypre voir Christodoulou, *Salamine*, 267-274.

[140] Ainsi à la fin de l'*Évagoras* (80) Nicoclès est invité par le philosophe à prendre soin de son âme et à l'exercer dans l'objectif de se montrer digne de son père et de ses ancêtres.

[141] Isocrate, *Évagoras*, 23.

τὸ συμβησόμενον)[142]. Il s'agit d'une qualité qui est propre aux êtres divins, qui n'ont pas une *phusis* ordinaire[143].

Cette description idéalisée de la figure d'Évagoras n'est pas loin de celle opérée par Aristote dans *La Politique,* où il évoque la possibilité de l'apparition d'un homme divin qui règnera perpétuellement dans la cité. Le philosophe envisage cette possibilité lorsqu'il se prononce, non pas sur les différents types de royautés, mais sur les conditions permettant la réalisation de la constitution excellente (ἀρίστη πολιτεία)[144]. Se pose alors la question épineuse de savoir si le principe de l'alternance au pouvoir et l'institution de l'ostracisme peuvent se pratiquer quand un être doté de capacités politiques et morales incomparables apparaît parmi les citoyens *libres* et *égaux*[145]. Selon le philosophe : « Si il se trouve un homme d'une vertu éminente (διαφέρων κατ᾽ ἀρετήν), que faut-il faire ? Certes, on ne saurait dire qu'il faille bannir et exiler un tel homme ; certainement pas non plus, qu'on doive le commander : autant prétendre commander à Zeus, par un partage de pouvoirs. Le seul parti qui reste donc et qui semble fondé en nature, c'est d'obéir tous à un tel homme de bon grâce ; et ainsi des hommes comme lui seront perpétuellement rois (βασιλέας) dans leurs cités »[146].

[142] Isocrate, *Évagoras*, 29. Comme le remarque Isocrate, *Contre les Sophistes*, 2, la *phusis* des hommes ne leur permet pas de prévoir l'avenir car il s'agit d'un don propre aux dieux : « Car, à mon avis, il est évident pour tous que prévoir l'avenir (τὰ μέλλοντα προγιγνώσκειν) n'appartient pas à notre nature (οὐ τῆς ἡμετέρας φύσεώς ἐστιν): nous sommes si loin d'une telle intelligence qu'Homère, l'homme le plus célèbre pour sa sagesse, a même représenté les dieux délibérant parfois sur l'avenir : non qu'il connût leur pensée, mais parce qu'il voulait nous indiquer que pour les hommes c'est chose impossible ». Il convient ici de remarquer que, selon Aristote, *La Politique*, I, 2, 1252a30-35, l'être capable de prévoir par la pensée est par nature apte à commander (τὸ μὲν γὰρ δυνάμενον τῇ διανοίᾳ προορᾶν ἄρχον φύσει καὶ δεσπόζον φύσει).

[143] Isocrate décrit de manière parfaitement explicite une scène singulière : le culte héroïque voué à Évagoras par les Salaminiens, et principalement par son successeur, Nicoclès, qui a rendu à son père des honneurs divins.

[144] Aristote, *La Politique*, III, 1284b25.

[145] Aristote, *La Politique*, III, 1284a1-5.

[146] Aristote, *La Politique*, III, 1284b25-35. Cfr. *La Politique*, XIII, 1284a5-15 : « Mais s'il y a un individu – ou plus d'un, mais pas assez pour constituer l'effectif entier d'une cité – dont la supériorité de vertu (διαφέρων κατ᾽ ἀρετῆς ὑπερβολήν) soit telle que ni la vertu ni la capacité politique (δύναμιν αὐτῶν τὴν πολιτικὴν) de tous les autres ne puissent se comparer aux leurs s'ils sont plusieurs, aux siennes, s'il est seul, de tels hommes ne doivent plus être traités comme *simple fraction de la cité* ; on leur fera tort en ne leur reconnaissant que des droits égaux, tant leur vertu et leur capacité politique les rendent inégaux ; il est naturel qu'un tel individu soit comme *un dieu parmi les hommes* (ὥσπερ γὰρ θεὸν ἐν ἀνθρώποις εἰκὸς εἶναι τὸν τοιοῦτον) ».

Il s'agit en effet de la sixième forme de la royauté et qui constitue une construction intellectuelle profondément politique, destinée à revisiter un problème théorique déjà évoqué par les penseurs du IVe siècle av. J.-C. et qui concerne la souveraineté absolue d'un homme juste et vertueux[147]. Il est important d'observer que le philosophe nous renvoie au futur, en commençant sa pensée avec un *si*, ce qui révèle sa volonté d'énoncer une pure hypothèse. En réalité il n'a jamais affirmé qu'un tel individu a déjà existé, mais il prétend plutôt que l'apparition de cet être exceptionnel, doté d'une nature divine, est une possibilité qu'il faudrait considérer[148]. En célébrant la nature particulière d'un individu éminent

[147] Christodoulou, *Royauté*, 147. Ce roi idéal n'est pas le *pambasileus*, idée répandue dans plusieurs études, comme celle par exemple de Carlier, *Pambasileia*, 117 ou encore de Schütrumpf, *Aristoteles*, 528, qui indique que le *pambasileus* correspond à l'idéal platonicien du roi parfait. Pour une approche plus nuancée mais à nos yeux problématique, voir Terrel, *La Politique*, 135-147 ; Gastaldi, *Il re* ; Atack, *Pambasileia*. En revanche comme l'a bien remarqué Nagle, *Pambasileus*, 118-123: « the problem arises with conflating the *pambasileus* of the end of ch. 14 with the best man king […] the basis of the problem and at the same time the means of solving it lies… in the fact that in the discussion of kingship in *Politics* III, Aristotle describes two kinds of absolute kings, the one real and the other theoretical, the latter being part of his analysis of who should be sovereign in the state. Nevertheless, scholars have either passed over without comment the description of what I regard as the real absolute king in chapter 14, or have assumed without discussion that the description there is identical to that of the theoretical absolute king presented elsewhere in Book III […] No claim is made that his power is the result of his outstanding virtue, his *aretē* or *politikē dynamis*, and recognized as such by his people, as is the case with the ideal best man ruler (VII, 1332b 20-21). He rules by virtue of his position as head of the state, and not because of his accumulated or superordinate virtue and political ability ». En effet à côté des cinq formes de royauté évoquées par Aristote dans la livre III de *La Politique*, il faudrait ajouter une sixième qui est celle du roi exceptionnel, dont l'apparition s'effectue au sein de la communauté politique. Il n'est pas inintéressant de penser que la *pambasileia* constitue pour Aristote une nouvelle forme d'autorité monarchique, la macédonienne, dont le détenteur doit appliquer son autorité tant sur les différentes cités grecques que sur des peuples « barbares ». Cfr. Ober, *Dissent*, 342 n. 94. Le *pambasileus* est pour cela obligé de prendre conscience de la difficulté de gouverner en même temps des *ethnoi* mais aussi des cités, des peuples qui par leur nature acceptent la monarchie et des peuples qui l'écartent comme le pire des régimes. L'objectif n'est pas de justifier la monarchie macédonienne, idée énoncée par Kelsen, *Aristotle*, ni de présenter la royauté comme la meilleure constitution comme le pensent par exemple Vander Waerdt, *Kingship* et Newell, *Monarchy*. La *pambasileia* reflète probablement la manière dont Aristote avait conçu les changements qui accompagnaient l'intervention du roi macédonien dans l'espace grec. Il observe et étudie un phénomène contemporain de manière neutre, sans prendre position, et en réalité ne vise ni à justifier, ni à rendre légitime aux yeux des Grecs le pouvoir absolu.

[148] Dans l'*Éthique à Nicomaque*, 1145a28, Aristote n'émet pas seulement la thèse que le roi parfait est roi grâce à sa *phusis* exceptionnelle, il défend aussi l'idée que même si l'existence d'un homme divin est très rare, il n'est pas pourtant impossible

caractérisé par des vertus, tant morales que politiques, Aristote souhaite montrer que les gens libres et égaux doivent accepter de bonne grâce de se soumettre à son autorité, car il serait contre la justice de demander à un être si doué d'accepter d'être gouverné par des gens inférieurs en valeur personnelle. Il s'agit des citoyens, doués d'assez d'intelligence pour discerner en quoi consiste le bien de la cité, des citoyens qui « are capable of understanding on their own what should and should not be done »[149]. Si les citoyens de la société ayant la chance de recevoir le roi parfait acceptent volontairement de lui confier le pouvoir, c'est parce qu'ils prennent conscience du fait que tous collectivement ne sont ni plus intelligents ni moins corruptibles que l'individu éminent. Surtout, ils savent que ce roi exerce son autorité conformément aux principes qui régissent la communauté politique et conformément à la loi, étant à l'évidence lui-même la loi animée[150]. Sa *phusis* et sa vertu sans égale le rendent *incorruptible* par le pouvoir absolu et c'est pourquoi il restera pendant toute sa vie le seul détenteur du pouvoir.

Or, si Aristote n'évoque pas explicitement l'aspect philosophique de la personnalité de ce roi idéal[151], se contentant de le présenter comme un roi par nature, Isocrate semble procéder différemment. Il indique ainsi qu'Évagoras, grâce à la rationalité de sa pensée et à son esprit naturellement bien doué (εὐφυέστατος ὢν τὴν γνώμην), accomplissait d'une manière exemplaire toutes ses actions. Le roi de Salamine n'agissait pas spontanément (οὐδ' αὐτοσχεδιάζειν) : « il donnait la plus grande partie de son temps à la recherche, à la réflexion, à la délibération, car il estimait que, s'il exerçait dignement son intelligence pratique (τὴν αὐτοῦ φρόνησιν παρασκευάσειεν), la manière dont il userait la royauté serait digne elle aussi »[152].

Ce passage fait peut-être écho au texte de Thucydide sur Thémistocle, où celui-ci le présente comme un homme politique doué d'une *phusis* exceptionnelle. Le stratège athénien, grâce « à son intelligence propre, qu'il ne devait à aucune formation préalable et à laquelle l'étude ne put rien ajouter (καὶ οὔτε προμαθὼν ἐς αὐτὴν οὐδὲν οὔτ' ἐπιμαθών), était

pour un homme extrêmement doué par la *phusis* de devenir un dieu (*Éthique à Nicomaque* 1145a15). KRAUT, *Aristotl*e, justement remarque que « a king should rule – if there is a king whose merits outweigh the combined merits of all others. These are the demanding conditions, and few can satisfy them; but Aristotle does not think they are impossible ».

149 KRAUT, *Aristotl*e, 413-414.

150 Aristote, *La Politique*, III, 1284a10-15. Sur l'idée que le roi est la loi animée voir la bibliographie citée dans CHRISTODOULOU, *Peri Basileias*, 79 n. 77.

151 Voir pourtant les remarques intéressantes de VANDER WAERDT, *Kingship.*

152 Isocrate, *Évagoras*, 41.

capable, devant une question urgente, de discerner avec une promptitude extrême la meilleure solution (δι᾽ ἐλαχίστης βουλῆς κράτιστος γνώμων), capable aussi de former les conjectures les plus clairvoyantes au sujet de l'avenir le plus lointain (καὶ τῶν μελλόντων ἐπὶ πλεῖστον τοῦ γενησομένου ἄριστος εἰκαστής). Quand il s'occupait d'une affaire, il savait aussi en exposer toutes les données, et, sur celles mêmes qui n'avait pas une expérience (ὧν δ᾽ ἄπειρος εἴη), il n'en portait pas moins des jugements valables. Placé devant une situation encore confuse, il excellait à en percevoir par avance (προεώρα μάλιστα) les éléments favorables et les inconvénients. Pour tout dire, par les ressources de sa nature (φύσεως) et le peu de peine dont il avait besoin, cet homme fut sans pareil pour improviser (αὐτοσχεδιάζειν) ce qu'il fallait »[153].

Il n'est pas difficile de constater que les deux auteurs considéraient que leurs héros possédaient une *phusis* exceptionnelle leur permettant de gérer excellement les affaires politiques. Toutefois une différence importante est également manifeste. Contrairement à Thémistocle, Évagoras avait une *phusis philosophique*[154]. Le roi chypriote prenait soin de son âme (τῆς ψυχῆς τὴν ἐπιμέλειαν)[155], considérant que l'étude et la réflexion contribuaient décisivement à développer sa *phronésis*, à savoir son intelligence pratique, qui le rendait apte à déterminer l'action la meilleure pour les affaires qui se présentaient à l'improviste chaque jour[156]. Dans ce contexte sa γνώμη[157] et sa διάνοια[158] – qui sont plus ou moins synonymes de la *phronésis* –, ne constituaient pas que de simples manifestations de son intelligence mais plutôt de capacités pratiques lui permettant de prendre toujours la meilleure décision, celle qui serait la plus adéquate aux circonstances données. Évagoras était un homme sage[159] ; dans la pensée d'Isocrate les sages sont ceux qui « par les opinions peuvent atteindre la solution la meilleure »[160]. Certes, Isocrate ne décrit pas l'éducation reçue par Évagoras, en mettant pour l'essentiel l'accent sur sa nature exceptionnelle. Mais lorsqu'il évoque la jeunesse du roi, le philosophe rajoute qu'il se distinguait de ses condisciples

153 Thucydide, I, 138. Sur la description de Thémistocle par Thucydide voir Tsakmakis, *Thukydides*, 139-144.

154 C'est justement ce que n'a pas pu concevoir Krischer, *Biographie*, 51-64, qui signale les similarités qui régissent ces deux passages. Voir en revanche Eucken, *Isokrates*, 266 n. 160.

155 Isocrate, *Évagoras*, 41.

156 Isocrate, *Évagoras*, 43.

157 Isocrate, *Évagoras,* 41. D'après le philosophe (*Évagoras,* 61) pour affronter les forces supérieures du roi Perse, Évagoras utilisa sa γνώμη.

158 Isocrate, *Évagoras*, 42.

159 Isocrate, *Évagoras*, 23.

160 Isocrate, *Sur l'échange*, 271.

(συμπαιδευθέντας)[161]. Il suggère donc indirectement qu'il avait une éducation appropriée qui a contribué au développement de ses vertus innées. Ensuite, grâce à l'entraînement systématique de son âme et de sa réflexion il a pu les perfectionner, devenant un homme accompli[162]. Dans ce contexte le roi chypriote – dont les actes étaient en pleine harmonie avec ses pensées et ses paroles[163] – incarnait et pratiquait l'aspect le plus essentiel de la philosophie isocratique[164].

Cette lecture peut nous faire comprendre qu'Isocrate construit l'image d'un roi idéal, exemple par excellence de l'homme qui, étant investi d'un pouvoir exceptionnel, non seulement réussit à résister à l'*hybris* en évitant le piège de la tyrannie, mais de surcroît améliore même l'administration de son royaume, à tel point que de nombreux excellents citoyens quittent leur propre patrie pour rejoindre son royaume, estimant que sa royauté est plus légère et plus équitable que les constitutions de leur patrie[165]. Il s'oppose ainsi à tous les mauvais monarques qui n'ont pas su éviter une domination tyrannique et qui, étant corrompus par leur pouvoir, sont devenus les esclaves de leurs propres passions[166].

5. *Nicoclès : Le roi philosophe incorruptible*

Isocrate place au cœur de son système éducatif le principe de l'imitation (*mimèsis*), où l'élève imite le *logos* et la manière de vivre de son maître[167]. Cependant, l'analyse de la notion d'exemple (παράδειγμα)

[161] Isocrate, *Évagoras*, 22.

[162] Isocrate, *Évagoras*, 65, parle de l'ensemble des vertus d'Évagoras (σύμπασαν τὴν ἀρετὴν). En effet, les vertus qu'Isocrate attribue au roi chypriote sont celles qu'Aristote, *Rhétorique*, 1366b, 1-3, considère comme les composantes d'un homme vertueux.

[163] Isocrate, *Évagoras*, 44.

[164] Isocrate, *Évagoras* (IX), 42.

[165] Isocrate, *Évagoras*, 51. L'idée d'un monarque parfait qui rend un pays agréable à habiter est répandue également dans *l'Éloge à Hélène*, 37 à propos de Thésée. Alexiou, *Rum,*143-144.

[166] Isocrate, *Éloge d'Hélène*, 33 où le mauvais monarque « mène une vie aussi pénible que celle des condamnés qui attendent la mort », et il « souffre plus que quiconque ». Cfr. *Sur la Paix*, 112-113 et notre analyse *infra*.

[167] Voir Too, *Identity*, 184-199, qui souligne la place tout à fait particulière qu'occupe la notion de *paradeigma* dans l'univers philosophique d'Isocrate. Voir aussi Noël, *Sophistes*, 55, qui montre que l'imitation du maître et ses discours n'a pas pour fin une reproduction stérile, mais la formation d'élèves doués à cette activité créatrice qu'est le discours. Cependant, l'analyse de la notion d'exemple (παράδειγμα) – comme celle de l'imitation – ne doit pas se limiter aux seules références aux doctrines pédagogiques d'Isocrate car l'intérêt et l'originalité de sa pensée se manifestent dans sa volonté de placer le débat dans un contexte politico-philosophique. Voir Christodoulou, *Expert*, 153 et la bibliographie citée.

– comme celle de l'imitation – ne doit pas se limiter aux seules références aux doctrines pédagogiques d'Isocrate. L'intérêt et l'originalité de sa pensée se manifestent dans sa volonté de placer le débat dans un contexte politico-philosophique. Aux yeux d'Isocrate il ne suffit pas de présenter Évagoras comme un excellent homme politique, mais aussi d'expliciter l'usage qu'il convient de faire de son *paradeigma*. Le roi de Salamine constitue l'exemple (παράδειγμα) parfait que Nicoclès doit suivre et imiter, s'il veut améliorer son éthos et diriger son royaume de la meilleure manière possible.

Dans ce jeu d'imitation de l'homme vertueux, la philosophie donc joue un rôle prépondérant. Tout d'abord, l'homme que Nicoclès est invité à imiter avait une nature philosophique incarnant, comme on l'a vue par ailleurs, les principes de l'éducation d'Isocrate. Ensuite, c'est en étudiant le texte philosophique rédigé par son maître que Nicoclès pourra contempler et pratiquer l'ensemble des vertus exceptionnelles d'Évagoras[168]. Enfin, celui qui se révèle apte à suivre ce chemin et rester fidèle à la philosophie est un monarque doué par la nature avec toutes les qualités nécessaires pour devenir un philosophe[169].

Nicoclès a étudié la philosophie à l'école d'Isocrate[170], et il était le premier et le seul (πρῶτος καὶ μόνος) des détenteurs du pouvoir absolu à décider d'aimer la sagesse (φιλοσοφεῖν)[171]. Selon Isocrate, le roi chypriote doit imiter l'athlète. Si ce dernier exerce son corps quotidiennement pour le perfectionner, le roi a l'obligation d'entraîner (γυμνάζει)

168 Isocrate, *Évagoras*, 81.

169 Isocrate, *Évagoras* (IX), 76-77 : « Telles sont les raisons principales pour lesquelles j'ai tenté d'écrire ce discours. J'ai pensé que pour toi, pour tes enfants, pour tous les descendants d'Évagoras, ce serait la plus belle exhortation, si réunissant les vertus de ce grand homme et les ordonnant dans un discours, on vous les donnait à contempler et à pratiquer. Nous disposons les esprits à la philosophie en accordant des louanges à d'autres esprits, afin que, plein d'ardeur pour imiter les hommes dont on leur fait l'éloge, ils brûlent de posséder aussi leurs vertus. Je fais appel à toi et aux tiens, en usant d'exemples qui ne sont pas étrangers, mais au contraire familiaux, et je t'exhorte à veiller à n'être inférieur à aucun Grec ni par parole ni par action ». Que l'*Évagoras* est un texte philosophique ne se révèle pas que par la fin du discours (*Évagoras*, 81 avec les remarques de Eucken, *Isokrates*) mais également par les toutes premières lignes. D'après Isocrate, *Évagoras*, 5, les philosophes doivent faire l'éloge de grands hommes contemporains, puisque c'est ainsi qu'ils pourront inculquer la vertu dans l'âme des jeunes. Surtout les mœurs, les manières de vivre et l'œuvre politique des natures exceptionnelles, dotées d'un ensemble de qualités les habilitant à administrer excellemment la communauté politique, devraient être intégrées à l'éducation intellectuelle et politique du détenteur du pouvoir.

170 Isocrate, *Sur l'échange*, 40-41. Blass, *Beredsamkeit*, 54.

171 Isocrate, *Évagoras*, 78. Voir Christodoulou, *Philosophie*, 145.

son âme (τὴν ψυχὴν)[172]. Nicoclès perfectionnera donc sa *phusis* en perfectionnant sa *psychè* qui est la partie souveraine de l'être humain[173]. Il importe ici de souligner le mot γυμνάζειν qui tient une place particulière dans la philosophie d'Isocrate. Le fait qu'il apparaisse à plusieurs reprises dans le discours en question[174] illustre l'aspect philosophique de l'éducation de Nicoclès, qui doit savoir par quels moyens éducatifs on peut améliorer sa nature (φύσιν)[175] et devenir philosophes. Le jeune roi est invité à exercer sa γνώμη[176] et sa διάνοια[177], et comme le conseille Isocrate : « Lorsque tu veux déterminer avec précision les connaissances qui conviennent aux rois, procède en unissant l'expérience à la philosophie (ἐμπειρίᾳ μέτιθι καὶ φιλοσοφίᾳ): le fait de philosopher (φιλοσοφεῖν) te montrera la voie, tandis que le fait de t'entraîner toi-même (τῶν ἔργων γυμνάζεσθαι) à réaliser des actions te rendra capable d'utiliser les choses »[178]. Nicoclès est donc invité à développer ses vertus innées pour devenir le meilleur (βέλτιστος) et le plus juste homme (δικαιότατος)[179] et gouverner excellemment son royaume[180].

Il deviendra un expert dans l'administration des hommes, un habile détenteur de la science de gouverner les hommes. Évitant d'utiliser le terme d'« art politique », Isocrate met moins l'accent sur le terme de science et préfère un vocabulaire qui révèle les liens étroits entre l'art de gouverner les hommes et l'expérience (ἐμπειρία)[181]. Ainsi le gouvernement ne saurait procéder d'un savoir scientifique et le détenteur de la *technè politikè* est l'homme qui se montre apte à bien réfléchir sur les sujets importants pour la communauté politique, énonçant ainsi au moment favorable – qui n'a rien de scientifiquement déterminable – des idées bien élaborées avec la meilleure éloquence possible. L'expertise politique s'acquiert ainsi par la pratique plutôt que par la maîtrise par-

[172] Isocrate, *À Nicoclès*, 11 : Cfr. *Sur l'échange*, 210 où Isocrate critique ceux qui méprisent la philosophe et qui croient que si le corps peut s'améliorer grâce à l'exercice et l'effort, en revanche aucune éducation et occupation ne peut cultiver les qualités de l'âme. Sur l'image de l'élève qui exerce son âme comme l'athlète exerce son corps voir Bons, *Poietikon*, 47 ; Alexiou, *Ruhm*, 113 ; Wilms, *Techne*, 243-244.

[173] Isocrate, *Sur l'échange*, 180.

[174] Isocrate, *À Nicoclès*, 13, 35, 51.

[175] Isocrate, *À Nicoclès*, 12.

[176] Isocrate, *À Nicoclès*, 11.

[177] Isocrate, *À Nicoclès*, 14.

[178] Isocrate, *À Nicoclès*, 35.

[179] Isocrate, *À Nicoclès*, 20.

[180] Isocrate, *À Nicoclès*, 50.

[181] Bons, *Poietikon*, 36 ; Démont, *Débats*, 188 ; Christodoulou, *Philosophie*, 157. Sur ce qui distingue Platon d'Isocrate sur ce point voir l'analyse récente de Ribas, *Querelle*, 315-333.

faite d'un savoir préexistant. Or, comme l'indique Isocrate à Nicoclès, la clef pour réussir cet objectif est de rester fidèle à la philosophie[182].

Le discours *Nicoclès* confirme en l'occurrence le fait que le roi chypriote, en suivant les enseignements de son maître, a pu perfectionner son âme[183]. S'il est à ce moment-là à la tête de la communauté politique ce n'est pas seulement grâce à ses origines royales, mais notamment grâce à ses vertus personnelles. Il pratique excellement la σωφροσύνη, et la δικαιοσύνη[184] en considérant qu'il a donné « en toutes circonstances » le témoignage de sa *phusis* (τῆς ἐμαυτοῦ φύσεως)[185]. Les hommes qui ne sont pas inspirés par cet idéal « sont à l'origine des plus grands maux, tandis que les actes accomplis avec justice et modération rendent les plus grands services à la vie des hommes »[186]. Cette affirmation, sans doute banale, s'inscrit dans l'idée selon laquelle la valeur d'un véritable homme politique est indépendante de la constitution, car c'est lui, sa personnalité, ses mœurs, ses manières de vivre et d'exercer le pouvoir qui cristallisent sa perfection potentielle[187]. Dans

[182] Isocrate, *Évagoras*, 81.

[183] Dans l'*À Nicoclès*, se manifeste l'autorité exercée par le maître sur son disciple, détenteur d'un pouvoir absolu. Toutefois, dans le *Nicoclès*, le roi semble pouvoir sortir de l'ombre de son maître et vient expliquer à ses sujets la raison pour laquelle il décide de leur adresser la parole. Il indique que les discours les plus dignes d'un roi donnent des conseils sur la vie et sur les constitutions et, plus précisément, enseignent aux princes comment se comporter à l'égard du peuple, et aux particuliers quels doivent être leurs sentiments vis-à-vis de leurs souverains [Isocrate, *Nicoclès* (III), 10-11]. Aussi exhorte-t-il ses sujets, après avoir écouté Isocrate sur les devoirs d'un souverain, à prêter attention à son propre discours, qui se focalise sur les devoirs des sujets. Nicoclès prolonge d'une certaine manière le discours de son maître.

[184] Isocarte, *Nicoclès*, 29. Sur les deux vertus qui caractérisent le roi chypriote, la modération et la justice, voir Alexiou, *Ruhm*, 107-108. Cournarie, *Ἐγκράτεια*, 164.

[185] Isocrate, *Nicoclès*, 44. Selon le monarque « il ne faut pas d'ailleurs apprécier les vertus en les considérant toutes dans le même aspect extérieur : la justice doit être estimée dans les moments de besoin, la modération dans la puissance, la maîtrise de soi à l'âge de jeunesse » [*Nicoclès*, 44]. Nicoclès a parfaitement respecté cet idéal : « Laissé dans une grande pénurie d'argent, j'ai fait preuve d'un tel esprit de justice que je n'ai causé de dommages à aucun de mes concitoyens. Lorsque j'ai acquis le pouvoir de faire tout ce qui me plaisait, je suis devenu plus sage qu'un particulier. Et j'ai évité ce double danger alors que j'avais l'âge où l'on peut constater que la plupart des hommes commettent le plus de fautes dans leur conduite » [*Nicoclès*, 45]. Voir les remarques précieuses de Bons, *Poietikon*, 56-57. Sur la prudence de Nicoclès voir les remarques de Cournarie, *Ἐγκράτεια*, 165 : « Par sa tempérance, Nicoclès s'apparente plutôt aux hommes d'un régime passé – l'Athènes des origines – et aux premiers des citoyens plutôt qu'à la masse ».

[186] Isocrate, *Nicoclès*, 44.

[187] Il s'agit d'une idée qui se trouve au cœur de la philosophie politique d'Isocrate et plus généralement des penseurs politiques du IVe siècle av. J.-C. Voir Azoulay, *Transfiguré* ; Christodoulou, *Philosophie*.

ce contexte, le monarque corrompu ne procure à ses sujets que des malheurs[188].

En effet, l'ensemble des discours chypriotes révèle la place primordiale qu'occupe la philosophie dans l'éducation du prince. Il n'est pas difficile d'y reconnaître l'objectif ultime d'Isocrate : former un homme complet qui n'envisage que le bien commun. Ainsi le philosophe met en scène Nicoclès en train d'élaborer l'idée selon laquelle les individus qui pratiquent par hasard la sagesse peuvent mener une vie réglée. Ces hommes méritent d'être loués et admirés, mais force est de reconnaître qu'ils risquent de changer leur mode de vie. Dans ce contexte, sont supérieurs les hommes qui ont compris, grâce à leurs qualités innées et leur sagesse fondée sur la raison et la réflexion, que le plus grand bien est la vertu[189]. Ils restent ainsi pendant toute leur vie dans l'ordre (πάντα τὸν βίον ἐν ταύτῃ τῇ τάξει διαμενοῦσιν)[190]. Ce passage entretient une relation étroite avec l'idée développée dans le *Panathénaïque,* où Isocrate indique que les hommes éduqués peuvent, grâce à leur nature supérieure et leur intelligence pratique, résister à la corruption. Ils passent leur vie en appréciant les biens procurés non pas par le hasard, mais par la *phronésis,* ce qui leur permet d'être membres de l'élite de la pensée[191].

Le dialogue imaginé entre Otanès, le noble Perse qui s'oppose à la monarchie, et Nicoclès permet de mieux saisir la manière dont Isocrate opère un renversement complet de l'idée répandue selon laquelle le monarque ne peut pas résister à l'*hybris* :

Otanès[192] : « Mon avis est qu'un seul homme n'ait plus sur nous d'autorité monarchique. Car cela n'est ni agréable ni bon (οὔτε γὰρ ἡδὺ οὔτε ἀγαθόν) […] ».

Nicoclès[193] : « Je dois tout d'abord vous montrer que la forme de gouvernement actuellement existante la [monarchie] mérite votre affection, non seulement par nécessité et parce que nous avons toujours vécu

188 Isocrate, *Êloge d'Hélène*, 32 ; *Sur la Paix*, 112-113.

189 Isocrate, *Nicoclès*, 46-47.

190 Isocrate, *Nicoclès*, 47.

191 Isocrate, *Panathénaïque*, 32 : « τοὺς μὴ διαφθειρομένους ὑπὸ τῶν εὐπραγιῶν μηδ' ἐξισταμένους αὐτῶν μηδ' ὑπερηφάνους γιγνομένους, ἀλλ' ἐμμένοντας τῇ τάξει τῇ τῶν εὖ φρονούντων, καὶ μὴ μᾶλλον χαίροντας τοῖς διὰ τύχην ὑπάρξασιν ἀγαθοῖς ἢ τοῖς διὰ τὴν αὑτῶν φύσιν καὶ φρόνησιν ἐξ ἀρχῆς γιγνομένοις. Τοὺς δὲ μὴ μόνον πρὸς ἓν τούτων ἀλλ' καὶ πρὸς ἅπαντα ταῦτα τὴν ἕξιν τῆς ψυχῆς εὐάρμοστον ἔχοντας, τούτους φημὶ καὶ φρονίμους εἶναι καὶ τελέους ἄνδρας καὶ πάσας ἔχειν τὰς ἀρετάς ».

192 Hérodote, III, 80 (5-10). Sur Hérodote et le débat sur les constitutions voir Lévy, *Dialogues* ; Lateiner, *Herodotus*, 163-186.

193 Isocrate, *Nicoclès*, 12.

sous ce régime, mais parce qu'elle est la meilleure des constitutions (βελτίστη τῶν πολιτειῶν) ».

Otanès[194] : « Comment la monarchie serait-elle chose bien ordonnée, elle qui a le pouvoir de faire ce qu'elle veut (ποιέειν τὰ βούλεται) sans être soumise à la reddition de comptes ? En effet, même si c'était le meilleur homme du monde (τὸν ἄριστον ἀνδρῶν) qui était mis dans ce pouvoir, elle le mettrait hors de ses pensées habituelles. La prospérité dont il jouit fait naître en lui l'insolence orgueilleuse (ὕβρις) ».

Nicoclès[195] : « […] j'ai fait preuve d'un tel esprit de justice que je n'ai causé de dommages à aucun de mes concitoyens. Lorsque j'ai acquis le pouvoir de faire tout ce qui me plaisait (ποιεῖν ὅ τι ἂν βούλωμαι), je suis devenu plus sage (σωφρονέστερος) qu'un particulier ».

Otanès[196] : « En effet, les biens à sa disposition (παρεόντων ἀγαθῶν) font naître en lui la démesure, tandis que l'envie est innée chez l'homme. Ayant ces deux sentiments, il a une méchanceté absolue […] En vérité le tyran, mieux qu'un autre, devrait ignorer l'envie, puisqu'il possède tous les biens ; mais c'est tout le contraire qu'exprime son attitude envers les citoyens ».

Nicoclès[197] : « Pourtant je ne me suis laissé corrompre (διεφθάρην) par aucune de ces considérations et j'ai assumé la charge des affaires avec tant de scrupule et tant de générosité d'âme que je n'ai rien négligé qui permît d'accroître la puissance de la ville […]. À coup sûr, ceux qui sont fiers de leur esprit de justice et qui affectent de résister à la séduction des richesses (χρημάτων εἶναι κρείττους) doivent être capables de témoigner de mérites aussi éminents en parlant d'eux-mêmes […] ».

Otanès[198] : « Il en veut (φθονέει) aux meilleurs d'avoir échappé à la mort et de rester en vie et il se plaît (χαίρει) avec les pires (κακίστοισι) de ses concitoyens, tandis qu'il est le meilleur pour accueillir des calomnies (διαβολὰς) ».

Nicoclès[199] : « Je pense que tout le monde doit considérer comme particulièrement lamentable que les honnêtes gens soient jugés dignes du même sort que les misérables (τοὺς χρηστοὺς καὶ τοὺς πονηροὺς) et comme particulièrement juste d'établir une distinction entre ces deux catégories de citoyens ; ainsi des situations identiques ne seront pas

194 Hérodote, III, 80 (10-15).
195 Isocrate, *Nicoclès*, 45.
196 Hérodote, III, 80 (13-19).
197 Isocrate, *Nicoclès*, 32 ; 35.
198 Hérodote, III, 80 (19-21).
199 Isocrate, *Nicoclès*,14. La monarchie de Nicoclès est un régime où le *pthonos* est absent. Voir Isocrate, *Nicoclès*, 18 ; 60.

réservées à des mérites inégaux et chacun sera traité et honoré conformément à sa valeur (κατὰ τὴν ἀξίαν ἑκάστους) ».

Otanès[200] : « Il [le monarque] bouleverse les usages ancestraux (νόμαιά τε κινέει πάτρια) ».

Nicoclès[201] : « Mon père a ressaisi le pouvoir[202]…et aujourd'hui encore les habitants de Salamine détiennent la royauté exercée dès l'origine ».

Otanès[203] : « En effet, il commet beaucoup d'actes follement criminels, les uns par démesure, alors qu'il est gorgé de biens, les autres par envie […]. Il met à mort sans jugement (κτείνει τε ἀκρίτους) ».

Nicoclès[204] : « Je me suis comporté à l'égard des citoyens avec tant de douceur, que ni exil, ni condamnation à mort (θανάτους), ni confiscation, ni aucun autre malheur de cette espèce ne s'est produit sous ma royauté »[205].

Otanès[206] : « Il [le monarque] fait violence aux femmes (βιᾶται γυναῖκας) ».

Nicoclès[207] : « Je sais que […] la violence à l'égard des femmes et des enfants est la cause des plus grandes catastrophes et que beaucoup de particuliers ou de princes lui ont dû leur perte dans le passé. J'ai mis tant de soins à fuir ces accusations que, du jour où j'ai pris le pouvoir, on peut voir que je n'ai fréquenté intimement personne autre que ma femme ».

Certes, ce n'est pas la première fois qu'Isocrate met en scène un monarque qui résiste à l'hybris qui naît par le pouvoir monarchique. C'était le cas de Thésée[208]. Cependant, ce dernier non seulement appar-

200 Hérodote, III, 80 (24).

201 Isocrate, *Nicoclès*, 27.

202 Isocrate, *Évagoras*, 32 : « Il [Évagoras] restitua à sa famille les honneurs qu'elle tenait de ses ancêtres (τὰς τιμὰς τὰς πατρίους ἐκομίσατο) ».

203 Hérodote, III, 80 (23-25).

204 Isocrate, *Nicoclès*, 32.

205 Isocrate, *Évagoras*, 43 : « Il vécut toute sa vie sans commettre d'injustice (οὐδένα μὲν ἀδικῶν), châtiant les coupables conformément aux lois (νομίμως) ».

206 Hérodote, III, 80 (25).

207 Isocrate, *Nicoclès*, 31. Sur ce point voir Schorn, *Nikokles*.

208 Isocrate, *L'Éloge d'Hélène*, 32-34 : « II s'aperçut qu'en cherchant à conduire ses concitoyens par la force, on devient l'esclave de ses adversaires, qu'en semant de périls l'existence des autres, on vit soi-même dans une angoisse extrême, qu'on est contraint de combattre tantôt avec 1'appui de ses concitoyens contre les ennemis du dehors, tantôt avec 1'appui de troupes auxiliaires contre ses propres compatriotes. Il y a plus : on dépouille les temples des dieux, on met à mort les meilleurs de ses concitoyens, on se méfie de ses confidents les plus intimes, on mène une vie aussi pénible que celle des condamnés qui attendent la mort, on est exposé à l'envie pour les avantages

tenait à une époque très lointaine, mais il est aussi impossible de prétendre qu'il était un *philosophe*. Dans ce contexte, la mise en parallèle des textes d'Hérodote et d'Isocrate nous aide à comprendre que dans le monde de la politique d'Isocrate, Nicoclès, monarque de Salamine de Chypre[209] se trouve à l'antipode du monarque décrit par Hérodote qui, – comme il arrive très souvent aux détenteurs d'un pouvoir monarchique – se laisse corrompre absolument pas le pouvoir absolu. Et, si Nicoclès est en position de résister aux pièges du pouvoir tyrannique, c'est justement parce qu'à la différence du monarque d'Hérodote, lui est un *philosophe*. À cet égard, en demeurant fidèle aux principes qui régissent le programme éducatif de son maître et en les conjuguant avec ses dispositions naturelles, Nicoclès pourrait légitimement prétendre être un homme complet invulnérable aux faiblesses humaines.

Le pouvoir absolu ne peut pas le corrompre, car sa puissance ne dérive pas de son désir de dominer les autres, mais de la force de la meilleure partie de son être, c'est à dire sa pensée rationnelle. Isocrate a pu forger l'image d'un monarque qui est un véritable savant, éduqué pour mettre les principes philosophiques, intellectuels et politiques de son maître en œuvre. Après avoir dénoncé les hommes qui s'opposent à la philosophie, Nicoclès lui-même fait l'éloge du *Logos*, dans un passage remarquable, qui prend place au cœur de la philosophie politique d'Isocrate[210]. Dans ce contexte, le jeune prince défend – d'une part – l'enseignement de son maître, sa philosophie et ses doctrines et – d'autre part – procède à une démonstration sans appel de sa propre formation philosophique et surtout de sa capacité à maîtriser parfaitement la parole rationnelle. Par conséquent Nicoclès est un monarque qui ne peut pas devenir un tyran, étant donné que sa nature, sa propre *phusis* et ses propres qualités cultivées au plus haut niveau le rendent sage et capable de former à chaque instant de sa vie la meilleure opinion sur les affaires humaines.

Dans cette étude nous avons essayé de détecter les arguments à travers lesquels les défendeurs de la nécessité de confier le destin de la cité à une seule personne ont essayé de répondre et surtout de réviser l'idée grecque dominante selon laquelle le pouvoir absolu est dans tous les cas corrupteur, et que, de la sorte, confier le pouvoir même à l'homme le

extérieurs dont on jouit, mais au fond de 1 âme, on souffre plus que quiconque. Qu'y a-t-il, en effet, de plus douloureux que de vivre avec l'appréhension incessante d'être tué par ses propres fidèles, avec la crainte aussi bien de ceux qui nous gardent que de ceux qui complotent contre nous ? ». Voir Atack, *Kingship*, 348.

209 Sur la place de Salamine de Chypre dans l'œuvre d'Isocrate voir Christodoulou, *Salamine* ; Cannavò, *Teucrides*; Petit, *Chypre*.

210 Isocrate, *Nicoclès*, 1-9.

plus compétent et le plus vertueux met inéluctablement en péril le bien de la cité. Cette argumentation est mise en cause par Platon et Isocrate. Ils construisent l'image d'un homme politique incorruptible par le pouvoir absolu et dans cette perspective, confier le pouvoir au chef idéal ne comporte aucun danger pour la cité. En revanche, cela permettra sa sauvegarde. Cette lecture novatrice concernant la nature de l'homme providentiel décèle aussi une autre caractéristique très particulière. En effet, au-delà des multiples polémiques qui les opposent, Platon et Isocrate peuvent être considérés – avec Xénophon – comme les premiers à avoir systématiquement défendu l'idée que l'éducation 'philosophique' sert à la formation de celui qui, possédant par sa *nature* les qualités nécessaires, acquerra, par l'exercice et l'entraînement, les savoirs et les compétences qui lui permettront de conduire la cité à la perfection dont elle est capable.

Après l'avènement d'Alexandre, la royauté et la figure du monarque ne feront plus l'objet des discours politico-philosophiques : elles constitueront une réalité indéniable. Et, si à l'époque hellénistique la fascination des philosophes pour le pouvoir absolu était évidente, ce n'était pas pour autant la seule position adoptée. Nombre de philosophes ne manqueront pas d'exprimer leur scepticisme envers la puissance incontrôlable des rois – qui risque de corrompre leurs âmes –, ou encore de réfuter leur invitation à rejoindre leur cour, considérant qu'ainsi ils préservent leur liberté de penser, sans oublier également que souvent les philosophes n'hésiteront pas à se présenter devant le roi pour défendre avec « franchise » les intérêts de la communauté politique qui leur a confié cette tâche[211]. Inutile de rappeler qu'il s'agit d'une attitude qu'à l'époque moderne, de nombreux prétendus héritiers de la philosophie antique n'adoptent guère, préférant manifester, soit ouvertement, soit discrètement, leur fascination pour la « personnalité éminente », à qui souvent par ailleurs elles offrent leurs services.

Bibliographie

ADAM, *Plato* = J. ADAM, *The Republic of Plato*, Cambridge 1902.

ALEXIOU, *Ruhm* = E. ALEXIOU, *Ruhm und Ehre. Studien, Werten und Motivierungen bei Isokrates*, Heidelberg 1995.

ALEXIOU, *Euagoras* = E. ALEXIOU, *Der Euagoras des Isokrates: ein Kommentar. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte*, Berlin-New York 2010.

[211] VIRGILIO, *Regalità*, 52-53 et l'excellente approche de HAAKE, *On Kingship* ; *Ruler*.

Atack, *Kingship* = C. Atack, *The discourse of kingship in classical Greece. Routledge monographs in classical studies*, London-New York 2019.

Atack, *Pambasileia* = C. Atack, *Aristotle's Pambasileia and the Metaphysics of Monarchy*, «Polis : the journal for ancient greek political thought» 32 (2015), 297-320.

Aubenque, *Prudence* = P. Aubenque, *La prudence chez Aristote*, Paris 1963.

Aubonnet, *Politique* = J. Aubonnet, *Aristote. Politique Livres I à VIII*, Paris 1993.

Azoulay, *Xénophon* = V. Azoulay, *Xénophon et les Grâces du pouvoir. De la* charis *au charisme*, Paris 2004.

Azoulay, *Transfiguré* = V. Azoulay, *Isocrate, Xénophon ou le politique transfiguré*, «REA» 108 (2006), 133-153.

Azoulay, *Distinction* = V. Azoulay, *Champ intellectuel et stratégies de distinction dans la première moitié du IVe siècle : De Socrate à Isocrate*, in J.-C. Couvenhes, S. Milanezi (ed.), *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, Rennes 2007, 171-200.

Azoulay, *Élites* =V. Azoulay, *Isocrate et les élites*, in L. Captedray, Y. Lafond (ed.), *La cité et ses élites. Pratiques et représentation des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, Paris 2010, 19-48.

Azoulay, *Tyrannie* = V. Azoulay, *Des marges au centre? Le débat athénien sur la tyrannie au IVe siècle*, in V. Azoulay, F. Gherchanoc et S. Lalanne (ed.), *Le banquet de Pauline Schmitt Pantel. Genre, mœurs et politique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris 2012, 337-370.

Azoulay, *Querelles* = V. Azoulay, *Une éloquence de combat : querelles intellectuelles et appel à la violence chez Isocrate*, in V. Azoulay et P. Boucheron (ed.), *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'antiquité à nos jours*, Paris 2009, 303-322.

Balla, *Πέφυκεν* = Ch. Balla, *Πέφυκεν Πλεονεκτεῖν? Plato and the Sophists on Greed and Savage Humanity*, «Polis: The Journal for Ancient Greek and Roman Political Thought» 35.1 (2018), 83-101.

Barcelò, *Monarchia* = P. Barcelò, Basileia*,* Monarchia*,* Tyrannis*. Untersuchungen zu Entwicklung und Beurteilung von Alleinherrschaft im vorhellenistischen Griechenland*, Stuttgart 1990.

Bartzoka *Dèmos* = A. Bartzoka, *Le* dèmos *et l'Aréopage dans la vision politique et morale d'Isocrate* in C. Bouchet, P. Giovannelli-Jouanna (ed.), *Isocrate. Entre jeu rhétorique et enjeux politiques*, Lyon 2015, 175-183.

Bertelli, *Peri basileias* = L. Bertelli, '*Peri basileias'. I trattati sulla regalità dal IV secolo a.C. agli apocrifi pitagorici*, in P. Bettiolo, G. Filoramo (ed.), *Il dio mortale. Teologie politiche tra antico e contemporaneo*, Brescia 2002, 17-61.

Bertelli, *Platone* = L. Bertelli, *Platone contro la democrazia (e l'oligarchia)*, in M. Vegetti (ed.), *Platone. La Repubblica*, *VI, libri VIII-IX*, Naples 2005, 295-396.

Bertrand, *Réflexions* = J.-M. Bertrand, *Réflexions sur l'expertise politique en Grèce ancienne*, «RH» 306 (2001), 929-964.

Bettalli, *Guerra* = M. Bettalli, *Isocrate et la guerra*, «Opus» 11 (2002), 37-56.

Bianco, *Timoteo* = E. Bianco, *Lo stratego Timoteo torre di Atene*, Alessandria 2007.

Bianco, *Malignitate* = E. Bianco, De Isocratis malignitate, in W. Orth (ed.), *Isokrates: neue Ansätze zur Bewertung eines politischen Schriftstellers*, Trier 2003, 128-215.

Blank, *Apragmôn* = T. Blank, *Counsellor, Teacher, Friend. The* apragmôn *as Political Figure in Isocrates*, in A. Queyrel Bottineau, M.-R. Guelfucci (ed.), *Conseillers et ambassadeurs dans l'antiquité*, Besançon 2017, 263-290.

Blass, *Beredsamkeit* = F. Blass, *Die attische Beredsamkeit*, vol. 2, Berlin 1892.

Bons, *Poietikon* = J. Bons, Poietikon pragma*: Isocrates' theory of rhetorical composition; with a rhetorical commentary on the Helen*, Amsterdam 1997.

Bordes, *Politeia* = J. Bordes, Politeia *dans la pensée grecque jusqu'à Aristote*, Paris 1982.

Bosman, *Corruption* = P.R. Bosman, *Introduction*, in P.R. Bosman (ed.), *Corruption and Integrity in Ancient Greece and Rome: A Survey of the Ancient Terms*, "Acta Classica : Supplement IV", Proceedings of the Classical Association of South Africa 2012, 1-16.

Bouchet, *Isocrate* = C. Bouchet, *Isocrate l'Athénien ou la belle hégémonie. Étude des relations internationales au IVe siècle a. C*, "Scripta Antiqua", Bordeaux 2014.

Bouchet, *Commandement* = Ch. Bouchet, *Le vocabulaire du commandement chez Isocrate*, «Ktèma», 36 (2011), 185-209.

Brunello, *Panatenaico* = C. Brunello, *Storia e* paideia *nel* Panatenaico *di Isocrate*, Rome 2015.

Buekenhout, *Kingly* = B. Buekenhout, *Kingly versus Political Rule in Aristotle's* Politics, «Apeiron» 49. 4 (2016), 515-537.

Buekenhout, *Monarchy* = B. Buekenhout, *Aristotle's Peculiar Analysis of Monarchy*, «History of Political Thought» 39. 2 (2018), 216-234.

Caire *Oligarchie* = E. Caire, *Penser l'oligarchie à Athènes aux Ve et IVe siècles: aspects d'une idéologie*, Paris 2016.

de Callatay, *Numero* = G. de Callatay, *Il numero geometrico*, in M. Vegetti (ed.), *Platone*. *La Repubblica,* vol. VI, Naples 2005, 169-188.

Cambiano, *Filosofi* = G. Cambiano, *I filosofi e la costrizione a governare nella Repubblica platonica*, in G. Casertano, *I filosofi e il potere nella società e nella cultura antiche*, Napoli 1988, 43-58.

Campese, *Decadenza* = S. Campese, *L'*oikos *e la decadenza della città*, in M. Vegetti (ed.), *Platone*. *La Repubblica*, vol. VI, Naples 2005, 189-262.

Cannavò, *Teucrides* = A. Cannavò, *Les Teucrides de Chypre au miroir d'Isocrate*, in C. Bouchet, P. Giovannelli-Jouanna (ed.), *Isocrate : entre jeu rhétorique et enjeux politiques*, Lyon 2015, 235-244.

Carlier, *Pambasileia* = P. Carlier, *La notion de* pambasileia *dans la pensée politique d'Aristote*, in M. Piérart (ed.), *Aristote et Athènes*, Fribourg 1993, 103-118.

Cataldi, *Royauté* : S. Cataldi, *Isocrate et quelques considérations sur la royauté grecque et chypriote*, «Ktèma» 40 (2015), 141-147.

Chiron, *Doxa* = P. Chiron, *La* Doxa *chez Isocrate: "Philosophie", Idéologie, Littérature*, in P. Houmell (ed.), Doxa : *études sur les formes et la construction de la croyance*, Paris 2010, 15-36.

Chiron, *Philosophe* = P. Chiron, *Le « philosophe » Isocrate - Du* Contre les Sophistes *au* Panathénaïque, in M.E. Plagnol, B. Petey-Girard (ed.), *Première œuvre, dernière œuvre. Écarts d'une écriture*, Paris 2014, 193-206.

Chiron, *Métadiscours* = P. Chiron, *Entre dialectique et rhétorique, le métadiscours dans le* Panathénaïque, 2021 [en ligne: *https://dep-lettresclassiques.parisnanterre.fr*].

Christodoulou, *Tyran* = P. Christodoulou, *Le tyran dans le rôle du roi. À propos du chapitre XI du livre V de la Politique d'Aristote*, in J.-Fr. Pradeau, S. Gastaldi (ed.), *Le philosophe, le roi, le tyran. Études sur les figures royale et tyrannique dans la pensée politique grecque et sa postérité*, Sankt Augustin 2009, 157-177.

Christodoulou, *Παρρησία* = P. Christodoulou, *La παρρησία chez Isocrate. L'intellectuel et la liberté de parole dans l'Athènes du IVe s. av. J.-C.*, «Tekmeria» 11 (2012), 89-114.

Christodoulou, *Philosophie* = P. Christodoulou, *Philosophie et pouvoir royal dans la pensée d'Isocrate et de Platon. Le règne de l'expert politique*, in P. Christodoulou, S. Wackenier (ed.), *De l'oralité à l'écriture*. *Études offertes à J.-M. Bertrand*, «Cahiers du Centre Gustave Glotz» 27 (2016), 137-170.

Christodoulou, *Salamine* = P. Christodoulou, *La refondation de Salamine de Chypre par Evagoras Ier*, in S. Rogge, Chr. Ioannou, Th. Mavrojannis (ed.), *Salamis of Cyprus. History and Archaeology from the Earliest Times to Late Antiquity*, "Schriften des Instituts für Interdisziplinäre Zypern-Studien, vol. 13", Münster-New York 2019, 265-288.

Christodoulou, *Peri Basileia* = P. Christodoulou, *Le* Politique *de Platon : Un discours* Peri Basileias *?*, in G. Roskam, S. Schorn (ed.), *Concepts of Ideal Rulership from Antiquity to the Renaissance*, Turnhout 2018, 61-90.

Collins, *Exhortations* = J.H. Collins, *Exhortations to Philosophy: The Protreptics of Plato, Isocrates, and Aristotle*, Oxford 2015.

Connell, *Philosopher* = S.M. Connell, *Parallels Between Tyrant and Philosopher in Plato's Republic*, «Polis: The Journal for Ancient Greek and Roman Political Thought», 35.2 (2018), 447-477.

Couillens, *Sur l'échange* = M. Couillens, *Du* Sur l'Échange *au* Panathénaïque*. Défense et illustration d'un èthos de maître de philosophie*, «Cahiers des études anciennes», 60 (2023) [en ligne: *https://journals.openedition.org/etudesanciennes/2564*].

Cournarie, *Ἐγκράτεια* = P. Cournarie, *Ἐγκράτεια : politique, morale, subjectivation (IVe siècle av. J.-C.)*, «Essais. Revue interdisciplinaire d'Humanités», 11 (2017), 147-167.

Davidson, *De Pace* = J. Davidson, *Isocrates against Imperialism: An Analysis of the* De Pace*,* «Historia», 39 (1990), 20-36.

Demont, *Isocrate* = P. Demont, *Isocrate et le Gorgias de Platon*, «L'information Littéraire», 60.2 (2008), 3-9.

Demont, *Débats* = P. Demont, *Y a-t-il une science du politique ? Les débats athéniens de l'époque classique*, in J. Jouanna, M. Fartzoff, B. Bakhouche (ed.), *L'Homme et la Science*, Paris 2011, 183-193.

Demont, *Tyrannie* = P. Demont, *Tyrannie et royauté dans l'*Œdipe à Colone *de Sophocle*, «Ktèma» 40.1 (2015), 105-114.

Dixsaut, *Naturel* = M. Dixsaut, *Le naturel philosophe*, Paris 1985.

Engels, *Isokrates* = J. Engels (ed.), *Antike überlieferungen über die Schüler des Isokrates*, in W. Orth (ed.), *Isokrates – Neue Ansätze zur Bewertung eines politischen Schriftstellers*, Trier 2003, 175-194.

Eucken, *Isokrates* = Chr. Eucken, *Isokrates, seine Positionen in der Auseinandersetzung mit den zeitgenössischen Philosophen*, Berlin-New York 1983.

Eucken, *πολιτικοί λόγοι* = Chr. Eucken, *Zum Konzept der πολιτικοί λόγοι bei Isokrates*, in W. Orth (ed.), *Isokrates: neue Ansätze zur Bewertung eines politischen Schriftstellers*, Trier 2003, 34-42.

Ferrari, *Natura* = F. Ferrari, *Natura e costrizione nel paragone della caverna*, «ΠΗΓΗ/FONS», 2.1 (2017), 123-135.

Ferrari, *Tecnicizzazione* = F. Ferrari, *La tecnicizzazione della natura in Platone*, «Studi filosofici : Annali delI'Istituto universitario orientale» 46 (2023), 11-36.

Gastaldi, *Tirannide* = S. Gastaldi, *La tirannide nella* Politica *di Aristotele*, in S. Gastaldi, J.-F. Pradeau (ed.), *Le philosophe, le roi, le tyran. Études sur les figures royale et tyrannique dans la pensée politique grecque et sa postérité*, Sankt Augustin 2009, 139-155.

Gastaldi, *Pambasileia* = S. Gastaldi, *Il re "Signore di Tutto": Il problema della* pambasileia *nella* Politica *di Aristotele*, in S. Gastaldi, J.-F. Pradeau (ed.), *Le philosophe, le roi, le tyran. Études sur les figures royale et*

tyrannique dans la pensée politique grecque et sa postérité, Sankt Augustin 2009, 33-55.

Gastaldi, *Città* = S. Gastladi, *La città σώφρων di Isocrate : riforma politica e rinnovamento morale*, in M. Migliori (ed.), *Il dibattito etico-politico in Grecia tra il V e il IV secolo*, Naples 2000, 425-457.

Gastaldi, *Tiranno* = S. Gastaldi, *Il tiranno e la legge nella* Politica *di Aristotele*, «ΠΗΓΗ/FONS» 6.1 (2021), 85-121.

Gill, *Statesman* = C. Gill, *Rethinking Constitutionalism in the* Statesman *291-303*, in C. Rowe (ed.) *Reading the* Statesman*. Proceedings of the Second Symposium Platonicum*, St. Augustin 1995, 292-304.

Giorgini, *Tiranno* = G. Giorgini, *La città e il tiranno: Il concetto di tirannide nella Grecia del VII-IV secolo a.c.*, Milano 1993.

Giovannelli-Jouanna, *Isocrate* = P. Giovannelli-Jouanna, *Isocrate et l'ennemi commun des Grecs : désignation et représentation des peuples d'Asie dans le corpus isocratique*, «Archimède : archéologie et histoire ancienne» 4 (2017), 45-53.

Haake, *On Kingship* = M. Haake, *Writing down the King. The Communicative Function of Treatises On Kingship in the Hellenistic Period*, in N. Luraghi (ed.), *The Splendors and Miseries of Ruling Alone. Encounters with Monarchy from Archaic Greece to the Hellenistic Mediterranean*, Stuttgart 2013, 165-206.

Haake, *Ruler* = M. Haake, *Writing to a Ruler, Speaking to a Ruler, Negotiating the Figure of the Ruler. Thoughts on "Monocratological" Texts and their Contexts in Greco-Roman Antiquity*, in R. Forster, N. Yavari (ed.), *Global Medieval. Mirrors for Princes Reconsidered*, Cambridge 2015, 58-82.

Held, *Doxa* = K. Held, Doxa *und* Arete *in der Pädagogik des Isokrates*, «Areté» 11.1/2 (1995), 95-133.

Hirsch, *Isokrates* = T. Hirsch, *Isokrates' Gerontologie*, «Göttinger Forum für Altertumswissenschaft» 24.1 (2021), 1-30.

Hoff, *König* = R. von den Hoff, *König*, *Tyrann, Bürger, Heros, Gott: Bilder von Monarchen in der visuellen Kultur des antiken Griechenland*, in S. Rebenich (ed.) *Monarchische Herrschaft im Altertum*, Berlin-Boston 2017, 263-304.

Hourcade, *Philosophie* = A. Hourcade, *Isocrate, la médecine et la philosophie*, « Ktèma » 41.1 (2016), 17-28.

Jacoby, *Atthis* = F. Jacoby, *Atthis. The Local Chronicles of Ancient Athens*, Oxford 1949.

Kelsen, *Aristotle* = H. Kelsen, *Aristotle and the Hellenic-Macedonian Policy*, in J. Barnes *et al.* (ed.), *Articles on Aristotle* (Volume 2: Ethics and Politics), Londres 1977, 170-194.

Koch, Irmgard, Niels, *Physis* = D. Koch, M.-R. Irmgard, W. Niels (ed.), *Platon und die Physis*, Tübingen 2019.

KONTOS, *Aristotle* = P. KONTOS, *Aristotle on the Scope of Practical Reason. Spectators, Legislators, Hopes, and Evils*, New York-London, 2021.

KRAUT, *Aristotle* = R. KRAUT, *Aristotle*, Oxford 2002.

KRÜCK, *Corruption* = M.-P. KRÜCK, *Discours de la corruption dans la Grèce classique*, Paris 2016.

LANZA, *Tyran* = D. LANZA, *Le tyran et son public*, Paris 1997 (éd. italienne 1977).

LATEINER, *Herodotus* = D. LATEINER, *The Historical Method of Herodotus*, Toronto1989.

LAURAND = V. LAURAND, *Nature de la royauté dans les* Politiques *d'Aristote*, in E. BERMON, V. LAURAND, J. TERREL (ed.), *Politique d'Aristote. Famille, Régimes, Éducation*, Pessac 2011, 71-87.

LE MEUR-WEISSMAN, *Pindare* = N. LE MEUR-WEISSMAN, *Sens et emplois des termes φύσις et φυά chez Pindare*, «Études platoniciennes», 12 (2015) [en ligne: *https://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/711*].

LEROUX, *La République* = J. Leroux, *Platon, La République. Traduction, introduction et notes*, Paris 2002.

LÉVY, *Dialogues* = E. LÉVY, *Les dialogues perses (Hérodote, III, 80-83) et les débuts de la science politique*, «Lalies» 22 (2003), 119-145.

LIOU, *Vocabulaire* = J.-P. LIOU, *Isocrate et le vocabulaire du pouvoir personnel*, «Ktema» 16 (1991), 211-217.

LIVINGSTONE, *Rhetoric* = N. LIVINGSTONE, *Writing Politics. Isocrates' Rhetoric of Philosophy*, «Rhetorica», 25 (2007), 15-34.

LOPEZ CRUCES, FUENTES GONZALEZ = J.-L. LOPEZ CRUCES, P.P. FUENTES GONZALEZ, *Isocrate d'Athènes*, in R. GOULET (ed.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, tome 3, Paris 2000, 891-938.

LURAGHI, *Monarchy* = N. LURAGHI, *Ruling Alone. Monarchy in Greek Politics and Thought*, in N. LURAGHI (ed.), *The Splendors and Miseries of Ruling Alone. Encounters with Monarchy from Archaic Greece to the Hellenistic Mediterranean*, Stuttgart 2013, 11-24.

MACÉ, *Nature* = A. MACÉ, *La naissance de la nature en Grèce ancienne : l'aventure épistémologique de l'Occident*, in H. STÉPHANE, A. MACÉ (ed.), *Anciens et Modernes par-delà nature et société*, Besançon 2012, 47-84.

MAFFI, *Tirannica* = A. MAFFI, *La costituzione tirannica nella* Politica *di Aristotele*, in S. FREUND (ed.), *Institutionalisierung und Wandel von Herrschaft. Organisation, Strukturen und Zentralisierung*, Stuttgart 2023, 57-80.

MATHIEU, *Isocrate* = G. MATHIEU, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris 1925.

MATHIEU, *Isocrate. Discours* = G. MATHIEU, *Isocrate. Discours* (Tomes I-IV), "CUF", Paris 1928-1962.

MEULDER, *Ruse* = M. MEULDER, *Ruse et violence au livre VIII de la République de Platon*, «Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens», 7.1-2 (1992), 231-258.

Meulder, *Monstre* = M. Meulder, *Un monstre platonicien : Le tyran*, «Revue de Philosophie Ancienne», 26.2 (2008), 79-100.

Meulder, *Généalogistes* = M. Meulder, *Platon et les généalogistes*, «Revue de la Philosophie Ancienne», 28.2 (2010), 49-89.

Meulder, *La République* = M. Meulder, *L'exclusion au Livre VIII de* La République *de Platon*, «Revue Belge de Philologie et d'histoire», 91 (2013), 89-112.

Muir, *Isocrates* =J.R. Muir*, The Legacy of Isocrates and a Platonic Alternative: History, Political Philosophy, and the Value of Education*, Londres 2018.

El Murr, *Politique* = D. El Murr, *Savoir et gouverner. Essai sur la science politique platonicienne*, Paris 2014.

Nagle, *Pambasileus* = B. Nagle, *Alexander and Aristotle's* Pambasileus, «L'antiquité classique», 69 (2000), 117-132.

Newell, Monarchy = W.R. Newell, *Superlative Virtue: The Problem of Monarchy in Aristotle's Politics*, «Western Political Quarterly», 40.1. (1987), 191-211.

Nicolai, *Isocrate* = R. Nicolai, *Studi su Isocrate: la comunicazione letteraria nel IV sec. a. C. e i nuovi generi della prosa*, Rome 2004.

Nicolai, *École*= R. Nicolai, *Chapitre X. Isocrate et ses amis : l'école du rhéteur décrite par le maître*, in C. Noacco, C. Bonnet, P. Marot, Ch. Orfanos (ed.), *Figures du maître : De l'autorité à l'autonomie*, Rennes 2019, 139-158.

Nightingale, *Dialogue* = A.W. Nightingale, *Genres in Dialogue: Plato and the Construct of Philosophy*, Cambridge 1995.

Nippel, *Monarchie* = W. Nippel, *Zur Monarchie in der politischen Theorie des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, in S. Rebenich (ed.) *Monarchische Herrschaft im Altertum*, Berlin-Boston 2017, 245-262.

Noël, *Sophistes* = M.-P. Noël, *Rhétorique ou philosophie ? La structure du* Contre les Sophistes *et la polémique d'Isocrate contre Gorgias*, in L. Brisson, P. Chiron (ed.), *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à Michel Patillon*, Paris 2010, 49-65.

Ober, *Dissent* = J. Ober, *Political Dissent in Democratic Athens*, Princeton 1998.

Parker, *Tyrannos* = V. Parker, *Tyrannos*: *the semantics of a political concept from Archilochus to Aristotle*, «Hermes» 126 (1998), 145-172.

Patzer, *Physis* = H. Patzer, Physis*: Grundlegung zu einer Geschichte des Wortes*, Wiesbaden 1993.

Petit, *Chypre* = T. Petit, *Isocrate, la théorie de la médiation et l'hellénisation de Chypre à l'époque des royaumes*, «Ktèma» 47 (2022), 135-154.

PINTO, *École* = P.-M. PINTO, *L'école d'Isocrate : un bilan*, in C. BOUCHET, P. GIOVANNELLI-JOUANNA (ed.), *Entre jeu rhétorique et enjeux politiques*, Lyon 2015, 319-329.

PONCHON, *Platon* = P. PONCHON, *Thucydide dans Platon : le cas exemplaire du Livre VIII de La République*, in M.-L. DESCLOS (ed.), *Platon citateur. La réappropriation des savoirs antérieurs*, "Symposia, N° 7", Paris 2021, 309-339.

PONTIER, *Trouble* = P. PONTIER, *Trouble et ordre chez Platon et Xénophon*, Paris 2006.

PONTIER, *Rois* = P. PONTIER, *Agamemnon et les rois dans le* Panathénaïque, «Cahiers des études anciennes», LX (2023) [<en ligne: *https://journals.openedition.org/etudesanciennes/2551*].

POULAKOS, *Doxa* = T. POULAKOS, *Isocrates' Use of Doxa*, «Philosophy and Rhetoric» 34.1 (2001), 61-78.

PRADEAU, *Platon* = J.-F. PRADEAU, *Platon, les démocrates et la démocratie. Essai sur la réception contemporaine de la pensée politique platonicienne*, Naples 1995.

REEVE, *Philosopher-kings* = D. C. REEVE, *Philosopher-Kings: The Argument of Plato's Republic*, Indianapolis 1988.

RIBAS, *Shadow* = M.-N. RIBAS, *Isocrates free from Plato's Shadow*, «Araucaria. Revista Iberoamericana de Filosofía, Política y Humanidades», 22.44 (2020), 325-345.

RIBAS, *Querelle* = M.-N. RIBAS, *La Querelle de l'expérience. Aristote, Platon, Isocrate*, Paris 2021.

ROCHER, *Democracia* = L.-S. ROCHER, *Democracia frente a populismo en Isócrates*, «Klio» 90 (2008), 36-61.

ROTH, *Isokrates* = P. ROTH, *7. Isokrates: Redenschreiber und Vorkämpfer Griechenlands*, in M. ERLER, Chr. TORNAU (ed.), *Handbuch Antike Rhetorik*, Berlin-Boston 2019, 231-248.

ROTH, *Panathenaikos* = P. ROTH, *Der* Panathenaikos *des Isokrates : Übersetzung und Kommentar*, "Beiträge zur Altertumskunde, Bd. 196", Leipzig 2003.

ROUX, *Aristote* = S. ROUX, *Pouvoir des élites et aristocratie dans la* Politique *d'Aristote*, in L. CAPTEDRAY, Y. LAFOND (ed.), *La cité et ses élites. Pratiques et représentation des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, Paris 2010, 49-68.

ROWE, *Statesman* = C. ROWE (ed.)*, Reading the* Statesman*, Proceedings of the Second Symposium Platonicum*, Baden Baden 1995.

SCHORN, *Nikokles* = S. SCHORN, *Die Ehe des Nikokles von Salamis und die Sexual moral des 4. Jh.s v.Chr. (Isokrates, Nikokles, § 36–42)*, «Wurzburger Jahrbucher fur die Altertumswissenschaft», 29 (2005), 99-121.

Schütrumpf, *Aristoteles* = E. Schütrumpf, *Aristoteles Politik*, in H. Flashar (ed.), *Aristoteles Werke in Deutscher Übersetzung*, Bd. 9.I, Berlin-Darmstadt 1991, 527-530.

Stewart, *Tyranny* = E. Stewart, *Tyranny in Tragedy*, «Polis: the journal for ancient greek political thought» 40.2 (2023), 234-258.

Terrel, *Aristote* = J. Terrel, *La* Politique *d'Aristote : la démocratie à l'épreuve de la division sociale*, Paris 2015.

Too, *Instructions* = Y.L. Too, *Legal Instructions in Classical Athens*, in Y. L. Too (ed.), *Education in Greek and Roman antiquity*, Leyde 2001, 111-132.

Too, *Rhetoric* = Y.L. Too, *The Rhetoric of Identity*. *Text, Power, Pedagogy*, Cambridge 1995.

Too, *Antidosis* = Y.L. Too, *A Commentary on Isocrates'* Antidosis, Oxford 2008.

Trédé, *Kairos* = M. Trédé, *Kairos. L'À-propos et l'occasion*, Paris 1992.

Tsakmakis, *Thukydides* = A. Tsakmakis, *Thukydides über die Vergangenheit*, "Classica Monacensia 11", Tübingen 1995.

Vander Waedt, *Kingship* = P.A. Vanter Waedt, *Kingship and Philosophy in Aristotle's Best Regime*, «Phronesis» 30 (1985), 249-273.

Vegetti, *Regno* = M. Vegetti, *Il regno filosofico*, in M. Vegetti (ed.), *Platone*. *La Repubblica,* vol. II, Naples 2000, 335-364.

Vegetti, *Royauté* = M. Vegetti, *Royauté et philosophie chez Platon*, in L. Brisson, F. Fronterotta (ed.), *Lire Platon*, Paris 2006, 215-234.

Vidal, *Retórica* = G.R. Vidal, *Notas sobre la retórica de Isócrates*, «Noua Tellus» 24.1 (2006), 157-188.

Villacèque, *Délibération* = N. Villacèque, *Spectateurs de paroles ! Délibération démocratique et théâtre à Athènes à l'époque classique*, Rennes 2013.

Virgilio, *Regalità* = B. Virgilio, *Lancia, diadema e porpora : il re e la regalità ellenistica*, Pise-Rome 1999.

Wallace, *Areopagos* = R.W. Wallace, *The Areopagos Counsil to 307 B.C.*, Baltimore-Londres 1989.

Wareh, *Isocrates* = T. Wareh, *The theory and practice of life: Isocrates and the philosophers*, Washington D.C. 2012.

Wersinger, *Platon* = A.G. Wersinger, *"Être le meilleur" : La puissance et l'excellence chez Platon*, in M. Crubellier, A. Jaulin, D. Lefebvre, P.-M. Morel (ed.), *DUNAMIS. Autour de la puissance chez Aristote*, Paris 2008, 151-171.

Wilms, *Techne* = H. Wilms, Techne *und* Paideia *bei Xenophon und Isokrates*, Stuttgart 1995.

Xanthou, *Eunoia* = M. Xanthou, *Isocrates' Theory of Goodwill (*Eunoia*) as a Precursor of Emotional Intelligence*, «CHS Research Bulletin» 3. 2 (2015)

[en ligne: *http://nrs.harvard.edu/urn-3:hlnc.essay:XanthouM.Isocrates_Theory_of_Goodwill.2015*].

ZIMMERMANN, *Herrscherbild* = B. ZIMMERMANN, *Das Herrscherbild in der griechischen Literatur des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, in U. BAUMANN (ed.), *Basileus und Tyrann. Herrscherbilder und Bilder von Herrschaft in der englischen Renaissance*, Frankfurt 2000, 1-12.

Carlo M. Lucarini

LA CORRUZIONE DELL'ANIMO DEI POTENTI E LE INFLUENZE SOCRATICHE SUI LIBRI VIII E IX DELLA *REPUBBLICA* DI PLATONE

I libri 8 e 9 della *Repubblica* di Platone descrivono il processo di degenerazione che porta dalla repubblica ideale, le cui caratteristiche Socrate ha tracciato nella parte precedente del dialogo, alla peggiore forma di governo, la tirannide. I passaggi sono: stato ideale (chiamato sia ἀριστοκρατία sia βασιλεία[1]) > timocrazia di tipo spartano-cretese > oligarchia > democrazia > tirannide[2]. Tale processo degenerativo è determinato, a detta di Socrate, dalla degenerazione che avviene nell'animo dei governanti[3]. I guardiani (φύλακες), le guide dello stato ideale, a un certo punto cominciano a procreare non più secondo le regole stabilite, generando in questo modo figli, i quali non sono più all'altezza di guidare lo stato e cominciano ad accumulare ricchezze personali (cosa proibita alla classe dirigente dello stato ideale). Nasce così lo stato timocratico, ove i giovani destinati a ricoprire le più alte cariche dello stato, corrotti dai discorsi perversi delle persone che li circondano, aspirano agli onori e alla gloria militare (546-550). La possibilità di possedere ricchezze private e l'onore in cui esse vengono tenute corrompe l'animo di chi vive nella timocrazia e porta allo stato oligarchico, ove l'avarizia e il desiderio di accrescere sempre di più le proprie ricchezze acquisiscono un predominio assoluto (550-555). Nello stato oligarchico la lotta per le ricchezze porta a una continua lotta fra ricchi e poveri, e, nel caso prevalgano questi ultimi, nasce la democrazia, dominata dalla confusione, dal disinteresse per la vera educazione e dalla dedizione senza freni ai piaceri (555-561). Anche nello stato democratico c'è la

[1] Per lo più si usa ἀριστοκρατία (544 e; 545 c; 547 c), ma a 445 d i due termini vengono esplicitamente presentati come alternativi, a seconda che il potere sia esercitato da più persone o da una sola (per βασιλεύς cfr. anche 587 b-d). Sul motivo dei due nomi cfr. *infra.*

[2] Sui mutamenti costituzionali in Grecia cfr. Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ*, passim* (lavoro di grande acume, ancora insuperato), e, più recentemente, Bertelli, *Metabole*, *passim*. Cfr. anche Lisi, *Clasificación*, *passim*.

[3] 544 d (οἶσθ'οὖν … ὅτι καὶ ἀνθρώπων εἴδη τοσαῦτα ἀνάγκη τρόπων εἶναι, ὅσαπερ καὶ πολιτειῶν; ἢ οἴει ἐκ δρυός ποθεν ἢ ἐκ πέτρας τὰς πολιτείας γίγνεσθαι, ἀλλ'οὐχὶ ἐκ τῶν ἠθῶν τῶν ἐν ταῖς πόλεσιν…;); 545 c-d (ἢ τόδε μὲν ἁπλοῦν, ὅτι πᾶσα πολιτεία μεταβάλλει ἐξ αὐτοῦ τοῦ ἔχοντος τὰς ἀρχάς, ὅταν ἐν αὐτῷ τούτῳ στάσις ἐγγένηται …;).

contrapposizione fra poveri e ricchi e la libertà incontrollata rende possibile che a capo dei poveri si metta qualcuno, che si spaccia per loro difensore e che, una volta acquisito potere, diventi tiranno, uomo, fin dalla prima età, del tutto dominato dai piaceri, irrispettoso di qualsiasi legge e infelicissimo (561-592).

Platone ci dice dunque quali cambiamenti ciascuna forma di stato comporti sulla ψυχή di chi ci vive, in particolare sull'anima di chi appartiene alla classe dirigente (cfr. 545 c-d, citato alla nota 3). L'unico caso in cui Platone parla dell'effetto che ha l'esercizio del potere sulla personalità di chi lo esercita è il tiranno, il quale, più a lungo esercita il potere, più sprofonda nell'abiezione morale tipica dello *status* di tiranno: addirittura, per chi abbia un'anima tirannica, è molto meglio non divenire mai tiranno, poiché l'esercizio del potere contribuisce solo al deterioramento ulteriore di un'anima già malata[4]. Il lettore resta colpito dal fatto che questo effetto deleterio del potere sull'anima di chi lo esercita venga menzionato solo a proposito del tiranno (576 b)[5]. Dal momento che anche le altre tre forme di governo successive allo stato ideale (timocrazia, oligarchia e democrazia) sono, per Platone, degenerazioni e si legano a una corruzione dell'animo umano, ci si potrebbe bene aspettare che, anche nel loro caso, l'esercizio del potere (o, comunque, la contiguità con esso) in un contesto degenerato avesse effetti perniciosi sulla ψυχή. Se Platone avesse voluto toccare il tema, l'occasione non gli sarebbe mancata, poiché egli si sofferma dettagliatamente sull'evoluzione dell'anima legata alle varie forme di governo: così viene descritta nei dettagli l'influenza nefasta dei discorsi della madre e dei servitori sull'animo del giovane che diviene timocratico (549 c-550 b), le conseguenze fatali dell'impressione prodotta dalla povertà in cui cade la famiglia paterna sul giovane che diviene oligarchico (553 a-c), l'indolenza dei giovani di buona famiglia che vivono negli stati democratici (556 b-c) e gli effetti nefasti dei piaceri non necessari cui non viene posto alcun freno in simili regimi (559 b-561 e). In questi casi l'accento viene posto sulla degenerazione dell'anima nel momento in cui essa acquisisce la caratteristica di fondo della singola forma corrotta di stato (timocratico, oligarchico e democratico) cui assomiglia, non sugli effetti che l'esercizio del potere ha su di essa una volta che si sia stabilita la forma di governo a essa corrispondente. Per quanto riguarda, invece, la tirannide, oltre al processo degenerativo (interno allo stato democratico), che fa sì che, in tutta la società, ogni concetto

[4] 576 b: οὐκοῦν οὗτος γίγνεται ὃς ἂν τυραννικώτατος φύσει ὢν μοναρχήσῃ, καὶ ὅσῳ ἂν πλείω χρόνον ἐν τυραννίδι βιῷ, τοσούτῳ μᾶλλον τοιοῦτος.

[5] Gigon, *Unseligkeit*, 139.

di autorità e di disciplina venga meno (562 d-563 d) e al caso specifico della perdita di inibizione del giovane destinato a divenire tiranno (572 d-576 a), Platone parla anche del danno che all'anima del tiranno arreca divenire tiranno e mantenere il potere per un lungo periodo (576 b-c; 578 c; 580 a).

Perché questo effetto deleterio del potere sull'animo di chi lo esercita viene citato solo a proposito della tirannide? Come si concilia questo con il pensiero, del tutto naturale e di cui si trova traccia anche in ambienti socratici, che qualsiasi forma di potere può avere cattivi effetti sull'anima di chi la esercita[6]? Certo la tirannide, essendo la forma per eccellenza di potere illimitato, porta più delle altre forme di governo a riflettere sui danni provocati dall'abuso di un potere illimitato, ma io credo che Platone avesse un motivo ben preciso, del tutto interno alla struttura della *Repubblica*, per soffermarsi sugli effetti nefasti del potere tirannico. Nel primo libro della *Repubblica* è contenuto (343 b-344 c) il famoso discorso di Trasimaco di Calcedonia, il quale sostiene che l'uomo davvero felice è colui che riesce a trarre vantaggi dal compiere ingiustizia, senza essere costretto a pagare il fio dei propri atti malvagi; orbene, tale uomo è da Trasimaco esplicitamente identificato con il tiranno (344 a). Il seguito della discussione della *Repubblica* prende le mosse proprio dal discorso di Trasimaco, poiché Socrate si rifiuta di accettare che l'uomo ingiusto sia felice e si accinge quindi a confutare la tesi del Calcedone: tutto il seguito della *Repubblica* non è altro, in senso lato, che una confutazione di Trasimaco e quando, nei libri 8-9, ormai ci si avvicina alla fine, è naturale che Socrate torni sul tema del tiranno e cerchi di dimostrarne l'assoluta infelicità[7], sicché il discorso di Trasimaco risulti confutato. Il parallelismo fra gli ultimi libri e il primo libro della *Repubblica* è stato osservato da moltissimo tempo e, anche chi voglia accogliere la tesi di una composizione precedente del libro 1 che sarebbe stato successivamente ampliato e inserito in un contesto ben più ampio[8], non può negare che la struttura attuale della *Repubblica* sia ben architettata e che la fine contenga la risposta al problema posto nel libro 1[9]. Che dunque alla trattazione della tirannide nel libro 8-9 venga

[6] Cfr. Xen. *Mem.* 1, 2, 25; Id. *Inst. Cyri* 8, 6, 1.

[7] Sull'infelicità del tiranno cfr. da ultimo Arruzza, *Wolf in the city*, 48-50.

[8] Gellio (14, 3, 3) ci informa che Senofonte, letti i primi due libri della *Repubblica*, che erano stati pubblicati per primi, si sarebbe deciso a scrivere la *Ciropedia.* L'idea che per l'attuale primo libro della *Repubblica* in origine non fosse previsto il seguito attuale è stata avanzata, in età moderna, da Hermann, *Geschichte und System*, 538-539 e ha trovato numerosi seguaci. Sul problema cfr. recentemente Vegetti, *Repubblica*, vol. 1, 17-23.

[9] Vegetti, *Repubblica*, vol. 1, 36; Moreau, *La cité*, 88-89.

dato più spazio che alle altre forme di governo[10] è da mettere in relazione col fatto che il tiranno e il grado di felicità cui egli può giungere sono al centro del discorso di Trasimaco nel libro 1, e a tale discorso Socrate risponde nei libri 8-9.

Tuttavia, a spingere Platone[11] a trattare dell'effetto nefasto che il potere ha sull'animo del tiranno non è stato solo il ruolo centrale che la tirannide ha nella struttura della *Repubblica* né l'ovvia considerazione che il potere assoluto del tiranno è per natura più esposto a tale effetto. Non c'è, infatti, dubbio, io credo, che Platone sia stato qui influenzato da un motivo diffuso nel pensiero greco di tutti i tempi.

In quello che è il più antico dibattito costituzionale che noi conosciamo, Erodoto (3, 80-82) espone una discussione che, dopo la soppressione del falso Smerdi, ebbero Otane, Megabizo e Dario di Istaspe (il futuro Dario I imperatore di Persia). Il primo a parlare è Otane, il quale dice che ogni μούναρχος, anche se sia di per sé la miglior persona del mondo, in quanto esercita un potere non soggetto a controllo (ἀνεύθυνος) e dispone di troppi beni (ὑπὸ τῶν παρεόντων ἀγαθῶν), cade nella ὕβρις e nello φθόνος, i quali determinano ogni suo agire e lo portano a violare qualsiasi legge. Per evitare tutto questo Otane suggerisce di instaurare un regime democratico. Poi parla Megabizo, il quale dice che il popolo è stupido e non ha meno ὕβρις di un tiranno; la soluzione migliore è, secondo Megabizo, affidare il potere agli ἄνδρες ἄριστοι. L'ultimo a parlare è Dario, il quale difende l'istituto monarchico, tipico dei Persiani, poiché sia il regime oligarchico, sostenuto da Megabizo, che quello democratico, sostenuto da Otane, portano alla confusione e a una situazione alla quale bisogna poi rimediare instaurando un regime monarchico.

È opinione diffusa e, io credo, corretta, che i tre politici persiani non abbiano mai avuto un dialogo del genere (difficilmente immaginabile nella Persia del VI secolo), ma che esso rispecchi discussioni interne al mondo greco dell'età di Erodoto[12]. La ὕβρις nel nostro dialogo viene attribuita non solo al tiranno (da Otane), ma anche al popolo (da Megabizo[13]); tuttavia, il contesto lascia pensare che essa in origine venisse associata alla figura del tiranno e che l'estensione al popolo sia

[10] Il fatto è macroscopico e ben noto, cfr. e.g. Annas, *Introduction*, 302-303.

[11] In questa prima parte del lavoro non faccio distinzione fra Platone, autore della *Repubblica* che noi leggiamo, e Socrate, interlocutore in tale dialogo. Nel seguito cercherò di distinguere, per quanto mi sembra possibile, ciò che appartiene all'uno da ciò che appartiene all'altro.

[12] Bleicken, *Entstehung, passim*; Kamtekar, *Politics*, 217.

[13] Sul popolo che diviene tiranno cfr. da ultimo Arruzza, *Wolf in the city*, 33-38; Iordović, *Taming Politics*, *passim.*

un'innovazione, forse proprio una trovata estemporanea di Megabizo per opporre qualcosa a Otane. Questo è mostrato dal fatto che Otane è in grado di motivare la tracotanza del tiranno, in quanto essa nascerebbe dall'effetto corruttore del potere e dei beni di cui il tiranno dispone senza limiti, mentre Megabizo si limita a ritorcere contro il popolo l'accusa di tracotanza, senza motivarla in alcun modo; egli ha ben più argomenti per sostenere l'altra accusa che muove al popolo, l'essere cioè ἀξύνετος, in quanto ne indica il motivo nella mancanza di istruzione del popolo (οὔτ' ἐδιδάχθη οὔτε εἶδε καλὸν οὐδέν). Traspare dunque che il motivo della ὕβρις, nel passo erodoteo, nasce per il tiranno. Questo è confermato, in modo del tutto indipendente da Erodoto, da altri autori, ove ingiustizia e tracotanza vengono rappresentate come tipiche dei tiranni: si ricordino i passi tragici di Dionisio di Siracusa (fr. 4 Snell) ἡ γὰρ τυραννὶς ἀδικίας μήτηρ ἔφυ e, soprattutto, il famoso ὕβρις φυτεύει τύραννον di Sofocle (*Edipo re* 873/4[14]). Altrove, più genericamente, la ὕβρις viene fatta nascere dalla ricchezza e dal successo sociale[15] (che, ovviamente, è massimo per il tiranno).

Il passo di Erodoto, insieme a quelli poetici appena citati, mostra che l'idea del tiranno, il quale viene reso peggiore dall'esercizio del potere, doveva essere diffusa già ben prima di Platone; anche l'altra caratteristica che Otane attribuisce ai tiranni, lo φθόνος, si trova in Platone (580 a). Pare dunque che nel descrivere il tiranno Platone si sia servito di

[14] Il passo sofocleo da me trascritto è quello dei mss. difeso, fra gli altri, da Finglass (*Oedipus*, 437). Blaydes, *Sophocles*, 122 (seguito in base anche a nuovi argomenti da Winnington-Ingram, *Sophocles*, 188-192, e da altri studiosi) scrive ὕβριν φυτεύει τυταννίς. Questa congettura è più in linea con il pensiero del fr. di Dionigi appena citato e con Hdt. 3, 80, 3, poiché essa fa derivare la tracotanza dall'esercizio del potere. Anche da un punto di vista interno a Sofocle bisogna ammettere che il testo di Blaydes offre qualche vantaggio, soprattutto perché i poeti tragici non danno a τύραννος, di solito, significato negativo (come invece presupposto dal testo tràdito; sul significato del termine cfr. da ultimo Stewart, *Tyrant's Progress*, *passim*). Si osservi anche che con il testo tràdito si è portati a chiedersi se τύραννος sia Edipo, cosa certo improbabile, ma che può confondere il lettore/ascoltatore (cfr. l'assennata nota di Finglass, *Oedipus*, 430, contro chi crede a tale identificazione). Nel complesso, tuttavia, credo sia meglio lasciare il testo dei mss., che è grammaticalmente e sintatticamente ineccepibile. Inoltre, è vero che il pensiero più diffuso è che l'esercizio del potere genera la tracotanza (come vuole la congettura del Blaydes), ma a volte si incontra anche l'idea che l'ingiustizia che serpeggia nella società porta al costituirsi della tirannide (cfr., oltre al discorso di Dario in Erodoto citato, l'*Anonymus Iamblichi* citato alla nota 17). Non capisco perché Di Benedetto (*Sofocle*, 139), nel rifiutare la congettura di Blaydes, scriva «è impensabile che Sofocle facesse derivare la ὕβρις dall'esercizio del potere […] non ulteriormente specificato».

[15] Theogn. 153-4 West = Solon fr. 6, 3-4 West (a proposito di Solone cfr. anche Diog. Laert. 1, 59). Per altri passi cfr. Finglass, *Oedipus*, 437.

immagini diffuse alla sua epoca e proprio questa ampia disponibilità di materiale tradizionale è, io credo, il motivo per cui la descrizione del tiranno e del suo animo perverso (compresa l'ulteriore depravazione che comporta l'esercizio del potere[16]) occupa più spazio ed è assai più colorita delle descrizioni delle altre forme di costituzione perversa[17].

* * * * *

A questo punto possiamo chiederci: quanto di ciò che Platone mette in bocca a Socrate nei passi che abbiamo discusso risale davvero a Socrate? Distinguere fra pensiero genuinamente socratico e rielaborazioni o aggiunte platoniche è spesso, come tutti sanno, arduo: soluzione onnicomprensive e 'semplici', come quella, assai diffusa nell'800, che ritiene che il Socrate storico si debba recuperare da Senofonte anziché da Platone, o quella, di segno opposto, sostenuta soprattutto da J. Burnet,

[16] A questo proposito, c'è una differenza di fondo fra quanto dice Otane e quanto dice Socrate: il primo dice che anche un uomo perbene, acquisito il potere assoluto, non può restare tale, mentre per il secondo solo una natura già incline al male viene ulteriormente peggiorata dall'esercizio del potere. Il fatto che Socrate contempli la possibilità di una βασιλεία del tutto positiva (cfr. *infra*) mostra che egli non avrebbe accettato l'automatismo di Otane, secondo cui il potere corrompe *tout court.* Sul problema cfr. la fine di questo articolo.

[17] Che il tiranno descritto nella *Repubblica* risenta molto di tratti tradizionali osserva già Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ, 94; da ultimo cfr. Arruzza, *Wolf in the city*, 112-113. Cfr. anche Meulder, *Monstre*. C'è forse un altro aspetto del tiranno quale descritto da Platone, che può essere messo in relazione con un dibattito vivo nell'Atene del V / IV sec. a.C. Secondo Roux, *Mythe et tragédie*, *passim*, a Platone starebbe a cuore mostrare che il tiranno, lungi dall'essere un uomo di qualità eccezionali, è un uomo la cui natura non è in nulla superiore a quella degli altri uomini. Se Roux ha ragione, alla sua osservazione bisogna aggiungere che un tale pensiero non deve essere stato espresso per la prima volta da Socrate/Platone, come mostra l'*Anonymus Iamblichi*, ove leggiamo cose del tutto analoghe (103, 20-104, 12 Pistelli = vol. 2, 404, 16-30 Diels-Kranz): γίνεται δὲ καὶ ἡ τυραννίς, κακὸν τοσοῦτόν τε καὶ τοιοῦτον, οὐκ ἐξ ἄλλου τινὸς ἢ ἀνομίας. οἴονται δέ τινες τῶν ἀνθρώπων, ὅσοι μὴ ὀρθῶς συμβάλλονται, τύραννον ἐξ ἄλλου τινὸς καθίστασθαι καὶ τοὺς ἀνθρώπους στερίσκεσθαι τῆς ἐλευθερίας οὐκ αὐτοὺς αἰτίους ὄντας, ἀλλὰ βιασθέντας ὑπὸ τοῦ κατασταθέντος τυράννου, οὐκ ὀρθῶς λογιζόμενοι. ὅστις γὰρ ἡγεῖται βασιλέα ἢ τύραννον ἐξ ἄλλου τινὸς γίγνεσθαι ἢ ἐξ ἀνομίας τε καὶ πλεονεξίας, μῶρός ἐστιν. ἐπειδὰν γὰρ ἅπαντες ἐπὶ κακίαν τράπωνται, τότε τοῦτο γίγνεται. […] δεῖ γὰρ τὸν ἄνδρα τοῦτον, ὃς τὴν δίκην καταλύει καὶ τὸν νόμον τὸν πᾶσι κοινὸν καὶ συμφέροντα ἀφαιρήσεται, ἀδαμάντινον γενέσθαι, εἰ μέλλει συλήσειν ταῦτα παρὰ τοῦ πλήθους τῶν ἀνθρώπων εἶς ὢν παρὰ πολλῶν. σάρκινος δὲ καὶ ὅμοιος τοῖς λοιποῖς γενόμενος ταῦτα μὲν οὐκ ἂν δυνηθείη ποιῆσαι... Sulla 'eccezionalità' del tiranno cfr. da ultimo Arruzza, *Wolf in the city*, 38-48.

secondo cui quasi ogni cosa che leggiamo in Platone risale a Socrate, non possono essere accolte, poiché si basano più su pregiudizi e idiosincrasie che su argomenti dimostrabili. È invece prudente analizzare ogni caso per se stesso, partendo dal ragionevole presupposto che, se sia Platone sia Senofonte attribuiscono un pensiero a Socrate, tale pensiero risalga effettivamente a quest'ultimo[18]; ove si aggiunga la testimonianza di un altro socratico che va nella stessa direzione, potremo essere ancora più fiduciosi circa l'origine socratica del pensiero in questione. Io credo che nel caso che stiamo discutendo ci siano indizi abbastanza forti che fanno pensare a un'origine socratica di quanto, a proposito del tiranno e della sua perversione, leggiamo nella *Repubblica*.

Il passo a noi giunto che dia un'esposizione più sistematica delle idee di Socrate circa le varie costituzioni è Xen. *Mem*. 4, 6, 12:

> βασιλείαν δὲ καὶ τυραννίδα ἀρχὰς μὲν ἀμφοτέρας ἡγεῖτο [scil. Σωκράτης] εἶναι, διφέρειν δὲ ἀλλήλων ἐνόμιζε. τὴν μὲν γὰρ ἑκόντων τε τῶν ἀνθρώπων καὶ κατὰ νόμους τῶν πόλεων ἀρχὴν βασιλείαν ἡγεῖτο, τὴν δὲ ἀκόντων τε καὶ μὴ κατὰ νόμους, ἀλλ' ὅπως ὁ ἄρχων βούλοιτο, τυραννίδα. καὶ ὅπου μὲν ἐκ τῶν τὰ νόμιμα ἐπιτελούντων αἱ ἀρχαὶ καθίστανται, ταύτην μὲν τὴν πολιτείαν ἀριστοκρατίαν ἐνόμιζεν εἶναι, ὅπου δ' ἐκ τιμημάτων, πλουτοκρατίαν, ὅπου δ' ἐκ πάντων, δημοκρατίαν.

A me pare che fra questo passo e quanto leggiamo nei libri 8-9 della *Repubblica* ci sia un macroscopico punto di contatto, poiché anche in questo passo le forme di governo sono cinque (βασιλείαν, ἀριστοκρατία, πλουτοκρατία, δημοκρατία, τυραννίς, in ordine di 'bontà'). È del tutto improbabile che questo sia casuale: certo, noi non sappiamo quasi nulla delle teorie sulle costituzioni che circolavano nel V secolo, ma, se vi fosse stata una teoria diffusa e largamente accettata che distingueva cinque costituzioni, probabilmente ne sarebbe rimasta traccia. È invece assai più probabile che normalmente le costituzioni venissero divise in tre (monarchia, oligarchia, democrazia), come nel passo di Erodoto che abbiamo visto[19]; del resto, lo stesso Platone, proprio nella *Repubblica*, pare considerare naturale questa tripartizione (338 d). Probabilmente, come ha visto Ryffel, la divisione in tre costituzioni di base portò a una divisione in sei, nel senso che ognuno dei tre tipi veniva diviso in una

[18] Per un recente, affidabile, elenco dei punti in cui il Socrate di Platone differisce sicuramente da quello di Senofonte, cfr. Dorion, *Xenophon's Socrates*, 95-96, anche se lo studioso è forse un po' troppo scettico sulla possibilità di risalire al 'Socrate storico'.

[19] Cfr. anche Xen. *Inst. Cyri* 1, 1 (δημοκρατία, μοναρχία, ὀλιγαρχία); Isocr. *Panath.* 132; Aeschin. *Contra Ctes.* 6; Id. *Contra Tim.* 4; Polyb. 6, 3, 5. Cfr. Dorion, *Mémorables*, vol. 2, 201.

forma positiva e in una negativa[20]. Orbene, un passaggio da tre costituzioni a sei, se le seconde tre sono la variabile negativa delle prime tre, potrebbe avvenire anche in maniera indipendente in più pensatori; nel nostro caso, tuttavia, non si hanno sei, ma cinque costituzioni: la tirannide è la degenerazione della monarchia, l'oligarchia (ovvero, per dirla con Senofonte, la plutocrazia) della timocrazia, mentre alla democrazia manca una corrispondente forma positiva.

Non pare dunque possibile che il sistema di Xen. *Mem.* 4, 6, 12 sia indipendente da quello dei libri 8-9 della *Repubblica* platonica; inoltre, che i due testi si riferiscano, in sostanza, allo stesso sistema è confermato da altri indizi: la sequenza oligarchia/plutocrazia-democrazia è identica in entrambi e l'oligarchia/plutocrazia è descritta con parole pressoché identiche[21]. Anche le forme di governo che si trovano al vertice e al fondo portano lo stesso nome, βασιλεία e τυραννίς, e tanto Platone quanto Senofonte fanno capire che le due costituzioni sono l'esatto opposto, in termini di 'bontà'[22]. L'unico punto del tutto incerto riguarda ciò che Senofonte chiama ἀριστοκρατία: la caratterizzazione che egli ne dà, secondo cui le cariche sono ricoperte da chi si conforma alla legge, non trova corrispondenze in Platone, il quale d'altra parte usa il termine ἀριστοκρατία per il suo stato ideale (in alternativa a βασιλεία[23]). Viste le altre corrispondenze fra il sistema della *Repubblica* e quello descritto da Senofonte, sono incline a credere che anche l'ἀριστοκρατία di Socrate/Senofonte trovi una corrispondenza nel sistema della *Repubblica* e che corrisponda alla costituzione timocratica di tipo spartanocretese di Socrate/Platone. Del resto, considerando che Platone, come presto vedremo, portava avanti un discorso suo, che solo in parte corrispondeva con quello del maestro, e considerando altri possibili errori di memoria o volontari mutamenti introdotti dai due discepoli, nonché

[20] Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ, 99, nota 244.

[21] Cfr. *Resp.* 553 a: ἀπειργάσθω δὴ ἡμῖν καὶ αὕτη -ἦν δ'ἐγώ- ἡ πολιτεία, ἣν ὀλιγαρχίαν καλοῦσιν, ἐκ τιμημάτων ἔχουσα τοὺς ἄρχοντας. *Mem.* 4, 6, 12: ὅπου δ'ἐκ τιμημάτων, πλουτοκρατίαν. Cfr. Luccioni, *Pensée*, 14.

[22] Cfr. e.g. 576 d: τί οὖν ἀρετῇ τυραννουμένη πόλις πρὸς βασιλευομήνην οἵαν τὸ πρῶτον διήλθομεν; 587 b: καὶ ἀηδέστατα ἄρα -εἶπον- ὁ τύραννος βιώσεται, ὁ δὲ βασιλεὺς ἥδιστα; 587 d-e: ἐάν τις μεταστρέψας ἀληθείᾳ ἡδονῆς τὸν βασιλέα τοῦ τυράννου ἀφεστηκότα λέγῃ ὅσον ἀφέστηκε, ἐννεακαιεικοσικαιεπτακοσιοπλασιάκις ἥδιον αὐτὸν ζῶντα εὑρήσει τελειωθείσῃ τῇ πολλαπλασιώσει, τὸν δὲ τύραννον ἀνιαρότερον τῇ αὐτῇ ταύτῃ ἀποστάσει. Luccioni, *Pensée*, 75, osserva a buon diritto che Xen. *Mem*. 4, 6, 12 mostra che la condanna assoluta della tirannide tipica di Platone era già di Socrate. Cfr. anche Stenzel, *Platone*, 56; Morrison, *Tyrannie et royauté*, *passim.* Sull'opposizione βασιλεία / τυραννίς nelle scuole socratiche cfr. da ultimo Brancacci, *Vertus royales*, *passim.* Cfr. anche Butti De Lima, *Ritratto del tiranno*, 179-181.

[23] Cfr. la nota 1.

le variazioni che il pensiero di Socrate può avere avuto nel corso del tempo, non si può pretendere che Platone e Senofonte ci tramandino un sistema identico e coerente[24].

Un altro possibile indizio della forte presenza socratica nei libri 8-9 della *Repubblica* è quanto leggiamo in un passo del *Critone* (52 e), ove le Leggi dicono a Socrate che egli afferma in continuazione che Sparta e Creta hanno buone leggi (εὐνομεῖσθαι): questo è da mettere in collegamento, mi pare, con il sistema delle cinque costituzione della *Repubblica*, ove la costituzione spartano-cretese (si osservi anche qui l'accostamento Sparta-Creta, come nel *Critone*) è messa al secondo posto, subito dopo lo stato ideale (544 c)[25].

[24] Non dovrà quindi meravigliare che nemmeno la prima differenza che Senofonte pone fra la βασιλεία e la τυραννίς, che cioè nella prima i sudditi obbediscono volontariamente, nella seconda per coercizione, non trovi corrispondenze nella *Repubblica* (cfr. Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ, 41, nota 120). Credo dunque sia in errore Heintzeler, *Bild*, 71-72, a enfatizzare il carattere tipicamente platonico dell'opposizione fra βασιλεία e τυραννίς, che tutto lascia pensare fosse già di Socrate (cfr. anche Brancacci, *Vertus royales*, *passim*). Qualche analogia potrebbe esserci anche col pensiero di Antistene, sebbene in questo caso siamo costretti a basarci solo su frammenti, che non consentono alcuna conclusione cogente. Dai frammenti pare si possa dedurre che Antistene detestasse la tirannide e ritenesse la costituzione di Sparta certo imperfetta, ma migliore di quella democratica ateniese (cfr. fr. 166, 169, 195 Decleva-Caizzi; su Antistene e l'opposizione βασιλεία / τυραννίς cfr. Brancacci, *Vertus royales*, 19), il che corrisponderebbe al sistema delle cinque costituzioni. Sul pensiero politico di Antistene cfr. Dümmler, *Antisthenica*, 6-7; Mejer, *A new perspective*, 128-39. Fra la fine dell'800 e i primi del '900 molti critici hanno creduto (soprattutto Joel, *Der Xenophontische Sokrates*) che Senofonte non avesse conoscenze dirette del pensiero socratico davvero ampie e ben fondate, e che egli si sia basato per lo più sugli scritti di Antistene. In questo modo, ciò che Senofonte ci tramanda a proposito di Socrate sarebbe in sostanza quanto Antistene tramandava del maestro. A prescindere da quanto ci sia di vero in questa tesi, essa tocca solo marginalmente il nostro problema, poiché se *Memor.* 4, 6, 12 dipenda da ricordi diretti di Senofonte o dalla mediazione di Antistene, ciò non inficia che il pensiero di fondo, in ultima analisi, risalga a Socrate.

[25] Il Vlastos, *Studies*, 91, richiama giustamente l'attenzione su questo passo del *Critone*, ma, convinto che Socrate sia fondamentalmente un democratico, attribuisce a Socrate il pensiero che in questo passo esprimono le Leggi (le quali, essendo ateniesi, rappresentano lo stato democratico). Questo non è corretto, poiché le Leggi distinguono esplicitamente il pensiero di Socrate dal proprio: per questo motivo le Leggi sottolineano che la preferenza per le leggi di Creta e Sparta è propria di Socrate e cercano di dimostrare che Socrate è in contraddizione con se stesso, in quanto, sebbene preferisca le leggi di altre città, ha continuato a vivere sempre ad Atene. A dimostrazione che, nel citare la εὐνομία di Sparta e Creta, le Leggi hanno in mente gli *ipsissima verba* di Socrate aiuta anche il confronto con 53 b, ove le Leggi, contemplando la possibilità che Socrate fugga a Tebe e a Megara, dicono ἀμφότεραι γὰρ εὐνομοῦνται: quest'ultima frase rispecchia evidentemente il pensiero di Socrate, non certo delle Leggi (in cui le parole suonano sarcastiche) dal momento che le due città avevano un regime di tipo non democratico. La ragione per cui a 52 e la εὐνομία è attribuita, da parte delle Leggi, a

Inoltre, il Socrate platonico (557 a), all'inizio della discussione sul sistema democratico, dopo aver detto che in tale regime i poveri mandano in esilio i ricchi, aggiunge che essi «distribuiscono a chi è rimasto in proporzioni uguali il diritto alla cittadinanza e le cariche, le quali cariche vengono per lo più distribuite con il sorteggio». Certo, quella del sorteggio era una caratteristica macroscopica e notissima dei sistemi democratici[26], ma il fatto che essa qui venga posta in prima posizione fa pensare al Socrate di Senofonte, poiché anche quest'ultimo, proprio nel primo punto dei *Mem.* (1, 2, 9) in cui cita l'accusa del κατήγορος[27], riferisce anch'egli la critica che Socrate faceva al sistema ateniese dell'estrazione a sorte delle cariche pubbliche, dal che si deduce che fosse tipico di Socrate criticare tale procedura; dunque, Platone, nel mettere tale critica in principio della discussione del sistema democratico, seguiva il maestro.

Se noi partiamo dall'idea che nei libri 8-9 della *Repubblica* ci siano profonde influenze socratiche, possiamo forse spiegare anche un'incongruenza ben nota agli studiosi dell'opera in questione. Platone definisce lo stato ideale a volte βασιλεία, a volte ἀριστοκρατία. Non c'è dubbio che a un contemporaneo di Socrate e di Platone il primo termine facesse pensare a un governo con un monarca, il secondo a uno senza un monarca[28]. Questo è confermato dallo stesso Platone, il quale dice esplici-

Creta e Sparta, mentre a 53 b viene, dalle medesime Leggi, attribuita a Tebe e Megara è evidente: nel primo caso le Leggi riferiscono quanto Socrate esplicitamente diceva, nel secondo si riferiscono a due località nelle quali (a differenza che a Sparta e Creta) Socrate potrebbe concretamente fuggire (cfr. 45 b) e fanno sarcasticamente notare che Socrate dovrebbe essere attratto dalle leggi di tali città. In generale, nel leggere il discorso delle Leggi del *Critone* non bisogna dimenticare che esse non vogliono esprimere il pensiero di Socrate, sibbene svelare che il suo modo di agire contraddice le idee che egli professa. Si osservi anche che le Leggi, a dimostrazione dell'attaccamento di Socrate ad Atene, citano solo il fatto che egli è sempre vissuto ad Atene, mentre non citano alcuna sua particolare simpatia per le leggi di Atene (52 a-b): questo credo non sarebbe avvenuto, se Socrate avesse professato una particolare ammirazione per la costituzione ateniese. «Nach alledem wird der Schluss berechtigt sein, dass Sokrates ein prinzipieller Gegner der athenischen Demokratie war» Maier, *Sokrates*, 418, nota 1. Cfr. anche Guthrie, *Socrate*, 154-155 e le assennatissime e recentissime considerazioni di Bevilacqua, *Socrates' attitude*, 472-485. La prima testimonianza (in ordine cronologico) sul filolaconismo politico di Socrate si trova in Aristoph. *Av.* 1282: cfr. le osservazioni della Dunbar, *Birds*, 636.

[26] Cfr. quanto dice Otane in Hdt. 3, 80, 6.

[27] Cioè il retore ateniese Policrate, come vide per primo il Cobet: cfr. da ultimo Bevilacqua, *Socrates' attitude*, 462, nota 4.

[28] Esattamente come a noi sentir dire 'monarchia' e 'aristocrazia'. Per βασιλεύς nel senso di monarca (dunque in una posizione di superiorità rispetto a tutti gli altri) cfr. *Resp.* 359 e - 360 a; 553 c.

tamente che il suo stato ideale può essere immaginato sia con a capo un monarca sia con una pluralità di magistrati supremi[29]. Ha giustamente colpito il modo in cui questa doppia possibilità viene per la prima volta introdotta a 445 d, poiché nella parte precedente, in cui lo stato ideale viene descritto, nulla farebbe pensare a una struttura monarchica, ma a una struttura aristocratica, in cui non c'era nessuna carica che fosse superiore a tutte le altre. L'impressione è che l'idea del monarca sia un po' posticcia, in quanto nello stato fino a quel momento descritto per il monarca non pareva ci fosse alcun posto[30]. D'altra parte, se Platone si muoveva in un sistema socratico in cui inseriva elementi nuovi, da lui stesso inventati, è normale che qualche incongruenza venisse a crearsi; io sospetto che Platone abbia escogitato (nei libri 2-7) la struttura del suo stato ideale, con il ruolo centrale in esso ricoperto dai φύλακες, indipendentemente da Socrate[31], ma che si sia attenuto[32] alla divisione socratica in cinque costituzioni, delle quali ha mantenuto, almeno in parte, i nomi: questo può ben spiegare la comparsa improvvisa di βασιλεία (445 d), termine di sicura origine socratica e un po' fuori luogo nel suo attuale contesto.

Un concetto nuovo, introdotto da Platone e assente in Socrate, pare fosse la tripartizione dell'anima in λογιστική, θυμοειδής ed ἐπιθυμητική: tale tripartizione, centrale nella *Repubblica*, pare derivare dalla tripartizione del corpo sociale della polis, ed è stato sostenuto con argomenti fortissimi che non fosse dottrina socratica[33]. Orbene, è di tutta evidenza che tale tripartizione, sebbene non sia in esplicita contraddizione con le cinque costituzioni descritte nei libri 8-9, non offre nemmeno una corrispondenza con esse, dal momento che, mentre la prima e la seconda costituzione sono dominate rispettivamente dalla prima e dalla seconda parte dell'anima, la terza parte dell'anima domina su tutte e tre le ultime costituzioni. Questa incongruenza, che attribuisce la prevalenza dello ἐπιθυμητικόν sia all'oligarchia che alla democrazia che alla tirannide, è

[29] Cfr. 445 d.

[30] Adam, *Republic*, 268: «Hitherto [cioè fino a 445 d] however the rulers have always been represented as a plurality, and we have heard nothing of a king».

[31] Infatti, non c'è nessun indizio per attribuire tale struttura a Socrate (nulla fa pensare che quest'ultimo avesse ideato uno stato, in cui i φύλακες avevano un ruolo centrale).

[32] Soprattutto nei libri 8-9, ma qua e là già prima, come mostra il caso di 445 d (libro 4).

[33] Cfr. Pohlenz, *Platos Werdezeit*, 230-237, ove si dimostra (con argomenti che a me paiono incontrovertibili) che tale tripartizione è un'evoluzione interna al pensiero platonico. In generale sul motivo città / anima cfr. anche Andersson, *Polis* (piuttosto deludente); Williams, *Analogy*.

già stata osservata[34], e risulta ben spiegabile se Platone ha sovrapposto l'idea, non socratica, dell'anima tripartita a quella, socratica, delle cinque costituzioni.

Dunque, l'introduzione, all'interno della *Repubblica*, della divisione socratica in cinque costituzioni ha creato qualche incongruenza nell'argomentazione platonica (il che, implicitamente, conferma che il sistema delle cinque costituzioni preesisteva a Platone).

Un'ulteriore conferma della forte presenza di pensiero socratico nei libri 8-9 della *Repubblica*[35] viene dal discorso che Senofonte mette in bocca ad Antistene in *Symp.* 4, 34-44, in cui Antistene sostiene la sua indifferenza ai beni materiali e l'importanza di sapersi accontentare di ciò che si ha. A dimostrazione di come il desiderio di possesso di beni materiali sia di per sé insaziabile, se non si possegga una ψυχή sana, Antistene osserva che certi tiranni, sebbene siano ricchissimi, non si sentono mai sazi (*Symp.* 4, 36-37):

> αἰσθάνομαι δὲ καὶ τυράννους τινάς, οἳ οὕτω πεινῶσι χρημάτων ὥστε ποιοῦσι πολὺ δεινότερα τῶν ἀπορωτάτων· δι'ἔνδειαν μὲν γὰρ δήπου οἱ μὲν κλέπτουσιν, οἱ δὲ τοιχωρυχοῦσιν, οἱ δὲ ἀνδραποδίζονται· τύραννοι δ'εἰσί τινες οἳ ὅλους μὲν οἴκους ἀναιροῦσιν, ἀθρόους δ'ἀποκτείνουσι, πολλάκις δὲ καὶ ὅλας πόλεις χρημάτων ἕνεκα ἐξανδραποδίζονται. 37 τούτους μὲν οὖν ἔγωγε καὶ πάνυ οἰκτίρω τῆς ἄγαν χαλεπῆς νόσου.

Balzano agli occhi alcune somiglianze con il libro 9 della *Repubblica* platonica, ove, a proposito di coloro che hanno animo tirannico, ma non vivono in una tirannide, leggiamo che (575 b) κλέπτουσι, τοιχωρυχοῦσι, βαλλαντιοτομοῦσι, λωποδυτοῦσιν, ἱεροσυλοῦσιν, ἀνδραποδίζονται. Il passo rimanda senza dubbio a quanto Trasimaco aveva detto nel libro 1, a proposito di coloro che, pian piano, cercano di divenire tiranni (344 b)[36]: καὶ γὰρ ἱερόσυλοι καὶ ἀνδραποδισταὶ καὶ τοιχωρύχοι καὶ ἀποστερηταὶ καὶ κλέπται. La triade κλέπτειν, τοιχωρυχεῖν, ἀνδραποδίζεσθαι si incontra anche in un passo del *Gorgia*, in cui Socrate sostiene, contro Callicle, che è preferibile subire ingiustizie piuttosto che commetterle:

[34] Cfr. Annas, *Introduction*, 306.

[35] A proposito delle influenze socratiche sul pensiero e il linguaggio politico di Platone, Barner, *Comparantur inter se*, 9, elenca una serie di immagini che confrontano il reggitore dello stato con altre 'guide' (pastore, padre ecc.) che, secondo lo studioso tedesco, si incontrano solo in Platone e Senofonte (e non, per esempio, in Isocrate): anche in questo caso l'origine sarà probabilmente socratica.

[36] Si ricordi quanto abbiamo detto sopra a proposito dei libri 8-9, che riprendono il libro 1 e rispondono al quesito che lì era stato posto.

Gorg. 508 d-e: οὔ φημι, ὦ Καλλίκλεις, τὸ τύπτεσθαι ἐπὶ κόρρης ἀδίκως αἴσχιστον εἶναι, e οὐδέ γε τὸ τέμνεσθαι οὔτε τὸ σῶμα τὸ ἐμὸν οὔτε τὸ βαλλάντιον, ἀλλὰ τὸ τύπτειν καὶ ἐμὲ καὶ τὰ ἐμὰ ἀδίκως καὶ τέμνειν καὶ αἴσχιον καὶ κάκιον, καὶ κλέπτειν γε ἅμα καὶ ἀνδραποδίζεσθαι καὶ τοιχωρυχεῖν καὶ συλλήβην ὁτιοῦν ἀδικεῖν καὶ ἐμὲ καὶ τὰ ἐμὰ τῷ ἀδικοῦντι.

È di tutta evidenza che queste somiglianze fra *Repubblica* e *Gorgia* sono intenzionali[37]: ne fa fede sia il fatto che la triade verbale ricordata non ricorra altrove sia l'identità del tema trattato; è, infatti, ben noto che le posizioni di Trasimaco nella *Repubblica* e di Callicle nel *Gorgia* presentano molti punti di contatto ed esse, in entrambi i dialoghi, trovano uno strenuo oppositore in Socrate[38].

Ma come si spiega che Senofonte metta in bocca cose del tutto analoghe ad Antistene? Il τοιχωρυχεῖν sembra più adatto al contesto della *Repubblica* e del *Gorgia* che a quello del *Simposio* senofonteo, poiché in quest'ultimo passo Antistene sta parlando di un tiranno già al potere, mentre entrare in casa di altri per rubare è un'attività che pare più adatta a chi ancora tiranno non è (come è appunto il caso della *Repubblica*[39]). Questo potrebbe indurre a pensare che Senofonte riadatti maldestramente quanto leggeva nella *Repubblica*[40], ma io non vedo proprio perché Senofonte avrebbe dovuto, di sua iniziativa e arbitrariamente, attribuire ad Antistene quanto Platone fa dire a Socrate e un'analisi approfondita del discorso di Antistene in Senofonte mostra che quest'ultimo, nel costruirlo, si è basato su pensieri realmente espressi da Antistene, sebbene li abbia talvolta giustapposti in modo centonario[41]. D'altra parte, se quanto Senofonte fa dire ad Antistene circa i tiranni non dipende dal *Gorgia* o dalla *Repubblica* di Platone, ma corrisponde a quanto Antistene effettivamente diceva, ne segue che le coincidenze fra i due dialoghi appena citati e il *Simposio* di Senofonte vanno ricondotte al genuino pensiero socratico, riprodotto da Platone per bocca dello stesso Socrate

[37] Cfr. le ottime osservazioni di Prince, *Antisthenes*, 289.

[38] La cosa è evidente e ben nota, cfr. Vegetti, *Repubblica*, vol. 1, 254; Iordović, *Taming Politics*, 142-148.

[39] Sul tiranno *in fieri* della *Repubblica* cfr. Butti de Lima, *Ritratto del tiranno*, 183.

[40] Per altre possibili influenze della *Repubblica* su Senofonte cfr. la testimonianza di Gellio citata alla nota 8 e Gomperz, *Sokratische Frage*, 383. Cfr. anche Xen. *Mem.* 1, 2, 62 e Prince, *Antisthenes*, 289.

[41] Patzer, *Antisthenes*, 77: «so hat man den Eindruck, dass Xenophon hier in der Art eines Cento wichtige Maximen und Sentenzen des Antisthenes nebeneinandergestellt hat». Sulla stessa linea Zamłyńsky, *De ratione*, 79-80; Decleva-Caizzi, *Antistene*, 96; Luz, *Antisthenes' Portrayal*, 145. Cfr. anche Retting, *Gastmahl*, 223; Wolding, *Symposium*, 324-326.

e da Senofonte per bocca di Antistene[42]. Da tutto ciò segue che la pericope poc'anzi citata di Platone (*Resp.* 575 b) κλέπτουσι, τοιχωρυχοῦσι, βαλλαντιοτομοῦσι, λωποδυτοῦσιν, ἱεροσυλοῦσιν, ἀνδραποδίζονται è di origine socratica.

* * * * *

Torniamo ora al tema da cui siamo partiti, cioè l'influenza nefasta dell'esercizio del potere. Noi abbiamo appena visto che quanto Platone mette in bocca a Socrate a proposito del comportamento dei tiranni in *Repubblica* 575 b risale effettivamente a Socrate e non è invenzione platonica. Inoltre, abbiamo visto che la contrapposizione fra la βασιλεία e la τυραννίς, che leggiamo poco dopo (576 d) risale a Socrate. Orbene, il passo ove si afferma che l'esercizio del potere tirannico rende ancor più tirannico chi già per natura tenda a essere tale, si trova proprio (576 b) fra i due passi citati, a brevissima distanza da entrambi. Questo induce a pensare che già Socrate avesse parlato degli effetti nefasti per l'anima dell'esercizio del potere tirannico. Questa conclusione ben si sposa con l'osservazione fatta più volte dagli studiosi, che è del tutto improbabile che Platone, nel descrivere il tiranno della *Repubblica*, si sia basato sulla sua esperienza, diretta e personale, coi tiranni siculi Dionigi il Vecchio e Dionigi il Giovane[43]: tutto lascia pensare che nei libri 8-9 della *Repubblica* Platone si basi su ricordi di discorsi che egli aveva effettivamente sentito pronunciare da Socrate, molti anni prima di andare in Sicilia.

Vale la pena di notare che il tema del potere corruttore occorre sporadicamente in Platone e non si può dire che costituisca un *Leitmotiv* del pensiero socratico-platonico[44]. Anzi, il fatto che Socrate, nell'*excursus* sulla decadenza dei sistemi costituzionali, lo menzioni solo a proposito

[42] È infatti evidente che Antistene seguiva in questo punto (come in molti altri) il pensiero di Socrate.

[43] Cfr. da ultimo le assennate osservazioni della Arruzza, *Wolf in the City*, 55-56.

[44] Esso s'incontra in *Leges* 713 c e 875 b (passi citati da Adorno, *Repubblica*, commento a 576 b). In generale, in questo saggio mi limito a discutere della *Repubblica*, poiché tale dialogo, all'interno del *corpus* platonico, è quello che ha più probabilità di trasmettere spunti che davvero risalgano al pensiero politico di Socrate. Lascerò da parte *Politico* e *Leggi* (che toccano spesso argomenti affini a quelli qui discussi), poiché essi hanno rapporti meno diretti con il pensiero socratico (su questa linea da ultimo Griswold, *Socrates' Political Philosophy*, 334, il quale però si limita alla sola *Repubblica*, senza considerare il fondamentale Senofonte).

della tirannide, per la quale era già topico prima di Socrate, suggerisce che egli abbia in questo caso subito l'influenza di tale topos letterario e filosofico.

Ma perché tale motivo non è centrale nel pensiero di Socrate e Platone[45]? La ragione credo vada ricercata in uno degli aspetti di fondo di tale pensiero: secondo tale pensiero è l'educazione che si riceve da giovani che è determinate nella formazione dell'uomo. Tale idea ricorre a ogni piè sospinto nella *Repubblica* ed è alla base del famoso bando, argomentato nei libri 2-3, dei passi immorali della poesia dallo stato ideale[46]. Questa concezione è, io credo, il motivo per cui in *Repubblica* 346-347 Socrate afferma che le persone moralmente sane (ἐπιεικεῖς) accettano di ricoprire cariche pubbliche solo in presenza di una necessità che le costringa e non accenna alla minima possibilità che l'esercizio del potere influenzi negativamente tale tipo di persone[47]. All'interno di tale concezione va spiegata sia l'idea secondo cui una ὀρθὴ παιδεία garantisce che i φύλακες esercitino il potere in maniera mite e benevola nei confronti dei sottoposti, nonché di se stessi (*Resp.* 416 b-c)[48] sia la certezza con cui Socrate esclude che, chi abbia ricevuto un'educazione adeguata, possa, una volta arrivato al potere, recare danni e mutamenti inopportuni all'ordinamento dello stato (*Resp.* 445 d-e). Anche la 'distrazione dalla filosofia', che possono causare ricchezza, bellezza, prestanza fisica e parentele potenti nella città (συγγένεια ἐρρωμένη ἐν πόλει: 491 b-c) e assemblee in cui prevalgono coloro che gridano più forte, nel pensiero di Socrate/Platone, danneggiano giovani la cui educazione non è ancora sufficientemente ferma (492 c). Dunque Socrate e Platone non avrebbero condiviso l'affermazione di Otane (Hdt. 3, 80, 3) secondo cui anche la persona migliore, se disponga di un potere privo di limiti, ne viene corrotta; al contrario, per questi due pensatori, un uomo,

[45] Nella parte precedente ho cercato di distinguere ciò che è socratico dalle innovazioni platoniche: per quanto concerne il tema che affronto ora non credo sia possibile fare tale distinzione.

[46] In 377 b viene esplicitamente detto che il τύπος che caratterizza un uomo è quello che viene impresso al νέος καὶ ἁπαλός e a 378 d leggiamo: ὁ γὰρ νέος οὐχ οἷός τε κρίνειν ὅτι τε ὑπόνοια [scil. di ciò che legge o ascolta] καὶ ὃ μή, ἀλλ'ἃ ἂν τηλικοῦτος ὢν λάβῃ ἐν ταῖς δόξαις δυσέκνιπτά τε καὶ ἐμετάστατα φιλεῖ γίγνεσθαι. Cfr. anche 386 a (εὐθὺς ἐκ παίδων); 388 d; 389 d-390 b; 391 d; 395 c-d; 401 c.

[47] A 381 a leggiamo che una ψυχὴ ἀνδρειοτάτη καὶ φρονιμωτάτη non può essere influenzata dalle cose esterne.

[48] Quanto leggiamo subito dopo questo passo è molto istruttivo (416 c-417 b), poiché Socrate aggiunge che, affinché i φύλακες esercitino il potere in modo corretto, è necessario che essi, oltre a ricevere una buona educazione, non posseggano beni propri. Anche in questo caso, dunque, secondo Socrate/Platone non è l'esercizio del potere che minaccia la moralità dei guardiani.

disponendo di un potere parimenti illimitato nelle funzioni e nel tempo, può essere il miglior governante possibile (βασιλεύς) o il peggiore (τύραννος): decisiva è l'educazione ricevuta in giovane età[49].

Opere citate

Adam, *Republic* = J. Adam, *The Republic of Plato*, Cambridge 1902.

Adorno, *Repubblica* = F. Adorno, *Platone, Repubblica, Timeo, Crizia, Politico*, Torino 1953.

Alt *Diesseits und Jenseits* = K. Alt, *Diesseits und Jenseits in Platons Mythen von der Seele*, «Hermes» 110 (1982), 278-299; 111 (1983), 15-33.

Andersson, *Polis* = T.J. Andersson, *Polis and Psyche. A Motiv in Plato's Republic*, "Studia Graeca et Latina Gothoburgensia" 30, Göteborg 1971.

Annas, *Introduction* = J. Annas, *An Introduction to Plato's Republic*, Oxford 1981.

Arruzza, *Wolf in the city* = C. Arruzza, *A Wolf in the City: Tyranny and Tyrant in Plato's Republic*, Oxford 2018.

Barner, *Comparantur inter se* = C. Barner, *Comparantur inter se Graeci de regentium hominum virtutibus auctores*, Marpurgi Cattorum 1889.

Batthány, *Thrasymachos* = Ph. Batthány, *Thrasymachos: Der glücklichste ist der Tyrann. Sokrates und der Sophist* über *Gerechtigkeit in Platons Politeia*, "Philosophische Schriften" 107, Berlin 2021.

Bertelli, *Metabole* = L. Bertelli, *Metabole politeion*, «Filosofia politica» 3 (1989), 275-326.

Bevilacqua, *Socrates' attitude* = F. Bevilacqua, *Socrates' attitude towards Politics in Xenophon and Plato*, in G. Danzig, D.M. Johnson, D. Morrison (ed.), *Plato and Xenophon. Comparative Studies,* "Mnemosyne. Supplement" 417, Leiden 2018, 461-486.

Blaydes, *Sophocles* = F.H.M. Blaydes, *Sophocles with English notes*, London 1859.

Bleicken, *Entstehung* = J. Bleicken, *Zur Entstehung der Verfassungstypologie im 5. Jahrhundert v. Chr. (Monarchie, Aristokratie, Demokratie)*, «Historia» 28 (1979), 148-172.

[49] Per l'importanza dell'educazione acquisita da ragazzi cfr. anche *Resp.* 534 d; 536 c-537 a; 538 c. In certi punti Socrate/Platone afferma che, oltre a una buona παιδεία, per divenire uomini come si deve, occorre anche una buona φύσις (cfr. e.g. 374 e) e dal mito di Er, che chiude la *Repubblica*, si deduce che gli uomini, in questa vita, sono profondamente condizionati da scelte fatte precedentemente (cfr. Alt, *Diesseits und Jenseits*, *passim*): da questo punto di vista senza dubbio il pensiero socratico-platonico ammetteva che la παιδεία, buona o cattiva che fosse, era soggetta a condizionamenti esterni (cfr. Müller, *Studien*, 116).

Brancacci, *Vertus royales* = A. Brancacci, *Vertus royales et vices tyranniques che les Socratiques*, in Ch. Veillard, O. Renaut, D. El Murr (ed.), *Les philosophes face au vice, de Socrate à Augustine*, "Philosophia Antiqua" 154, Leiden-Boston-Köln 2020, 14-34.

Butti de Lima, *Ritratto del tiranno* = P. Butti de Lima, *Ritratto del tiranno come attore*, «Storia del pensiero politico» 2 (2023), 175-194.

Decleva-Caizzi, *Antistene* = F. Decleva-Caizzi, *Antistene*, «Studi Urbinati» n. s. 1-2 (1964), 48-99.

Di Benedetto, *Sofocle* = V. Di Benedetto, *Sofocle*, Firenze 1983.

Dorion *Xenophon's Socrates* = L.-A. Dorion, *Xenophon's Socrates*, in S. Ahbel-Rappe, R. Kamtekar (ed.), *A Companion to Socrates*, Malden 2006, 93-109.

Dorion, *Mémorables* = M. Bandini, L.-A. Dorion, *Xénophon, Mémorables*, Paris 2000-2011.

Dümmler, *Antisthenica* = F. Dümmler, *Antisthenica*, Bonnae 1882 (= *Kleine Schriften,* Leipzig 1901, 10-78).

Dunbar, *Birds* = N. Dunbar, *Aristophanes, Birds*, Oxford 1995.

Finglass, *Oedipus* = P.J. Finglass, *Sophocles, Oedipus the King*, Cambridge 2018.

Gigon, *Unseligkeit* = O. Gigon, *Die Unseligkeit des Tyrannen in Platons Staat (577 C – 588 A)*, «MH», 45 (1988), 129-153.

Goeken, *Boire* = J. Goeken, *Boire sous l'œil de Gorgias. Un commentaire rhétorique du Banquet de Platon et du Banquet de Xénophon*, Turnhout 2022.

Gomperz, *Sokratische Frage* = H.G. Gomperz, *Die sokratische Frage als geschichtliches Problem*, «Historische Zeitschrift» 129 (1924), 377-423 = A. Patzer (ed.), *Die sokratische Frage*, Darmstadt 1987, 184-224.

Griswold, *Socrates' Political Philosophy* = Ch.L. Griswold, *Socrates' Political Philosophy*, in D.R. Morrison (ed.), *The Cambridge Companion to Socrates*, Cambridge 2011, 333-354.

Guthrie, *Socrate* = W.K.C. Guthrie, *Socrate*, trad. italiana di M. Fantuzzi, Bologna 1986.

Heintzeler, *Bild* = G. Heintzeler, *Das Bild des Tyrannen bei Platon*, Stuttgart 1927.

Hermann, *Geschichte und System* = K.F. Hermann, *Geschichte und System der platonischen Philosophie*, Heidelberg 1839.

Iordović, *Taming Politics* = I. Iordović, *Taming Politics. Plato and the Democratic Routs of Tyrannical Man*, "Studies in Ancient Monarchies" 5, Stuttgart 2019.

Joel, *Der Xenophontische Sokrates* = K. Joel, *Der echte und der Xenophontische Sokrates*, Berlin 1893.

Kamtekar, *Politics* = R. Kamtekar, *The Politics of Plato's Socrates*, in S. Ahbel-Rappe, R. Kamtekar (ed.), *A Companion to Socrates*, Malden-Oxford-Victoria 2006, 214-227.

Lisi, *Clasificación* = F.L. Lisi, *La clasificación de los estados en la teoria politica platónica*, «Memorias de historia antigua» 10 (1989), 23-43.

Luccioni, *Pensée* = L. Luccioni, *La pensée politique de Platon*, Paris 1958.

Luz, *Antisthenes' Portrayal* = M. Luz, *Antisthenes' Portrayal of Socrates*, in Ch. Moore (ed.), *Brill's Companion to the Reception of Socrates*, "Brill's Companions to Classical Reception" 18, Leiden-Boston-Köln 2019, 124-149.

Maier, *Sokrates* = H. Maier, *Sokrates. Sein Werk und seine geschichtliche Stellung*, Tübingen 1913.

Mejer, *A new perspective* = P.A. Mejer, *A new perspective on Antisthenes, Logos, Predicate and Ethics in his Philosophy*, Amsterdam 2017.

Meulder, *Un monstre* = M. Meulder, *Un monstre platonicien: le tyran*, «Revue de philosophie ancienne» 26 (2008), 79-100.

Moreau, *La cité* = J. Moreau, *La cité et l'*âme *humaine dans la république de Platon*, «Revue International de philosophie» 40 (1986), 85-96.

Morrison, *Tyrannie et royauté* = D.R. Morrison, *Tyrannie et royauté selon le Socrate de Xénophon*, «Les Études philolophiques» 2 (2004), 177-192.

Müller, *Studien* = G. Müller, *Platonische Studien*, Heidelberg 1986.

Patzer, *Antisthenes* = A. Patzer, *Antisthenes der Sokratiker*, Heidelberg 1970.

Pohlenz, *Platos Werdezeit* = M. Pohlenz, *Aus Platos Werdezeit. Philologische Untersuchungen*, Berlin 1913.

Prince, *Antisthenes* = S. Prince, *Antisthenes of Athens. Texts, Translation and Commentary*, Ann Arbor 2015.

Rettig, *Gastmahl* = G. Rettig, *Xenophons Gastmahl*, Leipzig 1881.

Roux, *Mythe et tragédie* = S. Roux, *Entre mythe et tragédie: l'origine de la tyrannie selon Platon*, «REG» 114 (2001), 140-159.

Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ = H. Ryffel, ΜΕΤΑΒΟΛΗ ΠΟΛΙΤΕΙΩΝ. *Der Wandel der Staatsverfassungen*, Bern 1949.

Stenzel, *Platone* = J. Stenzel, *Platone educatore*, trad. it. di F. Gabrieli, Bari 1936.

Stewart, *Tyrant's Progress* = E. Stewart, *The Tyrant's Progress: the Meaning of TYPANNOΣ in Plato and Aristotle*, «Polis» 38 (2021), 208-236.

Vegetti, *Repubblica* = M. Vegetti, *Platone, La Repubblica,* 7 voll., Napoli 1998-2007.

Vlastos, *Studies* = G. Vlastos, *Socratic studies*, Cambridge 1994.

Williams, *Analogy* = B. Williams, *The Analogy of City and Soul in Plato's Republic*, in E.N. Lee, A.P.D. Mourelatos, R.M. Rorty (ed.), *Exegesis and*

Argument. Studies in Greek Philosophy presented to Gregory Vlastos, Assen 1973, 196-206.

WINNINGTON-INGRAM, *Sophocles* = R.P. WINNINGTON-INGRAM, *Sophocles. An interpretation*, Cambridge 1980.

WOLDINGA, *Symposium* = G.J. WOLDINGA, *Xenophons Symposium*, Hilversum 1938-1939.

ZAMŁYŃSKY, *De ratione* = S.F. ZAMŁYŃSKY, *De ratione inter Xenophontis Convivium et Antisthenem intercedente*, «Eos» 25 (1921-1922), 71-85.

Clément Bur*

LA PROVINCE CORRUPTRICE, LE *MOS MAIORUM*, LA LOI ET LE BON DIRIGEANT

1. *Introduction*

C'est au début du IIe siècle avant J.-C. que Salluste fait commencer la décadence qui conduisit la République à sa chute[1]. Ce cliché fut nourri par des scandales à l'origine d'une production législative censée discipliner la classe dirigeante, aussi bien dans sa vie privée avec les lois somptuaires que pour son action politique avec les lois pénales. C'est sur ce dernier point que j'aimerais revenir à travers le cas du gouvernement des provinces. Il s'agira de se demander pourquoi la province put apparaître comme un espace de corruption du pouvoir, aussi bien pour les gouverneurs chargés d'administrer un territoire pacifié que pour les (pro)magistrats en tête des opérations militaires loin de Rome. La conduite des subordonnés de ceux que, par commodité, nous appellerons indifféremment gouverneurs ou promagistrats sera également envisagée. Dans ces territoires loin de l'*Vrbs*, les Romains abusaient parfois de leur pouvoir, commettant des violences ou des vols, et se livraient à une vie de patachon incompatible avec la *dignitas* attendue de représentants du pouvoir romain. Or, très vite, ces conduites apparurent comme un *topos* au point de susciter des réactions politiques et législatives. Celles-ci visaient à juguler de tels excès de la classe dirigeante accusés de mettre en péril la domination romaine. Les accusations et les condamnations de gouverneurs indélicats rapportées par les sources témoignent de réalités derrière ces images dont il faut comprendre l'émergence et les effets. Pour cela nous reviendrons tout d'abord sur les bouleversements de la conception romaine du pouvoir découlant des mesures exceptionnelles de la 2e guerre punique puis de l'expansion romaine. Nous examinerons ensuite l'impossible adaptation des mécanismes de contrôle traditionnels et l'inévitable recours à la loi et aux tribunaux. Enfin, nous verrons comment les efforts pour encadrer et empêcher les mauvaises conduites firent évoluer la figure du bon dirigeant.

* INU Champollion, Albi / EA 4601 PLH-ERASME, Toulouse Jean Jaurès / Institut Universitaire de France.

1 Sall. *Cat.* 10.

2. *Un contexte favorable aux dérives*

Durant et après la 2e guerre punique, les Romains forgèrent un roman national magnifiant leur opiniâtreté et les héros qui permirent la victoire, en premier lieu Scipion l'Africain. Sa geste comprend certains épisodes qui ont interrogé les historiens et qui contribuèrent à faire du jeune homme le sauveur de Rome. Ainsi au lendemain de Cannes, il aurait déjoué le complot mené par de jeunes nobles qui entendaient déserter l'Italie[2]. Il en allait de même pour le *Cunctator* au début du conflit puis pour Scipion Émilien avec Carthage et Numance ou Marius face aux Cimbres et aux Teutons à la fin du IIe siècle avant J.-C. Ces hommes politiques brillants se retrouvaient dans une situation où les Romains se remettaient complètement à eux pour faire face à une menace existentielle ou jugée telle. Paradoxalement ce recours au sauveur ne s'appuyait plus sur la magistrature conçue pour une telle mission, la dictature, qui disparut après la 2e guerre punique[3]. Les Romains préférèrent créer des exceptions légales (réitération du consulat pour Marius[4], non-respect des étapes du *cursus* pour Scipion Émilien[5]) qui donnaient le sentiment que le pouvoir était un dû pour les personnages d'exception dont le prestige sortait encore renforcé.

Dans une perspective similaire, les Romains firent appel à des commandants expérimentés durant la 2e guerre punique, quitte à parfois les supplier[6] ou à prendre certaines libertés avec les règles. Un plébiscite fut ainsi voté en 217 qui suspendait, pendant la durée du conflit contre Carthage, le délai de 10 ans avant la réitération du consulat[7] : L. Aemi-

[2] Pour une interprétation de cet épisode comme une tentation de demander la paix plutôt que de déserter l'Italie, voir Bur, *Opérations censoriales*.

[3] Déjà Mommsen, *Droit public*, 3, 193-194 expliquait cette disparition par l'éloignement des théâtres d'opérations de l'Italie et par la courte durée de la dictature.

[4] Pour les sources sur son élection au consulat en 104 alors qu'il venait de célébrer son triomphe sur Jugurtha et pour sa réélection pour 103, voir Broughton, *MRR*, 1, 558 et 562 pour sa réélection pour 102 et enfin 567 pour 101.

[5] Pour les sources sur son élection au consulat pour 147 alors qu'il briguait l'édilité, voir Broughton, *MRR*, 1, 462.

[6] Les Romains prièrent T. Manlius Torquatus, le consul de 235, d'accepter le consulat pour 210 mais il déclina (Liv. 26.22). En revanche M. Livius Salinator finit par accepter de sortir de son exil et de se réconcilier avec C. Claudius Nero pour gérer ensemble le consulat de 207 au cours duquel ils vainquirent Hasdrubal à la bataille du Métaure (sur ce personnage, voir la fiche Bur, *Infames Romani*, n° 51).

[7] Sur ce plébiscite, voir Moreau, *Réitération* (*LEPOR*, notice n° 278). Sur le délai de 10 ans mentionné par Liv. 7.42.22, voir Rotondi, *Leges*, 224-225 et Elster, *Gesetze*, 40-43 n° 20.

lius Paullus[8], M. Claudius Marcellus[9] ou Ti. Sempronius Gracchus[10] en bénéficièrent. Les libertés prises avec le *mos maiorum* et la présentation de certains aristocrates comme des sauveurs ou, du moins, comme des personnages indispensables en raison de leur talent, déséquilibra la relation entre le *populus* et l'aristocratie. L'octroi du pouvoir semblait s'affranchir de la logique de don/contre-don au cœur du fonctionnement aristocratique. Le talentueux général semblait acquérir une créance sur la cité : des citoyens en bonnet phrygien ne défilèrent-ils pas dans le triomphe de Scipion puis de Flamininus[11] ? Dès lors qu'on reconnaissait une telle supériorité à certains individus dans une république qui se voulait méritocratique, on légitimait leurs pouvoirs exceptionnels, mais on créait aussi des précédents qui devenaient autant de modèles pour les ambitieux. On validait aussi l'idée que les grands hommes n'étaient pas tenus par les mêmes règles que les autres… surtout lorsqu'ils étaient loin de Rome ! Ainsi les critiques nées de l'affaire Pleminius disparurent-elles derrière l'éloge de Scipion et la conviction que Rome avait besoin de lui pour achever victorieusement la guerre contre Carthage[12].

Dans le même temps, l'exercice du pouvoir connut également des mutations profondes avec la multiplication des provinces et des guerres lointaines. Cela se traduit par la forte augmentation des promagistratures à partir de la fin du IIIe siècle[13]. Toutefois la vraie différence n'était pas quantitative mais qualitative. Les provinces du IVe et encore du IIIe siècles étaient en Italie ou dans ses environs immédiats (Sicile, Sardaigne, Illyrie), avec quelques exceptions africaines et hispaniques au cours des guerres puniques. Au IIe siècle, ces exceptions devinrent la règle en raison de la multiplication des théâtres d'opérations en Hispanie, Afrique, Grèce et Asie. Le maintien de commandants en poste pour

[8] Consul en 216 après l'avoir été trois ans plus tôt en 219.

[9] Consul suffect en 215 et consul ordinaire en 214 alors qu'il avait déjà été consul en 222, et il l'est de nouveau en 210 et 208.

[10] Consul en 215 et de nouveau en 213.

[11] Liv. 38.55.2 et Val. Max. 5.2.6. Voir Bastien, *Triomphe*, 279-280.

[12] Voir notamment le discours de Q. Caecilius Metellus (Liv. 29.20) répondant aux attaques de Fabius Maximus (Liv. 29.19.3-6) et le retour enthousiaste de Sicile des légats (Liv. 29.22).

[13] Un rapide sondage sur la *DPRR* (*https://romanrepublic.ac.uk*) montre que le nombre de promagistrats augmente progressivement au cours des derniers siècles de la République : de 326 à 200 nous avons 91 procos., 52 propr., 2 légats propr. et 24 promag. de rang incertain soit 169 promagistrats en tout tandis que de 199 à 100 nous avons 166 procos., 1 pr. procos., 26 propr., 5 proq., 2 leg. propr., 64 promag. de rang incertain soit 264 promagistrats en tout. Les sources ne peuvent suffire à expliquer un tel écart puisque nous disposons notamment d'un nombre de livres comparables de Tite-Live pour les deux périodes.

mener des campagnes lointaines parut la meilleure option en termes de logistique et de connaissance du terrain. Le résultat fut que des personnages dotés de l'*imperium* restèrent plusieurs années à la tête de légions et de territoires loin de Rome. Or cet éloignement impliquait une certaine autonomie. Si le Sénat confiait des *mandata* aux promagistrats, ces derniers encadraient surtout ses pouvoirs et définissaient la mission qui lui était confiée[14]. À cela s'ajoutait une correspondance entre le Sénat et les promagistrats, mais son étude par Nathalie Barrandon montre que les sénateurs ne se pressaient pas toujours pour lire des lettres qui portaient avant tout sur les opérations militaires[15]. Elle souligne de manière plus générale les « difficultés du Sénat pour faire respecter ses décisions en dehors de Rome lorsqu'il dut faire face à des gouverneurs ambitieux et non respectueux de l'autorité sénatoriale[16]. »

L'entourage du proconsul n'offrait guère plus de contrepouvoir, même s'il lui arrivait d'offrir une version différente des faits dans ses lettres au Sénat ou à des proches[17]. En effet, les légats, préfets, et tribuns militaires étaient majoritairement choisis par le gouverneur et lui étaient donc souvent redevables, en particulier les plus jeunes[18]. Pour ces derniers, la charge s'apparentait en effet à un « training camp » préparant leur carrière et développant leurs réseaux[19]. La solidarité semble ainsi avoir été généralement de mise comme le montre la colère de M. Livius Salinator envers son légat, C. Claudius Nero, lorsque ce dernier témoigna à charge contre lui lors de son procès devant le peuple en 219[20]. Avoir sous ses ordres un Caton, qui revêtit un tribunat militaire quatre ans après son consulat de 195[21], pouvait certes être perturbant, mais cela semble avoir été plutôt l'exception que la règle[22]. Pour ses

[14] Bérenger, *Gouverneur*, 83-84 et 91-93.

[15] Barrandon, *Échanges épistolaires*.

[16] Barrandon, *Échanges épistolaires*, 97.

[17] En ce sens voir Laurence, *Introduction*, 3. Voir par exemple l'opposition de Ser. Sulpicius Galba au triomphe de Paul-Émile qu'il servait comme tribun militaire à Pydna à cause de son manque de générosité envers les soldats (Liv. 45.35.5-39 et Plut. *Aem.* 30-31). Le Sénat accueillit cependant assez mal les efforts de Galba.

[18] Lintott, *Imperium romanum*, 50-52 ; Bérenger, *Gouverneur*, 18-33 et 393-396.

[19] Johnston, *Military Consilium*, 24 qui remarque cependant que pour des promagistrats peu expérimentés, comme Cicéron, le *consilium* pouvait jouer un rôle plus important.

[20] Liv. 29.37.10. Voir aussi la réaction que suscita le témoignage de Caton l'Ancien contre son ancien commandant, M'. Acilius Glabrio, parce que le procès était une attaque politique (Liv. 37.57.13-15).

[21] *MRR* 1, 354.

[22] Un sondage pour le IIe siècle réalisé dans le *DPRR* (*https://romanrepublic.ac.uk*) révèle quelques cas supplémentaires, mais qui demeurent largement minoritaires : T. Maenius et L. Terentius Massiliota furent tribuns militaires en 182-180 après avoir

appariteurs et son questeur, le gouverneur avait moins de latitude même s'il existait quelques possibilités d'entente pour choisir ses subordonnés[23]. Surtout les sources présentent les relations entre le questeur, seul autre magistrat élu par le peuple dans la province, et son promagistrat comme quasi-filiales[24]. Le questeur avait tout intérêt à soutenir un sénateur prétorien ou consulaire susceptible de favoriser sa carrière. Les critiques que Caton l'Ancien formula contre Scipion durant sa questure de 204 furent en réalité inventées pour souligner sa force de caractère[25]. Quant aux appariteurs, leur charge était parfois achetée par un sénateur et, comme le montre Jean-Michel David, ils pouvaient aspirer à quitter les décuries officielles pour rejoindre une « domesticité apparitoriale », autant de raisons de ne pas se fâcher avec leur supérieur[26]. Jean-Michel David insiste également sur l'importance des liens personnels entre le promagistrat et les membres de sa suite au point de comparer ces derniers à une société de cour[27]. Cette proximité devait sauter aux yeux des promagistrats en contact avec les rois étrangers qu'ils aspiraient parfois d'autant plus à imiter que cette ressemblance offrait un cadre de fonctionnement pour les échanges entre le pouvoir romain et les provinciaux. Tout cela plaçait les promagistrats dans une situation inhabituelle, pour laquelle le *mos maiorum* n'offrait pas toujours d'*exemplum* à suivre. La flatterie dont usaient les provinciaux, tels les Grecs qui qualifièrent leur « libérateur », Titus Flamininus, de « divin », ne favorisait pas non plus l'auto-censure des promagistrats romains[28].

En somme, l'éloignement ne permettait ni un contrôle institutionnel rigoureux, ni une surveillance par les pairs si bien que le gouver-

été préteurs en 186 et 187 respectivement (Broughton, *MRR*, 1, 368 ; 371 et 383) mais il s'agit de personnages de second rang ; plus significatifs sont les tribunats militaires de 171 de C. Claudius Pulcher, cos. 177 (Broughton, *MRR*, 1, 397 et 417) et de M. Popillius Laenas, cos. 173, en 169 (Broughton, *MRR*, 1, 407-408 et 425) ou encore de P. Cornelius Scipio Nasica Serapio, cos. 162, en 150 (Broughton, *MRR*, 1, 441-442 et 457) ; le tribunat militaire de C. Cassius Longinus en 170-168 visait apparemment à échapper aux plaintes de Gaulois que son consulat de 171 suscita (Broughton, *MRR*, 1, 416 et 421) tandis que celui de L. Postumius Albinus, cos. 173, suivait son échec à la censure en 169 (Broughton, *MRR*, 1, 407-408 et 429).

23 Thompson, *Provincial Quaestors*, 339-345 ; Lintott, *Imperium romanum*, 50-52 ; Bérenger, *Gouverneur*, 18-33 et 393-396.

24 Sur ces relations voir Thompson, *Provincial Quaestors*, 346-350 ; Bérenger, *Gouverneur*, 389-393 et Pina Polo, Díaz Fernández, *Quaestorship*, 193-195.

25 Plut. *Cat. Mai.* 3.5-6. Sur l'inauthenticité de cette anecdote, voir Astin, *Cato*, 12-15.

26 David, *Service de l'honneur*, 176-179.

27 David, *Cohorte*, 359.

28 Plut. *Flam.* 12.12.

neur semblait tout-puissant comme l'ont déjà remarqué Richardson et Lintott[29]. Je crois qu'il faut vraiment se rendre compte de ce que devait être pour ces Romains du IIe siècle, aristocrates ou non, de passer quelques années sous le soleil syrien ou hispanique, loin des leurs mais aussi loin de leurs rivaux toujours prompts à dénoncer leurs erreurs, auprès de peuples encore mal connus, tantôt hostiles tantôt serviles. Les mécanismes de contrôle social ne pouvaient fonctionner comme ils le faisaient à Rome. Le gouverneur, comme sa *cohors* et ses soldats, se retrouvaient dans une situation où la reddition de comptes était plus lointaine, temporellement et spatialement, et où les décisions étaient davantage situées puisque tous les acteurs vivaient la même expérience d'isolement. Cette coupure était vectrice d'anomie, elle favorisait les transgressions, y compris dans la pratique du pouvoir, tant et si bien que Cicéron, dans la lettre qu'il adressait à son frère à la fin 60 ou au début 59 pour lui donner des conseils sur le gouvernement d'une province, affirmait que[30] :

Cic. ***Ad. Q. fr.*** **1.1.19 :** *Quae cum honesta sint in his priuatis nostris cottidianisque rationibus, in tanto imperio, tam deprauatis moribus, tam corruptrice prouincia diuina uideantur necesse est.*

L'observation de ces règles, dans l'existence banale d'un homme privé comme moi, est simplement honorable ; elle paraîtra nécessairement quelque chose de divin quand on dispose d'un si grand pouvoir, quand les mœurs sont si corrompues et l'atmosphère de la province si démoralisante (trad. L.-A. Constans, CUF).

3. *Un essor des mauvaises conduites ?*

Naturellement, une des principales tentations des promagistrats était l'enrichissement personnel. Il est symptomatique que Caton se vante à ce point de sa pingrerie dans les provinces[31], ce qui lui permet de se distinguer des plus grands personnages qui succombèrent parfois. On connaît les réparties de Scipion l'Africain face aux accusations sur la gestion du butin d'Orient, allant jusqu'à déchirer les registres

[29] Richardson, *Provincial Administration*, 40-41 et 43-46 et Lintott, *Imperium romanum*, 68.

[30] Guérin, *Indomitae cupiditates*, 44 : « Dans cette situation de pouvoir quasi absolu, on imagine bien que des vocations tyranniques n'avaient pas beaucoup de mal à éclore. »

[31] Voir notamment M. Porcius Cato, frg. 51, 53, 132, 163, 173 et 203 Malcovati² et Plut. *Cat. Mai.* 5.7 et 10.4.

de comptes en pleine curie et à souligner la dette des Romains à son égard[32] :

Diodore 29 frg. 24 Goukowsky *:* Ὅτι ὁ Σκιπίων διὰ τὸ μέγεθος τῶν πράξεων βαρύτερος ἐφαίνετο τοῦ τῆς πατρίδος ἀξιώματος. Κατηγορούμενος γὰρ ὑπ' αὐτῶν δεινῷ θανάτῳ, παραλαβὼν τὸν λόγον τοῦτο μόνον εἶπεν ὅτι Ῥωμαίοις οὐ πρέπει κατ' αὐτοῦ φέρειν ψῆφον, δι' ὃν καὶ οἱ κατήγοροι ἐξουσίαν ἔχουσι λέγειν μετὰ παρρησίας. Τούτου δὲ ῥηθέντος ὁ μὲν δῆμος ἅπας ἐντραπεὶς τὸ βάρος τοῦ λόγου παραχρῆμα ἐκ τῆς ἐκκλησίας ἀπεχώρησεν, ὁ δὲ κατήγορος μόνος ἀπολειφθεὶς ἀπῆλθεν εἰς τὴν οἰκίαν καταφρονηθείς. Πάλιν δὲ ἐν τῷ συνεδρίῳ χρείας ἐμπεσούσης χρημάτων καὶ τοῦ ταμίου οὐ φάσκοντος ἀνοίξειν, αὐτὸς ..ν..χη τὰς κλεῖς παρέλαβεν ὡς τοῦτο πράξων· αὐτὸς γὰρ καὶ τοῦ κλείειν τοὺς ταμίας ὑπάρχειν αἴτιος. Πάλιν δέ τινος λόγον αὐτὸν ἀπαιτοῦντος ἐν τῷ συνεδρίῳ χρημάτων ὧν ἔλαβεν εἰς τὰς τῶν στρατιωτῶν δαπάνας, ὡμολόγησε μὲν ἔχειν τὸν λογισμόν, ἀπεῖπεν δὲ μὴ ἀποδώσειν· οὐ γὰρ ὀφείλειν τοῖς ἄλλοις ὁμοίως ὑπὸ τὸν ἐξετασμὸν πίπτειν. Ἐπικειμένου δὲ τοῦ κατηγόρου πέμψας ἐπὶ τὸν ἀδελφὸν ἐκόμισεν ἐπὶ τὸ συνέδριον τὸ βιβλίον καὶ κατασπαράξας αὐτὸ τῷ κατηγόρῳ προσέταξε ψῆφον ἐκ τούτων προστιθέναι, τοὺς δὲ ἄλλους συγκλητικοὺς ἤρετο πῶς τῶν δεδαπανημένων τρισχιλίων ταλάντων τὸν λόγον ἀπαιτοῦσι, τῶν δὲ μυρίων καὶ πεντακοσίων ὧν παρὰ Ἀντιόχου λαμβάνουσι λόγον οὐκ ἀπαιτοῦσιν, οὐδὲ λογίζονται πῶς ὑφ' ἕνα σχεδὸν καιρὸν οὐ μόνον Ἰβηρίας καὶ Λιβύης ἀλλὰ καὶ τῆς Ἀσίας κυριεύουσιν. Ὧν ῥηθέντων διὰ τὸ βάρος τῆς παρρησίας οὔθ' ὁ κατήγορος οὔτε τῶν συνέδρων οὐδεὶς ἐφθέγξατο.

En raison de ses grands exploits, Scipion paraissait trop puissant pour la majesté de <Rome>, sa patrie. Certains lui ayant intenté un procès capital, il obtint la parole et dit seulement « qu'il n'était pas convenable que les Romains votent contre lui, alors que c'était grâce à lui que même ses accusateurs avaient toute latitude de s'exprimer librement ». Sur ces mots, le peuple entier, retourné par la dignité du propos, quitta sur-le-champ l'assemblée, cependant que l'accusateur, laissé seul, retourna chez lui entouré de mépris. Au Sénat derechef, un besoin d'argent s'étant fait sentir et le questeur affirmant qu'il n'ouvrirait pas <le temple de Saturne>, lui-même se fit de force remettre les clefs pour procéder à l'ouverture. C'était en effet grâce à lui que les questeurs <pouvaient le> fermer à clef. Au sénat derechef quelqu'un lui réclamant les comptes de l'argent qu'il avait reçu pour subvenir aux dépenses des soldats, il admit posséder cette comptabilité, mais refusa de la remettre. Il ne fallait pas en effet qu'on le soumit à un contrôle comme pour les autres. Comme l'accusateur insistait, il envoya un message à son frère et fit apporter au Sénat le livre de comptes et, l'ayant lacéré, il invita l'accusateur à faire voter avec cela, tandis qu'il demandait aux autres sénateurs comment il se faisait qu'ils récla-

[32] Voir aussi Liv. 38.55.10-12.

ment les comptes des trois mille talents qu'il avait dépensés mais non point ceux des dix mille cinq cents qu'ils recevaient d'Antiochos, et pourquoi ils ne se demandaient pas comment, presque simultanément, ils étaient devenus maîtres non seulement de l'Ibérie et de l'Afrique, mais aussi de l'Asie. Cela dit, vu la franchise sans ménagement de son langage, ni l'accusateur ni aucun autre sénateur ne souffla mot (trad. P. Goukowsky, CUF).

À cela s'ajoute l'image de luxure et de licence de la vie en province que donne C. Gracchus dans des fragments de discours conservés par Aulu-Gelle. Comme le notait David Braund, « the entourage seemed to threaten the corruption of the young not only through sexual abuse of power […] but also through their early exposure to non-Roman customs and their premature power *vis-à-vis* provincials. »[33] :

C. Sempronius Gracchus, *De legibus promulgatis*, frg. 49 Malcovati² (*ap.* Gell. 10.3.5) : *Item Gracchus alio in loco ita dicit : « Quanta libido quantaque intemperantia sit hominum adulescentium, unum exemplum uobis ostendam. His annis paucis ex Asia missus est, qui per id tempus magistratum non ceperat, homo adulescens pro legato. Is in lectica ferebatur. Ei obuiam bubulcus de plebe Venusina aduenit et per iocum, cum ignoraret, qui ferretur, rogauit, num mortuum ferrent. Vbi id audiuit, lecticam iussit deponi, struppis, quibus lectica deligata erat, usque adeo uerberari iussit, dum animam efflauit. »*

De même dans un autre passage Gracchus parle ainsi :

Quel est le dérèglement et le manque de retenue de jeunes hommes, je vous en montrerai un seul exemple. Ces dernières années fut envoyé de la province d'Asie quelqu'un qui en ce temps-là n'avait pas encore exercé de magistrature, un jeune faisant fonction de légat. Il était transporté en litière. Un bouvier, un plébéien de Venouse le rencontre et, ignorant qui on portait, demanda par plaisanterie s'ils portaient un mort. Lorsque l'autre entendit, il fit poser la litière et avec les courroies auxquelles elle était fixée, il fit frapper l'homme jusqu'à ce qu'il ait expiré (trad. R. Marache).

C. Sempronius Gracchus, *Ad populum cum ex Sardinia rediit*, frg. 26-28 Malcovati² (*ap.* Gell. 15.12) :

Locus ex oratione Gracchi de parsimoni ac de pudicitia sua memoratissimus.

C. Gracchus, cum ex Sardinia rediit, orationem ad populum in contione habuit. Ea uerba haec sunt : « Versatus sum » inquit « in prouincia, quomodo ex usu uestro existimabam esse, non quomodo ambitioni meae conducere arbitrabar. Nulla apud me fuit popina, neque pueri eximia facie stabant, sed in con-

[33] Braund, COHORS, 12-13.

uiuio liberi uestri modestius erant quam apud principia ». Post deinde haec dicit : « Ita uersatus sum in prouincia, uti nemo posset uere dicere assem aut eo plus in muneribus me accepisse aut mea opera quemquam sumptum fecisse. Biennium fui in prouincia ; si ulla meretrix domum meam introiuit aut cuiusquam seruulus propter me sollicitatus est, omnium nationum postremissimum nequissimumque existimatote. Cum a seruis eorum tam caste me habuerim, inde poteritis considerare, quomodo me putetis cum liberis uestris uixisse ». Atque ibi ex interuallo : « Itaque, » inquit « Quirites, cum Romam profectus sum, zonas, quas plenas argenti extuli, eas ex prouincia inanes retuli ; alii uini amphoras quas plenas tulerunt, eas argento repletas domum reportauerunt ».

Passage très célèbre d'un discours de Gracchus sur son économie et ses bonnes mœurs.

C. Gracchus quand il revint de Sardaigne tint un discours au peuple en réunion. En voici les termes : « Je me suis comporté dans la province, dit-il, comme je jugeais qu'il était de votre intérêt et non comme je pensais qu'il convenait à mon ambition. Il n'y avait pas chez moi de beuverie, il ne s'y tenait pas de jeunes garçons à la beauté exceptionnelle mais vos enfants étaient traités au banquet avec plus de réserve que dans la tente de leur général ». Ensuite il ajoute ceci : « Je me suis comporté dans la province en sorte que personne ne pût dire sans mentir que j'ai reçu un as ou plus dans mes charges ni que quelqu'un a fait une dépense à cause de moi. J'ai été deux ans dans la province ; si une courtisane est entrée dans ma maison ou si on a cherché à séduire le petit esclave de qui que ce soit pour mon compte, jugez-moi le dernier et le plus débauché de toutes les espèces d'homme. Alors que je me suis abstenu si chastement de leurs esclaves, vous pourrez en conclure de quelle manière penser que j'ai vécu avec vos enfants ». Et après un intervalle : « Dans ces conditions, Quirites, dit-il, quand je suis parti pour Rome j'ai ramené vides de la province les ceintures que j'avais pleines d'argent au départ ; alors que d'autres ont rapporté chez eux remplies d'argent les amphores qu'ils avaient emportées pleines de vin » (trad. R. Marache, CUF).

Il est frappant de constater que le *topos* de la sexualité débridée, si présent dans les discours de la fin de la République pour dénigrer un adversaire[34], était déjà en place dans les années 120 avant J.-C., soit trois générations après la création des premières provinces de l'empire. Bien sûr, accuser d'atteintes sexuelles servait à dénoncer une tyrannie comme le remarquait Charles Guérin, mais il est significatif que les accusations portassent davantage sur la vie en province car « la condamnation morale de la sexualité débridée et de l'atteinte qu'elle suppose à la dignité de la fonction permet de dire l'excès et la mauvaise gestion

[34] Guérin, *Indomitae cupiditates*, 47-49.

d'une manière plus acceptable qu'un discours qui établirait une norme fine sur la gestion financière »[35]. La thématique sexuelle permet selon lui aussi d'aborder la question de la réaction des populations et de susciter le débat sur les limites du pouvoir dans les provinces : « les attaques sur la sexualité débridée du gouverneur […] jettent une lumière crue sur les conditions d'exercice du gouvernement provincial, en questionnant la capacité de l'accusé à se réfréner quand tout lui est possible »[36]. En outre, ces accusations en recoupaient d'autres tout autant topiques (les fameuses amphores pleines de vin dont parle C. Gracchus par exemple) qui façonnaient l'image de la vie en province comme une vie de débauche.

Toutefois, les missions en province étaient surtout vues comme autant d'occasions de s'enrichir, par des extorsions, des détournements de fonds, ou des conflits d'intérêt (par exemple en prêtant à des taux usuraires aux provinciaux ou en encourageant la corruption)[37]. À cela s'ajoutaient les vexations envers les provinciaux comme celles que dénonçaient C. Gracchus et Caton l'Ancien dans leurs discours[38]. Il est remarquable que seuls quelques dirigeants romains comme Caton l'Ancien, Caton d'Utique ou Cicéron mirent en avant le bon gouvernement de leur province comme vitrine de leur vertu et de leur talent. Le suicide, en 140, de D. Iunius Silanus, accusé d'extorsions par les Macédoniens, parce que son père biologique, T. Manlius Torquatus, l'avait condamné et renié, va dans le même sens : il ne révélait pas la condamnation unanime de sa conduite mais relevait de la sévérité légendaire des Torquati[39]. Quant aux violences envers les ennemis, les travaux de N. Barrandon ont montré qu'elles étaient largement acceptées tant qu'elles ne mettaient pas en péril la domination romaine ou n'occasionnaient aucune *impietas*[40]. Tout cela suggère que les magistrats romains avaient une sorte de sentiment d'impunité lorsqu'ils exerçaient l'*imperium* loin de Rome. Et en effet, il faut reconnaître que le contrôle et la sanction

35 Guérin, *Indomitae cupiditates*, 66.

36 Guérin, *Indomitae cupiditates*, 49 pour la citation et encore p. 66. Le discours de Caton l'Ancien contre L. Quinctius Flamininus (voir ci-dessous) va dans le même sens selon Ricchieri, *Flaminino e Catone*, 169 puisqu'il vise à présenter L. Flamininus « con tratti crudeli e tirannici ».

37 De nombreux passages de Cicéron dénoncent de tels comportements à la fin de la République : Cic. *Verr.* 2.3.69 ; 2.4.9-10 ; *Flacc.* 86 ; *Leg. agr.* 1.8 et 2.45.

38 En plus des passages cités ci-dessus, voir Gell. 10.3.2-3 et 17-18 qui parle toutefois d'événements survenus en Italie.

39 Val. Max. 5.8.3. Sur la procédure, voir Richardson, *Lex Calpurnia*, 9.

40 Voir Barrandon, *Gouvernants et massacre* et *Massacres*.

de telles conduites se fit attendre au cours du IIe siècle alors qu'elles se multipliaient vraisemblablement du fait de l'expansion romaine.

4. *Une nouvelle régulation des conduites*

Comme le Sénat « ne dispos[ait] d'aucun moyen qui lui permettrait de prévenir ou de faire cesser les abus ou les exactions d'un promagistrat »[41], le contrôle ne pouvait se faire qu'a posteriori. On songe en premier lieu, lorsque l'on parle de mauvaises conduites, au *regimen morum* censorial qui connaissait alors son âge d'or. En sanctionnant de tels promagistrats, les censeurs pouvaient agir comme des entrepreneurs de morale au sens de Becker et orienter ainsi les conduites. Nous ne connaissons pourtant qu'une poignée de personnages blâmés par les censeurs pour leur conduite dans la province. Deux le furent par Scipion Émilien durant sa censure de 142[42] : le premier était un centurion accusé de lâcheté lors de la bataille de Pydna[43] et le second un jeune chevalier qui, lors d'un repas fastueux donné en plein siège de Carthage, servit un gâteau ayant la forme de la ville pour symboliser sa disparition imminente[44]. Deux points sont à souligner : le rang peu élevé de ces personnages (le centurion n'est sans doute pas même chevalier) et la sévérité de la censure de Scipion. En réalité, ce qui s'apparente le plus à une sanction à l'égard d'une mauvaise conduite en province est l'exclusion du Sénat de Lucius Quinctius Flamininus par Caton l'Ancien en 184. Les faits remontaient au consulat de Flamininus, en 192, au cours duquel il menait des opérations en Gaule[45] :

Liv. *Perioch.* 39.5-6 : *A censoribus L. Valerio Flacco et M. Porcio Catone, et belli et pacis artibus maximo, motus est senatu L. Quintius Flamininus, <T.> frater, eo quod, <cum> Galliam prouinciam consul optineret, rogatus in conuiuio a Poeno Philippo, quem amabat, scorto nobili, Gallum quendam sua manu occiderat siue, ut quidam tradiderunt, unum ex damnatis securi percusserat rogatus a meretrice Placentina, cuius amore deperibat. Extat oratio M. Catonis in eum.*

41 Guérin, *Indomitae cupiditates*, 43.

42 Sur ces deux épisodes, voir Bur, *Infames Romani*, n° 61 et 78.

43 Cic. *de Orat.* 2.272.

44 Plut. *Apophth. Scipio min.* 11 = *Moralia* 200 D-E.

45 Sur cet épisode et les autres sources le rapportant voir Bur, *Infames Romani*, n° 7. Pour une étude récente sur les différentes versions de l'épisode, voir Ricchieri, *Flaminino e Catone* qui défend la version de Valerius Antias (une prostituée et un condamné).

Les censeurs L. Valerius Flaccus et M. Porcius Caton (l'homme le plus remarquable qui soit, aussi bien dans les activités de la guerre que dans celles de la paix) exclurent du Sénat L. Quinctius Flamininus, frère de Titus, parce que – alors que, comme consul, il possédait la province de Gaule – il avait, dans un banquet, à la demande de Philippe le Carthaginois, son mignon, un prostitué notoire, tué un Gaulois de sa main, ou bien, selon d'autres, parce qu'il avait fait frapper de la hache un condamné, à la demande d'une courtisane de Plaisance, dont il était éperdument amoureux. On possède encore le discours prononcé par M. Caton contre lui (trad. P. Jal, CUF).

Toutefois, cet épisode est aussi le seul où les sources montrent un débat autour d'une exclusion du Sénat et où l'on voit un censeur se justifier à ce propos[46]. La *Periocha* indique ainsi qu'on a conservé le discours de Caton dont la sévérité comme censeur faisait de lui un *exemplum*. Le dernier épisode censorial impliquant une conduite en province concerne Caius Gracchus qui dut s'expliquer sur son retour anticipé de sa province. Il livra à cette occasion devant les censeurs le discours cité ci-dessus.

L'inventaire des blâmes censoriaux réalisé pour ma thèse ne révèle que ces trois exemples de *notae* découlant d'une mauvaise conduite dans les provinces. Une seule concerne un sénateur (et pas n'importe lequel), et deux sont en lien avec la débauche de manière large (et l'abus d'*imperium* pour L. Flamininus) tandis que la dernière porte sur le devoir militaire. Plusieurs éléments peuvent expliquer cette rareté, en premier lieu l'information des censeurs puisque nous avons vu qu'aussi bien les soldats que la *cohors* du promagistrat étaient peu enclins à le dénoncer, prérequis indispensable pour que le scandale éclate à Rome. Notons que dans les deux blâmes de Scipion Émilien que nous venons d'évoquer, celui-ci avait une connaissance personnelle des faits puisqu'il était à Pydna avec son père et qu'il dirigeait le siège de Carthage. En outre, les rares cas connus concernaient des mauvaises conduites et non des extorsions. Les légionnaires et les membres de la suite du magistrat allaient-ils vraiment dénoncer cela alors qu'eux-mêmes saisissaient souvent de telles opportunités[47] ? Enfin, sanctionner

[46] Sur la forme que prenait la *lectio senatus*, voir Bur, *Citoyenneté dégradée*, 100-104.

[47] Si, pour le IIe siècle avant J.-C., nous n'avons pas de témoignages, ceux-ci sont bien plus éloquents pour l'Égypte romaine où la corruption était partout aux dires de Colin Adams qui travaille actuellement sur le sujet (conférence donnée à Münster le 7 juin 2023). Il cite notamment un exemple du IIe siècle après J.-C. (*SB* 6.9207) qui est une liste de comptes écrite par un inconnu et qui mentionne plusieurs versements faits à des soldats et un paiement beaucoup plus important pour l'extorsion (διασεισμοῦ).

des citoyens pour leur conduite en province pourrait être vu comme un désaveu de leur commandant qui était responsable de la *disciplina* ou de l'ordre provincial. Scipion Émilien n'avait-il pas lui-même expulsé 2 000 prostituées du camp romain à son arrivée à Numance[48] ? Quant à s'en prendre au promagistrat, c'était s'attaquer à des prétoriens ou des consulaires et donc se faire de puissants ennemis, même pour un censeur. Face à de telles difficultés, l'institution de censeurs permanents suggérée par Cicéron n'aurait guère fait mieux, car le problème n'était pas le manque de régularité comme à la fin de la République[49]. Tout se passe comme si ce qui se passait en province avait tendance à rester en province et que les censeurs, qui selon Denys d'Halicarnasse et Plutarque, s'aventuraient jusque dans la chambre à coucher avaient plus de mal à pénétrer la tente du général.

La *Periocha* du livre 43 de Tite-Live affirmait pourtant :

Liv. *Perioch.* 43.1 : *Praetores aliquote o quod auara et crudeliter prouincias administrauerant, damnati sunt.*

Plusieurs préteurs furent condamnés pour avoir administré leurs provinces de façon cupide et cruelle (trad. P. Jal, CUF).

En effet, comme le remarquait Lintott, les gouverneurs « were not only in theory answerable to the senate and Roman people but in fact increasingly subject to instructions from them in the Republic »[50]. L'avantage des procès sur la censure était qu'ils pouvaient être déclenchés par la plainte de provinciaux, des personnes lésées, et non par l'éclatement d'un scandale ou la connaissance personnelle des censeurs[51]. Ces procès prirent d'abord la forme de *quaestiones extraordinariae*, comme en 171 lorsque les préteurs d'Hispanie furent accusés par les provinciaux d'extorsions devant des récupérateurs sénatoriaux[52]. L'exil auquel ils se résignèrent parut une punition suffisante aux sénateurs qui mirent un terme aux poursuites, empêchant ainsi toute restitution financière. L'année suivante, en 170, deux préteurs furent poursuivis par les tribuns devant les comices pour leur conduite à Chalcis. Ils furent condamnés à une lourde amende de 400 000 HS et durent libérer les Grecs qu'ils

48 Liv. *Perioch.* 57.1-2.

49 Cic. *Leg.* 3.7.

50 Lintott, *Imperium romanum*, 43.

51 En ce sens, voir l'interprétation des dispositions de la loi *de repetundis* de la *Tabula Bembina* par Venturini, *Studi*, 230.

52 Liv. 43.2. Voir aussi le cas discuté du procès contre M. Popillius Laenas qui avait asservi injustement, selon ses accusateurs, les Ligures Statellates lors de son consulat de 173 : sur cette affaire, voir Ferrary, *Loi Marcia* (*LEPOR*, notice n° 543).

avaient réduits en esclavage sans raison[53]. En revanche Ser. Sulpicius Galba échappa de peu à un procès pour sa conduite comme préteur en 151 et promagistrat en 150 en Hispanie où il trompa les Lusitaniens demandant la paix, les massacra et les réduisit en esclavage[54]. Cette affaire serait selon certains à l'origine de la loi Calpurnia de 149[55]. À côté des procès intentés par les provinciaux à l'issue de la promagistrature, la loi put aussi apparaître comme une solution pour orienter les conduites. Elle l'avait été pour l'octroi du triomphe avec la loi des 5 000 tués dans la première moitié du IIe siècle[56] ou pour la réorganisation du *cursus honorum* avec la *lex Villia annalis* de 180[57]. De la même manière, des règles encadrèrent progressivement le comportement du gouverneur : à la suite des procès de 171 et 170 le Sénat limita ainsi les prélèvements en Espagne et le logement des troupes en Grèce[58]. À cela s'ajouta un encadrement des cadeaux que le gouverneur pouvait accepter et des affaires qu'il pouvait mener dans sa province[59].

Plus que le concept de juridicisation du *mos maiorum* développé par Bleicken, car les Romains affrontaient des problèmes nouveaux, la distinction opérée par Christoph Lundgreen entre règles et principes semble ici pertinente : le *regimen morum* des censeurs, qui s'appuyait sur les principes (le *mos maiorum*), se révélant inopérant, on eut recours à des règles. Cette mutation s'inscrivait dans le mouvement général des années 200-180 qui voyait, selon Christoph Lundgreen, un renforcement de la règle au détriment du principe lié à l'arrivée de nouvelles couches sociales au pouvoir à cause des pertes de la 2e guerre punique[60]. Or ce remplacement affaiblissait le Sénat car il était jusqu'alors chargé

[53] Voir notamment Liv. 43.8 et *Perioch.* 43.2-3. Cfr. Forsythe, *Political Background*, 113-114. Voir Venturini, *La repressione*, en particulier 70-71 pour une analyse des différentes procédures choisies.

[54] Sur cette affaire, voir en dernier lieu avec la bibliographie : Ferrary, *Rogatio Scribonia* (*LEPOR*, notice n° 653). Malgré les efforts de Caton l'Ancien pour démolir sa réputation (son discours figure dans les *Origines*), Galba devint consul en 144 (Broughton, *MRR*, 1, 470-471).

[55] En ce sens Ferguson, *Lex Calpurnia*, 93-94 ; Gruen, *RPCC*, 12-14 et Forsythe, *Political Background*, mais Ferrary, *Lex Calpurnia de repetundis* (*LEPOR*, notice n° 86), est plus prudent et souligne, à juste titre, à la suite de Richardson, *Lex Calpurnia*, 2, que la conduite de Galba n'avait rien à voir avec les *repetundae*.

[56] Cfr. Bastien, *Triomphe*, 293-295.

[57] Sur cette loi voir Rotondi, *Leges*, 278-279 et Elster, *Gesetze*, n° 164.

[58] Liv. 43.2.12 et 8.7. Sur ces questions, voir aussi les réflexions de Lintott, *Leges de repetundis*, 165 pour la situation avant 149 ; p. 176 pour la situation entre 149 et 123 et p. 191-193 sur la loi Porcia connue par l'inscription de Cnide.

[59] Bérenger, *Gouverneur*, 94-101.

[60] Lundgreen, *Regelkonflikte*, 286-294.

de trancher les conflits de règles[61]. On pourrait ainsi comprendre pourquoi l'organisation des premières *quaestiones* donnait la part belle aux sénateurs : ils ne visaient pas tant à permettre une solidarité de classe qu'à préserver le contrôle sénatorial sur l'appréciation des conduites des magistrats[62].

5. *La criminalisation progressive et la figure du bon dirigeant*

Ce souhait de conserver le contrôle de la répression judiciaire expliquerait la mise en place de *quaestiones extraordinariae* puis, à partir de la *lex Calpurnia de repetundis* en 149, de *quaestiones perpetuae*[63] plutôt que de recourir aux *iudicia populi*[64]. De la sorte, les sénateurs préservaient l'appréciation par les pairs de la conduite, une surveillance de l'entre-soi qui permettait de conserver le monopole de la définition du bon dirigeant et du *mos maiorum*. La principale nouveauté était le rôle dévolu aux provinciaux pour déclencher la procédure et leur offrir ainsi une soupape de sécurité. En effet, si les sénateurs condamnaient parfois l'un des leurs, c'était avant tout pour légitimer la domination romaine en éliminant les brebis galeuses[65]. C'est pourquoi P. Fraccaro appelait cette *quaestio* le « tribunale del'impero »[66]. Gary Forsythe a souligné qu'à cette époque, « there was harmony and cooperation between the

[61] Lundgreen, *Regelkonflikte*, 298-301.

[62] En ce sens, voir Gruen, *RPCC*, 12 et 14 ; Venturini, *La repressione*, 20-22 et Santalucia, *Diritto*, 107 et surtout 110 où il affirme que la *quaestio perpetua* permettait de « evitare i rischi dei processi popolari tribunizi e delle *quaestiones* istituite per plebiscito ». Ferguson, *Lex Calpurnia*, 96-100 allait même jusqu'à supposer que la loi Calpurnia visait à renforcer le contrôle du Sénat sur les promagistrats et qu'elle expliquerait la création de nouvelles provinces, en Afrique et en Macédoine, après des décennies de pause, mais cette dernière hypothèse (suivie encore par Venturini, *La repressione*, 79-80) n'est plus guère suivie. *Contra* Forsythe, *Political Background*, 117-118 souligne toutefois que la loi de 149 ne tranchait pas avec ce qui précédait, puisque les juges étaient souvent des sénateurs, et qu'il fallut attendre une génération pour que les jurys fussent confiés aux chevaliers. C'est oublier qu'en 170 les préteurs furent jugés devant le peuple (il parle de cet épisode p. 113) et que c'est la plèbe qui rejeta la *rogatio Scribonia* qui visait à instituer une *quaestio* pour juger Galba en 149 (voir Ferrary, *Rogatio Scribonia* [*LEPOR*, notice n° 653]).

[63] Sur cette loi, voir Ferrary, *Lex Calpurnia de repetundis* (*LEPOR*, notice n° 86).

[64] Venturini, *La repressione*, 82 remarquait déjà qu'après 149, les *repetundae* ne sont plus poursuivis devant les comices et il interprétait la loi comme une manière de détacher les *repetundae* de la *perduellio* qui permettait autrefois le déclenchement d'une procédure comitiale.

[65] En ce sens Forsythe, *Political Background*, 114 ; Lintott, *Leges de repetundis*, 208 et *Imperium romanum*, 97-110 et Braund, COHORS, 10.

[66] Fraccaro, *Leges iudiciariae*, 264.

senate and plebeian tribunes on matters of magisterial misconduct »[67]. Toutefois, les condamnés risquaient peu de choses puisqu'ils devaient seulement restituer les sommes extorquées et que leur prestige n'était pas atteint : Lucius Cornelius Lentulus Lupus, consul en 156, fut condamné *de repetundis* et devint néanmoins censeur en 147 et même prince du Sénat en 131[68] !

La situation changea avec les Gracques qui attribuèrent les jurys aux chevaliers, augmentant les risques de condamnation. La loi gracquienne *de repetundis* prévoyait également une restitution au double et les premières clauses infamantes : le condamné ne pouvait plus servir comme patron ni siéger dans cette *quaestio*[69]. Les choses s'accélérèrent à la fin du IIe siècle en lien avec le scandale de corruption qui éclaboussa les sénateurs durant la guerre contre Jugurtha puis le désastre d'Orange de 105 attribué à la vanité de Q. Servilius Caepio[70]. Le peuple abrogea son *imperium* et dans la foulée fut votée une *lex Cassia* qui excluait du Sénat celui qui avait été condamné par le peuple ou dont l'*imperium* avait été abrogé. Une telle mesure s'inscrivait dans le contexte de lutte féroce entre *optimates* et *populares*, lutte qui s'exprimait aussi autour de la responsabilité des magistrats[71]. Les *populares* défendaient un contrôle par la loi et par le peuple, dont les chevaliers pouvaient se faire les représentants, tandis que les *optimates* entendaient en rester au *regimen morum* des censeurs et à des tribunaux aux mains des sénateurs, donc à une timide surveillance par les pairs.

Néanmoins, face aux nombreux excès et à la suite des victoires remportées par les *populares*, s'instilla peu à peu l'idée que le magistrat condamné dans une *quaestio* était un mauvais citoyen, indigne des honneurs. Cette évolution est visible dans les mises à l'écart prévues par la

67 Forsythe, *Political Background*, 114.

68 Bur, *Infames Romani*, n° 134 et *Citoyenneté dégradée*, 296 avec la note 3 pour les références sur la loi d'après laquelle Lupus fut condamné. *Contra* Forsythe, *Political Background*, 119 défend que la restitution simple prévue par la loi Calpurnia était perçue comme une véritable peine par les Romains et que sa modération facilitait davantage la condamnation que les restitutions multiples qui suivirent (bien que les condamnations fussent pourtant rares entre 149 et la loi gracquienne comme le rappelle Santalucia, *Diritto*, 110-111 et comme le montre la liste des procès *de repetundis* de Lintott, *Leges de repetundis*, 209).

69 Bur, *Citoyenneté dégradée*, 297-301. Sur cette loi de manière plus générale, voir Ferrary, *Loi Sempronia* (*LEPOR*, notice n° 682).

70 Sur ce personnage, Bur, *Infames Romani*, n° 178.

71 Pour une synthèse récente sur cette loi et son contexte, voir Bur, *Citoyenneté dégradée*, 288-293.

loi de la *tabula Bantina*, que j'ai proposé d'identifier à la loi instaurant la *quaestio de peculatu* à la fin du IIe siècle[72] :

***Lex latina tabulae Bantinae*, l. 1-6 (*RS*, 1, n° 7, p. 200) :** *[--- c.55 ---] sque pro+[--- c.50 ---][--- c.50 ---]+ in sena[tu seiu]e in poplico ioudicio ne sen[tentiam rogato --- c.25 ---][--- c.25 --- neiue is poplice testumon] ium deicito neiue quis mag(istratus) testumonium poplice ei de[nontiato neiue d]e[n]ontiari [sinito neiue eum iudicem neiue arbitrum neiue recupe] ratorem dato ; neiue is in poplico luuci praetextam neiue soleas habeto neiue quis [mag(istratus) --- c.35 --- sini]to ; mag(istratus) qu[e]iquomque comitia conciliumue habebit eum sufragium ferre nei sinito ; [mag(istratus) queiquomque censum habebit eum aerarium] relinquito.*

[---] et ??? [--- soit] au Senat [ou] dans un *iudicium poplicum*, [qu'on] ne [lui demande pas] son avis [--- ni] qu'il dise [publiquement] son témoignage ni que quelque magistrat n'utilise publiquement son témoignage [ni qu'on le laisse] être utilisé [ni qu'il] soit nommé [comme juge, arbitre] ou récupérateur ; ni qu'il porte en public et à la lumière du jour la (toge) prétexte ni les sandales ni que quelque [magistrat le permette ---] ; quel que soit le magistrat qui tiendra les comices ou le concile, il ne lui permettra pas de porter son vote ; [quel que soit le magistrat qui accomplira le cens, il le] relèguera [parmi les *aerarii*].

À la même époque, la *lex Seruilia Glauciae de repetundis* de 104-103 interdisait au condamné de parler devant une *contio*, proclamant ainsi qu'il ne fallait pas suivre l'avis d'un personnage reconnu coupable d'avoir profité de sa situation en province pour extorquer les sujets de Rome[73]. L'idée fut peu à peu largement acceptée et une génération plus tard, Cicéron pouvait s'exclamer à propos de Verrès :

Cic. *Verr.* 2.2.76 : *Tametsi minus id quidem nobis, minus populo Romano laborandum est, qualis istius in senatu sententia futura sit. Quae enim eius auctoritas erit* ?

Et, cependant, nous n'avons guère, le peuple romain n'a guère à s'inquiéter de ce que pourra être au Sénat l'avis donné par un Verrès. Quelle sera, en effet, son autorité ? (trad. H. de la Ville de Mirmont, CUF).

Entretemps, il est vrai, la Guerre Sociale et le soulèvement de l'Orient à l'appel de Mithridate avaient montré jusqu'où pouvaient conduire les abus de la domination romaine, ce qui acheva de convaincre les *opti-*

[72] Bur, *Citoyenneté dégradée*, 333-335 et 352-354.
[73] *Ad Heren.* 1.20. Voir Bur, *Citoyenneté dégradée*, 303-304.

mates de la nécessité de réguler les conduites des magistrats romains et de l'intérêt d'adopter des sanctions infamantes. Celles-ci achevaient de faire des procès un complément voire un substitut au *regimen morum* des censeurs qui s'était révélé inefficace pour réguler les conduites dans les provinces.

6. *Conclusion*

Le déséquilibre introduit par la 2e guerre punique dans le rapport au pouvoir qui faisait croire que certains étaient au-dessus des lois, l'éloignement des promagistrats et le silence de leur *cohors*, favorisaient la transgression dans les provinces et rendait difficile sinon impossible le contrôle par les pairs, en particulier le *regimen morum*. La loi se substitua donc aux censeurs[74] et ce faisant, elle contribua à dessiner la figure du bon magistrat. La condamnation en justice devenait synonyme de faillite morale et rendait indigne aussi bien du Sénat que des magistratures. C'était aussi le résultat d'une lutte entre les *optimates*, qui entendaient conserver la définition du bon magistrat et la surveillance de la classe dirigeante, et les *populares*, qui souhaitaient redonner au peuple un droit de regard sur ses dirigeants après les scandales de la fin du IIe siècle. La conduite en province devint ainsi l'enjeu central des nombreux procès visant à éliminer les adversaires politiques. À cette occasion l'orateur brossait un portrait calamiteux de l'accusé, tel Verrès par Cicéron, renforçant l'image de décadence morale de la fin de la République. C'est ainsi que peu à peu l'espace de liberté (excessive) qu'étaient au départ les provinces apparut comme le miroir de Rome et de ses dirigeants[75].

Bibliographie

Astin, *Cato* = A.E. Astin, *Cato the Censor*, Oxford 1978.

Barrandon, *Échanges épistolaires* = N. Barrandon, *Les modalités des échanges épistolaires entre les gouverneurs et le Sénat de la deuxième guerre punique à 43 avant J.-C.*, in N. Barrandon, F. Kirbihler (dir.), *Administrer les provinces de la République romaine*, Rennes 2010, 77-98.

[74] Lintott, *Leges de repetundis*, 207 : « the law had come to be an instrument for the control of Roman officials abroad ».

[75] Braund, COHORS, 11 pouvait ainsi écrire que chez Cicéron comme chez Salluste il y avait « an intimate relationship between the quality of Roman imperialism and the quality of Roman political life in general ». Voir aussi Guérin, *Indomitae cupiditates*, 67-68.

Barrandon, *Gouvernants et massacre* = N. Barrandon, *Les gouvernants de la République romaine et le massacre : de la tactique militaire aux vices*, in P. Gilli (dir.), *La pathologie du pouvoir : vices, crimes et délits des gouvernants : Antiquité, Moyen Âge, époque moderne*, Leyde 2016, 13-41.

Barrandon, *Massacres* = N. Barrandon, *Les massacres de la République romaine*, Paris 2018.

Bastien, *Triomphe* = J.-L. Bastien, *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, Rome 2007.

Bérenger, *Gouverneur* = A. Bérenger, *Le métier de gouverneur dans l'Empire romain de César à Dioclétien*, Paris 2014.

Braund, COHORS = D. Braund, COHORS. *The Governor and His Entourage in the Self-Image of the Roman Republic*, in R. Laurence, J. Berry (dir.), *Cultural Identity in the Roman Empire*, Londres 1998, 10-24.

Broughton, *MRR* = T.R.S. Broughton, *The Magistrates of the Roman republic*, New York 1951-1952.

Bur, *Citoyenneté dégradée* = C. Bur, *La citoyenneté dégradée. Une histoire de l'infamie à Rome (312 a.C. – 96 p.C.)*, Rome 2018.

Bur, *Infames Romani* = C. Bur, *Infames Romani* [En ligne], Albi, INU Champollion, Pool Corpus, 2018 ; URL : *https://poolcorpus.univ-jfc.fr/infames-romani*.

Bur, *Opérations censoriales* = C. Bur, *Les opérations censoriales, entre remobilisation des Romains et élaboration de la légende du « vaincre ou mourir »*, in M. Bats, J.-C. Lacam, R. Laignoux (éd.), *La République face aux crises traumatiques*, Bordeaux 2023, 289-300.

David, *Service de l'honneur* = J.-M. David, *Au service de l'honneur. Les appariteurs de magistrats romains*, Paris 2019.

David, *Cohorte* = J.-M. David, *Les gaietés de la cohorte*, in G.A. Cecconi, R. Lizzi Testa, A. Marcone (ed.), *The past as present. Essays on Roman history in honour of Guido Clemente*, Turnhout 2019, 353-364.

Elster, *Gesetze* = M. Elster, *Die Gesetze der mittleren römischen Republik. Text und Kommentar*, Darmstadt 2003.

Ferguson, *Lex Calpurnia* = W.S. Ferguson, *The Lex Calpurnia of 149 B.C.*, «JRS» 11 (1921), 86-100.

Ferrary, *Loi Calpurnia de repetundis* = J.-L. Ferrary, *Loi Calpurnia* de pecuniis repetundis *(*pl. sc.*)*, in J.-L. Ferrary, P. Moreau (dir.), *Lepor.* Leges Populi Romani [En ligne], Paris : IRHT-TELMA, 2007 ; URL : *http://www.cn-telma.fr/lepor/notice83/* ; Date de mise à jour : 17/11/2019.

Ferrary, *Loi Marcia* = J.-L. Ferrary, *Loi Marcia instituant une* quaestio *contre les responsables de l'asservissement injustifié des Ligures Statellates (M. Popillius Laenas) (*pl. sc.*)*, in J.-L. Ferrary, P. Moreau (dir.), *Lepor.* Leges Populi Romani [En ligne], Paris : IRHT-TELMA, 2007 ; URL : *http://www.cn-telma.fr/lepor/notice543/* ; Date de mise à jour : 13/12/2018.

Ferrary, *Loi Sempronia* = J.-L. Ferrary, *Loi Sempronia (plutôt qu'Acilia)* de repetundis *(*pl. sc.*) Loi Sempronia (*pl. sc.*) sur la composition de l'*album iudicum ?, in J.-L. Ferrary, P. Moreau (dir.), *Lepor.* Leges Populi Romani [En ligne], Paris : IRHT-TELMA, 2007 ; URL : *http://www.cn-telma.fr/lepor/notice682/* ; Date de mise à jour : 17/11/2019.

Ferrary, *Rogatio Scribonia* = J.-L. Ferrary, Rogatio Scribonia *proposant le rachat de Lusitaniens vendus comme esclaves et la création d'une* quaestio *pour punir le(s) responsable(s) de cette atteinte à la* fides populi Romani, in J.-L. Ferrary, P. Moreau (dir.), *Lepor.* Leges Populi Romani [En ligne], Paris : IRHT-TELMA, 2007 ; URL : *http://www.cn-telma.fr/lepor/notice653/* ; Date de mise à jour : 17/11/2019.

Forsythe, *Political Background* = G. Forsythe, *The Political Background of the* Lex Calpurnia *of 149 B.C.*, «The Ancient World» 17 (1988), 109-119.

Fraccaro, *Leges iudiciariae* = P. Fraccaro, *Sulle* « *leges iudiciariae* » *romane*, «RIL» 52 (1919), 335-370 (= *Opuscula*, 2, Pavie, 1957, 255-286 ; pagination dans cette édition).

Gruen, *RPCC* = E. S. Gruen, *Roman Politics and the Criminal Courts 149-78 B.C.*, Cambridge (Mass.) 1968.

Guérin, *Indomitae cupiditates* = C. Guérin, Indomitae cvpiditates*: le gouverneur provincial, son pouvoir et son désir dans les* Verrines *de Cicéron*, in P. Gilli (dir.), *La pathologie du pouvoir : vices, crimes et délits des gouvernants : Antiquité, Moyen* Âge*, époque moderne*, Leyde 2016, 42-71.

Laurence, *Introduction* = R. Laurence, *Introduction*, in R. Laurence, J. Berry (dir.), *Cultural Identity in the Roman Empire*, Londres, 1998, 1-9.

Johnston, *Military Consilium* = P.D. Johnston, *The Military Consilium in Republican Rome*, Piscataway 2008.

Lintott, *Imperium romanum* = A. Lintott, Imperium romanum. *Politics and Administration*, Londres-New York 1993.

Lintott, *Leges de repetundis* = A. Lintott, *The leges de repetundis and Associate Measures Under the Republic*, «ZRG» 98 (1981), 162-212.

Lundgreen, *Regelkonflikte* = C. Lundgreen, *Regelkonflikte in der römischen Republik. Geltung und Gewichtung von Normen in politischen Entscheidungsprozessen*, Stuttgart 2011.

Mommsen, *Droit public* = T. Mommsen, *Le Droit public romain*, Paris 1889-1896 (7 vol.).

Moreau, *Réitération* = P. Moreau, in J.-L. Ferrary, P. Moreau (dir.), *Lepor.* Leges Populi Romani [En ligne], Paris : IRHT-TELMA, 2007 ; URL : *http://www.cn-telma.fr/lepor/notice278/* ; Date de mise à jour : 15/02/2023.

Pina Polo, Díaz Fernández, *Quaestorship* = F. Pina Polo, A. Díaz Fernández, *The quaestorship in the Roman Republic*, Berlin-Boston 2019.

Richardson, *Lex Calpurnia* = J. Richardson, *The Purpose of the Lex Calpurnia de Repetundis*, «JRS» 77 (1987), 1-12.

Richardson, *Provincial Administration* = J. Richardson, *Roman Provincial Administration: 227 BC to AD 117*, Bristol 1984².

Ricchieri, *Flaminino e Catone* = T. Ricchieri, *Lucio Quinzio Flaminino e Catone nella narrazione liviana fra tradizione e censura (39, 42-43)*, in G. Baldo, L. Beltramini (ed.), Livius noster. *Tito Livio e la sua eredità*, Turnhout 2021, 159-176.

Rotondi, *Leges* = G. Rotondi, Leges publicae populi Romani. *Elenco cronologico con una introduzione sull'attivita legislativa dei comizi romani*, Milan 1912.

Santalucia, *Diritto* = B. Santalucia, *Diritto e processo penale nell'antica Roma*, Milan 1998².

Thompson, *Provincial Quaestors* = L.A. Thompson, *The Relationship between Provincial Quaestors and their Commanders-in-Chief*, «Historia» 11 (1962), 339-355.

Venturini, *La repressione* = C. Venturini, *La repressione degli abusi dei magistrati romani ai danni delle popolazioni soggette fino alla lex Calpurnia del 149 a.C.*, «BIDR» 72 (1969), 19-87.

Venturini, *Studi* = C. Venturini, *Studi sul* « *crimen repetundarum* » *nell'età repubblicana*, Milan 1979.

Fabio Guidetti

RES NONDUM IUDICATA: L'*ETHOS* DI SILLA TRA INCLINAZIONE NATURALE E CORRUZIONE DEL POTERE

1. *Introduzione*

Scopo di questo contributo è esaminare la questione che sta alla base del presente volume – quella del possibile effetto corruttore del potere – attraverso l'esempio del dittatore romano Lucio Cornelio Silla Felice (138-78 a.C.). La scelta di questo personaggio è dovuta al fatto che nelle fonti romane posteriori a Silla, in particolare nella riflessione filosofica tra I e II secolo d.C., la figura del dittatore venne utilizzata come vero e proprio paradigma degli effetti deleteri che il potere assoluto può provocare sull'animo di quanti giungano a esercitarlo. Tale posizione, a sua volta, è la diretta conseguenza della diffusione, a partire dai primi decenni del I secolo d.C., di una vulgata storiografica che ricostruiva la carriera politica e militare di Silla come la parabola discendente di un condottiero senza macchia che, una volta giunto al potere supremo, perde ogni capacità di autocontrollo al punto da trasformarsi nel crudele assassino dei propri concittadini.

Due passi divenuti celeberrimi negli studi sillani rappresentano la più compiuta illustrazione di questa posizione filosofica. Il primo si trova nella *Consolatio ad Marciam* di Seneca, ed è dunque di estrazione stoica (Sen. *dial*. 6.12.6)[1]:

> a felicissimo incipiam. L. Sulla filium amisit, nec ea res aut malitiam eius et acerrimam uirtutem in hostes ciuesque contudit aut effecit ut cognomen illud usurpasse falso uideretur, quod amisso filio adsumpsit nec odia hominum ueritus, quorum malo illae nimis secundae res constabant, nec inuidiam deorum, quorum illud crimen erat, Sulla tam felix. sed istud inter res nondum iudicatas abeat, qualis Sulla fuerit – etiam inimici fatebuntur bene illum arma sumpsisse, bene posuisse: hoc de quo agitur constabit, non esse maximum malum quod etiam ad felicissimos peruenit.

[1] Il testo è citato secondo l'edizione di Reynolds, *Dialogorum*; la traduzione, come tutte quelle seguenti, è mia. In generale sulla costruzione dell'argomentazione retorica nelle consolazioni di Seneca, particolarmente utili le riflessioni di Traina, *Introduzione*; Wilcox, *Grief*; Wilson, *Seneca*. Più in particolare sulla *Consolatio ad Marciam* vedi almeno Letta, *Seneca*, 53-58; Sauer, *Consolatio*, con bibliografia precedente.

Comincerò dall'uomo che gli dei favorirono più di ogni altro. Lucio Silla perse un figlio: ma questo evento non fiaccò la sua indole malvagia e il suo ardentissimo valore, che egli esercitò sia contro i nemici che contro i concittadini, né fece sì che egli sembrasse essersi appropriato a torto di quel soprannome, che assunse dopo la perdita del figlio senza temere né l'odio degli uomini, dalla cui sofferenza derivavano le sue eccessive fortune, né il risentimento degli dei, nei cui confronti era un atto d'accusa il fatto che Silla godesse di così tanto successo. Ma la questione di che genere di persona sia stato Silla resti pure tra quelle su cui ancora non si è potuto esprimere un giudizio: anche gli avversari riconosceranno che egli agì bene sia nel prendere le armi che nel deporle; resterà fermo il punto di cui qui si parla, e cioè che non è un male gravissimo quello che è capitato anche alle persone maggiormente favorite dagli dei.

Il secondo passo si trova invece nella *Vita di Silla* di Plutarco, ed è dunque di estrazione platonica (Plu. *Sull*. 30.6)[2]:

Μάριος μὲν οὖν ἀπ᾽ ἀρχῆς χαλεπὸς ὤν, ἐπέτεινεν, οὐ μετέβαλε τῇ ἐξουσίᾳ τὴν φύσιν· Σύλλας δὲ μετρίως τὰ πρῶτα καὶ πολιτικῶς ὁμιλήσας τῇ τύχῃ, καὶ δόξαν ἀριστοκρατικοῦ καὶ δημωφελοῦς ἡγεμόνος παρασχών, ἔτι δὲ καὶ φιλόγελως ἐκ νέου γενόμενος καὶ πρὸς οἶκτον ὑγρὸς ὥστε ῥᾳδίως ἐπιδακρύειν, εἰκότως προσετρίψατο ταῖς μεγάλαις ἐξουσίαις διαβολήν, ὡς τὰ ἤθη μένειν οὐκ ἐώσαις ἐπὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς τρόπων, ἀλλ᾽ ἔμπληκτα καὶ χαῦνα καὶ ἀπάνθρωπα ποιούσαις. τοῦτο μὲν οὖν εἴτε κίνησίς ἐστι καὶ μεταβολὴ φύσεως ὑπὸ τύχης, εἴτε μᾶλλον ὑποκειμένης ἀποκάλυψις ἐν ἐξουσίᾳ κακίας, ἑτέρα τις ἂν διορίσειε πραγματεία.

Mario in effetti, che aveva avuto un carattere aspro fin dall'inizio, con il potere accentuò, non mutò la propria natura; Silla invece, che inizialmente aveva goduto della propria fortuna con moderazione e restando entro i limiti civili, che si era costruito una fama di leader devoto all'aristocrazia e in grado di giovare al popolo, e che inoltre era stato fin da giovane amante degli scherzi

[2] Testo citato secondo l'edizione di Ziegler, *Vitae*. Per un inquadramento della *Vita di Silla* plutarchea si vedano almeno i contributi recenti di Duff, *Ambiguity*; Candau Morón, *Lysander*; Carrara, *Silla*, in part. 270-280; Hinard, *Sullana*, 15-21. Della vastissima bibliografia su Plutarco, oltre ai contributi raccolti in Haase, *Allgemeines*, mi limito a segnalare (senza alcuna pretesa di completezza) alcuni tra gli studi più recenti dedicati all'atteggiamento del filosofo nei confronti dei grandi personaggi della storia di Roma, e in generale agli intenti morali della sua produzione biografica: Frazier, *Histoire*; Duff, *Lives*; Roskam, Van der Stockt, *Virtues*; Muccioli, *Storia*; Stadter, *Plutarch*; Georgiadou, Lucchesi, *Lives*; Jacobs, *Heroes*; Promisel, *Lives*. Sull'atteggiamento di Plutarco rispetto a comportamenti incoerenti dei suoi personaggi cfr. in particolare Fulkerson, *Plutarch*, che tuttavia menziona solo brevemente l'esempio di Silla.

e incline alla compassione, tanto da piangere con facilità, giustamente ha fatto sì che le posizioni di grande potere siano state accusate di non permettere ai caratteri di restare com'erano in origine, e di renderli invece incostanti, pieni di sé e inumani. Se poi questo sia un moto di cambiamento del carattere naturale provocato dalla fortuna, o piuttosto la rivelazione, una volta al potere, di un'indole malvagia presente già da prima, potrà forse stabilirlo un'altra indagine.

Entrambi i filosofi dimostrano grave imbarazzo nel valutare la figura di Silla, ma per ragioni diverse. La difficoltà di Seneca è di natura squisitamente morale. Nell'articolare il suo argomento consolatorio, il filosofo utilizza un argomento retorico *a maiore*: se persino Silla, che era *Felix* per antonomasia in quanto costantemente protetto dal favore divino, dovette sopportare la perdita di un figlio, allora a maggior ragione anche Marcia dovrà consolarsi, poiché non può essere un male così terribile quello che è capitato anche a una persona così benvoluta dagli dei. Il personaggio di Silla è quindi introdotto come la più perfetta incarnazione di *felicitas*, la speciale condizione di colui che è oggetto di una particolare predilezione da parte delle divinità. L'imbarazzo di Seneca deriva, ovviamente, dal fatto che il personaggio da lui scelto come esempio era, alla sua epoca, già consacrato dalla vulgata storiografica e retorica come l'archetipo del tiranno assetato di sangue. A questo punto, la rinuncia esplicita a formulare un giudizio definitivo su Silla (*sed istud inter res nondum iudicatas abeat, qualis Sulla fuerit*) denuncia l'incapacità, da parte di Seneca, di interpretare in modo convincente la figura del dittatore secondo una chiave di lettura morale: dopo che per secoli generazioni di filosofi avevano individuato nel perseguimento della virtù il fondamento di ogni valore etico, non era facile accettare che a un uomo come Silla, dipinto dalla tradizione storiografica come spregiudicato e crudele nei confronti dei suoi stessi concittadini, gli dei avessero potuto concedere il pieno successo in ogni impresa.

Di diversa natura è invece la difficoltà di Plutarco: si tratta in questo caso di una difficoltà oggettiva connaturata al genere letterario, legata alla necessità, da parte del biografo, di attribuire un *ethos* coerente al suo protagonista. Da questo punto di vista, la personalità di Silla poneva un problema apparentemente insormontabile. Le fonti da cui Plutarco ricavava le sue informazioni fornivano infatti la rappresentazione di due personaggi completamente opposti: da un lato un comandante rispettoso delle leggi, delle prerogative del Senato e dei diritti dei cittadini; dall'altro un tiranno capriccioso e superbo, tanto incurante delle immani sofferenze da lui causate da poter essere definito ἀπάνθρωπος, 'privo di umanità'. È significativo che Plutarco non reagisca a tale aporia (come forse ci si potrebbe aspettare) mettendo in dubbio l'obiettività

di uno dei suoi due gruppi di fonti: egli, al contrario, accetta la trasformazione di Silla dall'uno all'altro carattere, e si interroga sulle sue possibili ragioni. A partire dall'esempio concreto del dittatore, la riflessione plutarchea si allarga quindi alla questione generale che è oggetto anche del presente volume: è possibile che un enorme potere, attribuito a un solo uomo, riesca a corromperne così tanto il carattere? o forse il potere agisce soltanto da catalizzatore, contribuendo a rivelare la vera natura delle persone, che una volta raggiuntolo si lasciano andare liberamente a tutti quegli eccessi dai quali prima si guardavano? Su questo punto Plutarco sospende il giudizio: per quanto filosofo, infatti, egli sta pur sempre redigendo una biografia, non un trattato di etica; le riflessioni di ordine più generale, egli afferma, meritano di essere approfondite con maggiore ampiezza in un'altra sede. Nessun trattato plutarcheo su questo argomento ci è tuttavia pervenuto: segno, forse, che trovare la risposta a questa domanda si è rivelata impresa troppo ardua anche per un filosofo della sua caratura.

Questa pretesa enigmaticità del personaggio di Silla è stata per lungo tempo accettata come un dato di fatto anche dagli studiosi moderni; anzi, ha purtroppo continuato a esserlo anche dopo la pubblicazione, nel 1967, del fondamentale contributo di Umberto Laffi dedicato alla demistificazione (al *debunking*, si direbbe nel linguaggio contemporaneo dell'informazione) del 'mito di Silla'[3]. Laffi ha giustamente attirato l'attenzione su come la pretesa incoerenza del personaggio di Silla, così spesso lamentata dalle fonti antiche, sia in realtà una diretta conseguenza del peculiare orientamento delle fonti stesse, e soprattutto del fatto che la vulgata storiografica sulla figura e l'opera del dittatore risente fortemente delle argomentazioni e della polarizzazione del periodo post-sillano. Nel contesto politico dei decenni centrali del I secolo a.C., gli attacchi contro la memoria di Silla, portati da storiografi e oratori di tendenze *populares* e filocesariane, devono essere interpretati in primo luogo come tentativi di danneggiare la reputazione di Pompeo, che si presentava all'opinione pubblica di Roma come l'erede del capitale politico del dittatore. D'altro canto, buona parte dell'ordine senatorio tendeva a distanziarsi dalla logica della contrapposizione tra fazioni per assumere una posizione più conciliante, che facilitasse la coesione del corpo civico; in quest'ottica, molti senatori che pure erano stati convinti sostenitori delle riforme istituzionali di Silla (si pensi a Cicerone) non esitavano a condannare quei comportamenti che percepivano come eccessivamente intransigenti nei confronti degli avversari politici. Si dovettero però attendere quindici anni perché la comunità scientifica

[3] Laffi, *Mito*.

traesse le logiche conseguenze delle argomentazioni di Laffi: soltanto all'inizio degli anni Ottanta, infatti, Arthur Keaveney e François Hinard hanno formulato una nuova interpretazione della figura di Silla, che finalmente è tornata ad assumere contorni meno enigmatici e più coerenti con il quadro morale e ideologico del patriziato tardorepubblicano[4]. La portata per certi versi rivoluzionaria di questa operazione è testimoniata dall'imbarazzo dimostrato da alcuni autorevolissimi membri della *Société des Études Latines* durante la discussione seguita alla presentazione del primo contributo di argomento sillano di Hinard[5]. La cronaca della seduta, pubblicata nello stesso numero della *Revue des Études Latines*, registra infatti una certa resistenza, da parte dei partecipanti, a rivedere il tradizionale giudizio storico su Silla: «M. Jal doute s'il est légitime de réhabiliter Sylla: la cruauté du dictateur est averée, proverbiale»; «M. Cl. Nicolet accorde qu'on ne saurait innocenter tout à fait Sylla»[6]. È notevole, a mio parere, che tali dubbi siano stati espressi da personaggi del calibro di Paul Jal e Claude Nicolet, due dei più autorevoli studiosi di storia romana del secolo scorso. La loro reazione mostra quanto profondamente la valutazione della figura e dell'opera di Silla sia stata influenzata da una lunga tradizione di giudizi moraleggianti, che emerge con chiarezza nell'impiego disinvolto di un linguaggio senz'altro più consono a un'aula di tribunale (*réhabiliter*, *averée*, *innocenter*) che alla serenità di una critica storica esercitata *sine ira et studio*. Ancora oggi, la revisione dell'immagine di Silla avviata oltre mezzo secolo fa da Umberto Laffi, pur potendosi considerare compiutamente formulata già nella prima metà degli anni Ottanta, fatica a imporsi non solo nei manuali scolastici e presso il pubblico dei non specialisti, ma persino tra quanti si occupano professionalmente di storia romana[7].

Nelle pagine che seguono vorrei contribuire a una riflessione più meditata e storicamente fondata sulla figura del dittatore, sulle sue azioni militari e sulla sua comunicazione politica, indagando più a fondo due aspetti che sono stati solo in parte chiariti nella storiografia degli ultimi decenni. Innanzitutto, cercherò di chiarire per quale motivo, in quale contesto e a opera di chi si sia prodotta la vulgata storiografica che ha influenzato così tanto la percezione di Silla nell'antichità e fino ai giorni

[4] Si vedano soprattutto le biografie del dittatore di Keaveney, *Sulla* e Hinard, *Sylla*.

[5] Hinard, *Naissance*.

[6] *Séances*, 5-6.

[7] Eckert, *Dictatorship* è solo l'esempio più recente (e destinato, temo, a non essere l'ultimo) di questo atteggiamento moraleggiante, nutrito da una lettura delle fonti viziata da gravi preconcetti e del tutto ignara della loro complessità e stratificazione.

nostri. In secondo luogo, vorrei definire su che cosa precisamente si sia fondata questa interpretazione tendenziosa di alcune decisioni di Silla, per cercare di comprendere se dietro tali scelte sia possibile riconoscere motivazioni coerenti sulla base di quanto sappiamo dei progetti istituzionali del dittatore e della sua comunicazione politica. In questo modo, possiamo forse sperare di risolvere il dilemma posto da Seneca e da Plutarco, restituendo al personaggio di Silla quella coerenza interna che la storiografia successiva gli ha così insistentemente negato.

2. *Silla come paradigma del tiranno: genesi di un luogo comune*

Non possiamo sapere se il problema dell'*ethos* di Silla fosse trattato dagli storiografi contemporanei o della generazione immediatamente successiva, per esempio da Sisenna o da Licinio Macro. Quel che è certo è che un'indagine sulla personalità del dittatore si ritrova già nel *Bellum Iugurthinum* di Sallustio, ma in termini molto differenti da quelli che conosciamo dalla tradizione più tarda (Sall. *Iug.* 95.2-4)[8]:

> Sed quoniam nos tanti uiri res admonuit, idoneum uisum est de natura cultuque eius paucis dicere; neque enim alio loco de Sullae rebus dicturi sumus et L. Sisenna, optume et diligentissume omnium qui eas res dixere persecutus, parum mihi libero ore locutus uidetur. igitur Sulla gentis patriciae nobilis fuit, familia prope iam extincta maiorum ignauia, litteris Graecis atque Latinis iuxta [atque doctissume] eruditus, animo ingenti, cupidus uoluptatum sed gloriae cupidior; otio luxurioso esse, tamen ab negotiis numquam uoluptas remorata … nisi quod de uxore potuit honestius consuli; facundus, callidus et amicitia facilis, ad simulanda <ac dissimulanda> negotia altitudo ingeni incredibilis, multarum rerum ac maxime pecuniae largitor. atque illi felicissumo omnium ante ciuilem uictoriam numquam super industriam fortuna fuit, multique dubitauere fortior an felicior esset; nam postea quae fecerit, incertum habeo pudeat an pigeat magis disserere.
>
> Ma, siccome la vicenda mi ha portato a ricordare un così importante personaggio, mi sembra opportuno spendere qualche parola sul suo carattere e sul suo stile di vita; infatti, da un lato non ho in programma di parlare altrove delle vicende di Silla, dall'altro ritengo che Lucio Sisenna, il quale ne ha riferito

[8] Il testo è citato secondo l'edizione di Reynolds, *Catilina*. Non è ovviamente questa la sede per fornire una bibliografia, anche solo di massima, su Sallustio e sul *Bellum Iugurthinum*: mi limito soltanto a segnalare, tra le pubblicazioni più recenti, alcuni lavori concentrati sugli aspetti retorici e sugli intenti storiografici dell'autore: Rosenblitt, *Politics*; López Barja de Quiroga, *Sallust*; Feldherr, *Sight*; Knopf, *Geld*; Shaw, *Reading*.

nel modo migliore e più accurato fra tutti coloro che hanno descritto quelle vicende, ne abbia parlato poco liberamente. Ebbene, Silla fu un personaggio di spicco, di stirpe patrizia, di famiglia ormai quasi scomparsa a causa dell'inattività degli avi, istruito in egual modo [e con grande erudizione] nelle lettere greche e in quelle latine, di grande intelligenza, avido di piaceri ma ancor più avido di gloria; amava il lusso nella vita privata, tuttavia il piacere non lo distolse mai dai doveri … se non per il fatto che avrebbe potuto decidere in modo più decoroso riguardo alla moglie; eloquente, astuto, disponibile nell'amicizia, l'impenetrabilità del suo carattere nel simulare <e dissimulare> le sue azioni era incredibile, generoso sotto molti aspetti e soprattutto per quanto riguarda il denaro. E nonostante su di lui, più che su chiunque altro, gli dei abbiano dispensato il loro favore, prima della vittoria nella guerra civile la sua fortuna non fu mai superiore alla sua intraprendenza, e molti furono in dubbio se egli fosse più valoroso o più benvoluto dagli dei; per quanto riguarda ciò che fece dopo, non so se discorrerne sarebbe più imbarazzante o più doloroso.

Il ritratto sallustiano di Silla è stato reso giustamente famoso da Antonio La Penna quale paradigma del 'ritratto paradossale', caratterizzato da una commistione inestricabile di aspetti positivi e negativi, che contribuiscono a costruire un personaggio di affascinante complessità, estremamente efficace dal punto di vista narrativo[9]. Ai fini della nostra indagine, tuttavia, è fondamentale notare che Sallustio non descrive alcun mutamento del carattere di Silla prima e dopo la vittoria nella guerra civile e il conseguente raggiungimento del potere supremo: secondo lo storico, le qualità positive e i difetti di Silla erano presenti contemporaneamente fin dall'inizio in quanto tratti costitutivi della sua personalità. Di conseguenza, Sallustio ha buon gioco nell'interpretare le azioni positive della prima fase della carriera di Silla come frutto della sua straordinaria abilità di simulazione: si tratta di una modalità di *character assassination* tra le più tipiche della storiografia latina (si pensi al Tiberio di Tacito, per limitarci all'esempio più famoso), che consente di svalutare tutte le azioni positive di un personaggio che si intende presentare come negativo, interpretandole come insincere e volte solo a ingannare l'interlocutore. Come si può facilmente comprendere, una tale presentazione conferisce al personaggio una indubbia coerenza interna, del tutto sconosciuta al Silla di Seneca e di Plutarco.

Nel passo appena citato Sallustio programmaticamente afferma di non voler descrivere nel dettaglio gli eventi successivi alla vittoria di Silla nella guerra civile; anche nella sua opera maggiore, le *Historiae*, parlerà di questi avvenimenti solo come antefatto, dal momento che

[9] La Penna, *Ritratto*; vedi anche, più recentemente, Carrara, *Silla*.

la narrazione storica vera e propria, come è noto, incominciava dalla morte del dittatore. Molto si è speculato sulle possibili motivazioni di tale reticenza. È vero che un resoconto completo di quel periodo era fornito dalle *Storie* di Sisenna, autore che peraltro Sallustio menziona esplicitamente, nel brano appena citato, come la fonte più autorevole (seppur non priva di difetti) sull'argomento. Ma si può anche ipotizzare che la narrazione del periodo della dittatura, proprio a causa della concentrazione del potere nelle mani di una sola persona, non fosse particolarmente funzionale all'interpretazione che Sallustio intendeva offrire della storia recente di Roma: sia nelle opere monografiche che nei frammenti conservati delle *Historiae*, infatti, Sallustio rappresentava gli scontri tra fazioni, le guerre civili, le stragi come la conseguenza di una involuzione politica e morale che coinvolgeva l'intera società romana, e che non poteva essere ridotta alle scelte di un singolo personaggio, per quanto potente, e per quanto già allora oggetto di una leggenda nera alimentata dalla retorica di parte *popularis*[10]. Questa idea sallustiana di una colpa collettiva dell'intero popolo romano, alla cui abiezione morale la dittatura di Silla avrebbe fatto soltanto da catalizzatore, è espressa in modo emblematico dalle parole di Sall. *Cat.* 11.4:

Sed postquam L. Sulla armis recepta re publica bonis initiis malos euentos habuit, rapere omnes, trahere, domum alius, alius agros cupere, neque modum neque modestiam uictores habere, foeda crudeliaque in ciuis facinora facere.

Ma dopo che Lucio Silla, una volta riconquistata con le armi la Repubblica, nonostante gli inizi positivi produsse risultati dannosi, ecco che tutti si misero a rapinare e ad arraffare, a desiderare chi una casa, chi proprietà terriere; i vincitori non ebbero né misura né moderazione e commisero delitti orribili e crudeli nei confronti dei concittadini.

Ovviamente le opere di Sallustio non esauriscono l'ampio ventaglio della produzione storiografica e delle opinioni politiche negli anni immediatamente successivi alla morte di Cesare. È però significativo, a mio parere, che persino in uno storiografo eminentemente filocesariano come Sallustio non ritroviamo quel giudizio morale di condanna della responsabilità personale di Silla che caratterizza la maggior parte delle

[10] Guidetti, *Eroe*, 222-231. Sull'assenza di una moralità esemplare nella narrazione sallustiana vedi recentemente anche Baier, *Geschichtsschreibung*; su come questa rappresentazione si intreccia con il tema della decadenza, tipico della storiografia romana, vedi Biesinger, *Dekadenzdiskurse* e Vassiliades, *Décadence*. In particolare sulle *Historiae*, oltre all'indispensabile ricostruzione filologica del libro I da parte di La Penna, Funari, *Historiae*, si veda ora anche Gerrish, *Histories*.

fonti più tarde. Se dunque l'interpretazione *popularis* delle guerre civili ha certamente fornito gran parte dei materiali storiografici e retorici che poi sono stati usati per la costruzione di una memoria negativa di Silla, bisogna tuttavia riconoscere che fino a tutti gli anni Trenta del I secolo a.C., almeno nelle fonti pervenuteci, il ritratto del dittatore non è strutturato secondo quella dicotomia schematica che lo caratterizzerà presso gli autori di età imperiale.

Quando, dunque, e per opera di chi si sviluppa questo doppio ritratto di Silla, con il suo passaggio brusco e inspiegato da condottiero magnanimo a tiranno sanguinario? In altra sede ho esposto nel dettaglio l'ipotesi che il responsabile di questa interpretazione sia stato Tito Livio, la cui versione della storia di Roma divenne immediatamente classica e assunse un valore normativo per le generazioni successive[11]. Riassumo qui brevemente le linee essenziali dell'argomentazione. Come è noto, i libri di Livio dedicati alle guerre civili non ci sono pervenuti; tuttavia, in base ai riassunti delle *periochae* si evince che un repentino cambiamento di prospettiva, da una posizione spiccatamente filosillana a una decisamente critica nei confronti delle azioni del dittatore, doveva verificarsi nel corso del libro 88[12]. Questo cambiamento di prospettiva dipende certo dalle fonti utilizzate da Livio – ma la scelta di quali fonti seguire è conseguenza dell'impostazione e degli intenti dello storiografo. Per quanto riguarda la carriera politica e militare di Silla fino alla vittoria nella guerra civile, Livio (come farà più tardi anche Plutarco) poteva utilizzare innanzitutto le memorie redatte dal dittatore stesso: si trattava di una fonte ricchissima di informazioni di prima mano, raccontate naturalmente dal punto di vista del protagonista, che non vi era certo rappresentato in modo negativo. Erano inoltre disponibili fonti storiografiche di ambito senatorio, tra cui soprattutto le *Storie* di Sisenna, che, pur deprecando gli eccessi della guerra civile, denunciavano esplicitamente l'illegittimità e gli abusi del governo mariano, colpevo-

[11] Guidetti, *Eroe*, 232-252. È ovviamente impossibile fornire in questa sede una bibliografia esaustiva sull'opera liviana. Oltre all'introduzione, per molti aspetti ancora utilissima, di Moreschini, *Livio*, segnalo almeno, tra gli studi più recenti, i lavori di Feldherr, *Spectacle*; Kraus, *Repetition*; Chaplin, *History*; Mineo, *Tite-Live*; Burton, *Preface*; Pausch, *Livius*; Chaplin, *Exempla*; Vasaly, *Philosophy*; Baldo, Beltramini, *Primordio*; Vassiliades, *Décadence*; Baldo, Beltramini, *Livius*; Keegan, *Women*; Mészáros, *Tite-Live*; Roncaglia, *Livio*; Steffensen, *Laboratorium*; Zenk, *Anfänge*; Pausch, *Livy*.

[12] Liv. *per.* 88.1: «Sylla … reciperata … re p. pulcherrimam uictoriam crudelitate, quanta in nullo hominum fuit, inquinauit» («Silla … , dopo aver riscattato la Repubblica, insozzò tale gloriosissima vittoria con una crudeltà quale non vi fu in alcun altro essere umano»). Il testo delle *periochae* liviane è citato secondo l'edizione di Jal, *Abrégés*.

le dell'assassinio di numerosi esponenti illustri dell'ordine senatorio[13]. Quali fonti esistevano invece per la parte successiva della vita di Silla, quella *post ciuilem uictoriam*?

L'opera autobiografica di Silla non includeva, con ogni probabilità, un resoconto dettagliato dei provvedimenti istituzionali e legislativi presi durante la dittatura, né una loro giustificazione dal punto di vista politico e ideologico[14]. Se è vero infatti che le memorie di Silla si caratterizzavano per la loro eccezionale lunghezza (ben 22 libri) rispetto ad altri scritti appartenenti al genere dei *commentarii* (quelli di Cesare, per esempio, comprendono in tutto 10 libri, non contando il libro VIII del *De bello Gallico* compilato da Aulo Irzio), sembra tuttavia che nell'economia dell'opera lo spazio dedicato al periodo della dittatura fosse abbastanza limitato: così almeno si può ipotizzare sulla base di un breve frammento, attribuito dal grammatico tardoantico Prisciano di Cesarea al libro XXI, in cui Silla parlava di una *summa pernicies* che avrebbe messo in pericolo la sopravvivenza stessa di Roma. Il raffronto proposto da R.G. Lewis[15] con un passo di Velleio Patercolo (Vell. 2.27.1), derivato anch'esso con ogni probabilità dall'opera autobiografica del dittatore, permette di attribuire il frammento citato da Prisciano alla narrazione della battaglia della Porta Collina, che il 1 novembre dell'82 a.C. decise le sorti della guerra civile: anche in Velleio, infatti, il momento dello scontro viene qualificato come un *summum discrimen* non solo per Silla, ma per lo Stato romano in generale, secondo un'interpretazione degli eventi che (come si vedrà tra poco) corrisponde a quella proposta dalla comunicazione politica del dittatore. Se dunque, come sembra, la battaglia della Porta Collina era narrata nel penultimo libro delle memorie di Silla, si può ipotizzare che queste ultime non includessero una discussione approfondita delle iniziative politiche da lui prese dopo la vittoria, ma si concentrassero principalmente sulla narrazione delle sue imprese militari e sulla legittimazione del suo comportamento durante la guerra civile[16]. Questo genere letterario, in effetti, derivato dai rapporti presentati dai magistrati al Senato a conclusione delle loro

[13] Sulla posizione senatoria nella guerra civile tra Mario e Silla (e nella storiografia a essa dedicata) si veda Badian, *Waiting*; sulla figura di Sisenna nel contesto politico e letterario del I secolo a.C., dopo il fondamentale Perutelli, *Prolegomeni*, vedi almeno Sensal, *Étude*; Timpe, *Sisenna*; Krebs, *Sisenna*; Krebs, *Titulature*.

[14] Sull'opera autobiografica di Silla vedi da ultimi Chassignet, *Autobiographie*; Scholz, *Commentarii*; Alonso Núñez, *Autobiografía*; Smith, *Memoirs*; Thein, *Felicitas*; Wiseman, *Supernatural*; Flower, *Memoirs*; Flower, *Rapture*; Lange, Vervaet, *Sulla*; Burgeon, *Incendie*, 249-250.

[15] Lewis, *Autobiography*, 517-519.

[16] Thein, *Felicitas*, 100-102; cfr. ora anche Stadter, *Omission*.

attività in provincia, aveva come scopo primario quello di spiegare e giustificare le scelte del protagonista, in particolare in materia militare, dinanzi a un pubblico di lettori che non avevano potuto assistere agli eventi. La discussione dell'operato politico di un magistrato all'interno della città di Roma non era invece considerata argomento per questo tipo di scritti, ma trovava spazio in altri generi letterari quali l'oratoria e la storiografia. Del resto, come ha riconosciuto Christopher Smith, anche i frammenti conservati delle altre cosiddette 'autobiografie politiche' redatte da personaggi attivi nella tarda età repubblicana (Marco Emilio Scauro, Publio Rutilio Rufo, Quinto Lutazio Catulo) si riferiscono esclusivamente a episodi salienti delle rispettive carriere militari, e mai alla discussione di provvedimenti di natura più spiccatamente politica o istituzionale[17].

In assenza di una testimonianza diretta uscita dalla penna del dittatore, doveva comunque essere disponibile a Livio una buona quantità di altre fonti contemporanee, basate su visioni politiche molto diverse, che davano giudizi opposti sulle azioni di Silla e sui provvedimenti da lui presi nei confronti dei suoi nemici politici[18]. Accanto alle fonti più propriamente storiografiche, è probabile che circolassero anche scritti di stampo autobiografico o memorialistico: un tipo di letteratura ben attestato per le proscrizioni triumvirali grazie alla testimonianza di Appiano[19], ma la cui esistenza non mi sembra eccessivamente azzardato ipotizzare anche per quelle sillane. Tra queste fonti, Livio deve aver scelto quelle caratterizzate da un maggior potenziale drammatico, che appartenevano naturalmente alla tradizione *popularis*, più incline a solidarizzare con le vittime della repressione sillana e dunque a suscitare la compassione del lettore mediante il ricorso a narrazioni patetiche. La *periocha* al libro 88 cita tre episodi che vengono elevati a emblematici della smisurata crudeltà di Silla: il massacro dei prigionieri di guerra dopo la battaglia della Porta Collina; la distruzione della città di Preneste, centro dell'ultima resistenza dei leader mariani; e l'esecuzione di Marco Mario Gratidiano, il principale esponente della fazione mariana rimasto a Roma. Naturalmente è possibile che anche molti altri episodi fossero stati raccontati o almeno accennati nella trattazione liviana; tuttavia, non bisogna sottovalutare il fatto che gli stessi tre episodi ricordati nella *periocha*, e soltanto questi tre, si ritrovano in quegli autori del periodo giulio-claudio (Valerio Massimo, Seneca, Lucano) che proprio

[17] Smith, *Memoirs*, 68-75.

[18] Sulla storiografia latina del periodo delle guerre civili vedi di recente Westall, *Historians*.

[19] Guidetti, *Tragico*, 133-138.

da Livio traggono la maggior parte delle loro informazioni di natura storica[20]. Da ciò ritengo si possa evincere che Livio doveva aver dato grande risalto proprio a questi tre episodi, approfittando delle loro potenzialità drammatiche per farne dei veri e propri 'pezzi di bravura' retorici, nel segno di quella tecnica narrativa, particolarmente amata dagli storiografi latini, che va sotto il nome di 'storiografia tragica'[21]. Notevole è soprattutto la fondamentale differenza dell'impostazione liviana rispetto a quell'idea di responsabilità collettiva del popolo romano che abbiamo visto espressa da Sallustio: la *periocha* del libro 88 attribuisce infatti direttamente a Silla, e soltanto a lui, la responsabilità dei massacri avvenuti al termine della guerra civile (*trucidauit … caedibus repleuit … concidi iussit … necauit*)[22] – una posizione, anche questa, che ritroviamo puntualmente nelle fonti successivi che si basano sulla narrazione liviana.

Tra gli autori che accettano questa impostazione antisillana nel giudicare la gestione del potere assoluto da parte del dittatore va senz'altro annoverato anche Plutarco. Non sembra tuttavia che il biografo abbia attinto direttamente a Livio come fonte. Dei tre episodi citati sopra, che dovevano formare il nucleo 'tragico' del libro 88 di Livio, la *Vita di Silla* plutarchea descrive in dettaglio soltanto il racconto dell'uccisione dei prigionieri di guerra, tra l'altro con una significativa variazione, dal momento che Plutarco colloca questo avvenimento «nella zona del Circo [Flaminio]» (παρὰ τὸν ἱππόδρομον) anziché nella Villa Pubblica (Plu. *Sull.* 30.2-4). Al massacro dei Prenestini e all'esecuzione di Gratidiano è dedicato invece pochissimo spazio (Plu. *Sull.* 32.1 e 32.2, rispettivamente). Inoltre, Plutarco attribuisce la responsabilità dell'uccisione di Gratidiano non a Silla, bensì a Catilina: l'importanza assunta nel racconto plutarcheo da questo personaggio, il cui ruolo politico nell'82/81 a.C. doveva essere tutto sommato ancora poco rilevante, consente di ipotizzare che Plutarco abbia attinto per questo dettaglio a una fonte biografica o esegetica su Cicerone, interessata a ricostruire la carriera

[20] Val. Max. 9.2.1; Sen. *dial.* 1.3.7-8 e 5.18.1-2, *ben.* 5.16.3, *clem.* 1.12.1-2; Lucan. 2.145-220.

[21] Sulla cosiddetta 'storiografia tragica' vedi Guidetti, *Tragico*, 144-148, con riferimenti alla bibliografia precedente.

[22] Liv. *per.* 88.2: «[Sylla] … VIII milia dediticiorum in uilla publica trucidauit, tabulam proscriptionis posuit, urbem ac totam Italiam caedibus repleuit inter quas omnes Praenestinos inermes concidi iussit, Marium, senatorii ordinis uirum, cruribus bracchiisque fractis, auribus praesectis et oculis effossis necauit» («[Silla] … trucidò 8000 prigionieri nella Villa Pubblica, pubblicò una lista di proscrizione, riempì la città e l'Italia intera di stragi, tra le quali ordinò che venissero sterminati tutti i Prenestini nonostante fossero disarmati, e uccise Mario, un membro dell'ordine senatorio, dopo avergli spezzato le gambe e le braccia, tagliate le orecchie e cavati gli occhi»).

criminale di uno dei più acerrimi avversari del grande oratore[23]. Tutte queste differenze sono sufficienti, a mio parere, per escludere che Plutarco dipenda dalla versione liviana degli eventi; come Livio, tuttavia, anche il biografo deve aver attinto a fonti di impostazione *popularis*, che presentavano un giudizio fortemente critico sull'atteggiamento tenuto da Silla nel periodo successivo alla vittoria nella guerra civile. Pur non dipendendo direttamente da Livio, Plutarco giunge quindi a un'interpretazione della dittatura sillana sostanzialmente coerente con quella liviana; e non possiamo escludere che il biografo, nel formulare il suo giudizio complessivo sulla figura di Silla, sia stato influenzato dall'opinione dominante tra le fonti latine a lui contemporanee, che derivava, questa sì, direttamente dall'autorità di Livio.

3. *Il Silla liviano: un esempio per il futuro principe?*

A questo punto dovremo rispondere alla domanda: per quale motivo Livio decise di costruire proprio in questo modo il personaggio di Silla? Come ho sostenuto altrove, sono convinto che la parabola del Silla liviano, con la sua trasformazione repentina da eroico restauratore della libertà del popolo romano a tiranno sanguinario, intendesse innanzitutto offrire ai lettori contemporanei un esempio morale, mostrando loro come anche il migliore dei cittadini, fedele ai valori della repubblica, scrupolosamente rispettoso delle leggi, amato e protetto dagli dei, una volta investito di un potere assoluto e privo di contrappesi istituzionali poteva diventare un enorme rischio per la sicurezza della comunità e dei singoli cittadini. Come è facile intuire, sostenere un'opinione di questo tipo in piena età augustea non era affatto banale: nelle intenzioni di Livio – un autore le cui simpatie repubblicane erano ben note sia ai contemporanei che alle generazioni successive[24] – l'esempio di Silla doveva con ogni probabilità servire di avvertimento ai lettori, mettendo dinanzi ai loro occhi i rischi a cui la comunità andava incontro decidendo di consegnare enormi poteri discrezionali nelle mani di un uomo solo, fosse anche un personaggio dotato di ogni virtù[25]. Rispetto a quanto ho scritto in precedenza su questo argomento, ritengo tuttavia che valga la pena definire meglio la posizione liviana dal punto di vista cro-

[23] Il ruolo di Catilina come esecutore materiale dell'assassinio di Gratidiano è ricordato anche in [Q. Cic.] *pet.* 10.

[24] Si ricorderà il celebre aneddoto raccontato da Tac. *ann.* 4.34.3, secondo cui Augusto definiva scherzosamente Livio *Pompeianus*, proprio a causa delle sue simpatie repubblicane che lo portarono a esprimere un giudizio storico decisamente negativo sulla figura di Cesare.

[25] Guidetti, *Eroe*, 248-252.

nologico, tentando di ricostruire con maggior precisione il contesto in cui lo storico scriveva, per capire così a quale situazione precisamente egli potesse riferirsi. Non sappiamo molto, in realtà, della composizione e della pubblicazione delle diverse parti dell'opera di Livio: le uniche date certe sono la pubblicazione dei primi libri (con ogni probabilità la prima pentade) entro il 25 a.C. e quella degli ultimi 12 (dal libro 121 in poi) dopo il 14 d.C.[26]. Postulando per i libri intermedi un ritmo di pubblicazione abbastanza regolare, dovremo immaginare che Livio abbia pubblicato una decade più o meno ogni 3 o 4 anni: sulla base di questa scansione cronologica, si arriverebbe, per i libri 81-90 (che andavano dalla morte di Mario a quella di Silla), a una data di pubblicazione nei primi anni del I secolo d.C. Si tratta naturalmente di un calcolo del tutto ipotetico, in assenza di indicazioni esplicite nelle fonti; tuttavia, se anche una datazione precisa è destinata a sfuggirci, mi sembra comunque abbastanza sicuro che questa parte dell'opera liviana andrà datata, all'incirca, nella parte finale del principato di Augusto. Se si accetta questa cronologia di massima, allora ben difficilmente l'involuzione morale del Silla liviano, con il suo avvertimento sui rischi connaturati al potere assoluto, potrà essere interpretata come un *exemplum* rivolto direttamente allo stesso Augusto: nel periodo pluridecennale in cui era rimasto alla guida di Roma, infatti, il principe aveva ampiamente dimostrato di saper gestire senza eccessivi abusi un potere virtualmente assoluto, la cui base ideologica restava pur sempre il consenso dei cittadini. Ma Augusto era ormai in là con gli anni, e si poneva con sempre più urgenza il problema di che cosa dovesse avvenire della repubblica una volta morto l'uomo che l'aveva ristabilita e che si era fatto garante del corretto funzionamento dei suoi meccanismi istituzionali. Se teniamo presente questo contesto, allora è possibile che le considerazioni di Livio debbano essere interpretate all'interno del dibattito sull'eredità politica di Augusto, e che il Silla liviano sia quindi figura non dello stesso Augusto, bensì di Tiberio, l'uomo che dopo il 4 d.C., in seguito alla morte del giovane Gaio Cesare, era rimasto l'unico erede del principe.

Con ciò, si badi bene, non intendo affatto sostenere che Livio si sia fatto portavoce di un discorso antitiberiano: le tangenze tra Silla e l'erede di Augusto sono molteplici nelle fonti, e non è affatto detto che l'accostamento tra i due personaggi sia stato ideato dai detrattori di Tiberio per screditarlo e dare di lui un'immagine tirannica. Non mi sembra impossibile, anzi, che l'esempio di Silla possa aver avuto un ruolo, insieme con quelli di Cesare e dello stesso Augusto, nel dibattito sul futuro del principato, dibattito al quale Tiberio stesso dovette pro-

[26] Sul possibile ritmo di composizione dell'opera liviana sono ancora utili le considerazioni di Syme, *Livy*, 28-42.

babilmente prendere parte, confrontandosi con le più importanti figure sulla scena politica e intellettuale di Roma. La carriera del dittatore presentava in effetti molteplici punti di contatto con quella del futuro principe: entrambi giunsero al potere supremo dopo una carriera lunga e ricca di successi militari, durante la quale diedero prova non soltanto di grandi capacità di leadership, ma anche di scrupolosa fedeltà alle leggi e ai valori repubblicani; inoltre, entrambi erano andati incontro a rovesci di fortuna, che li avevano portati a soggiornare per diversi anni in Oriente rimanendo esclusi dalla vita politica della capitale. Soprattutto, Silla poteva fornire un modello e una fonte di ispirazione per quanti, a Roma, mirassero a un recupero più autentico ed efficace del funzionamento delle istituzioni repubblicane, guidati dalla convinzione che, dopo essere rimasto per oltre quarant'anni sotto la tutela di un uomo solo investito di un potere eccezionale, l'ordine senatorio potesse ora riprendere in mano il governo della città senza farla piombare di nuovo nell'incubo delle guerre civili. Alcuni atteggiamenti dello stesso Tiberio, in effetti, si prestano a essere interpretati in questo senso: si pensi per esempio alla sua riluttanza, mostrata a più riprese, ad assumere il potere supremo; al rifiuto del titolo di *pater patriae*; alla sua attenzione per il rispetto scrupoloso delle leggi, che giungeva fino all'ostentata rinuncia all'esercizio della clemenza; alla continua ricerca di una partecipazione attiva del Senato alle decisioni politiche, delle quali era chiamato a condividere esplicitamente la responsabilità; infine, alla stessa scelta di ritirarsi dalla vita pubblica di Roma, come per osservare da lontano il funzionamento delle istituzioni. Tutti questi atteggiamenti possono effettivamente essere interpretati come un tentativo, da parte di Tiberio, di richiamarsi all'esempio di Silla – non certo a quello del Silla dittatore, che come si è visto si prestava a essere descritto come paradigma di crudeltà tirannica, ma piuttosto a quello del Silla dopo la deposizione della dittatura: una sorta di leader repubblicano ideale, il cui potere si basava esclusivamente sull'*auctoritas* derivante dalle eccezionali imprese compiute (un potere, diremmo in termini moderni, di *moral suasion*). Una figura del genere, a mio parere, poteva fungere da modello di comportamento per un principe repubblicano, che desiderasse per sé un ruolo nella vita istituzionale di Roma meno invasivo rispetto a quello che aveva avuto Augusto[27].

[27] Per un ritratto abbastanza equilibrato di Tiberio, che rivede il quadro estremamente negativo tracciato dalle fonti storiografiche senza tralasciare i molti aspetti problematici del carattere del personaggio, vedi ora Burgeon, *Tibère*. Più in particolare sul personaggio di Tiberio in Tacito, interpretato alla luce dei rapporti tra il principe e l'ordine senatorio, cfr. anche Shannon-Henderson, *Religion*, 25-68; Schössler, *Tiberius*. Sull'esercizio della clemenza da parte di Tiberio vedi anche Cowan, *Clementia*.

Naturalmente, l'accostamento con Silla venne prontamente recepito dai nemici di Tiberio, che lo usarono per criticarne la presunta crudeltà e vendicatività: un anonimo epigramma conservato da Svetonio assimila gli effetti attesi dal rientro di Tiberio a Roma dopo la morte di Gaio Cesare a quelli del rientro in città dei protagonisti delle guerre civili. Tra questi ultimi, proprio Silla è il primo esempio citato, subito seguito da quelli di Mario e di Antonio (Suet. *Tib.* 59.2)[28]:

Aspice felicem sibi, non tibi, Romule, Sullam
et Marium, si uis, aspice, sed reducem,
nec non Antoni ciuilia bella mouentis
non semel infectas aspice caede manus,
et dic: Roma perit! regnauit sanguine multo
ad regnum quisquis uenit ab exilio.

O Romolo, guarda Silla, la cui divina protezione andò a beneficio suo e non tuo;
e guarda Mario, se vuoi, ma guardalo quale tornò;
e anche le mani di Antonio, lo scatenatore di guerre civili,
guardale, insozzate di sangue, e non una volta soltanto;
e di': «Roma muore! Ha regnato con grande spargimento di sangue
chiunque sia giunto al potere supremo dall'esilio».

All'opposto, è senz'altro possibile che l'accostamento tra Tiberio e Silla abbia funzionato anche in senso contrario: che, cioè, le crescenti difficoltà nelle relazioni tra Tiberio e l'ordine senatorio abbiano contribuito significativamente a un ulteriore rafforzamento della 'leggenda nera' del dittatore presso gli autori del periodo giulio-claudio, che in Silla potevano vedere (e criticare) una sorta di Tiberio *ante litteram*. Colpisce, in particolare, l'insistenza delle fonti sulla capacità di dissimulazione, che costituisce il principale tratto comune alla rappresentazione di Tiberio e a quella di Silla. Le più importanti fonti storiografiche sul principato di Tiberio (Tacito *in primis*) utilizzano, in effetti, la dissimulazione come una sorta di chiave di lettura universale, che consente di ridurre alla coerenza tutte le azioni compiute da un personaggio così complesso: se si desidera dare una caratterizzazione negativa a una figura che però ha compiuto anche azioni che potrebbero essere interpretate in senso positivo, basterà attribuire queste ultime a un intento di

[28] Il testo è citato secondo l'edizione di Kaster, *Vita*. In generale sulle biografie di Svetonio si vedano, oltre allo studio fondamentale di Gascou, *Suétone*, anche i lavori di Power, Gibson, *Suetonius*; Duchêne, *Auctoritas*; Poulle, *Éloges*; Garrett, *Structure*; Schulz, *Deconstructing*, 267-357; Duchêne, *Écrire*.

dissimulazione, bollandole come insincere e volte solo ad accattivarsi favore e fiducia, per poter meglio colpire a tradimento in seguito. Tale spiegazione può aver influito anche sull'interpretazione della figura di Silla nella prima età imperiale, facendo propendere molti autori di questo periodo per la seconda delle alternative prospettate da Plutarco: che, cioè, il raggiungimento del potere supremo abbia semplicemente posto fine alla necessità di Silla di simulare un atteggiamento virtuoso, dando libero sfogo a quella crudeltà che, secondo questa linea di pensiero, costituiva il tratto fondamentale del suo carattere.

4. *Una lettura alternativa: Silla giusto e (occasionalmente) clemente*

Nell'ultima parte del presente contributo vorrei invece soffermarmi su un'interpretazione alternativa delle tragiche vicende seguite alla vittoria di Silla nella guerra civile, di cui rimane traccia in alcune fonti successive che si distanziano, almeno in parte, dalla vulgata storiografica divenuta maggioritaria in età imperiale. La caratteristica principale di questa interpretazione è il tentativo di spiegare il comportamento del dittatore come la logica conseguenza del suo carattere e della linea d'azione da lui seguita fino a quel momento, preservando quindi la coerenza interna del personaggio e lasciando anzi intravedere, dietro le sue azioni, un disegno politico ben preciso. La più importante di queste fonti è il I libro delle *Guerre civili* di Appiano. Si tratta in realtà di una fonte per certi versi molto problematica, a causa della sua impostazione decisamente attualizzante: Appiano, infatti, istituisce numerosi paralleli tra la posizione di Silla durante la dittatura e il ruolo dell'imperatore nella vita politica di Roma nel II secolo d.C., cercando di rintracciare *in nuce* nell'esperienza sillana alcuni aspetti autocratici del sistema di governo contemporaneo all'autore. Come è facile immaginare, questo atteggiamento anacronistico non favorisce la corretta interpretazione degli eventi storici: per esempio, impedisce ad Appiano di comprendere appieno il funzionamento istituzionale della dittatura sillana, provocando alcune gravi incomprensioni. Una delle principali riguarda il problema della deposizione della dittatura: Appiano ritiene infatti, erroneamente, che Silla abbia mantenuto questa carica per quasi due anni, anziché per i consueti sei mesi – un'incomprensione in cui lo storico alessandrino è stato seguito anche da molti dei meno avveduti studiosi moderni, nonostante le fonti indichino con grande chiarezza che le istituzioni repubblicane avevano ripreso a funzionare normalmente già

intorno alla metà dell'81 a.C.[29]. Addirittura, secondo Appiano nell'anno 80 a.C. Silla sarebbe stato contemporaneamente dittatore e console: un vero e proprio *monstrum* istituzionale non attestato in età sillana, ma che si verificò durante la dittatura di Cesare, e nel quale Appiano individua un precedente per una pratica comune alla sua epoca, vale a dire la saltuaria assunzione del consolato da parte degli imperatori[30].

Ciò non significa, tuttavia, che Appiano abbia utilizzato soltanto fonti di carattere antisillano. Per esempio, la sua descrizione della proscrizione sillana (App. *BC* 1.441-446) è estremamente impersonale, e anzi si caratterizza per la sua pressoché totale genericità: rispetto alle oltre ottanta storie individuali di proscritti con cui Appiano riempie quasi tutto il IV libro delle *Guerre civili*, dedicato alle proscrizioni triumvirali[31], il racconto della proscrizione sillana nel I libro risulta estremamente condensato e asciutto. A fronte del compiacimento con cui Appiano nel IV libro fa propri gli stilemi della cosiddetta 'storiografia tragica', colpisce soprattutto l'assenza di un episodio dal grande potenziale drammatico come quello dell'esecuzione di Gratidiano, che costituiva, come abbiamo visto, il culmine retorico delle fonti di tradizione liviana. Sono invece regolarmente presenti gli altri due episodi citati nella *periocha* del libro 88 di Livio, vale a dire il massacro dei prigionieri dopo la battaglia della Porta Collina e la distruzione di Preneste; tuttavia, il modo in cui Appiano racconta questi due episodi è molto diverso da quello delle fonti di tradizione liviana. La differenza di impostazione si riscontra in modo lampante nel riferimento all'uccisione dei prigionieri di guerra (App. *BC* 1.432)[32]:

> Καὶ θάνατος ἐκ τοῦδε τοῦ ἔργου πέντε μυριάδων ἐδόκει γενέσθαι παρ᾽ ἀμφοτέρων· τά τε αἰχμάλωτα ὀκτακισχιλίων πλείω γενόμενα Σύλλας, ὅτι Σαυνῖται τὸ πλέον ἦν, κατηκόντισε.
>
> E il numero dei morti in questa battaglia fu, a quanto pare, di 50.000 uomini tra entrambi gli schieramenti; e i prigionieri, che erano più di 8.000, Silla li fece massacrare, poiché erano per la maggior parte sanniti.

Anche in questo caso la versione di Appiano si caratterizza per la sua notevole asciuttezza, a confronto sia con l'elaborazione 'tragica' che si trova nelle fonti latine di età giulio-claudia, sia con il lungo resoconto

[29] Per la ricostruzione degli aspetti istituzionali della dittatura sillana è tuttora fondamentale lo studio di Hurlet, *Dictature*.

[30] App. *BC* 1.478-479.

[31] Guidetti, *Tragico*.

[32] Il testo è citato secondo l'edizione di Goukowsky, Hinard, *Appien*.

della battaglia fornito da Appiano subito prima (App. *BC* 1.427-432), per il quale, visto il grande livello di dettaglio, converrà ipotizzare una derivazione più o meno diretta da una fonte autoptica, forse dalle memorie dello stesso Silla. Più elaborato è invece il racconto appianeo della presa di Preneste (App. *BC* 1.436-438):

Λουκρήτιος δ' ἐπεὶ Πραινεστὸν εἶλε, τῶν ἀπὸ τῆς βουλῆς ἐνταῦθα Μαρίῳ στρατηγούντων τοὺς μὲν αὐτίκα ἀνῄρει, τοῦς δ' ἐς φυλακὴν ἐσέβαλλεν· οὓς ὁ Σύλλας ἐπελθὼν ἀνεῖλε. καὶ τοὺς ἐν Πραινεστῷ προσέταξε χωρὶς ὅπλων προελθεῖν ἅπαντας ἐς τὸ πεδίον καὶ προελθόντων τοὺς μὲν ἑαυτῷ τι χρησίμους γενομένους, ὀλίγους πάμπαν, ἐξείλετο, τοὺς δὲ λοιποὺς ἐκέλευσεν ἐς τρία ἀπ' ἀλλήλων διαστῆναι, Ῥωμαίους τε καὶ Σαυνίτας καὶ Πραινεστίους. ἐπεὶ δὲ διέστησαν, τοῖς μὲν Ῥωμαίοις ἐπεκήρυξεν, ὅτι καὶ οἵδε ἄξια θανάτου δεδράκασι, καὶ συγνώμην ἔδωκεν ὅμως, τοὺς δὲ ἑτέρους κατηκόντισεν ἅπαντας· γύναια δ' αὐτῶν καὶ παιδία μεθῆκεν ἀπαθεῖς ἀπιέναι. Καὶ τὴν πόλιν διήρπαζε, πολυχρήματον ἐν τοῖς μάλιστα τότε οὖσαν.

In seguito Lucrezio, dopo aver preso Preneste, tra i senatori che vi avevano esercitato ruoli di comando per la fazione di Mario alcuni li fece uccidere subito, gli altri invece li tenne in custodia: costoro li fece poi uccidere Silla al suo arrivo. Quest'ultimo comandò inoltre che quanti si trovavano in Preneste si presentassero tutti, disarmati, nella piana davanti alla città; e, tra quanti si erano presentati, quelli che gli erano stati utili in qualche modo, pochi in totale, li lasciò andare liberi, e a tutti gli altri ordinò invece di dividersi in tre gruppi: Romani, Sanniti e Prenestini. Poi, quando si furono divisi, fece annunciare ai Romani che anch'essi avevano compiuto azioni meritevoli di essere punite con la morte, e tuttavia concedeva loro il perdono; gli altri invece li fece passare tutti quanti a fil di spada, mentre le loro mogli e i figli li lasciò liberi di andarsene senza alcun danno. Infine fece saccheggiare la città, che era tra le più ricche dell'epoca.

Dal punto di vista dello storico interessato a ricostruire gli eventi e le loro motivazioni, l'aspetto più notevole dei brani appena citati è il fatto che Appiano riconduce le decisioni di Silla a ragioni ben precise, che anzi nel secondo brano vengono presentate come enunciate direttamente per bocca del dittatore stesso. Sincere o meno, le motivazioni con cui Silla giustificò le proprie azioni dinanzi all'opinione pubblica di Roma non sono certo un aspetto di poco conto, ed è assai significativo che tali motivazioni vengano del tutto taciute dalle fonti di tradizione liviana. Dinanzi a un'azione violenta di cui non sono esplicitate le ragioni, infatti, il lettore è naturalmente portato a cercare facili giustificazioni morali: ciò era valido per i lettori antichi di Valerio Massimo e di Seneca,

ma lo è stato (e in parte lo è tuttora) anche per molti studiosi moderni, che non hanno esitato a interpretare le azioni di Silla, di volta in volta, come crimini di guerra, come crudeli capricci di un tiranno imprevedibile, a volte persino come sintomi di disturbi mentali; in questo modo, le azioni compiute o ordinate dal dittatore perdono la loro qualità di atti squisitamente politici, e possono invece essere ridotti, in modo abbastanza semplicistico, a una serie infinita di violenze, atrocità e atti di terrore, tale da lasciare un marchio indelebile nella memoria collettiva dei Romani[33].

Le stragi intervenute alla fine della prima guerra civile ebbero certamente ripercussioni problematiche sulla tenuta del corpo civico di Roma, ma sono senz'altro degne di un'analisi storica che vada al di là della semplice condanna morale delle uccisioni. Varrà la pena ripetere, una volta di più, che non è compito dello storico sottoporre a processo i personaggi del passato e giudicarli sulla base di capi d'accusa o di attenuanti del tutto anacronistici – una considerazione banale, ma che sembra ancora necessario ribadire quando ci si accosta alla dittatura sillana. È invece dovere dello storico esaminare come questa violenza fosse stata giustificata e resa accettabile all'opinione pubblica dell'epoca. La motivazione fornita da Appiano è, a suo modo, semplicissima: i nemici presi prigionieri dopo la battaglia della Porta Collina furono uccisi «perché erano per la maggior parte sanniti»; analogamente, dopo la resa di Preneste furono passati per le armi i prigionieri sanniti e prenestini, mentre i soldati romani furono lasciati andare incolumi, così come le donne e i bambini. Queste spiegazioni ci consentono di riconoscere un ragionamento molto coerente dietro le decisioni di Silla, che, lungi dall'essere dettate dall'arbitrio di un tiranno o da una strategia di terrore indiscriminato da parte del dittatore, appaiono al contrario come la logica conseguenza di uno degli aspetti del suo carattere maggiormente sottolineati dalle fonti, e cioè il suo scrupoloso rispetto delle leggi e dei valori repubblicani. In entrambe le occasioni, Silla tratta i prigionieri sanniti come combattenti appartenenti a un esercito nemico, non come concittadini. In effetti, i Sanniti avevano ottenuto la cittadinanza romana nell'87 a.C. in circostanze molto problematiche, come ci attesta un brano delle *Historiae* di Granio Liciniano (Gran. Lic. 35.29-30)[34]:

[33] Una significativa rassegna di alcune delle opinioni più azzardate avanzate in proposito dagli studiosi moderni è ora in Coates, *Treatment*, 604-605, che giustamente ne sottolinea la totale inconsistenza.

[34] Il testo è citato secondo l'edizione di Criniti, *Reliquiae*.

… senatusque per Metelli legatos consultus de uoluntate Samnitium, qui se negab<a>nt aliter in pacem uenturos nisi ciuitas ipsis et per<f>u<g>is omnibus daretur bon<aque> reddere<n>tur, abnuit, dignitatem anti<qua>m P. R. <tu>entibus patribus. quibus cognitis Cinna per Flauium Fimbriam <in> leges, quas postulabant, eo<s> recepit et copiis suis iunxit.

… e il Senato, consultato da parte dei legati di Metello riguardo alle richieste dei Sanniti, i quali affermavano che non avrebbero acconsentito alla pace se non fosse stata concessa la cittadinanza e restituite le proprietà a loro stessi e a quanti si erano rifugiati presso di loro, negò il proprio assenso, poiché i senatori intendevano preservare l'antica dignità del popolo romano. Cinna, informato di ciò, grazie all'intermediazione di Flavio Fimbria li accolse alle condizioni da essi richieste e li unì alle proprie truppe.

Il contesto di questi avvenimenti è quello del cosiddetto *bellum Octavianum*, il conflitto armato che, mentre Silla si trovava in Oriente per combattere contro Mitridate, oppose i due consoli dell'87 a.C., Gneo Ottavio (sostenuto dalla maggioranza del senato) e Lucio Cornelio Cinna (uno dei capi della fazione mariana). Alla vigilia dello scontro armato, entrambe le parti cercarono alleanze tra i popoli italici, con esiti diversi: alla fine, infatti, Sanniti e Lucani si schierarono dalla parte dei Mariani perché questi si mostrarono disposti ad accontentare tutte le loro richieste, che il Senato aveva poco prima orgogliosamente rifiutato[35]. Cinque anni dopo questi avvenimenti, Silla aveva dunque tutte le ragioni per considerare illegittima la concessione della cittadinanza romana ai Sanniti, in quanto decisa unilateralmente da Cinna, dopo che quest'ultimo era stato ufficialmente condannato e dichiarato decaduto dal consolato, e dopo che il Senato si era espresso chiaramente in senso contrario. Certo, le concessioni di Cinna erano state in seguito ratificate dal popolo romano, ma soltanto dopo che i Mariani si erano impadroniti della città con la forza, e dunque in condizioni di privazione della libertà: come tutti gli atti del governo mariano, anche la concessione della cittadinanza ai Sanniti non venne quindi ritenuta valida da Silla, in quanto decisa da un governo illegittimo. In realtà, a ben vedere, lo stesso Livio, a quanto possiamo ricostruire dalla *periocha* del libro 88, pur deplorando l'uccisione dei prigionieri da parte di Silla, accetta tuttavia la correttezza del suo punto di vista giuridico, definendo questi stessi prigionieri *dediticii* – il termine che nel diritto romano indica i cittadini di comunità straniere sottomessi in seguito a una sconfitta militare. Solo nelle fonti più tarde questi prigionieri vengono trattati come cittadini

[35] Cfr. anche App. *BC* 1.309-310.

romani: Valerio Massimo usa l'espressione *quattuor legiones contrariae partis fidem suam secutas* (Val. Max. 9.2.1), in cui il riferimento all'unità militare tipica dell'esercito romano, unitamente alla menzione della *pars* mariana (da intendere come una 'fazione' del corpo civico), suggerisce al lettore che i prigionieri fossero cittadini romani. Ancora più esplicito Seneca, che accoglie senza esitazione il punto di vista mariano, qualificando i prigionieri come *ciues Romani* (Sen. *dial.* 1.3.7: *multa milia ciuium Romanorum uno loco post fidem, immo per ipsam fidem trucidata*; Sen. *clem.* 1.12.2: *septem milia civium Romanorum*)[36].

Un discorso diverso va fatto invece per i Prenestini, il cui ingresso nella cittadinanza romana sulla base della *lex Iulia de ciuitate* del 90 a.C. non poteva essere oggetto di discussione. Questo è senz'altro il motivo per cui, nel racconto di Appiano, Silla distingue molto chiaramente i Prenestini dai Sanniti – cosa che non sarebbe stata necessaria se il dittatore avesse potuto trattare entrambe le comunità allo stesso modo come straniere. Sono invece i prigionieri provvisti di cittadinanza romana che vengono suddivisi da Silla in due gruppi distinti, con una scelta in questo caso del tutto arbitraria, distinguendo i soldati romani dai *municipes* di Preneste[37]. A differenza dei soldati sanniti presi prigionieri dopo la battaglia della Porta Collina, che vengono trattati in modo coerente con il loro status di *dediticii* ai quali la cittadinanza romana era stata concessa illegalmente, nel caso di Preneste Silla esercita evidentemente un potere del tutto discrezionale: è lui in persona infatti a decidere, in completa autonomia, di trattare in modo diverso due gruppi di cittadini romani, concedendo il perdono ai soldati che avevano servito sotto gli ufficiali mariani e, al contrario, condannando a morte i *municipes* di Preneste (ma non le loro mogli e i loro figli). Il diverso trattamento dei due gruppi non viene presentato da Silla come un atto di particolare crudeltà verso i Prenestini, bensì come un atto di clemenza verso i soldati romani. La totale discrezionalità di questa decisione è affermata in modo esplicito, nel passo di Appiano, dal dittatore stesso, che ricorda ai soldati romani come anch'essi si fossero resi colpevoli di un reato punibile con la morte; tuttavia, egli concedeva loro il perdono (καὶ οἵδε ἄξια θανάτου δεδράκασι, καὶ συγνώμην ἔδωκεν ὅμως). Le azioni ἄξια θανάτου compiute dai prigionieri romani sono identificabili con ogni verosimiglianza come un reato di *perduellio*, dal momento che

[36] Meno esplicito Luc. 2.196, che qualifica i prigionieri massacrati come *flos Hesperiae, Latii iam sola iuuentus*.

[37] Val. Max. 9.2.1 qualifica correttamente Preneste come *municipium*, mentre Luc. 2.193 definisce i Prenestini *coloni*: la licenza poetica si può spiegare in quanto Preneste era stata, fino al 90 a.C., colonia latina.

la fazione mariana non aveva esitato ad allearsi con Sanniti e Lucani per occupare militarmente Roma ed esautorare (e in molti casi eliminare fisicamente) i più importanti membri del Senato; per questo stesso reato Silla condanna a morte tutti i cittadini di Preneste – o meglio, tutti i *municipes* maschi adulti, dal momento che, trattandosi di un reato eminentemente politico, non poteva essere stato commesso da donne e minori. L'arbitrarietà delle decisioni prese da Silla (clemenza nei confronti dei soldati romani, condanna a morte senza appello di tutti i Prenestini) si spiega con il fatto che, al momento della resa di Preneste, egli era già stato nominato dittatore, e quindi poteva esercitare il potere supremo in totale autonomia e senza possibilità di appello (dal momento che durante la dittatura era sospesa la *prouocatio ad populum*). La decisione di Silla, giuridicamente ineccepibile, aveva ovviamente anche un preciso scopo politico: se la concessione del perdono ai soldati romani può essere interpretata in un'ottica di riconciliazione del corpo civico, poiché faceva ricadere l'intera responsabilità della guerra civile sui soli ufficiali mariani, lo sterminio dei Prenestini ebbe l'effetto di eliminare una *élite* italica ricca e potente, legata da forti legami di clientela con i principali esponenti della fazione mariana fin dai tempi del *bellum Octavianum*, che venne prontamente rimpiazzata con personaggi fedeli allo stesso Silla.

Il trattamento di questi due episodi da parte di Appiano mostra chiaramente che lo storico ha utilizzato, per il racconto delle ultime fasi della guerra civile, una fonte di impostazione filosillana: tale fonte, accettando l'interpretazione fornita dalla comunicazione politica del dittatore, presentava la guerra contro i Mariani come un ultimo strascico della guerra sociale, trasformatasi, dopo la resa di quasi tutte le altre comunità italiche, in una sorta di 'quarta guerra sannitica'. In particolare, il modo in cui vengono spiegate le motivazioni degli atti del dittatore (un dato sempre accuratamente omesso nelle fonti di ambito antisillano, che attribuiscono ogni sua azione alla sua supposta indole crudele) consente di avvicinare la tradizione a cui Appiano ha attinto al tipo di comunicazione politica che poi verrà messa in atto da tutti i vincitori di guerre civili: la fazione nemica viene infatti tipicamente accusata di aver conquistato e/o gestito il potere in modo illegittimo, nonché di aver svenduto la dignità del popolo romano facendo indebite concessioni ai nemici di Roma per riceverne appoggio militare. La fonte ideale in cui trovare questo tipo di informazioni erano, naturalmente, ancora una volta, le memorie di Silla, che dovevano includere la narrazione di tutte le imprese militari del protagonista, fino alla soppressione definitiva dei suoi nemici mariani – o meglio, se vogliamo accogliere il punto di vista sillano, fino alla definitiva sconfitta delle ultime popolazioni italiche ri-

belli, vale a dire Sanniti e Lucani, e di quei rinnegati romani (i Mariani, appunto) che avevano cercato l'alleanza di questi indomiti nemici di Roma per impadronirsi illegalmente del potere. In assenza di indicazioni esplicite, non possiamo sapere se Appiano abbia attinto direttamente all'opera autobiografica del dittatore, oppure se abbia utilizzato una fonte filosillana intermedia. Vale tuttavia la pena notare che una traccia di questa interpretazione antisannita della guerra civile è rintracciabile anche in un'altra fonte greca, in un passo di Strabone (Str. 5.4.11):

νυνὶ δ᾽ ἐκπεπόνηνται τελέως [*scil*. Σαυνῖται] ὑπό τε ἄλλων καὶ τὸ τελευταῖον ὑπὸ Σύλλα τοῦ μοναρχήσαντος Ῥωμαίων· ὃς ἐπειδὴ πολλαῖς μάχαις καταλύσας τὴν τῶν Ἰταλιωτῶν ἐπανάστασιν τούτους σχεδόν τι μόνους συμμένοντας ἑώρα καὶ οὕτως ὁμοροῦντας, ὥστε καὶ ἐπ᾽ αὐτὴν τὴν Ῥώμην ἐλθεῖν, συνέστη πρὸ τοῦ τείχους αὐτοῖς καὶ τοὺς μὲν ἐν τῇ μάχῃ κατέκοψε κελεύσας μὴ ζωγρεῖν, τοὺς δὲ ῥίψαντας τὰ ὅπλα (περὶ τρισχιλίους ἄνδρας ἢ τετρακισχιλίους φασίν) εἰς τὴν δημοσίαν ἔπαυλιν τὴν ἐν τῷ Κάμπῳ καταγαγὼν εἶρξε, τρισὶ δὲ ὕστερον ἡμέραις ἐπιπέμψας στρατιώτας ἅπαντας ἀπέσφαξε· προγραφάς τε ποιούμενος οὐκ ἐπαύσατο πρὶν ἢ πάντας τοὺς ἐν ὀνόματι Σαυνιτῶν διέφθειρεν ἢ ἐκ τῆς Ἰταλίας ἐξέβαλε· πρὸς δὲ τοὺς αἰτιωμένους τὴν ἐπὶ τοσοῦτον ὀργὴν ἔφη καταμαθεῖν ἐκ τῆς πείρας ὡς οὐδέποτ᾽ ἂν εἰρήνην ἀγάγοι Ῥωμαίων οὐδὲ εἷς, ἕως ἂν συμμένωσι κατ᾽ αὐτοὺς Σαυνῖται. τοιγάρτοι νυνὶ κῶμαι γεγόνασιν αἱ πόλεις, ἔνιαι δ᾽ ἐκλελοίπασι τελέως.

Al giorno d'oggi, però, [i Sanniti] sono stati completamente logorati sia da altri, sia, da ultimo, da Silla nel periodo in cui governò da solo i Romani: costui, avendo riscontrato che, dopo che egli aveva domato grazie a molte battaglie la sollevazione degli Italici, praticamente questi soli continuavano a resistere, ed erano così vicini da marciare su Roma stessa, si scontrò con loro davanti alle mura, e in parte li massacrò durante la battaglia, avendo ordinato di non fare prigionieri, mentre gli altri, che avevano gettato le armi (circa 3000 o 4000 uomini, dicono), dopo averli fatti condurre nella Villa Pubblica, che si trova nel Campo Marzio, li tenne lì rinchiusi, e alla fine, dopo tre giorni, inviati alcuni soldati, li fece uccidere tutti quanti; inoltre, nel mettere in atto le proscrizioni non si fermò prima di aver annientato o costretto a fuggire dall'Italia tutti i notabili dei Sanniti: e a quanti criticavano una collera portata fino a questo punto, rispose che aveva imparato per esperienza che nessun romano sarebbe mai potuto vivere in pace finché contemporaneamente sopravvivevano i Sanniti. È per questo che oggi le loro città sono ridotte a villaggi, e alcune sono state completamente abbandonate.

Per spiegare le condizioni di spopolamento del Sannio alla sua epoca, Strabone ricorda non solo l'uccisione di migliaia di soldati sanni-

ti nel novembre dell'82 a.C. (sia nel corso della battaglia della Porta Collina, sia nei giorni successivi), ma anche il particolare accanimento delle proscrizioni sillane sui notabili di quella regione. Il geografo ci conserva anche l'eco di un dibattito contemporaneo, in cui la posizione sillana appare discussa ma niente affatto demonizzata: la risposta del dittatore a quanti criticavano il suo trattamento nei confronti di questa popolazione, giudicandolo troppo duro, appare perfettamente in linea con la presentazione della guerra civile in chiave antisannita che doveva essere stata diffusa della comunicazione politica sillana. Il brano di Strabone, insieme con quelli di Appiano citati poco fa, mostra che ancora in età imperiale era possibile attingere alla versione sillana degli eventi delle ultime fasi della guerra civile; l'evoluzione della narrazione della prima guerra civile in senso 'tragico' e moraleggiante, che abbiamo visto diventare tipica nelle fonti latine a partire da Livio e soprattutto con gli autori di età giulio-claudia, non fu sufficiente a cancellare del tutto una tradizione storiografica che registrava, se non addirittura accettava come valide, le motivazioni esposte dal dittatore per le sue decisioni.

5. *Conclusioni*

Nell'ultima parte del presente contributo ho cercato di mostrare come Silla, nella sua comunicazione politica con l'ordine senatorio e il popolo romano, e con ogni probabilità anche nelle sue memorie (e quindi nelle fonti di epoca successiva che dipendono da questa tradizione), avesse presentato la sua versione del periodo della guerra civile e della dittatura, fornendo per le proprie decisioni, anche le più controverse, motivazioni che risultano perfettamente coerenti con l'immagine di cittadino rispettoso delle leggi e delle istituzioni ricavabile dai suoi comportamenti precedenti – immagine che non viene negata nemmeno dagli autori più critici nei confronti del dittatore. Le azioni di Silla dopo la vittoria nella guerra civile diventano, invece, crudeli e profondamente ingiuste se decidiamo di ignorare le spiegazioni fornite da Silla e, al contrario, giudichiamo tali azioni dal punto di vista dei suoi nemici mariani e sanniti, accettando per buone le loro rivendicazioni, alle quali il dittatore non riconosceva invece alcuna legittimità. Il presunto cambiamento inspiegabile del carattere di Silla dopo la vittoria nella guerra civile è dunque la conseguenza di una scelta storiografica ben precisa: quella, cioè, di introdurre in questo momento della parabola politico-militare del personaggio un repentino cambio di prospettiva, con il passaggio da una tradizione di fonti filosillana a una antisillana. Abbiamo visto che questo cambiamento di prospettiva non si trova ancora in Sallustio, che non suddivide la carriera del dittatore in due momenti sepa-

rati e inconciliabili: al contrario, il celeberrimo ritratto sallustiano di Silla insiste sul fatto che in lui vizi e virtù erano inestricabilmente legati fin dall'inizio della sua irresistibile ascesa. A inventare per primo questo cambiamento drammatico nell'evoluzione del personaggio fu invece Tito Livio, lo storico più influente dell'epoca imperiale, che attribuì a Silla un repentino cambiamento (in peggio) del carattere, coincidente con l'assunzione di un potere privo di contrappesi istituzionali. In conseguenza dell'enorme influenza di Livio sulla tradizione storiografica e retorica successiva, questo enigmatico doppio ritratto venne recepito dagli autori di età imperiale come Valerio Massimo, Seneca, Lucano e Plutarco, che consacrarono l'immagine del dittatore corrotto dal potere rimasta dominante fino ad anni molto recenti.

Ho cercato, inoltre, di interpretare le ragioni di questa elaborazione liviana del personaggio di Silla alla luce del dibattito politico e istituzionale dell'età augustea, mostrando come Livio abbia voluto fare dell'esempio di Silla una sorta di *speculum principis* in negativo, proponendolo come uno spunto di riflessione sui rischi connaturati all'esercizio del potere assoluto, anche da parte di un cittadino scrupolosamente rispettoso delle leggi e delle prerogative istituzionali. Vista la probabile data di pubblicazione di questa parte dell'opera liviana, che andrà collocata nei primi anni del I secolo d.C., si può ipotizzare che le considerazioni di Livio mirassero a inserirsi in un dibattito decisamente attuale alla fine dell'età augustea, che rifletteva soprattutto sul ruolo istituzionale da riservare all'erede del principe dopo la scomparsa di quest'ultimo. L'importanza dell'esempio di Silla nella filosofia politica della prima età imperiale è senz'altro un punto che merita ulteriore riflessione. Da un lato, sarà necessario cercare di ricostruire l'autentico disegno politico del dittatore, liberandolo dalle sovrastrutture moraleggianti costruite dagli autori successivi (e ancora accettate da tanti studiosi moderni): in questo modo sarà possibile valutare in modo spassionato anche l'influenza del modello sillano sulle scelte di quanti esercitarono il potere a Roma dopo di lui – in particolare Tiberio –, soprattutto per quanto riguarda il rapporto tra potere assoluto e funzionamento delle istituzioni repubblicane, un tema sul quale l'esempio di Silla poteva fornire soluzioni interessanti e diverse da quelle adottate da Augusto. Dall'altro lato, bisognerà invece relativizzare la rappresentazione tradizionale della crudeltà di Silla, riconoscendo in essa il portato di un dibattito politico databile tra la tarda età augustea e l'inizio dell'epoca giulio-claudia: su questa base, si potrà indagare quanto l'immagine stereotipica del tiranno, incarnata dal personaggio di Silla, abbia influenzato la rappresentazione degli imperatori poco graditi alle fonti storiografiche di ambito senatorio, e, al contrario, quanto la memoria

delle imprese e delle scelte politiche del dittatore sia stata modellata sui comportamenti tenuti dagli imperatori.

Opere citate

Alonso Núñez, *Autobiografía* = J.M. Alonso-Núñez, *La autobiografía de Sila*, «ACD» 40-41 (2004-2005), 95-107.

Badian, *Waiting* = E. Badian, *Waiting for Sulla*, «JRS» 52 (1962), 47-61.

Baier, *Geschichtsschreibung* = T. Baier, *Sallusts ‚unmoralische' Geschichtsschreibung*, «Gymnasium» 127 (2020), 205-233.

Baldo, Beltramini, *Livius* = G. Baldo, L. Beltramini (ed.), Livius noster*: Tito Livio e la sua eredità*, Turnhout 2021.

Baldo, Beltramini, *Primordio* = G. Baldo, L. Beltramini (ed.), A primordio urbis*: Un itinerario per gli studi liviani*, Turnhout 2019.

Baumann, Liotsakis, *Reading* = M. Baumann, V. Liotsakis (ed.), *Reading History in the Roman Empire*, Berlin-Boston 2022.

Biesinger, *Dekadenzdiskurse* = B. Biesinger, *Römische Dekadenzdiskurse: Untersuchungen zur römischen Geschichtsschreibung und ihren Kontexten (2. Jahrhundert v. Chr. bis 2. Jahrhundert n. Chr.)*, Stuttgart 2016.

Burgeon, *Incendie* = C. Burgeon, *L'incendie du temple de Jupiter capitolin en 83 avant J.-C. dans les* Mémoires *de Sylla*, «DHA» 48 (2022), 249-263.

Burgeon, *Tibère* = C. Burgeon, *Tibère: l'empereur mal-aimé*, Paris 2022.

Burton, *Preface* = P.J. Burton, *Livy's Preface and its Historical Context*, «Scholia» 17 (2008), 70-91.

Candau Morón, *Lysander* = J.M. Candau Morón, *Plutarch's Lysander and Sulla: Integrated Characters in Roman Historical Perspective*, «AJPh» 121 (2000), 453-478.

Carrara, *Silla* = L. Carrara, *Silla e la nascita del ritratto 'paradossale'*, «SCO» 50 (2004), 267-294.

Chaplin, *Exempla* = J.D. Chaplin, *Livy's Use of* exempla, in B. Mineo (ed.), *A Companion to Livy*, Malden, MA-Oxford-Chichester 2015, 102-113.

Chaplin, *History* = J.D. Chaplin, *Livy's Exemplary History*, Oxford 2000.

Chassignet, *Autobiographie* = M. Chassignet, *La naissance de l'autobiographie à Rome:* laus sui *ou* apologia de uita sua*?*, «REL» 81 (2003), 65-78.

Coates, *Treatment* = G. Coates, *Cicero's Treatment of Sulla in the* Pro Roscio Amerino, «CQ» 72 (2022), 595-610.

Cowan, *Clementia* = E. Cowan, *Contesting* Clementia*: the Rhetoric of* Severitas *in Tiberian Rome before and after the Trial of Clutorius Priscus*, «JRS» 106 (2016), 77-101.

Criniti, *Reliquiae* = Grani Liciniani *Reliquiae*, ed. N. Criniti, Leipzig 1981.

Duchêne, *Auctoritas* = P. Duchêne, *Suetonius' Construction of his Historiographical* auctoritas, in V. Liotsakis, S. Farrington (ed.), *The Art of History: Literary Perspectives on Greek and Roman Historiography*, Berlin-Boston 2016, 271-288.

Duchêne, *Écrire* = P. Duchêne, *Comment écrire sur les empereurs? Les procédés historiographiques de Tacite et Suétone*, Bordeaux 2022.

Duff, *Ambiguity* = T. Duff, *Moral Ambiguity in Plutarch's Lysander-Sulla*, in J.M. Mossman (ed.), *Plutarch and His Intellectual World*, London 1997, 169-187.

Duff, *Lives* = T. Duff, *Plutarch's Lives. Exploring Virtue and Vice*, Oxford 1999.

Eckert, *Dictatorship* = A. Eckert, *Sulla's Dictatorship* Rei Publicae Constituendae *and Roman Republican Cultural Memory*, in M.T. Dinter, C. Guérin (ed.), *Cultural Memory in Republican and Augustan Rome*, Cambridge 2023, 169-182.

Feldherr, *Sight* = A. Feldherr, *Second Sight:* Enargeia *between Reception and Reality in Sallust's* Jugurtha, in F. Klein, R. Webb (ed.), *Faire voir: Études sur l'*enargeia *de l'Antiquité à l'époque moderne*, Villeneuve-d'Ascq 2021, 173-192.

Feldherr, *Spectacle* = A. Feldherr, *Spectacle and Society in Livy's History*, Berkeley 1998.

Flower, *Memoirs* = H.I. Flower, *Sulla's Memoirs as an Account of Individual Religious Experience*, «Religion in the Roman Empire» 1 (2015), 297-320.

Flower, *Rapture* = H.I. Flower, *The Rapture and the Sorrow: Characterization in Sulla's* Memoirs, in R. Ash, J. Mossman, F.B. Titchener (ed.), *Fame and Infamy: Essays for Christopher Pelling on Characterization in Greek and Roman Biography and Historiography*, Oxford 2015, 209-223.

Frazier, *Histoire* = F. Frazier, *Histoire et morale dans les* Vies parallèles *de Plutarque*, Paris 1996.

Fulkerson, *Plutarch* = L. Fulkerson, *Plutarch and the Statesman. Stability, Change, and Regret*, «ICS» 37 (2012), 51-74.

Garrett, *Structure* = P. Garrett, *Structure and Persuasion in Suetonius'* De vita Caesarum, «Ramus» 47 (2018), 197-215.

Gascou, *Suétone* = J. Gascou, *Suétone historien*, Rome 1984.

Georgiadou, Lucchesi, *Lives* = A. Georgiadou, M.A. Lucchesi, *Plutarch's* Parallel Lives, in K. De Temmerman (ed.), *The Oxford Handbook of Ancient Biography*, Oxford-New York 2020, 169-182.

Gerrish, *Histories* = J. Gerrish, *Sallust's* Histories *and Triumviral Historiography: Confronting the End of History*, London-New York 2019.

Goukowsky, Hinard, *Appien* = Appien, *Histoire romaine*, t. VIII: *Livre XIII – Guerres civiles, livre I*, texte établi et traduit par P. Goukowsky, annoté par F. Hinard, Paris 2008.

Guidetti, *Eroe* = F. Guidetti, *Da eroe a tiranno: Livio e la costruzione della memoria di Silla*, in Roncaglia, *Livio*, 207-271.

Guidetti, *Tragico* = F. Guidetti, *Il tragico e il paradossale: le proscrizioni dei triumviri nella* Storia romana *di Appiano*, «SCO» 69 (2023), 127-168.

Haase, *Allgemeines* = W. Haase (ed.), *Allgemeines zur Literatur des 2. Jahrhunderts und einzelne Autoren der trajanischen und frühhadrianischen Zeit (Schluss)*, "Aufstieg und Niedergang der römischen Welt" II.33.6, Berlin-New York 1992.

Hinard, *Naissance* = F. Hinard, *La naissance du mythe de Sylla*, «REL» 62 (1984), 81-97.

Hinard, *Sullana* = F. Hinard, *Sullana varia: aux sources de la première guerre civile romaine*, Paris 2008.

Hinard, *Sylla* = F. Hinard, *Sylla*, Paris 1985.

Hurlet, *Dictature* = F. Hurlet, *La dictature de Sylla: monarchie ou magistrature republicaine? Essai d'histoire constitutionnelle*, Bruxelles-Rome 1993.

Jacobs, *Heroes* = S. Jacobs, *Heroes Imitating Heroes: Ethical and Pragmatic Intratextuality in the* Parallel Lives, in T.S. Schmidt, M. Vamvouri, R. Hirsch-Luipold (ed.), *The Dynamics of Intertextuality in Plutarch*, "Brill's Plutarch Studies" 5, Leiden-Boston 2020, 215-231.

Jal, *Abrégés* = Tite-Live, *Histoire romaine*, t. XXXIV: *Abrégés des livres de l'*Histoire romaine *de Tite-Live*, texte établi et traduit par P. Jal, 2 voll., Paris 1984.

Kaster, *Vita* = C. Svetoni Tranquilli *De vita Caesarum libros VIII* et *De grammaticis et rhetoribus librum* rec. R.A. Kaster, Oxonii 2016.

Keaveney, *Sulla* = A. Keaveney, *Sulla: The Last Republican*, London-Canberra 1982.

Keegan, *Women* = P. Keegan, *Livy's Women: Crisis, Resolution, and the Female in Rome's Foundation History*, London-New York 2021.

Knopf, *Geld* = F. Knopf, *Iugurthinisches Geld, Korruption und Marius' erster Consulat – Eine Vertrauenskrise zwischen Plebs und Nobilität am Ende des 2. Jahrhunderts v. Chr.*, in P. Brockkötter, S. Frass, F. Görne, I. Künzer (ed.), *Vertrauen und Vertrauensverlust in antiken Gesellschaften*, Göttingen 2022, 213-228.

Kraus, *Repetition* = C. Kraus, *Repetition and Empire in the* Ab urbe condita, in P. Knox, C. Foss (ed.), *Style and Tradition. Studies in Honor of Wendell Clausen*, Stuttgart-Leipzig 1998, 264-283.

Krebs, *Sisenna* = C.B. Krebs, *Caesar's Sisenna*, «CQ» 64 (2014), 207-213.

Krebs, *Titulature* = C.B. Krebs, *The Buried Tradition of Programmatic Titulature among Republican Historians: Polybius' πραγματεία, Asellio's* Res gestae*, and Sisenna's Redefinition of* Historiae, «AJPh» 136 (2015), 503-524.

Laffi, *Mito* = U. Laffi, *Il mito di Silla*, «Athenaeum» 45 (1967), 177-213; 255-277.

Lange, Vervaet, *Historiography* = C.H. Lange, F.J. Vervaet (ed.), *The Historiography of Late Republican Civil War*, Leiden-Boston 2019.

Lange, Vervaet, *Sulla* = C.H. Lange, F.J. Vervaet, *Sulla and the Origins of the Concept of* bellum civile, in Lange, Vervaet, *Historiography*, 17-28.

La Penna, *Ritratto* = A. La Penna, *Il ritratto 'paradossale' da Silla a Petronio*, «RFIC» 104 (1976), 270-293.

La Penna, Funari, *Historiae* = C. Sallusti Crispi *Historiae*, vol. I: *Fragmenta 1.1-146*, a cura di A. La Penna, R. Funari, Berlin-Boston 2015.

Letta, *Seneca* = C. Letta, *Seneca tra politica e potere: l'evoluzione del pensiero di Seneca sul principato nelle opere in prosa anteriori al* De Clementia, in S. Audano (ed.), *Seneca nel bimillenario della nascita*, Atti del convegno (Chiavari, 19-20 aprile 1997), Pisa 1998, 51-75.

Lewis, *Autobiography* = R.G. Lewis, *Sulla's Autobiography: Scope and Economy*, «Athenaeum» 79 (1991), 509-519.

López Barja de Quiroga, *Sallust* = P. López Barja de Quiroga, *Sallust as a Historian of Civil War*, in Lange, Vervaet, *Historiography*, 160-184.

Mészáros, *Tite-Live* = A. Mészáros, *Tite-Live et César Auguste*, «RPh» 95 (2021), 81-112.

Mineo, *Tite-Live* = B. Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris 2006.

Moreschini, *Livio* = C. Moreschini, *Livio nella Roma augustea*, in Tito Livio, *Storia di Roma dalla sua fondazione*, volume primo: *Libri I-II*, introduzione e note di C. Moreschini, traduzione di M. Scandola, Milano 1982, 87-187.

Muccioli, *Storia* = F. Muccioli, *La storia attraverso gli esempi. Protagonisti e interpretazioni del mondo greco in Plutarco*, Milano-Udine 2012.

Pausch, *Livius* = D. Pausch, *Livius und der Leser. Narrative Strukturen in* ab urbe condita, München 2011.

Pausch, *Livy* = D. Pausch, *Livy, the Reader Involved, and the Audience of Roman Historiography*, in Baumann, Liotsakis, *Reading*, 59-78.

Perutelli, *Prolegomeni* = A. Perutelli, *Prolegomeni a Sisenna*, Pisa 2004.

Poulle, *Éloges* = B. Poulle, *À quoi servent les éloges et les blâmes dans les biographies de Tacite et Suétone?*, «REL» 94 (2016), 141-150.

Power, Gibson, *Suetonius* = T.J. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius, the Biographer: Studies in Roman Lives*, Oxford-New York 2014.

Promisel, *Lives* = M.E. Promisel, *How Lives Form Leaders: Plutarch's Tripartite Theory of Leadership Education*, «Polis» 38 (2021), 277-302.

Reynolds, *Catilina* = C. Sallusti Crispi *Catilina, Iugurtha, Historiarum fragmenta selecta, Appendix Sallustiana*, rec. L.D. Reynolds, Oxonii 1991.

Reynolds, *Dialogorum* = L. Annaei Senecae *Dialogorum libri duodecim*, rec. L.D. Reynolds, Oxonii 1977.

Roncaglia, *Livio* = A. Roncaglia (ed.), *Livio* Ad Urbem condendam*. Riletture del passato in età augustea*, Zermeghedo 2021.

ROSENBLITT, *Politics* = J.A. ROSENBLITT, *Hostile Politics: Sallust and the Rhetoric of Popular Champions in the Late Republic*, «AJPh» 137 (2016), 655-688.

ROSKAM, VAN DER STOCKT, *Virtues* = G. ROSKAM, L. VAN DER STOCKT (ed.), *Virtues for the People. Aspects of Plutarchan Ethics*, Leuven 2011.

SAUER, *Consolatio* = J. SAUER, *Consolatio ad Marciam*, in G. DAMSCHEN, A. HEIL (ed.), *Brill's Companion to Seneca, Philosopher and Dramatist*, Leiden-Boston 2014, 135-139.

SCHOLZ, *Commentarii* = P. SCHOLZ, *Sullas* commentarii *– eine literarische Rechtfertigung. Zu Wesen und Funktion der autobiographischen Schriften in der späten römischen Republik*, in U. EIGLER, U. GOTTER, N. LURAGHI, U. WALTER (ed.), *Formen römischer Geschichtsschreibung von den Anfängen bis Livius. Gattungen – Autoren – Kontexte*, Darmstadt 2003, 172-195.

SCHÖSSLER, *Tiberius* = A. SCHÖSSLER, *Tiberius im taciteischen Narrativ: Gewaltarme Aushandlungen zwischen Tiberius und der senatorischen Oberschicht in den Annalen des Tacitus*, Darmstadt 2021.

SCHULZ, *Deconstructing* = V. SCHULZ, *Deconstructing Imperial Representation: Tacitus, Cassius Dio, and Suetonius on Nero and Domitian*, Leiden-Boston 2019.

Séances = *Compte rendu des séances de la Societé des Études Latines*, «REL» 62 (1984), 1-21.

SENSAL, *Étude* = C. SENSAL, *L'étude des Historiae de L. Cornelius Sisenna: bilan méthodologique*, «Ktèma» 30 (2005), 365-370.

SHANNON-HENDERSON, *Religion* = K.E. SHANNON-HENDERSON, *Religion and Memory in Tacitus'* Annals, Oxford 2018.

SHAW, *Reading* = E. SHAW, *Sallust, the* lector eruditus *and the Purposes of History*, in BAUMANN, LIOTSAKIS, *Reading*, 13-33.

SMITH, *Memoirs* = C. SMITH, *Sulla' s Memoirs*, in SMITH, POWELL, *Memoirs*, 65-85.

SMITH, POWELL, *Memoirs* = C. SMITH, A. POWELL (ed.), *The Lost Memoirs of Augustus and the Development of Roman Autobiography*, Swansea 2009.

STADTER, *Omission* = P.A. STADTER, *Plutarch's Omission of Sulla's Legislative Reforms*, «Ploutarchos» 16 (2019), 69-76.

STADTER, *Plutarch* = P.A. STADTER, *Plutarch and his Roman Readers*, Oxford 2015.

STEFFENSEN, *Laboratorium* = N. STEFFENSEN, *Das Laboratorium der Alleinherrschaft: Konfliktkonstellationen in Livius' Narrativ der Königszeit*, «Latomus» 80 (2021), 417-447.

SYME, *Livy* = R. SYME, *Livy and Augustus*, «HSPh» 64 (1959), 27-87.

THEIN, *Felicitas* = A. THEIN, Felicitas *and the Memoirs of Sulla and Augustus*, in SMITH, POWELL, *Memoirs*, 87-109.

Timpe, *Sisenna* = D. Timpe, *Annäherungen an Sisenna*, in T. Brüggemann, B. Meissner, C. Mileta, A. Pabst, O. Schmitt (ed.), *Studia hellenistica et historiographica: Festschrift für Andreas Mehl*, Gutenberg 2010, 233-250.

Traina, *Introduzione* = A. Traina, *Introduzione*, in L. Anneo Seneca, *Le consolazioni: A Marcia – Alla madre Elvia – A Polibio*, a cura di A. Traina, Milano 1987, 7-28.

Vasaly, *Philosophy* = A. Vasaly, *Livy's Political Philosophy: Power and Personality in Early Rome*, Cambridge 2015.

Vassiliades, *Décadence* = G. Vassiliades, *La* res publica *et sa décadence. De Salluste à Tite-Live*, Bordeaux 2020.

Westall, *Historians* = R. Westall, *Fragmentary Historians and the Roman Civil Wars*, in Lange, Vervaet, *Historiography*, 54-86.

Wilcox, *Grief* = A. Wilcox, *Exemplary Grief: Gender and Virtue in Seneca's Consolations to Women*, «Helios» 33 (2006), 73-100.

Wilson, *Seneca* = M. Wilson, *Seneca the Consoler? A New Reading of his Consolatory Writings*, in H. Baltussen (ed.), *Greek and Roman Consolations. Eight Studies of a Tradition and its Afterlife*, Swansea 2013, 93-121.

Wiseman, *Supernatural* = T.P. Wiseman, *Augustus, Sulla and the Supernatural*, in Smith, Powell, *Memoirs*, 111-123.

Zenk, *Anfänge* = J. Zenk, *Die Anfänge Roms erzählen: Zur literarischen Technik in der ersten Pentade von Livius'* Ab urbe condita, Berlin-Boston 2021.

Ziegler, *Vitae* = Plutarchi *Vitae parallelae*, vol. III.2, rec. K. Ziegler, Leipzig 1973^2.

Sophie Aubert-Baillot

SOURCES ET EXPRESSIONS GRECQUES DE LA DÉGÉNÉRESCENCE DU POUVOIR DANS LA CORRESPONDANCE DE CICÉRON : QUELQUES REMARQUES

La dégénérescence du pouvoir peut être évoquée de façon indirecte, selon trois modalités.

Dans le premier cas, usant d'une stratégie fort discrète, Cicéron se livre à la réinterprétation philosophique d'une citation homérique, dans un contexte de scandale judiciaire.

Lorsqu'à l'été 61, Cicéron relate à Atticus l'acquittement de Clodius à l'issue du procès de la Bonne Déesse, il décrit une décision de justice d'autant plus inattendue que l'orateur, auteur d'un témoignage accablant contre l'accusé, avait été soutenu par le Sénat face aux menaces du camp adverse, avant que Crassus ne parvienne en deux jours à corrompre la majorité des juges grâce à la promesse de largesses et de débauches, afin d'obtenir un verdict inique. Pour évoquer la rapidité de ce funeste retournement de situation, Cicéron énonce de façon abrégée deux vers du chant XVI de l'*Iliade* relatifs à l'incendie des vaisseaux grecs :

> Maintenant, ô Muses, dites-moi comment donc éclata tout d'abord l'incendie (Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι […] / ὅππως δὴ πρῶτον πῦρ ἔμπεσε) […][1].

Or on ne relève aucune autre occurrence du second de ces vers dans l'ensemble de la littérature antique avant Eustathe, commentateur de l'*Iliade*, au XII^e^ siècle. Son extrême rareté incite donc à examiner si Cicéron aurait eu une raison particulière pour le choisir à la place d'un autre. Au sein du livre VIII de la *République* de Platon, qui occupe une place centrale dans la correspondance cicéronienne par son analyse de la figure du tyran, Socrate entreprend d'expliquer comment de l'aristocratie naît la timocratie. Il avance alors que tout changement de constitution provient de la division (στάσις) qui s'instaure entre les gouver-

[1] Cic., *Att*., 1.16.5 (fin juin ou juillet 61). Cfr. Hom., *Il*., 16.112-113 : « Maintenant, ô Muses, qui habitez les demeures de l'Olympe, dites-moi comment donc éclata tout d'abord l'incendie sur les nefs des Achéens » (Ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι, / ὅππως δὴ πρῶτον πῦρ ἔμπεσε νηυσὶν Ἀχαιῶν). Sauf indication contraire, toutes les traductions proposées sont personnelles.

nants[2]. Pour en examiner l'origine, il propose à Glaucon d'adopter la méthode suivante :

> Veux-tu qu'à l'imitation d'Homère, nous priions les Muses de nous dire comment donc la discorde éclata tout d'abord (ὅππως δὴ πρῶτον στάσις ἔμπεσε) […] ?[3]

Le remplacement de l'incendie (πῦρ) homérique par la discorde politique (στάσις), qu'avait également noté Proclus dans son commentaire sur la *République*[4], nous semble parfaitement s'insérer dans le contexte de la lettre de Cicéron. Si ce dernier, comme nous en faisons prudemment l'hypothèse, avait à l'esprit le texte platonicien au moment de citer les vers d'Homère, cela pourrait signifier que du point de vue de sa subjectivité, l'acquittement scandaleux de Clodius préfigurait, en un sens, la naissance d'une discorde civile (στάσις) qui aboutirait à une guerre intestine à Rome, quelques années plus tard.

Dans le deuxième cas, Cicéron évoque en creux la dégénérescence actuelle du pouvoir par comparaison avec un idéal politique dont la mention laconique renforce paradoxalement la hauteur et l'exigence. En janvier 60, il expose ainsi à Atticus ses motifs d'inquiétude quant à la situation à Rome, alors que Clodius entreprend de passer dans la plèbe afin de devenir tribun et qu'un autre tribun, L. Flavius, inspiré par Pompée, propose une loi agraire suffisamment menaçante pour que l'ancien consul de 63 se donne la peine d'élaborer un contre-projet :

> Mais, pendant ce temps, on peut à peine trouver *un homme d'*État, même en songe (πολιτικὸς ἀνὴρ οὐδ' ὄναρ)[5].

La simple formulation de cette expression dans une langue étrangère contribue à suggérer l'existence d'une source philosophique grecque, sans doute ici Platon. À la fin du mythe de la caverne en effet, au livre VII de la *République*, Socrate enjoint les philosophes, que les fondateurs de la cité ont rendus plus capables, grâce à une éducation particulièrement soignée, de participer tant au mode de vie philosophique qu'à la vie politique, de redescendre vers l'habitation commune des autres hommes plongée dans l'obscurité :

[2] Pl., *R*., 8.545d.

[3] Pl., *R*., 8.545d-e : Ἦ βούλει, ὥσπερ Ὅμηρος, εὐχώμεθα ταῖς Μούσαις εἰπεῖν ἡμῖν ὅππως δὴ πρῶτον στάσις ἔμπεσε […] ;

[4] Procl., *in R.,* II, p. 4.6-9 Kroll.

[5] Cic., *Att*., 1.18.6 (20 janvier 60) : *Sed interea* πολιτικὸς ἀνὴρ οὐδ' ὄναρ *quisquam inueniri potest*.

Et de cette manière, la cité (ἡ πόλις) sera administrée en état de vigilance (ὕπαρ) par vous [*i.e.* les philosophes] et par nous [*i.e.* les fondateurs de la cité], mais non en rêve (οὐκ ὄναρ), comme le sont la plupart des cités aujourd'hui, où elles sont administrées par des gens qui se battent les uns contre les autres pour des ombres et se disputent l'autorité, comme si c'était là un grand bien[6].

Par contraste avec le texte platonicien, qui affirme la possibilité d'incarner la cité dans la réalité sans la cantonner à un rêve, Cicéron déplore qu'il n'existe dans la Rome de son époque aucun homme politique véritable, qu'il fût réel ou même seulement idéal.

Ce texte est à mettre en parallèle avec un passage où le nom de Platon intervient dans un contexte philosophique polémique d'affrontements entre écoles. Dans une lettre à Atticus datée de juin 60, Cicéron adresse un reproche paradoxal à son ami Caton : ce tenant du stoïcisme se voit condamner pour excès de platonisme par un Académicien, Cicéron, parce qu'il opine « comme si nous étions dans la *république* de Platon (*tamquam in Platonis* πολιτείᾳ), et non dans la cité fangeuse de Romulus (*non tamquam in Romuli faece*)[7] ». Ce faisant, il en arrive à nuire aux intérêts de la République (*nocet interdum rei p.*) par son intransigeance et par la menace qu'il fait peser sur l'union du parti sénatorial et des chevaliers[8]. La πολιτεία renvoie ici indissociablement à la République idéale de Platon et à l'ouvrage qui la décrit tout en en soulignant le caractère utopique[9]. L'inadéquation d'un tel idéal à la réalité politique romaine transparaît dans la conservation du terme grec par Cicéron : il s'agit là d'une élucubration de philosophe, inassimilable par la *res publica*.

C'est la seule fois dans les lettres où Cicéron prend explicitement ses distances à l'égard de l'auteur de la *République*. De façon intéressante, la lettre est écrite à une date où Cicéron n'envisage encore qu'avec réticence de délaisser la vie politique pour se plonger dans la philosophie, persuadé qu'il est de pouvoir peser sur les événements, trois ans après son glorieux consulat. Aussi, malgré son admiration pour Platon, il affirme ici son désintérêt pour un État idéal et utopique. Son ambition est au contraire d'appliquer sa réflexion à la République romaine de son temps, envisagée comme le meilleur État possible. Telle sera la

6 Pl., *R.*, 7.520c-d (trad. É. Chambry, modifiée) : καὶ οὕτω ὕπαρ ἡμῖν καὶ ὑμῖν ἡ πόλις οἰκήσεται, ἀλλ' οὐκ ὄναρ, ὡς νῦν αἱ πολλαὶ ὑπὸ σκιαμαχούντων τε πρὸς ἀλλήλους καὶ στασιαζόντων περὶ τοῦ ἄρχειν οἰκοῦνται, ὡς μεγάλου τινὸς ἀγαθοῦ ὄντος.

7 Cic., *Att.*, 2.1.8 (milieu de juin 60).

8 Cic., *Att.*, 2.1.8 (milieu de juin 60).

9 Voir notamment Pl., *R.*, 10.592a-b.

perspective qu'il adoptera dans ses dialogues de philosophie politique, le *de Republica* et le *de Legibus*.

Dans le troisième cas enfin, Cicéron aborde la dégénérescence du pouvoir à la faveur d'un débat opposant vie contemplative et vie active, où affleure sa tentation du retrait des affaires publiques pour fuir la corruption politique de son temps.

Alors qu'en avril 59, il est mis à l'écart de la vie politique romaine par les triumvirs et que le consulat de César l'incite à examiner la question des genres de vie à nouveaux frais, Cicéron envisage d'abandonner toutes ses activités pour se tourner vers la philosophie mais son emploi d'un irréel du présent, avec le subjonctif imparfait *uellem*, souligne qu'il s'agit d'une éventualité qui en est demeurée au stade de l'idée (*in animo*), non d'un choix fermement assumé, tant est profond l'attachement de l'Arpinate pour l'engagement politique :

> Mais que m'importe à moi ces ambitions, auxquelles je désire renoncer pour consacrer mon âme entière et tous mes soins à la *philosophie* (*toto animo atque omni cura* φιλοσοφεῖν) ? Tel est mon dessein, te dis-je : comme je voudrais (*uellem*) l'avoir formé dès le début[10] !

Quelques semaines plus tard en revanche, dans une lettre à Atticus écrite vers le 1er mai 59, sa décision est prise, comme l'a bien relevé C. Lévy[11], et l'emploi d'expressions grecques consacrées révèle l'arrière-plan philosophique du débat qu'il expose sur les différents genres de vie :

> Maintenant j'ai pris une décision ferme : puisqu'il existe entre ton cher Dicéarque et mon ami Théophraste une si vive opposition que l'un – ton philosophe – place loin devant toutes les autres *la vie pratique* (τὸν πρακτικὸν βίον) et l'autre – le mien –, *la vie contemplative* (τὸν θεωρητικόν), il me semble avoir exécuté leurs volontés à tous deux. Je pense en effet avoir entièrement satisfait Dicéarque ; à présent, je me retourne vers cette famille qui non seulement me permet de me tenir tranquille, mais me blâme de ne pas m'être toujours tenu tranquille. Aussi, ô mon cher Titus, appliquons-nous à ces remarquables études et retournons enfin à ce domaine qu'il n'aurait pas fallu quitter[12].

[10] Cic., *Att*., 2.5.2 (première moitié d'avril 59) : *Sed quid ego haec, quae cupio deponere et toto animo atque omni cura* φιλοσοφεῖν ? *Sic, inquam, in animost* ; *uellem ab initio […]*.

[11] Lévy, *Philosophical Life*, 67.

[12] Cic., *Att*., 2.16.3 (vers le 1er mai 59) : *Nunc prorsus hoc statui, ut, quoniam tanta controuersia est Dicaearcho familiari tuo cum Theophrasto amico meo ut ille tuus* τὸν πρακτικὸν βίον *longe omnibus anteponat, hic autem* τὸν θεωρητικόν*, utrique a me mos*

L'idée de contemplation (θεωρία) occupe une place prépondérante dans la conception de la philosophie chez Aristote, qui appelle « vie théorétique » (βίος θεωρητικός) la vie consacrée à la connaissance et réserve l'adjectif aux « savoirs qui ont pour fin la seule connaissance de leurs objets, donc la vérité en elle-même[13] ». Quant à la vie pratique telle que la concevait Dicéarque, T. Bénatouïl a bien montré, dans un récent article, qu'« elle inclu[ait] des actions politiques mais ne sembl[ait] pas se réduire à elles »[14], malgré la présentation qu'en offre Cicéron. Théorie et pratique ont donc chacune un objet distinct : il s'agit de « deux activités complémentaires mais indépendantes l'une de l'autre[15] », selon la présentation aristotélicienne. Cicéron s'en démarque toutefois et juge qu'elles ne sauraient se concilier harmonieusement. Estimant qu'il a suffisamment sacrifié à la vie pratique et qu'il est temps, une fois ses obligations politiques remplies[16], de se tourner vers une vie contemplative dont il n'aurait jamais dû s'éloigner, il souligne par cette succession l'antagonisme qui oppose ces deux genres de vie et l'impossibilité de les pratiquer tous deux en même temps. Ce n'est donc pas un idéal de βίος μικτός qu'il décrit ici[17]. Aussi ne saurait-on affirmer qu'il s'inspire dans sa lettre de l'Académicien Antiochus d'Ascalon qui, aux dires d'Augustin, distinguait trois genres de vie différents – « l'un point inactif mais voué à une activité de contemplation ou de traque de la vérité, un deuxième consacré à la conduite des affaires humaines, un troisième fait de l'un et l'autre types harmonieusement associés […][18] » –

gestus esse uideatur. Puto enim me Dicaearcho adfatim satis fecisse ; *respicio nunc ad hanc familiam quae mihi non modo ut requiescam permittit, sed reprehendit quia non semper quierim. Quare incumbamus, o noster Tite, ad illa praeclara studia et eo unde discedere non oportuit aliquando reuertamur*.

13 Bénatouïl, Θεωρία, 6. Voir encore Bénatouïl, Bonazzi, *Theoria.*

14 Bénatouïl, *'Vie pratique'*, 375.

15 Bénatouïl, Θεωρία, 8.

16 Sur l'équivalence entre vie pratique et vie politique, nous renvoyons à une lettre quasiment contemporaine de Cicéron à Atticus dont la terminologie grecque, jamais employée avant Origène si l'on en croit le *TLG*, nous semble inspirée du βίος πρακτικός de Dicéarque. Voir Cic., *Att*., 2.7.4 (première moitié d'avril 59) : « Et je voudrais que tu considères que je ne te pose pas ces questions du point de vue de l'action (κατὰ τὸ πρακτικὸν), parce que mon âme brûlerait de prendre part à la vie publique » (*Atque haec sic uelim existimes non me abs te* κατὰ τὸ πρακτικὸν *quaerere, quod gestiat animus aliquid agere in re p.*). Pour l'analyse du terme πρᾶξις dans la correspondance cicéronienne, nous renvoyons à Biville, *Dolabellam*, 37-39.

17 Lévy, *Philosophical Life*, 68.

18 August., *C.D.,* 19.2 (trad. J.-Y. Boriaud) : *[…] uno scilicet non segniter, sed in contemplatione uel inquisitione ueritatis otioso, altero in gerendis rebus humanis negotioso, tertio ex utroque genere temperato […]*. Sur la conception de la vie contemplative chez Antiochus, voir Bénatouïl, Θεωρία, 11-24.

et privilégiait le dernier d'entre eux, autrement dit la vie mixte[19]. Selon T. Bénatouïl, « Antiochus devait […] probablement faire remonter le privilège qu'il accordait à la vie mixte aux premiers académiciens, et en particulier à Platon lui-même, qui apparaît bien comme la référence principale de la doctrine antiochéenne des types d'activité et des genres de vie, alors que le stoïcisme et Aristote semblent plutôt fournir des concepts ou des arguments précis, qu'Antiochus transforme en les intégrant dans une doctrine éthique originale[20] ».

Si Antiochus n'est pas à l'origine du choix pour la vie contemplative affiché dans sa lettre par Cicéron, le démonstratif *hanc* dans l'expression *respicio nunc ad hanc familiam* (« à présent, je me retourne vers cette famille »)[21] ne renvoie pas à l'Ancienne Académie de l'Ascalonite, qui annexe à la pensée académicienne les apports philosophiques d'Aristote, mais peut-être à Théophraste ainsi qu'aux penseurs qui défendent avec lui la vie contemplative. C'est vers eux que reviendrait Cicéron après avoir longtemps préféré la famille des partisans de la vie politique, quoique le lexique employé dans la suite de la phrase fasse songer à l'épicurisme plutôt qu'à la σχολή péripatéticienne : « à présent, je me retourne vers cette famille qui non seulement me permet de me tenir tranquille, mais me blâme de ne pas m'être toujours tenu tranquille » (*respicio nunc ad hanc familiam quae mihi non modo ut requiescam permittit, sed reprehendit quia non semper quierim*). Le choix du repos (*requiescam* ; *quierim*) paraît représenter ici la signature de l'épicurisme, même s'il s'agit là d'un loisir bien studieux, puisque le repos que Cicéron n'aurait jamais dû délaisser se voit ensuite précisé sous la forme de « ces belles études » (*illa praeclara studia*) qu'il partage avec Atticus. Cette coloration épicurienne n'en apparaît pas moins paradoxale, étant donné la vigueur avec laquelle l'Arpinate a toujours combattu cette école et ses disciples dans ses écrits[22]. Peut-être ce dernier applique-t-il ici à sa situation et au parti de Théophraste l'argument

[19] August., *C.D.,* 19.3 (trad. J.-Y. Boriaud) : « De ces trois genres de vie – de loisir, actif, mixte –, c'est le troisième qu'ils avaient coutume de privilégier. C'était là l'opinion et l'enseignement des anciens académiciens, d'après ce qu'affirme Varron, sur la foi d'Antiochus […] » (*Ex tribus porro illis uitae generibus, otioso, actuoso et quod ex utroque compositum est, hoc tertium sibi placere asseuerant. Haec sensisse atque docuisse Academicos ueteres Varro asserit, auctore Antiocho […]*).

[20] Bénatouïl, Θεωρία, 24.

[21] Cic., *Att*., 2.16.3 (vers le 1er mai 59).

[22] Cfr. Lévy, *Cicéron*, 61-75.

de Chrysippe qui soulignait la proximité entre la défense de la vie scolastique et l'hédonisme[23].

Voilà qui incite à aborder avec prudence la présentation de la controverse entre Théophraste et Dicéarque dans la lettre *Att*., II, 16. Plusieurs chercheurs ont signalé l'ironie qu'il y avait de la part de Cicéron à placer la défense du Péripatéticien Dicéarque dans la bouche de l'Épicurien qu'était Atticus, tout en endossant, lui, l'homme politique, la posture de Théophraste, avocat de la vie contemplative[24]. Ce renversement des rôles avait déjà été opéré dans une lettre de peu antérieure à celle-ci, qui s'achevait sur la formule grecque suivante : « *et Cicéron le philosophe salue Titus le politique* » (καὶ Κικέρων ὁ φιλόσοφος τὸν πολιτικὸν Τίτον ἀσπάζεται)[25]. Toutefois, le renversement se complique encore du fait que Cicéron ne se contente pas d'adopter sans mélange en *Att*., II, 16 une posture théophrastéenne si éloignée de la vie pratique qu'il a jusqu'à présent menée. En recourant à un lexique épicurien, il semble à la fois souligner qu'il n'approuve pas entièrement le genre de vie qu'il adopte, le jugeant moins noble que le précédent, et rejoindre Atticus sur son terrain, abolissant ainsi l'affrontement qu'avait illustré le débat entre Théophraste et Dicéarque. Ce faisant, il décrit enfin fidèlement la position philosophique chère à Atticus, sous les traits d'un *otium litteratum* éloigné de la vie politique, et rappelle par l'emploi de la première personne du pluriel (*incumbamus* ; *reuertamur*) leur commune pratique de « ces belles études »[26], du temps où ils écoutaient l'un et l'autre l'Épicurien Phèdre[27], mais aussi, dans le cas de Cicéron, l'Académicien Antiochus, en 79, à Athènes[28].

La nostalgie de cette époque illustre bel et bien, sinon un réel attrait de Cicéron pour la pensée du Jardin, du moins sa tentation d'en revenir à une étude approfondie de la philosophie, une quinzaine d'années avant la rédaction des grands dialogues de 45-44.

Si la vie contemplative défendue par Théophraste paraît fort proche de l'idéal de repos épicurien dans la présentation qu'en offre Cicéron, qu'en est-il de la conception de la vie pratique selon Dicéarque ? Un

[23] Plu., *St. Rep*., 2.1033c-d (= *SVF* 3.702). Nous remercions Thomas Bénatouïl de nous avoir signalé cette référence.

[24] Cfr. Fortenbaugh, *Controversy*, 483-486 ; Lévy, *Philosophical Life*, 67-68.

[25] Cic. *Att*. 2.12.4 (19 avril 59).

[26] Cic. *Att*. 2.16.3 (vers le 1er mai 59) : « Aussi, ô mon cher Titus, appliquons-nous à ces remarquables études et retournons enfin à ce domaine qu'il n'aurait pas fallu quitter » (*Quare incumbamus, o noster Tite, ad illa praeclara studia et eo unde discedere non oportuit aliquando reuertamur*).

[27] Cic., *Fin*., 1.16.

[28] Cic., *Fin*., 5.1. Cfr. Lévy, *Philosophical Life*, 68.

proverbe grec cité dans une lettre de peu postérieure pourrait nous éclairer sur ce point. Il vient conforter une intuition de S. McConnell[29] selon laquelle pour mieux connaître les théories politiques du Péripatéticien, il faut s'appuyer sur un texte du *Codex Vaticanus* 435 (Vaticano, BAV, Vat. gr., 435), un manuscrit du XIV^e^ siècle découvert et publié pour la première fois par H. von Arnim en 1892[30]. Portant un titre mutilé (Πλουτάρ… Κεκιλίου ἀποφθέγματα Ῥωμαικά), le texte de ces « apophtegmes romains » pourrait avoir été attribué par le copiste à Plutarque ou à Cécilius de Calè-Actè, rhéteur sicilien d'époque augustéenne. Nous n'entrerons pas ici dans les questions de *Quellenforschung* relatives à ce texte et renvoyons à une étude récente de M. Humm pour une claire synthèse sur cette question[31]. Signalons seulement que l'auteur mystérieux, dans sa volonté de déterminer qui des Grecs ou des Romains d'autrefois étaient les plus sages, attribue aux seconds une pratique des belles actions, par contraste avec les discours brillants et les brèves sentences prisées des premiers, à l'image des apophtegmes prêtés aux Sept sages. Il invoque ensuite le témoignage de Dicéarque, qui dénie la sagesse à ces sept penseurs au motif que les Anciens ne philosophaient pas au moyen de discours, mais de bonnes actions (telles que le fait de nouer des amitiés, de s'engager en politique ou de se marier), et qu'autrefois, seul l'homme de bien était un philosophe, dût-il ne pas susciter l'admiration de la foule, ni la persuader par ses propos, ni débattre *in utramque partem* du bien-fondé (εἰ πολιτευτέον) ou des modalités de sa participation à la vie politique[32].

À des penseurs plaçant avant tout la philosophie dans la déclamation de brillants discours, Dicéarque oppose donc des êtres humains appartenant à une période révolue, qui mettaient en pratique la vertu (tel est le βίος πρακτικός), se montraient soucieux de l'intérêt commun dans leur engagement politique et n'éprouvaient nul besoin de théorie, de recherche, d'enquête sur la nature du bien ni de contemplation (autre-

[29] McConnell, *Philosophical life*, 127.

[30] von Arnim, Ineditum Vaticanum, 118-130.

[31] Humm, Ineditum Vaticanum, 277-318.

[32] Vaticano BAV Vat. gr. 435 (= Dicaearch. hist., fr. 36.9-14 Mirhady). Sur l'édition des textes de Dicéarque, voir Mirhady, *Dicaearchus*, 1-142. L'adjectif verbal πολιτευτέον qui figure dans le *Codex* et émane sans doute de Dicéarque est caractéristique des θέσεις que Cicéron lui-même développait pour mieux déterminer la conduite à tenir en des temps politiques troublés (Cic., *Att*., 9.4.1 : 10 ou 11 mars 49). Le terme grec figure par ailleurs dans une lettre à Atticus (Cic., *Att*., 2.6.2 : première moitié d'avril 59) : « C'est ici [*i.e.* à Antium], ici vraiment, qu'*il faut prendre part à la vie publique* (πολιτευτέον) ; en effet, là-bas [*i.e.* à Rome], ce n'est non seulement pas possible, mais c'est même écœurant » (*Hic, hic nimirum* πολιτευτέον ; *nam istic non solum non licet sed etiam taedet*).

ment dit, de βίος θεωρητικός) pour mener la meilleure vie possible[33]. Il semble ici se référer à l'âge d'or, ainsi que le suggère une comparaison avec le vocabulaire employé par Porphyre dans son compte-rendu de la description que donnait le Péripatéticien de cette époque[34]. Cet adossement des réflexions de Dicéarque sur les genres de vie à l'évocation de l'âge d'or était certainement bien connu de Cicéron. En témoigne un proverbe grec d'apparence anodine qui figure dans une lettre à Atticus de juillet 59, dont voici le contexte. Alors qu'il est préoccupé par l'attitude de Clodius, qui vient de se faire adopter par un plébéien et va être élu tribun pour l'année 58, Cicéron soutient qu'il se sent capable soit d'esquiver (*declinare*) sans désagrément les luttes politiques à venir, soit de les affronter (*subire*) avec honneur (*cum dignitate*)[35]. Il expose néanmoins ses incertitudes à la faveur d'un dialogue fictif avec son ami, suivi d'une conclusion désespérée :

> Tu diras peut-être : "*Assez* de l'honneur, comme *du chêne* (*Dignitatis* ἅλις*, tamquam* δρυός) ; veille, si tu m'aimes, à ta sûreté". Malheur de moi ! Pourquoi n'es-tu pas ici ? Rien, assurément, ne t'échapperait. Moi, *je suis aveugle* (τυφλώττω) sans doute et *j'ai été* trop *affecté par le beau* (*nimium* τῷ καλῷ προσπέπονθα)[36].

La fin de ce passage nous semble trahir la double influence de Platon d'une part, d'Isocrate d'autre part. Celle-ci, dans le premier cas, affleure sous le thème de l'aveuglement (τυφλώττω). Quoique ce verbe ne figure pas dans le corpus platonicien, il pourrait s'agit d'une réminiscence d'un terme pourvu d'un sens voisin et d'un suffixe similaire, le verbe ἀμβλυώττω (« avoir la vue faible »), employé à quatre reprises à la fin du livre VI et au début du livre VII de la *République*[37]. Il traduit la confusion de la vue consécutive à l'acclimatation des yeux à un envi-

[33] Vaticano BAV Vat. gr. 435 (= Dicaearch. hist., fr. 36.9-26 Mirhady).

[34] Porph., *Abst*., 4.2.1-9 (= Dicaearch. hist,. fr. 56 A Mirhady). Cfr. McConnell, *Philosophical life*, 133-135.

[35] Cic., *Att*., 2.19.1 (milieu de juillet 59).

[36] Cic., *Att*., 2.19.1 (milieu de juillet 59) : *Dices fortasse* : « *Dignitatis* ἅλις*, tamquam* δρυός ; *saluti, si me amas, consule ».* Me *miserum ! Cur non ades* ? Nihil te *profecto praeteriret. Ego fortasse* τυφλώττω *et nimium* τῷ καλῷ προσπέπονθα.

[37] Pl., *R*., 6.508c-d ; 7.516e ; 7.517d. Nous remercions David Sedley de nous avoir suggéré ce parallèle. La confusion des deux termes grecs dans l'esprit de Cicéron a pu être favorisée par la proximité du verbe ἀμβλυώττουσι et de l'adjectif τυφλῶν en *R*., 6.508c, à propos des yeux qui, lorsqu'ils regardent des objets colorés éclairés non par les lumières du jour, mais par les flambeaux de la nuit, « voient faiblement et sont bien près de sembler aveugles » (ἀμβλυώττουσί τε καὶ ἐγγὺς φαίνονται τυφλῶν), comme si leur vue n'était plus nette.

ronnement obscur, après la contemplation de la lumière. Tel est en effet le sort qui menace ceux qui ont quitté la caverne, monde de l'obscurité et de l'ignorance, puis ont choisi d'y redescendre pour y transmettre aux autres hommes la connaissance de ce qu'ils ont admiré, en particulier l'idée du Bien (ἡ τοῦ ἀγαθοῦ ἰδέα), analogue selon Socrate à la lumière éblouissante du soleil[38]. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut comprendre l'expression cicéronienne « *j'ai été* trop *affecté par le beau* » (*nimium* τῷ καλῷ προσπέπονθα).

Cicéron nous semble par ailleurs se livrer à une *contaminatio* entre le texte platonicien et un extrait de l'*Éloge d'Hélène* d'Isocrate, en employant le verbe grec προσπέπονθα (« être affecté en outre »), un terme rare à l'époque classique, surtout employé au parfait[39]. Dans ce passage, Isocrate justifie la guerre de Troie en soulignant la suprématie de la beauté physique (τὸ κάλλος) sur tous les biens et en traçant un parallèle entre esthétique et éthique, la vertu étant surtout admirée parce qu'elle est le plus beau de tous les modes de vie (§ 54). De la beauté physique (τὸ κάλλος), l'on glisse vers le beau moral (τὸ καλόν). Pour toutes les autres choses dont nous pourrions avoir besoin, poursuit Isocrate, nous désirons seulement les obtenir mais au-delà, à leur sujet, « nous ne sommes affectés en rien dans notre âme (οὐδὲν τῇ ψυχῇ προσπεπόνθαμεν), alors que l'amour des belles choses (τῶν δὲ καλῶν ἔρως), lorsqu'il pénètre en nous, a une force qui surpasse d'autant plus celle de la volonté que son objet aussi a plus de pouvoir » (§ 55).

La formule de Cicéron résume à merveille la seconde partie de la phrase. L'intertexte isocratique met en exergue la dimension irrésistible, perceptible dans l'adverbe cicéronien *nimium* (*nimium* τῷ καλῷ προσπέπονθα), de l'attrait qu'exerce la beauté – une beauté esthétique avant tout dans le cas d'Isocrate, morale dans le cas de Platon et de Cicéron[40]. Il souligne aussi le désarroi qui en découle pour l'Arpinate, lorsqu'il met en scène son déchirement. La prudence exigerait qu'il se range à l'avis d'Atticus et esquive les luttes politiques à venir, mais son amour du beau moral, qui est en même temps amour de l'honneur (*dignitas*), l'en empêche. L'imbrication des allusions littéraires et philo-

[38] Pl., *R*., 7.517 b-c.

[39] Les deux seules occurrences de ce verbe antérieures à Cicéron figurent chez Platon (Pl., *Phd.,* 74a : προσπάσχειν. Contexte : la théorie de la réminiscence) et Isocrate (Isoc., *Hel.,* 55 : προσπεπόνθαμεν). Platon emploie de surcroît le verbe dans une construction transitive (« éprouver en outre ») et Isocrate, de façon absolue, comme le fera Cicéron dans sa lettre.

[40] Sur l'imbrication de considérations affectives, voire érotiques, et philosophiques chez Cicéron, voir encore *Att*., 9.10.2 (18 mars 49). Cfr. Traversa, Nunc emergit amor, 265-292.

sophiques, à la fois isocratiques et platoniciennes, est remarquable. Elle illustre non seulement l'obsession de Cicéron à envisager la situation politique de son temps par le prisme de la philosophie, mais aussi la distance qu'il conserve à l'égard de celle-ci, par un humour constant, manifeste dans la formulation hybride, mi-grecque mi-latine (*nimium* τῷ καλῷ προσπέπονθα), ainsi que dans les résonances isocratiques du passage, où l'attrait exercé par la beauté physique se superpose à celui de la beauté morale.

En outre, le proverbe grec que Cicéron place dans la bouche d'Atticus dans la lettre II, 19, à la faveur d'un dialogue fictif, ἄλις δρυός (« assez du chêne », autrement dit « foin de ces vains propos d'un autre âge »), attire notre attention du fait de sa formulation très particulière. La structure syntaxique en chiasme (*Dignitatis* ἄλις, *tamquam* δρυός) rejette les deux génitifs, l'un exprimé en latin (*dignitatis*), l'autre en grec (δρυός), aux extrémités du groupe de mots tandis qu'en son centre, l'adverbe grec ἄλις jouxte l'adverbe *tamquam*. Ce chiasme se double d'un parallélisme dans l'emploi des langues : à un terme latin succède, par deux fois, un terme grec. Une telle structure à la fois savante et très artificielle, qui sépare les deux termes que leur source proverbiale réunissait sous la forme ἄλις δρυός et instaure de surcroît une comparaison (*tamquam* δρυός) absente du texte initial, comme si l'expression originelle était « assez de l'honneur » (*dignitatis* ἄλις) et non « assez du chêne » (ἄλις δρυός), tend à la fois à masquer la référence à un sous-texte grec et à signaler, par la singularité même de sa formulation, qu'un jeu d'intertextualité est à l'œuvre dans ce passage et qu'Atticus se doit de le déchiffrer.

Or l'expression ἄλις δρυός, dont la dimension proverbiale renvoie au passage de la cueillette à l'agriculture[41], devait être appréciée de Cicéron, qui y fait une allusion sous une forme latine dans l'*Orator*[42].

[41] En témoigne le parémiographe Zénobios (*Par.* 2.40 ; trad. M. Patillon et A. Ph. Segonds, retouchée) : « Car les hommes, qui autrefois se nourrissaient de glands sur un chêne, découvrirent plus tard l'usage des fruits de Déméter » (Ἐπειδὴ τὸ ἀρχαῖον οἱ ἄνθρωποι βαλάνοις δρυὸς τρεφόμενοι, ὕστερον εὑρεθεῖσι τῆς Δήμητρος καρποῖς ἐχρήσαντο). Ce parallèle avec le texte de Zénobios ainsi qu'avec celui de l'*Orator*, cité à la note suivante, avait déjà été relevé par Otto (ed.), *Die Sprichwörter*, 154, *s.u. glans*, qui y ajoute une référence à Arnobe (Arnob. *Adu. nat.* 2.66 : *quod inuentis frugibus glandes spreuerint*).

[42] Cic., *Orat*., 31 (à propos de la polémique contre les Atticistes qui admirent le style hérissé de Thucydide) : « Mais quelle est cette si grande absurdité chez ces hommes, qu'ils se nourrissent de glands après la découverte des céréales ? » (*Quae est autem in hominibus tanta peruersitas, ut inuentis frugibus glande uescantur ?*). Dans son récit sur les origines de l'humanité au chant V, Lucrèce fait lui aussi alllusion aux « chênes couverts de glands » (*glandiferas […] quercus*) parmi lesquels les hommes

Elle revêt surtout une signification intéressante si l'on songe qu'avant l'époque de l'Arpinate, elle n'est citée que par deux auteurs grecs, selon le *TLG* : les Péripatéticiens Théophraste et Dicéarque, dont la controverse sur le choix de la vie contemplative ou de la vie pratique apparaît dans la correspondance deux mois avant que ne soit mentionné ce proverbe. La conclusion du premier triumvirat en 60 puis l'exercice du consulat de César en 59 ont décidément dû favoriser chez Cicéron une relecture attentive des textes de ces deux philosophes.

Voici les fragments, tous deux issus du traité de Porphyre *Sur l'abstinence*, qui révèlent l'intérêt des deux Péripatéticiens pour les origines de l'humanité et pour le proverbe ἅλις δρυός, témoin d'un jalon de son histoire :

Il semble, dit Théophraste, qu'un temps incalculable se soit écoulé depuis que le peuple le plus savant du monde et habitant la terre la plus sacrée, celle qui fut fondée par le Nil, a commencé, dès les toutes premières origines, à offrir aux dieux célestes des prémices qui n'étaient pas encore faites de myrrhe ni d'un mélange de casse, d'encens et de safran […]. Après quoi le mode de vie changea, passant désormais à la nourriture cultivée et aux sacrifices faits de produits agricoles, d'où les mots : 'Assez du chêne' (ἅλις δρυός) ![43]

C'est ce que commente Dicéarque, lorsqu'il dit : voici ce qu'était la vie au temps de Kronos – s'il faut admettre qu'elle a existé autrement que par une vaine rumeur et, laissant ce qui est trop légendaire, restituer la réalité en se fondant sur la raison. En effet tout poussait spontanément, selon toute vraisemblance […]. Bien mieux, il n'y avait entre [les hommes du temps de Kronos] ni guerres ni séditions […]. Et il est vraisemblable que cette vie-là ait suscité des regrets chez leurs descendants, qui nourrissaient de grandes ambitions et sur qui les maux s'abattaient en grand nombre. On voit que la nourriture des premiers hommes était frugale et sans apprêt par le mot 'assez du chêne' (ἅλις δρυός) qui fut prononcé plus tard et vraisemblablement par celui qui, le premier, voulut que cela changeât[44].

restauraient le plus souvent leur corps (Lucr. 5.939). En citant ce proverbe grec dans sa lettre à Atticus, peut-être Cicéron lance-t-il un clin d'œil à son correspondant épicurien, en l'invitant à percevoir l'origine de l'humanité autrement que ne l'avait fait le poète.

[43] Porph., *Abst*., 2.5.1 et 6 (= Thphr. *Piet.* fr. 2 Pötscher) (trad. J. Bouffartigue et M. Patillon) : Ἀνάριθμος μέν τις ἔοικεν εἶναι χρόνος, ἀφ' οὗ τό γε πάντων λογιώτατον γένος, ὥς φησι Θεόφραστος, καὶ τὴν ἱερωτάτην ὑπὸ τοῦ Νείλου κτισθεῖσαν χώραν κατοικοῦν ἤρξατο πρῶτον ἀφ' Ἑστίας τοῖς οὐρανίοις θεοῖς θύειν οὐ σμύρνης οὐδὲ κασίας καὶ λιβανωτοῦ κρόκῳ μιχθέντων ἀπαρχάς […]. Μετὰ δὲ ταῦτα ὁ βίος ἐπὶ τὴν ἥμερον ἤδη τροφὴν μεταβαίνων καὶ θύματα <τὰ> ἐκ τῶν καρπῶν « ἅλις δρυός » ἔφη.

[44] Porph., *Abst*., 4.2.3 et 5-6 (= Dicaearch. hist., fr. 56 A Mirhady) (trad. M. Patillon et A.Ph. Segonds, retouchée) : Ἃ δὴ καὶ ἐξηγούμενος ὁ Δικαίαρχος τὸν ἐπὶ

Si le contexte où apparaît ce proverbe dans les fragments des deux philosophes – celui de la frugalité des premiers hommes – paraît éloigné des préoccupations politiques de Cicéron dans sa lettre, il prend tout son sens s'il est identifié par Atticus et son correspondant comme un fragment de la démonstration des deux Péripatéticiens sur la meilleure vie à mener. Dans ces conditions, sa simple mention réactive le souvenir du débat des deux Péripatéticiens sur le choix de la vie pratique ou de la vie contemplative, d'autant que l'âge d'or des origines de l'humanité analysé par Dicéarque peut en évoquer un autre, un âge d'or pas si lointain de la République romaine où les institutions étaient respectées et où l'État était dirigé par des hommes de bien, non par des triumvirs qui en avaient provoqué la dégénérescence[45]. Affronter (*subire*) les tempêtes politiques ou s'y dérober (*declinare*), pour reprendre les mots de Cicéron dans sa lettre à Atticus[46], revient à choisir entre les deux genres de vie exposés plus haut, si ce n'est qu'entre mai et juillet 59, Cicéron a décidé de s'opposer plus fermement aux mesures de César, de privilégier la vie pratique de Dicéarque et de ne pas demeurer en retrait de la vie politique, comme l'y invitait pourtant Atticus. Les deux amis ont inversé leurs rôles, ou plutôt rejoint leurs écoles philosophiques initiales, comme si Atticus cédait ici à son penchant pour l'épicurisme (ainsi qu'à la vie contemplative de Théophraste), en prônant le désengagement politique, et Cicéron, à son attirance profonde pour la pensée platonicienne qui lui imposait de lutter contre l'immoralité des dirigeants de Rome[47], ainsi que pour la vie pratique prônée par Dicéarque.

Κρόνου βίον τοιοῦτον εἶναι φησίν· εἰ δεῖ λαμβάνειν μὲν αὐτὸν ὡς γεγονότα καὶ μὴ μάτην ἐπιπεφημισμένον, τὸ δὲ λίαν μυθικὸν ἀφέντας, εἰς τὸ διὰ τοῦ λόγου φυσικὸν ἀνάγειν. Αὐτόματα μὲν γὰρ πάντα ἐφύετο, εἰκότως […]. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ πόλεμοι αὐτοῖς ἦσαν οὐδὲ στάσεις πρὸς ἀλλήλους […]. Τοῖς δὲ ὑστέροις ἐφιεμένοις μεγάλων καὶ πολλοῖς περιπίπτουσι κακοῖς ποθεινὸς εἰκότως ἐκεῖνος ὁ βίος ἐγίγνετο. Δηλοῖ δὲ τὸ λιτὸν τῶν πρώτων καὶ αὐτοσχέδιον τῆς τροφῆς τὸ μεθύστερον ῥηθὲν « ἅλις δρυός », τοῦ μεταβάλλοντος πρώτου, οἷα εἰκός, τοῦτο φθεγξαμένου.

45 Cfr. McConnell, *Philosophical life*, 158-160. Par ailleurs, l'histoire de l'humanité dépeinte par Dicéarque (fr. 36 Mirhady) révèle qu'il citait les anciens sages « pour rappeler à ses contemporains ce qu'était la véritable sagesse », « un état de perfection naturelle perdu » (cfr. Bénatouïl, *'Vie pratique'*, 382), où la philosophie véritable s'incarnait dans les actions plutôt que dans des paroles destinées à susciter l'admiration du peuple ou de disciples, par opposition à Théophraste, « incarnation du philosophe-professeur » (*ibid*., 392) dont la pensée demeurait confinée dans une sphère théorique et scolaire, au détriment de toute efficacité pratique et sociale (*ibid*., 389).

46 Cic., *Att*., 2.19.1 (milieu de juillet 59).

47 Cic., *Att*., 2.19.3 (milieu de juillet 59).

Pour conclure cette première phase de l'analyse de la corruption politique dans la correspondance de Cicéron par le prisme de ses sources grecques, qu'elles soient d'ordre littéraire ou, le plus souvent, philosophique et puisées en particulier chez Platon et Aristote, il convient de relever la discrétion avec laquelle procède l'épistolier, fût-ce dans des lettres privées, adressées à son meilleur ami Atticus, et non vouées à une large diffusion, encore moins à la publication. Qu'il recoure à la réinterprétation d'une citation homérique par le filtre de Platon pour fustiger l'instauration progressive d'une guerre civile à Rome dès l'année 61, qu'il déplore l'année suivante la décadence du pouvoir par comparaison avec un idéal politique dépeint paradoxalement comme une réalité accessible dans la *République* de Platon, qu'il envisage de se retirer en 59 des affaires publiques pour fuir la corruption politique de son temps en inscrivant sa réflexion dans le cadre d'un débat philosophique entre vie active et vie contemplative tel que l'avaient théorisé les Péripatéticiens Théophraste et Dicéarque, Cicéron se montre précocement sensible, comme le montrent les dates des lettres citées, à la dégénérescence politique de Rome. Avant même de se manifester dans un affrontement militaire entre César et Pompée en 49, elle est déjà perceptible à bas bruit dans l'iniquité de l'acquittement judiciaire de Clodius, dans la soumission d'une proposition de loi agraire jugée séditieuse, ou encore dans la conclusion du premier triumvirat en 60 et l'accession de César au consulat l'année suivante.

À ces signes discrets, qui trahissent le dysfonctionnement progressif des institutions républicaines, s'en joignent d'autres, plus flagrants et plus graves, qui ont trait aux aspirations tyranniques des *imperatores* et menacent de saper les fondements mêmes de la République. Elles font l'objet de critiques de plus en plus âpres de la part de Cicéron, depuis l'année 59 jusqu'au déclenchement de la guerre civile en 49 avant J.-C.

La première attaque portée par Cicéron a pour cible l'affirmation d'une ambition individuelle, chez César et Pompée, au détriment de l'intérêt collectif. En cherchant à obtenir les plus hautes magistratures par la corruption, en voulant devenir rois au mépris des institutions romaines, en négligeant le bonheur de leurs concitoyens et leur progression vers la vertu, cette ambition délétère participe d'une dégénérescence du pouvoir, prélude à un effondrement de la République. Il est remarquable qu'une telle accusation soit accompagnée de façon récurrente, dans les lettres de Cicéron, du terme grec σκοπός (« le but »), qui n'apparaît par ailleurs dans le corpus platonicien que chez les Stoïciens, où il désigne un concept éthique important, illustré par la métaphore de l'archer. Le Stoïcien Antipater de Tarse estime ainsi que la fin (τέλος) consiste à tout faire pour atteindre la cible (en l'occurrence, une vie en

harmonie avec la nature, qui définit le souverain bien), tandis que le but (σκοπός), à choisir de préférence mais non à rechercher, réside dans le fait d'atteindre sa cible[48]. Platon en revanche, au livre XII des *Lois*, insère le σκοπός dans un cadre politique avec lequel résonnent les lettres de Cicéron. Selon l'Étranger d'Athènes,

> si quelqu'un donnait l'impression d'être ignorant du but (τὸν σκοπὸν) que doit viser l'homme politique, pourrait-il d'abord être à bon droit appelé 'chef', et serait-il ensuite en mesure d'assurer la sauvegarde de ce dont il ignorerait parfaitement le but (τὸν σκοπὸν) ?[49]

Il nous semble que Cicéron assume ce double héritage politique et éthique, platonicien et stoïcien, au moment d'employer le nom σκοπός dans sa correspondance. Sur les trois occurrences de ce mot, concentrées dans les lettres à Atticus, deux nous semblent particulièrement pertinentes, même si la troisième corrobore l'analyse présentée au sujet des deux autres passages. Par deux fois, Cicéron évoque le but (σκοπός) que poursuivent César et Pompée, et par deux fois, il le fait à des moments cruciaux de la vie politique romaine, peu après le triumvirat de 60 dans le premier cas, et juste après le passage du Rubicon, en 49, dans le second :

> Le *but* (σκοπὸς) de ceux qui occupent <le pouvoir> (*illis qui tenent*), c'est, je le soupçonne, de ne laisser à personne la moindre largesse à faire[50].

> C'est le pouvoir absolu (*dominatio*) qu'ils ont cherché l'un et l'autre, non les moyens de rendre la cité heureuse et bonne (*non id actum beata et honesta ciuitas ut esset*). […] Mais ni l'un ni l'autre n'a pour *but* (σκοπὸς) de nous rendre heureux (*ut nos beati simus*) ; l'un et l'autre veulent régner (*uterque regnare uult*)[51].

[48] Cic., *Att*., 3.22 (= *SVF* 3.18 = *LS* 64F).

[49] Pl., *Lg*., 12.962a-b (trad. L. Brisson et J.-F. Pradeau) : Τί δὲ δὴ περὶ πόλιν ; εἴ τις τὸν σκοπὸν οἷ βλέπειν δεῖ τὸν πολιτικὸν φαίνοιτο ἀγνοῶν, ἆρα ἄρχων μὲν πρῶτον δικαίως ἂν προσαγορεύοιτο, εἶτα σῴζειν ἂν δυνατὸς εἴη τοῦτο οὗ τὸν σκοπὸν τὸ παράπαν μηδ'εἰδείη ;

[50] Cic., *Att*., 2.18.1 (juin ou début de juillet 59) : Σκοπὸς *est, ut suspicor, illis qui tenent nullam cuiquam largitionem relinquere*.

[51] Cic., *Att*., 8.11.2 (27 février 49) : *Dominatio quaesita ab utroque est, non id actum beata et honesta ciuitas ut esset. […] Sed neutri* σκοπὸς *est ille ut nos beati simus ; uterque regnare uult*. Sur la notion d'*honestus*, nous renvoyons à Jacotot, *Question d'honneur*.

Leur qualification de tyrans, d'abord périphrastique et atténuée en 59 (*illis qui tenent*), à une date où la prudence politique est encore de mise, puis directe en 49 (*dominatio* ; *uterque regnare uult*), alors que les masques tombent et que les ambitions des deux généraux apparaissent désormais avec évidence à Cicéron, suffit à les ériger en modèles d'anti-philosophes, selon l'analyse qu'en offre Platon dans la *République*. Par ailleurs, leur but, de façon révélatrice, ne s'exprime que par des tournures négatives : *nullam cuiquam largitionem relinquere*[52] ; *Sed neutri* σκοπὸς *est ille ut nos beati simus*[53], ce qui s'observe également dans la troisième lettre[54] : autant de comportements qui disqualifient jusque dans leur essence de dirigeants politiques, si l'on en juge par l'analyse platonicienne, ces *imperatores* au service de leur propre ambition, non de l'intérêt général du peuple romain. Tous deux se distinguent par leur égoïsme, ainsi que par leur comportement démagogique, clientéliste et tyrannique, à l'inverse du sage du Portique dont l'adaptation à lui-même est en même temps conservation de soi et élan vers autrui. Aussi pourrait-on lire ces deux textes comme une sorte de négatif inversé du σκοπός défini par les Stoïciens. La mention du bonheur dans la deuxième lettre (*non id actum beata et honesta ciuitas ut esset. […] Sed neutri* σκοπὸς *est ille ut nos beati simus*) – bonheur de la cité ou bonheur des Romains, tous deux niés dans ce passage – rappelle la vie heureuse avec laquelle se confond, dans la pensée du Portique, la vie en accord avec le beau moral. À travers ces deux courts extraits, Cicéron dépeint donc un σκοπός aux antipodes de celui que défend la philosophie stoïcienne. Toutefois, son insertion dans un contexte résolument politique suggère que l'auteur pouvait également avoir à l'esprit le passage des *Lois* où Platon rappelle qu'un chef se définit avant tout par sa connaissance du but (σκοπός) à atteindre[55], à savoir la vertu[56].

Ce constat désabusé s'aggrave encore lorsqu'un an et demi plus tard, en mai 59, après la proclamation du premier triumvirat, Cicéron admet,

[52] Cic., *Att*., 2.18.1 (juin ou début de juillet 59).

[53] Cic., *Att*., 8.11.2 (27 février 49).

[54] Dans un cadre moins politique, la lettre à Atticus datée du 6 juillet 44 (Cic. *Att*. 15.29.2) évoque la perspective de mariage du neveu de Cicéron, Quintus fils, que son père n'accueillait pas avec bienveillance : « De fait, le *but* (σκοπὸς) de ce dernier est de ne rien offrir à notre neveu que voici » (Σκοπὸς *huic est enim huic nostro nihil praebere*).

[55] Pl., *Lg.*, 12.962a-b.

[56] Pl., *Lg.*, 12.963a.

face à Atticus, les visées tyranniques de Pompée, en recourant au grec dans un souci de discrétion[57] :

Je suis entièrement d'accord avec ce que tu écris : Sampsicéramus est un fauteur de troubles. Il n'est rien qu'on ne doive craindre : *il se prépare, de l'aveu de tous, à la tyrannie* (ὁμολογουμένως τυραννίδα συσκευάζεται)[58].

L'expression cicéronienne n'a pas de correspondant exact dans le corpus grec, selon le *TLG* ; en revanche, la formule τυραννίδα κατασκευάζεσθαι (« préparer dans son intérêt la tyrannie ») figure dans la littérature classique, notamment chez Démosthène, parangon du style oratoire selon Cicéron, qui avait livré une traduction latine de son discours *Sur la couronne*[59]. Si celle-ci est perdue, il subsiste la préface que Cicéron avait rédigée à ce travail ainsi qu'à la traduction du *Contre Ctésiphon* d'Eschine, sous la forme du *de Optimo genere oratorum*. Or dans le discours *Sur la couronne*, l'orateur s'insurge contre Eschine en ces termes :

Que convenait-il que fît la cité, Eschine, en voyant Philippe organiser dans son intérêt le pouvoir absolu et la tyrannie (τυραννίδα […] κατασκευαζόμενον) sur les Grecs ?[60]

Le rapprochement de Pompée et de Philippe de Macédoine en vertu de leur commune recherche de la tyrannie se justifie du point de vue de la subjectivité de Cicéron, qui s'identifie ici à Démosthène en dénonçant le risque que fait courir à la liberté de sa cité un homme politique habile doublé d'un général hors pair. Toutefois, l'expression grecque employée dans la lettre à Atticus (τυραννίδα συσκευάζεται) pourrait s'enrichir d'une intertextualité supplémentaire. Il semble en effet que la préoccupation cicéronienne vis-à-vis de la tyrannie se découpe toujours, dans les lettres, sur fond de philosophie platonicienne. Aussi est-il possible que l'Arpinate ait eu en mémoire un extrait du *Premier Alcibiade*,

[57] Sur la discrétion ou le secret liés à l'emploi du grec dans la correspondance, voir Nicholson, *The Delivery*, 43-48 ; Adams, *Bilingualism*, 329-330.

[58] Cic., *Att*., 2.17.1 (entre le 2 et le 5 mai 59) : *Prorsus ut scribis ita sentio* : *turbator Sampsiceramus. Nihil est quod non timendum sit* ; ὁμολογουμένως τυραννίδα συσκευάζεται.

[59] Voir Cic., *Opt. Gen*., 14.

[60] Dem., *Cor.,* 66 : Τί τὴν πόλιν, Αἰσχίνη, προσῆκε ποιεῖν ἀρχὴν καὶ τυραννίδα τῶν Ἑλλήνων ὁρῶσαν ἑαυτῷ κατασκευαζόμενον Φίλιππον ; Voir encore Dem., *Phil.,* 3.17 : […] τυραννίδα κατασκευάζοντα […].

135 b, où Socrate débat avec le personnage éponyme de l'interprétation du précepte delphique « Connais-toi toi-même ».

Ce n'est donc pas à la tyrannie, mon très cher Alcibiade, qu'il faut vous préparer (τυραννίδα […] παρασκευάζεσθαι), toi et la cité, si vous vous destinez au bonheur, mais à la vertu[61].

Si Alcibiade désire gouverner la cité, il doit acquérir d'abord l'excellence propre à l'âme, autrement dit la sagesse et la justice (et non la liberté de faire ce qui lui plaît en maître absolu), afin de pouvoir conférer cette ἀρετή à ses concitoyens, et les mêmes conclusions peuvent s'appliquer à Pompée dont le comportement, une fois encore, n'est que fort peu en harmonie avec la conduite prônée par les philosophes.

De ce creuset intellectuel où se mêlent des influences oratoires et philosophiques issues de Démosthène comme de Platon, deux auteurs qu'avait au demeurant traduits Cicéron, on relève un autre exemple dans la lettre à Atticus IX, 4, datée de mars 49, où Cicéron recense en grec une longue liste « d[e] sortes de *thèses*, à la fois *politiques* et liées aux circonstances actuelles » (*quasdam tamquam* θέσεις *quae et* πολιτικαὶ *sunt et temporum horum*)[62] à débattre en des sens opposés pour mieux cerner les événements de la guerre civile et définir la meilleure attitude à adopter face à César et à Pompée.

Mais pourtant, pour éviter de m'abandonner tout entier à l'inquiétude, je me suis emparé de sortes de *thèses* (*quasdam tamquam* θέσεις) à la fois *politiques* (πολιτικαὶ) et liées aux circonstances actuelles, afin de distraire mon esprit de ses plaintes et de l'exercer sur l'objet même dont il est question. En voici le genre : *Si l'on doit rester dans sa patrie tombée sous la puissance d'un tyran ? S'il faut par tous moyens rechercher la destruction de la tyrannie* (τυραννίδος κατάλυσιν*), même si la cité risque d'encourir les plus grands périls (*περὶ τῶν ὅλων ἡ πόλις κινδυνεύσειν*) ? S'il faut prendre garde que le libérateur ne s'*érige pas lui-même en tyran ? S*'il ne faut pas préférer à la guerre, pour aider sa patrie contre la tyrannie, l'opportunité et les voies de la raison ? Si la conscience du devoir politique permet, en période de tyrannie, de se retirer en quelque retraite, ou s'il faut aller à travers les plus grands périls (*διὰ παντὸς […] κινδύνου*) à la reconquête de la liberté ? S'il convient de porter la guerre contre son pays et de le mettre en état de siège, parce qu'un tyran l'occupe ? Si, même quand on n'approuve pas une libération par les armes, il faut s'en-*

[61] Pl., *Alc., 1*. 135b : Οὐκ ἄρα τυραννίδα χρή, ὦ ἄριστε Ἀλκιβιάδη, παρασκευάζεσθαι οὔθ' αὑτῷ οὔτε τῇ πόλει, εἰ μέλλετε εὐδαιμονεῖν, ἀλλ' ἀρετήν.

[62] Cic., *Att*., 9.4.1 (10 ou 11 mars 49) (trad. J. Bayet).

gager en ce sens avec les citoyens du bon parti ? S'il faut partager les périls de ses bienfaiteurs et amis pendant la crise politique, alors qu'ils vous paraissent avoir accumulé les erreurs en toutes circonstances ? Si un homme qui a rendu à sa patrie de signalés services et qui, pour cette raison même, a été victime de traitements et de jalousies intolérables, a à s'exposer volontairement pour sa patrie, ou si on doit lui permettre d'avoir égard à lui-même et à ses plus proches en laissant aux puissants leurs différends politiques ? Telles sont les discussions où pour ma part je m'exerce, débattant le pour et le contre en grec et en latin. Cela distrait tant soit peu mon esprit de ses chagrins et je délibère *utilement sur tel aspect des problèmes*[63].

La deuxième de ces thèses, énoncée en grec, se présente comme une question dont l'apparente généralité – « S'il faut par tous moyens rechercher la destruction de la tyrannie (τυραννίδος κατάλυσιν), même si la cité risque d'encourir les plus grands périls (περὶ τῶν ὅλων ἡ πόλις κινδυνεύσειν)[64] ? » – masque en réalité une double référence. L'une concerne le discours *Sur la couronne* de Démosthène[65], l'autre, une source platonicienne bien connue de Cicéron, la *Lettre* VII, où Platon

[63] Cic., *Att*., 9.4.1-3 (10 ou 11 mars 49) : *Sed tamen, ne me totum aegritudini dedam, sumpsi mihi quasdam tamquam* θέσεις*, quae et* πολιτικαὶ *sunt et temporum horum, ut et abducam animum ab querelis et in eo ipso de quo agitur exercear. Eae sunt huius modi* : Εἰ μενετέον ἐν τῇ πατρίδι τυραννουμένης αὐτῆς. Εἰ παντὶ τρόπῳ τυραννίδος κατάλυσιν πραγματευτέον, κἂν μέλλῃ διὰ τοῦτο περὶ τῶν ὅλων ἡ πόλις κινδυνεύσειν. Εἰ εὐλαβητέον τὸν καταλύοντα μὴ αὐτὸς αἴρηται. Εἰ πειρατέον ἀρήγειν τῇ πατρίδι τυραννουμένῃ καιρῷ καὶ λόγῳ μᾶλλον ἢ πολέμῳ. Εἰ πολιτικὸν τὸ ἡσυχάζειν ἀναχωρήσαντά ποι τῆς πατρίδος τυραννουμένης ἢ διὰ παντὸς ἰτέον κινδύνου τῆς ἐλευθερίας πέρι. Εἰ πόλεμον ἐπακτέον τῇ χώρᾳ καὶ πολιορκητέον αὐτὴν τυραννουμένην. Εἰ καὶ μὴ δοκιμάζοντα τὴν διὰ πολέμου κατάλυσιν τῆς τυραννίδος συναπογραπτέον ὅμως τοῖς ἀρίστοις. Εἰ τοῖς εὐεργέταις καὶ φίλοις συγκινδυνευτέον ἐν τοῖς πολιτικοῖς κἂν μὴ δοκῶσιν εὖ βεβουλεῦσθαι περὶ τῶν ὅλων. Εἰ ὁ μεγάλα τὴν πατρίδα εὐεργετήσας δι' αὐτό τε τοῦτο ἀνήκεστα παθὼν καὶ φθονηθεὶς κινδυνεύσειεν ἂν ἐθελοντὴς ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἢ ἐφετέον αὐτῷ ἑαυτοῦ ποτε καὶ τῶν οἰκειοτάτων ποιεῖσθαι πρόνοιαν ἀφεμένῳ τὰς πρὸς τοὺς ἰσχύοντας διαπολιτείας. *In his ego me consultationibus exercens et disserens in utramque partem tum Graece tum Latine et abduco parumper animum a molestiis et* τῶν προὔργου τι *delibero* (trad. J. Bayet, retouchée). L'expression grecque διὰ παντὸς […] κινδύνου (« à travers les plus grands périls »), quant à elle, peut renvoyer à un passage de Xénophon (Xen., *Oec*., 21.7), où il est question de chefs militaires puissants « du fait qu'ils seraient capables d'inspirer à leurs soldats le courage de les suivre **au travers** du feu et **de tout péril** » (οἳ ἂν δύνωνται ἐμποιῆσαι τοῖς στρατιώταις ἀκολουθητέον εἶναι καὶ διὰ πυρὸς καὶ διὰ παντὸς κινδύνου). C'est nous qui soulignons.

[64] Cic., *Att*., 9.4.2 (10 ou 11 mars 49) : Εἰ παντὶ τρόπῳ τυραννίδος κατάλυσιν πραγματευτέον, κἂν μέλλῃ διὰ τοῦτο περὶ τῶν ὅλων ἡ πόλις κινδυνεύσειν.

[65] Dem., *Cor.,* 278 : « Dans ces circonstances, la cité court les plus grands dangers […] » (Ἐν οἷς τῶν ὅλων τι κινδυνεύεται τῇ πόλει […]).

relate son premier séjour à Syracuse et indique qu'en transmettant à Dion, qui était encore jeune, ses enseignements philosophiques, et en lui recommandant de les mettre en pratique, il travaillait à son insu à préparer « d'une certaine manière la destruction de la tyrannie » (τυραννίδος τινὰ τρόπον κατάλυσιν)[66] exercée par Denys I, le père de Denys II. Une fois encore, aux réminiscences démosthéniennes se mêle une réflexion platonicienne qui imprègne de multiples manières l'approche de la tyrannie formulée par Cicéron, puisque sont cités dans les lettres aussi bien un dialogue sur la nature de l'homme tel que le *Premier Alcibiade* que le livre VIII de la *République* ou le corpus des *Lettres* de Platon.

C'est précisément à la plus célèbre d'entre elles, la *Lettre* VII, 329 d-e, que puise Cicéron en mars 49 afin de souligner que la tyrannie exercée par César entraîne le dévoiement de la puissance de la rhétorique, ultime conséquence de la dégénérescence d'un pouvoir politique confisqué au profit d'un seul. Il traduit ainsi l'alliance contre-nature de la persuasion et de la violence dont fait preuve César par un néologisme absent de sa source platonicienne, la πειθανάγκη ou « contrainte persuasive », avant d'énoncer une citation de Platon qui, pour la seule fois dans la correspondance, est formulée intégralement en grec, à l'exception d'une incise mi-grecque mi-latine (*inquit* Πλάτων)[67] :

Quant à moi, je crains moins de sa part un *sortilège* qu'une *contrainte persuasive* (*Ego autem non tam* γοητείαν *huius timeo quam* πειθανάγκην). *Car les*

[66] Pl., *Ep.,* 7.327a.

[67] À l'exception de la transposition du verbe οἶδα de la 1ère personne du pluriel (ἴσμεν : « nous savons »), dans la source platonicienne, à la 2e personne du singulier (οἶσθ<α> : « tu sais ») dans la lettre à Atticus, et mis à part la modification de l'accusatif initial chez Platon (τὰς δὲ τῶν τυράννων δεήσεις), dû à la prolepse du groupe nominal, en nominatif dans le texte cicéronien (Αἱ γὰρ τῶν τυράννων δεήσεις), la citation se présente avec exactitude. D'apparence anodine, d'autant qu'il provient peut-être d'une simple erreur de mémoire, le changement de personne grammaticale pourrait éventuellement refléter de la part de Cicéron le souhait de s'approprier le texte platonicien et d'en faire l'enjeu d'une confidence adressée à Atticus. Passer de la généralité paradoxale du « nous savons » (ἴσμεν), qui inclut Platon et les destinataires de la *Lettre* VII (en l'occurrence les proches et les partisans de Dion) mais peut aussi faire figure de vérité universelle, à l'énoncé particulier du verbe « tu sais » (οἶσθ<α>) promeut la citation grecque au rang de secret, que seuls partageraient Cicéron et Atticus dans un contexte politique empli de périls. Sa formulation en grec correspondrait donc à un « langage privé », traduisant à la fois l'intimité des deux correspondants et la confidentialité de leurs propos, qui ressortissent de surcroît à une réalité grecque, ou du moins perçue comme orientale, celle du tyran.

prières des tyrans, dit *Platon, sont mêlées, tu le sais, de contraintes* (Αἱ γὰρ τῶν τυράννων δεήσεις, *inquit* Πλάτων, οἶσθ' ὅτι μεμιγμέναι ἀνάγκαις)[68].

Empruntée à la célèbre *Lettre* VII, elle provient d'un commentaire de Platon sur son séjour chez Denys II en 367[69]. Rumeurs et calomnies y abondent et le philosophe se voit forcé par le tyran de demeurer à Syracuse, sous couvert de prières et de paroles bienveillantes. Le parallèle avec la situation politique de Cicéron est évident : César le ménage dans l'espoir de l'employer au bénéfice de sa politique prétendument républicaine à Rome, tout en cherchant à réduire sa liberté et à l'empêcher de rejoindre Pompée. Évocation d'une réalité grecque par excellence, la tyrannie, euphémisation du propos à l'égard d'un puissant, souhait de confidentialité, autant de facteurs qui expliquent dans ce passage la multiplication des termes grecs autour de la citation. Le premier (πειθανάγκη) est d'époque hellénistique et attesté avant 49 chez le seul Polybe[70] – historien que lisait Cicéron[71] –, le second est fréquent dès l'époque classique (γοητεία) et s'applique souvent, chez Platon, aux sortilèges et aux tromperies des discours des sophistes, destinés à envoûter les âmes de leurs auditeurs.

Or l'oxymore qu'est la πειθανάγκη, unissant la persuasion à la contrainte, le discours à la force (souvent physique), plonge peut-être ses racines dans l'ouvrage d'un sophiste, l'*Éloge d'Hélène* de Gorgias (§ 12). Dans ce texte, l'auteur se livre à une louange de la reine puis à son apologie, autrement dit à sa défense, étant donné que quatre raisons auraient pu justifier selon lui sa fuite à Troie : l'intervention d'un dieu, la contrainte physique, la contrainte argumentative et l'amour. C'est au troisième de ces facteurs, développé aux paragraphes 8-14,

[68] Cic., *Att*., 9.13a.4 (22 ou 23 mars 49) et Pl., *Ep.,* 7.329d-e. Cfr. McConnell, *Philosophical life*, 66 et 106-112 ; Gildenhard, *Reckoning*, 204. Cicéron reprend là, dans un contexte ouvertement négatif, une idée énoncée par Clinias dans les *Lois* (Pl. *Lg*. 4.711c) pour décrire le tyran, celle d'un amalgame entre persuasion et contrainte. Cfr. Laks, *Médiation*, 106-107 ; Mouze, *Le législateur*, 318-322. Dans une lettre à Lentulus de 54, Cicéron s'était déjà appuyé sur Platon pour rejeter tout recours à la contrainte au cas où la persuasion serait impossible. Cfr. Cic., *Fam*., 1.9.18 (à Lentulus ; décembre 54) : « […] [Platon] ayant vu qu'on ne pouvait le gouverner ni par la persuasion ni par la contrainte, il pensait, tout en ne croyant pas qu'on pût le persuader, qu'il n'était pas permis de le contraindre » (*[…] cumque eum nec persuadendo nec cogendo regi posse uidisset, cum persuaderi posse diffideret, cogi fas esse non arbitraretur*). Il convient dans ce cas de se tenir à l'écart de la vie politique ou d'accepter, au prix de compromis (voire de compromissions), une situation qui ne serait pas conforme à ses principes, telle la domination des triumvirs.

[69] Pl., *Ep.* 7.329d-e.

[70] Plb., 21.42.7 ; fr. 194.1 Büttner-Wobst.

[71] Cic., *Off*., 3.113 ; *Fam*. 5.12.2 (à Lucceius ; juin 56) ; *Att*. 13.30.3 (28 mai 45).

qu'il convient de s'intéresser ici. Gorgias y vante la puissance de la persuasion lorsque celle-ci s'appuie sur deux techniques de magie et de sorcellerie (γοητείας δὲ καὶ μαγείας), à savoir les erreurs de l'âme et les tromperies de l'opinion (ψυχῆς ἁμαρτήματα καὶ δόξης ἀπατήματα)[72]. Peut-être est-ce là précisément la γοητεία à laquelle Cicéron fait allusion en parlant de César et des faux arguments qu'il pourrait mettre en œuvre pour le convaincre de rester à ses côtés et de défendre sa politique plutôt que de rejoindre Pompée. Puis Gorgias établit un lien entre persuasion et contrainte, qui préfigure cette πειθανάγκη que redoute tant Cicéron :

> Car l'argumentation qui a persuadé une âme, une fois qu'elle l'a persuadée, l'a contrainte à être persuadée de ce qui est dit et à consentir à ce qui est fait (Λόγος γὰρ ψυχὴν ὁ πείσας, ἣν ἔπεισεν, ἠνάγκασε καὶ πιθέσθαι τοῖς λεγομένοις καὶ συναινέσαι τοῖς ποιουμένοις). Celui donc qui persuade commet une injustice en tant qu'il contraint ; celle qui est persuadée, en tant qu'elle est contrainte par un argument, est décriée sans raison (Ὁ μὲν οὖν πείσας ὡς ἀναγκάσας ἀδικεῖ, ἡ δὲ πεισθεῖσα ὡς ἀναγκασθεῖσα τῶι λόγωι μάτην ἀκούει κακῶς)[73].

En se représentant implicitement sous les traits d'Hélène, une femme, une victime, Cicéron semble s'exonérer de sa responsabilité à l'égard de César. Il prétend ne pas avoir le choix de lui obéir ou non, étant donné sa puissance (à la fois persuasive et militaire), et reporte le poids de l'injustice sur ce dernier puisqu'il exerce une contrainte tant par le discours (comme chez Gorgias) que par la force. Par ailleurs, il dénonce la confusion qu'opère ici César, à la manière d'un nouveau sophiste (le pire ennemi de Platon, donc), entre persuasion et contrainte, deux éléments que le philosophe grec avait toujours pris soin au contraire de distinguer[74].

Pour conclure, en adoptant pour fil rouge les citations grecques dans la correspondance de Cicéron, nous avons observé que l'analyse de la dégénérescence du pouvoir à Rome sous ses multiples formes – judiciaires, financières, législatives, politiques ou militaires – donnait lieu soit à une approche indirecte, illustrant le désir de discrétion de l'épistolier, sa prudence, voire son aspiration à se retirer des affaires publiques pour fuir la corruption de son temps et cultiver la philosophie, soit à une dénonciation plus vive et plus franche des ambitions tyranniques des

[72] Gorg., *Hel.*, 10.62-64, *apud* Marchand, Ponchon (ed.), *Platon*.
[73] Gorg., *Hel.*, 12.75-79 (trad. S. Marchand).
[74] Cic., *Fam*., 1.9.18 (à Lentulus ; décembre 54) ; Pl., *Ep.*, 7.330c-331d.

imperatores, depuis le consulat de César en 59, suite à la constitution du premier triumvirat, jusqu'au franchissement du Rubicon en 49 avant J.-C. La multiplicité des sources rhétoriques et philosophiques auxquelles puise Cicéron révèle combien ses lectures des Grecs informaient sa manière d'appréhender la politique contemporaine, par-delà la différence des cultures et des époques. Platon incarne à cet égard le philosophe par excellence auquel se réfère Cicéron dans ses lettres. En tant que source de l'école néoacadémicienne à laquelle lui-même adhère, et par-delà, d'autres écoles telles que le Lycée et le Portique (si l'on admet le point de vue d'Antiochus et de son Ancienne Académie), il est le penseur que relit le plus constamment et le plus attentivement Cicéron, en particulier dans les moments de crise qui jalonnent les dernières années de la République romaine, où la réflexion sur la corruption du pouvoir à Rome revêt une telle acuité. La correspondance en est le fidèle reflet, à l'instar des dialogues philosophiques qui suivront en 45-44 et qui tous, par-delà la diversité des sujets éthiques, logiques et physiques qu'ils abordent, étudient les moyens de remédier à la dégénérescence de la République en formant la jeunesse et en rappelant la primauté du bien moral ainsi que de la liberté de l'individu comme de la patrie.

Bibliographie

Adams, *Bilingualism* = J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge-New York 2003.

Bénatouïl, Θεωρία = T. Bénatouïl, Θεωρία *et vie contemplative du stoïcisme au platonisme* : *Chrysippe, Panétius, Antiochus et Alcinoos*, in M. Bonazzi, L. Opsomer (ed.), *The Origins of the Platonic System : Platonisms of the Early Empire and their philosophical Contexts*, Leuven-Paris 2009, 3-31.

Bénatouïl, Bonazzi, *Theoria* = T. Bénatouïl, M. Bonazzi (ed.), *Theoria, Praxis and the Contemplative Life after Plato and Aristotle*, Leyde-Boston 2012.

Bénatouïl, *'Vie pratique'* = T. Bénatouïl, *'Vie pratique', histoire de la sagesse et polémique philosophique chez Dicéarque*, «AGPh» 98 (2016), 373-394.

Biville, *Dolabellam* = F. Biville, O mirificum Dolabellam meum ! *(Cic.,* Att*., 15, 2) : l'*ἀριστεία *de Dolabella*, in J.-L. Breuil *et al.* (ed.), Ἐν κοινωνίᾳ, πᾶσα φιλία *: mélanges offerts à Bernard Jacquinod*, Saint-Étienne 2006, 27-44.

Fortenbaugh, *Controversy* = W.W. Fortenbaugh, *Cicero's* Letter to Atticus *2.16 : 'A Great Controversy'*, «CW» 106 (2013), 483-486.

Gildenhard, *Reckoning* = I. Gildenhard, *Reckoning with tyranny : Greek thoughts on Caesar in Cicero's Letters to Atticus in early 49*, in S. Lewis (ed.), *Ancient Tyranny*, Edinburgh 2006, 197-209.

Humm, Ineditum Vaticanum = M. Humm, *Des fragments d'historiens grecs dans l'*Ineditum Vaticanum *?*, in M.-L. Freyburger, D. Meyer (ed.), *Visions grecques de Rome. Griechische Blicke auf Rom*, Paris 2007, 277-318.

Jacotot, *Question d'honneur* = M. Jacotot, *Question d'honneur. Les notions d'*honos*,* honestum *et* honestas *dans la République romaine antique*, Rome 2013.

Laks, *Médiation* = A. Laks, *Médiation et coercition : pour une lecture des* Lois *de Platon*, Villeneuve-d'Ascq 2005.

Lévy, *Cicéron* = C. Lévy, *Cicéron et l'*épicurisme : *la problématique de l'*éloge paradoxal, in C. Auvray-Assayas, D. Delattre (ed.), *Cicéron et Philodème. La polémique en philosophie*, Paris 2001, 61-75.

Lévy, *Philosophical Life* = C. Lévy, *Philosophical Life versus Political Life : An Impossible Choice for Cicero ?*, in W. Nicgorski (ed.), *Cicero's Practical Philosophy*, Notre Dame 2012, 58-78.

McConnell, *Philosophical life* = S. McConnell, *Philosophical life in Cicero's letters*, Cambridge 2014.

Marchand, Ponchon (ed.), *Platon* = S. Marchand, P. Ponchon (ed.), *Platon,* Gorgias - *Gorgias,* Éloge d'Hélène, Paris 2016.

Mirhady, *Dicaearchus* = D.C. Mirhady, *Dicaearchus of Messana : The Sources, Text and Translation*, in W.W. Fortenbaugh, E.E. Schütrumpf (ed.), *Dicaearchus of Messana* : *Text, Translation and Discussion*, New Brunswick (N.J.)-Londres 2001, 1-142.

Mouze, *Le législateur* = L. Mouze, *Le législateur et le poète : une interprétation des* Lois *de Platon*, Villeneuve-d'Ascq 2005.

Nicholson, *The Delivery* = J. Nicholson, *The Delivery and Confidentiality of Cicero's Letters*, «CJ» 90 (1994-1995), 33-63.

Otto (ed.), *Die Sprichwörter* = A. Otto (ed.), *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig 1890.

Traversa, Nunc emergit amor = L. Traversa, Nunc emergit amor. Do poenas temeritatis meae. *Le emozioni di Cicerone nel dilemma politico di 49*, «COL» 2.2 (2018), 265-292.

von Arnim, Ineditum Vaticanum = H. von Arnim, *Ineditum Vaticanum*, «Hermes» 27 (1892), 118-130.

Domitilla Campanile

LA MASCHERA DEL POTERE: SIMULAZIONE E DISSIMULAZIONE NEI *CESARI* DI SVETONIO

Il tentativo di capire le *Vite dei Cesari* di Svetonio senza preclusioni o debiti con passate valutazioni negative riveste ormai da decenni un tratto rilevante in molti studi su quest'opera e sin dagli anni Ottanta dello scorso secolo varie monografie, tra cui sono da ricordare almeno quelle di Baldwin, Wallace-Hadrill e Gascou, hanno contribuito ad arricchire la comprensione del nostro autore[1] la cui iniziale rivalutazione è, come è noto, da attribuire all'indagine di Wolf Steidle[2].

Non è affatto agevole, però, sostituire alle precedenti impostazioni sfavorevoli un'interpretazione che renda ragione della struttura delle *Vite dei Cesari*, ne valorizzi l'insieme e comprenda i molteplici aspetti dell'opera, in particolare quegli elementi che in passato erano parsi incoerenti, disordinati o contraddittori[3]. È sufficiente, infatti, considerare l'enorme bibliografia successiva alla ricerca di Steidle per constatare l'obiettiva difficoltà di ricostruire un disegno unitario nelle *Vite*, mentre si riscontra un grande impegno dedicato vuoi alle singole biografie imperiali vuoi a passaggi specifici, nonché la tendenza, mai abbandonata, di utilizzare Svetonio come un deposito da cui attingere selettivamente singole informazioni utili[4].

Scopo di questo contributo non è quello di accostarsi ai problemi più delicati posti dalla struttura delle *Vite dei Cesari*, impegno che implicherebbe, peraltro, fede nella possibilità di soluzione, dato del quale al momento è forse lecito dubitare; desidererei, piuttosto avviare un ten-

[1] Gascou, *Suétone*; Baldwin, *Suetonius*; Wallace Hadrill, *Suetonius*. Sulle ultime due monografie vedi l'attenta discussione di Bradley, *The Rediscovery*; per la complessità della struttura argomentativa svetoniana vd. ora, con ulteriore bibliografia, Garrett, *Structure and Persuasion*.

[2] Steidle, *Sueton*. Da menzionare anche Mouchová, *Studie zu Kaiserbiographien*.

[3] Una ponderata considerazione del problema in Giua, *Una lettura*.

[4] Vd. Benediktson, *A Survey*; Galand-Hallyn, *Bibliographie suétonienne.* Nel volume curato da R. Poignault si trova un aggiornamento selettivo: Poignault, *Sélection bibliographique*. Bibliografia specifica sarà fornita nelle note successive, ma merita ricordare subito che si dispone ora della nuova edizione critica di Robert A. Kaster ove sono anche presentati prima dell'apparato critico i *loci parallei*: Kaster, C. *Suetoni Tranquilli*, testo da cui cito. Per le fonti letterarie ed epigrafiche relative a Svetonio si rimanda alla voce a lui dedicata in *PIR*^{2} S959.

tativo di affrontare il testo con un obiettivo determinato: comprendere la funzione che nelle *Vite* è attribuita a comportamenti caratterizzati con i termini di *simulatio* e *dissimulatio*. Attraverso una ricognizione testuale mirante a identificare il senso politico e comportamentale nei casi di impiego è possibile pervenire a una lettura complessiva dell'importanza di tali atteggiamenti nella costruzione dell'immagine del principe[5]. È importante precisare che indago qui una funzione interna alla struttura dell'opera di Svetonio e non tratto, quindi, il rapporto genetico con rappresentazioni precedenti quali, per esempio, la figura di Catilina *simulator ac dissimulator* presentata da Sallustio (*Cat.*, 5).

Spero che un'indagine diretta a questo fine possa rivelarsi utile anche per chiarire alcune questioni interne alla rappresentazione fornita da Svetonio dei protagonisti delle *Vite*. Non è certo la prima volta che si propone un'indagine sul ritratto svetoniano della *simulatio* di imperatori, ma in genere la ricerca si è focalizzata su un singolo imperatore e non deve stupire che analisi simili si siano concentrate quasi esclusivamente sulla *Vita di Tiberio*[6]. La potente costruzione tacitiana dell'imperatore simulatore e dissimulatore, solitario e ipocrita, subdolo e rancoroso, crudele e superbo ha spinto gli studiosi moderni a ricuperare questi tratti anche in altri autori e bisogna riconoscere, d'altro canto, quanto la storiografia antica abbia contribuito a rendere la simulazione tratto caratteristico di Tiberio[7]. Ciò spicca, per esempio, nell'opera di Cassio Dione: dopo essersi soffermato sulla natura particolare di Tiberio che in ogni ambito lo portava a dire l'opposto di ciò che sentiva, a celare i propri sentimenti, le proprie intenzioni e preferenze, Cassio Dione conclude che Tiberio era convinto che non fosse opportuno per un imperatore manifestare il proprio pensiero[8].

Se Tacito ha elaborato questo quadro rendendolo la marca negativa del tiranno, non lo ha però creato; elementi caratteriali forse realmente presenti in Tiberio e – soprattutto – una propaganda ostile attiva sin dai suoi primi anni di regno hanno reso inscindibile dalla persona dell'im-

[5] Non è qui pertinente, invece, il significato tecnico di *simulatio* e *dissimulatio* quali termini specifici della teoria retorica e dell'oratoria, su cui vd. ancora *Rhetorica ad Herennium*; Strocchio, *I concetti retorici*; La Bua, *Obscuritas e dissimulatio*; Lampe, *Quintilian's psychological insights*; La Bua, *Cicero and Roman Education*.

[6] Baar, *Das Bild des Kaisers Tiberius*; Ramondetti, *Tiberio*; Schulz, *Deconstructing Imperial Representation*, 281. Bono, *Suetonius on Tiberius' Misanthropy*. Da qui in poi sono evidenziati **in grassetto** i termini latini connessi alla sfera semantica *simulatio / dissimulatio*.

[7] Il riferimento classico è Syme, *Tacitus*, 420-434.

[8] Cass. Dio, 57.1: φύσει δὲ ἰδιωτάτῃ ἐκέχρητο e *ibid.* τό τε σύμπαν οὐκ ἠξίου τὸν αὐταρχοῦντα κατάδηλον ὧν φρονεῖ εἶναι. Sul passo vd. ora Mallan, *'...But he possessed*.

peratore questo tratto e lo hanno virato in segno indubbiamente negativo, nonostante tentativi attuati da storici antichi di volgere in senso opposto favorevole la *dissimulatio* tiberiana[9].

Prima di vagliare nelle biografie svetoniane degli imperatori il peso della simulazione e dissimulazione è indispensabile proporre una breve definizione dei due comportamenti per evidenziare poi un elemento fondamentale delle *Vite*. In primo luogo, è quasi ovvio notare che *simulatio* e *dissimulatio* sono due fenomeni complementari e di solito compresenti: si simula per mostrarsi diversi da quello che si è o si vuole, mentre si dissimula per evitare di rivelare il proprio essere, la propria volontà e i propri pensieri[10]. In entrambi i casi si indossa una maschera per proiettare un'immagine di sé alternativa a quella reale e per celare la propria natura, che per Svetonio è immutabile. È questo un punto di grande importanza: in tutte le *Vite* risulta evidente che la natura di ogni individuo è strutturata secondo una particolare mescolanza di vizi e virtù e non è suscettibile di cambiamenti. Sono le circostanze, eventualmente, che possono indurre la persona a comportamenti estranei alla propria natura, come nel caso dell'apparente scissione tra Ottaviano spietato triumviro e Augusto *pater patriae*[11].

In secondo luogo, è importante tornare alla notissima dichiarazione autoriale di Svetonio, *Divus Aug.*, 9: «Dopo aver premesso quasi un sommario della sua vita, adesso ne esaminerò i singoli fatti uno ad uno, non seguendo l'ordine cronologico ma per rubriche, in modo che essi si possano esporre e apprendere in modo più chiaro[12]». La ripartizione non annalistico-cronologica (*per tempora*) ma per rubriche (*per species*) adottata per Augusto è presente anche nelle altre *Vite* in una divisione non meccanica ma frutto di cura notevole; la trama cronologica non è assente, ma attraverso una struttura che prevede un intreccio tra episodi

[9] Vd. le osservazioni di Zecchini, *La Tabula Siarensis*, dove si rileva che il tentativo di Velleio Patercolo (2.114.3) di volgere *in bonam partem* tale elemento conferma l'esistenza di *rumores* ostili da confutare; tali *rumores*, inoltre, si sarebbero diffusi sin dai primi anni del regno di Tiberio, tanto che la volontà di dissipare dubbi sulla sincerità dell'affetto per Germanico e il dolore per la sua morte avevano condotto Tiberio già nel dicembre del 19 d.C. a manifestare attraverso un elogio letto in senato il proprio pensiero.

[10] Vd., con bibliografia ulteriore, Strocchio, *Simulatio e dissimulatio*.

[11] Vd. Gascou, *Suétone*, 430-436; Ramondetti, *Tiberio*, *passim*; vd. anche Galtier, *La conception du caractère*.

[12] *Proposita uitae eius uelut summa partes singillatim neque per tempora sed per species exsequar, quo distinctius demonstrari cognoscique possint*. Seguo – se non altrimenti indicato – la traduzione di G. Gaggero in Svetonio, *Vite*. Sul passo vd., almeno, Hurley, *Suetonius' Rubric*; Tatum, *Another Look*, 165-167; Suetonius, *Life of Augustus*; Pausch, *Types of Life-writing*, tutti con bibliografia e discussione.

della vita disposti in ordine cronologico e l'esposizione di rubriche si assegna forte rilievo a queste ultime rendendole categorie morali con cui in forma apparentemente neutra viene giudicato un imperatore[13]. Grazie alla selezione e organizzazione delle rubriche, al loro adattamento al singolo imperatore e al loro accorpamento risulta agevole per Svetonio costruire l'immagine di un imperatore, renderne memorabili fatti o detti e fornire all'interno delle rubriche una rappresentazione in cui alle virtù si contrappongono vizi per rendere alla fine indubbia l'appartenenza del singolo al gruppo dei *boni* o dei *mali* imperatori[14].

La selezione operata da Svetonio per introdurre vizi e virtù ricupera e fonde linee culturali diverse: la trattazione filosofica relativa alla definizione del buon re e del tiranno, la retorica encomiastica greca, l'elogio dei tradizionali *mores* romani, l'invettiva dell'oratoria repubblicana, ottenendo alla fine un risultato che non manca di originalità[15]. L'affermazione sopra citata relativa alla divisione *per species* rivela l'intenzione innovatrice proprio con il manifestare il motivo dell'operazione, poiché il desiderio di giustificare la partizione con la volontà di chiarezza è motivato, almeno a mio parere, dal fatto che si tratti di una consapevole innovazione nella scrittura biografica latina e non di una forma ormai consolidata.

A questo punto è necessario rilevare che nelle *Vite* la *simulatio* e la *dissimulatio* non figurano tra i vizi e non dispongono di una *species* propria, anche se sono generalmente rappresentate, come vedremo subito, quali caratteristiche negative di un imperatore e pur potendo vantare – se così si può dire – precedenti nelle trattazioni filosofiche di Platone e di Aristotele[16]. Si cercherà alla fine di comprendere il motivo della scelta di non creare una rubrica apposita per la *simulatio* e la *dissimulatio*, ma intanto conviene esaminare le singole *Vite*.

Giulio Cesare utilizzava la dissimulazione solo come stratagemma militare: subito prima del passaggio del Rubicone si era dedicato ad attività banali per celare le proprie intenzioni eversive[17]. Nella vita poli-

[13] Vd. ancora Gascou, *Suétone*, 695-697; un elenco delle *species* in Mouchová, *Studie zu Kaiserbiographien*, 18-64.

[14] Wallace Hadrill, Suetonius, 142-174; Brandão, *Máscaras dos Césares*, 57-59, 358-380; Schulz, *Deconstructing*, 271-277, con riferimento anche ai *loci ad personam* propri della retorica.

[15] Vd. Wallace Hadrill, *Suetonius*, 144; Schulz, *Deconstructing*, 275-276. Importante Lewis, *Suetonius' 'Caesares'*.

[16] Plat., *Rep.*, 8. 566d-e; Arist., *Pol.*, 5.1314a-b. Vd. già Giua, *Tiberio simulatore* e, soprattutto, il saggio di Bruno Centrone in questo volume.

[17] Suet., *Div. Iul.* 31: *Cum ergo sublatam tribunorum intercessionem ipsosque urbe cessisse nuntiatum esset, praemissis confestim clam cohortibus, ne qua suspicio moueretur, et spectaculo publico* ***per dissimulationem*** *interfuit et formam qua ludum*

tica e nei rapporti privati, al contrario, assumeva atteggiamenti espliciti, opposti a ogni tipo di finzione (*Div. Iul.*, 22 e 73), senza curarsi se tutto ciò potesse risultare sgradevole, come ricaviamo da un passo non della sua biografia ma di quella di Augusto. Quest'ultimo, infatti, evitava con cura quando assisteva ai giochi, di mostrarsi impegnato in altre attività, come invece era solito fare Giulio Cesare. Augusto si comportava così sia per non offendere la folla, sia perché – come ammetteva (***neque dissimulauit***) – apprezzava tali spettacoli[18]. Al distacco spiacevole di Cesare si contrapponeva, dunque, la forte attenzione alla propria immagine pubblica e il genuino piacere da parte di Augusto.

Ai giochi, momento di condivisione particolare in cui lo sguardo della folla si divideva tra lo spettacolo nell'arena e il *pulvinar* imperiale[19], Tiberio, invece, cercava per quanto possibile di non assistere per non dover concedere quanto la folla potesse eventualmente reclamare (*Tib.*, 47). Nella *Vita* di Augusto torna il nesso in litote legato alla *dissimulatio* (***neque** dolore **dissimulato***) allorché si evoca il dispiacere che l'imperatore provava quando non veniva ricordato adeguatamente nel testamento di amici[20].

Nella biografia di Tiberio il conferimento del potere dopo la morte di Augusto è accompagnato da un'ignobile farsa (*Tib.*, 24: *impudentissimo mimo*) in senato il 17 settembre del 14 d.C. ove egli faceva le viste di non desiderare un potere che già possedeva; per sedare la ribellione degli eserciti in Germania che avrebbero preferito Germanico imperatore, Tiberio finse poco dopo di essere malato, desiderando anche tranquillizzare Germanico e fargli sperare una rapida successione[21]. Se il

gladiatorium erat aedificaturus, considerauit et ex consuetudine conuiuio se frequenti dedit.

[18] *Divus Aug.*, 45: *uerum quotiens adesset, nihil praeterea agebat seu uitandi rumoris causa, quo patrem Caesarem uulgo reprehensum commemorabat, quod inter spectandum epistulis libellisque legendis aut rescribendis uacaret, seu studio spectandi ac uoluptate, qua teneri se neque **dissimulauit** umquam et saepe ingenue professus est.* Su ciò Hekster, *Captured in the Gaze of Power*, 169; Zadorojnyi, *Lord of the Flies*, 376 e 383.

[19] Vd. Forichon, *Le comportement du prince.*

[20] Suet., *Div. Aug.*, 66.4: *Exegit et ipse in uicem ab amicis beniuolentiam mutuam, tam a defunctis quam a uiuis. nam quamuis minime appeteret hereditates, ut qui numquam ex ignoti testamento capere quicquam sustinuerit, amicorum tamen suprema iudicia morosissime pensitauit, neque dolore **dissimulato**, si parcius aut citra honorem uerborum, neque gaudio, si grate pieque quis se prosecutus fuisset.* I legati testamentari costituiscono un tema delicato nella biografia di tutti gli imperatori perché *è* questo un ambito nel quale possono palesarsi in modo particolare l'*avaritia* o la generosità, vd. la discussione in Suetonius, *Life of Augustus*, 431-433.

[21] Suet., *Tib.*, 25.3: ***simulauit** et ualitudinem, quo aequiore animo Germanicus celerem successionem uel certe societatem principatus opperiretur.* Vd. Seager, *Tiberius*,

riferimento successivo alla dissimulazione pertiene all'ambito militare e all'uso di stratagemmi (*Tib.*, 37.3), in *Tib.*, 42.1 emerge compiutamente l'immagine negativa dell'imperatore che si allontana da Roma senza altro motivo che quello di sottrarsi agli sguardi di tutti per gettarsi nei vizi prediletti[22]; questa almeno è la spiegazione fornita da Svetonio del ritiro a Capri.

Stanco di sostenere il ruolo dell'imperatore davanti agli occhi dei cittadini Tiberio nel 27 d.C. si chiude nell'isola dove può mostrarsi per quello che veramente è: un tiranno perverso di cui Svetonio elenca in dettaglio, *singillatim*, i *vitia*[23]. Mi pare che qui più che in altri passi si palesi l'inevitabile contraddizione dell'immagine tiberiana costruita da Svetonio. L'imperatore simulatore e ipocrita non è capace di celare lo sforzo della finzione, non è un bravo attore e l'unica soluzione possibile per dare sfogo ai propri vizi consiste nel rifugiarsi in un'isola, lontano dal continuo scrutare dei concittadini. La distanza tra l'immagine di un imperatore che si comporta secondo il modello augusteo e la natura di Tiberio è troppo forte perché l'imperatore possa mantenere a lungo la maschera[24]. *Natura* è il termine impiegato in *Tib.*, 57 per descrivere appunto l'origine innata di un'altra marca esplicita del tiranno, la crudeltà, presente in Tiberio sin da quando era ragazzo e riconosciuta dal suo sagace maestro di retorica Teodoro di Gadara. Lo sforzo compiuto da Tiberio nei primi tempi del regno di procurarsi il favore popolare simulando moderazione viene considerato da Svetonio privo di successo[25].

42-47; sul dibattito in senato cfr. ora Rowe, *Luctatio civitatis*. Da vedere Ramondetti, *Tiberio*, 53-58.

[22] Suet., *Tib.*, 42.1: *ceterum secreti licentiam nanctus et quasi ciuitatis oculis remotis, cuncta simul uitia male diu* ***dissimulata*** *tandem profudit: de quibus singillatim ab exordio referam*. Utile Hekster, *Captured in the Gaze of Power*. Importante Ramondetti, *Tiberio*, 20-25.

[23] *Singillatim* torna in Suet., *Tib.*, 61.2 riferito alla crudeltà di Tiberio, di cui Svetonio si limita a riportare alcuni esempi. L'avverbio compariva già, come si è visto, nell'importante passo *Div. Aug.*, 9: *Proposita uitae eius uelut summa partes singillatim neque per tempora sed per species exsequar****,*** *quo distinctius demonstrari cognoscique possint.*

[24] Vd., almeno, con ulteriore discussione e bibliografia Vout, *Tiberius and the Invention*; importante ora Cristofoli, *Tiberio*.

[25] *Tib.*, 57.1: *Saeua ac lenta natura ne in puero quidem latuit. quam Theodorus Gadareus rhetoricae praeceptor et perspexisse primus sagaciter et assimilasse aptissime uisus est, subinde in obiurgando* appellans πηλὸν αἵματι πεφυραμένον*, {id est lutum a sanguine maceratum}. sed aliquanto magis in principe eluxit, etiam inter initia cum adhuc fauorem hominum moderationis* ***simulatione*** *captaret.* Sulla crudeltà di Tiberio vd. *Saeuissime* (*Tib.*, 61) *exemplaria saeuitiae* (*Ibid.*); *saeuitiam* (*Tib.* 62); la *saeuitia* in un certo senso gli sopravvive: (*Tib.*, 75*) Creuit igitur inuidia, quasi etiam post mortem*

Non è il caso di valutare qui l'indubbio peso della propaganda dei nemici di Tiberio nella narrazione complessiva, è importante però rilevare che un episodio avvenuto durante una cena fu appositamente preparato per mettere in pessima luce Agrippina. Il rifiuto di frutta che Tiberio le aveva offerto avrebbe dato agio all'imperatore di fingere di sentirsi accusato dalla nuora di volerla avvelenare[26]. A questo punto si perde il contatto tra realtà e finzione: Tiberio finge di sentirsi accusato di veneficio e si mostra offeso, Agrippina, per parte sua, ha rifiutato il frutto perché aveva davvero timore di essere avvelenata. Questo è quanto ci fa capire Svetonio, insinuando che il timore di Agrippina era giustificato, ma che forse il frutto non era pericoloso, lo sembrava soltanto per indurre la donna a un irrimediabile passo falso.

Alla fine, saranno proprio lo scarso autocontrollo e la simulazione che affretteranno la morte di Tiberio. Per sembrare ancora in salute, avendo forse frainteso un gesto del suo medico, prolungò oltre il dovuto una cena e non trascurò di levarsi in piedi per salutare i convitati; atti simili compiuti poco prima *ne quam suspicionem infirmitatis daret* (Suet., *Tib.*, 72.2) avevano provocato un'analoga interpretazione negativa[27].

Il paradosso della simulazione che inevitabilmente rivela se stessa viene meno di fronte a un evento narrato dal solo Svetonio. Costretto da Augusto e dalla madre Livia a sposare Giulia, Tiberio nel 12 a.C. aveva dovuto divorziare, suo malgrado e con grande afflizione, dalla prima moglie Vipsania Agrippina. Tempo dopo un incontro casuale dei due aveva provocato commozione e lacrime in Tiberio tanto che «si dispose affinché ella non venisse più in sua presenza»[28]. Ritengo significativo

tyranni saeuitia permanente. Si noti l'accostamento al vocabolo *tyrannus*, presente solo nella *Vita* di Tiberio.

[26] *Tib*., 53.1: *Quondam uero inter cenam porrecta a se poma gustare non ausam etiam vocare desiit* ***simulans*** *ueneni se crimine accersi, cum praestructum utrumque consulto esset, ut et ipse temptandi gratia offerret et illa quasi certissimum exitium caueret.* Vd. Seager, *Tiberius*, 170; Landolfi, *Un'adozione difficile*, 125. Sul passo vd. Ramondetti, *Tiberio*, 69-70.

[27] Suet., *Tib.*, 72.3: *sustentauit tamen aliquamdiu, quamuis Misenum usque deuectus nihil ex ordine cotidiano praetermitteret, ne conuiuia quidem aut ceteras uoluptates partim intemperantia partim* ***dissimulatione****. Nam Chariclen medicum, quod commeatu afuturus e conuiuio egrediens manum sibi osculandi causa apprehendisset, existimans temptatas ab eo venas remanere ac recumbere hortatus est cenamque protraxit. nec abstinuit consuetudine quin tunc quoque stans in medio triclinio astante lictore singulos ualere dicentis appellaret*. Vd. Seager, *Tiberius*, 205-206; Landolfi, *Un'adozione difficile*, 124. Sulla descrizione svetoniana della morte di Tiberio vd. Ramondetti, *Svetonio e la morte di Tiberio*.

[28] Suet., *Tib*., 7: *Agrippinam Marco Agrippa genitam, neptem Caecili Attici equitis R. ad quem sunt Ciceronis epistulae, duxit uxorem sublatoque ex ea filio Druso, quanquam bene conuenientem rursusque gravidam dimittere ac Iuliam Augusti filiam confe-*

che uno dei rarissimi casi in cui Svetonio riporta un fatto senza interpretarlo subito in maniera negativa sia rivelatore di sentimenti intimi e dolorosi. Ciò potrebbe consentire di riconsiderare parte della tradizione relativa a Tiberio quale tiranno insincero e tentare non di negarla, ma di rileggerla in senso diverso; oltre che spesso frutto dell'accentuazione della propaganda ostile, vari episodi di presunta ipocrisia potrebbero essere interpretati come la manifestazione di un meccanismo di difesa messo in atto per evitare l'esposizione della propria vulnerabilità e dell'assenza di autocontrollo.

La *Vita* di Caligola riprende temi presenti in quella di Tiberio e più che un rapporto parentale sembra che Svetonio evochi quello tra maestro e allievo. Caligola riuscì a sopravvivere a Capri grazie a un'incredibile capacità di fingere, ignorando le provocazioni di chi avrebbe voluto che reagisse alle condanne inflitte ai familiari[29], ma a Tiberio, *sagacissimus senex,* non erano sfuggite le pessime qualità dell'erede[30]. Bisogna rilevare qui la specularità delle espressioni riferite alla natura di entrambi. Da ragazzo Tiberio aveva già una *saeua ac lenta natura* (Suet., *Tib.*, 57) e Caligola ventenne, pur in grado di simulare indifferenza, non poteva contenere una *naturam* […] *saeuam atque probrosam*. La promessa solenne di non aver letto i documenti relativi alle condanne della madre e dei fratelli (Suet., *Cal.*, 15.4) e la loro distru-

stim coactus est ducere non sine magno angore animi, cum et Agrippinae consuetudine teneretur et Iuliae mores improbaret, ut quam sensisset sui quoque sub priore marito appetentem, quod sane etiam uulgo existimabatur. Sed Agrippinam et abegisse post diuortium doluit et semel omnino ex occursu uisam adeo contentis et umentibus oculis prosecutus est ut custoditum sit ne umquam in conspectum ei posthac veniret. Fonti e bibliografia su Vipsania Agrippina in Raepsaet-Charlier, *PFOS*, nr. 811; per l'episodio vd. Bruno, *Unspoken Messages*, 41, mentre non compare nel saggio di Vekselius, *Tiberius and Tears*. Nella seconda metà di marzo del 12 a.C. era morto Agrippa, marito di Giulia e la scelta di Tiberio quale nuovo marito di Giulia sembrava appropriata alla complessa strategia matrimoniale e successoria di Augusto. Per la data vd. *Römische Kaisertabelle*, 66, 70.

[29] Suet., *Cal.*, 10.2: *quae uero ipse pateretur incredibili* ***dissimulatione*** *transmittens tantique in auum et qui iuxta erant obsequii, ut non immerito sit dictum nec seruum meliorem ullum nec deteriorem dominum fuisse.* Vd. Landolfi, *Un'adozione difficile*, 120-121.

[30] Suet., *Cal.*, 11: *Naturam tamen saeuam atque probrosam ne tunc quidem inhibere poterat, quin et animadversionibus {poenis} ad supplicium datorum cupidissime interesset et ganeas atque adulteria capillamento celatus et ueste longa noctibus obiret ac scaenicas saltandi canendique artes studiosissime appeteret, facile id sane Tiberio patiente, si per has mansuefieri posset ferum eius ingenium. quod sagacissimus senex ita prorsus perspexerat, ut aliquotiens praedicaret exitio suo omniumque Gaium uiuere et se natricem {serpentis id genus} p. Romano, Phaethontem orbi terrarum educare*. Su *natrix* e *Phaeton* vd. Landolfi, *Un'adozione difficile*, 109-111 e 113-115.

zione pubblica si rivelò poi una menzogna: aveva solo finto di bruciare i *libelli*, che a tempo debito vennero esibiti e usati come prova contro alcuni senatori; in quell'occasione Caligola difese la *saeuitia* di Tiberio costretto a credere a tanti delatori[31].

Nel 39 d.C. la repressione della congiura di Lepido e la condanna all'esilio delle sorelle fu accompagnata in Gallia dalla vendita all'asta dei loro beni e per l'occasione Caligola si produsse in una sorta di pantomima imitando le peggiori tecniche dei banditori per alzare il prezzo degli oggetti, arrivando a fingere pentimento per aver offerto a privati oggetti appartenuti a principi[32]. La *Vita* si conclude con l'espressione del terrore dei tempi: pochi osarono credere alla notizia della morte di Caligola perché temevano fosse una finzione per misurare i loro sentimenti nei suoi confronti[33].

Uno schema differente compare nella *Vita di Claudio*; sotto il regno del nipote Caligola è rappresentato da Svetonio come suo zimbello[34], ma dopo la morte di Caligola Claudio dichiara di aver intenzionalmente simulato la stupidità, in caso contrario non sarebbe stato in grado di sopravvivere e di occupare l'attuale posizione di imperatore[35]. La simulazione difensiva riveste in questo caso un valore esemplare, poiché la maschera di sciocco innocuo lo ha salvato; una volta al sicuro non vi è più necessità di fingere e si può anzi ammetterla. La simulazione torna

[31] Suet., *Cal.*, 30.2: *saepe in cunctos pariter senatores ut Seiani clientis, ut matris ac fratrum suorum delatores, inuectus est prolatis libellis, quos crematos* ***simulauerat****, defensaque Tiberi saeuitia quasi necessaria, cum tot criminantibus credendum esset*. Vd. Rutledge, *Imperial Inquisitions*, 103; Rivière, *Les délateurs*, 237, 240, 246; Howley, *Book-Burning*. Il passo è da confrontare con la vera distruzione di lettere pericolose compiuta da Otone prima del suicidio: Suet, *Otho,* 10: *Quicquid deinde epistularum erat, ne cui periculo aut noxae apud victorem forent, concremavit*.

[32] Suet., *Cal.*, 39: *Cui instrumento distrahendo nihil non fraudis ac lenocinii adhibuit, modo avaritiae singulos increpans et quod non puderet eos locupletiores esse quam se, modo paenitentiam* ***simulans*** *quod principalium rerum privatis copiam faceret*. Sulla repressione della congiura vd. Barzanò, *La politica dinastica*.

[33] Suet., *Cal*, 60.1: *Condicionem temporum illorum etiam per haec aestimare quiuis possit. nam neque caede uulgata statim creditum est, fuitque suspicio ab ipso Gaio famam caedis* ***simulatam*** *et emissam, ut eo pacto hominum erga se mentes deprehenderet*. Sulla narrazione svetoniana della morte di Caligola vd. Hurley, *Rhetorics of Assassination*.

[34] Suet., *Div. Cl*., 23.3: *Nam Claudium patruum non nisi in ludibrium reseruauit* e Suet., *Nero*, 6.2 *quod tum Claudius inter ludibria aulae erat*. Un'esegesi di Suet., *Div. Cl.*, 8 propone ora O'Bryhim, *Claudius' Humiliation*.

[35] Suet., *Div. Cl.*, 38: *Ac ne stultitiam quidem suam reticuit* ***simulatamque*** *a se ex industria sub Gaio, quod aliter euasurus peruenturusque ad susceptam stationem non fuerit, quibusdam oratiunculis testatus est*. Il comportamento di Bruto sotto i Tarquini è richiamato come precedente da Mottershead in Suetonius, *Claudius*, 130-131.

a opera di Agrippina e Nerone: per tenere segreta la notizia della sua morte prima che la successione fosse assicurata vengono chiamati attori come se Claudio desiderasse assistere a una commedia[36].

Con Nerone una nuova coloritura si aggiunge ai ritratti di figure tiranniche: il personaggio è rappresentato come un imperatore incapace e crudele e un artista men che mediocre, nonostante le pretese assolute. In tale narrazione la *simulatio* ha uno spazio limitato, poiché è fatto prevalere un esibizionismo indecoroso, mentre la simulazione si concentra sul matricidio, realizzato in modo goffo e feroce dopo una finta riconciliazione[37]. La simulazione, ovviamente difensiva, era invece messa in atto da quanti lo circondavano e che, con maggiore o minore successo, ne assecondavano le inclinazioni sperando di correggerlo. Le linee programmatiche del suo regno, da modellare *ex Augusti praescripto* (Suet., *Nero*, 10.1) si mantennero per pochi anni, quando Nerone fece mostra di *liberalitas*, *clementia* e *comitas*; presto si stancò della simulazione e dette sfogo a vizi, ancora una volta, propri della sua natura, non dell'età giovanile[38]. Svetonio aveva già anticipato il giudizio su Nerone all'inizio della *Vita* con l'affermazione che egli aveva tralignato dalle virtù dei Domizi ed ereditato solo i numerosi vizi della *gens*[39]. Anche negli anni buoni, poi, il biografo aveva debitamente ricordato che l'imperatore effettuava violente scorribande notturne mascherato, finché poi evitò anche di camuffarsi[40].

Poiché la figura di Nerone assume in Svetonio sempre più l'immagine del tiranno degradato e dell'istrione fallito, immagini comiche si inseriscono a commento delle sue scarse capacità: la fatica di ascoltare le sue interminabili esibizioni era tale che alcuni spettatori fuggivano

[36] Suet., *Div. Cl.*, 45.1: *Mors eius celata est, donec circa successorem omnia ordinarentur. itaque et quasi pro aegro adhuc uota suscepta sunt et inducti* ***per simulationem*** *comoedi, qui uelut desiderantem oblectarent*. Sul passo vd. Brandão, *Máscaras dos Césares*, 298; Power, *The Endings of Suetonius*.

[37] Suet., *Nero*, 34.2: *atque ita reconciliatione* ***simulata*** *iucundissimis litteris Baias euocauit ad sollemnia Quinquatruum simul celebranda*. Vd. Bradley, *Suetonius' Life of Nero*, 203-204. Vd. anche, in generale, Rudich, *Political Dissidence*.

[38] Suet., *Nero*, 26.1: *Petulantiam, libidinem, luxuriam, avaritiam, crudelitatem sensim quidem primo et occulte et velut iuvenili errore exercuit, sed ut tunc quoque dubium nemini foret naturae illa vitia, non aetatis esse*.

[39] Suet., *Nero*, 1.2: *Pluris e familia cognosci referre arbitror, quo facilius appareat ita degenerasse a suorum virtutibus Nero, ut tamen vitia cuiusque quasi tradita et ingenita rettulerit*. Vd. ora Russo, *I "dicta" di Nerone*, 45-46.

[40] Suet., *Nero*, 27.1: *paulatim uero inualescentibus uitiis iocularia et latebras omisit* ***nullaque dissimulandi cura*** *ad maiora palam erupit*. Per un analogo comportamento di Caligola vd. Suet., *Cal.*, 11.1.

di nascosto o si facevano portar via fingendo di essere morti[41]. Si tratta di quello stesso pubblico che Nerone considerava l'unico in grado di apprezzarlo (Suet., *Nero*, 22.3). La descrizione della morte, segnata dall'abbandono di quasi tutti, dall'indifferenza generale, dalla paura di morire, rispecchia, poi, quella di un cattivo attore che non sa uscire di scena[42].

Anche se Galba, Otone e Vitellio regnano per un periodo troppo breve perché sia possibile reperire elementi significativi, abbiamo a disposizione per Otone e Vitellio tracce utili. Il primo avrebbe finto di essere innamorato di una vecchia liberta per conquistarla ed essere poi introdotto alla corte di Nerone[43], mentre nel giorno frenetico dell'acclamazione imperatoria (15 gennaio 69 d.C.), secondo alcuni avrebbe finto di essere malato come scusa da utilizzare in caso si fosse chiesto di lui[44]. Di Vitellio Svetonio ricorda che provocò la morte del figlio per impadronirsi dei beni, inscenando un presunto tentativo di parricidio di cui il figlio si sarebbe pentito e punito assumendo il veleno che aveva destinato al padre[45]. La visione mostruosa ed eccessiva che Svetonio offre di Vitellio, schiavo della gola, dei piaceri e dei liberti, sembra una versione in nero di Claudio, cui si aggiungono echi letterari tratti dall'epica[46]. Anche la descrizione della morte sudicia e degradante corrisponde al noto modulo del tiranno che cerca di nascondersi, ma viene riconosciuto.

Vespasiano costituisce un nuovo inizio ed è posto in parallelo con Augusto; il fondatore e il rifondatore dell'impero sono uomini appa-

[41] Suet., *Nero*, 23.1: *itaque et enixae quaedam in spectaculis dicuntur et multi taedio audiendi laudandique clausis oppidorum portis aut furtim desiluisse de muro aut* ***morte simulata*** *funere elati.* Vd. Bradley, *Suetonius' Life of Nero*, 142; Bartsch, *Actors in the Audience*, 6-7 e ora Campanile, *Nerone*.

[42] Vd. Charles, Anagnostou-Laoutides, *The Suicides of Otho*. La descrizione delle ultime ore di Nerone è considerata da Townend, *Suetonius*, 93-96 «perhaps the most succesful piece of continuous narrative in the *Caesars*» (93).

[43] Suet., *Otho*, 2.1: *post patris deinde mortem libertinam aulicam gratiosam, quo efficacius coleret, etiam diligere* ***simulauit*** *quamuis anum ac paene decrepitam; per hanc insinuatus Neroni facile summum inter amicos locum tenuit congruentia morum, ut uero quidam tradunt, et consuetudine mutui stupri*.

[44] *Otho*, 6.2: *alii febrem* ***simulasse*** *aiunt eamque excusationem proximis mandasse, si quaereretur*. Su Otone sempre da vedere La Penna, *Il ritratto «paradossale»*.

[45] *Vit.*, 6: *Vxorem habuit Petroniam consularis uiri filiam et ex ea filium Petronianum captum altero oculo. hunc heredem a matre sub condicione institutum, si de potestate patris exisset, manu emisit breuique (ut creditum est) interemit,* ***insimulatum*** *insuper parricidii et quasi paratum ad scelus uenenum ex conscientia hausisset*. La messa in scena ricorda l'inganno attuato da Tiberio contro Agrippina (Suet., *Tib.*, 53.1).

[46] Vd. Audano, *Il principe e il mostro*.

rentemente semplici[47] e accorti, legati ai *mores,* ottimi amministratori ed entrambi dotati di *clementia* e *civilitas* (Suet., *Div.*, *Aug.*, 51.1 e *Div. Vesp.*, 12).

L'inizio della *Vita* di Vespasiano costituisce l'introduzione all'intera dinastia: qui il biografo elogia i meriti della *gens* Flavia, ma allo stesso tempo si premura di anticipare i motivi che avrebbero giustificato l'assassinio di Domiziano colpevole di *cupiditas* e *saevitia*; impiegando il termine *saevitia* Svetonio accosta, quindi, Domiziano al *saevus* Tiberio. «L'impero […] fu preso e risollevato dalla *gens* Flavia, oscura e priva di immagini di antenati illustri, ma di cui lo stato non ebbe affatto a pentirsi, sebbene sia noto che Domiziano pagò meritatamente il fio della propria cupidigia e crudeltà»[48].

Il figlio maggiore Tito fu un modello di buon imperatore, mentre da *privatus* e sotto il regno del padre si era mostrato odioso o temibile per il suo comportamento violento. Il ritratto svetoniano sottolinea, però, l'aderenza del comportamento di Tito al ruolo da rivestire: la crudeltà va attribuita non alla sua natura, ma alla funzione di prefetto del pretorio, così come da imperatore si mostrò benevolo e clemente assecondando sia la propria disposizione sia i doveri propri del ruolo imperiale[49].

In Domiziano l'anticipazione tiberiana trova riscontro con il ricordo della sua simulazione di modestia e di falso amore per la poesia[50], finché viene reso esplicito il legame con Tiberio attraverso la menzione dell'interesse esclusivo per quanto scritto da quell'imperatore: Domiziano leggeva solo opere di Tiberio, mentre le sue lettere, i suoi discorsi e i suoi editti erano scritti da altri[51]. Quest'ultima affermazione va intesa correttamente, poiché volge in senso negativo la semplice esistenza

[47] La rustica semplicità e l'assenza di finzione è evidenziata a proposito delle origini, che Vespasiano non avrebbe mai celato, anzi di cui avrebbe portato vanto: Suet., *Div. Vesp.*, 12: *Ceteris in rebus statim ab initio principatus usque ad exitum ciuilis et clemens, mediocritatem pristinam* ***neque dissimulauit*** *umquam ac frequenter etiam prae se tulit*. Vd. ora Brandão, *Performing*, 204.

[48] Suet., *Div. Vesp.*, 1.1: […] *imperium suscepit firmauitque tandem gens Flavia, obscura illa quidem ac sine ullis maiorum imaginibus, sed tamen rei p. nequaquam paenitenda, constet licet Domitianum cupiditatis ac saevitiae merito poenas luisse*.

[49] Vd. Tatum, *Another Look*. *È evidente* qui la simmetria con la rappresentazione di Augusto nel trattamento di un prima e un dopo, ma Svetonio rileva pure l'abilità pratica di falsario di Tito, introducendo questo nuovo elemento rispetto alla perfetta vita del primo imperatore.

[50] Suet., *Dom.*, 2.2: ***simulauit*** *et ipse mire modestiam in primisque poeticae studium, tam insuetum antea sibi quam postea spretum et abiectum, recitauitque etiam publice*.

[51] Suet., *Dom.*, 20 *numquam tamen aut historiae carminibusque noscendis operam ullam aut stilo vel necessario dedit. Praeter commentarios et acta Tiberii Caesaris nihil lectitabat; epistolas orationesque et edicta alieno formabat ingenio*.

di uffici palatini *ab epistulis*, fatto ben noto a Svetonio il quale sotto Adriano aveva ricoperto proprio questa funzione[52]. Con Domiziano si conclude l'opera e alla fine della *Vita* viene vaticinata un'età dell'oro successiva alla sua morte; il defunto imperatore diventa nella tradizione letteraria l'unico responsabile di ogni male, colui che, instaurando un regno di terrore, ha reso i senatori vittime, non complici[53].

Al termine di questa ricognizione, dunque, è possibile avanzare alcune proposte. Si comprende, in primo luogo, perché nelle *Vite* la *simulatio* e la *dissimulatio* non dispongano di una rubrica apposita: mi pare lecito, infatti, suggerire che nella costruzione di Svetonio *simulatio* e *dissimulatio* rappresentino molto più che un vizio specifico da collocare in un'apposita categoria. *Simulatio* e *dissimulatio* si configurano come la conseguenza pratica inevitabilmente imposta dal potere agli imperatori che, per propria natura, non abbiano virtù sufficienti.

Chi ambisce al sommo potere cela i propri vizi di fronte al principe e agli altri e simula qualità che siano imitazione delle virtù desiderabili in un aspirante erede dell'impero: *civilitas, modestia, moderatio, continentia, abstinentia.* Nei primi anni di regno, poi, quando il potere non è ancora consolidato e il nuovo principe non ha ancora preso il controllo delle varie strutture, non dispone di una rete stabile di consiglieri e nutre timori di concorrenti, persevera nella finzione, finzione che con il tempo diviene sempre più difficile (Tiberio) o inutile (Caligola, Nerone) mantenere. Sempre all'interno della costruzione svetoniana la *simulatio* serve a sottrarre la responsabilità della scelta sbagliata di un successore a un principe *bonus* o a rendere ancora più colpevole un personaggio come Tiberio che, consapevole dei vizi di Caligola, lo ha ugualmente scelto come erede.

L'assenza di una categoria specifica per *simulatio* e *dissimulatio* comporta, in più, l'evidente vantaggio per il biografo di non confinare questi tratti in un segmento specifico della narrazione, ma di utilizzarli come tratto interpretativo delle varie azioni di un principe per neutralizzare o svilire i comportamenti positivi attribuendoli a ipocrisia e doppiezza. La ricezione della propaganda ostile, in questo modo, non è appariscente, la descrizione del personaggio non è sottoposta a valutazioni soggettive o analisi psicologiche e risulta, oltre che efficace, apparentemente oggettiva.

[52] Per un attento studio della strategia letteraria di Svetonio e di altri autori nel fornire un'immagine al nero di Domiziano vd. il recente studio di Spinelli, Gregori, *(Un)-damning Subplots*. L'annata 2019 della rivista «Illinois Classical Studies» ha come titolo *Undamning Domitian? Reassessing the Last Flavian princeps*.

[53] Suet., *Dom.*, 23.2. Vd. da ultimo Szoke, *Condemning Domitian*. Da vedere ora Icks, *The Many Deaths*. Sul vaticinio vd. sempre Clauss, *An Attic-Speaking Crow*.

Vi è però qualcosa da aggiungere che, a mio parere, riveste una grande importanza. Si è già notata in tutte le *Vitae* la pervasività dell'immagine del teatro e della recitazione[54]. Questa presenza si giustifica con l'ovvio accostamento alla finzione, alla *simulatio* e *dissimulatio*; non bisogna dimenticare, poi, che la metafora della vita come teatro era già comune nel mondo antico[55], ma occorre riflettere sulla conclusione della *Vita* di Augusto, in un luogo che può indirizzarci verso una maggiore comprensione. L'ultimo giorno della sua vita l'imperatore, consapevole della fine imminente, chiede uno specchio, si fa pettinare i capelli e aggiustare il volto, fa entrare gli amici e chiede se a loro giudizio avesse ben recitato la commedia della vita. Il congedo è completato con i versi che spesso chiudevano una commedia, l'invito ad applaudire e accompagnare con gioia perché la commedia era stata ben recitata[56]. Le frasi contengono molti doppi sensi, con scivolamento dal piano verbale a quello fattuale. L'atto di acconciare l'aspetto, capelli e guance, allude al decoro da mantenere in punto di morte e dopo la fine, ma può riferirsi anche alla realizzazione della maschera funebre (*imago*) e persino alla preparazione di una maschera teatrale cui si danno gli ultimi tocchi. L'esortazione agli amici di accompagnarlo, poi, sottintende sia l'invito usuale al termine delle commedie, sia la lunga processione funebre che seguirà il defunto imperatore fino al Campo Marzio.

L'uscita di scena di Augusto appare nella descrizione di Svetonio dignitosa e serena, ma è possibile aggiungere che la sua morte si presenta come esempio e coronamento di una strategia basata sull'opposizione tra la realtà e l'apparenza, tra la realtà del regno di uno solo e la finzione della *libertas*. Il principato creato da Ottaviano, basato sull'assunzione nel 27 a.C. dei poteri fondamentali unita all'apparenza della restituzione al senato e al popolo di tutto, si era sostenuto nel delicato

[54] Power, *The Endings of Suetonius*, 68.

[55] Vd., per esempio, Bartsch, *The Mirror of the Self*, 219. I riferimenti sono soprattutto alla riflessione filosofica, da Platone agli Stoici; per l'identificazione dei testi filosofici cui riferirsi per interpretare l'espressione di Augusto vd. ancora Wilamowitz-Möllendorff, *Res Gestae*, 626.

[56] Suet., *Divus Aug.*, 99: *Supremo die identidem exquirens an iam de se tumultus foris esset, petito speculo capillum sibi comi ac malas labantes corrigi praecepit, et admissos amicos percontatus, ecquid iis uideretur mimum vitae commode transegisse, adiecit et clausulam, ἐπεὶ δὲ †ΤΙΑΧΟΙ† καλῶς τὸ παίγνιον, / δότε κρότον καὶ πάντες ἡμᾶς μετὰ χαρᾶς προπέμψατε. I versi in greco hanno trovato spazio in PCG* Kassel-Austin VIII: Adespota, nr. 925. Vd. Wardle, *A Perfect Send-off* e Suetonius, *Life of Augustus*, 550-551 con ulteriore bibliografia, tra cui da vedere Franco, *L'imperatore è pronto a morire*. Sui problemi filologici del passo vd. Power, *Augustus' Mime of Life*. Sugli aspetti non romani della divinizzazione augustea vd. ora Šterbenc Erker, *Augustus' Hellenistic Divinization*.

equilibrio tra innovazione nella prassi e celebrazione del tradizionalismo. Il motivo della durata è svelato da Augusto in punto di morte: la sua costruzione ha avuto successo perché egli ha recitato bene la sua parte nella commedia della vita; la filosofia, specie quella stoica può suggerire come vivere e come regnare, ma solo la singola natura ha la disposizione adatta per regnare e per capire le necessità che comporta esercitare il dominio.

Il segreto del potere risiede in questa felice combinazione: vincere il paradosso della finzione che rivela se stessa scegliendo una parte adatta alla propria natura. La maschera deve adattarsi bene al volto: come si è visto sopra (*Div. Aug.*, 45) Augusto assisteva senza distrazioni ai giochi perché in caso diverso il popolo si sarebbe infastidito, ma ciò non costituiva uno sforzo per lui, come lo era stato, invece, per Cesare e lo sarebbe stato per Tiberio. Già nel *de officiis* Cicerone aveva suggerito agli uomini politici proprio una tale condotta per non essere da meno degli attori, che non scelgono le parti più belle di un'opera ma quelle più adatte a loro[57]. Tra i successori di Augusto solo Vespasiano e, forse, Tito sono riusciti a seguire il modello e hanno saputo indossare la maschera del potere senza troppo sforzo, come Augusto clementi durante il regno e rimpianti dopo la morte. Durante il suo principato Augusto aveva insistito con forza sul valore degli *exempla*[58], ma seguire il suo si era rivelato per la maggior parte degli imperatori del I secolo un compito troppo difficile.

Opere citate

Audano, *Il principe e il mostro* = S. Audano, *Il principe e il mostro. Vitellio come Polifemo tra* degradatio *e crudeltà tirannica in Svetonio (Vit. 13)*, «Paideia» 77 (2022), 27-40.

Baar, *Das Bild des Kaisers Tiberius* = M. Baar, *Das Bild des Kaisers Tiberius bei Tacitus, Sueton und Cassius Dio*, Leipzig 1990.

Baldwin = B. Baldwin, *Suetonius*, Amsterdam 1983.

Bartsch, *Actors in the Audience* = S. Bartsch, *Actors in the Audience. Theatricality and Doublespeak from Nero to Hadrian*, Cambridge (Mass.) 1994.

Bartsch, *The Mirror of the Self* = S. Bartsch, *The Mirror of the Self. Sexuality, Self-Knowledge, and the Gaze in the Early Roman Empire*, Chicago 2006.

[57] Cic., *de off.*, 1.114: *Illi enim non optumas, sed sibi accomodatissimas fabulas eligunt.* Vd. Dyck, *A Commentary*, 283-284.

[58] Sul valore conferito da Augusto agli *exempla* vd. da ultimo Gunderson, *E.g. Augustus*.

Barzanò, *La politica dinastica* = A. Barzanò, *La politica dinastica di Caligola e la cosiddetta congiura del 39*, «Aevum» 85 (2011), 65-80.

Benediktson, *A Survey* = D.T. Benediktson, *A Survey of Suetonius Scholarship, 1938-1987*, «CW» 86 (1993), 377-447.

Bradley, *The Rediscovery* = K.R. Bradley, *The Rediscovery of Suetonius*, «CPh» 80 (1985), 254-265.

Bradley, *Suetonius' Life of Nero* = K.R. Bradley, *Suetonius' Life of Nero. An Historical Commentary*, Bruxelles 1978.

Brandão, *Máscaras dos Césares* = J.L. Brandão, *Máscaras dos Césares: teatro e moralidade nas Vidas suetonianas*, Coimbra 2009.

Brandão, *Performing* = J.L. Brandão, *Performing Roman Identity in Suetonius' Caesars*, in L. Roig Lanzillotta, J.L. Brandão, C. Teixeira, Á. Rodrigues (ed.), *Roman Identity. Between Ideal and Performance*, Turnhout 2023, 185-223.

Bruno, *Suetonius on Tiberius' Misanthropy* = N. Bruno, *Suetonius on Tiberius' Misanthropy and Self-Reproach,* in E. Galfré, C. Schubert (ed.), *Suétone narrateur. Biographie und Erzählung in De vita Caesarum*, Berlin 2024, 63-81.

Bruno, *Unspoken Messages* = N. Bruno, *Unspoken Messages: Tiberius and the Power of Silence in Tacitus' Annals*, in N. Bruno, G. Dovico, O. Montepaone, M. Pelucchi (ed.), *The Limits of Exactitude in Greek, Roman, and Byzantine Literature and Textual Transmission*, Berlin 2022, 37-58.

Campanile, *Nerone* = D. Campanile, *Nerone in Grecia*, in A. Galimberti, L. Mecella (a cura di), *Extra Urbem. Gli imperatori lontano da Roma (I-II d.C.)*, Alessandria 2024, 55-72.

Charles, Anagnostou-Laoutides, *The Suicides of Otho* = M.B. Charles, E. Anagnostou-Laoutides, *The Suicides of Otho and Nero in Suetonius*, «Akroterion» 57 (2012), 99-114.

Clauss, *An Attic-Speaking Crow* = J.J. Clauss, *An Attic-Speaking Crow on the Capitoline: A Literary* Émigré *from the Hecale*, «ZPE» 96 (1993), 167-173.

Cristofoli, *Tiberio* = R. Cristofoli, *Tiberio lontano da Roma*, in A. Galimberti, L. Mecella (a cura di), *Extra Urbem. Gli imperatori lontano da Roma (I-II d.C.)*, Alessandria 2024, 37-53.

Dyck, *A Commentary* = A.R. Dyck, *A Commentary on Cicero's De Officiis*, Ann Arbor 1996.

Forichon, *Le comportement du prince* = S. Forichon, *Le comportement du prince lors des spectacles de la Rome impériale,* in P. Le Doze (ed.), *Le costume de prince: Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin*, Rome 2021, 391-412.

Franco, *L'imperatore è pronto a morire* = C. Franco, *L'imperatore è pronto a morire (ancora su Suet. Aug. 99.1)*, «Lexis» 5-6 (1990), 197-201.

Galand-Hallyn, *Bibliographie suétonienne* = P. Galand-Hallyn, *Bibliographie suétonienne (Les 'Vies des XII Césars') 1950-1988. Vers une réhabilitation*, in *ANRW* II.33.5 (1991), 3576-3622.

Galtier, *La conception du caractère* = F. Galtier, *La conception du caractère chez Suétone à travers les cas de Titus et Domitien*, in R. Poignault (ed.), *Présence du Suétone. Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand (25–27 novembre 2004)*. (Caesarodunum 38-39), Clermont-Ferrand 2009, 85-95.

Garrett, *Structure and Persuasion* = P. Garrett, *Structure and Persuasion in Suetonius' de vita Caesarum*, «Ramus» 47.2 (2018), 197-215.

Gascou, *Suétone* = J. Gascou, *Suétone historien*, Rome 1984.

Giua, *Tiberio simulatore* = M.A. Giua, *Tiberio simulatore nella tradizione storica pretacitiana*, «Athenaeum» 53 (1975), 352-363.

Giua, *Una lettura* = M.A. Giua, *Una lettura della biografia svetoniana di Tiberio*, in *ANRW* II.33.5 (1991), 3733-3747.

Grandl, *Suétone* = M. Grandl, *Suétone micro-narrateur. Aspekte anekdotischer Erzählzeit in Suetons De vita Caesarum*, in E. Galfré, C. Schubert (eds.), *Suétone narrateur. Biographie und Erzählung in De vita Caesarum*, Berlin-Boston, 137-161.

Gunderson, *E.g. Augustus* = E. Gunderson, *E.g. Augustus: exemplum in the Augustus and Tiberius,* in T. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives*, Oxford 2014, 130-145.

Hekster, *Captured in the Gaze of Power* = O. Hekster, *Captured in the Gaze of Power. Visibility, Games and Roman Imperial Representation*, in O. Hekster, R. Fowler (ed.), *Imaginary Kings. Royal Images in the Ancient Near East, Greece and Rome*, Stuttgart 2005, 157-176.

Howley, *Book-Burning* = J.A. Howley, *Book-Burning and the Uses of Writing in Ancient Rome: Destructive Practice between Literature and Document*, «JRS» 107 (2017), 213-236.

Hurley, *Rhetorics of Assassination* = D. Hurley, *Rhetorics of Assassination: Ironic Reversal and the Emperor Gaius*, in T. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives*, Oxford 2014, 146-158.

Hurley, *Suetonius' Rubric* = D. Hurley, *Suetonius' Rubric Sandwich,* in T. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives*, Oxford 2014.

Icks, *The Many Deaths* = M. Icks, *The Many Deaths of Domitian: Scandal and Image Destruction in Imperial Rome*, in A. Haller, H. Michael (eds.), *Scandalogy 4. Political Scandals in the Age of Populism, Partisanship, and Polarization*, Cham 2023, 125-137.

Kaster, C. *Suetoni Tranquilli* = R.A. Kaster, *C. Suetoni Tranquilli De uita Caesarum libros VIII et De grammaticis et rhetoribus librum*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit R.A. Kaster, Oxford 2016.

Kirstein, *Mikronarrativik* = R. Kirstein, *Mikronarrativik und Multiperspektivität in Suetons De vita Caesarum*, in E. Galfré, C. Schubert (eds.), *Suéto-*

ne narrateur. Biographie und Erzählung in De vita Caesarum, Berlin-Boston, 2024, 163-181.

La Bua, *Obscuritas e dissimulatio* = G. La Bua, *Obscuritas e dissimulatio nella pro Tullio di Cicerone*, «Rhetorica» 23 (2005), 261-280.

La Bua, *Cicero and Roman Education* = G. La Bua, *Cicero and Roman Education. The Reception of the Speeches and Ancient Scholarship*, Cambridge 2019, 219-266.

La Penna, *Il ritratto «paradossale»* = A. La Penna, *Il ritratto «paradossale» da Silla a Petronio,* in A. La Penna, *Aspetti del pensiero storico latino*, Torino, 1983², 193-211.

Lampe, *Quintilian's psychological insights* = P. Lampe, *Quintilian's psychological insights in his institutio oratoria*, in J.P. Sampley, P. Lampe (ed.), *Paul and Rhetoric*, New York 2010, 180-199.

Landolfi, *Un'adozione difficile* = L. Landolfi, *Un'adozione difficile. Tiberio, Caligola e la legittimazione del nuovo princeps*, in T. Baier (ed.), *Die Legitimation der Einzelherrschaft im Kontext der Generationenthematik*, Berlin 2008, 109-128.

Lewis, *Suetonius' 'Caesares'* = R.G. Lewis, *Suetonius' 'Caesares' and their Literary Antecedents*, *ANRW* II.33.5 (1991), 3623-3674.

Mallan, *'...But he possessed* = C. Mallan, *'...But he possessed a most singular nature': Cassius Dio on Tiberius*, in C. Davenport, C. Mallan (ed.), *Emperors and Political Culture in Cassius Dio's Roman History*, Cambridge 2021, 133-157.

Mouchová, *Studie zu Kaiserbiographien,* = B. Mouchová, *Studie zu Kaiserbiographien Suetons*, Praha 1968.

O'Bryhim, *Claudius' Humiliation* = S. O'Bryhim, *Claudius' Humiliation at Suetonius Divus Claudius 8*, «CQ» 72.2 (2022), 955-956.

Pausch, *Types of Life-writing* = D. Pausch, *Types of Life-writing in Suetonius'* Lives of Caesars *and* Illustrious Men, in K. de Temmerman, *The Oxford Handbook of Ancient Biography*, Oxford 2020, 197-208.

Pesando, *L'assassinio* = P. Pesando, *L'assassinio di Tiberio*, in F. Slavazzi, C. Torre, I*ntorno a Tiberio, 1. Archeologia, cultura e letteratura del Principe e della sua epoca*, Firenze 2016, 89-95.

Poignault, *Sélection bibliographique* = R. Poignault, *Sélection bibliographique (1989-2007)*, in R. Poignault (sous la direction de), *Présence du Suétone. Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand (25–27 novembre 2004)*, (Caesarodunum 38-39), Clermont-Ferrand 2009, 337-360.

Power, *The Endings of Suetonius* = T. Power, *The Endings of Suetonius' Caesars*, in T. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives*, Oxford 2014, 58-77.

Power, *Augustus' Mime of Life* = T. Power, *Augustus' Mime of Life (Suetonius, Aug. 99.1)*, in T. Power, *Collected Papers on Suetonius*, London 2021, 146-150.

Raepsaet-Charlier, *PFOS* = M.-T. Raepsaet-Charlier, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (I^{er}-II^{e} siècles)*, Lovanii 1987.

Ramondetti, *Tiberio* = P. Ramondetti, *Tiberio nella biografia di Svetonio*, Napoli 2000.

Ramondetti, *Svetonio e la morte di Tiberio* = P. Ramondetti, *Svetonio e la morte di Tiberio: nota in margine a Suet., Tib., 73, 2 e Cal., 12, 2-3*, in *Quaderni del Dipartimento di filologia A. Rostagni*, Bologna 2002, 213-223.

Rhetorica ad C. Herennium = *Rhetorica ad C. Herennium*, introduzione, testo critico e commento a cura di G. Calboli, II ed. Bologna 1993.

Rivière, *Les délateurs* = Y. Rivière, *Les délateurs sous l'Empire romain*, Rome 2002.

Römische Kaisertabelle = D. Kienast, W. Eck, M. Heil, *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, VI ed., Trier 2017.

Rowe, *Luctatio civitatis* = G. Rowe, *Luctatio civitatis: Augustus' Res Gestae, Tiberius' Accession, and the Struggle over Augustus' Legacy*, in P. Le Doze (ed.), *Le costume de prince: Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin,* Rome, 2021, 139-164.

Rudich, *Political Dissidence* = V. Rudich, *Political Dissidence under Nero: the Price of Dissimulation*, London-New York 1993.

Russo, *I "dicta" di Nerone* = M. Russo, *I "dicta" di Nerone nel "de Vita Caesarum" di Svetonio*, «Pan» 11 (2022), 45-65.

Rutledge, *Imperial Inquisitions* = S.H. Rutledge, *Imperial Inquisitions: Prosecutors and Informants from Tiberius to Domitian*, London 2001.

Schulz, *Deconstructing* = V. Schulz, *Deconstructing Imperial Representation. Tacitus, Cassius Dio, and Suetonius on Nero and Domitian*, Leiden 2019.

Seager, *Tiberius* = R. Seager, *Tiberius*, II ed., London 2005.

Spinelli, Gregori, *(Un)-damning Subplots* = T. Spinelli, G. L. Gregori, *(Un)-damning Subplots: The Principate of Domitian Between Literary Sources and Fresh Material Evidence*, «Illinois Classical Studies», 44.2 (2019), 242-267.

Steidle, *Sueton* = W. Steidle, *Sueton und die antike Biographie*, München 1951.

Šterbenc Erker, *Augustus' Hellenistic Divinization* = D. Šterbenc Erker, *Augustus' Hellenistic Divinization in Ovid's Fasti and Suetonius' Lives of the Emperors*, in B. Dufallo, R.A. Faber (ed.), *Comparing Roman Hellenisms in Italy*, Ann Arbor 2023, 79-109.

Strocchio, *I concetti retorici* = R. Strocchio, *I concetti retorici di dissimulatio e simulatio e la loro applicazione in Sallustio,* in *Quaderni del Dipartimento di filologia, linguistica e tradizione classica 9*, Bologna 1998, 149-176.

Strocchio, *Simulatio e dissimulatio* = R. Strocchio, *Simulatio e dissimulatio nelle opere di Tacito*, Bologna 2001.

Suetonius, *Claudius* = Suetonius, *Claudius*, edited with Introduction and Commentary by J. Mottershead, Bristol 1986.

Suetonius, *Life of Augustus* = Suetonius, *Life of Augustus*, translated with Introduction and Historical Commentary by D. Wardle, Oxford 2014.

Svetonio, *Vite* = Svetonio, *Vite dei dodici Cesari*, a cura di G. Gaggero, Milano 1994.

Syme, *Tacitus* = R. Syme, *Tacitus*, I, Oxford 1958.

Szoke, *Condemning Domitian* = M. Szoke, *Condemning Domitian or Undamning Themselves? Tacitus and Pliny on the Domitianic "Reign of Terror"*, «Illinois Classical Studies» 44.2 (2019), 430-452.

Tatum, *Another Look* = W.J. Tatum, *Another Look at Suetonius' Titus*, in T. Power, R.K. Gibson (ed.), *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives*, Oxford 2014, 159-177.

Townend, *Suetonius* = G. Townend, *Suetonius and his Influence*, in T.A. Dorey (ed.), *Latin Biography*, London 79-111.

Vekselius, *Tiberius and Tears* = J. Vekselius, *Tiberius and Tears: Grief and Genre*, in A. Damtoft Poulsen, A. Jönsson (ed.), *Usages of the Past in Roman Historiography*, Leiden 2021, 225-261.

Vout, *Tiberius and the Invention* = C. Vout, *Tiberius and the Invention of Succession*, in A.G.G. Gibson (ed.), *The Julio-Claudian Succession. Reality and Perception of the "Augustan Model"*, Leiden 2013, 59-77.

Wallace Hadrill, *Suetonius* = A. Wallace Hadrill, *Suetonius. The Scholar and His Caesars*, New Haven 1983.

Wardle, *A Perfect Send-off* = D. Wardle, *A Perfect Send-off: Suetonius and the Dying Art of Augustus (Suetonius, Aug. 99)*, «Mnemosyne» 60 (2007), 443-463.

Wilamowitz-Möllendorff, *Res Gestae* = U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Res Gestae Divi Augusti*, «Hermes», 21 (1886), 623-627.

Zadorojnyi, *Lord of the Flies* = A. Zadorojnyi, *Lord of the Flies: Literacy and Tyranny in Imperial Biography*, in B. McGing, J. Mossman (ed.), *The Limits of Ancient Biography*, Swansea 2006, 351-394.

Zecchini, *La Tabula Siarensis* = G. Zecchini, *La Tabula Siarensis e la "dissimulatio" di Tiberio*, «ZPE» 66 (1986), 23-29.

Stéphane Benoist

CORRUPTION DU POUVOIR, POUVOIR(S) CORROMPU(S), ET EXPRESSIONS NORMÉES DE L'*HABITUS* IMPÉRIAL : VERS UNE MODÉLISATION DE LA *STATIO PRINCIPIS* ? L'EXEMPLE DE STRATÉGIES DISCURSIVES À PROPOS DES FEMMES DE LA *DOMUS AUGUSTA*

La construction progressive d'un discours normé de célébration du pouvoir impérial (et de sa contrepartie négative sous forme d'invective) débouche sur une modélisation très élaborée de ces '*boni et mali principes*' pour le dire comme l'*Histoire Auguste*[1]. Cette élaboration au long cours s'est nourrie des discours de la République tardive destinés à dénoncer les comportements jugés déviants de 'mauvais' magistrats, comme l'expriment au mieux les célèbres *Antoninianae*, dénommées '*Philippiques*' de Cicéron, à l'encontre de Marc Antoine[2]. Bons et mauvais princes se sont alignés sur des valeurs et un discours 'vertueux' pleinement cohérents sur plus d'un demi-millénaire, du dernier siècle de la *res publica* proprement dite au début du v^e^ siècle de notre ère, de Cicéron aux abréviateurs tardifs[3]. Rhéteurs et philosophes, historiens et biographes, participent d'une même construction 'normée' et relaient les choix assumés par les empereurs et leurs proches, dans ce que l'on peut nommer à bon droit un 'discours impérial'[4].

Ayant consacré plusieurs études à cette approche progressive des linéaments d'un discours mettant en scène les diverses *personae* des princes, par les mots, les images et une rhétorique de l'éloge fort élaborée[5], il m'a semblé plus fécond de proposer sur la notion très productive de la corruption du pouvoir, à savoir en l'occurrence l'instrumentalisation du pouvoir corrompu dans les débats politiques et leurs réceptions, de siècle en siècle, au travers de jeux de miroir entre *habitus* acceptable

[1] Sur la notion de discours impérial et l'expression normée des bons et mauvais princes, en dernier lieu Benoist, *Boni et mali principes*, avec la bibliographie.

[2] Concernant le contexte des dix-huit derniers mois de vie de Cicéron, de l'assassinat de César aux proscriptions, et des rapports entre Cicéron, le jeune César et Marc Antoine, Benoist, *Cicéron et Octavien*.

[3] Pour les deux premiers siècles du principat, l'étude remarquable de Gangloff, *Pouvoir impérial*.

[4] Deux références complémentaires récentes sur ces notions, avec l'apport des documentations épigraphique, numismatique et littéraire : Benoist, *Discours impérial* et Benoist, *Prince vertueux*.

[5] Notamment, Benoist, *Honte au mauvais prince* ; Benoist, *Le prince nu* et Benoist, *Personae du prince*.

et comportements vertueux d'une part, écart par rapport à la norme et affranchissement de toutes règles, de *pudor*, d'autre part, comme objet d'étude les femmes de la *domus Augusta*. On peut suivre sur une longue durée les enjeux d'une construction normative des bons et mauvais comportements des épouses, mères et filles des princes, comme autant de stratégies discursives ayant pour dessein premier la remise en cause des hommes au travers de ces portraits féminins, fortement critiques ou excessivement louangeurs. La présente enquête fait partie d'un triptyque qui aborde les figures féminines selon divers angles d'approche, l'impossible '*imperium*' des femmes, les ressorts d'un portrait tardif d'une 'reine étrangère', contrepoint flatteur d'un mauvais prince érigé en modèle, enfin la présente synthèse consacrée aux strates successives d'une construction de la figure féminine impériale, à propos de ces 'impératrices' qui ne peuvent être nommées comme telles, sinon au travers du *cognomen Augusta* et de son emploi plus ou moins régulier depuis Livie[6]. Seront envisagées dans ce qui suit les étapes d'une construction normée éminemment politique et polémique, élément central d'une culture politique qui joue sur les stéréotypes de genre dans une société aristocratique amenée à faire une place nouvelle à la cour et ses modes de fonctionnement proto-monarchique et finalement monarchique, du tournant augustéen à l'époque valentiniano-théodosienne.

1. *Prologue, à partir du début du IIIe siècle de notre ère*

Je commencerai cette réflexion, qui traite d'un discours impérial construit de manière pragmatique, depuis Auguste jusqu'à l'Antiquité tardive, à propos des femmes de la *Domus Augusta*, par un excellent exemple d'un portrait classique de ce qu'était censée être une bonne impératrice, en l'occurrence Iulia Domna, l'épouse de Septime Sévère[7]. En nous fondant sur les sources contemporaines qui nous sont parvenues de la première partie du IIIe siècle de n. è., nous trouvons des données épigraphiques et numismatiques qui pourraient être analysées comme une perception 'officielle' du véritable caractère de toute princesse impériale : avec une titulature qui, par la nature même du

[6] Sont parus les deux premiers volets de cette recherche au féminin : Benoist, *Women and imperium* et Benoist, *Zénobie*. La présente étude fut présentée dans le cadre d'une rencontre qui s'est tenue à Los Angeles au sein du réseau EUGESTA, à l'invitation de Julia Sissa (UCLA, 11-1 janvier 2016), intitulée "Political Cultures, Erotic Cultures. Gendered Politics in Ancient Societies". Je remercie les participant.e.s, et notamment Lucy Williams, qui joua le rôle de discutante, pour leurs remarques.

[7] Pour le dire au 'féminin' d'après Paul Veyne : « Qu'était-ce qu'un empereur romain ? » (Veyne, *Empire gréco-romain*, 15-78).

monumentum sur lequel elle a été gravée, peut nous permettre de tenir compte de sa reconnaissance publique, en tout cas par les changeurs et banquiers du *Forum Boarium*, et de la mise en scène de sa fonction principale dans une approche dynastique du pouvoir impérial : *Iuliae Aug(ustae) matri Augg(ustorum duorum) n(ostrorum) et castrorum* puis *Iuliae Aug(ustae) matri Aug(usti) n(ostri) et castrorum et senatus et patriae* : « Julia Augusta, mère de nos deux Augustes, et des camps », puis « Julia Augusta, mère de notre Auguste, et des camps, et du Sénat, et de la patrie »[8].

Ces deux références à l'identité officielle de Iulia Domna, reproduite sur la Porte des *Argentarii* à Rome, avant et après la mort de son second fils Géta – ce qui suppose d'être attentif à un aspect concret de la procédure d'*abolitio memoriae* avec effacement des noms et oubli des *damnati*, en l'occurrence un père et sa fille, Plautien et Plautilla en 205, puis Géta en 212 –[9], devaient donner une excellente illustration de la place conférée à l'*uxor* de l'empereur, mère d'*Auguste(s)* (deux puis un seul : *Augg(ustorum duorum) n(ostrorum)/Aug(usti) n(ostri)*), ainsi qu'une expression politique prenant en compte les différentes parties constitutives de la société impériale romaine : les soldats (avec la mention des *castra*), les sénateurs et le Peuple (c'est-à-dire la formule traditionnelle du *Senatus Populus Que Romanus*, avec ces références au Sénat et à la *Patrie*).

[8] *CIL*, VI, 1035 = 31232 (*ILS*, 426), porte des *Argentarii*, Rome : *Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septimio Seuero Pio Pertinaci Aug(usto) Arabic(o) Adiabenic(o) Parth(ico) Max(imo) Fortissimo Felicissimo / Pontif(ico) Max(imo) trib(unicia) potest(ate) XII imp(eratori) XI co(n)s(uli) III patri patriae et / Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurelio Antonino Pio Felici Aug(usto) trib(unicia) potest(ate) VII co(n)s(uli) III p(atri) p(atriae) proco(n)s(uli) Fortissimo Felicissimoque Principi et / Iuliae Aug(ustae) matri Aug(usti) n(ostri) et castrorum et senatus et patriae et Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli Antonini Pii Felicis Aug(usti) / Parthici Maximi Brittannici Maximi / argentari et negotiantes boari huius loci qui inuehent deuoti numini eorum* avec une proposition de lecture de la séquence avant martelage et regravure : *[et P(ublio) Septimio Getae Caes(ari) patrono suo] et / Iuliae Aug(ustae) matri Aug(gustorum duorum) nn(ostrorum duorum) et castrorum et [Fuluiae Plautillae Aug(ustae] Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli Antonini Pii Felicis Aug(usti) / [uxori filiae C Fului Plautiani C(larissimi) V(iri) pontif(icis) nobilissimi pr(aetoris) pr(aetorio) co(n)s(ulis) II necessari et comitis augg(ustorum duorum)]*. Concernant le monument, son inscription et ses reliefs, enfin les effets de la condamnation de mémoire appliquée en deux temps à l'encontre de Géta (en 212), son épouse Plautilla et le père de cette dernière Plautien (en 205), Daguet-Gagey, *L'arc des argentiers* et Flower, *Les Sévères*.

[9] Pour une prise en compte des effets de l'*abolitio memoriae* sur les formulaires impériaux, les travaux du programme VAM "Victimes de l'*abolitio memoriae*" et Benoist, *L'identité du prince face à la crise*.

Pendant les trois années qui séparent le retour à Rome de l'empereur Septime Sévère et de sa famille en 202, après un voyage en Afrique, avec la célébration urbaine de ses *decennalia* et le mariage du fils aîné avec la fille du préfet du prétoire, et la commémoration des *ludi Saeculares* en 204, la monnaie a été un excellent support afin d'exprimer la fonction première d'une femme de la *domus Augusta* : celle qui doit 'mettre au monde' les fils du *princeps* afin d'assurer la *perenitas* de son pouvoir[10]. La société politique impériale se trouve ainsi incarnée et mise en scène par la célébration d'une *domus Augusta* au pouvoir, ce qui n'implique nullement que la femme célébrée officiellement ne puisse être l'objet de critiques plus ou moins virulentes, nous y reviendrons dans ce qui suit.

—*Aureus de* Septime Sévère (*ca.* 202, cfr. *RIC*, IV, Septimius Severus, 181c)

Droit : SEVER(us) P(ius) AVG(ustus) P(ontifex) M(aximus) TR(ibunicia) P(otestate) X CO(n)S(ul) III, Buste lauré, drapé et cuirassé à droite.

Revers : FELICITAS / SAECVLI, Iulia Domna en buste drapé de face au centre avec le buste lauré et drapé de Caracalla à gauche et le buste tête nue, drapé et cuirassé de Géta à droite.

—*Aureus* de Iulia Domna (*ca.* 201, cfr. *RIC*, IV, Septimius Severus, 540)

Droit : IVLIA AVGVSTA, Buste drapé à droite.

Revers : AETERNIT IMPERI, Caracalla lauré, buste drapé à droite face à Géta tête nue, buste drapé à gauche.

[10] Pour le contexte de ces années 202-204, et plus généralement de la dynastie sévérienne, Birley, *Septimius Severus*, 146-164 ; Christol, *L'empire romain*, 25-33 et Daguet-Gagey, *Septime Sévère*, 315-389.

Cette conception traditionnelle d'une 'impératrice' romaine – pour laquelle le contexte du *saeculum* et de l'*aeternitas* est tout à fait significatif – est encore attestée dans ce passage de la biographie de Septime Sévère par ce que l'on nomme l'*Historia Augusta*, très probablement d'après le témoignage de Marius Maximus : « Devenu veuf et désireux de se remarier, il faisait prendre l'horoscope des fiancées possibles – il était lui-même très versé en astrologie – ; ayant entendu dire qu'il y avait en Syrie une jeune fille dont l'horoscope prédisait qu'elle épouserait un roi, il la demanda en mariage – elle se nommait Julia – et des amis s'entremirent pour lui obtenir sa main. Elle lui donna aussitôt un fils »[11].

Une nouvelle dynastie est célébrée en 202-204, après dix années de principat d'un empereur qui a tenté d'asseoir sa légitimité par l'usage des noms – pour lui Pertinax, et pour son premier fils, les *tria nomina* Marcus Aurel(l)ius Antoninus – et de l'hérédité – l'auto-adoption dans la famille antonine. L'éternité est dûment liée à la capacité d'une famille à prendre en charge l'Empire – un père, une mère, deux fils, l'aîné récemment marié (en 202, à la fille du *praefectus praetorio* Plautien), un Empire en paix après une grande victoire sur les Parthes (célébrée le 28 janvier 198, exactement un siècle après l'avènement de Trajan, un autre *Parthicus*, à la date de l'association du fils aîné à l'Augustat[12]). La princesse est nommée en référence à la première *Iulia Augusta*, veuve du premier *princeps*, Auguste, qu'il a adoptée *per testamentum* lui conférant ainsi ses noms, et est liée aux différentes composantes de la cité-capitale impériale, avec cette première identité homologue attestée d'une '*Augusta*', mère des futurs empereurs potentiels ou déjà d'un jeune Auguste associé à son père, mère des camps, du Sénat et de la Patrie. Mais, de Livie aux princesses sévériennes, ce portrait féminin idéal est fréquemment recomposé par nos témoignages littéraires dans la même perspective que les portraits au masculin, notamment dans un processus permanent de construction d'une image impériale, véritable miroir des princes, mais, comme pour toute pièce de monnaie, dotée de

[11] HA, *Seu.*, III, 9 : *Cum amissa uxore aliam uellet ducere, genituras sponsarum requirebat, ipse quoque matheseos peritissimus, et cum audisset esse in Syria quondam, quae id geniturae haberet, ut regi iungeretur, eandem uxorem petit, Iuliam scilicet, et accepit interuentu amicorum. Ex qua statim pater factus est.* Traduction d'A. Chastagnol, *Histoire Auguste*. À propos de Julia Domna, Birley, *Septimius Severus*, 68-80.

[12] Cfr. le *Feriale Duranum*, composé sous le Principat de Sévère Alexandre en 224/227 : col. I, lignes 14-16 : *(ante diem) V k[a]l(endas) [Feb]rarias ob u[i]ctori[as arabicam et adiabenicam et parthica]m maxi/m[a]m diui Seue[ri e]t ob [imperium diui Traiani uictoriae part]hic[a]e / b(ouem) [f(eminam), d]iuo Traian[o b(ouem) m(arem)]*.

deux faces : une sorte de discours à ‘double sens’, *boni et mali principes* avec de bonnes et de mauvaises *Augustae*[13].

2. *Retour aux origines : Livie / Iulia Augusta*

Mon propos porte sur les diverses stratégies d’énonciation et la conception d’un discours impérial à travers deux ensembles principaux de sources, nous permettant de confronter les angles d’approche et ainsi de révéler la culture politique stéréotypée partagée par les membres des élites impériales romaines, sénateurs et chevaliers, ainsi que les entourages des empereurs. La première série pourrait être présentée comme un témoignage partiellement ‘officiel’, rapporté par nos sources épigraphiques et numismatiques, tandis que la seconde fournit une reconstruction littéraire fondée sur différents niveaux d’appréciation des stratégies politiques et de la politique de genre, qu’il nous faut apprécier au mieux[14].

On peut commencer par considérer avec intérêt le témoignage de Velleius Paterculus sur Livie, épouse d’Auguste et mère de Tibère, dans un épitomé qui fut longtemps considéré comme un témoignage peu fiable pour tout historien romain ‘sérieux’, et surtout parce qu’il était trop bien disposé à l’égard de Tibère, considéré comme un mauvais empereur[15]. Mais l’histoire d’amour supposée entre Livie et le jeune César est à l’origine de la conception, au cours du premier siècle du Principat, de ce que devrait être une ‘impératrice’ romaine modèle : « Prenons l’exemple de Livie. Elle, la fille du très noble et très courageux Drusus Claudianus, la plus éminente des Romaines par sa naissance, son honnêteté et sa beauté, elle, que nous avons vue plus tard comme l’épouse d’Auguste, puis après le transfert de ce dernier parmi les dieux comme sa prêtresse et sa fille »[16] ; « après qu’il eut épousé Livie, qui lui avait été donnée en mariage par son ancien mari Néron dans des circons-

[13] Premiers jalons de la réflexion engagée dans Benoist, *Women and imperium*, section 3, 276-279 & 285-286.

[14] Deux thèses ont envisagé à une dizaine d’années d’intervalle les femmes de la famille impériale du Haut-Empire : Lejeune, *Femmes et pratiques du pouvoir* et Berlaire Gues, *Figures impériales au féminin*. J’ajoute deux références concernant le personnage de Livie, et plus généralement les femmes de la *domus Augusti / domus Augusta* : Bartman, *Portaits of Livia* et Wood, *Imperial Women*.

[15] Pour un commentaire suivi des récits augustéens et tibériens de Velleius Paterculus, Woodman, *Narrative* I-II.

[16] Vell., 75, 3 : *Liuia, nobilissimi et fortissimi uiri Drusi Claudiani filia, genere, probitate, forma Romanarum eminentissima, quam postea coniugem Augusti uidimus, quam transgressi ad deos sacerdotem ac filiam.*

tances qui auguraient bien de la *Res publica* »[17] ; « [sa mère] Livie, fille de Drusus Claudianus, était devenue l'épouse de César, son ancien mari, Tibère Néron, la lui ayant lui-même donnée en mariage »[18] ; « son propre frère Drusus Claudius, auquel Livie a donné naissance alors qu'elle se trouvait déjà dans la maison de César »[19].

Il me semblait utile de citer ces passages mais il n'est pas nécessaire de commenter plus avant ce qui devait être analysé comme un portrait 'sculpté'[20] : une belle femme issue d'une famille noble, pleine de vertus et mère de deux fils, le plus jeune né au sein de la *domus Augusti*, Livie s'étant remariée alors qu'elle était enceinte. Cette situation n'était pas considérée comme négative, et de ce fait ne pouvant prêter à la critique, mais comme ayant conféré « de bons auspices à l'État » !

La *persona* de Livie est de surcroît bien intégrée dans le poème qu'Ovide a consacré au calendrier romain (les *Fasti*) et, peut-être exactement en même temps, livre-t-il un portrait beaucoup plus multiple et complexe, en partie 'officieux', en partie 'officiel', dans cette relecture des grandes fêtes du temps d'Auguste, qui peut être analysée comme une perception parallèle d'un temps urbain et d'un temps politique (temps de l'*Vrbs* et du *princeps*)[21].

Chaque entrée de cette contrepartie féminine du pouvoir impérial dans les *Fasti* peut délivrer un judicieux message afin de comprendre comment pouvait être considérée la famille impériale, une *domus Augusti* en voie de se transformer en une véritable *domus Augusta*, avec un *Auguste* et son *Augusta* – la première ayant été adoptée après la mort de son mari et rebaptisée *Iulia Augusta*, au cours de l'été 14 apr. J.-C. *per testamentum*[22] –, comme un écho lointain des origines *(ab*

[17] *Ibid*., 79, 2 : *cum prius despondente ei Nerone cui ante nupta fuerat Liuiam, auspicatis rei publicae ominibus duxisset eam uxorem*.

[18] *Ibid*., 94, 1 : *Liuia, Drusi Claudiani filia, despondente Ti. Nerone, cui ante nupta fuerat, Caesari nupserat*.

[19] *Ibid*., 95, 1 : *fratre ipsius Druso Claudio, quem intra Caesaris penates enixa erat Liuia*.

[20] Au sens que Pierre Hadot donne à l'œuvre du sculpteur, en citant Plotin (I, 6, 9, 7) : « et ne cesse pas de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que l'éclat divin de la vertu se manifeste… » (Hadot, *Plotin*, 17).

[21] Concernant l'œuvre d'Ovide et ses rapports avec la construction du *nouus status* augustéen, l'étude fondatrice de Millar, *Ovid*, que l'on peut compléter par deux autres enquêtes, Herbert-Brown, *Ovid*, à propos des *Fastes* et, abordant les relations entre prince et poète, Barchiesi, *Poet*. On ajoutera une lecture à trois voix de la période d'exil d'Ovide, Benoist, Klein, Landrea, *Ovide à Tomes*.

[22] Tac., *Ann*., I, 8, 1 : *Nihil primo senatus die agi passus nisi de supremis Augusti, cuius testamentum inlatum per uirgines Vestae, Tiberium et Liuiam heredes habuit* ; *Liuia in familiam Iuliam nomenque Augustum adumebatur.* « La première séance du sénat fut, selon sa volonté, entièrement consacrée aux dispositions suprêmes concernant

origine) à Iulia Domna (voir *supra*). Je cite trois passages tirés des mois de janvier, mai et juin, dans trois contextes significatifs, le premier dans une longue digression sur *Carmentis* et les *Carmentalia* (au 11 janvier), traitant de la fondation de l'*Ara Maxima*, le deuxième le 1er mai, *dies natalis* du temple de Bona Dea, et le dernier le 11 juin, jour où Livie dédia un temple à *Concordia* : « […] "Un jour viendra où vous aurez, vous et le monde, le même protecteur, et où un dieu célèbrera en personne les rites sacrés. La défense de la patrie restera aux mains des Augustes : les dieux veulent que cette maison tienne les rênes de l'empire. Puis le fils et le petit-fils d'un dieu portera, en dépit de ses refus, avec une sagesse céleste, le fardeau que portait son père. Et, de même que moi je serai un jour vénérée sur des autels perpétuels, ainsi Julia Augusta sera une nouvelle divinité" »[23] ; « Il [le temple de la Bonne déesse] fut dédié par une héritière de l'antique nom des Clausus, dont le corps virginal ne subit jamais le contact d'un homme. Livie l'a restauré, pour imiter son mari, et elle a suivi en toutes choses les traces de son époux. »[24] ; « À toi aussi, Concorde, Livie a dédié un temple magnifique, cette concorde qui l'a unie à son époux chéri. Apprenez cependant, générations à venir, que sur l'emplacement du portique de Livie s'élevait un immense édifice : une seule maison avait l'ampleur d'une ville, et elle occupait un espace plus étendu que celui de bien des cités »[25].

Le message le plus significatif de ces vers, qui parlent de Livie, mère, épouse et, dans un passage prophétique, en tant que future déesse, est de nous livrer cette conception augustéo-tibérienne de la Rome impériale sous la protection d'une famille, riche de trois générations successives (avec César, Auguste puis Tibère), étroitement liée au passé – qu'il soit mythique ou bien historique – et aux traces qu'il laisse dans l'espace ur-

Auguste, dont le testament, apporté par les vierges de Vesta, désignait Tibère et Livie comme héritiers ; Livie était adoptée dans la famille Julia et prenait le nom d'Augusta. » Traduction de P. Wuilleumier in Tacite, *Annales*.

[23] Ovid, *F*. I, 529-536 : *tempus erit cum uos orbemque tuebitur idem, / et fient ipso sacra colente deo, / et penes Augustos patriae tutela manebit : / hanc fas imperii frena tenere domum. / Inde nepos natusque dei, licet ipse recuset, / pondera caelesti mente paterna feret, / utque ego perpetuis olim sacrabor in aris, / sic Augusta nouum Iulia numen erit.* » Traduction de H. Le Bonniec in Ovide, *Les Fastes*. C'est Carmentis qui parle.

[24] *Ibid.*, V, 155-158 : *dedicat haec ueteris Clausorum nominis heres, / uirgineo nullum corpore passa uirum : / Liuia restituit, ne non imitata maritum / esset et ex omni parte secuta suum.* Traduction de H. Le Bonniec in Ovide, *Les Fastes*.

[25] *Ibid.*, VI, 637-644 : *Te quoque magnifica, Concordia, dedicat aede / Liuia, quam caro praestitit ipsa uiro. / Disce tamen, ueniens aetas : ubi Liuia nunc est / porticus, immensae tecta fuere domus ; / urbis opus domus una fuit spatiumque tenebat / quo breuius muris oppida multa tenent.* Traduction de H. Le Bonniec, Ovide, *Les Fastes*.

bain. Le programme monumental, parrainé par Auguste, est relayé par son épouse, avec par exemple les temples de Bona Dea sur l'Aventin et de Concordia sur l'Oppius. L'épouse parfaite d'un empereur est donc censée jouer son rôle personnel au sein de son immense projet politique[26].

L'image stéréotypée d'une famille parfaite en charge du destin de Rome est même confirmée par Tacite, habituellement caustique, dans les passages de ses *Annales* traitant des décès d'Auguste et de Livie, en 14[27] et 29 apr. J.-C.[28] : Livie, comme héritière et fille adoptive *post mortem* de son mari, la liaison amoureuse entre les deux pendant la période du triumvirat alors que Livie était enceinte de son second fils Drusus, et le portrait en 'clair-obscur' d'une belle dame de 'l'ancienne école', mais une 'épouse accommodante' et je cite « en excellent accord avec les subtilités de son mari et l'insincérité de son fils ». La principale caractéristique rapportée par les différents témoignages que nous avons

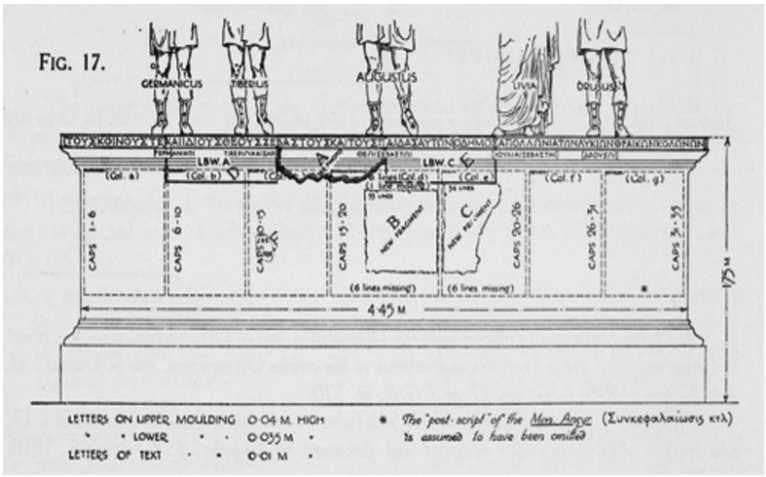
[26] On peut se reporter à la synthèse proposée par Galinsky, *Augustan Culture*, consacrée aux rapports entre art et architecture (chap. IV) et aux notices *ad hoc* du *LTVR*.

[27] Cfr. *supra* note 22, texte et traduction de Tac., *Ann*., I, 8, 1.

[28] Tac., *Ann.*, V, 1-4 : 1. *Rubellio et Fufio consulibus, quorum utrique Geminus cognomentum erat, Iulia Augusta mortem obiit, aetate extrema, nobilitatis per Claudiam familiam et adoptione Liuiorum Iuliorumque clarissimae. Primum ei matrimonium et liberi fuere cum Tiberio Nerone, qui bello Perusino profugus pace inter Sex. Pompeium ac triumuiros pacta, in Vrbem rediit.* 2. *Exim Caesar cupidine formae aufert marito, incertum an inuitam, adeo properus ut, ne spatio quidem ad enitendum dato, penatibus suis grauidam induxerit. Nullam posthac subolem edidit, sed, sanguini Augusti per coniunctionem Agrippinae et Germanici adnexa, communes pronepotes habuit.* 3. *Sanctitate domus priscum ad morem, comis ultra quam antiquis feminis probatum, mater impotens, uxor facilis et cum artibus mariti, simulatione filii bene composita.* 4. *Funus eius modicum, testamentum diu inritum fuit. Laudata est pro rostris a C. Caesare pronepote, qui mox rerum potitus est.* « Sous le consulat de Rubellius et Fufius, qui avaient tous deux Geminus comme surnom, Julia Augusta mourut à un âge très avancé, elle qui, grâce à la famille Claudienne et par l'adoption des Livii et des Julii, avait acquis une noblesse des plus illustres. Un premier mariage, dont elle eut des enfants, l'unit à Tiberius Nero, qui, après s'être enfui pendant la guerre de Pérouse, une fois la paix conclue entre Sex. Pompée et les triumvirs, rentra à Rome. 2. Puis César, épris de sa beauté, l'enlève à son mari – on ne sait si ce fut à son corps défendant – avec une telle précipitation que, sans même lui laisser le temps d'accoucher, il l'emmena enceinte dans son foyer. Elle n'eut ensuite aucune descendance, mais, en mêlant son sang à celui d'Auguste, l'union d'Agrippine et de Germanicus lui donna en commun avec lui des arrière-petits-enfants. 3. Elle était dans sa vie privée d'une moralité digne des premiers âges, affable au-delà de ce qui était permis aux femmes d'autrefois, mère impérieuse, épouse complaisante, bien assortie tant à l'habileté de son mari qu'à la dissimulation de son fils. 4. Ses funérailles furent modestes, son testament resta longtemps sans effet. Son éloge fut prononcé devant les rostres par C. César, son arrière-petit-fils, qui devint plus tard maître du monde. » Traduction de P. Wuilleumier in Tacite, *Annales*.

reçus du Ier siècle et des débuts du IIe s. de n. è. est l'assimilation subtile du Principat à une *domus* aristocratique détenant les rênes du pouvoir. Dans cette perspective, l'un des célèbres monuments anatoliens est particulièrement significatif : inséré étroitement dans le culte impérial naissant – à l'instar des deux temples dédiés à Rome et à Auguste à Ancyre et à Antioche, deux colonies jouant le rôle de véritables 'Rome' provinciales –, une base de la cité grecque pisidienne Apollonia, sur laquelle était inscrite une version en grec des *Res gestae diui Augusti*, supportait cinq statues des membres de la *Domus Augusti*. Les statues composant ce groupe dynastique pour la désormais '*Domus Augusta*' et les *RGDA* témoignent essentiellement d'un nouveau régime impérial fait de paroles et d'actes augustéens ; elles contribuent à la commémoration permanente de l'espace et du temps romains dans tout l'Empire (monuments et *fasti* romains, fêtes romaines) ; elles peuvent être utilisées lors de cérémonies qui s'apparentent à de véritables rituels politiques (des processions, des actes de culte, des discours…), et Livie fut dans cette perspective la première femme à être célébrée comme participant d'un discours de légitimité, aux côtés d'Auguste divinisé, de Tibère et de Germanicus et Drusus[29].

Apollonia, reconstitution des *RGDA* inscrites sur une base accueillant cinq statues dynastiques [Cfr. Buckler, Calder, Guthrie, *MAMA* IV p. 50, fig. 17]



[29] Sur les *monumenta* anatoliens d'Ancyre, Antioche et Apollonia, Cooley, *Res Gestae*, 7-18. Cfr. Benoist, *Discours impérial* et Benoist, *Personae du prince*, à propos d'un discours impérial mis en contexte.

3. *Interlude : L'élaboration d'un discours ambigu à propos des princesses de la* domus Augusta

Nous pouvons supposer que la famille dite 'julio-claudienne'[30] était fortement tributaire du modèle des stratégies matrimoniales pratiquées par l'aristocratie romaine à l'époque républicaine, et d'un processus de sélection de quelques *personae* exemplaires. Ces figures féminines pouvaient être célébrées par des sources littéraires ainsi que par des monuments plus 'officiels', tels que des statues, des légendes monétaires et dans le cadre de cérémonies. Les funérailles publiques étaient par exemple le moyen idéal pour commémorer publiquement un membre féminin de la famille impériale, traditionnellement considéré comme un excellent *exemplum* pour le peuple, qu'il s'agisse d'une femme discrète, d'une matrone réservée comme Antonia, la mère de Claude, qui reçut le nom d'*Augusta* accordé par son fils[31], ou d'une figure plus politique comme Agrippine l'aînée, l'épouse de Germanicus, la mère de Caligula[32]. J'ai traité dans le passé de l'*imperium* impossible de certaines femmes de la famille impériale, en prenant l'exemple de cette petite-fille d'Auguste mariée au petit-fils de la seconde épouse d'Auguste, devenu le fils adoptif de Tibère[33].

Même si aucune de ces deux grandes dames 'impériales' n'a été divinisée par leur fils, la commémoration publique de leur *memoria* pourrait être associée à l'utilisation par les empereurs du *funus* comme d'une véritable « stratégie de deuil »[34]. Cet aspect positif est officiellement attesté par nos sources numismatiques (cfr. *infra*), ou par divers passages de nos sources littéraires : un jeune homme, membre de la *domus Augusta*, pouvait mériter de prononcer la *laudatio funebris* d'une arrière-grand-

[30] C'est-à-dire à propos de Livie, pour le dire comme Tac., *Ann.*, V, 2 (note 28 *supra*) : *sed sanguini Augusti per coniunctionem Agrippinae et Germanici adnexa communis pronepotes habuit*.

[31] Suet., *Claud.*, XI, 4 : *matri carpentum, quo per circum duceretur, et cognomen Augustae ab uiua recusatum.* « à sa mère, une voiture pour promener son image dans le cirque, et le surnom d'Augusta qu'elle avait refusé de son vivant. » Traduction de Henri Ailloud in Suétone, *Douze Césars*.

[32] À propos d'Agrippine durant le principat de Tibère, Bauman, *Women and Politics*, 130-156, qui traite de sa *pudicitia* et de sa position au sein de la *domus Augusta* en les comparant à la figure de Livie. Concernant les représentations de la mère de Caligula, Wood, *Memoriae Agrippinae*.

[33] Benoist, *Women and imperium*, section 2, 270-276.

[34] Fraschetti, *Roma e il principe*, chapitre 2, *Il tempo del lutto* et notamment la section intitulée "Augusto e la strategia del lutto", 81-88, tandis que Tibère est présenté comme un "moderatore del lutto" (113-119).

mère, comme le jeune Caligula en 29 apr. J.-C. pour Livie[35]. C'était traditionnellement, sous la République, le meilleur moyen pour un jeune membre de la *nobilitas* d'être reconnu par le *Populus Romanus* grâce à son *eloquentia*[36].

— *Aureus* de Claude (*ca* 41-45, cfr. *RIC*, I², Claudius, 67).

Droit : ANTONIA AVGVSTA, buste drapé à droite, portant une couronne d'épis.

Revers : SACERDOS DIVI AVGVSTI, deux longues torches allumées et reliées par un ruban.

— *Sestertius* de Caligula (*ca* 37-41, cfr. *RIC*, I², Gaius / Caligula, 55)

Droit : AGRIPPINA M(arci) F(ilia) MAT(er) C(aii) CAESARIS AVGVSTI, buste drapé à droite, cheveux tombant en une longue natte derrière.

Revers : S(enatus) P(opulus) Q(ue) R(omanus) / MEMORIAE / AGRIPPINAE, *carpentum* dont le côté orné est tiré vers la gauche par deux mules ; le couvercle est soutenu aux angles par des personnages debout.

Mais nous pouvons également raconter une tout autre histoire et reconsidérer nos sources. En effet, certaines rumeurs populaires[37] pou-

[35] Cfr. *supra* note 28, Tac., *Ann.*, V, 4 : *Laudata est pro rostris a C. Caesare pronepote*.

[36] On citera par exemple Jules César, prononçant en 69 les éloges funèbres de sa tante Julia et de sa femme Cornelia (Suet., *Iul.*, VI, 1 : *Quaestor Iuliam amitam uxoremque Corneliam defunctas laudauit e more pro rostris*) ou Octavius en 51 de sa grand-mère Julie (Suet., *Aug.*, VIII, 1 : *Duodecimum annum agens auiam Iuliam defunctam pro contione laudauit* ; Nicolas de Damas, 3, 4).

[37] Je mentionne une thèse à paraître, abordant les *rumores* à partir du corpus tacitéen : Autin, *Sur les lèvres de la foule*, qui définit la nature de ces expressions d'une

vaient être rapportées par nos biographes, et surtout par ceux qui ont composé leurs récits en utilisant des procédés rhétoriques – par *species* et dualisme dialectique –, comme dans les *uitae* rédigées par Suétone. Dans cette perspective, le *pater patriae* Auguste pouvait être présenté comme un véritable obsédé sexuel, et son épouse Livie comme l'organisatrice de ses plaisirs 'orgiaques'[38]. Mais quoi d'autre, si ce n'est de la pure calomnie : la rhétorique de l'invective était une arme politique, et les femmes les meilleurs vecteurs afin de condamner leur mari, père ou fils. Julie ou Livie pour Auguste, Livie pour Tibère qui aurait refusé d'être nommé 'fils de Livie' et de lui reconnaître le titre spécifique de *parens patriae*[39]. Il était sûrement plus facile pour un petit-fils de diviniser sa grand-mère ! Mais Claude fut également considéré comme l'esclave de ses « femmes et de ses affranchis », non seulement par Suétone, mais aussi par Sénèque[40].

opinion publique au cœur des stratégies de la culture politique tardo-républicaine et alto-impériale.

[38] La *libido* augustéenne est ainsi décrite par Suet., *Aug.*, 71, 2 : *Circa libidines haesit, postea quoque, ut ferunt, ad uitiandas uirgines promptior, quae sibi undique etiam ab uxore conquirerentur.* « Quant aux plaisirs, il y fut toujours attaché, et plus tard même, dit-on, sa passion fut de déflorer des jeunes filles, que sa femme elle-même faisait venir pour lui de partout. » Traduction de Henri Ailloud in Suétone, *Douze Césars*.

[39] Suet., *Tib.*, L, 3-5 : 3. *Matrem Liuiam grauatus uelut partes sibi aequas potentiae uindicantem, et congressum eius assiduum uitauit et longiores secretioresque sermones, ne consiliis, quibus tamen interdum et egere et uti solebat, regi uideretur.* 4. *Tulit etiam perindigne actum in senatu, ut titulis suis quasi Augusti, ita et* « *Liuiae filius* » *adiceretur.* 5. *Quare non* « *parentem patriae* » *appellari, non ullum insignem honorem recipere publice passus est.* « Las de sa mère Livie, qu'il accusait de vouloir partager l'empire avec lui, il évita de la rencontrer sans cesse et d'avoir avec elle des conversations trop longues ou trop intimes, pour ne point paraître se régler sur ses conseils, auxquels cependant il avait recours et se prêtait quelquefois. Il fut même indigné qu'il eût été question au sénat d'ajouter à ses titres celui de 'fils de Livie', par analogie avec celui de 'fils d'Auguste'. Aussi ne permit-il pas qu'elle fût appelée 'mère de la partie', ni qu'elle reçût officiellement aucun honneur extraordinaire. » Traduction de Henri Ailloud in Suétone, *Douze Césars*.

[40] Par exemple, ce jugement sans appel, malgré les nombreux traits positifs relevés auparavant, de Suétone, *Cl.*, XXIX, 1 : *His, ut dixi, uxoribusque addictus, non principem [se], sed ministrum egit, compendio cuiusque horum uel etiam studio aut libidine honores exercitus impunitates supplicia largitus est, et quidem insciens plerumque et ignarus*. « Livré, ainsi que je l'ai dit, à ces affranchis et à ses femmes, Claude se conduisit, non comme un prince, mais comme un serviteur : c'est suivant les intérêts ou même les sympathies et les caprices de chacun d'eux qu'il distribua les honneurs, les armées, les grâces, les supplices, et qui plus est, très souvent sans le savoir ni s'en rendre compte. » Traduction de Henri Ailloud in Suétone, *Douze Césars*. Inutile de revenir sur les contradictions d'un Sénèque, inspirateur de la *laudatio funebris* prononcée par Néron mais auteur d'une pochade à destination d'un cercle de lettrés initulée l'*Apocoloquintose*. On attend une biographie de l'empereur qui revienne sur les linéa-

4. *Un discours antonin et sa contrepartie*

Lorsque nous essayons de comprendre comment l'identité 'officielle' d'une impératrice romaine a été fixée au cours des deux premiers siècles du Principat, nous sommes généralement confrontés à des difficultés pour organiser les données discontinues provenant des sources épigraphiques et numismatiques et des narrations rapportées par nos auteurs antonins, sévériens et de l'Antiquité tardive, par exemple Suétone et Cassius Dion, les abréviateurs du IVe s. de n. è. (Eutrope, Aurelius Victor et l'épitomé), et l'*Historia Augusta*, dont les premières biographies, d'Hadrien à Septime Sévère et Caracalla, ont été très probablement influencées par l'*opus* perdu de Marius Maximus, écrit sous les Sévères, même si cette influence demeure une *uexata quaestio*. Dans ce qui pourrait avoir été un processus pragmatique de construction d'une 'identité' impériale, depuis les débuts de l'Empire jusqu'au IIIe siècle de n. è., nous pouvons prendre à témoin les titulatures fournies par les documents épigraphiques et numismatiques, et être conscients en même temps de l'utilisation permanente de cérémonies publiques afin de commémorer l'empereur et les membres de sa famille[41]. Avec une pratique plus régulière et généralisée de la divinisation des empereurs et impératrices antonins, et même des princes et princesses de la *domus Augusta* qui n'ont jamais été *Augustus* ou *Augusta*, comme par exemple Traianus Pater, ou Marciana et Matidia (père, sœur et nièce de Trajan) sous les principats de Trajan et Hadrien au début du IIe s., la conception d'une *domus diuina* – déjà attestée dans l'épigraphie sous Tibère – a pu façonner une approche permanente et concrète du pouvoir impérial romain, susceptible de lui conférer une plus grande légitimité[42].

ments de ces discours contradictoires. En attendant, se reporter au portrait nuancé de Levick, *Claudius*.

[41] Sur toutes ces questions, on se référera à nos études passées, notamment nos deux synthèses sur les cérémonies publiques et les conceptions du pouvoir à Rome : Benoist, *Rome, le prince et la Cité* et Benoist, *Le pouvoir à Rome*, ainsi que deux études plus récentes, Benoist, *Personae du prince* et Benoist, *Discours impérial*. On citera également l'ensemble des contributions réunies par Le Doze, *Le costume de prince* et le dernier ouvrage de Hekster, *Caesar rules*, qui permet de mesurer les formes prises par le pouvoir impérial sur la plus longue durée.

[42] À propos de la *domus diuina* et de ses expressions épigraphiques, les deux premières attestations sont tibériennes, recensées par Chastagnol, *Culte impérial* : *AE*, 1978, 295, Lucus Feroniae (en 33 : *in honorem domus diuinae*) et *CIL*, XIII, 4635, Naix, cité des Leuques (*pro salute diuinae domus*). On confrontera sur ces sujets fondamentaux pour la construction d'une légitimité impériale, Gradel, *Emperor Worship*, en particulier son dernier chapitre ("'Heavenly Honours Decreed by the Senate': From Emperor to *Divus*") et Hekster, *Emperors and ancestors* (notamment chapitres 3 "Your

Mais qu'en est-il des histoires (rumeurs) qui ne cadrent pas avec la grande histoire officielle ? Il est étonnant de découvrir, à propos de Marc Aurèle, de son frère adoptif, de sa femme et de son fils, des points de vue différents, tirés de sources contemporaines ou de l'Antiquité tardive. Le premier est un empereur dont le comportement personnel en tant que philosophe a été critiqué par son propre entourage, par exemple son précepteur Fronton, et qui a été le premier des Antonins à voir son fils lui succéder, après un long processus d'élection par adoption des successeurs, depuis Nerva. Son collègue et frère adoptif Lucius Verus est considéré comme un débauché et son fils Commode comme un monstre, prototype du '*malus princeps*'. C'est probablement la raison pour laquelle, dans des circonstances difficiles – par exemple lors de l'usurpation d'Avidius Cassius en Syrie en 175 –, nous trouvons des témoignages divers sur son épouse Faustine Mineure. Elle fut la première à être appelée 'Mère du camp' et, après sa mort, elle devint tout naturellement une *diua*, avec cette monnaie de facture traditionnelle (le portrait au droit et le paon au revers), afin de commémorer cette *relatio inter diuos*[43] :

Denier de Marc Aurèle (176-180, cfr. *RIC*, III, Marcus Aurelius, 743)

Droit : DIVA FAVSTINA PIA, drapée à droite, les cheveux ondulés et attachés en chignon à l'arrière de la tête.

Revers : CONSECRATIO, paon de face, tête à droite, queue déployée.

Mother's Son" et 4 "We Go Way Back"), pour leurs réflexions divergentes sur la *domus diuina* et les *diuae*.

[43] À propos de la construction d'une identité officielle pour une épouse de prince, *Faustina Minor*, *uxor* de Marc Aurèle : HA, *Marc.*, XXVI, 7-8 : *Diuam etiam Faustinam a senatu appellatam gratulatus est. Quam secum et in aestiuis habuerat, ut matrem castrorum appellaret* ; « Il remercia le Sénat d'avoir appelé Faustine "*diua*". Et comme elle l'avait accompagné pendant sa campagne d'été, il lui donna le titre de "mère des camps" ». Cfr. Cass. Dio, 72 (71), 10, 5.

Je ne commenterai pas en détail le long passage de la biographie de Marc Aurèle sur Faustine et ses supposés vices que je reproduis volontairement *in extenso* et qui m'apparaît exemplaire[44] :

1. Certains prétendent, ce qui paraît très vraisemblable, que Commode Antonin, son successeur et fils, n'était pas de son sang mais était un enfant adultérin, en s'appuyant sur cette petite histoire qui courait parmi le peuple : 2. la fille de Pius, Faustine, épouse de Marc, voyant un jour défiler des gladiateurs, se prit de passion pour l'un d'eux ; elle en conçut un long tourment et se décida à avouer son amour à son mari. 3. Marc consulta des [astrologues] chaldéens qui furent d'avis qu'il fallait tuer le gladiateur, après quoi Faustine prendrait un bain de siège dans son sang et en cet état coucherait avec son mari. 4. Ainsi fut fait ; la passion de Faustine s'évanouit, mais elle mit au monde Commode, qui fut moins un empereur qu'un gladiateur, 5. puisqu'au cours de son règne il prit part sous les yeux du peuple à près de mille combats publics de gladiateurs, comme on le rappellera dans la Vie qui lui sera consacrée. 6. Ce qui rend l'anecdote plausible, c'est que le fils d'un prince si vertueux ait eu un comportement pire que celui d'un laniste, d'un histrion, d'un combattant du cirque, pire en un mot que celui d'un homme pétri d'un ramassis de toutes les ignominies et de tous les crimes. 7. Mais beaucoup affirment que Commode fut vraiment un enfant adultérin, car il est patent qu'à Gaète Faustine rechercha

[44] HA, *Marc.*, XIX : 1. *Aiunt quidam, quod et uerisimile uidetur, Commodum Antoninum, successorem illius ac filium, non esse de eo natum sed de adulterio, ac talem fabellam uulgari sermone contexunt.* 2. *Faustinam quondam, Pii filiam, Marci uxorem, cum gladiatores transire uidisset, unius ex his amore succensam, cum longa aegritudine laboraret, uiro de amore confessam.* 3. *Quod cum ad Chaldaeos Marcus rettulisset, illorum fuisse consilium, ut occiso gladiatore sanguine illius sese Faustina sublauaret atque ita cum uiro concumberet.* 4. *Quod cum esset factum, solutum quidem amorem, natum uero Commodum gladiatorem esse, non principem,* 5. *qui mille prope pugnas publice populo inspectante gladiatorias imperator exhibuit, ut in uita eius docebitur.* 6. *Quod quidem uerisimile ex eo habetur, quod tam sancti principis filius his moribus fuit, quibus nullus lanista, nullus scaenicus, nullus arenarius, nullus postremo ex omnium dedecorum ac scelerum conluuione concretus.* 7. *Multi autem ferunt Commodum omnino ex adultero natum, si quidem Faustinam satis constet apud Caietam condiciones sibi et nauticas et gladiatorias elegisse.* 8. *De qua cum diceretur Antonino Marco, ut eam repudiaret, si non occideret, dixisse fertur : "Si uxorem dimittimus, reddamus et dotem."* 9. *Dos autem quid habebatur <nisi> imperium, quod ille ab socero uolente Hadriano adoptatus acceperat ?* 10. *Tantum sane ualet boni principis uita, sanctitas, tranquillitas, pietas, ut eius famam nullius proximi decoloret inuidia.* 11. *Denique Antonino, cum suos mores semper teneret neque alicuius insusurratione mutaretur, non obfuit gladiator filius, uxor infamis :* 12. *deusque etiam nunc habetur, ut uobis ipsis, sacratissime imperator Diocletiane, et semper uisum est et uidetur, qui eum inter numina uestra non ut ceteros sed specialiter ueneramini ac saepe dicitis uos uita et clementia tales esse cupere, qualis fuit Marcus, etiamsi philosophia nec Plato esse possit, si reuertatur in uitam.*

la fréquentation des marins et des gladiateurs. 8. Comme on conseillait à Antonin Marc de la répudier, à défaut de la mettre à mort, il aurait répondu : "Si nous renvoyons l'épouse, il faut rendre aussi la dot." 9. Cette dot, qu'était-elle d'autre que l'Empire, qu'il avait reçu de son beau-père quand celui-ci l'avait adopté selon la volonté d'Hadrien ? 10. Mais la vie, la vertu, la sérénité, la piété d'un bon prince ont un poids tel que la jalousie suscitée par l'un de ses proches ne peut ternir sa gloire. 11. Aussi Antonin, restant toujours fidèle à lui-même et sourd aux racontars d'autri, n'eut-il pas à souffrir d'avoir un gladiateur pour fils et pour épouse une dévergondée. 12. Car aujourd'hui encore on le met au rang des dieux ; vous l'avez toujours fait et continuez à le faire, très vénérable empereur Dioclétien, vous qui, parmi vos divinités, l'honorez non pas comme les autres mais d'une façon toute spéciale, et qui dites souvent que vous voudriez ressembler à Marc pour les mœurs et la clémence et que, même pour la philosophie, Platon en personne, s'il revenait sur terre, ne pourrait l'égaler[45].

Le portrait de la sexualité de Faustine et celui de son austère époux, conscient de l'importance de la fille d'Antonin dans la légitimation de son pouvoir, témoignent des jeux de rôles que l'auteur de l'*Histoire Auguste* assume dans un chapitre qui met en scène rumeurs et vraisemblance au service de cette lecture normée des bons et mauvais princes jusqu'à l'anecdote et la caricature[46]. Je suis convaincu qu'il convient d'interpréter dans la même perspective le portrait biaisé de Lucius Verus par Fronton et ce 'ragot', pour parler comme André Chastagnol dans son édition de l'HA qui fait autorité, sur l'épouse de Marc Aurèle. Au-delà de l'anecdote sexuelle destinée à expliquer que le fils *Commodus* est né gladiateur, et pas vraiment prince, à cause des amours de Faustine avec un gladiateur, et du conseil chaldéen que le gladiateur soit tué et que Faustine se baigne dans son sang puis s'unisse ainsi avec son mari, qui relèvent des 'délices de l'imposture' (Chastagnol) et du goût pour les pièces pornographiques – comme dans la *uita* d'Élagabal, incontournable dans cette perspective –, il faut considérer le lien profond entre une *persona* féminine et le portrait de son homologue masculin. Même si, pour Julien dans ses *Caesares*, Marc Aurèle demeure l'une

[45] Traduction de Chastagnol, *Histoire Auguste*, avec ses commentaires sur les sources de la *Vita*. Cette première approche d'un portrait à charge de Commode, dès la *Vita Marci*, est riche en données concernant *rumores* et *insusurratio* d'une part, *ueri similitudo* d'autre part, au service d'une réflexion sur les *personae* impériales et leur réception, que nous soyons faussement à l'époque tétrarchique ou bien à la fin du IVe siècle. Cfr. *infra* dans la dernière partie de cette section.

[46] Sur la figure de Commode, sa construction, sa réception et le discours impérial qu'il privilégia, en particulier ses rapports aux ancêtres, les études de Hekster, *Commodus*, introduction et chapitre 1, et *Emperors and Ancestors*, chapitres 2 & 4, *passim*.

des meilleures figures de *principes* possible, l'empereur 'sévère' ne faisait pas l'unanimité au sein de la société politique incarnée par l'expression du *Senatus Populus Que Romanus*.

Un exemple bien connu de réécriture complète d'une figure impériale – d'une perception négative à une lecture positive – est offert par le portrait de Verus dans les *Principia historiae* de Fronton[47]. Selon ce dernier, qui voulait donner des conseils à son élève Marc Aurèle, à l'esprit trop philosophique à son goût, Lucius Verus s'est mieux comporté que Trajan lors de sa campagne parthe : « Lucius, par l'ingéniosité de ses conseils, est de loin l'aîné de Trajan »[48]. On peut être surpris de voir Lucius Verus, régulièrement dépeint comme un débauché, en tant que prince idéal dans l'*epistula* de Fronton : « Lucius jouit d'une grande réputation de justice et d'indulgence parmi les Barbares ; Trajan n'était pas également innocent pour tous. Personne n'a regretté d'avoir placé son royaume et sa fortune sous la protection de Lucius »[49]. Ce portrait 'inversé' de Lucius pourrait avoir été écrit en prévision du voyage de retour à Rome du jeune *imperator* et de son *aduentus* et *triumphus* à venir (en 165/166 de n. è.). En tant que *parthicus*, Lucius Verus pouvait être célébré comme un 'bon prince'. Il a donc été possible, moins d'un demi-siècle après la mort de Trajan, d'inverser complètement la perspective 'normale' et de décrire ce dernier comme coupable de trahison et de cruauté envers les rois parthes et arméniens, tandis que Lucius Verus devient un bon soldat et un général qui a pris soin de ses légionnaires. Par conséquent, il est loisible de souligner que la conception officielle d'un empire *ab origine* repose sur cette construction rhétorique qui diffuse des messages à travers un portrait impérial stéréotypé. La lettre de Fronton, généralement appelée *Principia historiae*, qui était peut-être une esquisse pour un livre à venir sur les campagnes parthes de Verus qui n'a jamais été écrit/publié, s'avère un élément de première main afin de réfléchir, à l'époque des Antonins, deux décennies après le 900e *natalis Vrbis*, à une conception 'romaine' de la mémoire collective

[47] En partant de Methy, *Trajan*, pour la première étude des *Principia Historiae* dans cette perspective, avec nos commentaires et les passages de l'œuvre en appui dans Benoist, *L'identité du prince face à la crise*.

[48] Fronton, *Principia historiae* 16 : <…> *Lucius consiliorum sollertia longe esse Traiano senior* <…>. Pour le difficile établissement du texte et quelques commentaires judicieux, cfr. Fronton, *Epistulae*, 202-214 (*Principia historiae*) et Van den Hout, *Commentary*, 463-487.

[49] Fronton, *Principia historiae* 18 : *Iustitiae quoque et clementiae fama apud barbaros sancta de Lucio; Traianus non omnibus aeque purgatus. Regnum fortunasque suas in fidem Luci contulisse neminem paenituit*. Quelques éléments de contextualisation dans le cadre des réflexions sur le discours imperial et les rapports entre biographie, autobiographie et histoire dans Benoist, *Pline et Fronton* et Benoist, *Imperial Figures*.

commémorative[50]. Je souhaiterais de ce fait évoquer brièvement la manière dont les biographies impériales de l'*Historia Augusta* pourraient être interprétées dans le cadre de ce long processus de construction rhétorique d'un discours impérial, au sein duquel les femmes de la *domus Augusta* pouvaient jouer une excellente partition.

À la fin du IVe s. de n. è., la 'conscience d'une continuité réelle' était encore remarquable : de Cléopâtre à Zénobie, des origines de la ville de Rome aux temporalités propres à chacune de nos sources – je reviendrai sur cet aspect spécifique pour ma perspective actuelle dans la prochaine et dernière section de cet article. Pouvons-nous par exemple supposer que l'acclamation sénatoriale après la mort de Commode, telle qu'elle est rapportée par l'*Histoire Auguste*, en tant que « *Saeuior Domitiano, impurior Nerone* » (HA, *Com.*, 19, 2) a été influencée par la présentation d'Eutrope, quelques décennies auparavant d'une paire impériale idéale, jusqu'à souhaiter à tout nouveau prince qu'il soit « *Felicior Augusto, melior Traiano* », dans sa biographie de Trajan (Eutr., 8, 5, 3), à une date – deux siècles après Fronton – où la tentative de minorer les qualités du *Parthicus* n'était plus d'actualité (cfr. *supra*), ou bien par une autre source se rapportant au même discours impérial fortement polarisé ? Quelle que soit précisément la date de composition des biographies impériales de l'HA, il n'en reste pas moins que nous devons être conscients du mouvement cohérent qui a pu conduire à stéréotyper le portrait des bons et des mauvais empereurs, des souverains sages et des tyrans, et par conséquent des personnages féminins au sein de cette même approche. D'une manière qui pourrait être trop rapidement qualifiée d'anhistorique, voire de récit romancé qu'il conviendrait de rejeter – même si, nous l'avons vu précédemment dans la *Vie de Marc Aurèle* (*supra* et note 44), nous trouvons l'une de ces nombreuses prétentions à s'affirmer comme de l'histoire « vraie », en aucun cas certes une histoire « impartiale » qui n'a jamais été un objectif dans l'Antiquité : « ce qui paraît très vraisemblable (*quod et uerisimile uidetur*) » ; « Ce qui rend cette anecdote plausible (*Quod quidem uerisimile ex eo habetur*) » –, l'*Histoire Auguste* nous offre de nombreuses occasions de reconsidérer

[50] Sur ces approches mémorielles et commémoratives, sans être exhaustif, on partira de Baroin, *Se souvenir à Rome*, des trois volumes publiés d'un programme de recherche intitulé *Memoria Romana* : Galinsky, *Memoria Romana*, Galinsky, Lapatin, *Cultural Memories* et Galinsky, *Memory*, de l'apport sociologique de l'œuvre de Halbwachs, *Les cadres sociaux* et *La mémoire collective*, enfin des introductions aux divers volumes du programme VAM "Victimes de l'*abolitio memoriae*". Quant à la dimension commémorative en action au sein du discours impérial, les développements de Benoist, *Rome, le prince et la Cité*, en particulier à propos des figures temporelles de l'éternité, notamment chapitres VII et VIII.

ce qu'a été ce long processus de construction d'une histoire impériale, d'Auguste au IVe s. de n. è. Il semble qu'à toute époque, la perception de l'appartenance à une longue histoire ait pu contribuer à l'élaboration d'un ensemble de mémoires collectives nourries d'événements exemplaires. Par exemple, avec l'utilisation du nom d'Auguste, comme dans le contexte des acclamations impériales de Sévère Alexandre à son avènement et la question des *nomina* qui seraient les siens[51], ou bien le recours récurrent à diverses figures historiques (les vertus de Scipion, Camille, Trajan, Antonin ou Auguste dans la *uita* de Claude le Gothique[52]), afin d'insérer n'importe quel prince dans une chaîne temporelle de longue durée : s'il est bon, sa mémoire sera célébrée dans le futur ; s'il s'avère être un tyran, le processus d'*abolitio memoriae* le condamnera à l'oubli. Dans le contexte de la longue période de construction d'un 'authentique' discours impérial concernant les hommes et les femmes de la *domus Augusta*, il convient de prendre en compte les preuves fournies par l'*Historia Augusta*. Cela permet d'évaluer la permanence, sur une très longue période, de la rhétorique de l'éloge et de l'invective qui est appliquée dans la construction des biographies des bons et des mauvais empereurs, et qui intègre les femmes de la maison impériale au sein de ces *uitae*. Quant à la biographie de Zénobie, l'une des deux seules femmes mentionnées dans la *Vie des trente tyrans* avec Victoria, la prétendue mère de Victorinus, je l'ai par deux fois abordée, à propos de l'impossible *imperium* des femmes, à la fin de la République et pendant les trois premiers siècles du Principat (Benoist, *Women and Imperium*), et très récemment en commentant cette célébration exemplaire de la

[51] HA, *Alex. Seu.*, X-XI : par exemple, X, 3-4 : *Et imp(erator) :* « *uideo, patres conscripti, quid uos <adducat> ad hoc nobis nomen addendum.* 4. *Augustus primus primus est huius auctor imperii, et in eius nomen omnes uelut quadam adoptione aut iure hereditario succedimus ; Antonini ipsi Augusti sunt dicti*. « L'empereur reprit : "Je comprends, pères conscrits, ce qui vous pousse à nous adjoindre ce nom. 4. Le premier Auguste est le premier fondateur de cet Empire et nous nous sommes tous succédé sous son nom, comme par une sorte d'adoption ou de droit héréditaire ; les Antonins eux-mêmes portèrent le nom d'Auguste. » Traduction de Chastagnol, *Histoire Auguste*.

[52] HA, *Claud.*, I-II. À propos de Claude, nous trouvons en I, 4 : *si diutius in hac esset commoratus re p., Scipiones nobis et Camillos omnesque illos ueteres suis uiribus, suis consiliis, sua prouidentia reddidisset.* « S'il était resté plus longtemps à la tête de cet État, [il] nous aurait rendu les Scipions, les Camilles et tous les héros d'autrefois grâce à sa force, sa sagacité et sa prudence. » ; et en II, 3 : *In quo Traiani uirtus, Antonini pietas, Augusti moderatio et magnorum principum bona sic fuerunt, ut non ille ab aliis exemplum caperet sed, etiamsi illi non fuissent, hic ceteris reliquisset exemplum.* « En lui se manifestaient la valeur de Trajan, la piété d'Antonin, la modération d'Auguste et les qualités des grands princes, de manière telle que, loin de prendre modèle sur les autres empereurs, c'est lui qui, même s'ils n'avaient pas existé, aurait servi de modèle à la postérité. » Traduction de Chastagnol, *Histoire Auguste*.

meilleure partenaire féminine d'un empereur romain (Benoist, *Zénobie*), en considérant que le portrait de Zénobie était un parfait morceau de rhétorique impériale romaine afin de comprendre le véritable sens de ce qu'était un 'discours impérial'.

5. *Épilogue, de Iulia Domna à Zenobia*

Je souhaite conclure ce parcours par quelques remarques sur l'épouse de Septime Sévère, *Iulia Domna*, et *in fine* sur le couple Zénobie / Cléopâtre. Dans une conception masculine de la pérennité d'un régime impérial sans règle de succession, la question de l'adultère, et donc de la légitimité d'une descendance masculine, est essentielle ! Comme nous l'avons vu avec Faustine selon l'*Histoire Auguste*, « de nombreux auteurs affirment cependant que Commode a réellement été engendré dans l'adultère », tandis que la conception de la pérénité de la *domus Augusta* imposait à Marc Aurèle d'affirmer que « "Si nous renvoyons notre femme, nous devons aussi lui rendre sa dot". Et quelle était sa dot ? l'Empire » (HA, *Marc.*, XIX, 7-9, cité *supra* et note 44). C'est la raison pour laquelle on trouve dans la biographie de Septime Sévère des remarques sur les adultères de *Iulia Domna* (*qui uxorem Iuliam famosam adulteriis tenuit*), et plus généralement son comportement sexuel, avec les relations sexuelles supposées et peut-être même un mariage entre une mère / ou une belle-mère et son fils / ou beau-fils, Caracalla, lorsqu'il devint empereur unique, après l'assassinat de Géta[53]. Cette

[53] Cfr. HA, *Seu.*, XVIII, 8 : *Domi tamen minus cautus, qui uxorem Iuliam famosam adulteriis tenuit, ream etiam coniurationis*. « Il fut cependant moins avisé dans sa vie familiale en gardant sa femme Julia, notoirement adultère et que l'on accusait même d'avoir comploté contre lui. » (avec XX, 2, concernant les filiations : *Antoninum scilicet Bassianum quidem ex priore matrimonio susceperat et Getam de Iulia genuerat*. « Il avait eu en effet Bassianus d'un premier mariage et Géta de Julia. » ; *uide Carac*., X : 1. *Interest scire quemadmodum nouercam suam Iuliam uxorem duxisse dicatur.* 2. *Quae cum esset pulcherrima et quasi per neglegentiam se maxima corporis parte nudasset dixissetque Antoninus "Vellem, si liceret", respondisse fertur : "Si libet, licet. An nescis te imperatorem esse et leges dare, non accipere ?".* 3. *Quo audito furor inconditus ad effectum criminis roboratus est nuptiasque eas celebrauit, quas, si sciret se leges dare uere, solus prohibere debuisset.* 4. *Matrem enim – non alio dicenda erat nomine – duxit uxorem et ad parricidium iunxit incestum, si quidem eam matrimonio sociauit, cuius filium nuper occiderat.* « 1. Il est intéressant de savoir comment, à ce qu'on dit, il épousa Julia, la seconde épouse de son père. 2. C'était une fort belle femme ; un jour qu'elle s'est montrée à lui, comme par mégarde, plus qu'à demi nue, Antonin lui dit : "J'aurais bien envie, si je pouvais." Elle lui aurait répondu : "Si tu veux, tu peux. Oublies-tu que tu es l'empereur et que tu fais les lois mais ne les subis pas ?" 3. À ces mots, sa folle passion s'amplifia jusqu'à lui faire commettre un acte criminel et il célébra un mariage qu'il eût dû être le premier à interdire s'il avait vraiment su légiférer. 4. Car en épousant

utilisation récurrente de la *libido* dans certains portraits politiques semble être le meilleur ressort de l'invective et, depuis Cicéron dans ses discours contre Marc-Antoine (les fameuses *Philippiques*), l'un des arguments favoris afin de réfuter la légitimité d'un adversaire politique. Mais, à mon avis, rien ne nous permet de confronter les portraits féminins et masculins à cet égard, en envisageant la conception d'un discours masculin et féminin spécifique sur le *pudor*. On trouve en effet quelques dénonciations de femmes afin de critiquer leur père, mari, fils : c'est le cas pour Livie et Julie sous les principats d'Auguste et de Tibère, pour Faustine ou Julia Domna à propos de Marc Aurèle ou de Septime Sévère, et enfin un tout autre portrait de Zénobie afin cette fois de dénoncer Gallien devant Aurélien[54].

Dans la *uita* de Gallien, l'empereur légitime est condamné comme un tyran, un *mollis*, tandis qu'Odénath de Palmyre devient le protecteur de la *pars orientalis* de l'empire. Son épouse Zénobie bénéficie d'une description ambiguë mais positive, car elle fait preuve d'un noble courage et de virilité : ce portrait est une construction purement rhétorique. Elle est censée s'adresser directement à Aurélien après sa défaite et le reconnaître ainsi comme un *Auguste*, un véritable *imperator*, ce qui n'était pas le cas du fils de Valérien, dont les vertus et les qualités sont niées par la reine de Palmyre. Il est étonnant de trouver, en la personne de Zénobie, un nouveau type d'arbitre des excellences impériales. Mais on peut noter toutefois une étape supplémentaire de ces formes de construction rhétorique, comme une dernière inversion ironique : la reine est associée à deux reprises à Cléopâtre, mais cette fois-ci de manière positive. Elle était une ennemie de Rome, comme la reine égyptienne, a été vaincue par Aurélien, a peut-être participé à sa cérémonie de triomphe, mais dans son association avec l'Égypte, à cette fin du IVe s. ou au tout début du Ve s., une nouvelle perspective est déjà envisageable. On est loin en tout cas d'une guerre des images qui eut lieu pendant le Triumvirat et que des lampes pornographiques nous révèlent : utilisant une représentation dominante de l'Égypte, sous les traits d'une femme, peut-être Cléopâtre, ou bien d'un crocodile, maîtresse d'un partenaire romain *mollis*, le même Marc-Antoine condamné par l'invective cicé-

sa mère – pouvait-on l'appeler autrement ? – il joignit l'inceste au fratricide, puisqu'il s'unit par un mariage à celle dont il venait de tuer le fils. » Traduction de Chastagnol, *Histoire Auguste*. Voir également, *Geta*, VII, 3 & Aur. Vict., 21, 3 ; Eutr., 8, 20, 1: *Impatientis libidinis, qui nouercam suam Iuliam uxorem duxerit.* « Il n'était pas capable de contrôler ses pulsions à tel point qu'il épousa sa belle-mère Julia. » Et Ps.-Aur. Vict., 21, 5 : *Fuit impatientis libidinis, quippe qui nouercam suam duxit uxorem.*

[54] HA, *Tyr. Tr.*, 30 ; cfr. Benoist, *Women and Imperium*.

ronienne[55] ! Non pas deux, mais bien un discours unique, à propos des hommes et des femmes de pouvoir, des bons et mauvais princes et princesses, d'un pouvoir corrompu à un pouvoir exemplaire…

Bibliographie

Autin, *Sur les lèvres de la foule* = L. Autin, *Sur les lèvres de la foule. Histoire des rumeurs à Rome et chez Tacite*, à paraître dans la collection *Scripta Antiqua*, aux Éditions Ausonius.

Barchiesi, *Poet* = A. Barchiesi, *The Poet and the Prince. Ovid and Augustan discourse*, Berkeley 1997, traduction de l'italien, *Il poeta e il principe. Ovidio e il discorso augusteo*, Rome-Bari 1994.

Baroin, *Se souvenir à Rome* : C. Baroin, *Se souvenir à Rome. Formes, représentations et pratiques de la mémoire*, "L'Antiquité au présent", Paris 2010.

Bartman, *Portaits of Livia* = E. Bartman, *Portaits of Livia. Imaging the imperial woman in Augustan Rome*, Cambridge 1999.

Bauman, *Women and Politics* = R.A. Bauman, *Women and Politics in Ancient Rome*, Londres-New York 1994.

Benoist, *Rome, le prince et la Cité* = S. Benoist, *Rome, le prince et la Cité. Pouvoir impérial et cérémonies publiques (Ier siècle av. – début du IVe siècle ap. J.-C.)*, "collection Le Nœud Gordien", Paris 2005.

Benoist, *L'identité du prince face à la crise* = S. Benoist, *L'identité du prince face à la crise : construction d'un discours et usage de la* memoria, in O. Hekster, G. de Kleijn, D. Slootjes (ed.), *Crises and the Roman Empire*, Leyde-Boston 2007, 261-273 = Benoist, *Le pouvoir à Rome*, 253-264.

Benoist, *Cicéron et Octavien* = S. Benoist, *Cicéron et Octavien, de la* res publica *au* princeps*, lectures croisées*, in R. Baudry, S. Destephen (ed.), *La société romaine et ses élites. Hommages à Élizabeth Deniaux*, Paris 2012, 25-34.

Benoist, *Honte au mauvais prince* = S. Benoist, *Honte au mauvais prince, ou la construction d'un discours en miroir*, in R. Alexandre, Ch. Guérin, M. Jacotot (ed.), Rubor et Pudor. *Vivre et penser la honte dans la Rome ancienne*, "Études de littérature ancienne" 19, Paris 2012, 83-98.

Benoist, *Le prince nu* = S. Benoist, *Le prince nu. Discours en images, discours en mots. Représentation, célébration, dénonciation*, in V. Huet, F. Gherchanoc (ed.), *Vêtements antiques. S'habiller et se déshabiller dans les mondes anciens*, Paris 2013, 261-277.

[55] En Gaule, durant la guerre civile, à propos d'une forme de 'propagande' contre Marc Antoine au moyen de lampes à huile représentant une Cléopâtre, ou à défaut un crocodile, symbole de l'Égypte, en position de dominant sexuel. Cfr. Dumas, Baude, Érotisme.

Benoist, *Women and imperium* = S. Benoist, *Women and* Imperium *in Rome. Imperial perspectives*, in J. Fabre-Serris, A. Keith (ed.), *Women and War in Antiquity*, Baltimore 2015, 266-288.

Benoist, *Pline et Fronton* = S. Benoist, *Pline le Jeune et Fronton, deux protagonistes d'un discours impérial en actes*, in O. Devillers (ed.), *Autour de Pline le Jeune, en hommage à Nicole Méthy*, "Scripta Antiqua" 74, Bordeaux 2015, 37-48.

Benoist, *Imperial Figures* = S. Benoist, *Biography, History, and Memory. About some Imperial Figures*, «BICS» 60.1 (2017), 49-62.

Benoist, *Le pouvoir à Rome* = S. Benoist, *Le pouvoir à Rome : espace, temps, figures (I^er^ s. av. – IV^e^ s. de notre ère)*, Paris 2020.

Benoist, *Boni et mali principes* = S. Benoist, Boni et mali principes, *un empire en jeu(x) : discours, figures et postures impériales*, «Kentron» 36 (2021), 183-206.

Benoist, *Personae du prince* = S. Benoist, Nomina*,* tituli *et* loci *: en quête d'une définition des* personae *du* princeps*,* in Ph. Le Doze (dir.), *Le costume de prince, 59-85.*

Benoist, *Discours impérial* = S. Benoist, *Théorie et pratique du discours impérial : le témoignage de la documentation épigraphique*, in *Au service de l'épigraphie romaine : SFER, 1995-2020. Vingt-cinq années d'engagement de la Société Française d'Épigraphie sur Rome et le monde romain*, "Scripta Antiqua" 160, Bordeaux 2022, 159-182.

Benoist, *Prince vertueux* = S. Benoist, *Discours impérial et figures du prince vertueux : des mots et des images de circonstance*, in A. Gangloff (ed.), *Qualités et vertus de l'empereur dans les inscriptions d'Auguste au début du règne de Constantin. 'Miroirs au prince'* ? *The Emperor's Qualities and Virtues in the Inscriptions from Augustus to the Beginning of Constantine's Reign. 'Mirrors for Princes'?*, Leyde-Boston 2022, 257-280.

Benoist, *Zénobie* = S. Benoist, *Zénobie contre Rome ? Discours impérial et relations romano-barbares (du III^e^ au début du V^e^ siècle de notre ère) : un bref essai d'histoire connectée*, in S. Killen, S. Scheuble-Reiter, S. Schmidt (ed.), *Caput studiorum. Festschrift für Rudolf Haensch zu seinem 65. Geburtstag*, "Philippika" 177, Wiesbaden 2024, 133-147.

Benoist, Klein, Landrea, *Ovide à Tomes* = S. Benoist, F. Klein, C. Landrea, *8–17 de notre ère, Ovide à Tomes : lectures croisées des* Tristes *et des* Pontiques, in H. Casanova-Robin, B. Delignon, J.-B. Gourinat, R. Loriol, S. Marculescu, G. van Heems (ed.), *Étudier les humanités aujourd'hui. Nouveaux enjeux, nouvelles méthodes*, "Lectures de la Renaissance latine" 16, Paris 2022, 57-92.

Berlaire Gues, *Figures impériales au féminin* = E. Berlaire Gues, *Figures impériales au féminin : pouvoir, identités et stratégies discursives (I^er^ s. av – III^e^ après J.C.)* (thèse de l'Université de Lille, soutenue le 13 décembre 2021, sous la direction de S. Benoist et J. Fabre-Serris).

BIRLEY, *Septimius Severus* = A. BIRLEY, *Septimius Severus, The African Emperor*, Londres 1999[3] [1971].

BUCKLER, CALDER, GUTHRIE, *MAMA* IV = W.H. BUCKLER, W.M. CALDER, W.K.C. GUTHRIE, *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* IV. *Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia*, Manchester 1933.

CHASTAGNOL, *Histoire Auguste* = Histoire Auguste, *Les empereurs romains des IIe et IIIe* siècles, édition et traduction d'A. CHASTAGNOL, "collection Bouquins", Paris 1994.

CHASTAGNOL, *Culte impérial* = A. CHASTAGNOL, *L'expression épigraphique du culte impérial dans les provinces gauloises*, «REA» 97, nos 3-4 (1995), 593-614 = CHASTAGNOL, *Le pouvoir impérial à Rome*, 379-400.

CHASTAGNOL, *Le pouvoir impérial à Rome* = A. CHASTAGNOL, *Le pouvoir impérial à Rome : figures et commémorations. Scripta varia IV*, S. BENOIST, S. DEMOUGIN (ed.), "Hautes Études du monde gréco-romain" 41, Genève 2008.

CHRISTOL, *L'empire romain* = M. CHRISTOL, *L'empire romain du IIIe siècle. Histoire politique (192-325 après J.-C.)*, Paris 2006[2] [1997].

COOLEY, *Res Gestae* = A. COOLEY, *Res Gestae Divi Augusti. Text, Translation, and Commentary*, Cambridge 2009.

DAGUET-GAGEY, *Septime Sévère* = A. DAGUET-GAGEY, *Septime Sévère, Rome, l'Afrique et l'Orient*, Paris 2000.

DAGUET-GAGEY, *L'arc des argentiers* = A. DAGUET-GAGEY, *L'arc des argentiers à Rome*, «Revue Historique» 635 (2005), 499-520.

DUMAS, BAUDE, Érotisme = C. DUMAS, J.-M. BAUDE, *L'érotisme des Gaules*, Musées des Baux de Provence, 2008.

FLOWER, *Les Sévères* = H. FLOWER, *Les Sévères et l'usage de la* memoria : *l'*arcus *du* Forum Boarium *à Rome*, in S. BENOIST, A. DAGUET-GAGEY (ed.), *Un discours en images de la condamnation de mémoire*, Metz, 97-115.

FRASCHETTI, *Roma e il principe* = A. FRASCHETTI, *Roma e il principe*, Rome 1990, en traduction française : *Rome et le prince*, Paris 1994.

FRONTON, *Epistulae* = M. Cornelius FRONTO, *Epistulae*, M.P.J. VAN DEN HOUT (ed.), Leipzig, Teubner 1988 [2e ed.].

GALINSKY, *Augustan Culture* = K. GALINSKY, *Augustan Culture. An Interpretive Introduction*, Princeton, 1996.

GALINSKY, *Memoria Romana* = K. GALINSKY (ed.), Memoria Romana*, Memory in Rome and Rome in Memory*, "MAAR supplementary" X, Ann Arbor 2014.

GALINSKY, LAPATIN, *Cultural Memories* = K. GALINSKY, K. LAPATIN (ed.), *Cultural Memories in the Roman Empire*, Los Angeles 2015.

GALINSKY, *Memory* = K. GALINSKY (ed.), *Memory in Ancient Rome and Early Christianity*, Oxford 2016.

Gangloff, *Pouvoir impérial* = A. Gangloff, *Pouvoir impérial et vertus philosophiques. L'évolution de la figure du bon prince sous le Haut-Empire*, Leyde-Boston 2018.

Gradel, *Emperor Worship* = I. Gradel, *Emperor Worship and Roman Religion*, "Oxford Classical Monographs", Oxford 2002.

Hadot, *Plotin* = P. Hadot, *Plotin ou la simplicité du regard*, "Études Augustiniennes", Paris 1989[3] [1963].

Halbwachs, *Les cadres sociaux* = M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris 1925 (rééd. 1994).

Halbwachs, *La mémoire collective* = M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris 1950 (rééd. 1997).

Hekster, *Commodus* = O. Hekster, *Commodus. An Emperor at the Crossroads*, Amsterdam 2002.

Hekster, *Emperors and ancestors* = O. Hekster, *Emperors and Ancestors. Roman Rulers and the Constraints of Tradition*, "Oxford studies in ancient culture and representation", Oxford 2015.

Hekster, *Caesar Rules* = O. Hekster, *Caesar Rules. The Emperor in the Changing Roman World (c. 50 BC–AD 565)*, Cambridge 2023.

Herbert-Brown, *Ovid* = G. Herbert-Brown, *Ovid and the* Fasti. *A Historical Study*, Oxford 1994.

Le Doze, *Le costume de prince* = Ph. Le Doze (dir.), *Le costume de prince. Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin*, "CEFR" 587, Rome 2021.

Lejeune, *Femmes et pratiques du pouvoir* = F. Lejeune, *Les femmes et les pratiques du pouvoir dans l'entourage des* imperatores *et de la famille impériale, de la mort de Jules César à Sévère Alexandre* (thèse de l'Université de Paris-Nanterre, soutenue le 27 novembre 2009, sous la direction d'Élizabeth Deniaux).

Levick, *Claudius* = B. Levick, *Claudius*, Londres, 1990, traduction française, Paris 2002.

LTVR = E. M. Steinby (ed.), *Lexicon topographicum Vrbis Romae*, 6 vol., Rome 1993-2000.

Herbert-Brown, *Ovid* = G. Herbert-Brown, *Ovid and the* Fasti. *A Historical Study*, Oxford 1994.

Methy, *Trajan* = N. Methy, *Une critique de l'*optimus princeps. *Trajan dans les* Principia historiae *de Fronton*, «Museum Helveticum» 60 (2003), 105-123.

Millar, *Ovid* = F. Millar, *Ovid and the* Domus Augusta*: Rome seen from Tomoi*, «JRS» LXXXIII (1993), 1-17 = *Id.*, *Rome, the Greek World, and the East*, H.M. Cotton, G.M. Rogers (ed.), vol. 1, *The Roman Republic and the Augustan Revolution*, Chapel Hill-Londres 2002, 321-349.

OVIDE, *Les Fastes*, traduction d'Henri Le Bonniec, "Les Belles Lettres (La Roue à Livres)", Paris 1990.

SUÉTONE, *Douze Césars* = SUÉTONE, *De Vita Caesaris duodecim*, édition et traduction de Henri Ailloud, "C.U.F.-Les Belles Lettres", 3. vol., Paris 1931-1932.

TACITE, *Annales* = TACITE, *Annales*, édition et traduction de Pierre Wuilleumier, "C.U.F.-Les Belles Lettres", Paris tome 1, livres I-III, 1974 et tome 2, livres IV-VI, 1975.

VAN DEN HOUT, *Commentary* = M.P.J. VAN DEN HOUT, *A commentary on the letters of Marcus Cornelius Fronto*, Leyde-Boston 1999.

VEYNE, *Empire gréco-romain* = P. VEYNE, *L'empire gréco-romain*, "Des travaux", Paris 2005.

WOOD, *Memoriae Agrippinae* = S. WOOD, Memoriae Agrippinae*: Agrippina the Elder in Julio-Claudian Art and Propaganda*, «American Journal of Archaeology» 92.3 (Jul. 1988), 409-426.

WOOD, *Imperial Women* = S. WOOD, *Imperial Women. A Study in Public Images 40 BC-AD 68*, Leyde-Boston-Cologne 1999.

WOODMAN, *Narrative* I = A.J. WOODMAN, *Velleius Paterculus. The Caesarian and Augustan Narrative (2.41-93)*, "Cambridge Classical Texts and Commentaries" 25, Cambridge 1983.

WOODMAN, *Narrative* II = A.J. WOODMAN, *Velleius Paterculus. The Tiberian narrative (2. 94-131)*, "Cambridge Classical Texts and Commentaries" 19, Cambridge 1977.

Cesare Letta

LA CORRUZIONE DEL POTERE E IL *TOPOS* DELL'EVOLUZIONE *IN PEIUS* DEI PRINCIPI GIULIO-CLAUDI IN CASSIO DIONE

1. *Il potere come fonte di corruzione*

In varie occasioni, soprattutto nei libri dedicati all'età imperiale, Dione inserisce nella sua narrazione delle considerazioni generali sull'azione corruttrice del potere, soprattutto quando viene assaporato prematuramente o quando comporta un'accumulazione eccessiva di onori[1].

Nel fr. 109, 1-3, ad esempio, descrive la radicale μεταβολή di Silla, esaltato dalla vittoria sui Sanniti[2], mentre a proposito di Cesare afferma che, accettando onori eccessivi, non poteva essere senza colpa (οὐτ' αὐ… ἀσφαλὴς εἶναι ἐδύνατο), «perché l'eccesso di onori e di lodi rende vanitosi anche uomini del tutto saggi»[3].

Parlando dell'adozione di Tiberio, aggiunge che Augusto gli fece contestualmente adottare Germanico perché temeva che con l'adozione e il conferimento di *tribunicia potestas* e *imperium* Tiberio potesse perdere la testa (ὑποπτεύσας πῃ ἐκφρονήσειν)[4].

A proposito di Germanico afferma che fu uno dei pochi uomini a non farsi corrompere dal potere («dalla sorte toccatagli»)[5]. Analogamente, del giovane Marco Aurelio dice che, adottato da Adriano, οὐχ ὑπερεφρόνησην[6].

Ancora per il regno di Tiberio afferma che nel 31 d.C. tutti compresero che Seiano aveva perso la testa (ἐξεφρόνησην), andando incontro alla propria rovina, a causa degli onori eccessivi e inauditi di cui era stato colmato (ταῖς τε ὑπερβολαῖς καὶ ταῖς καινότησι τῶν τιμῶν)[7].

[1] Su questo tema certamente a Dione dovevano essere note le riflessioni di Platone richiamate in questo volume dal contributo di Bruno Centrone e quelle della tradizione stoica, anche se l'influsso stoico in Dione appare forse sopravvalutato in Noe, *Age of Iron*.

[2] Cfr. Mallan, *Book 57.1-17.8*, 67, n. 252. La vittoria sui Sanniti a cui allude Dione è certo quella di Porta Collina, come mostra il confronto con Liv., *per*. 88, 1, su cui rimando al bel contributo di Fabio Guidetti in questo stesso volume.

[3] C.D. 44, 3, 3.

[4] C.D. 55, 13, 2.

[5] C.D. 57, 9, 3.

[6] C.D. 71 [72], 35, 3 Xiph.

[7] C.D. 58, 12, 6; cfr. Mallan, *Book 57.1-17.8*, 57, n. 216.

Considerazioni analoghe gli sono suggerite dalla caduta di Plauziano: è lo stesso Settimio Severo a deplorare davanti al senato la condizione della natura umana, incapace di sostenere onori straordinari (τιμὰς ὑπερόγκους)[8], ma è Dione in prima persona a sottolineare che su questo problema Severo, come il Padre Zappata del proverbio, predicava bene ma razzolava male: mentre rimproverava a Marco Aurelio di non aver saputo frenare o escludere dal potere suo figlio Commodo, a sua volta non seppe o non volle frenare suo figlio Caracalla, inebriato dalla prospettiva del potere già prima di succedergli[9]. Viceversa, Dione mostra di apprezzare il comportamento di Pertinace, uno dei suoi imperatori preferiti[10], che rifiutò il titolo di Cesare per suo figlio «perché non voleva che egli, ancora fanciullo, venisse corrotto dall'orgoglio e dalle aspettative legate a quel titolo»[11].

Si potrebbero citare ancora molti altri passi in cui Dione ribadisce questi concetti. Ad esempio, nel dialogo con Augusto in relazione alla congiura di Cornelio Cinna, Livia osserva che «il vanto del casato, l'orgoglio della ricchezza, la grandezza della carica, l'arroganza per il proprio ardimento e l'alterigia del potere fanno andare in rovina molti»[12]. Nel criticare la tolleranza di Seneca e Burro verso gli eccessi del giovane Nerone, egli afferma che essi si comportavano «come se non sapessero che un animo giovane e arrogante allevato nel lusso sfrenato e con un potere assoluto non solo non pone limiti a tutto questo, ma ne viene ulteriormente corrotto (προσδιαφθείρεται)»[13]. A Macrino Dione riconosce integrità e capacità come prefetto del pretorio, ma ritiene che la sua ascesa gli abbia insinuato nell'animo ambizioni eccessive[14] e che il potere imperiale lo abbia fatto insuperbire (ὑπερφρονεῖν)[15]. Nel bilancio finale su di lui afferma lapidariamente: «sarebbe stato lodato al di sopra di tutti gli uomini se non avesse aspirato a diventare imperatore»[16].

Date queste premesse, ci si aspetterebbe che Dione recepisse senza problemi il *topos* dell'evoluzione *in peius*, da inizi positivi e promettenti verso esiti sempre più negativi, che si era stabilmente cristallizzato fin

[8] C.D. 76 [77], 5, 1; cfr. Noe, *Age of Iron*, 159.

[9] Vd. C.D. 76 [77], 14, 7, che segue alla descrizione degli abusi e degli eccessi cui sia Caracalla che Geta si abbandonarono già prima che Severo fosse morto (76 [77], 7, 1; 11, 1; 14, 1).

[10] Vd. ad esempio Bono, *Civilitas*, 257-271.

[11] C.D. 73 [74], 7, 2.

[12] C.D. 55, 16, 3.

[13] C.D. 61, 4, 2.

[14] C.D. 78 [79], 11, 2-4.

[15] C.D. 78 [79], 15, 4.

[16] C.D. 78 [79], 41, 2.

dal I secolo d.C. sugli imperatori non divinizzati della dinastia giulio-claudia: Tiberio, Caligola e Nerone.

Come cercherò di dimostrare, pur lavorando sui materiali forniti da quella tradizione, Dione mostra di rileggerli e riorganizzarli in una prospettiva diversa e del tutto personale, smentendo ancora una volta lo stereotipo troppo a lungo invalso di un Dione che si limiterebbe a trascrivere o riassumere malamente le sue fonti, a volte senza nemmeno rendersi conto di combinare versioni tra loro incompatibili[17].

2. *L'evoluzione di Tiberio*

Pur con sfumature diverse, legate anche al diverso genere letterario, Tacito e Svetonio, le nostre principali fonti sul regno di Tiberio, sono sostanzialmente concordi nel riconoscere in esso una fase iniziale con molte azioni positive e una successiva caratterizzata da una involuzione tirannica. In Svetonio l'aspetto diacronico è meno evidente a causa del criterio ordinatore per rubriche, ma «eine radikale Zweiteilung» è innegabile[18]. In Tacito la scansione cronologica è netta e articolata in più fasi, ma è anche chiaro il suo sforzo di svalutare gli aspetti positivi rileggendoli in chiave di *dissimulatio*: egli rifiuta la spiegazione che della progressiva involuzione di Tiberio dava Arrunzio, secondo il quale il potere aveva traviato il carattere del principe[19], e preferisce spiegarla con una sua *Enthüllungstheorie*, cioè col progressivo rivelarsi della vera natura di Tiberio, malvagia fin dall'inizio e frenata solo da una serie di ostacoli via via rimossi (soprattutto Germanico e Seiano)[20].

D'altra parte, il riconoscimento di una fase iniziale ampiamente positiva nel regno di Tiberio non è una novità introdotta da Svetonio o Tacito, ma appare come un τόπος saldamente acquisito già in autori del secolo precedente. Appena 17 anni dopo la morte di Tiberio, rivolgendosi al giovane Nerone appena asceso al trono, Seneca considera i *prima tempora* di Tiberio come un modello ormai canonico di buon governo, secondo solo a quello di Augusto, anche se, nel contesto encomiastico di questo proemio, afferma che ormai entrambi questi modelli

[17] Si vedano le affermazioni in tal senso di Millar, *Study*, 84, riprese ancora, almeno in parte, da Baar, *Das Bild*, 231, n. 4 (ma v. anche 240). Per l'utilizzo delle fonti da parte di Dione rimando a quanto ho scritto in Letta, *Sources*.

[18] Baar, *Das Bild*, 204.

[19] Tac., *ann*. 6, 48, 1: *Tiberius post tantam rerum experientiam vi dominationis convulsus et mutatus*; cfr. Baar, *Das Bild*, 196.

[20] Baar, *Das Bild*, 213-214.

sono superati dallo stesso Nerone[21]. Anche Plinio il Vecchio riconosce che, almeno nei primi tempi del suo principato, Tiberio era ancora capace di dominarsi (*imperiosus sui inter initia principatus*)[22].

Tutto, dunque, lascerebbe pensare che anche Dione accettasse questo *cliché*; e in effetti, riunendo nei capitoli 7-13 del libro 57, all'inizio della narrazione del principato di Tiberio, una serie di notizie positive, Dione sembra confermare questa aspettativa[23] e per lo più sia gli studi attuali su Tiberio che quelli su Cassio Dione sottolineano che anche per lo storico bitinico la scomparsa di Germanico nel 19 d.C. segna una forte cesura tra due fasi polarmente opposte[24].

Questa immagine apparentemente solida risulta però incrinata dal fatto che in quei sette capitoli non annalistici in cui sono riunite le azioni positive di Tiberio sono compresi anche eventi ben posteriori alla morte di Germanico. Alla fine di questa sezione viene ricordata come prova di moderazione e saggio realismo l'opposizione di Tiberio a una proposta di legge suntuaria che Tacito ci permette di datare al 22 d.C.[25]. Le nobili parole con cui Tiberio auspicava di vivere e governare per tanto tempo quanto fosse utile alla *res publica* (εὔχετό τε… τοσοῦτον καὶ ζῆσαι καὶ ἄρξαι χρόνον ὅσον ἂν τῷ δημοσίῳ συμφέρῃ), sembrano una sintesi del discorso che secondo Tacito fu pronunciato in senato nel 25 d.C., per giustificare il rifiuto del tempio proposto dai rappresentanti della *Hispania Ulterior*[26].

Ulteriori perplessità suscita la constatazione che nella successiva parte annalistica della narrazione troviamo notizie valutate da Dione negativamente anche per anni anteriori alla morte di Germanico e notizie positive che si collocano anche dopo, perfino dopo la caduta di Seiano

[21] Sen., *clem*. 1, 1, 6: *nemo iam divum Augustum nec Ti. Caesaris prima tempora loquitur nec, quod te imitari velit, exemplar extra te quaerit*; cfr. Mallan, *Book 57.1-17.8*, 10.

[22] Plin., *nat*. 34, 62 (cfr. Anguissola, *Illa torvitas*, 171); vd. anche 14, 144, dove si afferma che in vecchiaia era diventato *saevus*.

[23] Cfr. Mallan, *Book 57.1-17.8*, 184 (= Mallan, *Book 57 and 58*, 114): «Dio's decision to highlight only the positive aspects of Tiberius' conduct in this opening summary… sharpens the points of contrast between Tiberius' conduct for the first part of his reign and the post-Germanicus narrative of Books 57 and 58».

[24] Vd. ad es. Cristofoli, *Caligola*, 30-31; Baar, *Das Bild*, 81-85; Lindholmer, *Ideal Government*, 81; Schulz, *Deconstructing*, 204-205, dove si sottolinea che la cesura, già evidente nell'epitome di Xifilino, «may have been further developed in Dio's original».

[25] C.D. 57, 13, 3; cfr. Tac., *ann*. 3, 52-55.

[26] C.D. 57, 8, 3; cfr. Tac., *ann*. 4, 38, 3: *proinde… deos ipsos precor… ut mihi ad finem usque vitae quietam et intelligentem humani divinique iuris mentem duint*; subito prima, al § 1, il principe auspica che i posteri possano considerarlo *offensionum pro utilitate publica non pavidum*.

e addirittura negli ultimissimi anni del regno. Vediamo, ad esempio, che nel 15 d.C. Tiberio si decide a distribuire al popolo il lascito di Augusto solo dopo aver ordinato l'esecuzione sommaria del malcapitato che aveva osato reclamarlo[27]. In una luce altrettanto negativa è presentata la condanna di L. Scribonio Libone nel 16 d.C.[28].

Viceversa, anche dopo il 19 d.C. ci sono azioni o comportamenti di Tiberio presentati in una luce positiva, come la sua stoica reazione alla morte del figlio Druso nel 23 d.C., che a differenza delle altre fonti Dione mostra di apprezzare[29]. Come è stato ben rilevato da Christopher Mallan[30], per il 25 e il 32 d.C. Dione ricorda atti di clemenza di Tiberio[31], per il 33 d.C. i suoi interventi nella crisi finanziaria e il rifiuto di onori votati per lui dal senato, per i quali riconosce esplicitamente che il principe fu lodato[32]; per il 36 d.C., infine, gli interventi a sostegno della popolazione di Roma colpita dall'inondazione del Tevere e dall'incendio dell'Aventino[33].

Queste apparenti contraddizioni inducono a riconsiderare con maggiore attenzione il passo in cui Dione presenta più esplicitamente la morte di Germanico come una cesura netta tra un prima e un dopo. Poiché esso è conservato sia in Xifilino che nell'*Exc. Val.* 189, possiamo ragionevolmente ritenere che conservi fedelmente le parole stesse di Dione[34]: τὸ μὲν οὖν σύμπαν οὕτω μετὰ τὸν τοῦ Γερμανικοῦ θάνατον μετεβάλετο ὥστε αὐτὸν μεγάλως καὶ πρότερον ἐπαινούμενον πολλῷ δὲ τότε μᾶλλον θαυμασθῆναι. La traduzione italiana proposta da Alessandro Stroppa nell'edizione BUR del 1999 non mi sembra adeguata:

[27] C.D. 57, 14, 1-2; cfr. Mallan, *On Tiberius*, 153, che ricorda anche il bilancio presente a 57, 19, 1 (Zonara): fino al momento della morte di Germanico Tiberio indubbiamente πλεῖστα χρηστὰ ἔπραξε, ma compì anche azioni riprovevoli, per quanto in numero minore (βραχέα ἐξήμαρτεν).

[28] C.D. 57, 15, 4-5; in questo caso, come in quello del centurione che voleva presentare una denuncia in greco ricordato al paragrafo precedente, Dione esprime esplicitamente la propria disapprovazione per il comportamento del principe: τοῦτο τε οὐχ ὁμολογούμενον ἔπραξε.

[29] C.D. 57, 22, 3; cfr. Mallan, *Books 57 and 58*, 258. Oltre a Suet., *Tib*. 52, 1 si può ricordare Sen., *cons. ad Marc.* 15, 3 (su cui v. Letta, *Seneca sul principato*, 56).

[30] Mallan, *Book 57.1-17.8*, 68; Mallan, *Books 57 and 58*, 254, 261 e 331.

[31] C.D. 57, 24, 8 (clemenza verso Lentulo nel 25 d.C.); 58, 19, 1-5 (clemenza verso L. Cesiano e M. Terenzio nel 32); cfr. Mallan, *Books 57 and 58*, 320.

[32] C.D. 58, 21, 5 (crisi finanziaria) e 22,1 (onori); cfr. Mallan, *Books 57 and 58*, 331.

[33] C.D. 58, 26, 5; cfr. Mallan, *Books 57 and 58*, 347.

[34] C.D. 57, 19, 8 (p. 582 B.). Si veda anche 57, 19, 1, in parte già visto (*supra*, nota 26), che però è noto solo nella sintesi di Zonara: μέχρι μὴν οὖν τοῦ χρόνου τούτου πλεῖστα χρηστὰ ὁ Τιβέριος ἔπραξε καὶ βραχέα ἐξήμαρτεν, ἐπεὶ δὲ τὸ ἐφεδρεῦον οὐκέτ' εἶχεν, ἐς πᾶν τοὐναντίον τῶν πρόσθεν εἰργασμένων αὐτῷ, πολλῶν ὄντων καὶ καλῶν, περιέστη.

«Insomma, dopo la morte di Germanico Tiberio cambiò a tal punto il suo atteggiamento che, mentre prima veniva grandemente apprezzato, da allora cominciò a dare adito a perplessità molto maggiori». Come si vede, questa traduzione, come quelle inglesi di Rhiannon Ash e di Christopher Mallan[35], non tiene conto del καὶ che precede πρότερον: esso non può essere inteso in riferimento ad ἐπαινούμενον e tradotto banalmente «mentre prima era anche grandemente apprezzato»; la sua collocazione tra μεγάλως e πρότερον lo collega inequivocabilmente a πρότερον anziché ad ἐπαινούμενον e ci obbliga a intendere piuttosto «mentre era grandemente apprezzato anche prima». Se Dione dice così, vuol dire che per lui Tiberio fu oggetto di apprezzamento non solo prima della morte di Germanico, ma anche dopo, e che proprio questo provocava sorpresa e disorientamento. Mi sembra dunque preferibile tradurre così: «Per dirla in breve, dopo la morte di Germanico il comportamento di Tiberio, che era grandemente apprezzato anche in precedenza, cambiò in modo tale da suscitare stupore ancora maggiore».

Con questa frase Dione, ribadendo la propria chiave di lettura della personalità di Tiberio, vuole sottolineare la contraddittorietà e imprevedibilità del comportamento del principe, che sia prima che dopo la morte di Germanico compì azioni degne di lode e degne di biasimo. Il cambiamento segnato dalla morte di Germanico è solo nella proporzione tra bene e male: mentre prima di quell'evento prevalevano gli aspetti positivi (πλεῖστα χρηστὰ… ἔπραξε), dopo di esso prevalsero decisamente quelli negativi, ma senza che i primi sparissero mai del tutto, per cui lo sconcerto causato dai comportamenti contraddittori e imprevedibili del principe, già presente nelle prime fasi del regno, crebbe a dismisura.

In questa prospettiva si spiegano le apparenti contraddizioni rilevate nella narrazione dionea e si spiega il bilancio finale su Tiberio, giustamente definito «surprisingly bland» in confronto con quello di Tacito: Τιβέριος μὲν δὴ πλείστας μὲν ἀρετὰς πλείστας δὲ καὶ κακίας ἔχων καὶ ἑκατέραις αὐταῖς ὡς καὶ μόναις κεχρημένος[36].

Sull'imprevedibilità del Tiberio dioneo, causa di stupore e disorientamento per i suoi contemporanei, che «are in a constant state of consid-

[35] Ash, *The Incredible*, 99 (adattamento della traduzione del Cary per l'edizione Loeb): «Tiberius changed so much after the death of Germanicus that although previously he had been greatly praised, at that point indeed he became much more a source of amazement»; Mallan, *On Tiberius*, 152: «Thus was the general change in Tiberius after Germanicus' death that just as he was previously the object of great praise for many things, at this point he was the cause of even more amazement».

[36] C.D. 58, 28, 5 e Tac., *ann*. 6, 51, 3; cfr. Mallan, *On Tiberius*, 151.

erable wonder at their strange emperor», insiste Rhiannon Ash[37], mentre Christopher Mallan sottolinea che «the change between the pre- and post-Germanicus Tiberius is… by no means stark…: right up to the end of his reign, Dio makes a point of recording Tiberius' actions for which he was praised, not only those which illustrated his vices»[38].

Mi sembra dunque evidente che Dione, di fronte a una tradizione da tempo cristallizzata intorno al *cliché* di un regno nettamente diviso in due fasi, con una forte cesura che porta ad una inesorabile *mutatio in deterius*[39], non la recepisce supinamente, ma la reinterpreta e la corregge alla luce delle sue convinzioni sulla natura dell'uomo e sulle dinamiche della storia. In questo egli dimostra un'indipendenza di giudizio non minore di quella che, come si è visto, spinge invece Tacito a sminuire sistematicamente gli aspetti positivi del regno di Tiberio.

3. *Il caso di Caligola*

Anche per il regno di Caligola, ancor oggi considerato un caso emblematico di *corruption of power*[40], Dione dovette confrontarsi con una tradizione ben consolidata che riconosceva una fase iniziale molto positiva, seguita da una rovinosa involuzione. Questa articolazione appare chiara già nel contemporaneo Filone Alessandrino, che nella *Legatio ad Gaium* descrive la corale reazione di tutti gli abitanti dell'impero alla malattia del principe, di grande turbamento al suo insorgere e di sincera esultanza per l'insperata guarigione. Come osserva Cristofoli, queste notizie «non solo confermano le alte aspettative che avevano accompagnato l'assunzione del regno da parte di Caligola, ma attestano la rispondenza tra i primi mesi di governo del giovane e quelle stesse aspettative»[41]. Ancora nel I sec. d.C. Flavio Giuseppe attribuisce al principe buon governo e favore popolare addirittura nei primi due anni di regno e vede il punto di svolta nel momento in cui pretese di essere considerato come un dio[42].

[37] Ash, *The Incredible*, 98-99. Manfred Baar non sembra cogliere questo aspetto centrale dell'interpretazione dionea di Tiberio quando dice, ad esempio, che «Dio reiht unter der oberflächlichen Klammer Wankelmut» alcuni episodi.

[38] Mallan, *On Tiberius*, 153.

[39] Mutuo l'espressione da Tac., *ann*. 12, 64, 1, in relazione al regno di Nerone.

[40] Così suona il sottotitolo della classica biografia scritta da Anthony Barrett, pubblicata nel 1989 e più volte ristampata (Barrett, *Caligula*).

[41] Cristofoli, *Caligola*, 100, con riferimento a Phil., *leg*. 16 (malattia) e 19 (guarigione).

[42] Fl. Ios., *ant*. 18, 256; cfr. Cristofoli, *Caligola*, 146; Bono, *Civilitas*, 113, n. 46.

Per lo più, tuttavia, si tende a collocare lo spartiacque tra le due fasi del regno nella malattia che avrebbe scatenato la sua follia, databile tra metà ottobre e metà novembre del 37 d.C.[43]; la fase positiva si ridurrebbe, quindi, ai pochi mesi che intercorrono tra l'ascesa al potere (18 marzo del 37) e l'autunno dello stesso anno.

Molti studiosi ritengono che anche Dione segua questo schema[44], come dimostrerebbe soprattutto il passo in cui usa l'aggettivo δημοκρατικώτατος (*civilissimus*) in relazione ai primi atti del regno di Caligola (τὰ πρῶτα). In realtà le affermazioni di questo paragrafo vanno lette insieme a quelle del paragrafo immediatamente successivo: «(1) Dopo aver dato all'inizio l'impressione di essere quanto mai *civilis*, al punto di non inviare lettere né al popolo né al senato (*scil*. da Miseno, dove si trovava alla morte di Tiberio) e da non assumere alcuno dei titoli imperiali, divenne oltremodo dispotico (μοναρχικώτατος), (2) tanto che assunse in un solo giorno tutti gli onori che Augusto nel corso di un regno così lungo aveva accettato a stento e uno alla volta, e alcuni dei quali Tiberio non aveva accettato affatto. Infatti non ne rinviò alcuno, con la sola eccezione del titolo di *pater patriae*, che però ottenne in aggiunta agli altri non molto tempo dopo»[45].

Secondo questa presentazione, la *civilitas* di Caligola, che si rivelò solo apparente (δημοκρατικώτατος… εἶναι… δόξας), durò appena dieci giorni, quanti ne trascorsero tra il *dies imperii* (18 marzo) e l'arrivo da Miseno a Roma (28 marzo), quando il senato gli conferì tutti i poteri[46].

Recentemente Martina Bono ha tentato di ridimensionare l'affermazione di Dione. Poiché l'unico onore esplicitamente citato nel passo è il titolo di *pater patriae*, che sappiamo assunto il 21 settembre, a suo giudizio «è possibile spostare in avanti di almeno un semestre l'inizio della fase negativa» e collegarla all'eliminazione fisica di Tiberio Ge-

[43] Phil., *leg*. 13; Suet., *Calig*. 22, 1 (*hactenus quasi de principe, reliqua ut de monstro narranda sunt*) e 50, 2 (*mentis valitudinem et ipse senserat*). Per la datazione della malattia vd. Cristofoli, *Caligola*, 100.

[44] Ad esempio Pistellato, *Senatorial Principate*, 116-119; Bono, *Civilitas*, 111-128.

[45] C.D. 59, 3, 1-2: δημοκρατικώτατός τε γὰρ εἶναι τὰ πρῶτα δόξας, ὥστε μήτε τῷ δήμῳ ἢ τῇ γε βουλῇ γράψαι τι μήτε τῶν ὀνομάτων τῶν ἀρχικῶν προσθέσθαι τι, μοναρχικώτατος ἐγένετο, (2) ὥστε πάντα ὅσα ὁ Αὔγουστος ἐν τοσούτῳ τῆς ἀρχῆς χρόνῳ μόλις καὶ καθ' ἓν ἕκαστον ψηφισθέντα οἱ ἐδέξατο, ὧν ἔνια ὁ Τιβέριος οὐδ' ὅλως προσέκατο, ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ λαβεῖν. πλὴν γὰρ τῆς τοῦ πατρὸς ἐπικλήσεως οὐδὲν ἄλλο ἀνεβάλετο· καὶ ἐκείνην δὲ οὐκ ἐς μακρὰν προσεκτήσατο.

[46] Suet., *Calig*. 14, 1: *Ingressoque urbem, statim consensu senatus… ius arbitriumque omnium rerum illi permissum est*; per il giorno vd. *CFA* 12c, linee 15-17, dove è registrato un sacrificio celebrato il 28 marzo del 38 d.C. *[quod] hoc di[e C.] Caesar Augustus Germanicus urbem ingressus es[t]*.

mello, che risale alla fine del 37 d.C.[47]. La forzatura è evidente. Dione dice chiaramente che Caligola cessò di apparire *civilis* già al suo arrivo a Roma, dunque ben prima dell'assunzione del titolo di *pater patriae* e dell'uccisione di Tiberio Gemello. Del resto Svetonio attesta che in quella stessa seduta del 28 marzo del 37 d.C. il senato escluse Tiberio Gemello dalla successione, *inrita Tiberii voluntate, qui testamento alterum nepotem suum praetextatum adhuc coheredem ei dederat*[48]; indicando il 28 marzo come il momento del definitivo tramonto della illusoria *civilitas* di Caligola, Dione sembra dunque collegarlo all'assunzione dei pieni poteri, resa possibile dal diseredamento di Tiberio Gemello, e non alla sua successiva uccisione.

Reagendo al *cliché* delle due fasi, Dione vuole presentare il regno del successore di Tiberio in modo negativo sin dall'inizio, anche se con «a clear development for the worse»[49]. I pochi atti degni di lode (καλὰ ἐπαίνου τε ἄξια), che si alternano a quelli biasimati da tutti anche dopo la malattia[50], sono frutto della sua indole contraddittoria[51], o sono finzione, come la proclamata distruzione delle denunce di *maiestas*[52]. Così, se a partire dal 39 d.C. Dione parla di totale rottura tra l'imperatore e la massa[53], ancora per il 40 ricorda che depose la sua ira nei confronti dei senatori e, sia pure «in modo sconsiderato, compì alcune azioni utili»[54].

4. *Nerone e il suo quinquennio di buon governo*

La situazione già vista per Tiberio e Caligola si ripete per Nerone. Come è ben noto, anche per Nerone prese ben presto forma una tradizione storiografica che divideva il suo regno in una prima fase di buon governo, sotto la guida di Seneca e Burro, e una successiva di degenerazione tirannica. La formulazione più icastica di questa bipartizione,

[47] Bono, *Civilitas*, 113.

[48] Suet., *Calig*. 14, 1.

[49] Così Schulz, *Deconstructing*, 199, che sottolinea: «The characters of Dio's figures is rather fixed. However, a character can develop». Come mi ha fatto osservare Domitilla Campanile, che ringrazio, è questa la conclusione che Dione suggerisce al lettore quando definisce come maestri di tirannide (τυραννοδιδάσκαλοι, 59, 24, 1) i re clienti Antioco IV di Commagene e Agrippa I di Giudea, con cui aveva vissuto da erede alla corte di Tiberio a Capri e che continuava a frequentare da imperatore a Roma; cfr. Firpo, *Τυραννοδιδάσκαλοι*.

[50] C.D. 59, 9, 4-7 e 10.

[51] C.D. 59, 4, 1: οὕτω γὰρ καὶ πρὸς πάντα ἐναντίος ἐπεφύκει.

[52] C.D. 59, 6, 4; cfr. anche 59, 10, 8; 59, 16, 3; 60, 4, 5.

[53] C.D. 59, 13, 3: καὶ ἦν ἔξω τῶν φόνων οὐδέν· οὐδὲ γὰρ οὐδὲ τῷ πλήθει ἔτι τι ἐχαρίζετο, ἀλλὰ καὶ πάνυ πρὸς πάντα ὅσα ἐβούλετο ἀντέπραττε.

[54] C.D. 59, 26, 4: τὴν ὀργὴν ἀφῆκε καὶ χρηστά τινα προσενεανιεύσατο.

in base alla testimonianza di Aurelio Vittore, risalirebbe a Traiano, secondo il quale il *quinquennium Neronis* sarebbe stato di gran lunga il miglior periodo di buon governo in tutta la storia dell'impero[55]. Non è questo il luogo per addentrarsi nell'accesa discussione sviluppatasi sui limiti cronologici esatti di questo quinquennio; è sufficiente ribadire che Traiano poteva riferirsi solo al periodo iniziale del regno e che gli attribuiva una durata notevole[56].

Questo schema è sostanzialmente presente in tutte le altre fonti superstiti sul regno di Nerone, in particolare in Tacito e Svetonio, ma non in Dione, che sminuisce drasticamente l'apporto di Seneca e Burro al buon governo e anzi li considera corresponsabili della degenerazione del giovane principe[57] e presenta quest'ultimo in modo negativo fin dall'inizio. Nella sua *Storia Romana* non c'è traccia di un quinquennio positivo[58]; non c'è quindi un momento di reale cesura, che segni l'inizio di un'evoluzione *in peius* dopo una fase più o meno positiva. L'evoluzione *in peius* è in realtà il *leit motiv* della narrazione lungo l'intero arco del regno neroniano[59].

Come è stato osservato da Shushma Malik, «Even Commodus is allowed a brief early moment to be 'guiltless' (ἄκακος); whereas from the instant of Nero's birth the future emperor is destined to kill his mother and rule as a tyrant»[60]. Mentre esisteva una tradizione secondo cui Nerone aveva un animo nobile (ψυχῆς… γενναίας), corrotto poi da una cattiva educazione[61], per Dione egli era naturalmente malvagio e poteva solo peggiorare.

Tornando al ruolo di Seneca e Burro, è significativo che Dione sia l'unico a segnalare il loro esautoramento di fatto già a partire dalla mor-

[55] Aur. Vict., *Caes*. 5, 2: *Iste* (scil. *Nero*) *quinquennio tolerabilis visus. Unde quidam prodidere Traianum solitum dicere procul distare cunctos principes Neronis quinquennio.*

[56] Vd. Anderson, *Quinquennium Neronis*; Lepper, *Some Reflections*; Murray, *Stoics*; Thornton, *The enigma* e *The Ostian Connection*; Hind, *An enigma?*; Syme, *Historia Augusta Papers*, 144-145; Levick, *Nero's Quinquennium*; Faversani, *Quinquennium*.

[57] C.D. 61, 4, 2; cfr. Schulz, *Deconstructing*, 200.

[58] Vd. Schulz, *Nero und Domitian*, 426 e nota 99; Schulz, *Deconstructing*, 199-200; Bono, *Civilitas*, 140-142.

[59] Cfr. Bono, *Civilitas*, 140, che con riferimento a C.D. 61, 5, 1 scrive: «Nel libro dioneo è disegnata una parabola discendente che tocca il suo punto più basso nell'*aemulatio* (ζηλῶσαι) di Caligola, persino superato da Nerone (ὑπερεβάλετο)».

[60] Malik, *Cassius Dio's Nero*, 158. Per la cinica previsione del padre di Nerone (C.D. 61, 2, 3) vd. Saylor-Rogers, *Associates*, 244.

[61] Paus. 7, 13, 3; cfr. Schulz, *Deconstructing*, 171.

te di Britannico nel 55 d.C.[62], riducendo così a pochi mesi il periodo in cui essi (non Nerone) «assunsero tutto il potere e lo amministrarono nel modo migliore e più giusto che poterono»[63]. A questo proposito la Griffin, scettica sulle notizie di un'effettiva attività di governo di Seneca e Burro, pensa che si tratti di un'invenzione di Dione e perciò suppone che, non trovando prove concrete di questa presunta attività legislativa, lo storico avesse cercato di ridurre al massimo il periodo in cui si sarebbe sviluppata[64]. Credo che in realtà Dione non abbia inventato nulla, ma che, di fronte a una tradizione che attribuiva a Seneca e Burro il merito del buon governo dei primi anni di Nerone, si sia sforzato di ridurre al massimo la durata di quel periodo, coerentemente con la sua valutazione totalmente negativa di quel regno e con la sua scarsa stima di Seneca.

Del resto, come abbiamo già visto, anche per il breve periodo in cui Seneca e Burro avrebbero avuto τὴν ἀρχὴν ἅπασαν Dione li accusa di aver consentito a Nerone di abbandonarsi a tutti gli eccessi, divenendo così complici della sua depravazione[65]. A partire dall'assassinio di Britannico (55 d.C.), che segnerebbe l'inizio dell'emarginazione di Seneca e Burro, è un susseguirsi di gradini in un'inesorabile discesa verso l'abisso. Dopo il matricidio (59 d.C.) Nerone si convinse di poter fare qualsiasi cosa[66]. Vengono poi l'uccisione di Burro nel 62 e la sua sostituzione col pessimo Tigellino[67], la congiura del 65 che Dione attribuisce a Seneca e Fenio Rufo, senza nominare Pisone[68], il viaggio in Grecia e il tragico epilogo.

In questo drammatico crescendo l'unico evento positivo (εὐδοξότατον… ἔργον) è l'incoronazione di Tiridate a Roma, ma da un lato Dione sottolinea che fu merito di Corbulone e non di Nerone, come si evince dai giudizi da lui attribuiti allo stesso Tiridate, e dall'altro si affretta a dire che questo evento glorioso fu macchiato da un altro evento, stigmatizzato come αἴσχιστον, perché Nerone volle esibirsi come citaredo e come auriga, meritandosi il disprezzo di Tiridate[69].

[62] C.D. 61, 7, 5.

[63] C.D. 61, 4, 1: τὴν ἀρχὴν ἅπασαν παρέλαβον καὶ διῴκησαν ἐφ'ὅσον ἠδυνήθησαν ἄριστα καὶ δικαιότατα.

[64] Griffin, *Seneca*, 422: «Perhaps, having invented the picture of Seneca and Burrus as legislators, … Dio then tried to account for the lack of evidence for such an activity by limiting the active period to only a year»; cfr. anche Bono, *Civilitas*, 141-142.

[65] C.D. 61, 4, 2; cfr. *supra*, nota 55.

[66] C.D. 61, 11, 1: κἀκ τούτου πολὺ χείρων καὶ ἐς τὰ ἄλλα ἐγένετο. Πάντα τε γὰρ ὅσα ἐξῆν αὐτῷ ποιεῖν, καὶ καλὰ ἡγεῖτο εἶναι.

[67] C.D. 62, 13, 3-4.

[68] C.D. 62, 24, 1.

[69] C.D. 63, 1, 1 (incoronazione ed esibizioni); 63, 6, 4 e 6 (giudizi di Tiridate).

5. *Conclusioni*

La rapida analisi dei paragrafi precedenti ha mostrato come Dione non si lasciasse condizionare dalle tradizioni storiografiche sugli imperatori giulio-claudi con cui doveva confrontarsi: pur attingendo da esse i suoi materiali, si riservava di inserirli in schemi da lui stesso elaborati non solo in base alle sue convinzioni sulla natura dell'uomo e sulle forze in atto nella storia, ma anche e soprattutto in base ai suoi criteri di valutazione dell'azione politica dei singoli imperatori, riconducibili per lo più alle sue riflessioni e alle sue preoccupazioni sui problemi del suo tempo. Come è stato sottolineato in particolare da C.L. Murison e da Verena Schulz, in Dione le immagini dei buoni e dei cattivi imperatori rispondono a tipologie filtrate dalle esperienze contemporanee, per cui, ad esempio, dietro Nerone s'intravede Commodo e dietro Domiziano Caracalla[70].

Mi sembra quindi particolarmente significativo che, mentre per Tiberio, Caligola e Nerone Dione rifiuta il τόπος delle due fasi, con evoluzione *in peius* solo dopo una cesura, correggendo così vistosamente la vulgata storiografica, ricorra poi a schemi molto simili per Commodo, presentato come esempio emblematico della corruzione provocata dal potere su un carattere di per sé non cattivo, ma solo debole[71], e per Settimio Severo, che, dopo aver suscitato grandi speranze, deluse le aspettative venendo meno alle sue promesse[72] e mostrando a tutti, soprattutto dopo la vittoria di Lione su Albino, che «non aveva nulla del buon imperatore»[73]. Aggiungo poi che secondo Caillan Davenport, Dione, in controtendenza rispetto alle sue fonti, applicherebbe questo schema anche al regno di Traiano, disapprovando l'avventura partica, dettata solo da vanagloria[74].

Alcune interessanti osservazioni di Jesper M. Madsen ci permettono, inoltre, di riconoscere in Dione la tendenza ad applicare il τόπος dell'evoluzione *in peius*, come inevitabile parabola biologica, alle dinastie piuttosto che ai singoli principi, a partire da quella giulio-claudia fino a quelle degli Antonini e dei Severi[75].

[70] Schulz, *Deconstructing*, 361-362; vd. anche Murison, *Rebellion*, 26 e 203 (Domiziano-Caracalla), 23 (Galba-Pertinace), 24 (Otone-Didio Giuliano), 25 (Tito-Geta).

[71] C.D. 72 [73], 1, 1; cfr. Galimberti, *Erodiano e Commodo*, 19; Bono, *Civilitas*, 249-251.

[72] C.D. 74 [75], 2, 2.

[73] C.D. 75 [76], 7, 4: ὡς οὐδὲν εἴη οἱ αὐτοκράτορος ἀγαθοῦ; cfr. Bono, *Civilitas*, 290-291.

[74] Davenport, *War and Peace*, 185.

[75] Madsen, *Flavian Dynasty*, 99-103.

Le considerazioni fin qui svolte, per quanto necessariamente sommarie, mostrano con sufficiente chiarezza l'indipendenza di giudizio di Dione nei confronti delle sue fonti e contribuiscono – spero – a mettere meglio a fuoco il suo modo molto personale di utilizzarle, in un continuo confronto coi problemi del suo tempo.

Opere citate

Anderson, *Quinquennium Neronis* = J.G.C. Anderson, *Trajan on the Quinquennium Neronis*, «JRS» 1 (1911), 173-179.

Anguissola, *Illa torvitas* = A. Anguissola, Illa torvitas*: Agrippa and the place of images in Pliny the Elder's* Naturalis Historia, «SCO» 69 (2023), 169-186.

Ash, *The Incredible* = R. Ash, *"Now Comes the Greatest Marvel of All!" (79 [78].8.2). Dio's Roman Emperors and the Incredible*, in Davenport, Mallan *et alii*, *Emperors*, 88-112.

Baar, *Das Bild* = M. Baar, *Das Bild des Kaisers Tiberius bei Tacitus, Sueton und Cassius Dio*, Stuttgart 1990.

Barrett, *Caligula* = A. Barrett, *Caligula. The Corruption of Power*, London 1989 (ristampe 1993 e 2000; seconda edizione 2015).

Bono, *Civilitas* = M. Bono, *Alla ricerca della* civilitas*. Le relazioni tra* princeps *e aristocrazia nella* Storia Romana *di Cassio Dione*, Besançon 2022.

Burden-Strevens *et alii*, *Cassius Dio and the Principate* = C. Burden-Strevens, J.M. Madsen, Pistellato (ed.), *Cassius Dio and the Principate*, "Lexis Supplements" 2, Venezia 2020.

CFA = J. Scheid, *Recherches archéologiques à La Magliana.* Commentarii fratrum arvalium qui supersunt*. Les copies épigraphiques des protocoles annuels de la confrérie arvale (21 av.- 304 ap. J.-C.)*, Roma 1998.

Cristofoli, *Caligola* = R. Cristofoli, *Caligola. Una breve vita nella competizione politica (anni 12-41 d.C.)*, Firenze 2018.

Davenport, *War and Peace* = C. Davenport, *War and Peace. Imperial Leadership in Dio's Second Century Narrative*, in Davenport, Mallan, *Emperors*, 177-196.

Davenport, Mallan, *Emperors* = C. Davenport, C.T. Mallan (ed.), *Emperors and Political Culture in Cassius Dio's Roman History*, Cambridge 2021.

Faversani, *Quinquennium* = F. Faversani, *Quinquennium Neronis e a idea de um buon governo*, «Phoinix» 20.1 (2014), 158-177.

Firpo, *Τυραννοδιδάσκαλοι* = G. Firpo, *L'imperatore Gaio (Caligola), i τυραννοδιδάσκαλοι e Tolomeo di Mauritania*, in *Misc. Gr. e Rom.* 10 (1986), 185-253.

Galimberti, *Erodiano e Commodo* = A. Galimberti, *Erodiano e Commodo. Traduzione e commento storico al primo libro della Storia dell'impero dopo Marco*, "Hypomnemata" 195, Göttingen 2014.

Griffin, *Seneca* = M. Griffin, *Seneca. A Philosopher in Politics*, Oxford-New York 1976.

Hind, *Enigma?* = J.G. Hind, *Is Nero's quinquennium an enigma?*, «Historia» 24 (1975), 629-630.

Lepper, *Some Reflections* = F.A. Lepper, *Some Reflections on the Quinquennium Neronis*, «JRS» 47 (1957), 95-103.

Letta, *Seneca sul principato* = C. Letta, *Seneca tra politica e potere: l'evoluzione del pensiero di Seneca sul principato nelle opere in prosa anteriori al* De clementia, in S. Audano (ed.), *Seneca nel bimillenario della nascita* (Chiavari, 19-20 aprile 1997), Pisa 1998, 51-75.

Letta, *Sources* = C. Letta, *Literary and Documentary Sources in Dio's Narrative of the Roman Emperors*, in Davenport, Mallan, *Emperors*, 74-87.

Levick, *Nero's Quinquennium* = B. Levick, *Nero's Quinquennium*, in C. Deroux (ed.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, III, "Coll. Latomus" 180, Bruxelles 1983, 211-225.

Lindholmer, *Ideal Government* = M. Lindholmer, *Cassius Dio's Ideal Government and the Imperial Senate*, in Burden-Strevens *et alii*, *Cassius Dio and the Principate*, 67-93.

Madsen, *Flavian Dynasty* = J.M. Madsen, *Between* civilitas *and Tyranny: Cassius Dio's Biographical Narrative of the Flavian Dynasty*, in Burden-Strevens *et alii*, *Cassius Dio and the Principate*, 95-114.

Malik, *Cassius Dio's Nero* = S. Malik, *An Emperor's War on Greece. Cassius Dio's Nero*, in Davenport, Mallan, *Emperors*, 158-176.

Mallan, *Book 57.1-17.8* = C.T. Mallan, *A historical and historiographical commentary on Cassius Dio's Roman History Book 57.1-17.8*, DPhil Thesis, Wadham College, Trinity Term 2015.

Mallan, *Books 57 and 58* = C.T. Mallan, *Cassius Dio, Roman History, Books 57 and 58 (The Reign of Tiberius). Translated, with Introduction and Commentary by C.T. Mallan*, Oxford 2020.

Mallan, *On Tiberius* = C.T. Mallan, *"But He Possessed a Most Singular Nature". Cassius Dio on Tiberius*, in Davenport, Mallan, *Emperors*, 133-157.

Millar, *Study* = F. Millar, *A Study of Cassius Dio*, Oxford 1964.

Murison, *Rebellion* = C.L. Murison, *Rebellion and Reconstruction. Galba to Domitian. An Historical Commentary on Cassius Dio's Roman History, Books 64-67 (AD 68-96)*, Atlanta, Georgia 1999.

Murray, *Stoics* = O. Murray, *The 'Quinquennium Neronis' and the Stoics*, «Historia» 14 (1965), 41-61.

Noe, *Age of Iron* = C. Noe, *The 'Age of Iron and Rust' in Cassius Dio's Roman History. Influences from Stoic Philosophy*, in Burden-Strevens *et alii*, *Cassius Dio and the Principate*, 141-163.

Pistellato, *Senatorial Principate* = A. Pistellato, *Δημοκρατεῖσθαι or μοναρχεῖσθαι, That is the Question: Cassius Dio and the Senatorial Principate*, in Burden-Strevens *et alii*, *Cassius Dio and the Principate*, 115-138.

Saylor-Rogers, *Associates* = B. Saylor-Rogers, *The Company They Keep. Emperors and their Associates*, in Davenport, Mallan, *Emperors*, 240-264.

Schulz, *Nero und Domitian* = V. Schulz, *Nero und Domitian bei Cassius Dio. Zwei Tyrannen aus der Sicht des 3. Jh. n.Chr.*, in S. Bönisch-Meyer, L. Cordes, V. Schulz, A. Wolfsfeld, M. Ziegert (ed.), *Nero und Domitian. Mediale Diskurse der Herrschaftsrepräsentation im Vergleich*, "Classica Monacensia" 46, Tübingen 2014, 405-434.

Schulz, *Deconstructing* = V. Schulz, *Deconstructing imperial representation: Tacitus, Cassius Dio and Suetonius on Nero and Domitian*, Leiden 2019.

Syme, *Historia Augusta Papers* = R. Syme, *Historia Augusta Papers*, Oxford 1983.

Thornton, *The enigma* = M.K. Thornton, *The enigma of Nero's quinquennium*, «Historia» 23 (1973), 570-582.

Thornton, *The Ostian connection* = M.K. Thornton, *Nero's quinquennium: the Ostian connection*, «Historia» 38 (1989), 117-119.

Anne Gangloff*

DE LA CORRUPTION À L'APORIE DU POUVOIR (HÉRODIEN, *HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DE MARC AURÈLE À GORDIEN III*)

Hérodien apparaît comme l'historien de la crise, non pas de la « crise du IIIe siècle » telle qu'elle est discutée par les historiens modernes[1], mais d'une situation de crise qui s'enlise depuis la mort de Marc Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III (180-238). Son *Histoire des empereurs romains* est particulièrement centrée sur l'instabilité politique qui marque cette période, comme on peut le lire dans son introduction :

De fait, si, par comparaison, l'on songeait à toute la période qui s'est écoulée depuis Auguste – époque à laquelle l'autorité romaine finit par n'être plus exercée que par un seul homme – jusqu'aux jours de Marc Aurèle, on ne saurait trouver, dans cet espace d'environ deux cents ans, ni d'aussi continuelles successions d'empereurs que depuis la mort de ce dernier, ni d'aussi fréquents renversements de fortune dans les guerres menées entre citoyens ou contre des étrangers, ni d'aussi nombreux mouvements de population et prises de villes dans notre territoire comme chez une foule de Barbares, ni autant de tremblements de terre, de pestilences ou – sujet qu'auparavant on évoquait rarement, voire pas du tout – de destins étonnants de tyrans et de rois. Parmi ces hommes, les uns restèrent au pouvoir assez longtemps ; d'autres ne dominèrent que temporairement ; d'autres encore, dont la nomination et les honneurs auxquels ils étaient parvenus ne durèrent qu'un jour, trépassèrent sans délai. Car l'Empire romain, partagé, en soixante ans, entre un plus grand nombre de maîtres que ce laps de temps n'en réclamait, fut le théâtre d'une multitude d'événements variés et surprenants[2].

* Université Rennes 2, UMR 6566, CReAAH-LAHM.

1 Alföldy, *Zeitgeschichte* ; réfuté par Sidebottom, *Herodian*, 2792-2803. Voir aussi récemment Kemezis, *Narratives*, 227-272 ; Galimberti (ed.), *Erodiano* ; Davenport, Mallan, *Herodian*.

2 Hérodien I.1.4-5, trad. Roques, *Hérodien*, légèrement modifiée : Εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, οὐκ ἂν εὕροι ἐν ἔτεσι περί που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν οὔτε βασιλειῶν οὕτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς οὔτε πολέμων ἐμφυλίων τε καὶ ξένων τύχας ποικίλας ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἁλώσεις τῶν τε ἐν τῇ ἠμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις, γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθορὰς τυράννων τε καὶ βασιλέων βίους παραδόξους πρότερον ἢ σπανίως ἢ μηδ' ὅλως μνημονευθέντας· ὧν οἳ μὲν ἐπιμηκεστέραν ἔσχον τὴν ἀρχήν, οἳ δὲ πρόσκαιρον τὴν δυναστείαν· εἰσὶ δ' οἳ μέχρι

La corruption joue-t-elle un rôle dans la crise politique qu'Hérodien met en évidence ? Celui-ci est-il sensible à l'idée que le pouvoir corrompt les dirigeants, ou bien à celle de la dégradation d'un régime dans le temps ? On a depuis longtemps souligné qu'Hérodien déformait les faits – quand on ne l'a pas accusé d'écrire un roman historique[3]. Je voudrais montrer ici qu'une partie de ces déformations peut s'expliquer parce qu'il utilise le récit historique pour faire une démonstration de philosophie politique. Nous verrons d'abord les traces de corruption politique présentes dans son histoire, puis sa réflexion sur la « royauté » (*basileia*) romaine, qui débouche sur l'idée d'une aporie du pouvoir impérial.

1. *La corruption politique*

Hérodien définit le pouvoir impérial par le terme ἐξουσία qui désigne un pouvoir sans limite ni contrôle, et par conséquence ouvert à toutes les dérives[4]. Son *Histoire* débute avec la mort de Marc Aurèle, qui est l'occasion de brosser le portrait de l'empereur idéal, image romaine du roi-philosophe qui, parce qu'il sait se gouverner lui-même, est capable de gouverner les autres. C'est à l'aune de celui-ci que tous les autres princes sont jugés[5]. Il possède les trois éléments permettant de contrôler cette ἐξουσία et d'en tirer le meilleur parti[6] : une bonne nature, φύσις, car il est doté des qualités morales et politiques appropriées, étant *ciuilis*, tempérant et courageux[7] ; une excellente éducation (παιδεία)[8] ; une grande expérience politique (ἐμπειρία).

Pour Hérodien, la jeunesse est en revanche « l'âge des tempêtes »[9] : les jeunes gens sont attirés par les plaisirs et susceptibles de s'abandon-

προσηγορίας καὶ τιμῆς ἐφημέρου μόνης ἐλθόντες εὐθέως κατελύθησαν. Μερισθεῖσα γὰρ ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ ἐν ἔτεσιν ἑξήκοντα ἐς πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπήτει, πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια. Sauf indication contraire, les traductions sont celles de Roques, *Hérodien*.

3 L'accusation d'écrire un « roman historique », qui a fait florès, est apparue en 1932 chez Hohl, *Ermordung*, col. 1143-1144. Hérodien a cependant été réhabilité à la toute fin du XX^e^ siècle et au début du XXI^e^ siècle par Zimmermann, *Kaiser*, Hidber, *Darstellung* et Kemezis, *Narratives*, qui ont mis l'accent sur le projet d'Hérodien plutôt que sur ses inexactitudes et lacunes.

4 Hérodien 3.7.8 ; 5.3.2 ; 7.1.1 ; 7.10.2 ; Arbo, Βασιλεύς, 113.

5 Hidber, *Darstellung*, 188-272 ; Arbo, Βασιλεύς, 115.

6 Hidber, *Darstellung*, 236-237, 274.

7 Hérodien 1.2.2 ; 1.2.4 ; 1.2.5.

8 Sur l'importance de la παιδεία : Sidebottom, *Herodian*, 2805-2812 ; Zimmermann, *Kaiser*, 20-21, 236 ; Roberto, *Emergenza* ; Roberto, *Herodian*.

9 Hérodien 1.4.3.

ner aux passions[10], alors que les princes plus âgés « surent mieux, grâce à l'expérience qu'ils avaient des affaires, exercer le contrôle de leur personne et de leurs sujets »[11]. C'est la raison pour laquelle le principal danger de la corruption du pouvoir est représenté par la jeunesse d'empereurs héritiers comme Commode, Caracalla, Géta, Sévère Alexandre, Gordien III. Le verbe διαφτείρω au sens de corrompre moralement n'est employé que pour les jeunes princes[12]. Le premier livre de l'*Histoire des empereurs romains* développe de façon exemplaire la corruption du pouvoir sur Commode[13], par opposition au modèle que représentait son père Marc Aurèle. Cette dégradation morale est opérée par deux facteurs : les mauvaises influences exercées par certains membres de la cour et les tentatives d'usurpation. Elle se fait de manière progressive, par étapes, car Commode est d'abord protégé par deux garde-fous qui sont les bons conseillers, amis de Marc Aurèle, que celui-ci lui avait attribués en mourant, et le souvenir de son père qui constitue un *exemplum*[14]. D'une part, le jeune prince aurait été perverti par des flatteurs et de mauvais conseillers : ses affranchis et chambellans (*a cubiculo*) Saôteros et M. Aurelius Cleander qui devint préfet du Prétoire en 189-190,

[10] Hérodien 1.3.1 ; 1.8.1 ; 3.13.6 ; 3.14.2 ; 6.1.5. Sur le problème posé par les jeunes empereurs : Marasco, *Erodiano*, 2843-2844 ; Hidber, *Darstellung*, 243-272.

[11] Hérodien 1.1.6 : […] οἱ μὲν τὴν ἡλικίαν πρεσβύτεροι διὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν. On retrouve ici l'idéal grec du roi-philosophe capable de se gouverner lui-même, et donc de gouverner les autres.

[12] Hérodien 1.6.1 : les serviteurs à la cour tentent de corrompre Commode ; 3.10.3 : le caractère de Caracalla et de Géta est corrompu par la vie de plaisirs à Rome, la frénésie habituelle pour les spectacles, les courses de chars et la danse ; 5.7.6 : de manière ironique, Élagabal accuse les sages professeurs de Sévère Alexandre de corrompre son fils adoptif en le privant de danse et de fêtes bacchiques, en lui inculquant de la tempérance et en lui enseignant ce qui est propre aux vrais hommes ; 6.1.5 : au livre 6, Mamaea redoute que des flatteurs à la cour ne corrompent son fils Sévère Alexandre en développant en lui des impulsions qui le poussent à assouvir des désirs honteux. Il s'agit d'une conception traditionnelle, que l'on retrouve dans le mythe d'Héraclès à la croisée des chemins du premier discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse, prononcé probablement devant Trajan vers 100. Dans ce mythe, Zeus envoie Hermès mettre à l'épreuve son jeune fils Héraclès, car le héros possède une nature noble et tendue vers le bien, il a fréquenté des gens vertueux, mais le roi des dieux craint néanmoins la possibilité d'une corruption par de mauvais exemples et des influences néfastes (*Or.* 1.64-65). Pour les Stoïciens, les bonnes impulsions innées doivent être renforcées par une éducation sage, car les enfants sont toujours susceptibles d'être pervertis par de mauvaises opinions : Gangloff, *Dion*, 342-343.

[13] Sidebottom, *Herodian*, 2806-2807, a souligné l'intérêt psychologique de la description qu'a donnée Hérodien de cette corruption, ainsi que son influence postérieure, notamment sur la biographie de Septime Sévère par Birley, *Septimius Severus*.

[14] Hérodien 1.6.1 ; 1.8.1 et 3.

et Sex. Tigidius Perennis qui fut son préfet du Prétoire entre 182-185[15]. Ceux-ci le poussent à s'abandonner aux plaisirs et l'isolent, le coupent des conseillers de Marc Aurèle. D'autre part, le jeune prince est éprouvé par plusieurs complots fomentés par sa sœur Lucilla fin 181, par Perennis condamné en 185, par le déserteur Maternus, chef d'une bande de bandits, en 187[16]. Ces tentatives d'usurpation génèrent la méfiance et la cruauté de Commode. Celui-ci est peu à peu conduit à mener une vie dissolue, il rejette la culture qui va de pair avec la tempérance[17], se détourne du pouvoir, perd ses soutiens – d'abord les sénateurs victimes de représailles impitoyables, puis le peuple. Il n'est plus capable de se maîtriser, sombre dans la folie et la tyrannie[18]. La corruption de Commode est soulignée dans le court portrait posthume que lui consacre Hérodien : les pratiques scandaleuses (sans doute relatives au plaisir) du jeune empereur ont perverti les dons qu'il avait reçus de la destinée – mais il faut préciser que ceux-ci étaient superficiels. Il s'agit en effet de dons extérieurs, à savoir la noblesse, la beauté et la prestance, l'adresse et l'habileté[19], insuffisants pour prémunir Commode contre la corruption du pouvoir.

Le même schéma se répète dans les grandes lignes pour Caracalla et Géta, dont la jeunesse est corrompue par la vie de plaisirs à Rome – notamment les spectacles – et par des courtisans flatteurs qui aggravent leur mésentente, et plus tard exacerbent les vices de Caracalla, au lieu de les tempérer[20]. Mais il faut là aussi noter que Caracalla est doté par nature d'un caractère avide, irascible et cruel, qu'il garde tout au long de son règne[21].

L'idée que la vie à la cour (à Rome ou dans le luxe oriental à Antioche) accentue un penchant pour les plaisirs qui préexistait déjà apparaît aussi à propos d'empereurs plus âgés et naturellement indolents, comme Didius Julianus et Macrin[22].

15 Hérodien 1.6.1-2 ; 1.8.1 ; 1.8.7-8 ; 1.9.1 ; 1.11.5.
16 Hérodien 1.8.3-6 ; 1.9.6-10 ; 1.10.
17 Hérodien 1.13.8.
18 Hérodien 1.14.8 ; 1.15.1 et 8 ; 1.16.1 pour la tyrannie.
19 Hérodien 1.17.12.
20 Hérodien 3.10.3-4 ; 3.13.1-2 et 6 ; 3.14.2 ; 5.1.3.
21 Hérodien 3.15.1 ; 4.3.3-4 ; 4.9.3 ; 4.12.8.
22 Hérodien 2.7.1 (Didius Julianus) ; 5.2.4 et 6 (Macrin). Comme l'a remarqué D. Roques, Hérodien partage les empereurs entre les énergiques (Marc Aurèle, Pertinax, Septime Sévère, Maximin) et les indolents (Commode, Didius Julianus, Macrin, Sévère Alexandre qui ne résiste pas non plus aux voluptés d'Antioche, voir Hérodien 6.6.6) : Roques, *Hérodien*, 236 note 82. Cette corruption n'est pas un trait spécifique au pouvoir impérial, elle concerne les riches sénateurs : le patricien Clodius Albinus, « en

Enfin, il existe une autre forme de corruption, qui est cette fois exercée par un mauvais empereur sur ceux qu'il gouverne, en particulier sur les soldats : c'est la corruption par l'argent, dont Hérodien situe l'origine à l'avènement de Didius Julianus, en mars 193. Pour l'emporter contre son rival, le beau-père de Pertinax, T. Flavius Claudius Sulpicianus, Julianus avait promis à chaque prétorien la somme de 25.000 sesterces, ce qui est interprété par Cassius Dion et Hérodien comme une scandaleuse tentative de mettre l'Empire à l'encan[23]. Selon Hérodien, Julianus aurait alors corrompu les soldats en leur inculquant la cupidité et le mépris de l'autorité (et par là-même l'indiscipline)[24]. L'avidité est un trait qui caractérise dans l'*Histoire des empereurs romains* plusieurs souverains de la fin du IIe siècle/début du IIIe siècle – Septime Sévère, Mamaea, Maximin le Thrace[25] –, ce qui est naturellement lié aux hausses des taxes et des impôts pour financer les campagnes militaires[26]. Cette avidité est par ailleurs un vice propre au tyran[27].

2. *De l'aristocratie à la tyrannie*

Comme l'affirme Hérodien en introduction, le régime mis en place par Auguste est une μοναρχία, dans laquelle un dirigeant unique exerce le pouvoir (pour lequel vont se déchirer Caracalla et Géta, puis Pupien et Balbin). L'Empire romain est aussi beaucoup plus fréquemment désigné comme une royauté, βασιλεία[28], terme qui prend souvent le sens de « bonne royauté » par opposition à la tyrannie[29], dans la tradition platonicienne. Mais la τυραννίς est aussi opposée à l'ἀριστοκρατία qui est le régime idéal. Aristocratie et tyrannie apparaissent parfois comme deux formes antithétiques de la royauté[30].

raison même de ses origines, avait été élevé dans la richesse et la mollesse » (Hérodien 2.15.1). Voir Hérodien 2.8.9 : Pescennius Niger s'amollit à Antioche.

23 Hérodien 2.6.8-14 ; Cassius Dion, 73/74.11 ; *Histoire Auguste*, *Didius Julianus*, 3.2.

24 Hérodien 2.6.14.

25 Hérodien 3.8.7-8 (Septime Sévère) ; 6.9.8 (Mamaea) ; 7.3.3 et 4.2 (Maximin).

26 L'avarice est le vice traditionnellement prêté aux empereurs qui ont dû procéder à des levées de taxes pour rééquilibrer le budget de l'Empire, comme on le voit dans la vie du bon empereur Vespasien chez Suétone (*Vespasien*, 19.4-6 ; 23.2-6).

27 Arbo, Βασιλεύς, 116.

28 Au début du IIIe siècle s'est répandu dans les provinces hellénophones l'usage littéraire et épigraphique, non officiel, de qualifier l'empereur de βασιλεύς : Mason, *Institutions*, 120-121 ; Arbo, Βασιλεύς, 112. Sur le vocabulaire politique d'Hérodien, voir Roques, *Vocabulaire*, et Arbo, Βασιλεύς.

29 Arbo, Βασιλεύς, 116.

30 Hérodien 6.1.2 (début du règne de Sévère Alexandre) : « Le peuple, l'armée, mais aussi les sénateurs se réjouirent de voir l'autorité impériale, outragée par une

Le terme ἀριστοκρατία n'est employé que quatre fois[31]. À partir du contexte de ces occurrences, on peut définir l'aristocratie comme une monarchie reposant sur une association des sénateurs au pouvoir, dans l'administration de l'Empire ou bien dans la prise de décision par le biais du Conseil du prince, et soucieuse de la sécurité des sénateurs. Le terme renvoie donc à un idéal antonin qui s'est développé au II^e^ siècle[32]. Il est d'ailleurs associé à Marc Aurèle, ainsi qu'à Pertinax qui apparaît comme l'émule de celui-ci : la carrière de Pertinax avait été protégée d'abord par Tib. Claudius Pompeianus, qui devint le gendre de Marc Aurèle, puis par l'empereur lui-même (et ensuite par Commode). Hérodien présente Pertinax comme le plus prestigieux des amis et des généraux de Marc Aurèle, ce qui correspond au rôle qu'il avait rempli sous le règne de cet empereur : celui-ci lui confia notamment le commandement de la I^ère^ légion *Adiutrix* en Pannonie, avec laquelle Pertinax repoussa les peuples de Rhétie et du Norique, et dont un détachement encerclé et assoiffé fut sauvé par une pluie miraculeuse célébrée sur des monnaies en 173 et sur la colonne aurélienne ; l'empereur l'emmena en Orient en qualité de *comes* après la révolte d'Avidius Cassius en 175[33]. Le terme ἀριστοκρατία se rapporte aux promesses que fait l'empereur (Pertinax, puis Septime Sévère qui s'inscrivit d'abord dans la continuité de Marc Aurèle et Pertinax[34], et Macrin qui aurait aussi imité Marc Aurèle[35]) au Sénat au moment de son avènement, ou bien au début du

ignominieuse tyrannie, évoluer vers un modèle aristocratique, τὸ σχῆμα τῆς βασιλείας ἐκ τυραννίδος ἐφυβρίστου ἐς ἀριστοκρατίας τύπον μεταχθείσης ».

[31] Hérodien 2.3.10 (« Vous supporterez le poids d'une aristocratie, non plus d'une tyrannie » : conclusion du discours de Pertinax au Sénat auquel il vient de proposer d'être étroitement associé à l'administration de l'Empire) ; 2.14.3 (discours de Septime Sévère au Sénat, auquel il promet de fonder un gouvernement aristocratique, à l'imitation de Marc Aurèle et de Pertinax) ; 5.1.4 (lettre de Macrin au Sénat : « Sous mon autorité tout le monde vivra en sécurité et échappera aux effusions de sang, et les gens croiront avoir affaire à un régime aristocratique plutôt qu'à une royauté, ἀριστοκρατία τε μᾶλλον ἢ βασιλεία νομισθήσετα ») ; 6.1.2 (mise en place par la mère et la grand-mère d'Alexandre d'un Conseil du prince de sénateurs choisis sur des critères moraux, associé à toutes les décisions du prince).

[32] Sur l'idéal antonin, Gangloff, *Vertus*, 279-280 et 321-322.

[33] Hérodien 2.1.4 ; Crook, Consilium, 75, 166 ; Martin, *Pertinax*, 271-280.

[34] Hérodien 2.14.3 ; Cassius Dion, 74/75.1.1 ; 2.1 ; *Histoire Auguste*, *Sévère*, 6.11 ; 7.5 et 8-9 : Septime Sévère se pose d'abord en vengeur de Pertinax. En juin 193, il fait exécuter ses meurtriers, licencie la garde prétorienne et prend son nom (Imperator Caesar Lucius Septimius Severus Pertinax Augustus).

[35] Hérodien 5.2.3-4 ; selon *l'Histoire Auguste*, *Opilius Macrin*, 11.2, il aurait voulu se faire appeler Sévère mais aussi Pertinax. L'imitation de Marc Aurèle pourrait se retrouver dans certains portraits de Macrin, numismatiques et statuaires : voir Baharal, *Macrinus*, 423-425 ; *contra* Scott, *Macrinus*, 76-79. Selon nous, il n'y a pas de raison

règne de Sévère Alexandre, tout juste âgé de 14 ans, que sa mère et sa grand-mère avaient placé sous la tutelle d'un Conseil du prince composé de sénateurs éminents[36].

Le mot tyran et ses dérivés sont utilisés beaucoup plus souvent[37]. Ils se rapportent en particulier à deux empereurs, Commode et Maximin le Thrace. Curieusement, ils ne qualifient pas Caracalla, même si

de rejeter *a priori* l'idée que Macrin avait tenté de créer un lien avec Marc Aurèle. On peut objecter qu'Hérodien exagère la volonté des empereurs de se rattacher à celui-ci au début de leur règne, afin d'amplifier le rôle de modèle politique qu'il joue dans son *Histoire*. Néanmoins, ce lien est indiscutable pour Pertinax, dont l'avènement fut soutenu par deux proches de Marc Aurèle, son gendre Claudius Pompeianus et Acilius Glabrio, issu de la dernière famille consulaire républicaine et peut-être apparenté à la famille impériale. Ce lien est également avéré pour Septime Sévère : dès 193 celui-ci s'était présenté comme le vengeur de Pertinax dont il avait été le lieutenant, et il opéra en 195 une adoption fictive comme *Diui Commodi Frater*. Il est donc plausible que Macrin ait à son tour cherché à se construire une légitimité en se rattachant à la fois à Septime Sévère et à Pertinax et Marc Aurèle (même si la lettre au Sénat dans laquelle il affirme vouloir mettre en place une aristocratie [5.1.4] est naturellement réécrite par Hérodien selon les critères de la vraisemblance).

[36] Hérodien 6.1.2 ; Zonaras, 12.15 ; *Histoire Auguste*, *Alexandre Sévère*, 16. Voir Crook, Consilium, 86-91 ; Roberto, *Herodian*, 134.

[37] 29 occurrences : Hérodien 1.1.2 (tyrans) ; 1.1.4 (destins étonnants de tyrans et de rois, τυράννων τε καὶ βασιλέων) ; 1.3.2 (le tyran Denys de Sicile) ; 1.3.5 (tyrannies de Néron et de Domitien) ; 1.4.4 (intempérance d'une tyrannie) ; 1.16.1 (tyrannie de Commode) ; 2.1.3 (tyrannie dure et sans borne de Commode, ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος) ; 2.1.8 (Commode qualifié de tyran par un sénateur) ; 2.2.4 (Commode qualifié de tyran par la foule) ; 2.2.5 (soldats accoutumés à servir la tyrannie de Commode) ; 2.3.1 (tyrannie de Commode) ; 2.3.9 (largesses sans discernement ni retenue de la tyrannie [de Commode]) ; 2.3.10 (discours de Pertinax au Sénat : il qualifie le règne de Commode) ; 2.4.2 (tyrannie cruelle et excessive de Commode, ἐξ ὑμῆς καὶ ἐφυβρίστου τυραννίδος) ; 2.4.7 (impôts excessifs de la tyrannie de Commode) ; 2.5.1 (les soldats regrettent leurs rapines et coups de forces, leur vie dissolue et débauchée sous la tyrannie de Commode) ; 2.6.2 (après la mort de Pertinax, les sénateurs craignent la tyrannie car les soldats leur semblent apprécier ce régime) ; 2.6.5 (tyrannie de Commode et meurtres des sénateurs) ; 3.11.9 (ἔθος γὰρ τοῦτο τυραννικόν de Plautien) ; 6.1.2 (l'autorité impériale, outragée par une ignominieuse tyrannie [sous Élagabal], semble évoluer vers un modèle aristocratique [sous Sévère Alexandre]) ; 7.1.1 ([…] τραχύτατα καὶ μετὰ πολλοῦ φόβου τῇ ἐξουσίᾳ χρώμενος, ἔκ τε πραείας καὶ πάνυ ἡμέρου βασιλείας ἐς τυραννίδος ὠμότητα μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο, « […] Maximin usa de son autorité avec infiniment de rudesse, recourut fortement à la terreur et, au sortir d'un règne doux et tout à fait clément, tenta d'instaurer un régime d'une sauvagerie tyrannique ») ; 7.1.3 (pratiques propres à la tyrannie, dans l'isolement) ; 7.3.3 (tyrannie de Maximin caractérisée par la cupidité : τοσαύτη τις ἦν τῆς τυραννίδος ἡ φιλοχρηματία) ; 7.4.1 (chute des tyrannies) ; 7.5.5 (cruelle tyrannie de Maximin, τυραννίδος ὠμῆς) ; 7.7.6 (tyrannie de Maximin qui engendre la haine) ; 7.10.2 (le Sénat élit deux empereurs pour éviter que le pouvoir ne se transforme de nouveau en tyrannie, μὴ παρ' ἑνὶ οὖσα ἡ ἐξουσία ἐς τυραννίδα πάλιν ἐξοκείλῃ) ; 8.3.4 (Maximin qualifié de tyran parjure et fourbe, τυράννου ἐπιόρκου τε καὶ ἀπατεῶνος) ; 8.5.8 (les soldats de la légion II Par-

celui-ci possède les vices et le comportement d'un tyran. Celui-ci est caractérisé, de manière habituelle, par l'excès (ὕβρις) et le caractère insatiable, la cruauté, la sauvagerie, le parjure et la tromperie, l'amour de l'argent, la peur[38]. Peut-être Commode et Maximin représentaient-ils aux yeux de l'historien deux figures exemplaires de la tyrannie, celle du prince adolescent (personnifiée aussi par Élagabal), et celle de l'empereur-soldat (annoncée par Caracalla) ? On constate que les soldats sont présentés comme les alliés naturels de la tyrannie, conformément à la représentation historiographique traditionnelle du soldat au III^e^ siècle[39], tandis que les sénateurs sont les partisans naturels de l'aristocratie[40].

La succession des règnes fait apparaître une alternance plus ou moins régulière entre les régimes : Marc Aurèle a établi une aristocratie ; Commode une tyrannie ; Pertinax une aristocratie ; ce n'est pas précisé pour Didius Julianus, ni pour Septime Sévère ; Caracalla a instauré une tyrannie (c'est implicite) ; Macrin une aristocratie ; Élagabal une tyrannie ; Sévère Alexandre une aristocratie ; Maximin une tyrannie ; Pupien et Balbin ont tenté de mettre en place une aristocratie (implicite).

Une alternance régulière et artificielle de royautés aristocratiques et tyranniques apparaît en toile de fond si l'on considère que le court règne de Didius Julianus penche du côté de la tyrannie (il achète les soldats, s'abime dans une vie de plaisirs) et celui de Septime Sévère plutôt du côté de l'aristocratie (il est courageux et possède d'indéniables qualités militaires, bien qu'il soit avide et injuste[41]). Mais Hérodien est aussi plus nuancé, et les règnes de Didius Julianus et de Septime Sévère qui ne sont pas caractérisés explicitement peuvent être interprétés non pas comme une tyrannie ou une aristocratie, mais comme des royautés plus ou moins défectueuses.

Après la longue aristocratie de Marc Aurèle, la monarchie romaine tend ainsi plutôt à la tyrannie. L'aristocratie appartient au passé avec Marc Aurèle, elle est espérée avec Pertinax, décevante avec Macrin, Sévère Alexandre, Pupien et Balbin, alors que les éléments du régime tyrannique sont très présents dans tout le récit de la période. Si l'on part donc du règne de Marc Aurèle qui est le point de départ, on observe

thique refusent de saccager l'Italie et se détournent de Maximin, tyran condamné et haï, τυράννου κατεγνωσμένου καὶ μεμισημένου).

38 Arbo, Βασιλεύς, 116.

39 Voir de Blois, *Emperor*, 3411-3412, 3423, sur l'idée répandue chez les historiens du III^e^ siècle que la rapacité des soldats conduit l'Empire à sa perte ; de Blois, *Perception* ; de Blois, *Crises* ; de Blois, *Image*, 176-186 sur le pouvoir militaire, part. 178 sur Hérodien.

40 Sur l'idéal sénatorial de royauté participative, Arbo, Βασιλεύς, 123-129.

41 Hérodien 3.8.7-8.

bien un déclin, mais qui n'est pas inscrit dans un mouvement de dégradation progressif et métaphysique, comme c'est le cas dans l'*Histoire romaine* de Cassius Dion qui fait référence au mythe des âges, l'âge d'or étant assimilé au règne de Marc Aurèle[42]. Chez Hérodien, la situation générale est mauvaise, mais ne semble pas empirer[43]. L'Empire paraît enlisé dans une sorte de répétition cyclique qui fait alterner des aristocraties/royautés défaillantes et des tyrannies.

3. *Une démonstration politique : l'aporie du pouvoir impérial*

Pour Hérodien comme pour les autres penseurs politiques de l'Empire, le régime dépend des vertus de celui qui est au pouvoir. Le bon pouvoir ne peut être exercé que par un prince parfait, ce qui est extrêmement rare. Marc Aurèle est en effet un modèle de prince à la fois *ciuilis* et bon chef de guerre, ce qui lui a permis d'obtenir et de conserver le consensus, à savoir le soutien du Sénat, du peuple romain, de l'armée à Rome et aux frontières. L'*Histoire des empereurs romains*, avec l'intérêt particulier qu'elle porte à l'éducation des jeunes princes, semble démontrer qu'il est impossible de fabriquer un tel empereur. Les tentatives pour former un bon roi, entreprises pour Commode et Sévère Alexandre, aboutissent à un échec : qui plus est, alors que le bon roi Marc Aurèle a tout mis en œuvre pour que son fils devienne à son tour un bon empereur, le récit du règne de Commode au livre I montre ironiquement, on l'a vu, comment se fabrique un tyran. Commode et Sévère Alexandre bénéficiaient du meilleur entourage, d'une éducation soignée, de la légitimité de la naissance[44], mais n'avaient pas les qualités appropriées. Celles-ci sont essentielles, ce qui est certainement la raison pour laquelle, chez Hérodien, le thème de la corruption du pouvoir cohabite avec le fait d'être ou non un bon prince par nature et grâce à son expérience.

L'*Histoire des empereurs romains* fait apparaître aussi des empereurs qui se rapprochent du modèle idéal sans l'atteindre et échouent à restaurer l'Empire. Pertinax est à part, car il possédait l'expérience et les dignes qualités de Marc Aurèle[45], mais il a connu une mauvaise fortune (πονηρὰ τύχη)[46], puisqu'il fut assassiné le 28 mars 193 par un groupe de

42 Voir dans ce volume la contribution de Cesare Letta.
43 Kemezis, *Narratives*, 239.
44 Sur ce critère, voir Bérenger, *Légitimité*.
45 Voir aussi son éloge par Cassius Dion 73/74.1.
46 Hérodien 2.4.5.

prétoriens furieux[47]. Deux autres empereurs peuvent être comparés au modèle constitué par Marc Aurèle : Septime Sévère et Sévère Alexandre qui fonctionnent en antithèse. Le premier possède les qualités militaires de Marc Aurèle, il excelle à commander les troupes aux frontières de l'Empire, mais, n'étant pas *ciuilis*, il réussit moins bien à Rome où ses rapports avec le Sénat sont difficiles. Le second au contraire est *ciuilis*, tempérant et doux ; c'est lorsqu'il quitte Rome pour repousser les Perses en 231, puis les Germains en 234, que sa faiblesse – il est dépourvu de courage militaire – devient flagrante et aboutit à le faire assassiner par les soldats en 235. La dialectique entre le centre (Rome) et les frontières a été mise en évidence par Adam Kemezis[48]. Elle produit des décalages entre les empereurs et les lieux, montrant qu'aucun n'est capable de commander à l'οἰκουμένη toute entière : si Marc Aurèle avait su, avec brio, passer de Rome aux frontières de l'Empire, les Sévères semblent privés de cette faculté d'adaptation et ne sont pas à leur place soit aux frontières, soit à Rome. Une stylisation comparable se retrouve dans la description de Septime Sévère et de Sévère Alexandre, qui conduit à les opposer de manière plus radicale (et à les éloigner du modèle de Marc Aurèle[49]). Hérodien souligne la valeur militaire de Septime Sévère[50], mais il s'étend davantage sur les guerres civiles que sur l'expédition en Orient, décrite de manière rapide et inexacte ; les deux sièges désastreux de Hatra (entre 198 et 200) sont minimisés par rapport au récit de Cassius Dion, plus précis, qui fait ressortir les très lourdes pertes romaines, financières, matérielles et humaines, ainsi que les erreurs stratégiques de l'empereur[51]. Inversement, Hérodien exagère l'incapacité militaire de Sévère Alexandre. Il lui prête une réaction inadaptée à l'annonce des ambitions du nouveau roi perse Ardashir en 230 – le prince est pris d'un grand trouble, puis envoie une lettre complètement inefficace à Ardashir – sans évoquer la responsabilité des gouverneurs

[47] Hérodien 2.5.1 : ils regrettaient la vie dissolue qu'ils menaient sous Commode ; voir Cassius Dion 73/74.8-10 : le préfet du prétoire Q. Aemilius Laetus avait fait tuer un grand nombre d'entre eux en prétextant qu'il s'agissait d'un ordre de l'empereur, suite à la tentative d'usurpation du consul Falco ; par ailleurs les soldats se plaignaient de n'avoir pas reçu assez d'argent.

[48] Kemezis, *Narratives*, 240-245 (Septime Sévère), 245-250 (opposition entre Élagabal et Sévère Alexandre) ; Hekster, *Potestà* (sur Septime Sévère opposé à Marc Aurèle).

[49] Heckster, *Potestà*, 124-125, a souligné une intéressante omission d'Hérodien : celui-ci ne fait aucune allusion à l'adoption fictive opérée par Septime Sévère à partir de 195 comme *Diui Commodi Frater*, ce qui contribue (avec son absence de *ciuilitas* et sa cruauté) à le dissocier de la dynastie antonine.

[50] Hérodien 3.15.2-3.

[51] Hérodien 3.9.4-8 ; Cassius Dion, 75/76.10.1 ; 75/76.11.

des provinces situées à la frontière orientale, qui avaient sous-évalué depuis six ans les menées sassanides[52]. Hérodien présente ensuite la demi-victoire de Sévère Alexandre contre les Perses comme une défaite[53].

L'historien rapporte également ce qui ressemble à une utopie politique, à savoir la tentative de sortir de la μοναρχία augustéenne en élisant Pupien et Balbin co-empereurs. L'initiative est prise par le Sénat pour éviter la dégradation en tyrannie du pouvoir impérial illimité (ἐξουσία) :

> Ils résolurent de soutenir une guerre en mettant à leur tête deux empereurs qu'ils auraient élus et entre qui ils voulaient partager l'Empire, afin que le pouvoir souverain, cessant d'incomber à un seul personnage, ne se transformât plus, de nouveau, en tyrannie. Ils se rassemblèrent donc, non pas dans le lieu habituel de leurs séances, mais au temple de Jupiter Capitolin, que les Romains honorent dans leur citadelle. Ils s'enfermèrent seuls dans ce temple comme s'ils voulaient prendre Jupiter à témoin, l'associer à leurs délibérations et faire de lui le surveillant de leurs actions, puis ils choisirent, parmi les sénateurs à qui leur ancienneté et leurs mérites donnaient une prééminence, des candidats à l'Empire. Ils procédèrent ensuite à un vote. Beaucoup de sénateurs recueillirent des suffrages, mais au bout du compte, comme la majorité des voix s'était portée sur Maxime et Balbin, on les proclama empereurs[54].

Le choix du temple de Jupiter Capitolin, protecteur et modèle de l'Empereur, rappelle le rôle traditionnel du Sénat comme garant du

[52] Hérodien 6.2.3 ; Roberto, *Emergenza*, 167 ; Roberto, *Herodian*, 141-142.

[53] Hérodien 6.6.3. Les succès d'Alexandre Sévère sont en revanche soulignés par des sources postérieures : *Histoire Auguste*, *Alexandre Sévère*, 55-57 ; Eutrope 8.23 ; Aurelius Victor, *Césars*, 24.2 ; Festus 22.1 ; Roberto, *Emergenza*, 179 ; Roberto, *Herodian*, 146. Des déformations comparables, visant à construire un type d'empereur, se retrouvent au sujet de Caracalla et Géta : après le meurtre de ce dernier, Hérodien dresse un portrait antithétique des deux frères, qui fait apparaître Géta comme un jeune prince prometteur, ce qui ne correspond pas à la manière dont il l'avait décrit auparavant (Hérodien 4.3.2-4 : Géta est modéré et doux, il apprécie les *pepaideumenoi*, la palestre et les exercices physiques des hommes libres, il est honnête, bienveillant alors qu'Antoninus est dur et emporté, attiré par la vie militaire, irascible et cruel).

[54] Hérodien 7.10.2-3 : Ἔδοξεν οὖν συνελθεῖν καὶ περὶ τῶν πρακτέων σκέψασθαι, ἅπαξ τε ἀναρρίψαντας κίνδυνον πόλεμον ἄρασθαι, προστησαμένους ἑαυτῶν χειροτονηθέντας βασιλέας, οὓς ἠθέλησαν μερίσαι τὴν ἀρχήν, ὡς μὴ παρ' ἑνὶ οὖσα ἡ ἐξουσία ἐς τυραννίδα πάλιν ἐξοκείλῃ. Συνῆλθον οὖν οὐκ ἐς τὸ σύνηθες συνέδριον ἀλλ' ἐς τὸν τοῦ Διὸς νεὼν <τοῦ> Καπετωλίου, ὃν σέβουσι Ῥωμαῖοι ἐν ἀκροπόλει. Συγκλείσαντες οὖν αὑτοὺς ἐν τῷ σηκῷ μόνους, ὥσπερ ὑπὸ μάρτυρι τῷ Διὶ καὶ συνέδρῳ ἐπισκόπῳ τε τῶν πραττομένων, ἐπιλεξάμενοι τῶν ἐν ἡλικίᾳ καὶ ἀξιώματι προυχόντων οὓς ἐδοκίμαζον κατὰ ψηφοφορίαν, ἐχόντων καὶ ἄλλων ψήφους, διακριθεισῶν τε καὶ τοῦ πλείστου τῆς γνώμης Μάξιμόν τε καὶ Βαλβῖνον ἀνειπόντος αὐτοκράτορας ἐποίησαν.

culte public. Il évoque aussi l'investiture de Trajan qui y fut adopté par Nerva le 28 octobre 97, et cette alternative politique repose sur des thèmes – collaboration étroite entre l'empereur et les sénateurs, idée que l'empereur est le meilleur des sénateurs – essentiels dans l'idéologie impériale à tendance républicaine qui avait été développée par Pline le Jeune dans son *Panégyrique de Trajan*. Les sénateurs choisirent d'abord vingt d'entre eux qui furent nommés « vigintivirs [de rang consulaire] ayant la responsabilité de l'État par décision du Sénat » (*XXuiros ex senatus / consulto r(ei) p(ublicae) curandae*[55]). Puis, au sein de ce collège de magistrats chargés de gérer la *res publica*, bien distinct du Conseil du prince, deux personnes furent élues et nommées *imperatores* et Augustes : M. Clodius Pupienus Maximus et D. Caelius Calvinus Balbinus, tous les deux patriciens d'après Hérodien[56]. La famille de Balbin, les Caelii, était apparentée à Trajan et Hadrien. Le monnayage impérial de Rome frappé à cette occasion insiste sur la concorde et sur les liens d'affection et de confiance mutuelles unissant les deux empereurs[57]. Ceux-ci sont placés sur le même plan, ce qui diffère de la « corégence » inégale qui existait dans le modèle augustéen et que l'on retrouve sous les règnes de Marc Aurèle et Lucius Vérus, Caracalla et Géta. Il s'agit d'un véritable changement de régime : celui-ci devient dyarchique, fondé sur une collaboration plus étroite avec le Sénat (même si l'on manque d'éléments pour bien comprendre les fonctions des vigintivirs après l'élection des Augustes).

Or, cette tentative a échoué très rapidement, le nouveau régime ayant vécu à peine plus de trois mois. Selon Hérodien, elle achoppe à deux obstacles. D'une part l'absence de consensus : le peuple s'oppose d'abord à l'élection de Pupien qui avait été un préfet de la Ville sévère et impopulaire en 234. Sous la pression populaire, le petit-fils de Gordien I, âgé de 13 ans, est alors associé au pouvoir et nommé César. Ensuite les prétoriens, furieux d'avoir été tenus à l'écart du choix des co-empereurs et voyant d'un mauvais œil la nouvelle garde impériale constituée d'auxiliaires germains, envahissent le palais et massacrent Pupien et Balbin le 29 juillet 238, avant d'acclamer le jeune Gordien III. D'autre part, Hérodien met en évidence, de manière assez soudaine et artificielle, un problème interne de dissension entre les co-empereurs, dû au fait que

[55] *CIL* XIV 3902 (*ILS* 1186). Voir aussi Zosime 1.14.1-2 ; *Histoire Auguste*, *Les deux Maximins*, 32.3 ; *Les trois Gordiens*, 10.1-2.

[56] Hérodien 8.8.4.

[57] *RIC* IV Balbinus 11 (FIDES MVTVA AVGG) ; 12 (PIETAS MVTVA AVGG) ; 22-23 (CONCORDIA AVGG S C) ; *RIC* IV Pupienus 9A-B (AMOR MVTVVS AVGG) ; 10A (CARITAS MVTVA AVGG) ; 20-21 (CONCORDIA AVGG S C).

chacun désire le pouvoir impérial pour lui seul (μοναρχίας ἐπιθυμία) et refuse de partager la monarchie[58].

Cette deuxième raison, fondamentale, fait apparaître le règne conjoint de Caracalla et Géta comme un précédent à l'expérience politique de Pupien et Balbin. Selon Hérodien, Caracalla se décide à tuer son frère parce qu'il est poussé par le même désir de régner seul (ὑπὸ τῆς περὶ τὴν μοναρχίαν ἐπιθυμίας ἐλαυνόμενος[59]). L'historien rapporte que peu de temps auparavant, les deux frères qui se détestent avaient proposé au Conseil du prince, en présence de leur mère, une autre solution de partage du pouvoir reposant sur une division territoriale de l'Empire, Caracalla régnant sur l'Europe et Géta sur l'Asie, d'un côté et de l'autre de la Propontide. L'épisode, qui ne se retrouve dans aucune autre source, est probablement inventé, car le partage proposé aurait conduit à l'éclatement du monde grec ; il rappelle la division hérodotéenne entre les Grecs et les Perses à l'époque des Guerres médiques. Le refus catégorique de Julia Domna fait ressortir la conception traditionnelle d'une unité organique de l'Empire[60]. La monarchie romaine ne se partage pas : cette idée commune est exprimée dès les Julio-Claudiens selon Suétone[61].

Hérodien se livre donc à une sorte de démonstration politique, pour laquelle il n'hésite pas à déformer la matière historique. Selon lui, la monarchie qui est le système propre à l'Empire romain ne peut fonctionner que si elle a à sa tête un roi-philosophe parfait… qui, historique-

[58] Hérodien 8.8.4-5 : Συνέβαινε δὲ κἀκείνους μὴ πάνυ τι ἀλλήλοις ὁμονοεῖν, ἀλλ' οἷα περ μοναρχίας ἐπιθυμία καὶ τὸ ἀκοινώνητον ἐν ταῖς ἐξουσίαις <εἴωθε ποιεῖν,> ἕκαστος πρὸς αὐτὸν τὴν δύναμιν ἀνθεῖλκεν, ὁ μὲν Βαλβῖνος κατ' εὐγένειαν καὶ διπλῆν προάγουσαν ὑπατείαν πρωτεύειν ἀξιῶν, ὁ δὲ Μάξιμος διά τε τὸ ἔπαρχος τῆς πόλεως γεγονέναι καὶ ἔχειν ὑπολήψεις ἐμπειρίας πραγμάτων· ἑκατέρωθέν τε εὐγενεῖς καὶ εὐπατρίδαι καὶ γένους πλῆθος αὔταρκες ἐς ἐπιθυμίαν μοναρχίας ἔπειθεν. Ὅπερ αὐτοῖς καὶ μάλιστα γέγονεν ἀπωλείας αἴτιον, « Or, le sort voulait que ces derniers ne s'entendissent pas entre eux et que chacun aspirât à diriger l'État, comme il est habituel quand on désire le pouvoir pour soi seul et qu'on refuse de partager toute prérogative. Balbin fondait ses prétentions à l'Empire sur la noblesse de son origine et les deux consulats qu'il avait exercés, Maxime sur la fonction de Préfet de la Ville qu'il avait occupée et sa réputation d'homme politique expérimenté. Tous deux étaient nobles, patriciens et de famille suffisamment ancienne pour que cela les incitât à briguer le pouvoir absolu. Cette ambition, précisément, fut la cause essentielle de leur perte ». Cette division se retrouve aussi dans *l'Histoire Auguste*, *Les deux Maximes*, 14. Mais l'auteur mentionne Hérodien comme l'une de ses sources au sujet du règne des deux empereurs (*Les deux Maximes*, 15).

[59] Hérodien 4.4.2.

[60] Hérodien 4.3.5-7.

[61] Suétone, *Caligula*, 22.2 ; *Domitien*, 12 (citation de l'*Iliade*, 2.204 : « N'ayons qu'un seul chef, qu'un seul roi »).

ment n'existe quasiment pas, faute de candidat ou bien en raison de la destinée. L'historien rejette la solution aristotélicienne du roi imparfait guidé par un philosophe : celle-ci n'a pas fonctionné pour Commode ni pour Sévère Alexandre, à cause du problème de l'influence (une personne influençable peut l'être par de bons guides comme par de mauvais). Et, par ailleurs, changer le régime monarchique reposant sur un consensus du peuple, du Sénat et de l'armée, tel qu'il fut instauré par Auguste, paraît tout aussi impossible.

4. *Conclusion*

En fait, la corruption du pouvoir qui transforme un roi en tyran n'est qu'un facteur secondaire dans l'*Histoire des empereurs romains*. Cette corruption agit surtout sur les princes jeunes, mais son action ne peut pas être isolée d'autres éléments essentiels pour expliquer la qualité d'un gouvernement, qui sont la φύσις du dirigeant, sa παιδεία et son ἐμπειρία. La question essentielle est celle la dégradation de la royauté en tyrannie, et elle est liée à la nature-même du pouvoir impérial et au régime monarchique augustéen. L'échec du gouvernement romain est amplifié par des difficultés conjecturelles soulignées par Hérodien dans son introduction : guerres aux frontières, séismes, épidémies – on peut considérer que les guerres civiles sont la conséquence de l'attachement romain au caractère monarchique, indivisible et illimité du pouvoir.

On retrouve chez l'historien la trace de plusieurs traditions de pensée politique :

- celle de Platon d'abord, et en particulier des livres 8 et 9 de la *République* : le pouvoir apparaît comme une ἐξουσία qu'il faut contrôler, sinon celle-ci bascule dans la tyrannie, qui est l'antithèse de la royauté ; l'idéal est celui du philosophe-roi bien éduqué, représenté par Marc Aurèle. Pour Platon, le pouvoir se dégrade à partir d'un régime idéal qui est la βασιλεία ou l'ἀριστοκρατία jusqu'à la tyrannie (cette dernière n'apparaît qu'en fin de cycle, après la timocratie, l'oligarchie et la démocratie). Ce processus est induit par la dégénération de l'âme des dirigeants, à cause de l'appât du gain notamment. Hérodien montre, comme en raccourci, le passage de l'aristocratie à la tyrannie en fonction des vertus et des vices du dirigeant. Chez l'un et l'autre, la forme de gouvernement dépend de celui qui l'exerce. Chez le philosophe, les jeunes gens sont également corrompus par leur entourage, notamment par les mères et les serviteurs[62], et l'on

[62] Platon, *République*, 8.549 c-550 b.

retrouve ces éléments dans l'influence délétère des affranchis sur Commode ou de Mamaea sur Sévère Alexandre.

- On perçoit aussi chez Hérodien l'idéal antonin de l'empereur *optimus*, paré des grandes vertus ; mais l'historien insiste sur l'aspect militaire nécessaire à son époque, alors que Pline le Jeune et Dion de Pruse se montraient réticents par rapport à cette dimension[63]. Cependant les empereurs décrits par Hérodien, à l'exception de Marc Aurèle et de Pertinax, ne sont plus des *optimi*, des aristocrates dotés de toutes les qualités.
- Est aussi présent l'idéal sénatorial du prince qui associe étroitement les sénateurs à son règne, tel qu'il fut exposé par Pline le Jeune et Cassius Dion : on le retrouve chez Hérodien à propos de Sévère Alexandre, de Pupien et Balbin, mais là aussi son application ne fonctionne pas, car l'armée et le peuple remplissent des rôles trop importants dans son *Histoire*[64].

Hérodien développe donc une vision très noire, bien plus que Cassius Dion. S'il est un moins bon historien au regard des critères historiques modernes, il va plus loin dans sa réflexion politique. On peut dire en effet qu'il a placé l'histoire des empereurs au service d'une démonstration de philosophie politique : celle de l'aporie de la monarchie romaine – du point de vue moral et institutionnel – dans un monde devenu instable et périlleux.

Bibliographie

Alföldy, *Zeitgeschichte* = G. Alföldy, *Zeitgeschichte und Krisenempfindung bei Herodian*, «Hermes» 99 (1971), 429-449.

Arbo, Βασιλεύς = A. Arbo, Βασιλεύς, δεσπότης or ἄρχων*? Thoughts on the lexicon of the Emperor and the Principate in Herodian's Work*, in A. Galimberti (ed.), *Herodian's world: empire and emperors in the III century*, "Historiography of Rome and its Empire" 12, Leyde-Boston 2022, 110-132.

Baharal, *Macrinus* = D. Baharal, *The Emperor Marcus Opellius Macrinus and the Gens Aurelia*, in R. Katzoff (ed.), *Classical Studies in Honor of David Sohlberg*, Ramat Gan 1996, 415-432.

Bérenger, *Légitimité* = A. Bérenger, *Empire et légitimité dans le livre 5 d'Hérodien : Macrin et Elagabal*, in A. Galimberti (ed.), *Erodiano: tra crisi e trasformazione*, "Contributi di Storia Antica" 15, Milan 2017, 143-159.

[63] Gangloff, *Vertus*, 189-191 et 212.

[64] Motta, *Demos*, sur le peuple chez Hérodien ; sur l'armée, voir les références aux travaux de de Blois mentionnés dans la note 38.

Birley, *Septimius Severus* = A.R. Birley, *Septimius Severus: the African emperor*, Londres 1971.

de Blois, *Emperor* = L. de Blois, *Emperor and Empire in the Works of Greek-speaking Authors of the Third Century AD*, in *ANRW* II.34.4 (1998), 3391-3443.

de Blois, *Crises* = L. de Blois, *The military Factor in the Onset of Crises in the Roman Empire in the third Century A.D*, in L. de Blois, E. Lo Cascio (ed.), *Impact of the Roman Army (200 BC-AD 476): economic, social, political, religious, and cultural Aspects. Proceedings of the Sixth Workshop of the International Network Impact of Empire*, "Impact of Empire" 6, Leyde-Boston 2007, 497-507.

de Blois, *Perception* = L. de Blois, *The Perception of Roman imperial Authority in Herodian's Work*, in L. de Blois, P. Erdkamp, O. Hekster, G. de Kleijn, S.T.A.M. Mols (ed.), *The Representation and Perception of Roman imperial power: Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C.-A.D. 476)*, "Impact of Empire" 3, Amsterdam 2003, 148-156.

de Blois, *Image* = L. de Blois, *Image and Reality of Roman imperial Power in the Third Century AD: the Impact of War*, "Routledge studies in ancient history", Abingdon-New York 2019.

Crook, Consilium = J.A. Crook, Consilium Principis*: imperial councils and counsellors from Augustus to Diocletian*, Cambridge 1955.

Davenport, Mallan, *Herodian* = C. Davenport, Chr. Mallan, *Herodian and the crisis of emperorship, 235-238 AD*, «Mnemosyne» Ser. 4, 73.3 (2020), 419-440.

Galimberti (ed.), *Erodiano* = A. Galimberti (ed.), *Erodiano: tra crisi e trasformazione*, "Contributi di Storia Antica" 15, Milan 2017.

Gangloff, *Dion* = A. Gangloff, *Dion Chrysostome et les mythes. Hellénisme, communication et philosophie politique*, "Horos", Grenoble 2006.

Gangloff, *Vertus* = A. Gangloff, *Pouvoir impérial et vertus philosophiques : l'évolution de la figure du bon prince sous le Haut-Empire*, "Impact of Empire" 31, Leyde-Boston 2019.

Hekster, *Potestà* = O. Hekster, *Potestà imperiale: l'imperatore al commando nel terzo libro di Erodiano*, in A. Galimberti (ed.), *Erodiano: tra crisi e trasformazione*, "Contributi di Storia Antica" 15, Milan 2017, 111-129.

Hidber, *Darstellung* = T. Hidber, *Herodians Darstellung der Kaisergeschichte nach Marc Aurel*, "Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft" 29, Bâle 2006.

Hohl, *Ermordung* = E. Hohl, *Die Ermordung des Commodus. Ein Beitrag zur Beurteilung Herodians*, «Philologische Wochenschrift» 52 (1932), col. 1135-1144.

Kemezis, *Narratives* = A. Kemezis, *Greek narratives of the Roman Empire under the Severans: Cassius Dio, Philostratus and Herodian*, "Greek culture

in the roman world Cambridge", New York 2014, 227-272 (*Herodian: a dysfunctional Rome*).

Marasco, *Erodiano* = G. Marasco, *Erodiano e la crisi dell'impero*, in *ANRW* II.34.4 (1998), 2837-2927.

Martin, *Pertinax* = J.-P. Martin, *Pertinax, un empereur favori des hommes et des dieux*, «Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France» 1992, 1994, 271-280.

Mason, *Institutions* = H.J. Mason, *Greek Terms for Roman Institutions. A Lexicon and Analysis*, "American studies in papyrology" 13, Toronto 1974, 120-121.

Motta, *Demos* = D. Motta, *Il demos in Erodiano*, «IncidAntico» 15 (2017), 49-81.

Motta, *The demos* = D. Motta, *The demos in Herodian*, in A. Galimberti (ed.), *Herodian's world: empire and emperors in the III century*, "Historiography of Rome and its Empire" 12, Leyde-Boston 2022, 173-201.

Roberto, *Herodian* = U. Roberto, *Herodian and the Paideia of the Good Emperor: The case of Severus Alexander*, in A. Galimberti (ed.), *Herodian's world: empire and emperors in the III century*, "Historiography of Rome and its Empire" 12, Leyde-Boston 2022, 133-153.

Roberto, *Emergenza* = U. Roberto, *Emergenza militare, 'paideia' e percezione della crisi : il fallimento di Severo Alessandro nella visione di Erodiano*, in A. Galimberti (ed.), *Erodiano: tra crisi e trasformazione*, "Contributi di Storia Antica" 15, Milan 2017, 161-186.

Roques, *Hérodien* = D. Roques, *Hérodien, Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III*, "La roue à livres", Paris 1990.

Roques, *Vocabulaire* = D. Roques, *Le vocabulaire politique d'Hérodien*, «Ktèma» 15 (1990), 35-71.

Scott, *Macrinus* = A. Scott, *Change and Discontinuity within the Severan Dynasty: The Case of Macrinus*, Thèse Rutgers University 2008.

Sidebottom, *Herodian* = H. Sidebottom, *Herodian's Historical Methods and Understanding of History*, in *ANRW* II.34.2 (1989), 2776-2836.

Zimmermann, *Kaiser* = M. Zimmermann, *Kaiser und Ereignis. Studien zum Geschichtswerk Herodians*, "Vestigia" 52, Munich 1999.

Michele Pedone

LA DIARCHIA TRA POTERE E CONTROPOTERE: BREVI NOTE

1. *Introduzione*

La letteratura moderna sulla struttura 'giuridica' del *principatus* è pressoché sconfinata e si caratterizza, nella visione delle linee generali e nella connessa trattazione degli aspetti particolari, per una varietà di opinioni addirittura sconcertante. Una varietà di opinioni resa ancora più singolare dalla diversità degli elementi elevati di volta in volta al livello dell'essenziale sotto l'aspetto costituzionale e giuridico o, viceversa, dequalificati di volta in volta al livello del meramente politico (dunque del contingente e dell'effimero), del puramente propagandistico (e dunque dell'ideologico e dell'illusorio), dell'eminentemente letterario (dunque dell'atecnico e dell'approssimativo)[1].

È cosa ardua rendere con parole migliori di quelle di Antonio Guarino la molteplicità delle sfaccettate prospettive a partire dalle quali il tema della configurabilità di limiti al potere del *princeps* nell'esperienza giuridica romana può essere affrontato, e la difficoltà che lo studioso incontri nel barcamenarsi in una bibliografia oceanica, in un continuo movimento di marosi che oscillano tra taciti contrasti e adesioni dichiarate, polemiche apparenti e ignare citazioni. Ogni nuova lettura, valorizzando una fonte o una sua possibile interpretazione, apporta uno spunto, che però rimonta a un sistema di pensiero le cui premesse, non sempre esplicitate, o i cui esiti, talora non del tutto colti, si rivelano spesso radicalmente inconciliabili con le suggestioni provenienti dai contributi di altri studiosi. Ciò che ne risulta è un labirinto tridimensionale a più piani comunicanti, nel tracciar la mappa del quale si corre concretamente il rischio (oltre a quello di perdersi) di ripercorrere congiuntamente opinioni che, se si sviluppano secondo la medesima direttrice su un livello della discussione, sono poi destinate a divergere al bivio concettuale successivo, intersecandosi a loro volta con altre ancora per cercare faticosamente di aprire vie originali, o per ricalcarne di già percorse, e concludendosi talora nei vicoli ciechi del silenzio delle

[1] Guarino, *Aspetti*, 464.

fonti, delle aporie del ragionamento, degli steccati tra discipline e talora persino del furore ideologico.

Del resto, la quantità di variabili da tenere in considerazione nel descrivere il fenomeno è, pur nella relativa scarsità di testimonianze (o forse proprio per questa), immensa. Anche solo la profondità storica dell'oggetto – che si dipana in un intervallo di tempo che convenzionalmente si svolge per oltre tre secoli dall'avvento al potere di Ottaviano (con varie possibili date che i singoli autori trovano più significative di altre, senza contare le possibili regressioni all'esperienza di Cesare o di Silla, «monarca mancato[2]») alle riforme dioclezianee (con possibili scivolamenti verso l'età dei Severi, una sorta di «autunno del principato[3]», o verso l'età costantiniana, spesso identificata come punto di inizio della periodizzazione successiva[4]) – rende giustizia della difficoltà di trattare unitariamente un assetto istituzionale che conosce al suo interno ciclicità e mutamenti, punti di svolta e tentativi di restaurazione.

Un ulteriore elemento di complessità è senza dubbio dovuto alla ben nota difficoltà di identificare con precisione i contorni giuridici della forma costituzionale del principato e, in particolare, di definire i contenuti (e, per converso, i limiti) dei poteri di competenza del *princeps*. Tale problematica discende da una serie di fattori: innanzitutto, l'originalità del «regime inedito[5]» inaugurato da Cesare Ottaviano Augusto, la cui opera di «ingegneria costituzionale[6]» innestò nel tronco delle radicate istituzioni repubblicane un impianto nella sostanza completamente innovativo, ma non dichiaratamente elusivo dell'ordine giuridico precedente, spacciando anzi per restaurazione (lo *slogan* è quello, celeber-

[2] Carcopino, *Sylla*.

[3] L'allusione è alla fortunata definizione di Huizinga sul Trecento come «Autunno del Medioevo» (Huizinga, *Autunno*). Tra le periodizzazioni che vedono nella fine della dinastia degli imperatori adottivi con Commodo e nell'avvento dei Severi un momento di discontinuità la più celebre è certamente quella di Gibbon, *History*, vi («The first of these periods may be traced from the age of Trajan and the Antonines, when the Roman monarchy, having attained its full strength and maturity, began to verge towards its decline») e 1 («It is the design of this, and of the two succeeding chapters, to describe the prosperous condition of their empire; and afterwards, from the death of Marcus Antoninus, to deduce the most important circumstances of its decline and fall; a revolution which will ever be remembered, and is still felt by the nations of the earth»); cfr. Ferrary, *Périodisation*, 22-24.

[4] Cfr. e.g. Mazzarino, *Impero*, 419 ss.

[5] Schiavone, *Ius*, 276.

[6] L'espressione – coniata, per altri contesti, da Sartori, *Ingegneria* – trova, per il regime augusteo, un vicino precursore nella metafora architettonica già presente in Serrao, *Modello*, 48: «l'edificio è tutto nuovo, anche nella facciata, ma le pietre, i pilastri, le colonne con cui è stato costruito derivano da un precedente splendido edificio, che era stato opera di tanti uomini e di tante età».

rimo, della *res publica restituta*) ciò che – con terminologia anacronistica, ma non per questo arbitraria – è stata definita una «rivoluzione[7]» a tutti gli effetti. Se una delle immagini più celebri della storiografia contemporanea sul mondo romano è quella della «caduta senza rumore[8]» dell'Occidente dell'Impero[9], lo stesso può probabilmente dirsi a proposito della nascita del principato, una forma di governo che conobbe un'instaurazione senza rumore e senza proclami (*rectius*, con una martellante propaganda di generale ripristino dell'ordinamento tradizionale, in un contesto in cui misure che snaturarono vecchie regole repubblicane furono presentate come rimaneggiamenti con esse sostanzialmente compatibili[10], resi necessari in quel preciso momento dallo 'stato di eccezione'[11] delle guerre civili nell'interesse superiore del mantenimento della pace sociale). Il principato nacque come un esperimento in cui l'espansione, ma ancor di più il consolidamento dei poteri straordinari in capo al *princeps*, fu graduale e introdotto secondo modalità impregnate di apparente contingenza, ibridando il modello repubblicano fino a trasformarlo in qualcosa di sostanzialmente nuovo, senza fare *tabula rasa* degli organi previgenti e senza importare in blocco un modello istituzionale corrispondente alle forme autocratiche allora note[12]. Indi la difficoltà adoperare le categorie classiche di πολιτεία: ciò emerge in maniera sufficientemente evidente nelle fonti antiche, che nel tentare di inquadrare il principato registrano varî gradi di oscillazione tra costituzione mista e monarchia[13]. E se è indubbio che il discorso non può svolgersi generalizzando presuntivamente fino al III sec. d.C. le notizie relative all'età di Augusto[14], altrettanto vero è che fu quello il momento in cui le principali trasformazioni alla *forma rei publicae* furono introdotte, e il fatto che da allora in poi le singole prerogative

[7] Syme, *Rivoluzione*, ma v. anche, numerosi decenni prima, Paillard, *Histoire*, 7. Sul tema v. Heuss, *Untergang*.

[8] Momigliano, *Caduta*, 397 ss.

[9] Sulla quale, per alcune note critiche, si v. Licandro, *Occidente*.

[10] Esemplare a tal proposito l'atteggiamento di Velleio Patercolo, espresso dalla formula *prisca illa et antiqua forma rei publicae revocata* (Vell. 2.89.3): v. Grelle, *Antiqua*, spec. 327-332; Licandro, *Documenti*, *passim* e spec. 266-267, 297 ss. (= *Augusto*, 63-64, 94 ss.); Licandro, *Restitutio*, 108 ss. (= *Augusto*, 252 ss.)

[11] Sulla nozione v. l'ormai classico Agamben, *Stato*, 1 ss. con riferimenti alla principale letteratura filosofico-politica precedente. Sulle recenti declinazioni del tema nella storia del diritto romano v. Masi Doria, *Salus* (= *Poteri*, 1-22) e Buongiorno, *Senatus*.

[12] Bleicken, *Prinzipat*, 8 (= *Schriften*, II, 802).

[13] Sul pensiero di Dionigi e Strabone v. Zecchini, *Pensiero*, 79-80, recentissimamente ripreso da Brizzi, *Imperium*, 76-78; per Appiano e Cassio Dione v. Carsana, *Teoria*.

[14] Insiste metodologicamente sul punto Guarino, *Aspetti*, 465.

che nella storiografia di impostazione mommseniana contribuiscono a costituire la *Kaisergewalt* (la «potestà imperiale[15]» o «posizione imperatoria[16]») siano identificate non 'dogmaticamente' mediante il riferimento sintetico a un concetto razionale astratto, ma 'empiricamente' tramite il richiamo analitico dei concreti precedenti storici – i *cuncta principibus solita*[17], che sono *in primis* quelli riconosciuti ad Augusto, come evidente dai riferimenti contenuti nella cd. *lex de imperio Vespasiani*, con l'unica eccezione della cd. quinta clausola[18] – è sintomatico della durevolezza delle conseguenze, delle ambiguità e dei silenzi sottesi alla svolta augustea.

Le moderne incertezze ricostruttive inerenti alla qualificazione giuridica del ruolo del *princeps* all'interno della *res publica* – al punto che, a margine della tradizionale qualificazione come organo e magistrato della *res publica* proposta da Mommsen, si è addirittura parlato di una qual certa 'alterità' del principe a essa, secondo la celebre idea del «protettorato interno» elaborata da Arangio-Ruiz[19] – sono senz'altro aggravate (e giustificate) dall'impossibilità di disporre di fonti giurisprudenziali sul tema per i primi cruciali decenni del principato, lacuna che è stata variamente interpretata come espressione del fatto che «il *ius* […] era intrinsecamente diritto 'privato', non 'pubblico'[20]» o come una ritrosia dettata dalla fluidità della situazione e dal gioco di simulazioni con cui essa progrediva[21]. Solo un'eco lontana ci è giunta del pensiero dei

[15] Così rende il termine Bonfante nella sua traduzione di Mommsen, *Disegno*, *passim* (e.g. 232).

[16] Marotta, *Esercizio*, *passim* (e.g. 187-188).

[17] Tac. *hist.* 4.3.3.

[18] Si tratta della clausola relativa all'estensione del pomerio: *CIL* VI 930 + 31207 [=*ILS* 244] *Utique ei fines pomerii proferre, promovere, cum ex re publica censebit esse, liceat, ita uti licuit Ti. Claudio Caesari Aug(usto) Germanico*. In generale sulla cd. *lex de imperio Vespasiani* v. Capogrossi Colognesi, Tassi Scandone, *Lex*.

[19] Arangio-Ruiz, *Storia*, 215, ripresa da Frezza, *Corso*^{2}, 310; i termini del dibattito storiografico in Marotta, *Esercizio*, 30-31, che qualifica la locuzione come «un ossimoro […] probabilmente […] esemplificativo piuttosto che definitorio» (similmente, di «tesi […] immaginifica» parla Vincenti, *Costituzione*, 88 ss., e di «elegante […] quanto artificiale tesi» Licandro, *Documenti*, 238 (= *Augusto*, 5).

[20] Schiavone, *Ius*, 277.

[21] È la visione di Guizzi, *Principato*, 24-26: nel contesto di questa fase di transizione, per i giuristi filorepubblicani, non definire le innovazioni sarebbe equivalso a non riconoscerle, e dunque a lasciare la porta aperta a una reale restaurazione repubblicana, che forse poté all'epoca sembrare possibile, mentre per i giuristi più vicini al regime, come Capitone, l'intento sarebbe stato quello di non svelare apertamente quanto inesorabilmente stava accadendo, al punto di ritenere preferibile scrivere in piena età augustea un'opera sul diritto pubblico repubblicano, i perduti *Coniectanea*, rispetto alla quale si v. la famosa definizione di Schulz, *History*, 138: «Capito's work was certainly

prudentes della generazione di Servio e Labeone sulle trasformazioni istituzionali in atto[22], con il risultato che le reticenze dei giuristi si affiancano alle già accennate difficoltà di inquadramento incontrate dalla coeva filosofia politica. Un assordante silenzio della letteratura tecnica, ben sintetizzato dalle parole di Aldo Schiavone: «La pensée historique aux temps du Principat – Tacite compris – ne produisit plus aucune nouveauté authentique en termes de théorie politique, et la pensée juridique de l'époque s'enferma à son tour aux confins du droit privé, qu'elle franchit uniquement pour essayer d'imposer (non sans succès) un voile de légalité sur les pratiques administratives et gouvernementales d'un empire sans limites. Comme si la force conceptuelle de la culture politique et juridique romaine s'était entièrement concentrée dans la construction et dans la gestion de l'empire, plutôt que dans sa théorisation[23]».

Oltre all'aspetto intrinseco della questione storiografica dell'identificazione dei contorni della *Kaisergewalt*, per altro verso è la stessa opposizione tra repubblica, principato e dominato – che contraddistingue, almeno da Mommsen in poi, l'approccio della romanistica nei confronti delle periodizzazioni delle forme costituzionali di Roma – a richiamare in causa il problema dei confini del potere imperiale. La crisi della repubblica si ricollega all'accentramento delle potestà pubbliche, le quali dalle mani dell'aristocrazia (prima il patriziato, poi la *nobilitas* patrizio-plebea), che aveva espresso i magistrati a partire dal 509 a.C., passano gradualmente a una ristretta cerchia di singoli e infine a un solo uomo, il cui ruolo di protagonista istituzionale non è mai stato seriamente messo in discussione né dai contemporanei né dalla ricerca storiografica posteriore. La differenza di base tra principato e dominato, a sua volta, è normalmente identificata con un ulteriore consolidamento del ruolo del titolare dell'*imperium* come figura centrale del sistema politico, legislativo, amministrativo e giudiziario dell'ordinamento. Dunque, se si volesse guardare alla periodizzazione in esame in termini unidimensionali, e cioè prendendo come unico parametro l'estensione dei poteri della figura di vertice rispetto agli altri organi pubblici, essa esprimerebbe sostanzialmente un progressivo scivolamento da una costituzione in cui l'organo sommitale dell'autorità costituita esercitava le proprie funzioni entro limiti molto chiari e stringenti ed era integrato

nothing but an exposition of republican constitutional law, an epilogue, not a prologue, destined soon to interest none but historians and antiquaries». Più recentemente sui *coniectanea* v. Roncati, *Coniectanea*, 271 ss.

22 Schiavone, *Ius*, 263-274 e 301-326.

23 Schiavone, *Costituzionalismo*, 785.

in un sistema di gestione condivisa della cosa pubblica, a una in cui tale organo sommitale finì per rappresentare a tutti gli effetti il titolare unico dell'amministrazione della cosa pubblica. In quest'ottica, il principato rappresenterebbe un momento costituzionale intermedio di tale processo, e strutturalmente dovrebbe presentare caratteristiche ibride, che nella contrapposizione tra i due poli dovrebbe per logica tradursi in una forma di potere 'limitato', in quanto esercitato in condivisione con altri organi pubblici. E sebbene sia indubbio che schematizzare in termini estremi i profili dell'evoluzione costituzionale della *res publica Romana* comporti un grado molto elevato di semplificazione, e per quanto in tempi recenti si sia da più voci invitato, non senza fondamento, a superare la rigidità di queste categorie storiografiche (per esempio ripensando o sfumando la contrapposizione tra principato e dominato[24]), i lineamenti generali di quest'evoluzione a tappe rimangono in buona sostanza accettati.

Quanto sinora a titolo esemplificativo accennato dà la misura della complessità e della centralità della questione dei limiti alla potestà dell'imperatore nel contesto del discorso storico-giuridico. Il presente contributo, dovendo tenere conto degli altri 'limiti' qui rilevanti (e in particolare quelli inerenti al suo formato di pubblicazione), tenterà unicamente di tratteggiare sommariamente qualche spunto a partire dal quale il tema può essere affrontato, pur nella consapevolezza di non poter offrire il giusto risalto al pensiero dei tanti e autorevolissimi studiosi intervenuti in questo dibattito.

2. *(segue) Il problema del contropotere*

Semplificando all'osso la questione dei limiti della *Kaisergewalt* sotto il principato, essa può essere ridotta a una singola, ineludibile domanda. Se, pur con tutte le problematiche di ricostruzione storica e di interpretazione giuridica, è indubbio che il *princeps* divenne il principale depositario ed esecutore del potere, è possibile configurare all'interno dell'ordinamento uno o più contropoteri in grado di restringerne legittimamente l'arbitrio? L'interrogativo, così posto, ne implica e al tempo stesso assorbe numerosi altri, come quello della soggezione del principe al diritto (cd. *solutio legibus*[25]), a sua volta collegato, nei suoi contenuti, a quello dell'esistenza di 'diritti fondamentali', e nel suo aspetto genetico a quello della legittimità. Sono tutti, evidentemen-

[24] Bleicken, *Dominat*, 839-842 (= *Schriften* II, 27-30). In senso conforme Marotta, *Esercizio*, 189 nt. 35.

[25] In tema recentemente v. Evangelisti, *Principato*.

te, temi centrali del costituzionalismo moderno e dello stato di diritto, che declinano in base a una concezione contemporanea l'oggetto 'limiti del potere imperiale'. Dato il protocollo di indagine, è inevitabile che le risposte che si andrà ad abbozzare si muovono secondo un piano di analisi distinto da quello inerente al pensiero politico, giuridico o filosofico antico, cui si è accennato *supra* nel richiamare i temi della costituzione mista e della monarchia nell'elaborazione teorica del I sec. a.C. – III sec. d.C. In questo senso, le osservazioni che seguono sono più da leggersi come il germe di una ricerca sul costituzionalismo applicato a Roma antica (e, peraltro, solo per sommi capi e per una sua fase), piuttosto che sul costituzionalismo di Roma antica: benché con chi abbia intrapreso quest'ultima strada si convenga in merito all'utilità (e, per certi versi, anche a una certa inevitabilità) di un confronto tra realtà antiche e nomi (e, di conseguenza, concetti) moderni[26], appare imprescindibile la necessità di chiarire che l'intenzione è quella di una comparazione *a posteriori*, mirata a valorizzare le cesure non meno che le continuità, le descrizioni più che le attualizzazioni[27]. In questo quadro, i termini 'costituzione' e i suoi derivati sono da intendere – conformemente a quanto si è già da tempo precisato in dottrina – in senso funzionale-strutturale[28].

Il motivo per cui, nel presente discorso, si ritiene che il nodo centrale sia quello dell'esistenza di un 'contropotere legittimo' deriva dall'adesione al seguente assunto: l'eventuale esistenza di norme o principî limitativi della *Kaisergewalt* non sarebbe per sé sufficiente in assenza di uno o più organi che possano, in conformità con l'ordinamento, procedere ad accertarne la violazione, pronunciare una sanzione e portarla a esecuzione[29]. Ciò, si badi, a prescindere dalla questione dell'esistenza di norme gerarchicamente sovraordinate e/o dotate di maggior rigidità (ovvero di un procedimento aggravato per la loro modifica), tema che non si riterrà qui di dover indagare frontalmente, presumendo che il fe-

[26] Pani, *Costituzionalismo*, viii: «il problema del confronto antico/moderno si complica per una questione già squisitamente terminologica, perché non è chiaro quali termini politico-istituzionali potremmo mai usare per il mondo antico, se pressoché tutti, chi più chi meno, sono coinvolti in storie secolari di concettualizzazioni, e neppure ne veniamo a capo se operiamo una distinzione fra la 'cosa' e il 'nome', il fatto e la concettualizzazione, e cerchiamo poi di misurarne le relazioni. L'esito mi pare che possa essere paralizzante per la ricerca, che rischia di chiudersi nei suoi paradigmi consolidati».

[27] V. già sul punto i rilievi di Santini, *Costituzionalismo*, spec. 166, e Cascione, *Costituzionalismo*.

[28] Cerami, *Potere*, 57-60; Mannino, *Sovranità*, 586-589.

[29] Il «punto debole» del «costituzionalismo di Roma» repubblicana: Pani, *Costituzionalismo*, 85 e 174.

nomeno delle costituzioni rigide prenda avvio nel XX secolo inoltrato e che le fonti del diritto pubblico romano non fossero strutturate, almeno fino alla fine dell'assetto repubblicano, secondo uno schema gerarchico in senso tecnico, salvo che per alcuni principî istituzionali (come l'annualità e la collegialità delle magistrature ordinarie[30]) che comunque perdono l'originario rilievo 'costituzionale' con l'avvento del principato, essendo da verificare se e quali nuovi principî quest'ultima *forma rei publicae* possa aver portato. Anche la problematica della possibile supremazia del diritto augurale sul diritto 'laico' resta fuori dal presente discorso sul principato, essendo connaturata allo stesso titolo di *augustus* riconosciuto al *princeps* l'idea che – per così dire – tutti gli *auguria* sono uguali, ma alcuni *auguria* sono più uguali degli altri.

Queste le minime ma indispensabili premesse che si cercherà di séguito di applicare a questa sommaria rassegna, che si soffermerà essenzialmente su un singolo filone: la configurabilità, in capo al senato, di un contropotere legittimamente opponibile al potere del principe.

3. *Quale diarchia?*

La teoria della «rivoluzione giuridicamente permanente» e del governo diarchico pone il senato come principale contrappeso ai poteri del principe. Nelle parole dello *Staatsrecht* mommseniano, l'assise dei *patres* rimane, durante il principato, «il formale titolare della sovranità statale», e nel commentare il ruolo di (inter-)reggenza assunto dal senato nei principali momenti di crisi nella successione imperiale, si afferma che «non è lecito sottovalutare nella loro pregnanza queste restaurazioni della repubblica, per quanto effimere[31]». Nel passaggio dalla repubblica al principato, del resto, i *patres conscripti* consolidarono le proprie competenze legislative e ne acquisirono di giudiziarie, in virtù di quella progressiva sostituzione dell'assemblea senatoria all'assemblea popolare che rappresenta uno dei capisaldi della costruzione di Mommsen. Nel discutere della dialettica tra imperatore e senato, egli osserva che «comprensibilmente non ci si preoccupa di esplicitare il coordinamento tra i due sommi poteri, il regime duplice della persona ‹dell'imperatore› e del collegio ‹senatorio› […] laddove si dà espressione all'accostamento di imperatore e senato, esso si mostra come diarchia[32]».

[30] Si rinvia qui all'analisi di Lundgreen, *Regelkonflikten*, *passim*, spec. 259-262.

[31] Mommsen, *Staatsrecht* III.2, 1253 nt. 2: «Diese Restaurationen der Republik, ephemer wie sie waren, dürfen in ihrer Bedeutung nicht unterschätzt werden».

[32] Mommsen, *Staatsrecht* III.2, 1259: «Begreiflicher Weise war man nicht bemüht die Coordinirung der beiden höchsten Gewalten, das Doppelregiment der Person und der Corporation dem Publicum allzusehr zu verdeutlichen […] Wo aber dem Neben-

La diarchia dello *Staatsrecht* è, però, diseguale: non senza una sensibile influenza dello statual-legalismo hegeliano sotteso alla sua teoria e sistematica politica, funzionalmente inserita nel coevo dibattito ideologico tedesco, del magistrato come incarnazione di un *imperium* unico e indivisibile[33], Mommsen ha cura di evidenziare quelle fonti documentarie e numismatiche che danno conto di un'onnipresenza del principe e di una subalternità del senato (quest'ultimo sempre posposto nelle menzioni congiunte dei due organi), con il potere imperiale superiore a quello senatorio negli àmbiti di competenza concorrente[34]. Al profilo 'esterno' dei rapporti tra *princeps* e *senatus* va poi sommato quello 'interno', derivante e dalla qualifica di *princeps senatus* riconosciuta all'imperatore, cui consegue un ulteriore grado di interferenza nell'attività di governo condotta dal senato, e dal potere di modificarne la composizione, direttamente tramite l'*adlectio* e indirettamente tramite l'ingerenza nei suffragi. Di fronte a questo scenario, si è affermato che il senato, «nonostante i sinceri e reiterati sforzi degli imperatori di chiamarlo a un'effettiva e stabile collaborazione negli affari di stato, finì col perdere ben presto ogni capacità di esprimere liberamente la propria opinione, trasformandosi in un semplice portavoce della volontà imperiale […] le proposte di legge presentate dal principe o dalle sue persone di fiducia venivano accettate il più delle volte senza essere seriamente discusse[35]». Alla luce di questi presupposti ci si deve chiedere se, quanto e quale spazio residuasse in capo ai *patres* per restringere l'esercizio del potere imperiale. Dovendo condensare in poche battute una questione di tale complessità, ci si contenterà di evidenziare una ridotta selezione di episodi tràditi dalle fonti.

Si prenda, per esempio, il seguente passo della vita di Tiberio di Svetonio:

Suet. *Tib*. 30-31

30 *Quin etiam speciem libertatis quandam induxit conseruatis senatui ac magistratibus et maiestate pristina et potestate. Neque tam paruum quicquam neque tam magnum publici priuati que negotii fuit, de quo non ad Patres Conscriptos referretur: de uectigalibus ac monopoliis, de extruendis reficiendis ue operibus, etiam de legendo uel exauctorando milite ac legionum et auxiliorum discriptione, denique quibus imperium prorogari aut extraordinaria bella*

einanderstehen von Kaiser und Senat Ausdruck gegeben wird, erscheint dasselbe als Dyarchie».

33 Cfr. Heuss, *Mommsen*, *passim* (spec. 44-57 per quel che riguarda lo *Staatsrecht*); Venturini, *Assetti*, 1625-1626 (= *Scritti* I, 6); Nippel, *Structure*, 39-48.

34 Mommsen, *Staatsrecht* III.2, 1260-1262.

35 Kunkel, *Linee*, 73-74.

mandari, quid et qua forma regum litteris rescribi placeret … 31 *Quaedam aduersus sententiam suam decerni ne questus quidem est* […] *Cum senatus consultum per discessionem forte fieret, transeuntem eum in alteram partem, in qua pauciores erant, secutus est nemo etc*.[36].

Nella rappresentazione di Svetonio, sostanzialmente coincidente con quella di Cassio Dione[37], la prima fase del principato di Tiberio rappresenta un momento di ripristino[38] dell'originario potere degli organi re-

[36] «30 Introdusse anzi una certa parvenza di libertà, conservando al senato e ai magistrati l'antica maestà e gli antichi poteri, né vi fu alcun affare pubblico e privato né sì piccolo né sì grande di cui non rendesse conto al senato: le imposte e gli appalti, la costruzione o la restaurazione degli edifici, le leve e i congedi delle milizie, la distribuzione delle legioni e degli ausiliarii; e infine a chi si dovesse prorogare un comando militare e a chi affidare le guerre straordinarie, e che cosa e in quali termini si dovesse rispondere alle lettere dei re […] *31* Non si lamentò neppure che alcune questioni fossero state risolte contro il suo avviso […] Durante una votazione senatoria che si faceva per divisione egli passò dalla parte ov'erano in minor numero, e nessuno lo seguì…» (trad. Vitali, *Vite*, 234-236).

[37] Dio 57.7.2-5: 2 Αὐτὸς μὲν καθ' ἑαυτὸν ἤτι ἢ οὐδὲν ἔπραττε, πάντα δὲ δὴ καὶ τὰ σμικρότατα ἔς τε τὴν γερουσίαν ἐσέφερε καὶ ἐκείνῃ ἐκοίνου […] 3 Καὶ ἔς γε τὸ μέσον τὴν ἑαυτοῦ γνώμην τιθεὶς οὐχ ὅπως ἀντειπεῖν αὐτῇ παντί τῳ παρρησίαν ἔνεμεν, ἀλλὰ καὶ τἀναντία οἱ ἔστιν ὅτε ψηφιζομένων τινῶν ἔφερε. Καὶ γὰρ αὐτὸς ψῆφον πολλάκις ἐδίδου […] 4 ἐκεῖνος δὲ ἔστι μὲν ὅτε ἐσιώπα, ἔστι δ' ὅτε καὶ πρῶτος ἢ καὶ μετ' ἄλλους τινὰς ἢ καὶ τελευταῖος τὰ μὲν ἄντικρυς ἀπεφαίνετο, τὰ δὲ δὴ πλείω, ἵνα δὴ μὴ δοκῇ τὴν παρρησίαν αὐτῶν ἀφαιρεῖσθαι, ἔλεγεν ὅτι εἰ γνώμην ἐποιούμην, τὰ καὶ τὰ ἂν ἀπεδειξάμην. 5 Καὶ ἦν μὲν καὶ τοῦτο τὴν ἴσην τῷ ἑτέρῳ ἰσχὺν ἔχον, οὐ μέντοι καὶ ἐκωλύοντο οἱ λοιποὶ ὑπ' αὐτοῦ τὰ δοκοῦντά σφισι λέγειν, ἀλλὰ καὶ πολλάκις ὁ μὲν τὸ ἐγίγνωσκεν, οἱ δὲ μετ' αὐτὸν ἕτερόν τι ἀνθῃροῦντο, καὶ ἔστιν ὅτε καὶ ἐπεκράτουν· καὶ οὐδενὶ μέντοι παρὰ τοῦτο ὀργὴν εἶχεν. («*2* Egli non prendeva quasi mai decisioni sulla base della sua sola responsabilità, ma portava tutte le questioni, anche le meno importanti, davanti al senato e le sottoponeva a questa assemblea… *3* Dopo aver rivelato la sua posizione, non solo concedeva a chiunque piena libertà di metterla in discussione, ma addirittura in certi casi in cui alcuni avevano votato contrariamente a lui accettava il loro voto, dato che anch'egli, appunto, spesso forniva il suo suffragio… *4* Tiberio, invece, talora rimaneva in silenzio, talora palesava la sua opinione per primo, oppure dopo altri, o anche per ultimo: in alcuni casi parlava direttamente, ma per lo più, per non dare l'impressione di privarli della libertà di esprimersi, diceva: "Se io fornissi il mio parere, è come se suggerissi questa o quella posizione". *5* Questa procedura aveva lo stesso valore dell'altra, ma non per questo ai rimanenti veniva impedito di pronunciare la propria opinione: anzi, spesso Tiberio rendeva nota una posizione, mentre quelli che si esprimevano dopo di lui ne preferivano una diversa, e in alcuni casi riuscivano anche a prevalere; ciò nonostante non mostrava risentimento nei riguardi di nessuno», trad. Stroppa, *Storia* 6, 47-49). Su questo modo di procedere di Tiberio nel corso delle udienze senatorie v. Bonnefond-Coudry, *Princeps*, 239-240 (= Coudry, *Treize*, 241-242).

[38] L'affermazione del rispetto della *pristina potestas et maiestas* è singolare, nella misura in cui sembra suggerire un 'ritorno' a uno stato precedente all'età di Augusto, benché, proprio a proposito di quest'ultimo, Suet. *Aug.* 35.1 e 4-5 affermi: 1 *Senatorum*

pubblicani, e in particolare del senato, rappresentato come attivamente coinvolto nell'amministrazione delle principali funzioni pubbliche, con compiti non solo tecnici, ma anche prevalentemente politici (campagne militari, nomine dei comandanti, relazioni internazionali). La notizia di principale interesse, tuttavia, è quella per cui, in un numero imprecisato di casi, sarebbero stati adottati senatoconsulti che si ponevano in contrasto con le linee perseguite dal principe, senza che ciò fosse considerato lesivo delle sue prerogative costituzionali.

All'età tiberiana si riferisce anche un celebre quanto discusso brano dell'*Apologeticum* di Tertulliano:

Tert. *apol*. 5.1–2

1 *Ut de origine aliquid retractemus eiusmodi legum, vetus erat decretum, ne qui deus ab imperatore consecraretur, nisi a senatu probatus* […] 2 *Tiberius ergo, cuius tempore nomen Christianum in saeculum intravit, annuntiata sibi ex Syria Palaestina, quae illic veritatem istius diuinitatis revelaverant, detulit ad senatum cum praerogativa suffragii sui. Senatus, quia non ipse probauerat, respuit; Caesar in sententia mansit, comminatus periculum accusatoribus Christianorum*[39].

affluentem numerum […] *ad modum pristinum et splendorem redegit…* 4 […] *sibi que instituit consilia sortiri semenstria, cum quibus de negotiis ad frequentem senatum referendis ante tractare*. 5 *Sententias de maiore negotio non more atque ordine sed prout libuisset perrogabat, ut perinde quisque animum intenderet ac si censendum magis quam adsentiendum esset* («*1* I senatori […] Augusto li ricondusse al numero e allo splendore pristini […] *4* […] usò sorteggiare ogni sei mesi un certo numero di consiglieri di quell'ordine, con cui trattava in precedenza gli affari che poi venivano discussi in seduta plenaria. *5* Nelle questioni di maggiore importanza non chiedeva i pareri secondo la tradizione o l'ordine, ma a suo piacimento, affinché tutti prestassero sempre la massima attenzione, come coloro che si sono riuniti più per decidere che per approvare», trad. Vitali, *Vite*, 107-108). Una notizia sostanzialmente coincidente è riportata da Dio 55.34.1: «[…] μέντοι καὶ ἐν τοῖς πρώτοις ἀλλ' ἐν τοῖς ὑστάτοις ἀπεφαίνετο, ὅπως ἰδιοβουλεῖν ἅπασιν ἐξείη καὶ μηδεὶς αὐτῶν τῆς ἑαυτοῦ γνώμης ὡς καὶ ἀνάγκην τινὰ συμφρονῆσαι οἱ ἔχων ἐξίσταιτο κτλ.» («tuttavia [Augusto] era solito rivelare il suo parere [non] tra i primi, ma tra gli ultimi, per consentire a tutti di formulare una propria opinione e per evitare che qualcuno di loro cambiasse il suo proposito, come se fosse indotto da qualche obbligo ad essere in accordo con il principe ecc.», trad. Stroppa, *Storia* 5, 475). Come si è appena notato (nt. 31), secondo il racconto di Cassio Dione anche questa prassi augustea sarebbe stata ripresa da Tiberio.

[39] «*1* Per risalire alle origini delle leggi di tal genere, v'era un antico decreto, che non consentiva all'imperatore di consacrare una divinità senza l'approvazione del senato […] *2* Perciò Tiberio, ai tempi del quale il nome di cristiano fece il proprio ingresso nel mondo, sottopose al senato le notizie ricevute dalla Siria Palestina, e che gli rivelavano essersi colà diffusa cotesta divinità, e manifestò il proprio avviso favorevole. Il senato, poiché non aveva indagato per proprio conto, fu di opposto parere. L'imperatore

La vicenda narrata da Tertulliano si collocherebbe attorno al 35 d.C., quando a Tiberio sarebbe giunta dalla Giudea notizia di un nuovo culto sorto a margine dell'Ebraismo, quello dei Cristiani; secondo la narrazione di Eusebio, che inserisce nella sua *Storia ecclesiastica* una *versio Graeca* del brano dell'*Apologeticum*[40], il principe sarebbe stato ragguagliato su tali fatti da Ponzio Pilato, il quale, adempiendo ai suoi uffici di governatore, avrebbe fatto rapporto all'imperatore sulle credenze diffusesi presso la popolazione locale in séguito alla circolazione delle prime voci sulla resurrezione e su altri miracoli attribuiti a Gesù[41]. Ricevute tali informazioni, Tiberio avrebbe investito della questione il Senato, che in accordo a un *vetus decretum* avrebbe avuto la competenza a deliberare in merito all'ammissione della neonata fede nel novero delle attività religiose autorizzate dalla *respublica*. Malgrado il parere contrario del principe, l'assemblea dei *patres conscripti* si sarebbe pronunciata contro l'ammissibilità del Cristo all'interno del *pantheon* delle divinità venerabili sotto l'impero dei Romani; la proposta del *prenceps* sarebbe stata respinta per ragioni procedurali, perché la mozione avrebbe dovuto essere presentata sulla base di una conoscenza diretta dell'esistenza di un culto, presupposto che nel caso di specie non sarebbe stato ravvisabile, dal momento che Tiberio avrebbe proposto all'approvazione del Senato una religione della cui esistenza aveva appreso soltanto *de relato*.

Il dibattito sulla veridicità del racconto, come noto, ha visto riversarsi fiumi di inchiostro, *querelle* che non sembrerebbe essersi sopita dopo la riscoperta di un frammento attribuito a Porfirio che, seppur non esplicitamente, potrebbe richiamare gli stessi fatti narrati da Tertulliano[42]. In questa sede, ciò che rileva è osservare come la testimonianza riportata dall'apologeta, curiosamente, collimerebbe con il dato narrato da Svetonio, per cui sotto il principato di Tiberio sarebbe più volte accaduto che l'assise senatoria facesse libero uso delle proprie prerogative istituzionali, assumendo scelte autonome e confliggenti con le

rimase del proprio parere, e minacciò di morte i persecutori dei Cristiani» (trad. Rusca, *Apologia*, 97).

40 Euseb. *HE* 2.2.4-6.

41 Euseb. *HE* 2.2.1: Καὶ δὴ τῆς παραδόξου τοῦ σωτῆρος ἡμῶν ἀναστάσεώς τε καὶ εἰς οὐρανοὺς ἀναλήψεως τοῖς πλείστοις ἤδη περιβοήτου καθεστώσης, παλαιοῦ κεκρατηκότος ἔθους τοῖς τῶν ἐθνῶν ἄρχουσι τὰ παρὰ σφίσιν καινοτομούμενα τῷ τὴν βασίλειον ἀρχὴν ἐπικρατοῦντι σημαίνειν, ὡς ἂν μηδὲν αὐτὸν διαδιδράσκοι τῶν γινομένων, τὰ περὶ τῆς ἐκ νεκρῶν ἀναστάσεως τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ εἰς πάντας ἤδη καθ' ὅλης Παλαιστίνης βεβοημένα Πιλᾶτος Τιβερίῳ βασιλεῖ κοινοῦται, τάς τε ἄλλας αὐτοῦ πυθόμενος τεραστίας καὶ ὡς ὅτι μετὰ θάνατον ἐκ νεκρῶν ἀναστὰς ἤδη θεὸς εἶναι παρὰ τοῖς πολλοῖς πεπίστευτο.

42 Per un ragguaglio minimo sul dibattito v. Sordi, Ramelli, *Senatoconsulto*.

politiche proposte dal *princeps*. L'interesse del caso di specie, peraltro, si rivela ancor più interessante se ci si sofferma sulle ragioni che il senato avrebbe addotto nel bocciare la *relatio* tiberiana: la decisione dei *patres*, infatti, sarebbe motivata dal fatto che *ipse non probaverat*, argomento che parrebbe rinviare – più che a questioni politico-religiose di merito – alla violazione di norme procedurali, cui il principe non si sarebbe conformato (essendosi limitato a richiedere il riconoscimento della divinità di Gesù senza aver personalmente svolto gli accertamenti a tal fine prescritti), suscitando la sanzione da parte dell'organo senatorio. Con riguardo al fatto che la questione sarebbe stata portata all'attenzione del senato da Tiberio, ciò sarebbe in accordo con la sua tendenza – riscontrabile dall'analisi degli episodi in cui Tacito riferisce della partecipazione di tale principe alle sedute senatorie – a introdurre personalmente, come *pontifex maximus*, le questioni di carattere religioso; sarebbe però, questo, l'unico caso noto in cui, il successore di Augusto avrebbe accettato un dissenso da parte dei *patres* in tema di culto[43]. Accettando come storicamente attendibile la notizia relativa a tale episodio, si avrebbe un elemento per sostenere che, almeno fino al IV decennio d.C., si registrino tracce dell'esercizio di un contropotere legittimo nei confronti della *potestas* imperatoria, sia perché sarebbe ancora stata effettivamente applicata una potestà costituzionale senatoria (la competenza in materia di culti ammessi nella *respublica*[44]), sia

[43] Sull'attitudine di Tiberio nei *SC* di argomento religioso v. Bonnefond-Coudry, *Princeps*, 242-243 (= Coudry, *Treize*, 244).

[44] La competenza del senato in materia religiosa trova innumerevoli riscontri, a tutti i livelli delle fonti, dall'età repubblicana al principato. Per usare le parole di John Scheid: «Lorsqu'une divinité inconnue se manifestait à l'improviste, même pour aider les Romains, comme le fameux Aius Locutius au iv^{e} siècle av. J.-C. (Liv. 5.32; 5.50; 5.52; Cicéron, De la Divination 1, 101), son épiphanie devait être acceptée par les instances publiques; elle devait en quelque sorte bénéficier de la majorité au sénat» (Scheid, *Religion*, 124-125). Per quanto riguarda le fonti, oltre a quelle menzionate da Scheid, si vedano a titolo esemplificativo: nella tradizione storiografica, Liv. 39.16.7: *Hac vos religione innumerabilia decreta pontificum, senatus consulta, haruspicum denique responsa liberant* («Innumerevoli decreti dei pontefici, senatoconsulti e responsi degli aruspici vi liberano da queste prescrizioni religiose»); nella giurisprudenza romana Gai. *inst.* 2.5: *Sed sacrum quidem hoc solum existimatur, quod ex auctoritate populi Romani consecratum est, veluti lege de ea re lata aut senatus consulto facto* («Ma appunto si reputa sacro soltanto ciò che sia stato consacrato con l'autorizzazione del popolo romano, per esempio essendo stata introdotta una legge o emesso un senatoconsulto in merito a ciò») e il più tardo passo Ulp. *reg.* 22.6: *Deos heredes instituere non possumus praeter eos, quos senatus consulto constitutionibus principum instituere concessum est etc*. («Non possiamo istituire eredi dèi diversi da quelli che per senatoconsulto o costituzione imperiale è stato concesso di istituire… »); a livello epigrafico v. e.g. la notissima tavola di Tiriolo contenente un *SC de Bacchanalibus* (*CIL* X 104

perché i *patres* avrebbero efficacemente vigilato sul rispetto di norme dalla cui osservanza evidentemente il principe non risultava dispensato. Tutto questo, appunto, si potrebbe sostenere se si accettasse la storicità dell'evento in questione, il che imporrebbe una complessiva rivalutazione critica delle fonti, la quale esulerebbe palesemente dall'oggetto di questo saggio: al più, si può sottolineare come una maggior considerazione dei profili storico-giuridici rilevanti potrebbe forse contribuire a fondare su più solide basi il dibattito storiografico sulla veridicità della notizia.

Per quanto riguarda l'età di Claudio, come già da altri accortamente notato[45], il più significativo esempio di opposizione condotta con successo dal senato nei confronti della linea di governo perseguita dal principe va individuato nel cd. *SC de iure adipiscendorum in urbe honorum Aeduis dando*, databile tra il gennaio e l'ottobre del 48 d.C. Dal confronto tra la celeberrima Tavola di Lione[46] e il resoconto fornito da Tacito[47] si ricava, infatti, una discrasia di non poco conto, dal momento che la dottissima *oratio principis* perorava l'eleggibilità al senato dei Galli in generale, mentre i *patres* avrebbero decretato la possibilità di conseguire il laticlavio limitatamente ai soli Edui, in quanto legati a Roma da un legame di *fraternitas*, radicata su un'antica alleanza e confortata da una certa prossimità etnica. L'*overrule* del senato sulla *relatio* dell'imperatore trova, in un certo senso, una sponda in un'altra orazione di Claudio, probabilmente di poco precedente e nota anch'essa per tradizione archeologica. Nelle ultime linee del testo vergato sul *recto* del papiro *BGU* II 611[48] il principe e console designato esorta i

= *ILS* I 18 = *FIRA*² I 30), sulla quale v. recentemente Gallo, *Documentazione*, e Ead., *Normenpluralität*. Per quanto specificamente riguarda senato e culti in età tiberiana v. Tac. *ann.* 2.85.1 e 4: 1 *Eodem anno gravibus senatus decretis* […] 4 *Actum et de sacris Aegyptiis Iudaicis que pellendis, factumque patrum consultum, ut quattuor milia libertini generis ea superstitione infecta, quis idonea aetas, in insulam Sardiniam veherentur, coercendis illic latrociniis et, si ob gravitatem caeli interissent, vile damnum; ceteri cederent Italia, nisi certam ante diem profanos ritus exuissent* («*1* Nello stesso anno ‹19 d.C.›, pesanti decreti del senato […] *4* Si deliberò pure di bandire i culti degli Egiziani e dei Giudei; e un senatoconsulto ordinò che quattromila uomini, appartenenti alla classe dei liberti, invischiati in tali superstizioni e in età valida, fossero confinati nell'isola di Sardegna, per reprimervi il brigantaggio. Poco danno se vi morivano per il clima insalubre. Tutti gli altri dovevano andarsene dall'Italia, a meno che abiurassero i loro empi culti prima di una data fissata», trad. Oddone, *Annali*, 183-184.) Sulle competenze del senato in materia religiosa in età repubblicana v. anche Gallo, *Sacra*.

45 Buongiorno, *Claudianis*, 56 e 270-271.

46 *CIL* XIII 1668 = *ILS* 212 = *FIRA*² I 43.

47 Tac. *ann.* 24-25.1.

48 *BGU* II 611 *recto* col. III ll. 10-22 (= *FIRA*² I 44 =*ChLA* X 418; TM 66432): [10] Haec p(atres) c(onscripti) si vobis placent statim signif[icate] |[11] simpl[i]citer et ex

patres conscripti a prendere attivamente posizione sulla proposta di senatoconsulto da lui avanzata (in tema di abbassamento dell'età minima dei giudici, di durata dei processi e di desistenza dall'accusa nei giudizi criminali celebrati secondo l'*ordo iudiciorum publicorum*), invitandoli ad approvarla laddove effettivamente concordi, o, in caso contrario, a rigettarla, avanzando un diverso progetto di delibera sui medesimi temi o richiedendo di rinviare la votazione ad altra seduta, al fine di riservarsi un più ampio margine di riflessione[49].

Un'altra ben nota vicenda, in cui le fonti a nostra disposizione delineerebbero un rilevante ruolo del senato nel ridimensionare, attraverso il legittimo esercizio delle proprie funzioni costituzionali e l'attuazione di un proprio indirizzo politico, la discrezionalità del potere del principe, è quella dell'opposizione espressa dal collegio dei *patres* nei confronti di una riforma tributaria progettata da Nerone. La fonte principale di questa notizia è Tacito:

Tac. *ann.* 13.50-51: 50.1 *Eodem anno crebris populi flagitationibus, immodestiam publicanorum arguentis, dubitavit Nero, an cuncta vectigalia omitti iuberet idque pulcherrimum donum generi mortalium daret.* 2 *Sed impetum eius, multum prius laudata magnitudine animi, attinuere senatores*[50]*, dissolutionem imperii docendo, si fructus, quibus res publica sustineretur, deminuerentur: quippe sublatis portoriis sequens, ut tributorum abolitio expostularetur.* 3 *Plerasque vectigalium societates a consulibus et tribunis plebis constitutas acri etiam tum populi Romani libertate; reliqua mox ita provisa, ut ratio quaestuum et necessitas erogationum inter se congruere. temperandas plane publicanorum cupidines, ne per tot annos sine querela tolerata novis acerbitatibus ad invidiam verterent*. 51.1 *Ergo edixit princeps, ut leges cuiusque publici, occultae ad id tempus, proscriberentur: omissas petitiones non ultra annum resumerent; Romae praetor, per provincias qui pro praetore aut consule essent iura adversus publicanos extra ordinem redderent: militibus immuni-*

anim[i vestri] seṇtenṭi[a sin] |[12] displicent aliaṃ reper[i]ṭe sed hic iṇ[tra] |[13] templum remedia au[t si a]d cogitáṇḍụṃ |[14] voltis s[um]ere tem[p]us [fortass]e laxius, [sumite] |[15] dum qụọc[u]mque loci [vocati] fueṛitis [propriam] |[16] memị[iner]itis vobis di[cendam] esse seṇ[tentiam] |[17] miṇị[me] enim deḍ[o]ṛ[um] ẹ[s]t p(atres) c(onscripti) mą[iestati] |[18] huiụs [o]ṛ[di]ṇis hic unụ[m ta]ṇtummo[do] |[19] conṣuḷẹ[m] designátuṃ [de]ṣcriptam [ex] |[20] relatioọ[n]e consulum a[d ver]bum dicere |[21] senten[tia]m ceteros unụ[m] verbum diç[ere] |[22] «Adseṇ[t]ior» deinde c[um e]xịerint «Diẋ[imus]» (ed. *ChLA* X 418).

[49] Per un più dettagliato commento e rinvio alla bibliografia precedente v. Buongiorno, *Claudianis*, 206-215; cfr. anche Buongiorno, *Negotium*.

[50] *Senatores* è la *lectio* riportata dai manoscritti e preferita da Wellesley, *Excessu*, 66. *Seniores* è la *lectio* preferita da Lipsius, *Commentarius*, 394 e in Heubner, *Excessu*, 302. In favore di *senatores* v. Hirschfeld, *Verwaltungsbeamten*, 81 nt. 3; Rathbone, *Nero*, 260; Merola, *Edixit*, 301.

tas servaretur, nisi in iis, quae veno exercerent; aliaque admodum aequa, quae brevi servata, dein frustra habita sunt. 2 *Manet tamen abolitio quadragesimae quinquagesimaeque et quae alia exactionibus inlicitis nomina publicani invenerant. temperata apud transmarinas provincias frumenti subvectio, et, ne censibus negotiatorum naves adscriberentur tributum que pro illis penderent, constitutum*[51].

Il brano, assai noto, si riferisce all'idea, avanzata dal *princeps* nel 58 d.C., di abolire tutti i *vectigalia* (o, forse, solo i *portoria*[52]) e arginata (se, come pare ragionevole, si presta fede ai *testimonia* della tradizione manoscritta) dall'intervento del senato, che avrebbe addotto una serie di argomenti sia di carattere tecnico-finanziario che di carattere politico. La soluzione di compromesso suggerita dai *patres* sarebbe stata quella di introdurre misure deputate a garantire i contribuenti dall'arbitrio dei pubblicani nell'esazione dei tributi. Il principe avrebbe avallato questa linea, facendola propria in un editto con il quale si stabilivano garanzie minime di pubblicità tributaria, la prescrizione annuale per gli importi non riscossi, la priorità delle cause promosse a carico dei pubblicani sia nella giurisdizione urbana che in quella provinciale, la conferma dell'*immunitas* per i militari (con l'eccezione delle transazioni da cui

[51] «*50.1* Nell'anno medesimo, con frequente malcontento, l'umore popolare mise sotto accusa l'esosità dei pubblicani; e Nerone stette a riflettere se dare ordine di abolire tutte le imposte e offrire così al genere umano questo bellissimo dono. *2* Non si perse l'occasione di lodare a lungo la sua magnanimità, ma poi i senatori cercarono di far rientrare questo suo colpo di testa. Gli spiegarono che l'Impero sarebbe andato in rovina se fossero venuti a mancare gli introiti su cui si reggeva lo Stato; e che tolti i dazi, si sarebbe data per scontata la pretesa di abolire i tributi. *3* Il più delle compagnie di appaltatori era stato istituito da consoli e tribuni della plebe nel tempo in cui la libertà del popolo romano era ancora integra; in séguito si era cercato di sistemare le cose in modo da conciliare fra loro il gettito dell'entrate e l'entità delle uscite. E conclusero che certamente occorreva frenare le intemperanze dei pubblicani, perché un onere tollerato per tanti anni senza malcontento non si mutasse, con le recenti vessazioni, in qualcosa di odioso. *51.1* Allora l'imperatore prescrisse con un editto che le disposizioni relative a ogni singola imposta, rimaste sino ad allora segrete, fossero rese di dominio pubblico; che allo scadere di un anno non si potessero recuperare le riscossioni non avvenute; che, con precedenza su tutte le altre cause, il pretore in Roma e i propretori o i proconsoli nelle province giudicassero quelle contro i pubblicani; che i soldati godessero dell'esenzione totale dalle imposte, con l'eccezione di altre loro attività condotte per lucro. Oltre a questi, furon presi altri provvedimenti molto opportuni; ma vennero rispettati per poco tempo e poi caddero in desuetudine. *2* Resta tuttavia in vigore ancora l'abolizione della 'quarantesima', della 'cinquantesima' e di altre trovate dei pubblicani per coprire le loro illecite esazioni. Furono diminuiti nelle province d'oltremare i diritti di trasporto del frumento e si decise che le navi non fossero registrate fra i beni dei mercanti e che per esse non si dovessero pagare tributi» (trad. Oddone, *Annali*, 527-528).

[52] Merola, *Edixit*, 300.

essi traessero profitto), oltre a una serie di innovazioni eque ma poi rivelatesi in parte effimere, e alle quali forse si riferisce il fugace accenno di Svetonio all'abolizione e ridimensionamento di alcune imposte più gravose[53].

Al di là del merito della riforma[54], ciò che qui occorre rilevare è che anche in questo caso l'intervento del principe risulta arginato dall'azione dei *patres*, forse anche perché insistente su un àmbito che in età repubblicana era stato tradizionalmente di loro competenza[55]. Tacito non descrive in modo esplicito le modalità con le quali i *senatores* avrebbero mosso i propri rilievi critici al progetto neroniano, ma appare ragionevole supporre che la notizia – che egli espone in maniera schematica, ma non per questo priva di una certa dose di dettaglio – sia anche in questo caso tratta dagli *acta senatus*. Si potrebbe forse ipotizzare che l'editto del 58 rappresenti l'esito di un abortito senatoconsulto, proposto da Nerone (che quell'anno rivestì anche il consolato) e respinto dall'assise dopo una reale discussione, dalla quale sarebbe emersa, almeno nei suoi contorni essenziali, la più moderata linea di riforma adottata dalla successiva costituzione imperiale, che in una certa misura ricalcherebbe lo schema repubblicano dell'atto magistratuale emanato sulla base di una serie di direttive politiche impartite dal senato[56]. Ciò parrebbe, del resto, conforme all'iniziale indirizzo programmatico del principato di Nerone, improntato al più alto rispetto delle prerogative degli organi repubblicani:

Tac. *ann.* 13.4.2-5.1

4.2 Tum formam futuri principatus praescripsit, ea maxime declinans, quorum recens flagrabat invidia. Non enim se negotiorum omnium iudicem fore, ut clausis unam intra domum accusatoribus et reis paucorum potentia grassaretur; nihil in penatibus suis venale aut ambitioni pervium; discretam domum et rem publicam. Teneret antiqua munia senatus, consulum tribunalibus Italia et publicae provinciae adsisterent: illi patrum aditum praeberent, se mandatis exercitibus consulturum. 5.1 Nec defuit fides, multa que arbitrio senatus constituta sunt: ne quis ad causam orandam mercede aut donis emeretur, ne de signatis [quidem] quaestoribus edendi gladiatores necessitas esset etc.[57].

[53] Suet. *Nero* 10: […] *graviora vectigalia aut abolevit aut minuit*…

[54] Per la quale si rinvia a Günther, *Vectigalia*, 66-67; Rathbone, *Nero*, 260-267; e Merola, *Edixit*, 302-313.

[55] Sulle ingerenze del *princeps* sulla gestione dell'*aerarium* v. Lo Cascio, *Controllo*, 783-784.

[56] Cfr. Buongiorno, *Mandato*, *passim* e spec. 287.

[57] «*4.2* Tracciò poi il programma del futuro principato e soprattutto evitò quegli atteggiamenti per cui durava ancora un odioso ricordo. Affermò infatti che egli non

Tacito dichiara apertamente che gli esordi del governo del giovane *princeps* furono caratterizzati da una certa indipendenza del senato[58], che avrebbe autonomamente assunto numerose decisioni, tra le quali lo storico segnala il divieto di remunerare l'attività degli avvocati con un corrispettivo[59] o con liberalità d'uso e la soppressione dell'obbligo, per i questori designati, di finanziare con i propri mezzi *ludi* gladiatorii pubblici.

Le pur rare tracce di questi provvedimenti senatori atti a ribaltare politiche del principe si perdono dopo l'estinzione della dinastia giulio-claudia. Il modello di governo dei Flavi appare contraddistinto dall'esercizio degli enormi poteri esplicitamente riconosciuti all'imperatore dai formali atti di legittimazione promananti dal senato e ratificati dal popolo: i meccanismi decisionali dei prìncipi dell'epoca furono, per così dire, intenti a compensare con un certo protagonismo gli oscuri natali della *domus Flavia*, piuttosto che a cercare l'iniziativa attiva del collegio dei *patres*[60]. Esso, con il fallimento dell'esperienza di Galba, le epurazioni subìte nel corso nel *longus et unus annus* e la progressiva trasformazione attuata da Vespasiano con l'inserimento di senatori legati al nuovo principe[61], sembra aver perso il prestigio istituzionale necessario a far valere in maniera più incisiva la propria autonomia politica, l'*auctoritas* necessaria a imporsi attivamente come arbitro della *res publica*, dovendosi al più accontentare di essere trattato con una deferenza istituzionale più rituale che reale e di fungere da bacino di selezione per la sempre più strutturata macchina amministrativa dell'Impero[62]. Quest'inerzia non si modifica con l'avvento degli imperatori adottivi: il criterio della successione attraverso la designazione

sarebbe stato giudice di tutte le contese, perché l'arbitrio di pochi non imperversasse su accusatori e accusati rinchiusi nel palazzo: la sua reggia doveva essere immune da venalità o da occasioni di intrigo, e distinti dovevano essere il palazzo e le istituzioni dello Stato. Al Senato restavano le antiche funzioni; l'Italia e le province del popolo romano dovevano ricorrere ai tribunali dei consoli, i quali davano l'accesso al Senato; egli prendeva la responsabilità degli eserciti che gli erano stati affidati. *5.1* E tenne fede alle sue parole. Furono prese molte disposizioni per volontà del Senato, come ad esempio il divieto di ricevere compensi o doni nel difendere una causa, o la soppressione per i questori designati dell'obbligo di offrire uno spettacolo di gladiatori a loro spese…» (trad. Oddone, *Annali*, 485).

58 Sulla dialettica dei rapporti tra principe e senato in età neroniana v. ancora Bonnefond-Coudry, *Princeps*, 248-251 (= Coudry, *Treize*, 249-253).

59 Per la natura para-contrattuale del compenso cui alluderebbe qui Tacito v. Coppola, *Cultura*, 213-223 e spec. 220 nt. 150.

60 Sul tema v. con diverse sfumature Lucrezi, *Leges*, *passim* e spec. 95-100; Capogrossi Colognesi, *La fisionomia*, 6-10.

61 Lucrezi, *Leges*, 100-107; Eck, *Vespasian*, 239-243.

62 Più approfonditamente sul tema Eck, *Vespasian*.

dell'*optimus* da parte del principe precedente, se per un verso rappresenta un'eco del più maturo pensiero politico affermatosi all'interno dell'aristocrazia dell'ultima età repubblicana, per altro verso finì per sbilanciare ulteriormente l'equilibrio politico e istituzionale verso la figura dei prìncipi: carismatici e vittoriosi (oltre che, giova ricordarlo, armati), essi mostrarono formalmente rispetto al senato, ma nell'osservarne la *maiestas* accrebbero nei fatti la propria[63]. È opinione diffusa, e sostanzialmente accettabile, che sotto Adriano si consolidò ulteriormente il primato del principe espandendo i dispositivi del suo potere sia sul fronte del controllo della giurisdizione, con il proliferare di rescritti, epistole e decreti, che su quello dell'attività normativa, istituzionalizzando la prassi dell'*oratio principis in senatu habita*, che, se certo nelle forme non sancì la fine della legislazione senatoria, sostanzialmente ne determinò l'appiattimento sulle posizioni fissate dal principe[64]. Quanto questa perdita di *hard power* possa essere stata compensata da un accrescimento della *moral suasion* del cd. *consilium principis*, che tanta storiografia ritiene sia stato in qualche maniera istituzionalizzato (o burocratizzato) in età adrianea, è – per l'angolo prospettico prescelto da quest'indagine – assai poco rilevante[65].

Come si è già accennato, si è da più voci considerato l'avvento dei Severi come un passo ulteriore nell'affermazione dell'autocrazia all'interno del principato, con il rafforzamento del titolare dell'*imperium* militare a scapito delle prerogative del senato. Tuttavia, le disastrate vicende di successione, che dalla morte di Caracalla si susseguiranno fino alla fine della dinastia severiana e oltre, comportarono una sorta di colpo di coda dell'assise dei *patres* nel contesto degli equilibri costituzionali del III sec. d.C., marcando con una certa evidenza la propria indispensabile influenza nei meccanismi di legittimazione formale all'atto della successione[66]. Questa competenza può apparire tutto sommato poco attinente alla prospettiva di questa indagine, laddove si

[63] Quanto, in questa dialettica, il senato possa aver costretto i principi a «legittimare l'impero con la propria *virtus*» (come recentissimamente sostenuto da Brizzi, *Imperium*, 141), è valutazione difficile da compiere, e ad ogni modo attinente al piano della cultura politica più che a quello della storia giuridica.

[64] Sulle trasformazioni legislative e giurisdizionali introdotte a partire dal principato di Adriano v. Palazzolo, *Potere* e Palazzolo, *Princeps*; sul rapporto tra *oratio principis* e senatoconsulto sotto gli imperatori adottivi v. anche Musca, *Senatoconsulto*.

[65] Sul *consilium principis* v. *ex plurimis* e con posizioni piuttosto variegate, Crook, *Consilium*; Amarelli, *Consilia*; Christol, *Consilium*.

[66] Oltre alla già menzionata opinione di Mommsen (nt. 27), v. De Martino, *Costituzione*, 398-400. Sulle testimonianze di Erodiano in merito al ruolo ricoperto dal senato nelle vicende di successione di età severiana v. Buongiorno, *Crisi* e Buongiorno, *Herodian*.

ponga mente unicamente alle fasi di esercizio in senso proprio dell'*interregnum* (e cioè, negli intervalli tra la morte, quasi sempre violenta, di un principe, e l'investitura finale di uno nuovo); essa si mostra però meritevole del massimo interesse quando il potere di *overrule* del senato sul *princeps* si sia spinta non già a limitarne l'esercizio di singole potestà (come negli episodi di I sec. d.C. sin qui menzionati), bensì a squalificarne *in toto* la maestà. Si tratta del notissimo tema della deposizione di un imperatore vivente tramite la cd. declaratoria di *hostis rei publicae*[67], fenomeno che per certi versi racchiude l'età severiana in una sorta di *Ringkomposition*, tra la condanna di Didio Giuliano e quella di Massimino il Trace.

In che misura l'esercizio di tale potere da parte del senato possa inserirsi nel discorso sul problema del contropotere è una domanda centrale. Ci si accontenterà in questa sede di sottoporre all'attenzione di chi legge soltanto alcune brevi riflessioni, saggiando solo per *indices*

[67] È cosa risaputa che la dichiarazione di *hostis publicus* potesse essere emanata anche nei confronti di un non vivente, spesso preludendo ad alcuni provvedimenti ulteriori, i quali potevano determinare – con diverse gradazioni – la rimozione del nome e delle immagini del defunto principe (cd. *abolitio* o *damnatio memoriae*) e l'annullamento degli atti da questo emanati in vita (cd. *rescissio actorum*). Benché la prerogativa senatoria in esame possa essere configurata anch'essa come una modalità di esercizio di un contropotere nei confronti dell'arbitrio del *princeps* – invitando questo a esercitare il proprio potere all'interno dei limiti, pur mobili, della costituzione in senso materiale – si tratta evidentemente di una forma di coazione indiretta, trattandosi di una misura che interviene per definizione troppo tardi e la cui efficacia deterrente è, inevitabilmente, dipendente dalla sensibilità che il singolo principe poteva mostrare nei confronti della propria autorappresentazione *post mortem* (preoccupazione che non possiamo sempre presumere fosse in cima alle priorità di ogni *princeps*, soprattutto nei non rarissimi momenti di «stato di eccezione» in cui l'alternativa fosse tra l'adozione di misure straordinarie nel tentativo di mantenere il potere, per esempio reprimendo nel sangue una congiura, e l'agire con modalità ordinarie con il rischio di essere rovesciato), che peraltro non sempre ha una dimensione definitiva, essendo non del tutto infrequenti anche le 'riabilitazioni', i cui motivi possono essere i più varî: v. per esempio Buongiorno, *Galba*, per il caso di quest'ultimo. In questo senso, condivisibili i rilievi di Brizzi, *Imperium*, 88: «Ma mentre questa sanzione ‹la nota censoria› poteva esprimere un autentico potere disciplinare e tradursi in un'arma politica formidabile […] la forza dissuasiva della *damnatio* era nei fatti quasi ininfluente. Restava, certo, il peso del biasimo; solo morale, tuttavia, perché inflitto a un defunto». Anche per tali motivi, in questa sede non si insisterà sul valore, essenzialmente politico, che il dispositivo del senatoconsulto di condanna emanato *post mortem* possa assumere nel contesto della ricerca sul contropotere nell'assetto costituzionale del principato, tanto più che – ove le delibere senatorie siano assunte quando è già instaurato un nuovo principe – non sono rare le fonti che mostrino come quest'ultimo influisca in misura sensibile sulla decisione da assumere. Sul tema nel principato v., *ex plurimis*, Sautel, *Usurpation*; Hedrick, *Silence*; Giliberti, *Memoria*, 55-62; Amarelli, *Trasmissione*, 129 ss.; Benoist, *Memoria*; Blonce, *Abolitio*; de Jonquier, Hollard, *Damnatio*; Bianchi, *Senato*.

due aspetti cruciali nell'ottica dell'approccio prescelto: la stabilità del potere del principe, e la 'costituzionalità' – intesa come legittimità di esercizio di un potere all'interno di un ordinamento – della dichiarazione di *hostis publicus* da parte del senato nei confronti di un *princeps*[68]. È forse qui, più ancora che nel pur pregnante àmbito del discorso sulla successione del principe, che il ventre molle della costruzione istituzionale del principato si mostra come tale. Su questo punto si scontrano due prospettive divergenti negli esiti ultimi, e compresenti nel dibattito storiografico.

L'una inquadra il principe come figura consustanziale al sistema (*principatus appellatus est a principe*, per così dire), per cui il riconoscimento agli altri organi costituzionali di una forma di effettiva partecipazione all'amministrazione della cosa pubblica può concepirsi come frutto di una sorta di delega graziosa promanante dal principe stesso, che può discrezionalmente, ma legittimamente, comprimere o estendere la quantità e la qualità delle prerogative accordate alle altre componenti, *in primis* al senato; in questo contesto, i limiti ravvisabili alla *Kaisergewalt* – come quelli esemplificati dalle vicende sopra riportate – derivano dalla cultura politica piuttosto che da rigidità imposte dalla 'coabitazione' con una forma di contropotere costituzionale, intendendo con questa l'esistenza nell'ordinamento di una potestà, in capo ad altri organi, di adottare legittimamente provvedimenti atti a temperare, anche solo negativamente e in certe materie, il potere del *princeps*. In questa cornice, un atto come la dichiarazione di *hostis rei publicae* verso un imperatore vivente è sostanzialmente un appello al cielo[69], un atto rivoluzionario, un *vulnus* che si colloca all'infuori della forma costituzionale del principato per rivendicare al senato, seppur in modo effimero e puntuale, il ruolo di unico interprete della *necessitas* e di solo custode della *salus rei publicae*[70].

La seconda prospettiva è quella mommseniana della rivoluzione giuridicamente permanente, sullo sfondo della quale si staglia un'evoluzione del regime repubblicano, con i comizi sostanzialmente rimpiaz-

[68] Sulla legittimità dell'*abrogatio imperii* del principe da parte del senato v. le perplessità di De Martino, *Costituzione*, 562.

[69] L'immagine è quella, celeberrima, di Locke, *Treatises*, 415, che reca in epigrafe il riferimento a Cic. *leg.* 3.8 (*Salus populi suprema lex esto*), marcando un qual certo radicamento al pensiero politico classico.

[70] Sul dibattito tra costituzionalità e 'sovversività' del senato nella dichiarazione di *hostis rei publicae* v. *ex plurimis* Labruna, *La violence*, 127-129, e *Nemici*; Fiori, *Homo*, 439-445; Masi Doria, *Salus*, 116-122 (= *Scritti*, 1254-1259 = *Poteri*, 12-18); Allély, *Déclaration*; Ravizza, *Senatusconsultum*, *passim* e spec. 283-285; Scevola, *Senatus consultum*.

zati da «der souveräne Senat des Prinzipats[71]», con i magistrati ordinari come titolari di alcune funzioni (politicamente minori) delegate e con il principe come magistrato straordinario: magistrato, nella misura in cui – come, prima di lui, i magistrati repubblicani – riceve l'attribuzione di una serie di potestà all'esito di una procedura di legittimazione formale (scaturente dal senato, oltreché dal popolo, e, da Claudio in poi, dai reparti dell'esercito, che assumeranno pressoché costantemente l'iniziativa[72]); straordinario, perché la quantità di poteri (in particolare militari) a esso accordati, unitamente alla non-collegialità e perpetuità degli stessi, è tale per cui, dopo la nomina del principe, il sistema 'neo-repubblicano' non è più sostanzialmente repubblicano, ma pressoché monarchico, con il risultato che, finché il *princeps* è in carica, il senato assume una posizione essenzialmente subalterna. La natura rivoluzionaria dei poteri del principe si esprime, tuttavia, anche in negativo, nella misura in cui la *Kaisergewalt* non è sufficientemente istituzionalizzata da risultare idonea a perpetuarsi da sé, con la conseguenza che essa ritorna ai *patres conscripti* alla morte di ogni imperatore. La 'permanenza' di questa 'rivoluzione' si sostanzia nel suo celebrarsi a ogni successione, creando una 'consuetudine costituzionale' che impone la riconferma della forma principato, e di conseguenza la formale investitura – di norma, su indicazione dell'esercito – di un nuovo principe da parte del senato, con acclamazione del popolo[73]. La 'rivoluzione permanente' presuppone però, intrinsecamente, una sorta di 'istituzione latente', di modello ideale rispetto al quale si registra una sorta di implicito ma sistematico scollamento; il portato più rilevante di questo dato si riscontrerebbe proprio nelle circostanze eccezionali in cui il senato richiama a sé, in un momento antecedente alla morte naturale del principe, i poteri formalmente conferitigli, dichiarandolo nemico pubblico e sacrificandolo alla salvezza della costituzione.

Non è qui possibile analizzare in modo compiuto le due linee di pensiero, delle quali la prima – basata sul dato sociologico della fattuale preminenza del principe sul senato e sugli altri organi costituzionali – sembrerebbe più adatta, perché meno concettosa, a riassumere il quadro emergente da gran parte delle narrazioni storiografiche antiche; la

[71] Mommsen, *Staatsrecht* III.2, 1252.

[72] In tema, con diverse sensibilità, cfr. Milazzo, *Profili*; Flaig, *Model*, 85; e *Herausfordern*, *passim* e spec. 161-197.

[73] Se davvero per due giorni, dopo l'assassinio di Caligola, vi fu qualche velleità di una restaurazione della *res publica* (Suet. *Claud.* 11), già il discorso attribuito a Galba sull'irreversibilità del principato (Tac. *hist.* 1.16.1) può dar conto della percezione dell'imprescindibilità del *princeps*: v. Buongiorno, *Legittimazione*, 227; Brizzi, *Imperium*, 96-97.

seconda, pur nella sua ossimorica artificiosità, si è tuttavia rivelata difficilmente superabile, nella misura in cui appare maggiormente idonea a tener conto di una serie di dati problematici, di contenuto giuridico, provenienti dalle fonti, come appunto il ruolo rivestito dal senato nella legittimazione e delegittimazione formale dei principî.

Pochi anni orsono si è accortamente posto l'accento sulla «peculiare forma di 'filosofia della storia'» nel cui orizzonte si inserisce la trasformazione della repubblica in principato nella sintesi ricostruttiva di Pomponio[74]; il giurista di età adrianea – nella versione a noi nota tramite gli estratti dell'*Enchiridion* inseriti in testa al Digesto, nel titolo dedicato all'origine del diritto, dei magistrati e della giurisprudenza – tratta la transizione da un regime all'altro come una sorta di graduale accomodamento delle istituzioni agli inesorabili mutamenti intervenuti, per un verso, con l'aumento del numero dei cittadini (forse un riferimento implicito agli esiti della guerra sociale) e, per altro verso, con l'inusitata espansione territoriale dei domini soggetti all'*imperium* romano:

Dig. 1.2.2.9-11 (Pomp. *l.s. enchiridii*) 9 *Deinde quia difficile plebs convenire coepit, populus certe multo difficilius in tanta turba hominum, necessitas ipsa curam rei publicae ad senatum deduxit: ita coepit senatus se interponere et quidquid constituisset observabatur, idque ius appellabatur senatus consultum. […]* 11 *Novissime sicut ad pauciores iuris constituendi vias transisse ipsis rebus dictantibus videbatur per partes, evenit, ut necesse esset rei publicae per unum consuli (nam senatus non perinde omnes provincias probe gerere poterant): igitur constituto principe datum est ei ius, ut quod constituisset, ratum esset*[75].

È evidente che quella offerta da Pomponio è una narrazione retrospettiva, un'interpretazione *a posteriori* di un destino già compiutosi, nella cui ottica le «magnifiche sorti e progressive» del popolo romano risultano sviluppate secondo quello che viene descritto come l'unico

[74] Marotta, *Esercizio*, 204 s. nt 80.

[75] «*9* In seguito, poiché la plebe cominciò a convenire ‹a Roma› con difficoltà, ed il popolo, certamente, con difficoltà ancora maggiore data la gran turba di uomini, la necessità stessa trasferì al senato la cura della cosa pubblica: così il senato cominciò ad interporsi e tutto ciò che avesse statuito veniva osservato, e tale diritto veniva chiamato 'senatoconsulto'. […] *11* Come si era visto che, poco per volta, le vie per statuire il diritto, imponendolo le cose stesse, erano passate ‹in mano› a un minor numero di persone, così da ultimo avvenne che fosse necessario che, riguardo alla cosa pubblica, si deliberasse tramite uno solo (infatti il senato non poteva gestire ugualmente bene tutte le funzioni): quindi, istituito il principe, è stato conferito a lui il diritto che si avesse per ratificato ciò che avesse statuito» (trad. Lantella, *Iustiniani*, 82-83). Per diverse traduzioni del testo (e in particolare del sintagma *per partes*) v. Marotta, *Ulpiano*, 12-14.

(nonché – nella prospettiva della rappresentazione che l'ideologia giustinianea voleva fornire – il migliore) dei modi possibili. Sideralmente lontano dal *pathos* che gli storici antichi accompagnano alla cronaca del furore delle guerre civili, il pensiero razionalizzante del giurista illustra una parabola in cui il fato della *res publica* è dettato da un fattore chiaramente individuato, che ricomprende e supera tutte le singole componenti individuali che lo compongono: la necessità storica (*necessitas ipsa*; *ipsis rebus dictantibus* […] *necesse esset*)[76].

È singolare notare come in questa narrazione gli elementi epocali – la transizione della gestione della cosa pubblica dal popolo al senato, l'ulteriore 'delega in bianco' da quest'ultimo al principe – siano descritti come momenti di un flusso costante, senza menzionare alcun momento di soluzione nella continuità costituzionale, senza alcun riferimento a una *mutatio* della *forma rei publicae*: la storia del principato, nella versione che i Digesti ascrivono a Pomponio, è sostanzialmente la storia di una trasformazione interna alla repubblica, con l'introduzione di un nuovo attore istituzionale – il principe – con la funzione di provvedere a tutto quanto necessario all'amministrazione di parte delle province[77], con un meccanismo per cui qualunque atto da costui compiuto sia considerato sistematicamente approvato (*ut quod constituisset, ratum esset*). La logica del *ratum esse*, e cioè di ciò che è approvato in nome e nell'interesse di tutta la *res publica*, assume il valore di una sorta di *fictio* di ratifica dell'incarico eseguito dal mandatario (il *princeps*) nell'interesse e in nome del suo mandante, che – se si accetta il paradigma pomponiano-mommseniano della precedente *translatio* della *cura rei publicae* dal popolo ai *patres* – va identificato in via immediata nel senato, e in via indiretta, ma – in punto di teoria generale – imprescindibile, nel popolo, come ancora riecheggiato dai riferimenti alla *lex regia* / *de imperio* in Gaio[78] e Ulpiano[79] (e, anche qui, nell'ideologia giusti-

[76] Nella *Weltanschaaung* fatalistica di Pomponio, peraltro, naturale (*naturaliter evenire solet*) e necessaria (*necessariam*, spesso emendato in *necessarium*) era stata anche la nascita della forma giurisprudenziale della *disputatio*, conseguenza logica delle diverse possibili interpretazioni nascenti dal diritto delle leggi delle Dodici Tavole: cfr. D. 1.2.2.5 (Pomp. *l.s. enchiridii*).

[77] Sul controverso tema della divisione tra *provinciae populi Romani* e *provinciae principis* v. Millar, *Emperor*, e Dalla Rosa, *Cura*.

[78] Gai. *inst.* 1.5 *Constitutio principis est, quod imperator decreto vel edicto vel epistula constituit; nec umquam dubitatum est, quin id legis vicem optineat, cum ipse imperator per legem imperium accipiat* (v. nt. seguente).

[79] Dig. 1.4.1 (Ulp. 1 *inst.*) *Quod principi placuit, legis habet vigorem: utpote cum lege regia, quae de imperio eius lata est, populus ei et in eum omne suum imperium et potestatem conferat*. Per una discussione sui testi di Gaio e Ulpiano nel contesto della sterminata bibliografia in materia v. Marotta, *Esercizio*, 65 ss. e 189 ss.

nianea espressa nelle *Institutiones* e nella *constitutio Deo Auctore*[80]). Ed è questa qualifica di *dominus* in senso privatistico, nel senso di titolare di una *res* (*publica*, in questo caso) affidata in amministrazione ad altri, che potrebbe spiegare la sopravvivenza di un potere di *overrule* in capo al senato, nelle forme mostrate dagli episodi sopra menzionati.

Nella medesima linea di ragionamento si inseriscono alcuni eventi narrati dalle fonti e risalenti alle crisi che precedettero e seguirono il breve principato di Galba[81]. Nel generale moto di ribellione contro Nerone del 68 d.C., il generale Virginio Rufo, salutato come imperatore dalle legioni galliche, avrebbe dichiarato di non accettare di assumere per sé tale titolo, nonché di non voler riconoscere alcun altro principe che non fosse stato eletto dal Senato[82]. Contemporaneamente, Galba, che a sua volta era stato acclamato imperatore dalle truppe, non avrebbe assunto da subito tale denominazione, ma si sarebbe da principio limitato a sconfessare Nerone e ad esercitare i propri poteri come legato del senato e del popolo (*deplorauit temporum statum consalutatus que imperator legatum se senatus ac populi Romani professus est* – πάντες αὐτὸν ὁμοφώνως αὐτοκράτορα προσεῖπον. Ὁ δὲ ταύτην μὲν εὐθὺς οὐ προσεδέξατο τὴν προσηγορίαν, κατηγορήσας δὲ τοῦ Νέρωνος, καὶ […] οὔτε Καῖσαρ οὔτ᾽ αὐτοκρατωρ, στρατηγὸς δὲ συγκλήτου καὶ δήμου Ῥωμαίων ὀνομαζόμενος), qualifica che avrebbe mantenuto fino al momento in cui – appreso di essere stato nominato principe dal senato e della morte di Nerone – avrebbe accolto il titolo e indossato gli attributi imperiali[83]. Pochi mesi dopo, il primo gennaio 69 – essendosi irreversibilmente incrinato il rapporto tra il nuovo principe e alcuni reparti dell'esercito – i comandanti delle legioni di stanza a Magonza rifiutarono di rinnovare il giuramento annuo di fedeltà all'imperatore, prestandolo invece al senato e inviando un legato alla guardia pretoriana, affinché informasse i *patres* della richiesta che fosse nominato un nuovo principe che potesse godere della fiducia di tutto l'esercito[84]. E il

[80] Rispettivamente Inst. Iust. 1.2.6 (*Sed et quod principi placuit, legis habet vigorem, cum lege regia, quae de imperio eius lata est, populus ei et in eum omne suum imperium et potestatem concessit etc.*) e Dig. de conc. dig. 7 ([…] *Cum enim lege antiqua, quae regia nuncupabatur, omne ius omnisque potestas populi Romani in inperatoriam translata sunt potestatem etc.*).

[81] Cfr. Buongiorno, *Legittimazione*; Flaig, *Herausfordern*, 264-310.

[82] Plu. *Gal.,* 6.2: […] Οὐεργίνιος δὲ ταγμάτων ἐπιστατῶν δυνατωτάτων πολλάκις αὐτὸν ἀναγορευόντων αὐτοκράτορα καὶ βιαζομένων οὔτε αὐτὸς ἔφη λήψεσθαι τὴν ἡγεμονίαν οὔτε ἄλλῳ περιόψεσθαι διδομένην, ὃν ἂν μὴ ἡ σύγκλητος ἕληται.

[83] Suet. *Gal.* 10-11; Plu. *Gal.* 5 e 7.

[84] Suet. *Gal*. 16.2: *Sed maxime fremebat superioris Germaniae exercitus fraudari se praemis nauatae aduersus Gallos et Vindicem operae. Ergo primi obsequium rumpere ausi Kalendis Ianuariis adigi sacramento nisi in nomen senatus recusarunt statim*

medesimo filo conduttore, che vede il senato – almeno fino all'avvento della dinastia Flavia – come formale custode della legittimità dell'esercizio del potere nella *res publica*, sembra riproposto dai singolari casi di dimissioni abortite di *principes*, che si rivolgono ai *patres* nel momento in cui annuncino di voler abbandonare la propria posizione (con esiti certo assai diversi – e certo non solo per la diversa maturazione dell'assetto istituzionale – per Ottaviano, che dalla *recusatio imperii* uscirà Augusto, e per Vitellio, che ne uscirà umiliato e con le ore contate[85]).

4. *Un primo bilancio*

Il discorso sul potere e sul contropotere continua a misurarsi con questi interrogativi da secoli, ma non per questo perde fascino o attualità. Questi dati parziali, riversati nel contesto della più ampia riflessione sulla corruzione del potere in età imperiale, sono più intesi a mettere in luce singoli episodi controversi che a prediligere grandi narrazioni, più aperti alla ricerca di nuove strade che alla loro riduzione a unità, più desiderosi di problematizzare che di rispondere. Non ne vuole emergere, pertanto, un dato 'duro', una teoria strutturata, un'opinione definitiva. Non bastano, certo, notizie di vicende puntuali limitate principalmente all'età giulio-claudia per riscrivere la storia dei rapporti tra *princeps* e *patres*. Eppure, questi momenti assumono significato proprio per il loro essere asperità su un piano, per la loro incongruenza rispetto a tentativi di narrazione riduttivistica in cui il dato giuridico scompare perché considerato una mera superfetazione. Il dato giuridico nasce come forma, e in quanto tale deve essere consapevole di non essere la sostanza. Esso, tuttavia, è conservativamente legato alla vecchia sostanza che lo genera, e – finché vigente – interagisce con la nuova sostanza in cui opera. Per questo, pur nel mutato quadro di *forma rei publicae* intervenuto con il principato, la sopravvivenza di una certa «nostalgia costituzionale», per usare un'immagine suggestiva e recentemente ripresa[86], tradisce l'i-

que legationem ad praetorianos cum mandatis destinauerunt: displicere imperatorem in Hispania factum; eligerent ipsi quem cuncti exercitus comprobarent. Cfr. Tac. *hist.* 1.12.1: *Paucis post Kalendas Ianuarias diebus Pompei Propinqui procuratoris e Belgica litterae adferuntur, superioris Germaniae legiones rupta sacramenti reverentia imperatorem alium flagitare et senatui ac populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo seditio mollius acciperetur*.

[85] Tac. *hist.* 3.69; Suet. *Vit.* 15.4; Dio 65.16.6.

[86] Più recentemente: Bonnefond-Coudry, *Princeps*, 253 (= Coudry, *Treize*, 253); e Pani, *Costituzionalismo*, 177. Un precursore di quest'immagine può già essere in qualche modo ravvisata in Mommsen, *Staatsrecht* III.2, 1252-1253, che parla di una 'memoria non svanita': «Die Erinnerung an das unbeschränkte Senatsregiment des Ausgangs der Republik ist während dieses langen Statusquo nicht ausgegangen».

nerzia di una concezione del diritto pubblico ancora chiaramente avvertita almeno fino all'avvento di Vespasiano, con echi che perdurano fino all'età severiana e probabilmente anche oltre.

«Nostalgia costituzionale» che non significa velleità di restaurazione della repubblica degli Scipioni, dei Gracchi o dei Silla. Quando interferì con le manifestazioni del potere normativo o amministrativo del principe, e perfino quando pose questo al di fuori del consesso della *res publica*, il senato non sembrò mai voler ripristinare i comizi, il dominio consolare e la propria competenza esclusiva sulla gestione delle finanze o delle province. Che fosse in fasi politiche più sensibili al rispetto delle prerogative senatorie, o in circostanze in cui si registrò un esercizio del potere imperiale tanto arbitrario e così poco accorto da porsi sostanzialmente al di fuori delle usitate regole costituzionali, nei momenti in cui questa 'nostalgia' divenne 'memoria', e poi 'atto', i *patres* intesero, per lo più, far valere alcuni principî contro alcuni prìncipi. Individuare quanti e quali fossero questi principî del diritto pubblico ancora vigenti nell'età del principato (o anche solo per parti di esso) è un'operazione complessa, che non sarebbe qui possibile intraprendere. Dai dati presi in considerazione in questa sede sembra però potersi intravedere, seppur in via provvisoria e con qualche approssimazione, almeno il seme di un principio: il senato è – in misura maggiore sotto i Giulio-Claudii, ma ancora in modo avvertibile nel III sec. d.C. – non solo un centro di potere politico o un più o meno rilevante settore sociale, e nemmeno solo un organo legittimo della costituzione, ma il principale depositario di quella generale conformità di un concreto assetto di governo al diritto pubblico che si può definire – nella lingua giuridica odierna – 'legittimità costituzionale'. Il detentore del potere militare poteva sì usare l'arma della violenza armata per costringere il senato – soprattutto facendo leva sui singoli *patres* all'interno di questo – ad acconsentire a riconoscergli questa legittimità, ma ciò mostra come non avrebbe potuto fare a meno tale dispositivo, se avesse voluto diventare principe, e così ottenere quel fascio di poteri che si è qui, sulla scia di Mommsen, sinteticamente chiamato *Kaisergewalt*. Ignorare completamente questa prospettiva significa rinunciare a cogliere gli elementi di senso sottesi alle notizie storiche sinteticamente passate in rassegna nelle pagine scorse, con il rischio di derubricarle a fatti di costume o a estemporanee trovate degli attori del gioco politico, facendo di secoli di storia romana poco più che una sequela di colpi di stato militari.

Opere citate

Agamben, *Stato* = G. Agamben, *Stato di eccezione* (*Homo sacer* II.1), Torino 2003.

Allély, *Déclaration* = A. Allély, *La déclaration d'hostis sous la République romaine*, "Scripta Antiqua" 47, Bordeaux 2013.

Amarelli, *Consilia* = F. Amarelli, *Consilia principis*, "Pubblicazioni della Facoltà Giuridica dell'Università di Napoli" 197, Napoli 1983.

Amarelli, *Trasmissione* = F. Amarelli, *Trasmissione, rifiuto, usurpazione*, Napoli 2008[5].

Arangio-Ruiz, *Storia* = V. Arangio-Ruiz, *Storia del diritto romano*, Napoli 1957[7].

Benoist, *Memoria* = S. Benoist, *L'usage de la memoria des Sévères à Constantin: notes d'épigraphie et d'histoire*, «CGG» 19 (2008), 129-143.

Bianchi, *Senato* = E. Bianchi, *Il senato e la "damnatio memoriae" da Caligola a Domiziano*, «Politica Antica» 1 (2014), 33-54.

Bleicken, *Prinzipat* = J. Bleicken, *Prinzipat und Republik. Überlegungen zum Charakter des römischen Kaisertums*, «Sitzungsberichte der Wissenschaftlichen Gesellschaft an der Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main»17.2 (1991) 77-94 (= *Gesammelte Schriften* II, Stuttgart 1998, 799-816).

Blonce, *Abolitio* = C. Blonce, *De Domitien à Trajan: arcs monumentaux et abolitio memoriae (Pouzzoles et Corinthe)*, «CGG» 19 (2008) 165-176.

Bonnefond-Coudry, *Princeps* = M. Bonnefond-Coudry, *Le princeps et le sénat sous les Julio-claudiens: des rélations à inventer*, «MEFRA» 107.1 (2005) 225-254 (= M. Coudry, *Treize études*, "Acta Senatus – B. Studien und Materialen" 10, Stuttgart 2021, 227-255).

Brizzi, *Imperium* = G. Brizzi, *Imperium*, "Cultura storica", Bari 2024.

Buongiorno, *Claudianis* = P. Buongiorno, *Senatus consulta Claudianis temporibus facta*, "Collana della Facoltà di Giurisprudenza dell'Università del Salento" 22, Napoli 2010.

Buongiorno, *Crisi* = P. Buongiorno, *'Il senso della crisi'. Ritualità e legittimità del potere imperiale in Erodiano*, in A. Galimberti (ed.), *Erodiano. Tra crisi e trasformazione*, "Ricerche – Storia", Milano 2017, 215-237.

Buongiorno, *Galba* = P. Buongiorno, *Galba bonus princeps. Frammenti di una memoria fluttuante*, «Iuris Antiqui Historia» 8 (2016), 137-144.

Buongiorno, *Herodian* = P. Buongiorno, *The Attitude of Herodian towards the Roman Senate*, in A. Galimberti (ed.), *Herodian's World*, Leiden-Boston 2022, 202-221.

Buongiorno, *Legittimazione* = P. Buongiorno, *Alla ricerca della legittimazione: principi, senatori e magistrati nel 68-69 d.C.*, in R. Cristofoli, A. Galimberti, F. Rohr Vio (ed.), *Costruire la memoria*, "Centro Ricerche e

Documentazione sull'Antichità Classica. Monografie (MonCeRDAC)" 41, Roma 2017, 215-243.

Buongiorno, *Mandato* = P. Buongiorno, *Senato, magistrati e popolo: la repubblica del mandato*, «Politica Antica» 12 (2022), 257-293.

Buongiorno, *Negotium* =P. Buongiorno, *Das „verleumderischen" negotium. Geschichte einer Ergänzung von BGU II 611*, «JJP» 40 (2020), 111-134.

Capogrossi Colognesi, Tassi Scandone, *Lex* = L. Capogrossi Colognesi, E. Tassi Scandone (ed.), *La lex de imperio Vespasiani e la Roma dei Flavi*, "Acta Flaviana" 1, Roma 2009.

Carcopino, *Sylla* = J. Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée*, Paris 1942².

Carsana, *Teoria* = C. Carsana, *La teoria delle forme di governo: il punto di vista di Cassio Dione sui poteri di Cesare*, in V. Fromentin, E. Bertrand, M. Coltelloni-Trannoy, M. Molin, G. Urso (ed.), *Cassius Dion: nouvelles Lectures* 1, "Scripta Antiqua", Bordeaux 2016.

Cascione, *Costituzionalismo* = C. Cascione, *Il costituzionalismo di Roma antica (recensione)*, «Iura» 62 (2014), 393-401.

Cerami, *Potere* = P. Cerami, *Potere ed ordinamento nell'esperienza costituzionale romana*, Torino 1996³.

Christol, *Consilium* = M. Christol, *Le consilium Principis aux deux premiers siècles: les traits de l'évolution vers un rouage administratif*, in J.-L. Ferrary, J. Scheid (ed.), *Il princeps romano: autocrate o magistrato?*, "Pubblicazioni del Cedant" 14, Pavia 2015, 587-611.

Coppola, *Cultura* = G. Coppola, *Cultura e potere*, "Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza della Università di Messina" 183, Milano 1994.

Crook, *Consilium* = J. Crook, *Consilium principis*, Cambridge 1955.

Dalla Rosa, *Cura* = A. Dalla Rosa, *Cura et tutela. Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari*, "Historia – Einzelschriften" 227, Stuttgart 2014.

de Jonquier, Hollard, *Damnatio* = C. Solmy Fauque de Jonquier, V. Hollard, *La damnatio memoriae dans les oeuvres historiques de Suétone et de Tacite*, «CGG» 19 (2008), 145-163.

De Martino, *Costituzione* = F. De Martino, *Storia della costituzione romana* 4.1, Napoli 1974².

Eck, *Vespasian* = W. Eck, *Vespasian und die senatorische Führungsschicht des Reiches*, in L. Capogrossi Colognesi, E. Tassi Scandone (ed.), *La lex de imperio Vespasiani e la Roma dei Flavi*, "Acta Flaviana" 1, Roma 2009, 231-257.

Evangelisti, *Principato* = M. Evangelisti, *Principato, auctoritas, solutio legibus*, "Collana del Dipartimento di Giurisprudenza. Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia" 6, Torino 2018.

Ferrary, *Périodisation* = J.-L. Ferrary, *Nature et périodisation du Principat, des juristes humanistes à Mommsen*, in J.-L. Ferrary, J. Scheid (ed.), *Il*

princeps romano: autocrate o magistrato?, "Pubblicazioni del Cedant" 14, Pavia 2015, 3-34.

Fiori, *Homo* = R. Fiori, *Homo sacer*, "Università di Roma 'La Sapienza'. Pubblicazioni dell'Istituto di Diritto Romano e dei Diritti dell'Oriente Mediterraneo" 72, Napoli 1996.

Flaig, *Herausfordern* = E. Flaig, *Den Kaiser herausfordern*, "Campus Historische Studien" 7, 2019[2].

Flaig, *Model* = E. Flaig, *A coerent* (sic) *model to understand the Roman Principate: 'Acceptance' instead of 'legitimacy' and the problem of usurpation*, in J.-L. Ferrary, J. Scheid (ed.), *Il princeps romano: autocrate o magistrato?*, "Pubblicazioni del Cedant" 14, Pavia 2015, 81-100.

Frezza, *Corso* = P. Frezza, *Corso di storia del diritto romano*, Roma 1968[2].

Gallo, *Documentazione* = A. Gallo, *Senatus consulta ed edicta de Bacchanalibus: documentazione epigrafica e tradizione liviana*, «BStudLat» 47.2 (2017), 519-540.

Gallo, *Normenpluralität* = A. Gallo, *Senatus consulta de Bacchanalibus*. *Normenpluralität Senatus consulta ed edicta de Bacchanalibus: documentazione epigrafica e tradizione liviana*, in P. Buongiorno, G. Camodeca (ed.), *Die senatus consulta in den epigraphischen Quellen*, "Acta Senatus – B. Studien und Materialen" 9, Stuttgart 2021, 107-145.

Gallo, *Sacra* = A. Gallo, *I sacra del municipio in età medio-repubblicana e il ruolo del senato romano*, in D. Bonanno, P. Funke, M. Haake (ed.), *Rechtliche Verfahren und religiöse Sanktionierung in der griechischen-römischen Antike – Procedimenti giuridici e sanzione religiosa nel mondo greco e romano*, "Alte Geschichte", Stuttgart 2016, 75-85.

Gibbon, *History* = E. Gibbon, *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* 1, London 1776.

Giliberti, *Memoria* = G. Giliberti, *La memoria del principe*, Torino 2003.

Grelle, *Antiqua* = F. Grelle, *«Antiqua forma rei publicae revocata»: il principato e l'amministrazione di Velleio Patercolo*, in F. Milazzo (ed.), *Res publica e princeps*, "Università degli Studi di Reggio Calabria. Pubblicazioni della facoltà di Giurisprudenza di Catanzaro" 32, Napoli 1996, 323-339.

Guarino, *Aspetti* = A. Guarino, *Gli aspetti costituzionali del principato*, «ANRW.» 2.13 (1980), 3-60 (= *Pagine scelte di diritto romano*, "Pubblicazioni del dipartimento di diritto romano e storia della scienza romanistica dell'Università degli Studi di Napoli «Federico II»" 7, 3, Napoli 1994, 465-513).

Guizzi, *Principato* = F. Guizzi, *Il principato tra res publica e potere assoluto*, "Pubblicazioni della Facoltà Giuridica dell'Università di Napoli" 126, Napoli 1971.

Günther, *Vectigalia* = S. Günther, »*Vectigalia nervos esse rei publicae*«, "Philippika" 26, Wiesbaden 2008.

Hedrick, *Silence* = C.W. Hedrick Jr., *History and Silence*, Austin, TX 2000.

Heubner, *Excessu* = P. Cornelius Tacitus, *Ab excessu divi Augusti. Editio correctior*, ed. H. Heubner, "Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana", Leipzig-Stuttgart 1994.

Heuss, *Mommsen* = A. Heuss, *Theodor Mommsen und das 19. Jahrhundert*, "Veröffentlichungen der Schleswig-Holsteinischen Universitätsgesellschaft. Neue Folge" 19, Kiel 1956.

Heuss, *Untergang* = A. Heuss, *Der Untergang der römischen Republik und das Problem der Revolution*, «HZ» 182.1 (1956), 1-28.

Hirschfeld, *Verwaltungsbehamten* = O. Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin 1905.

Huizinga, *Autunno* = J. Huizinga, *Autunno del Medioevo*, trad. B. Jasink, Firenze 1940 (ed. or. *Herfsttij der middeleeuwen. Studie over levens- en gedachtenvormen der veertiende en vijftiende eeuw in Frankrijk en de Nederlandened*, Haarlem 1919).

Kunkel, *Linee* = W. Kunkel, *Linee di storia giuridica romana*, trad. T. e B. Spagnuolo Vigorita, "Storia del pensiero giuridico" 3, Napoli 1973.

Labruna, *Nemici* = L. Labruna, *Nemici, non più cittadini*. *Riflessioni sulla cd. rivoluzione romana e i rapporti governanti/governati nella crisi della res publica*, «CEA» 26 (1991) 145-154 (= *Nemici non più cittadini*, Napoli 1993, 1-20).

Labruna, *Violence* = L. Labruna, *La violence: instrument de lutte politique à la fin de la République*, «DHA» 17.1 (1991), 119-137.

Lantella, *Iustiniani* = S. Schipani (ed.), *Iustiniani Augusti Digesta seu Pandectae*, "Università degli Studi di Roma 'Tor Vergata'. Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza", Milano 2005.

Licandro, *Documenti* = O. Licandro, *Documenti vecchi e nuovi su Ottaviano Augusto. Appunti sulla transizione repubblicana*, «BIDR» 105 (2011), 235-305 (= *Augusto e la res publica imperiale. Studi epigrafici e papirologici*, Torino 2018, 1-107).

Licandro, *Occidente* = O. Licandro, *L'Occidente senza imperatori*, "Fra Oriente e Occidente" 1, Roma 2012.

Licandro, *Restitutio* = O. Licandro, *'Restitutio rei publicae' tra teoria e prassi politica. Augusto e l'eredità di Cicerone*, «AUPA» 58 (2015), 59-130 (= *Augusto e la res publica imperiale. Studi epigrafici e papirologici*, Torino 2018, 183-305).

Lipsius, *Commentarius* = *Iusti Lipsi Ad Annales Corn. Taciti liber commentarius, siue notae*, Antuerpiæ Ex officina Christophori Plantini architypographi regij, 1581.

Lo Cascio, *Controllo* = E. Lo Cascio, *Il controllo delle risorse*, in J.-L. Ferrary, J. Scheid (ed.), *Il princeps romano: autocrate o magistrato?*, "Pubblicazioni del Cedant" 14, Pavia 2015, 777-796.

Locke, *Treatises* = J. Locke, *Two treatises of Government*, London 1764.

Lucrezi, *Leges* = F. Lucrezi, *Leges super principem*, "Pubblicazioni della Facoltà Giuridica dell'Università di Napoli" 195, Napoli 1982.

Lundgreen, *Regelkonflikten* = C. Lundgreen, *Regelkonflikten in der römischen Republik*, "Historia – Einzelschriften" 221, Stuttgart 2011.

Mannino, *Sovranità* = V. Mannino, *L'idea di sovranità*, in M.P. Baccari, C. Cascione (ed.), *Tradizione romanistica e Costituzione* 1, "Cinquanta anni della Corte Costituzionale", Napoli 2006, 585-600.

Marotta, *Esercizio* = V. Marotta, *Esercizio e trasmissione del potere imperiale (secoli I-IV d.C.)*, Torino 2016.

Marotta, *Ulpiano* = V. Marotta, *Ulpiano e l'impero* 1, Napoli 2000.

Masi Doria, *Salus* = C. Masi Doria, *Salus populi suprema lex esto. Modelli costituzionali e prassi del Notstandsrecht nella res publica romana*, in M.F. Cursi (ed.), *Eccezione e regola*, "Università degli Studi di Teramo. Collana della Facoltà di Giurisprudenza" 7, Napoli 2008, 105-126 (= *Scritti in onore di M. Scudiero* III, "Dipartimento di Diritto costituzionale italiano e comparato. Facoltà di Giurisprudenza. Università di Napoli Federico II" 10, Napoli 2008, 1243-1263 = *Poteri, magistrature, processi nell'esperienza costituzionale romana*, "Pubblicazioni del Consorzio Interuniversitario Gérard Boulvert" 3, Napoli 2015, 1-22).

Mazzarino, *Impero* = S. Mazzarino, *L'Impero romano*, in G. Giannelli, S. Mazzarino, *Trattato di storia romana* Roma 1956.

Merola, *Edixit* = G.D. Merola, *Edixit princeps ut leges cuiusque publici, occultae ad id tempus, proscriberentur*, «RIDA» 57 (2010), 299-313.

Milazzo, *Profili* = F. Milazzo, *Profili costituzionali del ruolo dei militari nella scelta del princeps*, "Università degli Studi di Reggio Calabria. Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza di Catanzaro" 8, Napoli 1989.

Millar, *Emperor* = F. Millar, *The Emperor, the Senate and the Provinces*, «JRS» 56.1-2 (1966), 156-166.

Mommsen, *Disegno* = T. Mommsen, *Disegno del diritto pubblico romano*, trad. P. Bonfante, Milano 1943[2].

Mommsen, *Staatsrecht* III.2 = T. Mommsen, *Römisches Staatsrecht* 3.2, "Handbuch der römischen Alterthümer" 3.2, Leipzig 1888.

Musca, *Senatoconsulto* = D.A. Musca, *Da Traiano a Settimio Severo: «senatusconsultum» o «oratio principis»?*, «Labeo» 31 (1985) 7-46.

Nippel, *Structure* = W. Nippel, *The Structure and Legacy of Mommsen's Staatsrecht*, in J.-L. Ferrary, J. Scheid (ed.), *Il princeps romano: autocrate o magistrato?*, "Pubblicazioni del Cedant" 14, Pavia 2015, 35-53.

Oddone, *Annali* = Tacito, *Annali dalla morte del divo Augusto*, trad. E. Oddone, "I classici di storia – Sezione greco-romana" 26, Milano 1978.

Paillard, *Histoire* = A. Paillard, *Histoire de la transmission du pouvoir impérial à Rome et à Constantinople*, Paris 1875.

Palazzolo, *Potere* = N. Palazzolo, *Potere imperiale ed organi giurisdizionali nel II secolo d.C.*, "Università di Catania. Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza" 74, Milano 1974.

Palazzolo, *Princeps* = N. Palazzolo, *Il princeps, i giuristi, l'editto. Mutamento istituzionale e strumenti di trasormazione del diritto privato da Augusto ad Adriano*, in F. Milazzo (ed.), *Res publica e princeps*, "Università degli Studi di Reggio Calabria. Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza di Catanzaro" 32, Napoli 1996, 289-322.

Pani, *Costituzionalismo* = M. Pani, *Il costituzionalismo di Roma antica*, "Quadrante" 151, Bari 2010.

Rathbone, *Nero* = D. Rathbone, *Nero's Reforms of Vectigalia and the Inscription of the Lex Portorii Asiae,* in M. Cottier, M.H. Crawford, C.V. Crowther, J.-L. Ferrary, B.M. Levick, O. Salomies, M. Wörrle (ed.), *The Customs Law of Asia*, "Oxford Studies in Ancient Documents", Oxford 2008, 251-278.

Ravizza, *Senatusconsultum* = M. Ravizza, *Il senatusconsultum ultimum: un provvedimento senatorio tra opportunità politica e legittimità costituzionale*, «AUPA» 61 (2018), 259-286.

Roncati, *Coniectanea* = S. Roncati, *Caio Ateio Capitone e i coniectanea (Studi su Capitone, I)*, «SDHI» 71 (2005), 271-386.

Rusca, *Apologia* = Q. Settimio Fiorente Tertulliano, *Apologia del Cristianesimo*, trad. L. Rusca, "BUR Classici greci e latini", Milano 2000[3].

Santini, *Costituzionalismo* = P. Santini, *Il «costituzionalismo» di Roma antica (recensione)*, «Index» 38 (2010), 159-166.

Sartori, *Ingegneria* = G. Sartori, *Ingegneria costituzionale comparata: strutture, incentivi ed esiti*, Bologna 1995.

Sautel, *Usurpation* = G. Sautel, *Usurpation du pouvoir impérial dans le monde romain et rescissio actorum*, in *Studi in onore di Pietro De Francisci* 3, Milano 1956, 463-491.

Scevola, *Senatus* = R. Scevola, *Senatus consultum ultimum. Orientamenti interpretativi e questioni aperte*, in P. Buongiorno (ed.), *Senatus consultum ultimum e stato di eccezione*, "Acta Senatus – B. Studien und materialen" 8, Stuttgart 2020, 12-66.

Scheid, *Religion* = J. Scheid, *La religion des Romains*, "Cursus", Paris 2010[4].

Schiavone, *Costituzionalismo* = A. Schiavone, *Il costituzionalismo di Roma antica (compte rendu*), «Annales» 69.3 (2014), 784-786.

Schiavone, *Ius* = A. Schiavone, *Ius*, "Piccola biblioteca Einaudi n.s.", Torino 2017.

Schulz, *History* = F. Schulz, *History of Roman Legal Science*, Oxford 1946.

Serrao, *Modello* = F. Serrao, *Il modello di costituzione. Forme giuridiche, caratteri politici, aspetti economico-sociali*, in G. Clemente, F. Coarelli, E. Gabba (ed.), *L'impero mediterraneo. I principi e il mondo*, "Storia di Roma" 2.2, 29-71, Torino 1991.

Sordi, Ramelli, *Senatoconsulto* = M. Sordi, I. Ramelli, *Il senatoconsulto del 35 contro i Cristiani in un frammento porfiriano*, «Aevum» 78.1 (2004), 59-67.

Stroppa, *Storia* 5 = Cassio Dione, *Storia romana* 5, trad. A. Stroppa, "BUR Classici greci e latini", Milano 2016[5].

Stroppa, *Storia* 6 = Cassio Dione, *Storia romana* 6, trad. A. Stroppa, "BUR Classici greci e latini", Milano 2016[7].

Syme, *Rivoluzione* = R. Syme, *La rivoluzione romana*, trad. M. Manfredi, "Biblioteca di cultura storica" 70, Torino 1962 (ed. or. *The Roman Revolution*, Oxford 1939).

Venturini, *Assetti* = C. Venturini, *Assetti costituzionali e repressione penale nell'opera di Theodor Mommsen*, in M.P. Baccari, C. Cascione (ed.), *Tradizione romanistica e Costituzione* 2, "Cinquanta anni della Corte Costituzionale", Napoli 2006, 1623-1649 (= *Scritti di diritto penale romano* 1, "L'arte del diritto" 26.1, Padova 2015, 3-30).

Vincenti, *Costituzione* = U. Vincenti, *La costituzione di Roma antica*, "Biblioteca Universale Laterza" 674, Bari 2017.

Vitali, *Le vite* = C. Svetonio Tranquillo, *Le vite di dodici Cesari* 1, trad. G. Vitali, "Prosatori di Roma", Bologna 1970.

Wellesley, *Excessu* = P. Cornelius Tacitus, *Ab excessu divi Augusti (Annales)* 2, ed. K. Wellesley, "Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana", Leipzig 1986.

Zecchini, *Pensiero* = G. Zecchini, *Il pensiero politico romano*, "Studi Superiori NIS" 355, Roma 1997.

Leyla Ozbek

LA FINE DEL POTERE NEGLI DEI DI QUINTO SMIRNEO: RIFLESSIONI LETTERARIE IN MERITO A UN FENOMENO POLITICO E SOCIALE*

1. *Introduzione: il potere in filigrana*

I *Posthomerica* di Quinto di Smirne, opera epica in lingua greca composta con buona probabilità nel III sec. d.C. nella parte parlante greco dell'impero romano, hanno come scopo la narrazione, secondo uno stile omerizzante, del *gap* presente tra la fine dell'*Iliade* e l'inizio dell'*Odissea*. Attraverso una maglia che cerca di rimanere il più aderente possibile ai modelli della tradizione epica, traspaiono in filigrana non solo un gusto compositivo nuovo ma anche una diversa concezione del mondo – una diversa concezione filosofica, religiosa e politica – e delle dinamiche del potere. Questo cambiamento nella concezione del potere e nelle dinamiche a esso legate si nota *in primis* nel ruolo e nelle azioni degli dei, che agiscono e parlano in maniera estremamente diversa rispetto al modello omerico. Questo è un dato fondamentale nell'interpretazione dell'opera, soprattutto dal momento che essa, nella propria poetica compositiva, spicca per aderenza e fedeltà alla lettera del modello omerico, in particolare dell'*Iliade*.

La diversa rappresentazione degli dei nei *Posthomerica*, soprattutto dal punto di vista della minore quantità degli interventi divini, è un dato analizzato dalla critica moderna come fenomeno letterario all'interno del genere epico, nelle sue valenze di ripresa e scarto dai modelli[1]. È stata invece finora sottovalutata la portata più ampia, dal punto di vista politico, filosofico e sociale, di questa diversa rappresentazione del potere divino, portata che rappresenta un elemento fondamentale al fine di riflettere sui cambiamenti delle dinamiche di potere all'interno della società del III secolo. Il presente contributo si pone come scopo il gettare maggiore luce su questo cambiamento epocale, un cambiamento

* Desidero ringraziare le due organizzatrici del convegno e curatrici del presente volume, Domitilla Campanile e Anne Gangloff, oltre a Chiara Tommasi e Fabio Guidetti per i preziosi suggerimenti che mi hanno fornito in corso d'opera.

[1] Cfr. in ordine cronologico, per citare solo le analisi più recenti, James, Lee, *Commentary*, 11; Wenglinsky, *Representation*; James, *Quintus*, xxviii; Carvounis, *Transforming*; Bär, *Intertextuality*; Ferreccio, *Epiteti*, xviii-xxiii; Barbaresco, *Dei* e *Disempowering*.

che traspare (persino, o forse *pour cause*) in un'opera dagli scopi solo apparentemente lontani dall'attualità politica e sociale.

Per comprendere appieno l'argomentazione in corso e lo scopo – o quantomeno uno degli scopi – dell'autore, è necessario sintetizzare i dati principali di un'opera non così conosciuta e studiata nel panorama degli studi dell'antichità greca e romana. Di Quinto di Smirne si conosce pochissimo: gli unici dati certi sono il suo nome, una forma latina o latinizzata, e la sua appartenenza alla parte parlante greco dell'impero, come si evince dalla lingua di composizione della sua opera[2]. Che sia di Smirne non è un dato né dimostrabile né probabilmente attendibile, essendo derivato autoschediasticamente dalla dichiarazione di poetica dell'autore, nel proemio ritardato dell'opera (12.306-313, cfr. *infra*). L'auto-collocazione dell'autore a Smirne è tuttavia molto importante dal punto di vista simbolico: non solo per il fatto fondamentale che Smirne fosse una delle patrie putative di Omero, ma anche perché, nel periodo imperiale, la città era uno dei centri di punta della parte parlante greco dell'impero. La datazione dell'opera, non certa, si può desumere solamente da dettagli interni alla composizione, in particolare se la si paragona ad altre opere esametriche composte nel periodo imperiale. Con buona certezza, i *Posthomerica* sono successivi agli *Halietica* di Oppiano, impiegati da Quinto come modello in alcuni punti dell'opera, e, sulla base dell'analisi metrica degli esametri in cui sono composti, sono da situare prima della cosiddetta 'rivoluzione metrica' nonniana dell'esametro dattilico. Sulla base degli studi più recenti dell'opera, a cui qui si rimanda per maggiori dettagli, i *Posthomerica* si possono quindi collocare nella temperie compositiva del III secolo d.C.

Come già accennato, il poema, composto da 14 libri, colma a grandi linee il *gap* narrativo che si situa tra l'*Iliade* e l'*Odissea*, inserendo anche vicende e miti trasversali che erano trasmessi da opere epiche ora frammentarie. Si parte dal ricordo della morte di Ettore e si arriva fino alla tempesta che sconvolge la flotta greca in partenza dopo la presa di Troia. La narrazione di Quinto è stata giustamente definita omerizzante, sebbene non sia riducibile a questa caratteristica. È tuttavia chiaro che il primo modello di Quinto, nella ripresa di termini, di formule, di immagini, è Omero, e anzi, meglio, l'*Iliade*.

In un punto, tuttavia, come si è già notato, Quinto si distacca nettamente dal proprio modello, ossia nella rappresentazione degli dei. Rispetto alle molte assemblee, ai molti interventi in battaglia, ai molti dialoghi e scontri dell'*Iliade* (e in parte dell'*Odissea*), nei *Posthomerica*

[2] Per i dettagli riguardanti la figura di Quinto e la datazione dell'opera, si rimanda qui a Ozbek, *Filottete*, 13-22, con analisi della bibliografia precedente.

gli dei intervengono – anzi, compaiono – significativamente di meno. E, quando compaiono, si tratta di situazioni in cui il loro potere viene sempre, in qualche modo o tramite qualche dettaglio, minato, frustrato o sminuito. Tramite alcuni esempi mirati, si noterà come questo voluto allontanamento dalla tradizione – in un *medium* letterario estremamente rigido come quello della poesia epica, eppure passibile di modifiche ben visibili in filigrana – sia un fenomeno legato all'espressione di un mutamento delle dinamiche sociopolitiche legate al potere. Nel caso di un'opera come i *Posthomerica*, il potere è chiaramente rappresentato *in primis* dagli dei: dai loro rapporti con il destino e le sue espressioni divine, dai loro rapporti di forza reciproci, e dai loro rapporti con gli uomini – in particolare quelli dotati a propria volta di potere, come gli eroi principali delle fazioni achea e troiana.

2. *L'inizio dell'opera: la mancanza evidente*

All'inizio dei *Posthomerica*, compare immediatamente all'attenzione del pubblico un dato che allontana l'opera dai modelli: l'assenza degli dei, sia in appelli del narratore che nelle manifestazioni più tipiche in Omero delle loro dinamiche reciproche di potere, che si potrebbero definire di 'concertazione divina pacifica' (dialoghi, assemblee o banchetti). Dopo l'invocazione alla Musa, l'*Iliade* prosegue con l'evidente presenza del divino, tramite la preghiera di Crise, le azioni di Apollo e Atena sul campo acheo e i vari appelli e discorsi, fra gli altri, di Teti, di Zeus, di Era. L'*Odissea*, dopo anche in questo caso l'appello alla Musa, mostra invece direttamente un'assemblea degli dei, a cui solo Poseidone non partecipa e in cui Zeus concede ad Atena di aiutare il ritorno di Odisseo, mettendo in moto l'azione sia presso Ogigia che presso Itaca.

L'inizio dei *Posthomerica* è invece uno dei punti in cui Quinto si distacca maggiormente dal proprio modello omerico, e questo allontanamento è evidente. L'opera comincia senza proemio, senza invocazione alla Musa, e con un tono ominoso. Alla fine dei funerali per Ettore, su cui si concentrano i primi versi dell'opera, la narrazione si focalizza sulla tristezza dei Troiani. Tra di loro, chiusi nelle mura di Troia, aleggia un dolore penoso, come se Troia già fosse presa dall'incendio che la distruggerà (1.16-17 ἀμφὶ δ' ἄρά σφισι [*sc.* Τρώεσσιν] πένθος ἀνιηρὸν πεπότητο | ὡς ἤδη στονόεντι καταιθομένης πυρὶ Τροίης)[3]. L'assenza dell'invocazione alle Muse (che comparirà, non 'al mezzo', ma in senso

[3] Il testo dei *Posthomerica* è tratto dall'edizione di Vian, *Quintus*, mentre i testi di *Iliade* e *Odissea* sono tratti rispettivamente da West, *Ilias* e West, *Odyssea*; le traduzioni sono mie.

vero e proprio 'ritardato', solo in 12.306-313, per l'elenco degli Achei che entreranno nel cavallo) ha certamente lo scopo narrativo immediato di connettere la fine dell'*Iliade* all'inizio dei *Posthomerica*, come se questi ultimi ne fossero una continuazione naturale[4]. Tuttavia, la mancanza del fattore divino, in ogni sua forma, all'inizio dell'opera (punto fondamentale non solo dal punto di vista narrativo ma anche per fissare nel pubblico gli scopi più ampi della composizione) così come il tono ominoso introduttivo risuonano anche di un significato più ampio e profondo, significato che si estende alla narrazione successiva.

Questo tono iniziale risulta evidente anche nell'unica vera e propria riunione degli dei – unica, rispetto alle molte occasioni di incontro presenti nelle opere omeriche – nel secondo libro. In questo snodo narrativo, all'arrivo di Memnone per combattere con la parte troiana, Zeus ordina agli dei di non intervenire in favore di uno dei due contendenti, Memnone o Achille, dal momento che le Chere, portatrici di destino e qui di destino di morte, sono spietate anche con loro, le divinità (2.167-172):

> ἴστε θεοὶ περὶ πάντες ἐπεσσύμενον βαρὺ πῆμα
> αὔριον ἐν πολέμῳ· μάλα γὰρ πολέω<ν> μένος ἵππων
> ὄψεσθ' ἀμφ' ὀχέεσσι δαϊζομένων ἑκάτερθεν
> ἄνδρας τ' ὀλλυμένους. τῶν καὶ περικηδόμενός τις
> μιμνέτω ὑμείων μηδ' ἀμφ' ἐμὰ γούναθ' ἱκάνων
> λισσέσθω· Κῆρες γὰρ ἀμείλιχοί εἰσι καὶ ἡμῖν.
>
> Dei tutti, sappiate che avverrà una grande sventura
> domani in battaglia: la forza di molti cavalli, infatti,
> vedrete perire presso i carri, da entrambe le parti,
> e uomini morire. Anche se afflitto per loro, ciascuno
> di voi si trattenga e non giunga presso le mie ginocchia
> a pregarmi: le Chere sono infatti spietate anche con noi.

Questa unica assemblea divina prende a modello, in parte, quella all'inizio dell'ottavo libro dell'*Iliade*, in cui Zeus chiede agli dei di non intervenire in battaglia, minacciando ritorsioni (8.5-27). Tuttavia, il tono delle due assemblee risulta ben diverso. Nell'assemblea dell'*Iliade*, riunita al mattino, Zeus mostra tutto il proprio potere, minacciando gli dei con la propria forza – fino a sfidarli a farlo, tutti contro di lui – ed evidenziando a parole, più volte, quanto egli sia più potente di loro (cfr.

[4] Per l'inizio dei *Posthomerica*, cfr. da ultimo Bär, *Quintus*, 138-144, con bibliografia precedente.

8.17 γνώσετ' ἔπειθ' ὅσον εἰμὶ θεῶν κάρτιστος ἁπάντων, e 8.27 τόσσον ἐγὼ περί τ' εἰμὶ θεῶν περί τ' εἴμ' ἀνθρώπων). Il discorso di Zeus, per la propria durezza, meraviglia gli dei, che però subito esprimono assoluta fedeltà al sovrano, nelle parole di Atena, che riconosce la grandezza del padre e, a nome di tutti, nota che si asterranno dalla guerra seguendo la sua volontà (8.31-37).

Nei *Posthomerica*, invece, Zeus, che parla agli dei sul fare della sera, non menziona il proprio potere ma sottolinea quanto le Chere siano spietate, ἀμείλιχοι, anche nei confronti delle divinità olimpie (2.172)[5]. E l'umore generale che segue il suo discorso è l'opposto di quello di adesione dell'*Iliade* (2.177-182):

καὶ τὰ μὲν ὡς ἐσάκουσαν ἐριγδούπου Κρονίδαο,
τλῆσαν ἐνὶ στέρνοισι καὶ οὐ βασιλῆος ἔναντα
μῦθον ἔφαν· μάλα γάρ μιν ἀπειρέσιον τρομέεσκον.
ἀχνύμενοι δ' ἴκανον ὅπῃ δόμος ἦεν ἑκάστου
καὶ λέχος· ἀμφὶ δὲ τοῖσι καὶ ἀθανάτοις περ ἐοῦσιν
ὕπνου βληχρὸν ὄνειαρ ἐπὶ βλεφάροισι τανύσθη.

E quando udirono quelle parole del Cronide possente,
le accolsero nel petto, e contro il sovrano
non proferirono parola: lo temevano infatti immensamente.
Amareggiati, tornarono ciascuno alla propria dimora
e al proprio letto; su di loro, sebbene immortali,
calò sulle palpebre il lieve conforto del sonno.

Gli dei, a differenza che nell'*Iliade*, tacciono: e tacciono non per adesione, ma per paura di ritorsioni in caso qualcuno esprima un parere contrario (2.178-179). L'assemblea si chiude in un clima di malcontento, silenziosa dissociazione e paura, clima che il narratore sottolinea ancora, notando come gli dei riparassero nelle loro dimore ἀχνύμενοι (2.180)[6], e come Eos, la madre di Memnone, il giorno successivo salisse in cielo di malavoglia, quasi contro la propria volontà (2.189 Ἠὼς δ' οὐρανὸν εὐρὺν ἀνήιεν οὐκ ἐθέλουσα). Un clima generale, quindi, di

[5] Sul valore di ἀμείλιχος, 'spietato, inesorabile', usato raramente in Omero (tre volte, e nel caso di divinità solo riferito ad Ade, *Il.* 9.58) e molto comune in Quinto, che riprende il preziosismo omerico impiegandolo in nuovi contesti, tra i quali quello dell'esplicitazione della superiorità delle divinità del destino, cfr. Ferreccio, *Commento*, 105-107.

[6] Il participio indica qui l'afflizione del loro stato d'animo, come traducono Vian, Battegay, *Lexicon*, *s.v.* ἄχνυμαι, con una sfumatura di amarezza che rasenta la rabbia, cfr. *LSJ s.v.* ἀχεύω.

plumbea disfatta e malcelata opposizione, in cui ognuno dei partecipanti si sente frustrato in quanto privato del proprio potere decisionale: gli dei ne sono privati da Zeus, e Zeus stesso non nasconde il controllo da parte delle potenze del destino, che spesso assumono nei *Posthomerica* un ruolo di superiorità anche rispetto alle decisioni degli dei olimpi[7].

3. *Uomini contro dei*

3.1. *Achille*

Una caratterizzazione negativa e frustrante del potere degli dei è evidente in un punto centrale del mito troiano narrato da Quinto, ossia l'uccisione di Achille nel terzo libro. Delle due varianti mitiche che vedono nell'uccisione dell'eroe acheo la partecipazione di Paride e Apollo oppure del solo Apollo, Quinto segue quest'ultima[8]. Le motivazioni di questa scelta sono molteplici, non da ultima una diversa caratterizzazione del dio, del suo potere e del suo rapporto con mortali e immortali. Si tratta non solo e non tanto di una mancanza «of interaction […] between humans and gods», come nota Bär[9], dettaglio che senza dubbio emerge in tutta l'opera di Quinto, quanto, in questa precisa scena, del suo opposto, con precisi fini narrativi (e non solo). L'interazione diretta tra l'eroe più famoso della saga iliadica – figlio di una dea e in diretto contatto con gli dei – e un dio permette a Quinto la costruzione di una scena brutale e cruda sia nelle parole di Achille che nella caratterizzazione di Apollo.

Dopo la morte di Antiloco, nell'imperversare della battaglia Achille arriva fin sotto le mura di Troia facendo strage dei nemici, pronto a espugnare la città. Per evitare la riuscita dell'azione, Apollo, nonostante Zeus abbia chiesto il non intervento da parte degli dei, decide di fer-

[7] Sul potere delle divinità del destino, personificate nei *Posthomerica* dalle Chere, dalle Moire e da Aisa, e sulla loro superiorità anche alle decisioni degli dei olimpi, cfr. almeno Gärtner, *Rolle* e *Schicksal*, e Argyrouli, *Study*.

[8] Apollo è il solo uccisore di Achille in A. fr. 350 R; S. *Ph.* 334-335; Pi. *P.* 3.101; Hor. *Carm.* 4.6.3-8. Il dio si trova con Paride in Apollod. *Epit.* 5.3, Hyg. *Fab.* 107 e nell'epitome dell'*Etiopide* a opera di Proclo (*Arg.* r. 16 Bernabé). Nell'*Iliade* compaiono entrambe le versioni: in 19.416-417, il cavallo Xanto profetizza ad Achille la morte 'per mano di un dio e di un mortale' (θεῷ τε καὶ ἀνέρι ἶφι, 417); in 21.277-278 è Achille stesso che ricorda le parole pronunciategli dalla madre Teti, che si riferiva alle frecce del solo Apollo (ἥ [*sc.* φίλη μήτηρ] μ' ἔφατο Τρώων ὑπὸ τείχεϊ θωρηκτάων | λαιψηροῖς ὀλέεσθαι Ἀπόλλωνος βελέεσσιν); in 22.358-360 Paride e Apollo sono menzionati come futuri responsabili della morte di Achille all'eroe stesso da Ettore morente (ὅτε κέν σε Πάρις καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων | ἐσθλὸν ἐόντ' ὀλέσωσιν ἐνὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν, 359-360).

[9] Bär, *Intertextuality*, 223. Cfr. anche Barbaresco, *Disempowering*, 133-134, che sembra seguire questa visione e, più in generale, Wenglinsky, *Representation*, 80-83.

mare Achille scendendo dall'Olimpo. La scena comincia secondo la caratterizzazione più tipica: Apollo è rappresentato come una fiera a cui brilla il fuoco negli occhi e che fa tremare la terra al proprio passaggio (3.32-36). L'inizio del dialogo tra i due comincia con movenze favorevoli al dio, che urla 'tremendamente' (σμερδαλέον, 3.37) ad Achille, con una voce che l'eroe teme (3.38-39), o almeno così pare immaginare il dio, di cui qui si assume il punto di vista, minacciandolo di morte per mano di qualche divinità se non si allontanerà immediatamente dalle mura di Troia (3.42 μή σε καὶ ἀθανάτων τις ἀπ' Οὐλύμποιο χαλέψῃ, da notare che Apollo non svela la propria identità ma usa un'espressione vaga su chi, tra gli dei, si assumerà la responsabilità e il rischio di uccidere Achille).

Achille, tuttavia, non solo non teme la voce del dio (3.45), che riconosce, ma gli risponde direttamente e lo intima di tornare nella sede degli altri beati, minacciando addirittura, in caso contrario, di colpirlo, nonostante sia immortale (3.51-52 ἀλλ' ἀναχάζεο τῆλε καὶ ἐς μακάρων ἕδος ἄλλων | ἔρχεο, μή σε βάλοιμι καὶ ἀθάνατόν περ ἐόντα). L'eroe, dopo aver pronunciato queste parole, 'lascia il dio da parte' (3.53 ἀπάτερθε θεὸν λίπε) e continua nel proprio assalto. Apollo, sdegnato dalla risposta di Achille e dal suo comportamento, scompare nelle nubi e poi, avvolto dalla nebbia, scocca il dardo fatale al tallone dell'eroe (3.60-62).

In questo punto cruciale della narrazione, Quinto fa pronunciare ad Achille un discorso terribile contro il dio (3.68-79):

τίς νύ μοι αἰνὸν ὀιστὸν ἐπιπροέηκε κρυφηδόν;
τλήτω μευ κατέναντα καὶ εἰς ἀναφανδὸν ἱκέσθαι,
ὄφρά κέ οἱ μέλαν αἷμα καὶ ἔγκατα πάντα χυθείη
ἡμετέρῳ περὶ δουρὶ καὶ Ἄιδα λυγρὸν ἵκηται.
οἶδα γὰρ ὡς οὔ τίς με δυνήσεται ἐγγύθεν ἐλθών
ἐγχείῃ δαμάσασθαι ἐπιχθονίων ἡρώων,
οὐδ' εἴ περ στέρνοισι μάλ' ἄτρομον ἦτορ ἔχῃσιν,
ἄτρομον ἦτορ ἔχῃσι λίην καὶ χάλκεος εἴη.
κρύβδα δ' ἀνάλκιδες αἰὲν ἀγαυοτέρους λοχόωσι·
τῶ μευ ἴτω κατέναντα, καὶ εἰ θεὸς εὔχεται εἶναι
χωόμενος Δαναοῖς, ἐπεὶ ἦ νύ μοι ἦτορ ἔολπεν
ἔμμεναι Ἀπόλλωνα λυγρῇ κεκαλυμμένον ὄρφνῃ.

Chi mi ha scoccato di nascosto un terribile dardo?
Che abbia il coraggio di venire dinnanzi a me e di mostrarsi apertamente,
affinché il suo sangue nero e tutte le sue viscere siano riversate a terra
dalla mia lancia, e finisca nell'Ade pieno di lacrime!
So infatti che nessuno degli eroi mortali potrà, giuntomi davanti,

sconfiggermi con la lancia,
anche se avesse nel petto un cuore estremamente intrepido,
e, con il cuore molto intrepido, fosse fatto di bronzo.
I vigliacchi tendono insidie ai più gloriosi sempre di nascosto.
Allora, che mi si presenti davanti, anche se si vanta di essere un dio
adirato contro i Danai, perché il cuore mi dice
che è Apollo che si nasconde in questa funesta oscurità!

Sebbene Quinto impieghi tratti tipici del canovaccio omerico nella presentazione di Apollo e nel dialogo tra un morente e il suo uccisore, il tono di tutta la battaglia e del discorso di Achille copre il dio di un'aura di negatività. Anche dopo questo discorso, il tono della narrazione infatti non migliora, anzi. Achille, irato, si strappa la freccia dal tallone, continua a uccidere nemici e, prima di morire, rivolge ancora una minaccia insultante ai Troiani, tacciandoli di vigliaccheria e promettendo loro che non scamperanno alla sua lancia né alle sue Erinni (3.167-169).

Questa rappresentazione eroica dell'eroe per eccellenza si intreccia per contrasto con la rappresentazione negativa del dio Apollo, sia prima sia durante sia dopo il confronto con Achille. Nel frattempo, infatti, Apollo, ripresa la freccia letale grazie all'aiuto delle Aure, si rifugia immediatamente nell'Olimpo, dove riceve una durissima reprimenda da Era, che nel ricordargli il patto rotto con Zeus, il suo passato e le sue promesse, tutti dimenticati, e il suo odio personale contro Achille, odio che causerà la rovina dei Troiani a causa del suo gesto, lo insulta più volte con termini durissimi (cfr. per es. 3.112 ἀφρονέων ἐνὶ θυμῷ; 3.114 σχέτλιε e, nel medesimo verso, ἐνὶ φρεσὶ λευγαλέῃσιν, riferito sempre ad Apollo; 3.125 νήπιε). Apollo, come dopo le accuse insultanti di Achille, non replica nulla ma rimane in silenzio, dettaglio fondamentale.

Il silenzio di Apollo di fronte ad Achille e di fronte a Era è una movenza narrativa tipica di Quinto, che si allontana dal modello omerico di 'botta e risposta' quando vuole far notare al fruitore uno snodo importante per la caratterizzazione di un personaggio[10]. In questo caso, la caratterizzazione di Apollo è oltre l'ambiguo, ma versa decisamente sul negativo. Se, infatti, con Achille ancora si poteva pensare a una manifestazione del potere di Apollo, una divinità che non ha bisogno di

[10] Cfr. per es. in 11.496-501 il silenzio di Enea che non risponde alle provocazioni di Filottete, in cui Quinto si allontana dal modello degli insulti tra Achille e Enea di *Il.* 20.178-186. Per il silenzio nei *Posthomerica* come rottura dell''etichetta omerica della comunicazione', cfr. Ozbek, *Aeneas*, 147-150 e, più in generale, per il silenzio come punto fondamentale in uno snodo narrativo epico, Foley, *Silence*; Person, *Silent*; Laird, *Power*; Montiglio, *Silence*.

rispondere a un mortale morente, nel caso di Era è chiara la posizione di impotenza e paura da parte del dio, che viene oltretutto descritto come incapace, per paura, di guardarla in faccia, mentre fugge anche dagli altri dei sempre senza la forza di alzare gli occhi su di loro (3.131-133 οὐδέ οἱ ὀφθαλμοῖσι καταντίον εἰσοράασθαι | ἔσθενεν, ἀλλ᾽ ἀπάνευθε θεῶν ἄλληκτον ἐόντων | ἧστο κατωπιόων)[11].

3.2. *Enea*

Gli dei come notato compaiono nei *Posthomerica* poco e male, ma compaiono soprattutto in un punto ben specifico dell'opera: la fine. Non è un caso che Quinto, che ha fatto finora un uso parsimoniosissimo degli dei rispetto al proprio modello, li metta in scena proprio alla fine della propria opera, a sigillo del poema. Alla conclusione dei *Posthomerica*, gli dei sono i protagonisti di due snodi molto diversi tra loro, entrambi importantissimi. Per prima cosa, gli dei sono in parte responsabili del salvataggio di Enea, fondatore dell'impero romano, e, in secondo luogo, esattamente alla fine del poema, lamentano un capovolgimento nella dinamica di potere che li riguarda.

Partendo dal primo esempio, Enea, che Quinto fa crescere come personaggio durante l'opera al fine di prepararne la statura che gli è necessaria nel finale[12], durante la *persis* nel libro tredicesimo è descritto come un timoniere che, ormai solo, ha abbandonato la nave da carico preda della tempesta (13.309-321) ed è guidato fuori dalla città, insieme al padre e al figlio, da Afrodite (13.326-332). L'eroe, secondo un puro gusto macabro tipico di Quinto (seppure forse qui anche leggermente moraleggiante, per il bene supremo) è descritto mentre addirittura si trova, non volente, a calpestare i cadaveri dei propri concittadini pur di seguire la guida della dea sua madre (13.324-326 αὐτὰρ ὃ νεκρῶν | σώμαθ᾽ ὑπέρθορε πολλὰ θοοῖς ποσί, πολλὰ δ᾽ ἐν ὄρφνῃ | οὐκ ἐθέλων στείβεσκε).

Durante la fuga, Enea viene protetto da Calcante, che blocca gli Achei dal colpirlo perché gli dei hanno altri – grandi – progetti per lui (13.334-343):

[11] Da non dimenticare che Quinto opera in altri casi una riduzione del potere in particolare di Apollo. Nella descrizione del famoso arco di Filottete, per esempio, l'autore dei *Posthomerica* è l'unico, nel panorama della letteratura antica, a non citare l'arma come dono a Eracle da parte di Apollo, ma a descriverla come creata da Eracle stesso e da lui donata a Filottete, sottolineando quindi un passaggio di mano da eroe a eroe piuttosto che da dio (a semidio) a mortale (cfr. in merito Ozbek, *Filottete*, 149-150 e *Reshaping*).

[12] Cfr. in merito l'analisi in Ozbek, *Aeneas*.

ἴσχεσθ' Αἰνείαο κατ' ἰφθίμοιο καρήνου
βάλλοντες στονόεντα βέλη καὶ λοίγια δοῦρα.
τὸν γὰρ θέσφατόν ἐστι θεῶν ἐρικυδέι βουλῇ
Θύμβριν ἐπ' εὐρυρέεθρον ἀπὸ Ξάνθοιο μολόντα
τευξέμεν ἱερὸν ἄστυ καὶ ἐσσομένοισιν ἀγητόν
ἀνθρώποις, αὐτὸν δὲ πολυσπερέεσσι βροτοῖσι
κοιρανέειν· ἐκ τοῦ δὲ γένος μετόπισθεν ἀνάξειν
ἄχρις ἐπ' Ἀντολίην τε καὶ ἀκάματον Δύσιν ἐλθεῖν.
καὶ γάρ οἱ θέμις ἐστὶ μετέμμεναι ἀθανάτοισιν,
οὕνεκα δὴ πάις ἐστὶν ἐυπλοκάμου Ἀφροδίτης.

Smettete di lanciare sul capo del prode Enea
dardi funesti e lance letali!
È infatti destino che, secondo la gloriosa volontà degli dei,
giunto dallo Xanto al Tevere dall'ampia corrente
fondi una città sacra e mirabile per i futuri
uomini, e che egli stesso mortali di molte nazioni
comandi: la stirpe generata da lui regnerà in seguito
fino a raggiungere l'Oriente e l'instancabile Occidente.
E infatti è stabilito dagli dei che si unisca agli immortali,
perché è figlio di Afrodite dalla bella chioma.

Con questa profezia, attesa in una narrazione epica come questa, Quinto si distacca dai propri modelli in alcuni punti sottili ma fondamentali, in modo da poter giocare con le aspettative del pubblico e inserire un punto di vista personale sull'evento della fondazione, e della prosecuzione, di quello che diventerà il grande impero di cui anch'egli è parte. Intanto, lo svelamento del futuro di Enea non è posto in bocca a un dio, come accade nel modello iliadico, in cui è Poseidone a esporlo (20.300-308)[13], oppure come accade nell'*Eneide*, in cui è Giove stesso, all'inizio dell'opera, a rivelarlo (1.257 ss.). Invece, è riferito da un uomo, seppure un tramite degli dei, come nel caso delle *Metamorfosi* di Ovidio (15.436 ss.), in cui tuttavia la situazione è differente, dal momento che la profezia è svelata direttamente a Enea da Eleno 'quando la sorte di Troia vacillava' (*cum res Troiana labaret* 15.437). Enea, inoltre, a differenza per esempio della versione adottata da Virgilio, fonda direttamente Roma, definita in maniera indiretta ἱερὸν ἄστυ,

[13] Cfr. anche *h.Ven.* 196-197, in cui Afrodite, prima di giacere con Anchise, gli rivela che dalla loro unione nascerà un figlio ὃς ἐν Τρώεσσιν ἀνάξει | καὶ παῖδες παίδεσσι διαμπερὲς ἐκγεγάονται.

espressione con cui Quinto designa, a parte qui, esclusivamente Troia[14]. Da ciò nasce l'impero creato da Enea, che Quinto descrive dal punto di vista geografico (e non per esempio temporale), esplicitandone le due parti fondanti: l'Oriente, di cui è parte anche lui con il suo pubblico, e l'Occidente.

L'attenzione all'uomo e al potere degli uomini, anche nel permettere la creazione di quello che diventerà l'impero romano, si esplicita anche in un altro elemento di questo discorso. Enea non avrebbe potuto compiere il proprio destino se un uomo – Calcante – non avesse fermato altri uomini – gli Achei – e, allo stesso modo, se questi non avessero scientemente deciso di lasciarlo fuggire: e non per il suo essere figlio di una dea o per la sua *pietas* nei confronti del potere divino (nella narrazione di Quinto, per esempio, non si citano i Penati), quanto piuttosto per la sua *pietas* umana. Subito la profezia sulla fondazione di Roma, infatti, Calcante dice agli Achei che devono lasciar passare Enea anche per un altro motivo, molto più umano nel senso più elevato del termine, ossia perché ha preferito portare con sé la propria famiglia invece di beni terreni che gli sarebbero stati utili in futuro (13.344-349):

καὶ δ' ἄλλως τοῦδ' ἀνδρὸς ἐὰς ἀπεχώμεθα χεῖρας,
οὕνεκά οἱ χρυσοῖο καὶ ἄλλοις ἐν κτεάτεσσιν
. . . . . .
ἄνδρα σαοῖ φεύγοντα καὶ ἀλλοδαπὴν ἐπὶ γαῖαν,
τῶν πάντων προβέβουλεν ἑὸν πατέρ' ἠδὲ καὶ υἷα·
νὺξ δὲ μί' ἦμιν ἔφηνε καὶ υἱέα πατρὶ γέροντι
ἤπιον ἐκπάγλως καὶ ἀμεμφέα παιδὶ τοκῆα.

E allontaniamo da quest'uomo le nostre mani anche per un altro motivo,
perché all'oro e ad altre ricchezze
[…] [che][15]
potrebbero salvare un uomo in fuga, in più verso una terra straniera,
a tutto questo ha preferito suo padre e suo figlio:

[14] Non si tratta di un dato da poco: cfr. principalmente l'analisi dell'*usus* di Quinto in questo frangente a opera di Hadjittofi, *Res*, 364 e Renker, *Commentary*, 219. La versione della fondazione diretta di Roma da parte di Enea compare per es. in Sall. *Cat.* 6.1; D.H. 1.72 (che cita la *Storia delle sacerdotesse di Argo* attribuita a Ellanico, *FGH* 4 F 84, e Damaste di Sigeo, *FGH* 5 F 3); D.Chr. 11.138.

[15] La sintassi che collega i vv. 344 e 345 non è coerente e crea una serie di problemi, sebbene il senso del discorso sia chiaro: per questo motivo, Vian opta per l'inserimento di una lacuna tra i due versi (una lacuna che, visto il prosieguo del discorso, deve essere estremamente breve). Per altre soluzioni, le quali tuttavia non risolvono appieno i problemi del periodo, cfr. Vian, *Quintus*, III 142 e 209.

un'unica notte ci ha mostrato sia un figlio estremamente benigno verso il vecchio padre
che un genitore irreprensibile verso un figlio.

Questo dettaglio compare in una tradizione mitica riguardante la fuga di Enea diversa rispetto a quella legata alla profezia divina, una tradizione testimoniata soprattutto da fonti di lingua greca[16] e non presente, per esempio, nell'*Eneide*. Quinto unisce quindi due versioni mitiche differenti, la versione divina della profezia, in parte modificata, e la versione umana, anch'essa opportunamente modificata e unita alla prima, per far risaltare Enea non solo come figlio di una dea ma anche come uomo, con valori etici di padre e di figlio che lo rendono un essere umano degno di questo nome. Il potere del divino, seppur presente, come è ovvio che sia, è attenuato dal valore umano del personaggio Enea e dal fatto che Quinto mette in luce nella propria narrazione che sono gli uomini – Calcante e gli Achei – che alla fine tengono in mano la sorte di Enea, e di quello che diventerà l'impero romano, e la decidono. Solo a questo punto, dopo che gli Achei convengono con Calcante, Quinto nota come essi lo lascino passare guardandolo ὡς θεόν, 'come un dio' (13.350). Riguardo questo passo, merita di essere riportata *verbatim* l'analisi di Hadjittofi[17], che cita anche l'opinione di altri studiosi quando nota: «[t]his passage could, in fact, be seen as an instantiation of the cultural process which has been named, in the title of an influential article, "becoming Roman, | staying Greek"[18]; in 13.336-343 the narrator performs the "becoming Roman" part, and in verses 344-349 the "staying Greek" or, more precisely, the "becoming Greek"[19], as Greekness is revealed to be not a stable idea, but a continuous process of self-definition».

4. *La fine dell'opera: la presenza aporetica*

Un punto altamente risonante, come in tutte le opere epiche è, assieme all'inizio, la fine dell'opera, che colpisce particolarmente il pubblico e quindi è impiegata dagli autori per scene e dettagli fondamentali. Se si paragona la fine dei *Posthomerica* con quelle dell'*Iliade* e dell'*Odissea* – i funerali di Ettore o il ristabilimento dello *status quo ante* a Itaca proprio grazie all'intervento degli dei – si nota che, nei *Posthomerica*,

[16] Cfr. per es. X. *Cyn.* 1.15; Lyc. 1263-1272; Alessandro di Efeso in Ps. Aur. Vict. *Orig.* 9.1; D.S. 7 fr. 4 Dindorf; Ael. *VH* 3.22; Apollod. *Epit*. 5.21.

[17] Hadjittofi, *Res*, 363-364.

[18] In nota nell'originale «[s]ee Woolf, *Becoming*».

[19] In nota nell'originale «Whitmarsh, *Literature*, 23».

Quinto impiega le divinità allo scopo di lasciare il proprio pubblico con una sensazione di amarezza in merito al cambiamento del potere che li riguarda. E non si tratta soltanto di un cambiamento, quanto di una fattuale accettazione di una modifica nelle dinamiche di potere.

Alla partenza degli Achei, Atena si sfoga con il padre in merito alla mancanza di rispetto che ora i mortali nutrono nei confronti degli dei, i quali non sono più onorati come in precedenza e come ancora meriterebbero (14.427-442):

Ζεῦ πάτερ, οὐκέτ᾽ ἀνεκτὰ θεοῖς ἐπιμηχανόωνται
ἀνέρες, οὐκ ἀλέγοντες ἀνὰ φρένας οὔτε σεῦ αὐτοῦ
οὔτ᾽ ἄλλων μακάρων, ἐπεὶ ἦ τίσις οὐκέτ᾽ ὀπηδεῖ
ἀνδράσι λευγαλέοισι, κακοῦ δ᾽ ἄρα πολλάκις ἐσθλός
συμφέρετ᾽ ἄλγεσι μᾶλλον, ἔχει δ᾽ ἄλληκτον ὀιζύν.
τοὔνεκ᾽ ἄρ᾽ οὔτε δίκην τις ἔθ᾽ ἅζεται, οὐδέ τις αἰδώς
ἔστι παρ᾽ ἀνθρώποισιν. ἔγωγε μὲν οὔτ᾽ ἐν Ὀλύμπῳ
ἔσσομαι οὔτ᾽ ἔτι σεῖο κεκλήσομαι, εἰ μὴ Ἀχαιῶν
τίσομ᾽ ἀτασθαλίην, ἐπεὶ ἦ νύ μοι ἔνδοθι νηοῦ
υἱὸς Ὀιλῆος μέγ᾽ ἐνήλιτεν, οὐδ᾽ ἐλέαιρε
Κασσάνδρην ὀρέγουσαν ἀκηδέας εἰς ἐμὲ χεῖρας
πολλάκις, οὐδ᾽ ἔδδεισεν ἐμὸν μένος, οὐδέ τι θυμῷ
ἠδέσατ᾽ ἀθανάτην, ἀλλ᾽ ἄσχετον ἔργον ἔρεξε.
τῶ νύ μοι ἀμβροσίῃσι περὶ φρεσὶ μή τι μεγήρῃς
ῥέξαι ὅπως μοι θυμὸς ἐέλδεται, ὄφρα καὶ ἄλλοι
αἰζηοὶ τρομέωσι θεῶν ἀρίδηλον ὁμοκλήν.

Zeus padre, cose non più tollerabili macchinano contro gli dei
gli uomini, che non si curano nei propri animi né di te
né degli altri beati, perché il castigo non insegue più
gli uomini empi, e spesso un uomo buono più di un malvagio
subisce dolori e si trova in uno stato di incessante infelicità.
Per questo motivo nessuno venera più la giustizia e non c'è nessun pudore
tra gli uomini. Io non resterò di certo più sull'Olimpo
e non sarò più chiamata tua figlia, se degli Achei
non avrò punito l'insolenza. Perché dentro al mio tempio
il figlio di Oileo mi fece una grande offesa e non ebbe pietà
di Cassandra, che tendeva le mani innocenti verso di me
in continuazione, e non ebbe paura del mio potere né nel suo animo
ebbe rispetto di una dea immortale, ma compì un atto inqualificabile.
Dunque nel tuo animo divino non impedirmi
di agire come vuole il mio animo, affinché anche gli altri
giovani tremino di fronte all'ira manifesta degli dei!

Il discorso, che deve avere come scopo immediato convincere Zeus quantomeno ad avallare una punizione per gli Achei che stanno salpando (una punizione che si svilupperà nell'affogamento di Aiace Oileo durante la tempesta che manderà le navi fuori rotta), unisce a questioni topiche (e necessarie nel punto della narrazione) una serie di motivi in filigrana, chiarissimi tuttavia da cogliere[20]. Atena deve convincere il padre, e questo è un punto che il pubblico si attende: tuttavia, il dettaglio interessante sta nella scelta dei suoi argomenti, ossia che cosa dice a Zeus e come lo dice.

La dea amplia la propria rimostranza, prima e dopo il punto riguardante la violenza contro Cassandra, inserendo alcune considerazioni sul cambiamento e il declino del potere degli dei. Gli uomini non li seguono più, commettono azioni empie e intollerabili, non mostrano più né giustizia né pudore: non solo in generale, ma soprattutto nei loro confronti. Atena chiede quindi la punizione di Aiace Oileo come un esempio che valga per tutti. Il discorso, che è più ampio della parte qui riportata *verbatim*, ricorda in parte l'evoluzione delle generazioni esiodee ma è di tono decisamente più amaro. Atena non pensa che qualcosa possa cambiare, ma nota da subito che la situazione è ormai definitivamente sfuggita al controllo degli dei. Il potere non spetta più alle divinità, e anche la punizione di Aiace Oileo arriva troppo tardi e non può bilanciare la portata di una minaccia come quella posta da Atena al padre, ossia l'abbandono per sempre dell'Olimpo.

Oltretutto, la risposta di Zeus ad Atena non è all'altezza del discorso della figlia ma è sbrigativa, così come la prima espressione dell'aiuto offertole da Poseidone. Zeus dice ad Atena che non si opporrà al suo agire riguardo agli Achei (14.444 οὔ τοι ἔγωγ' ἀνθίσταμαι εἵνεκ' Ἀχαιῶν, in formulazione negativa) e che, poiché lei lo desidera, le offrirà le proprie armi (14.447 δώσω [*sc.* ἔντεα πάντα] ἐελδομένῃ: da notare il participio riferito al desiderio di Atena, posto in risalto dalla cesura pentemimere che lo segue). Eolo non disobbedisce alle richieste di Atena (14.480 ὅ γ' οὐκ ἀπίθησε, anche qui in formulazione negativa), Poseidone 'rende felice la figlia del fratello' (14.508 ἦρα κασιγνήτοιο φέρων ἐρικυδέι κούρῃ), e così, con la narrazione della vendetta di Atena su Aiace Oileo e della tempesta che disperde la flotta achea, l'opera si conclude.

Grazie alla scelta degli argomenti trattati, al taglio dato alla narrazione e, fin nel dettaglio, alle espressioni e ai termini impiegati, il discorso di Atena e la tempesta finale sono trattati da Quinto non come un'apoteosi del volere divino, ma piuttosto come l'esempio di una rappresenta-

[20] Per un'analisi del passo in correlazione con le sue tematiche mitiche e le diverse tradizioni in merito, cfr. Carvounis, *Scenes* e *Commentary*, 186-190.

zione 'in minore' degli dei, che minacciano troppo rispetto a quello che ottengono, che analizzano con amarezza una situazione senza ritorno e che possono prendersi delle rivincite, ma non più commensurate alla loro potenza almeno nominale. Il pubblico sa bene come procederà la vicenda della saga troiana, in cui la narrazione collettiva dell'*Iliade* si dissolverà in una galassia di *nostoi*, alcuni più fortunati e altri meno. Gli dei non sono e non saranno più quelli di prima: non sono riusciti a mostrare appieno la propria potenza. L'*Odissea*, che riproponeva un forte dominio degli dei, nei *Posthomerica* non si vede neanche all'orizzonte, mentre il mondo in cui ha vissuto l'*Iliade* annega, insieme agli dei e al loro potere, nella tempesta finale.

5. *Conclusioni: il cambiamento dell'ordine (e delle sue certezze)*

Ciò che è importante sottolineare è che il potere non è più nelle mani di chi lo aveva detenuto, e non si intende solo o tanto il potere divino da un punto di vista teologico o filosofico in senso stretto. Quinto, nella propria opera, non presenta mai apertamente un'altra visione religiosa o filosofica rispetto a quella della teologia iliadica: gli sprazzi di stoicismo presenti in alcuni punti della narrazione, lungi dall'essere tasselli di una visione filosofica compiuta, sono piuttosto un insieme di dettami di sapere gnomico impiegati come *passe-partout* etico, secondo un gusto tipico dell'età imperiale[21].

Come si è notato nella narrazione riguardante Enea, appare evidente invece un discorso che riguarda il potere in senso politico e sociale: chi comanda, o era solito comandare sugli uomini, non comanda più. L'ordine costituito non è più quello precedente, le certezze sono cambiate. Gli dei, nella scena topica della *persis* di Troia che il pubblico attende quasi fino alla conclusione dei *Posthomerica*, servono a salvare (in parte) Enea e a ricordare, tramite un uomo, Calcante, la fondazione dell'impero romano – e nelle ultime vere battute dell'opera, prima della tempesta, a mettere in dubbio gli uomini e di conseguenza sé stessi. La tempesta e l'affogamento di Aiace Oileo sono ben poca cosa rispetto al preannuncio della fondazione di Roma e dell'impero, e all'importanza attribuita, lungo tutto il poema, agli eroi rispetto agli dei.

La chiusura dei *Posthomerica* è convenzionale: la narrazione sviluppa i temi che erano previsti e attesi dal pubblico, secondo la tradizione epica. Tuttavia, se si considera l'opera nel suo insieme, a parte in casi

[21] In merito, cfr. l'esame in Ozbek, *Filottete*, 217-218, con discussione della bibliografia precedente, da Vian, *Recherches*, 27 fino a Greensmith, *Resurrection*, 317-322, e delle diverse posizioni a riguardo.

assolutamente topici – e anche in essi, come si è notato nel concilio degli dei del secondo libro – gli dei risultano sminuiti in maniera irreversibile nel loro potere: sono o assenti o ancora peggio, quando presenti, oggetto di una focalizzazione negativa, di amara disillusione sul loro effettivo potere. All'orizzonte, proprio quando l'opera arriva al suo culmine, si vede la nuova promessa, futura nella narrazione e già passata nel tempo reale della composizione: Enea, la sua Roma e soprattutto il suo *genos*, che governerà l'impero. E così, si passa in un attimo da Omero all'impero romano. Come mette bene in luce la rappresentazione degli dei antichi nei *Posthomerica*, nel III secolo le dinamiche di potere degli uomini e sugli uomini – religiose, ma soprattutto geografiche e sociopolitiche – sono cambiate, e ormai da tempo.

Opere citate

Argyrouli, *Study* = E. Argyrouli, *A Narratological Study of the Role of the Fates in the Posthomerica*, in S. Bär, E. Greensmith, L. Ozbek (ed.), *Quintus of Smyrna's Posthomerica: Writing Homer Under Rome*, Edinburgh 2022, 161-174.

Bär, *Intertextuality* = S. Bär, *Reading Homer, Writing Troy: Intertextuality and Narrativity of the Gods and the Divine in Quintus of Smyrna's Posthomerica*, in J.J. Clauss, M. Cuypers, A. Kahane (ed.), *The Gods of Greek Hexametric Poetry: From the Archaic Age to Late Antiquity and Beyond*, Stuttgart 2016, 215-230.

Bär, *Quintus* = S. Bär, *Quintus Smyrnaeus, 'Posthomerica' 1. Die Wiedergeburt des Epos aus dem Geiste der Amazonomachie. Mit einem Kommentar zu den Versen 1-219*, Göttingen 2009.

Barbaresco, *Dei* = K. Barbaresco, *Φαίνεθ' ὁμοῦ νεφέεσσιν oppure αἴστος ὁμοῦ νεφέεσσιν? Vedere gli dei sul campo di battaglia dall'Iliade ai Posthomerica*, in V. Veronesi, B. Callegher (ed.), *Nuovi volti della ricerca archeologica, filologica e storica sul mondo antico – II*, Trieste 2001, 309-320.

Barbaresco, *Disempowering* = K. Barbaresco, *Disempowering the Gods*, in S. Bär, E. Greensmith, L. Ozbek (ed.), *Quintus of Smyrna's Posthomerica: Writing Homer Under Rome*, Edinburgh 2022, 118-137.

Carvounis, *Commentary* = K. Carvounis, *A Commentary on Quintus of Smyrna Posthomerica 14*, Oxford 2019.

Carvounis, *Scenes* = A. Carvounis, *Final Scenes in Quintus of Smyrna, Posthomerica 14*, in M. Baumbach, S. Bär (ed.), *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic*, Berlin-New York 2007, 241-257.

Carvounis, *Transforming* = K. Carvounis, *Transforming the Homeric Models: Quintus' Battle Among the Gods in the Posthomerica*, «Ramus» 37 (2008), 60-78.

Ferreccio, *Commento* = A. Ferreccio, *Commento al libro II dei Posthomerica di Quinto Smirneo*, Roma 2014.

Ferreccio, *Epiteti* = A. Ferreccio, *Gli epiteti degli dèi nei Posthomerica di Quinto Smirneo*, Roma 2018.

Foley, *Silence* = J.M. Foley, *Sixteen Moments of Silence in Homer*, «Quad. Urb. Cult. Class.», 50 (1995), 7-26.

Gärtner, *Rolle* = U. Gärtner, *Zur Rolle der Personifikationen des Schicksals in den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus*, in M. Baumbach, S. Bär (ed.), *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic*, Berlin-New York 2007, 211-240.

Gärtner, *Schicksal* = U. Gärtner, *Schicksal und Entscheidungsfreiheit bei Quintus Smyrnaeus*, «Philologus» 58 (2014), 97-129.

Greensmith, *Resurrection* = E. Greensmith, *The Resurrection of Homer in Imperial Greek Epic: Quintus Smyrnaeus' Posthomerica and the Poetics of Impersonation*, Cambridge 2020.

Hadjittofi, *Res* = F. Hadjittofi, *Res Romanae: Cultural Politics in Quintus Smyrnaeus' Posthomerica and Nonnus' Dionysiaca*, in M. Baumbach, S. Bär (ed.), *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic*, Berlin-New York 2007, 357-378.

James, *Quintus* = A. James, *Quintus of Smyrna, The Trojan Epic. Posthomerica*, Baltimore-London 2004.

James, Lee, *Commentary* = A. James, K. Lee, *A Commentary on Quintus of Smyrna, Posthomerica V*, Leiden 2000.

Laird, *Power* = J. Laird, *Power of Expression, Expressions of Power: Speech Presentation in Latin Literature*, Oxford 1999.

Montiglio, *Silence* = S. Montiglio, *Silence in the Land of Logos*, Princeton 2000.

Ozbek, *Aeneas* = L. Ozbek, *(Almost) Like a God: Depicting Aeneas in Quintus Smyrnaeus' Posthomerica*, «St. It. Fil. Class.» 16 (2018), 133-156.

Ozbek, *Filottete* = L. Ozbek (ed.), *Filottete in Quinto di Smirne. Posthomerica 9.333-546: introduzione, testo, traduzione e commento*, Pisa 2022.

Ozbek, *Reshaping* = L. Ozbek, *Reshaping the Nature of Heroes: Heracles, Philoctetes and the Bow in Quintus Smyrnaeus' Posthomerica*, in S. Bär, E. Greensmith, L. Ozbek (ed.), *Quintus of Smyrna's Posthomerica: Writing Homer Under Rome*, Edinburgh 2022, 287-297.

Person, *Silent* = R. J. Person, *The "Became Silent to Silence" Formula in Homer*, «Gr. Rom. Byz. St.», 36 (1995), 327-39.

Renker, *Commentary* = S. Renker, *A Commentary on Quintus of Smyrna, Posthomerica 13*, Bamberg 2020.

Vian, *Quintus* = F. Vian (ed.), *Quintus de Smyrne, La Suite d'Homère* (3 voll.), Paris 1963, 1966, 1969.

Vian, *Recherches* = F. Vian, *Recherches sur les Posthomerica de Quintus de Smyrne*, Paris 1959.

Vian, Battegay, *Lexicon* = F. Vian, E. Battegay, *Lexique de Quintus de Smyrne*, Paris 1984.

Wenglinsky, *Representation* = M.H. Wenglinsky, *The Representation of the Divine in the Posthomerica of Quintus of Smyrna*, PhD thesis, Columbia University, New York 2002.

West, *Ilias* = M.L. West (ed.), *Homerus, Ilias* (2 voll.) München-Leipzig 1998, 2000.

West, *Odyssea* = M.L. West (ed.), *Homerus, Odyssea*, Berlin-Boston 2017.

Whitmarsh, *Literature* = T. Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire. The Politics of Imitation*, Oxford 2001.

Woolf, *Becoming* = G. Woolf, *Becoming Roman, Staying Greek: Culture, Identity and the Civilizing Process in the Roman East*, «Proc. Cam. Phil. Soc.» 40 (1994), 116-143.

Luisa Andriollo

PRENDERE E PERDERE IL POTERE A BISANZIO: GIUSTIFICAZIONI TEORICHE, COSTRUZIONI STORIOGRAFICHE E IL CASO DI NICEFORO II FOCA (963-969)

Il sistema politico-istituzionale e l'ordinamento giuridico della Nuova Roma affondano le loro radici nell'eredità costantemente rivendicata della Roma antica, ovvero nel modello del principato e nelle sue espressioni successive, specialmente tardoantiche. Ma Bisanzio eredita anche le ambiguità connaturate a questa forma di governo, in particolare rispetto alle modalità di trasmissione del potere imperiale. È noto che a Costantinopoli come a Roma mancava un diritto costituzionale che definisse esplicitamente la procedura di accesso al trono. Ne risulta una tendenza all'instabilità politica che, come sottolineato da Gilbert Dagron, nel corso della storia millenaria dell'impero non ha mancato di colpire gli osservatori stranieri[1].

Accanto ai modelli istituzionali di matrice romana, gli storici si sono esercitati a individuare anche altri riferimenti culturali che contribuiscono a plasmare l'idea di sovranità a Bisanzio. In quest'ultima convergerebbero influssi orientali, legati all'immaginario delle monarchie ellenistiche e della corte persiana, e soprattutto modelli cristiani e scritturali di regalità, di ispirazione veterotestamentaria e cristologica[2]. Sono proprio l'idea della provvidenzialità dell'impero cristiano e il supposto principio di mimesi fra ordine terrestre e ordine celeste, che non permettono a Bisanzio di ricondurre l'interpretazione delle vicende politiche a cause meramente umane o mondane. Al contrario, l'attualità storica viene frequentemente interpretata dai contemporanei alla luce di modelli scritturali, da una prospettiva tipologica, teleologica ed escatologica[3].

In questo contesto, discutere dei pericoli insiti nell'esercizio del potere e dei suoi effetti su chi lo detiene equivale quindi a interrogarsi sulle forme entro cui l'autorità imperiale può dirsi legittima, sulle sue origini e fonti di validazione e sul rapporto fra *basileia* e tirannide. In

[1] Dagron, *Empereur*, 33-34.

[2] Gallina, *Incoronati*, 7-27; sugli attributi apostolici, cristologici e veterotestamentari degli imperatori a Bisanzio si veda anche Dagron, *Empereur*, 141-154 e 169-190.

[3] Sull'interpretazione escatologica della storia dell'impero e sulla letteratura apocalittica a Bisanzio Kraft, *Apocalyptic Literature*.

particolare, sono due le questioni che conviene sollevare. Da un lato, ci si può chiedere se il *topos* dell'evoluzione *in peius* si incontri nelle fonti bizantine come modello interpretativo del passato recente, e in particolare se vi si faccia ricorso per giustificare l'alternanza politica anche violenta. In effetti, se per definizione l'imperatore occupa il suo ruolo per delega divina o quantomeno con l'approvazione di Dio, come e perché può essere elevato al trono qualcuno che se ne rivela indegno? E d'altra parte, se come è spesso il caso un'evoluzione negativa si produce, quali conseguenze determina, e per mano di chi? A chi spetta di sanzionare l'esercizio corrotto o ingiusto del potere, e in che modo?

Si tratta di interrogativi niente affatto secondari. Essi inducono a riconsiderare il peso politico della teologia imperiale a Bisanzio e il ruolo svolto da corpi istituzionali come l'esercito, il senato e il popolo di Costantinopoli nel legittimare l'esercizio del potere ed esercitare qualche forma di controllo su di esso. Il rapporto fra i diversi attori politici e fra le possibili fonti di legittimità imperiale è stato recentemente oggetto di discussione anche accesa fra gli studiosi, giacché va a toccare la definizione stessa dello stato bizantino. A seconda dell'enfasi posta sull'una o sull'altra componente ideologica e sul suo impatto nella pratica, l'impero d'oriente è stato interpretato, non senza contraddizioni, ora come una teocrazia, ora come un esempio di cesaropapismo; come un'autocrazia o, più recentemente, come una monarchia repubblicana[4].

Due fra gli autori più attivi in questo dibattito, Anthony Kaldellis e Yannis Stouraitis, hanno sottolineato che l'immagine tradizionale dell'impero come stato dispotico, oppressivo e oscurantista è il prodotto di interpretazioni storiografiche 'orientaliste'. Queste tendono ad escludere l'impero romano d'oriente nella sua traiettoria post-classica sia dallo spazio geografico e culturale dell'Europa, sia dall'eredità del mondo antico greco-romano, visto come radice storica dell'occidente[5]. Ecco che testare la vitalità a Bisanzio di un motivo proprio della riflessione politica classica, quello della pericolosità del potere, della sua azione corruttrice sul carattere individuale e dei possibili limiti del suo esercizio, prende tutto il suo senso. Ciò permette di affrontare il problema della continuità politico-culturale fra Roma e Bisanzio e delle eventuali evoluzioni della romanità nell'impero medievale.

Per contestualizzare la mia analisi ricorderò dapprima i termini generali della questione: le modalità di accesso al potere imperiale a Bisanzio, le sue fonti di legittimazione e i limiti eventualmente riconosciuti

[4] Per una sintesi del dibattito storiografico Stouraitis, *Byzantinism.*

[5] Oltre a Stouraitis, *Byzantinism*, si vedano anche Kaldellis, *Byzantine Republic*, ix-xvi; Cameron, *Absence* e Ead., *Byzantine Matters*, 7-25.

all'arbitrio imperiale. Evocherò quindi alcuni esempi di 'traiettoria imperiale negativa', cercando di rilevare quali giustificazioni vengano addotte per la disgrazia e la deposizione violenta del *basileus*. Mi soffermerò infine su un caso significativo e molto noto, quello di Niceforo II Foca (963-969). Brillante generale copertosi di gloria nella lotta contro gli Arabi, la figura di quest'imperatore incarna sia il modello di sovranità vittoriosa che quello di una pietà ascetica di matrice aristocratica. La sua parabola, dal colpo di stato riuscito all'assassinio entro le mura del palazzo, ha suscitato reazioni e visioni fortemente contrastanti. Le interpretazioni fornite della sua vicenda politica e personale, tanto dai contemporanei che nei secoli successivi, riflettono interessi di parte e posizioni ideologiche contrastanti rispetto al modello del buon sovrano e della legittimità imperiale.

1. *Elementi di 'pensiero costituzionalista' bizantino*

Se è vero che Bisanzio si pone nel solco della tradizione politico-istituzionale romana, da questa matrice risulta la fondale ambiguità nei modi di accesso al potere imperiale, in precario equilibrio fra un principio elettivo che permetteva l'alternanza al potere dei rappresentanti di interessi e gruppi di pressione diversi, e un principio di successione dinastica che poteva favorire stabilità e transizioni politiche meno violente, ma che non fu mai ufficialmente stabilito. Si tratta di due dinamiche alternative di investitura e legittimazione, che Gilbert Dagron qualificava come *legitimité de rupture et légitimité de durée*[6].

Dagron ha sottolineato l'importanza della rilettura tipologica di un Antico Testamento che nella Bisanzio medievale ha 'valore costituzionale' in quanto prefigura e iscrive in un disegno provvidenziale la traiettoria storica dell'impero cristiano, il nuovo Israele[7]. In particolare, l'archetipo della sovranità davidica sancisce sia la possibilità di rovesciare con la violenza un sovrano, già designato da Dio ma allontanatosi dal suo favore, come nel caso di Saul, che quella di trasmettere il potere all'interno di una linea dinastica[8]. L'approvazione divina verso l'individuo che occupa il trono imperiale può manifestarsi tanto nell'esito

[6] Dagron, *Empereur*, 55-68.

[7] Dagron, *Empereur*, 70; Jeffreys, *Old Testament*, 172-173.

[8] Dagron, *Empereur*, 68-70. Il personaggio di Davide incarna anche una tipologia di regalità sacerdotale che trova ulteriori modelli biblici, in particolare nella figura di Melchisedech, e che esprime la sacralità ambigua della funzione e della persona imperiale: *ibid.*, 184-190. Sulla ricezione e l'interpretazione tipologica dell'Antico Testamento a Bisanzio come repertorio di modelli (positivi o negativi) di sovranità, specialmente fra il IV e il VII secolo, si veda anche Rapp, *Models*.

fortunato di un *coup d'état* quanto nella nascita nella porpora. Quest'ultima non determina un diritto automatico all'impero, ma piuttosto rende manifesta la benedizione accordata da Dio a un singolo *basileus* e l'estensione del favore celeste alla sua discendenza. Di fatto, l'idea stessa di porfirogenesia – che riconosce al figlio nato da un imperatore in carica un surplus di legittimità rispetto alla prole generata prima dell'ascesa al trono – ribadisce il primato del rango sui legami di sangue[9].

A confermare che è l'elevazione ufficiale ad una funzione, e non la nascita fortunata, a fare un imperatore, vi è la pratica dell'associazione al trono degli eredi presuntivi, abitualmente incoronati coimperatori ad un'età precoce. In quest'occasione le componenti istituzionali dell'impero – il senato, l'esercito, il popolo della capitale, il patriarca come rappresentante della chiesa – sono coinvolti nel validare la trasmissione del potere, con l'espressione del loro consenso e talvolta con un giuramento di fedeltà[10]. D'altra parte, è frequente a Bisanzio la cooptazione come coimperatori di 'uomini nuovi', la cui legittimità, conquistata sul campo di battaglia o nei corridoi di palazzo e riconosciuta pubblicamente al momento dell'incoronazione, è confortata dalla creazione di legami di parentela (generalmente per matrimonio o adozione) con la dinastia titolare o con quelle precedenti. A Bisanzio tende dunque a prevalere un sistema misto, in cui molteplici segni e motivi di legittimazione si accumulano, rinforzandosi a vicenda[11].

Il convergere di diverse fonti di validazione del potere su un candidato all'impero è espresso in modo evidente nelle cerimonie di proclamazione ed incoronazione imperiale di cui conserva memoria il *Libro delle cerimonie*. Quest'opera enciclopedica, compilata sotto l'egida di Costantino VII Porfirogenito (913-959), incorpora i protocolli relativi a cinque cerimonie di incoronazione svoltesi a Costantinopoli fra il 457 e il 527[12]. Essi illustrano sia l'eventualità che il trono sia vacante e si

[9] Gallina, *Incoronati*, 110.

[10] Secondo la testimonianza del *Libro delle cerimonie*, tutti questi attori istituzionali furono presenti all'incoronazione di Leone II, il nipote ancora bambino del morente imperatore Leone I (457-474): *De cerimoniis* I, 103. L'incoronazione di Giustiniano, pochi mesi prima della morte di Giustino I (518-527) non ha luogo nell'ippodromo per le difficoltà di movimento del *basileus* titolare, e i rappresentanti del popolo non sono menzionati fra i partecipanti alla cerimonia: *De cerimoniis* I, 104. Nell'VIII secolo, al momento di proclamare il figlio Costantino coimperatore, Leone IV (775-780) richiese al senato, all'esercito e al popolo di Costantinopoli di giurare fedeltà al suo erede: su questa cerimonia e, più in generale, sul giuramento all'imperatore a Bisanzio, Svoronos, *Serment*.

[11] Dagron, *Empereur*, 58-64.

[12] Estratti da un trattato oggi perduto *Sul cerimoniale civile* (περὶ πολιτικῆς καταστάσεως), opera di Pietro, patrizio e *magister officiorum* durante il regno di Giu-

elevi all'impero un *homo novus* (Leone I, Anastasio I, Giustino I), sia il caso in cui un *basileus* in carica designi il suo successore associandoselo al trono (Leone II, Giustiniano). Particolarmente significative sono le acclamazioni rivolte al sovrano, in cui si esprime il *consensus omnium* e, attraverso questo, l'ispirazione divina della scelta. Così le truppe e i magistrati riuniti nell'Hebdomon, il campo militare alle porte di Costantinopoli, acclamano Leone I (457-474)[13]:

Ascoltaci, o Dio, ti preghiamo! Esaudiscici o Dio, [lunga] vita a Leone! Ascoltaci, o Dio! Dio che ami gli uomini, che Leone sia imperatore! Lo stato reclama Leone come imperatore! L'esercito reclama Leone come imperatore! È Leone che le leggi attendono! È Leone che il Palazzo attende! Questo è il desiderio del Palazzo! Questa è la petizione dell'esercito! Questo è il desiderio del senato! Questo è il desiderio del popolo!

Qualche decennio più tardi, Anastasio (491-518), dopo aver rivestito le insegne imperiali e la corona, si rivolge così al popolo e alle truppe nell'ippodromo[14]:

L'*autokrator* cesare augusto: «È chiaro che la potenza umana dipende dal volere della gloria celeste […] Poiché dunque, pur contro il mio volere e fra mille esitazioni, la serenissima augusta Ariadne con l'approvazione degli eccellentissimi alti dignitari, e inoltre la scelta del gloriosissimo senato e il consenso del potente esercito e del popolo fedele, guidati dalla santa Trinità, hanno promosso me ad assumere la guida dell'impero dei Romani…».

stiniano (527-565). Sul *Libro delle cerimonie* e l'opera di Pietro patrizio si veda l'introduzione all'ultima edizione del *De cerimoniis* t. I, 3*-137* e t. IV.1, 471-624. Queste fonti sono state oggetto di diverse interpretazioni storiografiche: Dagron, *Empereur*, 79-105; Sode, *Krönungsprotokolle*; Gallina, *Incoronati*, 41-46; Kaldellis, *Byzantine Republic,* 106-110.

[13] εἰσάκουσον, ὁ Θεός, σὲ παρακαλοῦμεν· ἐπάκουσον, ὁ Θεός, Λέοντι ζωὴ· εἰσάκουσον, ὁ Θεός· Λέων βασιλεύσῃ, Θεὲ φιλάνθροπε· Λέοντα βασιλέα τὸ πρᾶγμα τὸ δημόσιον αἰτεῖ· ὁ στράτος Λέοντα βασιλέα αἰτεῖ· Λέοντα οἱ νόμοι ἐκδέχονται· Λέοντα τὸ παλάτιον ἐκδέχεται· αὗται εὐχαὶ τοῦ παλατίου· αὗται ἐντεύξεις τοῦ στρατοπέδου· αὗται εὐχαὶ τῆς συγλήτου· αὗται εὐχαὶ τοῦ λαοῦ (*De cerimoniis* I, 100, r. 8-19). Tutte le traduzioni, se non diversamente specificato, sono dell'autrice.

[14] Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ αὔγουστος· Δῆλόν ἐστιν τὸ ἀνθρώπινον κράτος τῆς ἀνωτάτω δόξης τὸ νεύματι ἀπαρτίζειν. […] Ἐπειδὴ τοίνυν ἐμέ, εἰ καὶ ἄκοντα καὶ ἀναβαλλόμενον, ἡ γαληνοτάτη αὐγοῦστα Ἀριάδνη τῇ διακρίσει τῶν ὑπερφυεστάτων πρωτευόντων, καὶ τῆς ἐνδοξοτάτης συγκλήτου ἡ ἐκλογή, καὶ τῶν δυνατῶν στρατοπέδων τοῦ τε καθωσιωμένου λαοῦ ἡ συναίνεσις πρὸς τὸ ἀναδέξασθαι τῆς βασιλείας τῶν Ῥωμαίων τὴν φροντίδα, προηγουμένης τῆς ἐπιεικείας τῆς θείας Τριάδος, προεχώρησεν… (*De cerimoniis* I, 101, r. 153-159).

Anthony Kaldellis ha visto nelle modalità di ascesa al trono di Anastasio l'espressione di un'ideologia repubblicana profondamente radicata nell'impero e nel popolo di Costantinopoli[15]. Certo, questi documenti ricordano con insistenza il ruolo svolto nell'elezione imperiale dai corpi costituzionali che ne garantiscono il legittimo svolgimento: l'esercito, il senato e il popolo, a cui si aggiungono il Palazzo (ovvero i magistrati e i funzionari di corte, fra cui i potenti eunuchi del cubicolo imperiale) e l'imperatrice in carica, quando ve n'è una che agisce come vettore di continuità dinastica e rinforzo di legittimità. Una base di consenso quanto più possibile ampia è percepita come fondamentale per confortare la stabilità del potere imperiale e la sua percezione come autorità legittima (*ennomos epistasia*). Il sistema politico-istituzionale bizantino infatti, pur accentrando nel sovrano un'autorità teoricamente illimitata, si riconosceva come uno stato retto dalla legge (*ennomos politeia*). Legge che il *basileus* incarna, amministra e aggiorna, ma che non può violare, se non a rischio di transitare verso la tirannide[16].

Un tale comportamento sarebbe in contraddizione non solo con le virtù proprie del buon sovrano, giustizia *in primis*, e con il bene dello stato, ma anche con il postulato della relazione mimetica fra ordine celeste e ordine terrestre di cui l'imperatore è garante e su cui, da Eusebio di Cesarea in poi, si fonda la visione bizantina della storia. Benché Kaldellis minimizzi il peso ideologico dell'idea di elezione divina, ridotta a retorica di facciata[17], questa emerge con forza nelle fonti. I protocolli d'incoronazione ribadiscono che l'imperatore è dato da Dio, la potenza terrena dipende dal volere celeste, e la scelta del sovrano è ispirata dalla Trinità. La vedova imperiale Ariadne, mostratasi al popolo nell'ippodromo, annuncia che tale scelta dovrà essere compiuta dai rappresentanti delle magistrature civili, del senato e dell'esercito al cospetto dei Vangeli e in presenza del patriarca[18]. La procedura ricalca quella seguita

[15] Kaldellis, *Byzantine Republic*, 106-109. Kaldellis sottolinea che il popolo organizzato nelle fazioni del circo sembra essere consultato in tutte fasi del processo istituzionale, piuttosto lungo e guidato dalla vedova imperiale Ariadne, che porta all'elezione di Anastasio.

[16] Kaldellis, *Byzantine Republic*, 67-82; Gallina, *Incoronati*, 49-50. Si considerino, in tal senso, le riflessioni di Cecaumeno (fine XI secolo), ricordate da Gallina: «Poiché alcuni affermano che il *basileus* non è soggetto alla legge, ma che egli stesso è la legge, anch'io proclamo: a patto che agisca e legiferi bene, noi gli ubbidiremo. Ma se egli dicesse: "bevi del veleno" in nessun modo lo farai. E se ti dicesse "gettati nel mare e attraversalo a nuoto" nemmeno questo farai. Si riconosce da ciò che il *basileus* è un uomo e che, come tale, è sottomesso alle leggi divine» (Cecaumeno, *De officiis*, 93, r. 1-6; trad. Gallina, *Incoronati*, 150).

[17] Kaldellis, *Byzantine Republic*, 5-9.

[18] *De cerimoniis* I, 101, r. 52-60.

ai concili ecumenici, dove l'esposizione delle Sacre Scritture rendeva visibile la presenza dello Spirito Santo, la cui azione si manifestava nel consenso unanime dei partecipanti.

Secondo Corinne Jouanno, a Bisanzio la nozione dell'elezione divina del *basileus* fungerebbe da contrappeso del potere imperiale, giacché l'autorità del sovrano celeste costituiva l'unica istanza superiore rispetto ad esso e l'unico suo limite riconosciuto[19]. Quel che è certo è che la caduta nell'empietà giustificava la contestazione e la rivolta contro l'imperatore in carica, al pari delle accuse di iniquità e di negligenza verso il bene comune[20]. Depositario di un potere assoluto affidatogli da Dio e dal popolo per delega provvisoria (e perciò revocabile), investito di una funzione provvidenziale che lo rende vicario e imitatore di Cristo, il *basileus* resta pur sempre un uomo e un peccatore. Egli è tenuto a dare continuamente prova di legittimità tramite le sue azioni: ottenendo la vittoria e preservando l'impero con l'aiuto di Dio, e conformandosi alle virtù imperiali tradizionali di giustizia, filantropia, clemenza e liberalità, e a quelle cristiane di pietà e umiltà[21]. Nel caso in cui si allontani dal retto esercizio di un'autorità legittima egli perde il favore divino, il suo potere degenera in tirannide e l'obbedienza non gli è più dovuta – tanto che lo stesso corpo del sovrano, pur considerato sacro, può diventare oggetto di attacchi violenti.

2. *Anatomia di una caduta: l'imperatore rovesciato nel medioevo bizantino (VII-XI secolo)*

È stato osservato che un filone di pensiero 'repubblicano', critico verso il potere imperiale e le sue derive, percorre in sordina la trattatistica e la storiografia del millennio bizantino, emergendo distintamente in alcuni momenti storici: durante il regno di Giustiniano[22], ad esempio, oppure in età comnena (XII secolo)[23]. Per la presente analisi è utile considerare se un atteggiamento di questo tipo si riscontri anche nelle fonti storiografiche che, fra il IX e l'XI secolo, riferiscono esempi di disgrazia e deposizione imperiale, contemporanei o avvenuti nei secoli immediatamente precedenti. I giudizi espressi in tali testi rivela infatti

[19] Jouanno, *Démesure*, 131.
[20] Cheynet, *Se révolter*.
[21] Gallina, *Incoronati*, 34, 49.
[22] Gallina, *Incoronati*, 34-40.
[23] Magdalino, *Kaiserkritik*. Sul revival di interesse per la storia romana repubblicana in età comnena e particolarmente nell'opera di Giovanni Zonara, si vedano anche Mecella, *Paradigma;* Neville, *Romans*, 194-203; Kampianaki, *Zonaras*, 67-108.

il retroterra culturale e ideologico in cui si inseriscono la vicenda di Niceforo II Foca e la sua interpretazione.

Tra la fine del regno di Maurizio (582-602) e quella del regno di Niceforo III Botaniate (1078-1081), ventisei imperatori su un totale di quarantasette lasciarono il trono prima del termine naturale della loro vita, senza riuscire a trasmetterlo durevolmente a degli eredi, perché spodestati e/o vittime di morte violenta[24]. Anche per Bisanzio sembra quindi valere la definizione di 'autocrazia temperata dal diritto legale alla rivoluzione', già attribuita a Mommsen e applicata all'impero tardoantico[25]. Questo tipo di eventi crea difficoltà agli autori che li descrivono, specie quando la loro narrazione si iscrive in una cronaca universale, in cui il tempo umano trova senso in funzione dell'economia della salvezza. Come si spiegano la sconfitta e la disgrazia del capo dell'ecumene cristiana? Quali comportamenti e percorsi individuali portano a tale esito? E se le fonti osservano un'evoluzione negativa del carattere del *basileus*, a quali cause essa viene attribuita e quali conseguenze – drammatiche o meno – comporta? Nessuna opzione è scontata: il medioevo bizantino non lesina esempi di buoni imperatori andati incontro a un triste destino, e di sovrani empi ma fortunati[26].

Alla prima categoria appartengono senz'altro Maurizio (582-602) e Michele I (811-813). Brillante generale e imperatore riformatore il primo (a lui si deve l'istituzione degli esarcati), sovrano «mite e buono quant'altri mai»[27] il secondo, vantavano entrambi una specchiata ortodossia. Eppure Maurizio fu deposto e massacrato con tutta la sua famiglia dall'usurpatore Foca (602-610), Michele fu costretto ad abdicare dopo aver subito una serie di sconfitte contro i Bulgari che avanzavano verso la capitale. Nella ricostruzione delle cronache il loro destino non è determinato da un'involuzione del carattere, ma da errori puntuali e decisioni sbagliate; nel caso di Michele I la responsabilità è trasferita all'influsso deleterio di cattivi consiglieri[28]. Maurizio, per parte sua, diventa un modello di coraggio di fronte alla disgrazia, accettata ed affrontata come salvifica espiazione dei propri peccati[29]. La sciagura

[24] Ho incluso nel computo Niceforo I (802-811), non detronizzato ma morto in battaglia contro i Bulgari, perché nelle cronache il suo ritratto segue il paradigma del cattivo sovrano e la sua morte viene vista come una giusta retribuzione: cfr. *infra*, 298.

[25] Bury, *Constitution*, 9.

[26] Sul problema posto dalla morte violenta del sovrano e dalla sua giustificazione si vedano le riflessioni di Cheynet, *Se révolter*; Limousin, *Assassins*; Malamut, *Funerailles.*

[27] *Scriptor incertus*, 50 r. 26-31 (trad. F. Iedevaia).

[28] Teofane confessore AM 6304.

[29] Teofane confessore AM 6094: in sogno Cristo avrebbe chiesto a Maurizio se preferisse ricevere il castigo per le sue colpe in questo mondo o in quello a venire; alla

apparentemente immeritata di questi sovrani viene attribuita al giudizio di Dio e ai suoi disegni. Teofane Confessore sentenzia che le sconfitte subite da Michele I era volute da Dio per dimostrare il carattere effimero dei successi di Niceforo I, suo suocero e predecessore, detestato dalle fonti[30]; lo *Scriptor incertus* fa esclamare allo stesso Michele «per i miei peccati i Cristiani patirono ciò; Dio non è benevolo verso il regno di mio suocero, né verso la sua stirpe»[31].

Talvolta, nemmeno l'evidente iniziativa o complicità in un crimine basta a determinare un'interpretazione completamente negativa della parabola imperiale. Imperatrici pur legittime e ortodosse come Irene (797-802) e Zoe (porfirogenita e imperatrice consorte fra il 1028 e il 1050) si macchiarono di gravi peccati: l'una di aver deposto e fatto accecare il figlio Costantino VI, l'altra di aver ordito l'assassinio di Romano III Argiro, suo marito. Ma le loro colpe vengono attribuite agli inganni del diavolo, cui le donne sono particolarmente soggette, e a difetti di carattere connaturati al genere femminile: la credulità e l'ambizione[32], oppure la lussuria[33]. La pietà di Irene, che rende empia la sua deposizione, e la sua qualità di buona sovrana si manifestano nell'accettazione del proprio destino: «Uomo, io ritengo che sia Dio che ha esaltato me, un'orfana, e mi ha elevata al trono imperiale pur essendone indegna, e attribuisco la causa della mia caduta a me stessa e ai miei peccati»[34]. Evidenti mancanze potevano essere derubricate a debolezze umane e 'danni collaterali' dell'esercizio del potere, se compensate da pratiche politiche – specie in materia fiscale e religiosa – gradite ai gruppi di interesse capaci di influenzare l'opinione pubblica e di plasmare la memoria letteraria.

Ma accadeva anche che la mancanza di qualità intaccasse l'idoneità a governare di imperatori destinati a farlo in quanto porfirogeniti. Di sovrani come Giustiniano II (685-695 e 705-711), Michele III (842-867), Romano II (959-963) o Costantino VIII (1025-1028) le fonti riferiscono che, cresciuti fra gli agi della corte, assecondati nei loro capricci o nella loro arroganza giovanile da pedagoghi e tutori indulgenti o da

richiesta di poter evitare il supplizio nell'aldilà, Cristo avrebbe dato ordine che l'imperatore fosse consegnato a Foca, insieme a sua moglie e ai suoi figli.

30 Teofane confessore AM 6304.

31 *Scriptor incertus*, 44 r. 132-135 (trad. F. Iedevaia).

32 Teofane confessore AM 6282 (Irene).

33 Scylitze, *Synopsis*, 390 (Zoe porfirogenita).

34 ἐγὼ μέν, ὦ ἄνθρωπε, θεὸν ἡγοῦμαι τὸν καὶ πρὶν ὀρφανευθεῖσαν ὑψώσαντά με, καὶ ἐπὶ τὸν θρόνον τῆς βασιλείας ἀναξίαν οὖσαν ἀναβιβάσαντά με, καὶ τὴν αἰτίαν τῆς καθαιρέσεως ἐμαυτῇ προσάπτω καὶ τοῖς ἐμοῖς ἁμαρτήμασι (Teofane confessore AM 6295).

cattivi consiglieri, finirono per sviluppare un comportamento superficiale e debole, quando non dissoluto e crudele. Nel migliore dei casi ciò li portava a dipendere da abili generali o scaltri eunuchi di corte, cui spettava l'esercizio di fatto del potere[35]. In altri casi queste pecche di formazione determinavano un'effettiva corruzione del carattere: l'imperatore, dominato dalle passioni perniciose che gli era stato permesso di coltivare, si lasciava andare a eccessi di crudeltà, ingiustizie e comportamenti indegni del suo rango, trascurando l'interesse dello stato. L'opposizione violenta al sovrano era allora vista come una scelta non solo giustificata, ma necessaria e inevitabile. Questa lettura dei fatti informa la narrazione del regno di Michele III e del suo assassinio per mano di Basilio I (867-886) nella *Vita Basilii*, biografia dai toni agiografici commissionata da Costantino VII per illustrare la memoria del suo avo e fondatore della dinastia macedone[36].

Gli esempi evocati portano alla luce un pregiudizio latente e un 'lato oscuro della porfirogenesia': l'assenza di restrizioni del potere imperiale contiene un rischio potenziale per chi vi nasce e, non conoscendo altra condizione, non fa esperienza dei limiti comuni alla natura umana, né esercizio di disciplina. Naturalmente, questo schema narrativo si presta a manipolazioni ideologiche e propagandistiche, specie quando si tratta di giustificare l'atto sacrilego dell'assassinio imperiale. Anche se commesso ai danni di un sovrano corrotto o empio, questo rimane un peccato difficilmente perdonabile.

Come osservato da Éric Limousin, le narrazioni storiografiche tendono però a trasferire la responsabilità materiale dell'uccisione del sovrano dall'usurpatore fortunato ai suoi complici[37]. La categoria degli imperatori abili ma saliti al trono dopo essersi ribellati al loro predecessore, assassinato o messo fuori gioco con la mutilazione e l'esilio, è molto nutrita. Può trattarsi di sovrani empi, unanimemente descritti dalle fonti come campioni di iniquità: il caso esemplare è quello dei *basileis* iconoclasti, ma anche Niceforo I (802-811) è deprecato per la sua politica di rigore fiscale e la sua presunta avidità. Di sovrani come Niceforo I e Leone V si dice anche che erano quanto mai scaltri e dissimulatori: tale abilità avrebbe permesso loro di ingraziarsi il favore dei più, salvo rivelare la loro vera natura dopo l'ascesa al trono[38]. La caduta di alcuni fra questi imperatori, come appunto Niceforo I e Leone V, non richiede

[35] È il caso di Romano II, che affidò la politica militare del suo regno ai Foca, e di Costantino VIII, il cui breve regno fu marcato dalle rivalità fra potenti eunuchi di corte.

[36] Su quest'opera si veda l'introduzione di Ihor Ševčenko in *Vita Basilii*, 3*-13* and Van Hoof, *Vita Basilii*.

[37] Limousin, *Assassins*.

[38] Teofane confessore AM 6296 (Niceforo I); *Scriptor incertus*, 100-101 (Leone V).

particolari giustificazioni, e si spiega in termini di retribuzione divina. La loro ascesa invece, e i regni, spesso lunghi e stabili, dei sovrani iconoclasti sono spiegati dalle cronache come decretati da Dio e dai suoi ineffabili giudizi, per la moltitudine dei peccati dei cristiani[39].

Nel caso di sovrani ortodossi, capaci e vittoriosi come furono tanti usurpatori del X e XI secolo, da Romano Lecapeno a Michele IV, però, l'interpretazione non può così essere lineare e univoca. Il crimine che li porta sul trono marca un punto di svolta, un apice positivo e negativo al tempo stesso: positivo, perché il loro successo manifesta il volere divino e li legittima a governare; negativo, perché l'atto in sé necessita espiazione. Il caso di Niceforo II Foca e Giovanni Tzimisce, su cui ci soffermeremo, è esemplare in questo senso[40].

È giustificato dire che, nell'ottica della storiografia mediobizantina, il potere modifica la natura di chi lo esercita, corrompendola, e che ciò spiegherebbe la disgrazia di sovrani altrimenti legittimi? Benché non sistematicamente applicato, questo schema narrativo ed interpretativo sembra sotteso alle riserve che circondano il principio di porfirogenesia. Nel caso di imperatori saliti al trono per meriti di carriera e con un colpo di stato fortunato, è l'aspirazione al potere – il desiderio ardente di conquistarlo, conservarlo ed eventualmente trasmetterlo – che può pesare come un'ipoteca negativa, spingendoli verso azioni moralmente reprensibili. È così che la tradizione anti-iconoclasta spiega, in alcuni casi, l'adesione all'eresia da parte dei sovrani dell'VIII e IX secolo: Leone III avrebbe ceduto alle richieste di un mago giudeo che gli aveva predetto un lungo regno in cambio della distruzione delle icone[41]; Leone V avrebbe voluto imitare i regni politicamente e dinasticamente fortunati degli imperatori Isaurici, dopo quelli brevi e rovinosi dei sovrani iconoduli suoi predecessori[42].

La *cupido imperii* avrebbe spinto anche i coimperatori soldati del X secolo a rinnegare i loro giuramenti di fedeltà e a mettere in discussione la posizione dei giovani principi porfirogeniti, al cui potere si erano associati con la promessa di proteggerne i diritti. Ciò è affermato espli-

[39] Teofane confessore AM 6295 (Niceforo I); addirittura la vittoria di Niceforo contro un usurpatore sollevatosi contro di lui, Bardane Turco, viene descritta da Teofane come «una vittoria permessa da Dio a causa della moltitudine dei nostri peccati» (Teofane confessore AM 6303, p. 488, r. 22-31). Di Costantino V si dice che era salito al trono a causa della moltitudine dei peccati dei cristiani (Teofane confessore AM 6233) e che li governava per decreto degli imperscrutabili giudizi divini (*ibid.,* AM 6258).

[40] Anche la fine del regno di Romano I Lecapeno (920-944) e quello di Michele IV (1034-1041) sono caratterizzati in questo senso.

[41] Teofane confessore AM 6215.

[42] *Scriptor incertus*, 107-108 e 111-112.

citamente a proposito di Romano I Lecapeno (920-944), che avrebbe incoronato i suoi figli ed elevato il loro rango gerarchico ai danni di Costantino VII[43], e di Michele V (1041-1042), adottato dalla porfirogenita Zoe e deposto da una rivolta popolare per aver cercato di estrometterla dal potere[44]. Questo sospetto viene solo insinuato a proposito di Niceforo II Foca.

3. *Dal trionfo al martirio: la parabola di Niceforo II Foca*

Già all'indomani della sua morte tragica e fino ad oggi, la figura e la vicenda di Niceforo II Foca non hanno cessato di interpellare gli storici.

Discendente da una celebre famiglia di Cappadocia che aveva dato alla dinastia macedone i suoi più fedeli e brillanti generali, Niceforo Foca era nato nel 912[45]. Insieme al padre e al fratello si era distinto nella lotta contro gli emiri arabi alla frontiera orientale di Bisanzio, in particolare gli Hamdanidi di Aleppo e i Tarsioti. Dopo essere stato a capo, come stratego degli Anatolici, di una grande circoscrizione provinciale d'Asia Minore e dell'esercito regionale corrispondente, nel 955 viene nominato domestico delle *Scholae*, con supervisione su tutte le forze armate bizantine. Nel 960-61 guida la riconquista di Creta, dall'827 ca. in mano araba, guadagnandosi gli onori del trionfo; nel 962 è in Cilicia e ad Aleppo, che occupa brevemente. Lì lo raggiunge la notizia della morte dell'imperatore Romano II, che lasciava due eredi minori. Nonostante l'opposizione del potente eunuco di corte Giuseppe Bringa, Niceforo viene proclamato imperatore dalle truppe orientali riunite a Cesarea, e marcia sulla capitale, che gli apre le porte il 16 agosto 963. Sposata la vedova imperiale Teofano, il nuovo *basileus* si presenta come protettore dei giovani porfirogeniti e viene incoronato imperatore. Anche dopo l'ascesa al trono non smette di condurre le armate: nel 964-65 completa la conquista della Cilicia, con la presa di Mopsuestia e Tarso; nel 966 cade Edessa. Nel 969 muove contro Antiochia, che verrà espugnata in sua assenza dagli ufficiali lasciati a presidiare l'obbiettivo, Michele Bourtzes e lo stratopedarca Pietro. Due mesi più tardi Niceforo Foca viene assassinato nel sonno a Costantinopoli, vittima di una congiura ordita con la complicità dell'imperatrice Teofano da Giovanni Tzimisce, suo nipote e brillante generale, che gli succederà sul trono.

Tutte le fonti, anche quelle più critiche, riconoscono a Niceforo Foca innegabili qualità militari, che avevano fatto di lui uno dei comandanti

[43] Psello, *Historia syntomos*, 102; Scilitze, *Synopsis*, 233-234.

[44] Scilitze, *Synopsis*, 417-418.

[45] Sui Foca si veda la ricostruzione prosopografica di Cheynet, *Phocas* (su Niceforo Foca in particolare 299-301) con le integrazioni di Id., *Appendix*.

più celebri del suo tempo. Zonara, non certo un suo estimatore, sentenzia: «così eccelleva l'*autokrator* nell'arte militare, e ampliò di molto i confini dei Romani ed estese il territorio del loro dominio», benché aggiunga che «per certe ragioni era odiato da tutti»[46]. Il suo *ethos* guerriero ha forti connotazioni cristiane e si associa ad una pietà austera, ascetica, caratterizzata in senso aristocratico e monastico. Le fonti contemporanee favorevoli ai Foca, come la cronaca dei continuatori di Teofane, descrivono Niceforo e suo fratello Leone come abili strateghi e strenui difensori dei Cristiani, capaci di seminare il terrore fra le empie schiere degli Argareni e di abbatterle col loro impeto[47].

La cristianizzazione delle virtù guerriere rivendicata da un'aristocrazia che controllava le più alte cariche militari dell'impero non sorprende. I Foca contavano in effetti fra il loro parenti per alleanza, i Maleinoi, ben due santi: Eudocimo, stratego vissuto all'epoca di Teofilo (829-842)[48], e Michele Maleino, leader carismatico del monachesimo di Bitinia, fondatore di una lavra sul monte Kyminas e zio materno di Niceforo II[49]. Protettore e frequentatore assiduo dei monaci, Niceforo era stato anche amico e discepolo di Atanasio, il fondatore della Grande Lavra sull'Athos. Il *Typikon* redatto da Atanasio per la sua fondazione ci informa che almeno fino al 961 Niceforo aveva accarezzato l'idea di ritirarsi proprio in questo monastero, che aveva contribuito a finanziare, ma gli eventi lo avevano distolto dal suo proposito[50].

Le fonti storiografiche confermano la vocazione monastica di Niceforo Foca e la sua adesione ad alcune pratiche ascetiche: l'uso di una tunica di crine sotto i vestiti; il celibato e l'astinenza dalle carni dopo la morte della moglie e dell'unico figlio; l'abitudine a dormire a terra, anche dopo l'ascesa al trono e soprattutto negli ultimi mesi prima dell'assassinio, su una pelle d'animale avuta in dono dal suo santo zio Michele[51]. È in questa posizione che lo sorprendono i suoi assassini: infierendo crudelmente sul suo corpo mentre egli si limita ad invocare la Vergine, danno alla sua morte l'apparenza di un martirio, come sot-

[46] ἐν μὲν οὖν στρατηγίαις τοιοῦτος οὗτος ἐγεγόνει ὁ αὐτοκράτωρ καὶ ἐπὶ μακρὸν ηὐξήκει Ῥωμαίοις τὰ ὅρια καὶ τῆς αὐτῶν ἡγεμονίας ἐξέτεινε τὰ σχοινίσματα· ἀλλὰ διὰ αἰτίας τινὰς πᾶσι ἦν στυγητὸς (Zonara, *Epitome* XVI, 25, 13.

[47] Teofane continuato VI, 41 e 45; sull'immagine guerriera e cristiana di Niceforo Foca si consideri anche la testimonianza di Teodosio diacono, autore di un poema in esametri sulla riconquista di Creta: Andriollo, *De Creta capta.* Sulla costruzione di una letteraria di una memoria letteraria dell'aristocrazia guerriera del X secolo Andriollo, *Aristocracy*. Sull'immagine letteraria di Niceforo II Foca, Markopoulos, *Remarques*, 307-310.

[48] Métivier, *Eudokimos*.

[49] Laiou, *Saint*; Métivier, *Michel Maleinos*.

[50] Morris, *Two faces*, 102-103.

[51] Leone Diacono, *Storia* V,5; Scilitze, *Synopsis*, 280.

tolineato da Évelyne Patlagean in un celebre studio su assassinio del *basileus* e santità imperiale[52]. In effetti c'è traccia in ambiente atonita dello sviluppo di un culto in onore di Niceforo Foca, di cui testimonia un ufficio liturgico copiato nell'XI secolo alla Grande Lavra[53].

Come spiegare la disgrazia e il castigo divino abbattutisi su un *basileus* innegabilmente vittorioso, certamente ortodosso e apparentemente pio? Può un tale sovrano diventare – o rivelarsi – un tiranno? Le fonti non sono concordi, ma trasmettono un'immagine 'bifronte', ambivalente e contradditoria di questo sovrano, come osservato da Rosemary Morris in un saggio classico sulla figura di Niceforo Foca[54]. Gli studi moderni dedicati a quest'imperatore si sono soffermati sulla costruzione della sua immagine letteraria e sulla sua articolazione tematica[55], sulla giustificazione ideologica dell'assassinio e della violenza fisica contro la persona imperiale[56] e sulla questione connessa della santità imperiale[57]. In questa sede è interessante considerare l'esempio offerto da Niceforo II sotto due punti di vista. Da un lato, ci si può chiedere se l'interpretazione ambigua della sua figura tradisca una critica al potere imperiale e una diffidenza verso la sua azione corruttrice. Dall'altro mi interessa capire non solo come si strutturi la caratterizzazione negativa di Niceforo Foca in una parte delle fonti, ma perché questo si produca, di quale contesto culturale, sociale e politico ciò sia sintomatico.

4. *Niceforo Foca allo specchio delle fonti (1): il tiranno rivelato*

Conviene cominciare col dare un prospetto delle fonti favorevoli e ostili a Niceforo II Foca, ordinandole cronologicamente e limitando l'analisi alle fonti greche.

	FONTI FAVOREVOLI	FONTI OSTILI
X sec.	- Teodosio Diacono, *De Creta capta* - Leone Diacono, *Storia* (fonte B pro-Foca comune con Scilitze) - *De Cerimoniis* I, 105 (protocollo di incoronazione)	(Fonte A pro-Tzimisce e propatriarcale utilizzata da Scilitze)

[52] Patlagean, *Basileus*; su quest'episodio si vedano anche Limousin, *Assassins* e Markopoulos, *Assassinat.*

[53] Patlagean, *Basileus*, 57, 63-64. Il culto non venne riconosciuto ufficialmente e non fu inserito nel calendario liturgico della Grande Chiesa di Costantinopoli.

[54] Morris, *Two faces.*

[55] Morris, *Two faces.*

[56] Limousin, *Assassins*; Cheynet, *Se révolter.*

[57] Patlagean, *Basileus*; Malamut, *Funerailles*, 43-44.

	- Giovanni Geometra, *Poemi* nr. 61, 80; *Carmi giambici* nr. 2 - Documenti atoniti (*Typikon*, *Hypotyposis* e *Diatyposis* di Atanasio per la Grande Lavra = *BMFD* nr. 11, 13, 14) - *Apocalisse di Anastasia* - Giovanni di Melitene, epitaffio (= Scilitze, *Synopsis* 282-283)	
XI sec.	- Vita di Atanasio l'Atonita (Vita A e Vita B) - Ufficio liturgico in onore di Niceforo Foca (Grande Lavra) - Michele Psello, *Historia syntomos* - Michele Attaliate, *Storia*	Giovanni Scilitze, *Synopsis historion* (fine XI sec.)
XII sec.		Giovanni Zonara, *Epitome*

Fra gli storici, Leone Diacono, testimone di molti dei fatti che racconta, trasmette una tradizione favorevole ai Foca, benché nella seconda parte della sua storia rappresenti in termini quasi agiografici anche Giovanni I Tzimisce (969-976). Nell'XI secolo, l'*Historia syntomos* di Michele Psello, opera a vocazione didattica dedicata a Michele VII Duca (1071-1078), e la *Storia* di Michele Attaliate, pur con tagli narrativi e motivazioni diverse, sono ancora portavoce di una memoria nettamente positiva del regno di Niceforo II. Alla fine del secolo, Giovanni Scilitze si sarebbe servito di diverse fonti, fra cui una favorevole a Giovanni Tzimisce e al patriarca Polieucto e critica nei confronti dell'imperatore assassinato. Infine, in età comnena Giovanni Zonara sposa l'orientamento di Scilitze e ne conferma le informazioni, pur con qualche occasionale variante.

Se si cercano nelle fonti critiche verso Niceforo Foca le tracce di un'evoluzione negativa del suo carattere che ne giustificherebbe in parte la caduta, è chiaro che la decostruzione dell'immagine imperiale passa per una messa in discussione di quelle che erano le sue qualità più universalmente riconosciute, la pietà e il valore militare[58]. Secondo Scilitze (e Zonara, che gli fa eco) la vocazione ascetica esibita da Niceforo non sarebbe stata altro che un'astuta simulazione, volta a mascherare

[58] Già Rosemary Morris osservava che il rapporto con l'esercito e con l'istituzione ecclesiastica rappresentavano due aspetti ambivalenti e problematici dell'atteggiamento di questo imperatore: Morris, *Two faces*.

le sue reali ambizioni e a dissipare i sospetti, in particolare quelli del *parakoimonenos* Giuseppe Bringa[59]:

Ma allorché questi [Giuseppe Bringa] lo sospettava segretamente, egli [Niceforo Foca] riuscì ad ingannarlo in questo modo […] Preso Giuseppe a parte, gli mostrò la tunica di crine che portava sotto le vesti e gli assicurò con giuramenti che da tempo avrebbe abbracciato il modo di vita e l'abito dei monaci e si sarebbe sottratto alle preoccupazioni della vita secolare, se non lo avesse trattenuto la sua devozione agli imperatori Costantino e Romano.

Gli stessi autori insinuano che, nonostante la sua iniziale riluttanza ad accettare l'acclamazione delle truppe, egli fosse arso dal desiderio di assumere l'impero, e ancor più dalla passione (ἔρως) per l'imperatrice Teofano, di cui era succube e su cui aleggiava un sospetto di illiceità[60]. Si vociferava infatti che Niceforo avesse tenuto a battesimo i piccoli porfirogeniti, stabilendo così una parentela spirituale che creava impedimenti matrimoniali. Preso il potere, Niceforo allenta la disciplina che si era imposto e lascia intravvedere la sua vera natura, soggetta all'ambizione e alle passioni[61]:

Il 20 settembre, deponendo la maschera e cessando di recitare una commedia (τὸ προσωπεῖον καὶ τὴν σκηνὴν ἀποθέμενος), prende Teofano come legittima sposa. In quell'occasione mangiò anche della carne, mentre in precedenza se ne era astenuto da quando Barda, il figlio che aveva avuto dalla prima moglie, era morto accidentalmente, ferito da un colpo di lancia, mentre si esercitava a cavallo nella piana con suo nipote Pleuses. Se lo faceva per mortificare il corpo, o se simulava per ingannare coloro che erano al potere, solo lui può saperlo, oltre a Dio.

[59] ἀλλ' ὑπούλως οὗτος ὑποκρινάμενος ἐξαπατῆσαι τοῦτον ἴσχυσε τρόπῳ τοιῷδε. [...] καὶ κατ' ἰδίαν παραλαβὼν τὸν Ἰωσὴφ δείκνυσιν αὐτῷ τρίχινον ἔνδυμα, ὅπερ ἔνδο θεν τῶν ἱματίων ἠμφίεστο, καὶ μεθ' ὅρκων ἐπληροφόρησεν, ὡς τὴν τῶν μοναχῶν ἀσπα ζόμενος πολιτείαν πάλαι ἂν περιεβάλετο τὸ σχῆμα καὶ τῶν βιωτι- κῶν ὑπεξήγαγεν ἑαυ τὸν φροντίδων, εἰ μὴ ἐπέσχεν αὐτὸν ἡ τῶν βασιλέων προσπάθεια Κωνσταντίνου καὶ Ῥ ωμανοῦ (Scilitze, *Synopsis*, 254-255). Cfr. Zonara, *Epitome* XVI, 23, 24-30.

[60] Scilitze, *Synopsis*, 257; Zonara, *Epitome* XVI, 23, 37.

[61] ᾗ δὲ εἰκάδι τοῦ Σεπτεμβρίου μηνὸς τὸ προσωπεῖον καὶ τὴν σκηνὴν ἀποθέμενο ς ἄγεται νόμιμον γαμετὴν τὴν Θεοφανώ. τότε δὲ καὶ κρεῶν ἀπεγεύσατο, πρότερον ἀπε χόμενος κρεωδαισίας, ἐξ ὅτου Βάρδας ὁ ἐκ τῆς προτέρας αὐτοῦ γυναικὸς ἀποτεχθεὶς αὐτῷ υἱός, ἱππαζόμενος ἐν τῷ πεδίῳ καὶ τῷ οἰκείῳ προσπαίζων ἀνεψιῷ τῷ Πλεύσῃ, μ ετὰ δόρατος βληθεὶς ἀκουσίως τέθνηκε. τοῦτο δὲ εἴτε ἐγκρατευόμενος ἐποίει, εἴτε κα ὶ λαθεῖν τοὺς κρατοῦντας ὑποκρινόμενος, μόνος ἂν εἰδείη μετὰ θεὸν ἐκεῖνος. (Scilitze, Synopsis, 260-261). Sull'illiceità del matrimonio e la passione irrazionale di Niceforo per Teofano Zonara, *Epitome* XVI, 24, 2-3.

A queste critiche che toccano la sfera personale e privata, si aggiungono quelle contro le 'vessazioni' che Niceforo II avrebbe inflitto alla Chiesa: la sua legislazione sui monasteri, che limitava fortemente la possibilità di nuove fondazioni e proibiva la donazione di terre a quelle esistenti; il controllo imperiale imposto sulle nuove ordinazioni episcopali; la richiesta di riconoscere ai soldati caduti in guerra contro gli infedeli gli onori dei martiri[62].

Erodere la reputazione militare di Niceforo poteva sembrare un'impresa dura. A tal fine le fonti sposano il punto di vista di una parte della popolazione – soprattutto quella costantinopolitana – meno sensibile agli obbiettivi strategici perseguiti dell'imperatore, o di gruppi di pressione i cui interessi si erano visti in parte lesi. Scilitze evoca i rari insuccessi incontrati dalle sue iniziative militari[63] e depreca l'ingratitudine di cui Niceforo avrebbe dato prova verso alcuni ufficiali, vittoriosi ma colpevoli di non aver obbedito agli ordini, di alimentare cattivi presagi o di fargli ombra[64]. Vengono ricordati anche alcuni episodi di conflitto fra le truppe e la popolazione di Costantinopoli, in occasione dei quali il *basileus* si sarebbe mostrato indulgente verso gli eccessi dei soldati e insensibile alle preoccupazioni dei cittadini della capitale[65], e il costo fiscale delle continue campagne promosse da Niceforo, che avrebbe gravato in modo insopportabile sui contribuenti[66]. Le accuse di rapacità, con la presunta riduzione delle liberalità concesse a senatori e istituzioni religiose, la svalutazione della moneta d'oro e la speculazione sul prezzo del grano operata da Leone, il fratello dell'imperatore[67], ricordano quelle già mosse dalle cronache contro il suo omonimo Niceforo I.

[62] Scilitze, *Synopsis*, 274; Zonara, *Epitome* XVI, 25, 17-20 e 22-24. Cfr. Morris, *Two faces*, 100-106.

[63] Come nel caso della spedizione in Sicilia condotta da suo cugino Manuele: Scilitze, *Synopsis*, 267.

[64] Michele Bourtzes, patrizio e stratego della Montagna Nera, e lo stratopedarca Pietro, i conquistatori di Antiochia, avrebbero attaccato la città senza aspettare l'arrivo dell'imperatore; quest'ultimo avrebbe anche temuto le voci secondo cui, caduta Antiochia, il suo regno sarebbe finito. Pietro fu messo sotto accusa, Michele Bourtzes dimesso dal suo comando e relegato nel suo domicilio (Scilitze, *Synopsis*, 271-273; Zonara, *Epitome* XVI, 26, 9-18). Anche Giovanni Tzimisce, vittima di diffidenze e sospetti, venne privato della funzione di domestico e messo a dimora nel suo *oikos* (Scilitze, *Synopsis*, 279). Secondo Zonara, *Epitome* XVI, 28, 16 – in linea con Psello, *Historia syntomos* 105, 41-48 – Tzimisce sarebbe stato trasferito dalla sua carica militare a quella civile di logotete del *dromos*, cambiamento da lui vissuto come una punizione.

[65] Scilitze, *Synopsis*, 273-276; Zonara, *Epitome* XVI, 27, 1-11.

[66] Scilitze, *Synopsis*, 274; Zonara, *Epitome* XVI, 25, 15-16 e 20-21.

[67] Scilitze, *Synopsis*, 277-278; Zonara, *Epitome* XVI 25, 24-25 e XVI 28, 1-13.

L'evoluzione *in peius* si configura dunque da un lato come una rivelazione della vera natura di Niceforo e delle sue reali ambizioni; dall'altro come esasperazione di alcuni tratti di carattere e della sua indulgenza verso certi legami personali, che lo portano a privilegiare in misura ingiusta una sola componente della società e dello stato, a chiudere gli occhi di fronte agli abusi di alcuni (i soldati, il fratello Leone) e a trascurare colpevolmente i bisogni degli altri sudditi, si tratti del popolo minuto della capitale, dei senatori o del clero. Anche l'insofferenza dell'imperatore verso le attività burocratiche e cerimoniali e la vita di palazzo avrebbe contribuito ad alienargli le simpatie della popolazione di Costantinopoli. La costruzione di una fortificazione intorno al palazzo sarebbe sintomatica dell'incrinarsi dei rapporti fra il *basileus* e la cittadinanza e avrebbe accresciuto il malanimo nei suoi confronti[68]. Ancor più pericolosa, l'ingratitudine verso i suoi stessi ufficiali e coloro che ne avevano sostenuto l'ascesa gli sarà fatale, poiché li motiverà ad associarsi e a congiurare contro di lui. Per partigianeria, ingratitudine o grettezza Niceforo viene meno così alle virtù imperiali di giustizia, generosità, clemenza e pietà.

Particolarmente duri sono i termini con cui si esprime Zonara, che utilizza a più riprese dei derivati di *tyrannis* per descrivere il comportamento di Niceforo Foca, e qualifica insistentemente come *eros* la sua relazione con la vedova imperiale Teofano – un sentimento o una debolezza indegna del suo ruolo, che lo soggiogherà fino al punto di farlo desistere anche da alcune imprese militari, minando così una delle sue principali e indiscusse qualità[69].

5. *Niceforo Foca allo specchio delle fonti (2): martire e vittima della sorte*

A tale visione critica del governo imperiale di Niceforo Foca si oppone quella delle fonti favorevoli a quest'imperatore. Tutte ne ricordano i trionfi e il ruolo di saldo difensore e baluardo dei cristiani; ma mentre alcune sono più nettamente celebrative, altre incorporano elementi apologetici, quasi a rispondere punto per punto alle critiche che evidentemente circolavano sulla sua condotta. Tutte sono costrette a cercare una

[68] Scilitze, *Synopsis*, 275; Zonara, *Epitome* XVI, 27, 12; Morris, *Two faces*, 97.

[69] Zonara, *Epitome* XVI, 24, 1: ὁ μεντοι τοῦ τυραννοῦντος πατὴρ ὁ Φωκᾶς Βάρδας; XVI, 26, 1: τῆς τούτου τυραννίδος; XVI, 26, 7: ἀκρόπολιν δ'οἱ πολῖται τοῦτο καὶ τυραννεῖον καθ'ἑαυτῶν γινόμενον ἔκρινον. Zonara insinua che, in occasione della campagna di Cilicia del 965, Niceforo II si fosse astenuto dal condurre personalmente l'assedio di Tarso e Mopsuestia, delegando la direzione delle operazioni al fratello Leone, non solo per l'avvicinarsi dell'inverno, ma anche per il suo desiderio di raggiungere Teofano in Cappadocia (*Epitome* XVI, 25, 3-4).

spiegazione 'metafisica' alla disgrazia del loro eroe, al di là delle cause puramente umane e mondane.

Tutte le testimonianze concordano sul fatto che nell'estate 963 Niceforo avesse accettato di assumere il potere solo dopo un iniziale rifiuto e su insistenza degli ufficiali a lui più vicini, *in primis* suo nipote Giovanni Tzimisce. Ma se Scilitze tacciava questa *recusatio imperii* di dissimulazione, Leone Diacono spiega che il mancato rispetto dei giuramenti fatti a Giuseppe Bringa, al patriarca e al senato di rispettare i diritti dei porfirogeniti era dettato dalla necessità di assicurare la propria incolumità contro la mutevolezza della fortuna e gli intrighi di palazzo[70]. Il *Libro delle cerimonie* contiene, dopo i protocolli delle proclamazioni imperiali tardoantiche, anche il resoconto dell'elezione di Niceforo, del suo *adventus* a Costantinopoli e della sua incoronazione. Quest'addizione, posteriore alla compilazione dell'opera durante il regno di Costantino VII, è probabilmente dovuta all'iniziativa del *parakoimomenos* Basilio, zio eunuco dei giovani porfirogeniti e sostenitore di Niceforo al momento della sua ascesa[71]. Il testo sottolinea che dopo l'acclamazione militare a Cesarea di Cappadocia Niceforo aveva indossato solo i calzari di porpora, e nessun'altra insegna imperiale, e che il suo ingresso nella capitale era stato preceduto da un sollevamento in suo favore del popolo, che aveva agito «come incalzato da uno zelo divino» (τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ ζήλῳ θείῳ τρωθὲν)[72]. I demi lo avevano poi acclamato in termini quasi identici a quelli usati per Leone I, come imperatore designato dal palazzo, dal senato, dal popolo e dall'esercito[73]. Da Leone Diacono sappiamo però che erano stati circa 3000 uomini armati dallo stesso Basilio ad attaccare le case degli oppositori di Niceforo e a prepararne l'entrata in città[74].

Leone Diacono giustifica anche l'abbandono delle pratiche ascetiche di Niceforo e il suo matrimonio con Teofano come decisioni prese su consiglio di santi asceti e monaci, affinché non fosse tentato da altri 'piaceri perversi' (εἰς ἀλλοκότους ἡδονὰς) a cui una persona sola e indipendente può essere indotta una volta ottenuto il potere[75]. Anche le voci del legame di comparatico fra Niceforo e Teofano vengono dismesse come infondate[76]. Quanto all'odio che le sue politiche gli avrebbero attirato successivamente, le fonti favorevoli all'imperatore o non ne

[70] Leone Diacono, *Storia* III, 4.
[71] Cfr. l'introduzione generale al *De cerimoniis*, t. I, 43*-47*.
[72] *De cerimoniis* I, 105, 38-39.
[73] *De cerimoniis* I, 105, 117-134.
[74] Leone Diacono, *Storia* III, 7.
[75] Leone Diacono, *Storia* III, 9.
[76] Il padrino dei porfirogeniti sarebbe stato il padre di Niceforo, Barda: Leone Diacono, *Storia* III, 9.

fanno menzione, o le squalificano come prodotto di incomprensioni e dicerie[77], oppure tendono a spostare su terze persone la responsabilità per gli apparenti errori del sovrano. I principali bersagli del biasimo diventano così Leone Foca, il fratello dell'imperatore, e l'augusta Teofano. In questa prospettiva, un'eventuale azione corruttrice, o meglio una fonte di debolezza, viene individuata nelle relazioni più intime, nel contesto della famiglia: sono sentimenti come *philia* ed *eros* che provocano in Niceforo un'inflessione della ragione e della giustizia.

Il fratello del sovrano è criticato da Leone Diacono per aver mutato la vita militare con quella di un avido cittadino e per aver speculato sul prezzo del grano a spese della popolazione di Costantinopoli, attirandosene il risentimento[78]. Leone Diacono è costretto però a riconoscere che Niceforo stesso aveva introdotto nuove tasse per finanziare le sue campagne, opprimendo così i suoi sudditi[79]. Passa invece sotto silenzio la degradazione e a relegazione di Tzimisce (salvo poi descrivere il suo ritorno a corte poco prima dell'assassinio di Niceforo) e degli ufficiali responsabili della presa di Antiochia; di quest'ultimo evento, a suo dire, l'imperatore si sarebbe molto rallegrato[80].

Ma il capro espiatorio principale della produzione letteraria pro-Foca è l'imperatrice Teofano. Secondo Leone Diacono sarebbe stata lei a insistere perché l'imperatore richiamasse a Costantinopoli Tzimisce, ottenendo soddisfazione perché Niceforo «le riservava una benevolenza più grande del dovuto, giacché era eccezionalmente dominato dalla sua bellezza»[81]; ed è lei a tramare l'assassinio del marito insieme a Tzimisce. L'epitaffio dedicato a Niceforo II Foca dal suo contemporaneo e estimatore Giovanni Geometra riflette questa posizione. Il *basileus* vi lamenta la sua sorte in prima persona: «cado nel bel mezzo del palazzo, né sono sfuggito alle mani di una donna, o infelice per la mia debolezza! Avevo una città, avevo un esercito, avevo anche una doppia muraglia interna, ma davvero nulla è più debole dei mortali»[82]. Michele Psello invece giustifica la condotta dell'imperatrice per il fatto che Ni-

[77] Cfr. la spiegazione data degli incidenti sopravvenuti fra soldati e popolazione civile nell'ippodromo, attribuiti all'ignoranza delle pratiche militari da parte degli abitanti di Costantinopoli: Leone Diacono, *Storia* IV, 6.

[78] Leone Diacono, *Storia* IV, 6. Psello attribuisce all'istigazione di Leone i sospetti che Niceforo avrebbe concepito contro Giovanni Tzimisce, benché poi li avesse deposti cedendo al legame d'affezione verso il nipote, con suo pericolo e danno (Psello, *Historia syntomos* 105, r. 19-27).

[79] Leone Diacono, *Storia* IV, 6.

[80] Leone Diacono, *Storia* V, 5.

[81] εὔνοιαν γὰρ ὑπὲρ τὸ προσῆκον παρεῖχεν αὐτῇ, ἐκτ῾οπος τῆς ὥρας ταύτης ἡττώμενος (Leone Diacono, *Storia* V, 6).

[82] Πίπτω δ' ἐν βασιλαίοις μέσσοις, οὐδὲ γυναικὸς / χεῖρας ὑπεξέφυγον, ἆ τάλας ἀνδρανίης. / ῾Ην πόλις, ἦν στρατός, ἦν καὶ διπλόον ἔνδοθι τεῖχος, / ἀλλ' ἐτεὸν

ceforo avrebbe continuato a condurre una vita continente anche dopo l'ascesa al trono, e per il timore che volesse far evirare i porfirogeniti e associarsi al trono il fratello Leone[83]; solo fra tutte le fonti, Psello aggiunge che l'accordo iniziale fra Teofano e Tzimisce prevedeva che Niceforo non venisse ucciso, ma solo forzato ad abdicare[84]. Se il ruolo e la tracotanza di Tzimisce emergono nelle narrazioni di Leone Diacono e Psello, la responsabilità materiale di aver sferrato il primo colpo contro il corpo sacro del *basileus* viene attribuita ai complici dell'usurpatore[85]. Niceforo, come già osservato dai commentatori, viene descritto mentre subisce gli attacchi dei congiurati in una posa e con attributi che lo connotano come asceta e penitente (dorme a terra, coperto da una pelle o un mantello avuti dal suo santo zio Michele Maleino), pronto a ricevere una morte facilmente assimilabile al martirio[86].

Il bilancio che le fonti favorevoli a Niceforo fanno della sua personalità e del suo regno, se non ne sopprime completamente le ombre, prima fra tutte la morte violenta, le trasfigura, rileggendone la traiettoria in chiave morale e paradigmatica. In ambiente atonita la morte diventa la prova attraverso cui Niceforo riporta l'estrema vittoria e la corona del martirio. Tra la fine del X e l'inizio dell'XI secolo, qualche allusione nella vita B di Atanasio e l'ufficio liturgico preservato alla Grande Lavra attestano in effetti lo sviluppo di un culto, seppur circoscritto localmente, dell'imperatore assassinato. Nell'ufficio quest'idea è sviluppata esplicitamente: «il tuo assassinio è stato per te una scala che da terra conduce dai successi mondani all'esaltazione dei martiri e alla gloria immortale»[87] e ancora «O i tuoi imperscrutabili giudizi, Signore, per cui rinunciando alla vita il tuo servitore ha ricevuto la vita (eterna) in eredità»[88]. L'ineffabile giudizio di Dio è invocato come causa degli eventi anche da Michele Attaliate[89]; Leone Diacono va oltre, e attribui-

μερόπων οὐδὲν κιδνότερον (Giovanni Geometra, *Poemi*, nr. 61; Andriollo, *Aristocracy*, 121-123).

[83] Psello, *Historia syntomos* 105, r. 28-34. In questo Psello concorda con Zonara e Yahya d'Antiochia: Morris, *Two Faces*, 111-112.

[84] Psello, *Historia syntomos* 105, r. 64-66.

[85] Leone Diacono, *Storia* V, 7-8; Psello, *Historia syntomos* 105, r. 68-81; Scilitze, *Synopsis*, 280. Cfr. Limousin, *Assassins*.

[86] Patlagean, *Basileus*, 62-63.

[87] Κλίμαξ ἀπὸ γῆς ἀνάγουσα τῶν χαμερπῶν προκοπῶν ἡ σφαγή σοι γεγένηται πρὸς μαρτύρων ὕψωμα καὶ ἀθάνατον εὔκλειαν. (*Office*, 402, vv. 48-52).

[88] ὢ τῶν κριμάτων σου τῶν ἀπείρων, κύριε, οἷς καὶ ζωὴν εἴξας ὁ θεράπων σου κεκληρονόμηκεν. (*Office*, 403, vv. 71-75).

[89] Attaliate, *Storia* 29, 1.

sce all'azione della provvidenza, apparentemente incomprensibile, una funzione pedagogica[90]:

Giustamente alcuni ritengono che una qualche collera divina o un'invidia umana si opponga agli uomini notevoli e più coraggiosi, abbattendoli, rovesciandoli e riducendoli a nulla. Ciò accadde allora anche all'*autokrator* Niceforo, quando gli affari dello stato andavano secondo il loro giusto corso, ed erano diretti come mai da nessun altro di coloro che lo avevano preceduto. Io dico questo, che per l'inesplicabile provvidenza dell'Altissimo gli affari prosperi degli uomini sono trasformati nel loro contrario, affinché così apprendano che sono mortali ed effimeri, e non si gonfino di vanità più di quel che conviene.

Quest'orizzonte provvidenziale è assente nell'*Historia syntomos*. Psello, dopo aver ricordato le qualità di carattere che facevano di Niceforo l'*exemplum* del perfetto sovrano – insensibile all'adulazione, amante della verità, sobrio, capace sia di serietà che di cordialità a seconda delle circostanze – sentenzia che nonostante tutto «era necessario che egli diventasse un gingillo della fortuna e della sorte irrazionale»[91].

6. *Conclusioni: un'immagine al passo coi tempi*

Nell'*Historia syntomos*, Michele Psello apre la narrazione del regno di Niceforo Foca osservando che «molti hanno pubblicato scritti dettagliati sull'imperatore Niceforo Foca, sia fra i suoi contemporanei, che fra gli autori di poco successivi»[92]. Le circostanze dell'ascesa e della morte di quest'imperatore certamente hanno fatto sì che fin da subito sorgessero interpretazioni divergenti del suo carattere e del suo operato. Una situazione di questo tipo offre spunto ad una riflessione sulla ma-

[90] ἀνεπισφαλῶς γάρ τινες οἴονται νέμεσίν τινα θείαν καὶ φθόνον ἀνθρώπινον τοῖ ς ἐπισήμοις καὶ ἀλκιμωτάτοις ἀνδράσι προσίστασθαι, σφάλλοντα τούτους, καὶ περιτρ έποντα, καὶ εἰς τὸ μηδὲν συνελαύνοντα. οἷα δὴ καὶ τότε τῷ αὐτοκράτορι Νικηφόρῳ, κ ατὰ ῥοῦν αὐτῷ φερομένων τῶν πραγμάτων, καὶ ὡς οὐκ ἄλλῳ τῶν πρὸ αὐτοῦ ἡγεμονε υσάντων, συμβέβηκεν. ἐγὼ δὲ τοῦτό φημι, ὅτι ἀμηχάνῳ τοῦ κρείττονος προμηθείᾳ ἧδ η τοῖς ἀνθρώποις εὐροοῦντα τὰ πράγματα εἰς τοὐναντίον ἀντιπεριΐσταται, ὡς ταύτῃ π αιδευθεῖεν θνητοὶ ὄντες καὶ πρόσκαιροι, καὶ μὴ περαιτέρω φυσᾷεν τοῦ προσήκοντος. (Leone Diacono, *Storia* V, 3).

[91] Ἀλλ' ἔδει καὶ τοῦτον τύχης ποτὲ πάρεργον γενέσθαι καὶ τῆς ἀλογίστου φορᾶς (Psello, *Historia syntomos* 105, r. 17-18).

[92] Ὑπέρ τοῦ βασιλέως Νικηφόρου τοῦ Φωκᾶ πολλοὶ τῶν κατ' ἐκεῖνον καὶ τῶν [οὐ] μετ' οὐ πολὺ ὕστερον διεξοδικὰ συγγράμματα ἐκδεδώκασι (Psello, *Historia syntomos* 105, 98, r. 81-83).

nipolazione retorica e ideologica del motivo dell'azione corruttrice del potere, e sulle motivazioni che la determinano.

L'immagine 'bifronte' di questo imperatore che emerge dalle fonti sembra riflettere, già all'indomani della sua morte (e forse già durante il suo regno) delle fratture all'interno dell'élite e, più in generale, fra la popolazione dell'impero. Lungi dal costituire un'entità sociale e politica unitaria e coesa, come vorrebbero alcuni storici moderni[93], in queste circostanze il popolo dell'impero si mostra animato da interessi, opinioni e atteggiamenti diversi. Fin dal X secolo queste divisioni paiono opporre una parte della popolazione urbana della capitale a quelle provinciali, o se non altro ad alcuni gruppi sociali radicati in contesti provinciali, la chiesa istituzionale alle grandi fondazioni monastiche imperiali dell'Athos, e alcune fazioni concorrenti all'interno dell'élite che dominava la vita di corte e le alte funzioni dello stato.

Anche gli autori più favorevolmente disposti, come Leone Diacono, non negano i motivi di scontento e incomprensione verso il sovrano da parte della popolazione della capitale, benché cerchino di glissare sui conflitti che accompagnano sia l'ascesa che la caduta di Niceforo. Ne sono prova la normalizzazione cerimoniale dell'*adventus* imperiale del 963 testimoniata dall'addizione al *Libro delle cerimonie*, o i silenzi di Leone Diacono sulla degradazione degli ufficiali (in particolare Michele Bourtzes e Giovanni Tzimisce) che parteciperanno all'assassinio dell'imperatore. Voci come quella di Leone Diacono o del revisore del *De cerimoniis*, ma anche come quella di Giovanni Geometra o Giovanni di Melitene, autore di un epitaffio riportato da Scilitze[94], o delle fonti atonite, esprimono le posizioni di gruppi di interesse favorevoli a Niceforo Foca localizzati sia nella capitale, in particolare a palazzo e fra gli ufficiali dell'impero, che in centri provinciali legati al patronato imperiale di Niceforo e dei Foca[95].

Le fonti critiche verso l'imperatore assassinato invece interpretano il sentire di una parte dell'opinione pubblica costantinopolitana, sia fra il popolo minuto che fra l'élite senatoriale ed ecclesiastica, in particolare dei gruppi di potere legati all'usurpatore vittorioso, Giovanni Tzimisce, e al patriarca Polieucto. Alla fine dell'XI secolo Giovanni Scilitze, pur

[93] Cfr. la recensione di Yannis Stouraitis a Kaldellis, *Byzantine Republic*, in «JHS» 136 (2016), 296-297.

[94] Per un'interpretazione di questi versi come una parodia dei testi elogiativi che circolavano su Niceforo alla fine del X e all'inizio dell'XI secolo, Burke, *Superhero*.

[95] Si pensi anche alle ben note testimonianze iconografiche della popolarità dei Foca e di Niceforo in Cappadocia, che si ritrovano nella decorazione di alcune chiese rupestri: Morris, *Two faces*, 107-110; Jolivet-Lévy, *La Cappadoce*, 63-67; Thierry, *La Cappadoce*, 173-177; Thierry, *Portrait*.

attingendo a diverse fonti per la redazione della sua *Synopsis historion*, dà spazio prevalente a questo punto di vista (la cosiddetta fonte A individuata da Alexander Kazhdan)[96]. Qui il *topos* dell'evoluzione *in peius* è adottato per giustificare la caduta dell'imperatore rivelatosi tiranno: se la dissimulazione e la falsa pietà costituiscono dei campanelli d'allarme, l'amplificazione di alcuni tratti di carattere (insensibilità, avidità, parzialità verso i propri familiari a danno del bene pubblico) dovuta al suo ruolo pubblico lo squalifica definitivamente per l'esercizio della funzione imperiale. Una tale costruzione narrativa ed ideologica serve, come spesso accade nella storiografia mediobizantina, ad alleggerire la colpa di un usurpatore fortunato, macchiatosi di un crimine grave ma presentato come necessario per lo stato. Nel caso di Tzimisce di tratta dell'assassinio non solo di un *basileus*, ma anche di un parente stretto.

Certamente la prudenza imponeva di giustificare almeno in parte il peccato originale che aveva portato sul trono il nuovo sovrano e di scaricarne la responsabilità sui suoi complici, *in primis* l'imperatrice fedifraga. Tuttavia, lo sforzo di rendere accettabile la transizione cruenta fra due imperatori entrambi vittoriosi, ortodossi e protettori dei monaci, ed entrambi supportati da basi di consenso importanti, porta all'esito paradossale per cui entrambi sono oggetto nelle fonti di una rappresentazione dai tratti chiaramente agiografici – l'uno sotto il segno del martirio, l'altro sotto quello del pentimento e della penitenza[97]. È stato suggerito che il trattamento del corpo di Niceforo Foca dopo la morte, con l'esibizione della testa mozzata per scoraggiare i suoi sostenitori e la sua sepoltura nottetempo, e il ritratto agiografico di Tzimisce nelle fonti tradiscano una persistente popolarità della figura di Niceforo Foca e la generale disapprovazione per il suo assassinio sacrilego[98]. Di ciò testimonia un testo curioso come l'*Apocalisse di Anastasia*, probabilmente redatto alla fine del X secolo, in cui Niceforo e il suo assassino sono rappresentanti nell'aldilà, accanto a troni vuoti e senza insegne. Qui il *basileus* assassinato apostrofa il nipote: «Messer Giovanni, perché ti sei macchiato di un'azione così iniqua come il mio assassinio, e non hai avuto pietà della tua anima? Non ricordi che ci stringemmo le mani in Santa Sofia, e che giurasti di non tendermi insidie, e che ci promettemmo reciprocamente la pace? Tu però non tenesti fede a queste promesse, e ora ricevi il contraccambio di simili azioni[99]».

[96] Holmes, *Basil II*, 91-95.

[97] Patlagean, *Basileus*.

[98] Morris, *Two Faces*, 113-115.

[99] κύριε Ἰωάννη, διὰ τί ἐποίησας τοῦτον τὸν ἄδικον φόνον εἰς ἐμὲ καὶ οὐκ ἠλέησας τὴν ἰδίαν ψυχήν; οὐκ οἶδας, ὅτι τὰς χεῖρας ἡμῶν ἐθήκαμεν ἐν τῇ ἁγίᾳ Σοφίᾳ, ἵνα μὴ δόλος ἐν ἐμοὶ γενέσθαι, ἀλλὰ εἰρήνην πρὸς ἀλλήλους ἐποιήσαμεν; σὺ δὲ ταῦτα οὐκ

La popolarità di Niceforo Foca, anche fra l'élite della capitale, sembra persistere nell'XI secolo, come testimoniano il ritratto encomiastico a lui dedicato da Psello e la scelta di Attaliate di fare dei Foca i protagonisti della genealogia fittizia del suo eroe narrativo, l'imperatore Niceforo III Botaneiate (1078-1081)[100]. È interessante notare che Attaliate ricorda la 'persecuzione' subita dai Foca dopo la morte di Niceforo, in particolare durante il regno di Basilio II (976-1025)[101]: nemmeno questo sembra essere stata sufficiente a oscurare completamente il prestigio e la memoria della famiglia e del suo più glorioso rappresentante. È solo in età comnena che la rilettura in senso 'repubblicano' della storia imperiale portata avanti da Giovanni Zonara, determina uno spostamento netto dell'enfasi sui caratteri tirannici del comportamento e del regno di Niceforo. Non è un caso che ad essere presa di mira sia proprio la parzialità dell'imperatore verso i suoi familiari e favoriti, che snatura la gestione del bene pubblico a loro vantaggio. Ciò sembra anticipare la gestione 'patrimoniale' dello stato di cui Zonara accuserà Alessio I Comneno (1081-1118), facendosi portavoce dell'élite dei funzionari che avevano visto il loro rango e i loro privilegi erosi dalla promozione della parentela imperiale ai vertici della gerarchia politica e sociale. Fra esitazioni e conflitti, saranno necessari più di un secolo e l'instaurazione di una nuova dinastia imperiale perché il motivo narrativo del potere corruttore si imponga nell'interpretazione storiografica.

Opere citate

Fonti

Apocalisse di Anastasia = Apocalypsis Anastasiae, ed. R. Homburg, "Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum", Leipzig 1903.

Attaliate, *Storia = Michaelis Attaliatae historia*, ed. E.Th. Tsolakis, "Corpus fontium historiae byzantinae" 50, Atene 2011.

BMFD = Byzantine Monastic Foundation Documents. A Complete Translation of the Surviving Founders' Typika and Testaments, J. Thomas, A. Constantinides Hero, "Dumbarton Oaks Studies" 35, Washington DC 2000.

Cecaumeno, *De officiis = Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris De officiis regis libellus*, ed. V. Wassiliewsky, V. Jernstedt, San Pietroburgo 1896.

ἐφύλαξας. ἰδού, ἀπολαμβάνεις οἷον ἔργον ἐποίησας (Apocalisse di Anastasia 27-28; trad. L.Silvano in Braccini, Silvano, *Caronte*, 136-137).

[100] Attaliate, *Storia* 27, 6-13.

[101] Attaliate, *Storia* 29, 1: οἱ δὲ τοῦ γένους αὐτοῦ ἐδιώχθησαν μὲν ὑπὸ τῶν μετέπειτα βασιλέων διὰ τὸ βάρος τῆς τύχης καὶ τὸ τῆς ἀνδρίας ἀξίωμα περιώνυμον.

De cerimoniis = Constantini porphyrogeniti liber de cerimoniis, dir. G. Dagron, B. Flusin, t. II: *Liber I, capitula 94-104*, ed. D. Feissel, Paris 2020, 368-457.

Giovanni Geometra, *Carmi giambici = Iohannes Geometra. Carmina iambica*, ed. M. Tomadaki, "Corpus Christianorum, Series Graeca" 100, Turnhout 2023.

Giovanni Geometra, *Poemi = Jean Géomètre. Poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques, édition*, traduction et commentaire par E.M. van Opstall, "The Medieval Mediterranean", Leiden-Boston 2008.

Leone Diacono, *Storia = Leonis diaconis caloënsis historia*, ed. C.B. Hase, Paris 1819.

Office = L. Petit, *Un office inédit en l'honneur de Nicéphore Phocas*, «BZ» 13 (1904), 398-420.

Psello, *Historia syntomos = Michaelis Pselli historia syntomos*, ed. W.J. Aerts, "Corpus fontium historiae byzantinae" 30, Berlin-New York 1990.

Scilitze, *Synopsis = Ioannis Scylitzae synopsis historiarum*, ed. I Thurn, "Corpus fontium historiae byzantinae" 5, Berlin 1973.

Scriptor incertus = Scriptor incertus, ed. e trad. F. Iadevaia, Messina 1987.

Teodosio Diacono, *De Creta capta = Theodosii Diaconi De Creta capta*, ed. U. Criscuolo, "bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum", Leipzig 1979.

Teofane confessore = *Theophanis Chronographia*, ed. C. De Boor, Leipzig 1883.

Teofane continuato = *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon magister, Georgius monachus*, ed. I. Bekker, "Corpus scriptorium historiae byzantinae", Bonn 1838.

Vita Basilii = Chronographiae quae Theophanis continuati nomine fertur liber quo vita Basilii imperatoris amplectitur, ed. I. Ševčenko, "Corpus fontium historiae byzantinae" 42, Berlin-Boston 2011.

Vita di Atanasio l'Atonita = Athanasius Athonita. Vitae duae antiquae, ed. J. Noret, "Corpus Christianorum – Series Graeca" 9, Turnhout 1982.

Zonara, *Epitome = Ioannis Zonarae Annales*, ed. M. Pindar, Th. Büttner-Wobst, 3 vols., Bonn 1841-1897.

Letteratura secondaria

Andriollo, *De Creta capta* = L. Andriollo, *Il "De Creta capta" di Teodosio Diacono fra epos storico ed encomio imperiale*, «RSBN» n.s. 47 (2011), 31-56.

Andriollo, *Aristocracy* = L. Andriollo, *Aristocracy and Literary Production in the 10th Century*, in A. Pizzone (ed.), *The Author in Middle Byzantine Literature. Modes, Functions and Identities*, "Byzantinisches Archiv" 28, Boston-Berlin 2014, 119-138.

Braccini, Silvano, *Caronte* = T. Braccini, L. Silvano, *La nave di Caronte. Immagini dell'aldilà a Bisanzio*, Torino 2022.

Burke, *Superhero* = J. Burke, *Nikephoros Phokas as a Superhero*, in A. Brown, B. Neil (ed.), *Byzantine Culture in Translation*, "Byzantina Australiensia" 21, Leiden 2017, 95-114.

Cameron, *Absence* = A. Cameron, *The Absence of Byzantium*, «Nea Hestia» 163 (2008), 4-59.

Cameron, *Byzantine Matters* = Cameron, *Byzantine Matters*, Princeton 2014.

Cheynet, *Phocas* = J.-Cl. Cheynet, *Les Phocas*, in *Le traité sur la guérilla (*De velitatione*) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969)*, ed. e trad. G. Dagron, H. Mihaescu, "Le monde byzantin", Paris 1986, 289-315.

Cheynet, *Se révolter* = J.-Cl. Cheynet, *Se révolter légitimement contre le basileus?*, in Ph. Depreux (ed.), *Revolte und Sozialstatus von der Spätantike bis zur Frühen Neuzeit*, "Pariser Historische Studien" 87, München 2008, 57-74.

Cheynet, *Appendix* = J.-Cl. Cheynet, *Les Phocas*, in Id., *La société byzantine. L'apport des sceaux*, "Bilans de recherche" 3, Paris 2008, 473-497.

Dagron, *Empereur* = G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le « césaropapisme » byzantin*, Paris 1996.

Gallina, *Incoronati* = M. Gallina, *Incoronati da Dio. Per una storia del pensiero politico bizantino*, Roma 2016.

Holmes, *Basil II* = C. Holmes, *Basil II and the Governance of the Empire (976-1025)*, Cambridge 2005.

Jolivet-Lévy, *La Cappadoce* = C. Jolivet-Lévy, *La Cappadoce. Mémoire de Byzance*, Paris 1997.

Jouanno, *Démesure* = C. Jouanno, *Réflexion sur pouvoir et démesure à Byzance*, «Kentron» 23 (2007), 127-165.

Kaldellis, *Byzantine Republic* = A. Kaldellis, *The Byzantine Republic. People and Power in New Rome*, Cambridge, Mass.-London 2015.

Kampianaki, *Zonaras* = Th. Kampianaki, *John Zonaras'* Epitome of Histories *(12th Cent.): A Compendium of Jewish-Roman History and Its Reception*, "Oxford Studies in Byzantium", Oxford 2022.

Kraft, *Apocalyptic Literature* = A. Kraft, *Byzantine Apocalyptic Literature*, in C. McAllister (ed.), *The Cambridge Companion to Apocalyptic Literature*, "Cambridge Companions to Religion", Cambridge 2020, 172-189.

Laiou, *Saint* = A. Laiou, *The General and the Saint: Michael Maleinos and Nikephoros Phokas*, in *ΕΥΨΥΧΙΑ. Mélanges offertes à Hélène Ahrweiler*, "Byzantina sorbonensia" 16, Paris 1998, 399-412.

Limousin, *Assassins* = É. Limousin, *L'empereur et ses assassins à Byzance (IX^e^-XI^e^ siècle)*, in L. Bodiou, V. Mehl, M. Soria (ed.), *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, "Culture et société médiévales" 21, Turnhout 2011, 489-501.

Magdalino, *Kaiserkritik* = P. Magdalino, *Aspects of Twelfth-Century Byzantine Kaiserkritik*, «Speculum» 58.2 (1983), 326-346.

Malamut, *Funerailles* = É. Malamut, *De la mort aux funerailles de l'empereur à Byzance*, in J. Foa, É. Malamut, Ch. Zaremba (ed.), *La morte du Prince. De l'Antiquité à nos jours*, "Le temps de l'histoire", Aix-en-Provence 2016, 29-60.

Markopoulos, *Remarques* = A. Markopoulos, *Remarques sur les descriptions des empereurs byzantins dans l'historiographie, de Malalas à Léon le Diacre*, in *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'oeuvre de Gilbert Dagron*, "Travaux et mémoires" 22/1, Paris 2018, 299-312.

Markopoulos, *Assassinat* = A. Markopoulos, *L'assassinat de Nicéphore Phocas et la 'mort des persecuteurs' chez Léon le Diacre*, in B. Caseau, V. Prigent, A. Sopracasa (ed.), Οὗ δῶρόν εἰμι τὰς γραφὰς βλέπων νόει. Mélanges Jean-Claude Cheynet, "Travaux et mémoires" 21/1, Paris 2017, 375-384.

Mecella, *Paradigma* = L. Mecella, *Il paradigma repubblicano nell'Epitome historiarum di Giovanni Zonara: la (ri)scoperta delle prime decadi di Cassio Dione in età comnena*, «Medioevo greco» 19 (2019), 151-172.

Métivier, *Eudokimos* = S. Métivier, *Aristocrate et saint, le cas d'Eudokimos*, in B. Caseau (ed.), *Les réseaux familiaux: Antiquité tardive et Moyen Âge*, "Monographies" 37, Paris 2012, 95-112.

Métivier, *Michel Maleinos* = S. Métivier, Michel Maléinos, un saint des Phocas?, in B. Caseau, V. Prigent, A. Sopracasa (ed.), Οὗ δῶρόν εἰμι τὰς γραφὰς βλέπων νόει. Mélanges Jean-Claude Cheynet, "Travaux et mémoires" 21/1, Paris 2017, 451-458.

Morris, *Two faces* = R. Morris, *The two faces of Nikephoros Phokas*, «Byzantine and Modern Greek Studies» 12 (1988), 83-115.

Neville, *Romans* = L. Neville, *Heroes and Romans in Twelfth-Century Byzantium: The* Material for History *of Nikephoros Bryennios*, Cambridge 2012.

Patlagean, *Basileus* = É. Patlagean, *Le basileus assassiné et la sainteté impériale,* in Ead., *Figures du Pouvoir à Byzance (IX^e^-XII^e^siècle)*, "Collectanea" 13, Spoleto 2001, 53-71 (prima edizione in *Media in Francia. Recueil Karl Ferdinand Werner*, Maulévrier 1989, 345-361).

Rapp, *Models* = C. Rapp, *Old Testament Models For Emperors in Early Byzantium*, in P. Magdalino, S. Nelson (ed.), *The Old Testament in Byzantium*, "Dumbarton Oaks Byzantine Symposia and Colloquia", Washington D.C. 2010, 175-197.

Sode, *Krönungsprotokolle* = C. Sode, *Die Krönungsprotokolle des Petros Patrikios im Zeremonienbuch Konstantins VII. Porphyrogennetos*, Jena 2004 (Habil.-Schr.).

Stouraitis, *Byzantinism* = Y. Stouraitis, *Is Byzantinism an Orientalism? Reflections on Byzantium's Constructed Identities and Debated Ideologies*, in Id. (ed.), *Identities and Ideologies in the Medieval East Roman World*, "Edinburgh Byzantine Studies", Edinburgh 2022, 19-47.

Stouraitis, *Image* = Y. Stouraitis, *The Historiographical Image of the People and the Microstructures of Revolt in High Medieval Constantinople*, in

C. Rapp, Y. Stouraitis (ed.), *Microstructures and Mobility in the Byzantine World*, "Moving Byzantium" 2, Göttingen 2024, 91-116.

Svoronos, *Serment* = N. Svoronos, *Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle*, «REByz» 9 (1951), 106-142.

Thierry, *Portrait* = N. Thierry, *Un portrait de Jean Tzimiskès en Cappadoce*, «Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance» 9 (1985), 477-485.

Thierry, *La Cappadoce* = N. Thierry, *La Cappadoce de l'antiquité au moyen âge*, "Bibliothèque de l'Antiquité tardive" 4, Turnhout 2002.

Van Hoof, *Vita Basilii* = L. Van Hoof, *Among Christina Emperors: The Vita Basilii by Constantine VII Porphyrogenitus*, «Journal of Eastern Christian Studies» 54 (2002), 163-183.

Marco Menon

IL POTERE RIVELA O CORROMPE? LEO STRAUSS *CONTRA* JACOB BURCKHARDT E LORD ACTON

1. *Introduzione: Strauss* contra *Burckhardt e Acton?*

Sin dall'antichità *topos* classico del pensiero politico in particolare e della riflessione sulla natura umana in generale, l'idea che il potere agisca negativamente sugli individui che lo detengono e quindi ne mostri il vero volto a partire dagli inizi del XX secolo è stata collegata, rispettivamente nelle aree di lingua tedesca e inglese, soprattutto a due figure di storici illustri, Jacob Burckhardt e Lord Acton, i quali hanno affermato che «il potere in sé è malvagio, a prescindere da chi lo detenga» e che «il potere tende a corrompere, e il potere assoluto corrompe assolutamente». Queste due frasi hanno avuto una vita propria: sono loro cresciute delle ali (per giocare con il significato letterale dell'espressione tedesca *geflügeltes Wort*) che le hanno trasportate lontano dai loro contesti di origine per atterrare di volta in volta in nuovi ambienti filosofici e ideologici di cui hanno assunto la coloritura, senza mai però smarrire la loro potenza originaria. Si tratta infatti non solamente di motti brillanti, quanto di veri e propri giudizi fondamentali che, come ebbero a sottolineare Lasswell e Rogow sessant'anni fa, non possono lasciarci indifferenti in un regime democratico. I due scienziati politici americani, infatti, sostenevano che la visione negativa veicolata da questi detti (nel loro caso, il riferimento immediato è Lord Acton) equivalesse a un pregiudizio addirittura invalidante nell'ottica della politica internazionale durante la Guerra fredda, e ne esponevano l'autentico significato in questo modo: «In the modern day of self-government the real meaning of 'power tends to corrupt…' is not 'the rulers may be corrupt', but 'I am corrupt', and the reality of separation of powers is 'I must be divided against myself'»[1].

Quello di Lasswell e Rogow è solo uno dei vari tentativi di rovesciare il classico pregiudizio negativo sul potere che ha accompagnato per secoli il pensiero occidentale. Lo scopo di questo contributo è sostenere la tesi secondo cui tra questi tentativi vada considerato anche quello che il filosofo tedesco-americano Leo Strauss (1899-1973) ha offerto in

[1] Lasswell, Rogow, *Power*, 31; cfr. anche *ivi*, 18.

un passo della sua opera principale, *Natural Right and History* (1953), e sinora trascurato dalla letteratura critica in quest'ottica. Egli infatti sostiene che, per citarne il dettato originale, «to say that power as such is evil or corrupting would therefore amount to saying that virtue is evil or corrupting. While some men are corrupted by wielding power, others are improved by it: 'power will show a man'»[2]. Utilizza quindi il detto che Aristotele cita nell'*Etica nicomachea*, attribuendolo a Biante di Priene, per contrapporre la propria argomentazione, che ricalibra la valutazione dell'effetto del potere sugli individui, al giudizio trasmesso da Burckhardt e Lord Acton, che non vengono però nominati.

L'argomentazione si articolerà in quattro parti. Nella prima, verrà contestualizzato l'utilizzo del 'detto di Biante' nella ricostruzione straussiana del diritto naturale classico. Nella seconda verrà contestualizzata l'affermazione di Burckhardt, prestando particolare attenzione alle sue fonti antiche e moderne. Nella terza, verrà fatto lo stesso con l'affermazione di Lord Acton, con particolare riguardo per il ruolo svolto dalla sua fede cattolica nella genesi del suo pensiero. Nella parte conclusiva si proverà a mostrare, sulla base di quanto ricostruito in precedenza, che i tre autori hanno concezioni diverse della natura umana, e come esse influiscano sulla valutazione del potere.

2. *Il 'detto di Biante' nel contesto di* Natural Right and History

Natural Right and History (in italiano *Diritto naturale e storia*) è un'opera molto complessa, dalla struttura circolare, dotata di fittissime note a piè di pagina in cui l'autore rimanda con estrema precisione a passi di opere classiche della filosofia politica antica e moderna, quasi a costruire un ulteriore testo di complemento. Si tratta però non tanto di un'opera di storia della filosofia politica – sebbene, innegabilmente, possa anche essere letta e valorizzata come tale, visti i numerosi spunti interpretativi di natura storico-critica e l'acribia filologica del suo autore – quanto di uno scritto che va, proprio come i classici a cui costantemente rimanda, interpretato con grande cautela. La natura del presente intervento, essendo molto limitata e specifica, non può che rimandare a studi più ampi e distesi di quello che forse è il lavoro più famoso e influente di Strauss[3]. Resta comunque necessario offrire alcuni elementi di contesto per cercare di ricostruire il tipo di argomentazione

[2] Strauss, *Right*, 133.

[3] Al proposito si veda, tra gli studi più ampi e recenti, il saggio di Meier, *Philosophie*. Per un inquadramento generale ed equilibrato del pensiero di Strauss, si veda invece Altini, *Filosofia*.

che Strauss lascia in gran parte sottintesa[4] laddove contrappone il detto di Biante di Priene[5] alle famose sentenze di Burckhardt e Lord Acton.

Quest'opera, tratta da una serie di conferenze tenute nel 1949 dal filosofo tedesco da poco diventato professore di *political science* a Chicago è, come sostiene lo stesso autore in risposta a un recensore d'eccezione, un *précis raisonné*[6] della questione *filosofica* del giusto secondo natura (questa sarebbe una traduzione meno fuorviante di *natural right*, che non è *natural law* bensì *dikaion physikon*)[7] che intende ricostruire la vicenda che ha portato la filosofia politica alla crisi del relativismo, passando attraverso la rivoluzione innescata dalla modernità e dalla sua rottura con la tradizione greco-biblica. Come si vede immediatamente, si tratta di un'opera che abbraccia tutta la vicenda del pensiero occidentale, da Erodoto a Martin Heidegger, e che ricorre a delle formule che, dal punto di vista strettamente storico, possono risultare fin troppo 'sintetiche' e quindi apparire inesatte. Servono tuttavia all'autore per costruire delle posizioni stilizzate da contrapporre le une alle altre all'interno del suo discorso filosofico. Tra queste, spicca senza dubbio la formula *Classic Natural Right*, categoria ombrello che riunisce al suo interno autori molto diversi tra loro come Platone, Aristotele, Cicerone, Tommaso d'Aquino[8]. È chiaro, alla luce del resto del capitolo, che questi autori sviluppano gli elementi fondamentali originati dall'insegnamento socratico in direzioni diverse e tuttavia Strauss si serve di una categoria unica per contrapporre questo schieramento alla «dottrina moderna del diritto naturale emersa nel XVII secolo»[9]. La tensione espositiva tra una posizione comune – se sia meramente superficiale o

[4] Con ciò non si intende sostenere che Strauss qui stesse scrivendo 'tra le righe', ricorrendo all'arte della scrittura reticente che lui stesso aveva riscoperto nella seconda metà degli anni '30, con estrema eccitazione, negli autori del passato. Nemmeno lo si vuole escludere *a priori*. È infatti probabile che Strauss abbia, soprattutto da un certo momento in poi, adottato una forma di scrittura reticente allorché iniziò a ricorrere sistematicamente allo stile del commentario. Quello che è importante chiarire, da parte di chi scrive, è che l'esercizio interpretativo qui presentato non parte dall'assunzione di un insegnamento esoterico da dedurre a partire dalle contraddizioni o dalle irregolarità presenti nel testo, oppure a partire da un'interpretazione 'forte' dello stile retorico adottato o della forma letteraria dell'opera. Semplicemente si vuole cercare di ricostruire l'argomentazione implicita nella contrapposizione di un proverbio antico alle sentenze, non equivalenti ma simili e spesso accostate in letteratura, dei due storici del XIX secolo.

[5] Per una analisi storica dei *topoi* sul potere che rivela la vera natura di un individuo si veda Tosi, *Potere*.

[6] Strauss, *Naturrecht*, 333.

[7] Cfr. Farnesi Camellone, *Giustizia*.

[8] Cfr. Strauss, *Right*, 120.

[9] Strauss, *Right*, 120.

più profonda è questione da affrontare in altra sede[10] – e quella individuale dei vari autori può essere apprezzata grazie alla stessa struttura del capitolo, laddove nella prima parte Strauss (ri)costruisce una possibile versione unitaria della *classic natural right doctrine*, mentre nella seconda parte, concentrandosi sui singoli pensatori e alcuni passaggi scelti delle loro opere, ne lascia emergere maggiormente le differenze. È nella prima parte, quindi in quella 'unitaria', che Strauss ricorre al 'detto di Biante'. Va inoltre notato che in quel contesto egli sta ricostruendo la *classic natural right doctrine* in aperta contrapposizione a un'altra corrente o dottrina filosofica: non la *modern natural right doctrine*, bensì una tradizione filosofica antica, quella del convenzionalismo, fatta risalire al pensiero degli atomisti, dei sofisti, degli edonisti.

Anche in questo caso, naturalmente, abbiamo a che fare più con una categoria filosofica che con una descrizione storica. Nella ricostruzione di Strauss, il convenzionalismo filosofico (da distinguere dal quello volgare) sostiene che la giustizia sia *utile* (perché conduce al bene, che è identificabile con il piacere autentico, puro, raggiungibile grazie alla vita filosofica) ma non *naturale* (è frutto, appunto, di convenzioni umane). Ciò non significa però che per i convenzionalisti la giustizia sia qualcosa di puramente arbitrario. Al contrario, generalmente gli esseri umani si trovano d'accordo nel convenire su quali siano le fondamentali regole della giustizia, che consiste anzitutto nel non arrecare danno al prossimo. Ma in cosa consista poi sostanzialmente questo danno dipende dalle norme e dai costumi vigenti in ciascuna società particolare, dove le regole di giustizia sono unicamente cogenti. Per questo esse variano a seconda del tempo e del luogo. Se, su questa base, i convenzionalisti rifiutavano l'esistenza di un *dikaion physikon*, proprio a partire dalle medesime premesse la corrente ispirata da Socrate, secondo Strauss, cercava al contrario di affermarne l'esistenza. Essa parte dall'assunzione, attribuibile al convenzionalismo, secondo cui bene e piacere sono la stessa cosa. L'affermazione del diritto naturale si produce introducendo una differenza decisiva che distingue i due. Il piacere, questa l'argomentazione cruciale, è preceduto dai bisogni, e questi non sono un insieme disordinato perché dipendono dalla costituzione o dalla natura dell'essere umano: ci sono bisogni necessari, che se non vengono soddisfatti portano alla distruzione di quella natura. Prima del piacere quindi vi è la natura umana e l'ordine che la costituisce: il bene consiste nella piena realizzazione della natura umana secondo le strutture che le sono proprie, non quindi nel piacere meramente tale. Ora, dal momento che l'essere umano non può vivere, né vivere bene, senza

[10] Cfr. Meier, *Sfida*, 27-46.

gli altri, va compreso come essere sociale: la socialità fa parte della sua natura. La piena realizzazione di questa natura implica la virtù sociale per eccellenza, ovvero la giustizia. Il contenimento della libertà richiesto dalla virtù sociale è tanto naturale all'essere umano quanto lo è la socialità. Tale contenimento, per essere efficace, a volte deve essere imposto in maniera coercitiva: è il caso, ad esempio, degli impulsi più bassi della nostra natura, che vanno moderati e 'imbrigliati'.

Quella appena sintetizzata è la cornice del passo decisivo che Strauss conclude criticando i detti di Burckhardt e Lord Acton e che suggella con la citazione del 'detto di Biante':

> Ciò che è vero per l'autolimitazione, l'autocoercizione e il potere su se stessi si applica in linea di principio alla limitazione e alla coercizione degli altri e al potere sugli altri. […] Giustizia e coercizione non si escludono a vicenda; infatti, non è del tutto sbagliato descrivere la giustizia come una sorta di coercizione benevola. La giustizia e la virtù in generale sono necessariamente una sorta di potere. Dire che il potere in quanto tale è malvagio o corruttore equivarrebbe quindi a dire che la virtù è malvagia o corruttrice. Mentre alcuni uomini vengono corrotti esercitando il potere, altri ne vengono migliorati: "il potere rivela l'uomo"[11].

Com'è sua consuetudine, Strauss include, nella nota a piè di pagina apposta alla conclusione del paragrafo, una fitta serie di rimandi a passi specifici di opere di Platone (*Repubblica* e *Leggi*) e Aristotele (*Etica nicomachea* e *Politica*) per puntellare la sua tesi. Fra tutti spicca *Etica Nicomachea* 1130a1-2 dove lo Stagirita cita il detto di Biante (ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν) che Strauss rende con l'inglese *power will show a man*.

Come si può apprezzare dal passo citato, l'argomentazione di Strauss segue un ritmo serrato, costruendo una serie di deduzioni a volte anche piuttosto ermetiche che portano alla condanna dei popolari detti dei due storici del XIX secolo: essi vengono ridotti all'assurdità di sostenere che la virtù è malvagia e corrompe, e questo è possibile perché la virtù viene identificata come una forma di potere. Il punto nevralgico della tesi straussiana sta proprio qui. Perché il potere in questione è un potere 'benevolo', esercitato per contenere gli istinti o impulsi più bassi della natura umana – e parimenti per contenere gli individui che, incapaci di autogoverno, si lasciano guidare da tali impulsi arrecando danno a se stessi e agli altri. Vi è, quindi, una duplice dimensione del potere: anzitutto 'interiore' (il dominio di sé, che può benissimo dirsi di natura dispotica, soprattutto nei confronti degli istinti e impulsi inferiori),

[11] Strauss, *Right*, 133.

quindi 'esteriore' (rivolto agli altri esseri umani). Il primo – il governo di sé che porta, o equivale, alla virtù, all'anima ben ordinata dove ciò che è superiore governa ciò che è inferiore – è condizione del secondo (altrimenti ci si troverebbe sottoposti alla tirannia degli impulsi altrui). E tuttavia resta un'ambiguità, racchiusa nella frase conclusiva: perché, se secondo il 'detto di Biante' riportato da Aristotele il potere 'rivela' (δείκνυμι), cioè 'mostra', 'porta alla luce', 'rende noto' ovvero 'manifesta', Strauss spiega però che alcuni individui possono comunque venire *corrotti* dal potere, mentre altri ne vengono invece *migliorati*. C'è da chiedersi se migliorare/corrompere e manifestare non siano concetti differenti, laddove l'atto di rivelare presuppone che esista qualcuno di già costituito in quanto tale, già dotato cioè delle virtù o dei vizi che lo contraddistinguono, mentre la corruzione e il miglioramento implicano un'azione positiva, non solo negativa (togliere un velo che cela qualcosa), da parte del potere. Sia come sia, quello che Strauss contesta ai due detti è il carattere intrinsecamente o tendenzialmente malvagio del potere: esso può infatti anche rivelare o sviluppare la virtù.

3. *L'affermazione di Burckhardt nel suo contesto*

Nel passo straussiano che è appena stato commentato, il primo a essere indirettamente chiamato in causa è lo storico di Basilea Jacob Burckhardt (1818-1897), a proposito del quale Strauss, sicuro lettore della sua *Civiltà del Rinascimento in Italia*[12], aveva intrattenuto una breve corrispondenza con il filosofo tedesco Karl Löwith[13]. L'affermazione secondo cui *die Macht an sich böse ist* (il potere è in sé malvagio) occorre, salvo errore, per quattro volte nel celeberrimo volume postumo *Weltgeschichtliche Betrachtungen* (in italiano reso con *Meditazioni* o *Considerazioni sulla storia universale*), pubblicato nel 1897 grazie all'iniziativa del nipote di Burckhardt, Jacob Oeri. Questa, che non può essere considerata una vera e propria opera dello storico svizzero, è una composizione, costruita dal curatore, degli appunti e dei materiali che fungevano come base per dei seminari rivolti a un pubblico generale interessato allo studio della storia (non, in altre parole, di futuri storici di professione). Ebbe tuttavia una grande fortuna, soprattutto nel periodo tra le due Guerre mondiali, ed ebbe notevole diffusione anche nel mondo anglosassone dove apparve nel 1943 con il titolo *Force and Freedom. Reflections on History*[14].

[12] Cfr. ad esempio Strauss, *Machiavelli*, 333.
[13] Cfr. Strauss, Löwith, *Itaca*, 124-125, 128-129.
[14] Si veda al proposito Cassirer, *Force*.

Il motto sulla malvagità intrinseca della *Macht* viene attribuito, sulla base di una annotazione a margine dello stesso Burckhardt, allo storico tedesco Friedrich Schlosser, «illuminista e rousseauiano» come lo definisce Delio Cantimori[15], ma questo riferimento non trova alcun riscontro nell'opera dello Schlosser come testimoniato dalla letteratura critica più informata. Potrebbe quindi trattarsi, sostiene Ghelardi, di una fonte giornalistica[16]; resta ciononostante il fatto che, al di là della sua origine, si tratta di una formula che ha avuto forse ancor più fortuna del volume in cui occorre e che è stata ripresa e/o commentata da filosofi, teologi, economisti, storici[17]. Non è questo tuttavia il luogo per affrontare nel dettaglio questa varietà di interpretazioni. Al fine di metterla a confronto con la critica fattane da Strauss, sarà necessario piuttosto collocare l'affermazione di Burckhardt nel più ampio cerchio di riflessioni raccolte nelle *Weltgeschichtliche Betrachtungen*.

In primo luogo, è necessario osservare *dove* tale affermazione occorra, e quindi se vada collegata a dei fenomeni in particolare[18]. A colpire è soprattutto il fatto che tre delle quattro occorrenze del motto si trovano nella sezione dedicata allo studio delle tre 'potenze' (*Potenzen*), e segnatamente dove viene analizzato lo Stato (*Staat*) preso a sé, quindi la sua influenza rispettivamente sulla cultura (*Kultur*) e sulla religione (*Religion*). In questo modo la dimensione della *Macht* è immediatamente associabile a quella della potenza statale e della sua connaturata 'voracità', la tendenza a inglobare in sé le entità politiche minori circostanti, aumentando il perimetro del proprio dominio. Il primo passo in questione è sufficientemente eloquente:

> Quale sia poi l'origine di uno Stato ("la sintesi politica di una nazionalità"), esso dimostrerà la sua capacità vitale soltanto se si trasformerà da violenza in

[15] Cantimori, *Introduzione*, xxiii.

[16] Si veda il commento del curatore in Burckhardt, *Studio*, 255, n. 15.

[17] Si pensi ad esempio a nomi eccellenti come Schmitt, *Dialogo*; Heidegger, *Parmenide*; Balthasar, *Teodrammatica*; Brunner, *Storia*; Löwith, *Burckhardt*; Mises, *Liberalismus*; Hayek, *Società*. Senza pretese di completezza, è possibile dividere le varie interpretazioni in tre gruppi, secondo cui 1) la *Macht* è malvagia sempre e comunque, in ogni epoca, in quanto è coercizione e/o abdicazione dell'individuo (Löwith, Mises, Hayek); 2) la *Macht* nella sua manifestazione moderna è malvagia (Schmitt, Brunner), ma non ove fosse guidata dalla religione (von Balthasar); 3) Burckhardt è colpevole di una comprensione 'romana' della *polis*, che ne oscura l'essenza autentica, e quindi comprende la *Macht* come malvagia (Heidegger).

[18] In questa sede si terrà presente l'edizione critica degli appunti a partire da cui il nipote di Burckhardt ha costruito il celebre volume delle *Betrachtungen*. Quest'ultimo è stato comunque consultato per confronto, dacché è stato il documento effettivamente letto e citato dai grandi interpreti summenzionati (Burckhardt, *Meditazioni*).

forza. Certo, finché perdura la crescita esterna ogni potere aspira a completarsi e a perfezionarsi in tutto e per tutto e a non ritenere valido il diritto dei più deboli. […] Indipendentemente da come il potere agisce all'interno (abolizione di tutti i diritti particolari avocati a sé, estensione del concetto di potenza su tutto e su tutti nel presunto interesse generale) consideriamo adesso l'azione dello Stato verso l'esterno. La forma più ingenua: le antiche monarchie universali. Si conquista e si asservisce, oppure si saccheggia e si mette a fuoco quanto è possibile e poi, con un seguito di schiavi e bottino, si entra in trionfo a Tebe oppure a Ninive. Il popolo crede così che il suo re sia prediletto del Signore finché non sorge una nuova monarchia universale più forte. Nell'Europa moderna a epoche di quiete di una certa lunghezza si alternano epoche di crisi territoriali poiché da qualche parte è stato turbato il cosiddetto 'equilibrio' (che però non è mai esistito). E allora è evidente che 'il potere è malvagio in sé' e che, senza alcun riguardo per qualsiasi religione, allo Stato viene riconosciuto il diritto all'egoismo che si nega invece al singolo [*glossa marginale (a)*: «A questo proposito si pensi particolarmente a Luigi XVI, a Napoleone e ai governi popolari rivoluzionari»]. Vicini più deboli vengono sottomessi e annessi, oppure in qualche altro modo resi dipendenti non per impedire che possano diventare nemici, questa è difatti la preoccupazione minore, ma affinché un altro non li prenda o se ne serva politicamente. Una volta su questa strada non ci si ferma più e tutto diventa giustificabile. Il passo immediatamente successivo è che atti simili vengono compiuti anticipatamente, senza nessun pretesto particolare: "Impadroniamocene a tempo, in tal modo risparmieremo una futura pericolosa guerra". Infine, prende corpo una brama continua di ingrandimento: si afferra quello che sembra a portata di mano e ciò che si può arraffare. L'intensità del desiderio di riunire molti piccoli territori, la prospettiva di quadruplicare il valore attraverso un semplice raddoppiamento della estensione e così via diventano irresistibili[19].

La malvagità del potere segnalata da Burckhardt, quasi con tono di rassegnazione sapienziale, affonda le radici nella *libido dominandi*, com'è possibile osservare anche negli altri due passaggi riguardanti l'influenza dello Stato rispettivamente su cultura e religione. Vale la pena riportare almeno il primo[20], data la significativa estensione dell'argomentazione:

[19] Burckhardt, *Studio*, 51-52.

[20] Nella parte dedicata all'influenza dello Stato sulla religione, Burckhardt si limita infatti ad annotare laconicamente che «invece di costituire una potenza morale nella vita dei popoli, la Chiesa diventa così una seconda potenza politica, con i suoi addetti inevitabilmente e intimamente profani. Ma il potere è già in sé malvagio», Burckhardt, *Studio*, 143.

Tutta la nazione desidera – in modo apparente o reale – anzitutto il potere. L'esistenza del piccolo Stato è aborrita come un orrore durato fino a oggi, e in questo ambito ogni attività non è più sufficiente agli individui in fermento. Si desidera solo far parte di qualcosa di grande e in tal modo si rivela chiaramente che la potenza rappresenta il primo scopo e che la cultura è nel migliore dei casi un fine del tutto secondario. In modo del tutto particolare si vuole imporre verso l'esterno, e a scapito di altri popoli, la volontà generale. Da ciò discende anzitutto che qualsiasi decentralizzazione, ogni volontaria limitazione del potere a favore della vita locale e della cultura è destinata a fallire. La volontà centralizzata sarà infatti sempre avvertita come troppo poco forte. Insomma: il potere è malvagio in sé, chiunque lo eserciti. Non è perseveranza, ma una cupidigia, *eo ipso* insaziabile. Infelice in sé deve quindi rendere infelici anche gli altri. Fatalmente si cade nelle mani o di dinastie ambiziose che aspirano a durare, oppure di singoli 'grandi uomini' e così via, ossia di quelle forze alle quali meno di tutto preme l'ulteriore fiorire della cultura[21].

La *Macht* è quindi l'insaziabile dinamica espansiva della potenza statale che tende, quasi fosse una legge della sua natura, a divorare ciò che le sta attorno, ad accentrare il potere al suo interno e quindi a distruggere l'autonomia delle entità sociali e politiche che possono rappresentare un ostacolo a questa spinta alla crescita. In quanto dinamica impersonale, essa non viene influenzata da chi esercita il potere: questi viene al contrario sopraffatto, a prescindere dalla sua posizione attiva o passiva rispetto agli altri individui, da una tendenza che caratterizza le cose del mondo.

Quella che emerge dai passi riportati è allora una sorta di pessimismo che alcuni interpreti riconducono a una sorta di visione cristiana secolarizzata delle vicende umane, un residuo 'teologico' che permarrebbe nella concezione dello storico di Basilea, riscontrabile in passaggi come il seguente, tratto dal capitolo su *Felicità e fortuna, infelicità e sfortuna nella storia universale*, dove si trova la prima occorrenza del detto sotto forma di annotazione marginale, e attribuita come già accennato a Schlosser:

> il male sulla terra è parte integrante della grande economia della storia universale [*glossa marginale (b)*: «il potere è malvagio (Schlosser)»]: è la violenza, il diritto del più forte sul più debole, prefigurato già in quella lotta per l'esistenza che pervade l'intera natura, il regno animale come quello vegetale, e che continua nell'umanità attraverso l'assassinio e la rapina nelle epoche più antiche, attraverso l'espulsione, vale a dire l'estirpazione e l'asservimento del-

[21] Burckhardt, *Studio*, 109-110.

le razze più deboli, dei popoli più deboli all'interno dello stesso ceppo etnico, di formazioni statali più deboli, di strati sociali più deboli in seno allo stesso Stato e allo stesso popolo. Tutte queste forze che han dovuto soccombere erano, forse, più nobili e migliori, benché solo i vincitori, sebbene spinti solo dalla brama di dominio, siano portatori di un futuro di cui non hanno però ancora alcun presentimento. Una sorta di presentimento traspare tuttavia dall'aver dispensato lo Stato dalla legge morale universale, la quale continua comunque a valere per il singolo individuo[22].

Quella dello storico svizzero vale come condanna senza appello della logica della *Raison d'État*, la quale pone su due piani differenti l'individuo e la potenza statale esentando quest'ultima dai vincoli morali a cui è sottoposto invece il primo[23]. Per Burckhardt, al contrario, non conta quanto bene possa essere provenuto da una violenza originaria, perché questa resta violenza e quindi va condannata come tale in quanto irriducibilmente malvagia. Si veda la continuazione del passo, suggellato da quella che Salomon non esitava a definire una *pathetic phrase*[24]:

Ma dal fatto che dal male sia venuto il bene, dalla infelicità una felicità relativa non consegue in alcun modo che male e infelicità non fossero all'inizio quello che erano realmente. Ogni violenza riuscita è stata un male e una sventura, almeno un esempio pericoloso. Certo, se quella violenza servì per fondare una potenza in seguito sopraggiunse l'umanità con i suoi infaticabili sforzi volti a trasformare in ordine e in legalità il puro e semplice potere. Fu l'umanità a profondere le sue energie intatte per rimediare alle condizioni determinate dalla violenza. E talvolta il male sulla terra regna a lungo 'come male', e non solo presso i Fatimidi e gli Assassini. Secondo la dottrina cristiana il principe di questo mondo è Satana[25].

Di difficile interpretazione resta la radice ultima della visione di Burckhardt. Da una parte, la condanna della *Macht* può essere giustificata dalla natura specifica dello Stato *moderno*, in particolare dal potere delle masse democratiche che si impone a partire dalla Rivoluzione Francese, come sostenuto tra gli altri da Carl Schmitt[26] e da Otto Brun-

[22] Burckhardt, *Studio*, 22-24.

[23] Cantimori, *Introduzione*, xxiii legge questa posizione di Burckhardt in chiave polemica contro la retorica del *Kulturkampf*.

[24] Salomon, *Crisis*, 428.

[25] Burckhardt, *Studio*, 22-24.

[26] Schmitt, *Dialogo*, 35: «Credo che nell'ultimo secolo l'essenza del potere umano ci si sia svelata in modo del tutto particolare. È strano infatti che la tesi del potere cattivo abbia iniziato a diffondersi proprio a partire dal XIX secolo. […] esattamente a

ner[27]. Tale aspetto però renderebbe assai problematica l'estensione retroattiva di una concezione della *Macht* prettamente moderna a epoche precedenti, così come può risultarlo l'utilizzo dello stesso termine *Staat* per designare la *polis* greca[28]. Dall'altra, tale condanna sembra essere alimentata in senso più ampio da un tono di rassegnazione e pessimismo che diversi autori non esitano a definire di matrice cristiana, insistendo anche sulla biografia dello storico di Basilea e sulla sua tramontata fede giovanile, un vuoto che poi sarebbe stato colmato da una forma post-cristiana di adesione all'ideale antico della vita contemplativa[29]. A prescindere da quale risposta si voglia dare a questo interrogativo, c'è da chiedersi se non sia proprio l'influenza di questi elementi non-classici a modellare la visione pessimista di Burckhardt sul potere e quindi a renderlo oggetto della critica di Strauss, il quale – come si può evincere dalla corrispondenza con Löwith – non riteneva che l'autore della *Griechische Kulturgeschichte* fosse davvero tornato allo spirito autentico

partire dall'epoca in cui sembra compiersi questa umanizzazione del potere – cioè dalla Rivoluzione francese –, si diffonde irresistibilmente la convinzione che il potere sia in sé cattivo».

[27] Brunner riprende il passaggio di Schmitt citato nella nota precedente e argomenta: «non si tratta però del potere in senso generale, ma dello Stato, della sua tendenza all'espansione verso l'esterno e anche all'interno che trova i suoi limiti solo nell'avversario che non è più in grado di sconfiggere. Burckhardt parla delle antiche monarchie universali e del loro impulso di espansione». E tuttavia, come è dato vedere in una glossa, «Burckhardt nomina qui Luigi XIV, Napoleone e i governi popolari della rivoluzione, cioè i rappresentanti di una sovranità radicale, di una sovranità del principe o del popolo portata fino ai suoi ultimi estremi, e nella quale sembravano non avere più alcun valore, all'interno come verso l'esterno, i vincoli religiosi, morali e giuridici» (Brunner, *Storia*, 191-193).

[28] Lo lascia intendere Bazzicalupo, allorché osserva che «si può parlare veramente di Stato, solo quando fenomenologicamente e storicamente emerge quella specifica organizzazione di potere, con connotati particolari quali appunto il citato accentramento del potere e il monopolio della forza, in epoca moderna». Secondo la studiosa, Burckhardt tuttavia ne è ben consapevole, e «nella definizione "strutturale" di Stato, che premette alle considerazioni storiche, ha giustamente presente il fenomeno dello Stato in epoca moderna, quando lo Stato stesso si autodefinisce con nuova chiarezza e autonomia rispetto alla religione» (Bazzicalupo, *Potere*, 122).

[29] Howard, nel suo studio sull'emergere dello storicismo nel XIX secolo, ricostruisce il percorso intellettuale di Burckhardt e mette in luce l'influenza che su quest'ultimo ha avuto il magistero del teologo protestante tedesco Wilhelm Martin Leberecht de Wette e osserva, riferendosi allo storico di Basilea, che «the persistence of a metamorphosed form of original sin (i.e., cultural pessimism), minus both redemptive hope and progressive optimism, outlived his secularization and became the most distinctive and insightful feature in his mature historical thinking» (Howard, *Historicism*, 140). Su questo versante va registrato il giudizio di Salomon, secondo il quale «In his definition of collective power, Burckhardt formulates a secularized version of the idea of 'original sin'» (Salomon, *Transcending*, 239).

della filosofia antica[30] – e, si potrebbe aggiungere, alla comprensione del potere che ne scaturiva.

4. *L'affermazione di Lord Acton nel suo contesto*

Sir John Emerich Edward Dalberg-Acton, conosciuto come Lord Acton (1834-1904), fu una singolare figura di storico britannico dell'Ottocento, uno degli uomini più eruditi della sua generazione, noto per combinare una vastissima conoscenza ad una capacità scrittoria a questa inversamente proporzionale. Non riuscì mai a concludere alcuna opera di rilievo, e soprattutto fallì nel tentativo di scrivere il libro per cui accumulò materiale praticamente tutta la vita[31]: una storia di quella libertà che nella sua visione era elevata a vera e propria figura provvidenziale[32]. Liberale e cattolico a un tempo, molte delle sue idiosincrasie intellettuali possono essere fatte risalire a questa sua 'duplice natura'. Parimenti, le più importanti battaglie politico-culturali in cui si lasciò coinvolgere con grande trasporto e passione vennero innescate dalle scintille scaturite dagli attriti sempre più violenti tra la Chiesa Cattolica e lo spirito dell'epoca. Fra tutti, basti nominare il caso delle vicende legate al Concilio Vaticano I e alla proclamazione del dogma dell'infallibilità papale[33].

Per quanto il celebre motto dello storico inglese non sia riprodotto letteralmente da Strauss come nel caso dello storico svizzero, esso è facilmente riconoscibile. Giusto un anno prima che si tenessero le celebri *Walgreen Lectures* che avrebbero poi fornito la base del testo finale di *Natural Right and History*, la Free Press di Glencoe (Illinois) diede alle stampe la raccolta *Essays on Freedom and Power* (1948), un volume curato e introdotto da Gertrude Himmelfarb che conteneva i testi più significativi di Lord Acton, tra cui la lettera a Mandell Creighton in cui occorre la celeberrima frase *Power tends to corrupt and absolute power corrupts absolutely*. Si può quindi supporre che agli studenti di scienze politiche dell'epoca la rinnovata accessibilità dell'opera di Lord Acton potesse aver fornito i mezzi per intendere immediatamente il riferimento straussiano al 'potere che corrompe'. Ad ogni modo, come sottolinea

[30] Cfr. Strauss, Löwith, *Itaca*, 128-129.

[31] Mary Gladstone nominò tale opera incompiuta di Acton 'Madonna del futuro', designazione estendibile in realtà ai numerosi progetti dello storico inglese che mai videro la luce: cfr. Hill, *Acton*, 275.

[32] Cfr. Lazarski, *Power*, 7. Per un inquadramento generale della figura di Lord Acton, si vedano almeno Pezzimenti, *Acton*; Hill, *Acton*.

[33] Al proposito, e anche in connessione al tema particolare di questo contributo, si veda Murphy, *Acton*.

la curatrice nell'ampio saggio introduttivo, quella di Lord Acton era una sentenza diventata ormai un luogo comune, «enough to serve as the text for editorials in daily newspapers»[34]. Come nel caso di Burckhardt, quella sul potere che *tends to corrupt* è un'espressione che ha 'preso il volo' e si è distaccata dal contesto in cui occorre; nel caso dello storico inglese la questione diventa ancor più intricata per il fatto che non solo si tratta di un testo pubblicato postumo, ma anche di una corrispondenza privata, e quindi va contestualizzata non solo nella cornice del pensiero di un autore, ma anche nella rete delle sue relazioni personali – che, nel caso di un intellettuale appassionato e incline alla polemica come Lord Acton, non sono estranee a contrasti a volta anche dolorosi.

Ciò vale in parte anche per il contesto in cui appare la famosa espressione che qui interessa. Si tratta infatti di una lettera del 5 aprile 1887 che Acton scrisse all'ecclesiastico anglicano Mandell Creighton, anch'egli storico e all'epoca titolare a Cambridge della *Dixie Chair*, a commento dei volumi III e IV dell'opera *History of the papacy during the period of the Reformation (1378-1527)* pubblicati nel febbraio di quell'anno dal futuro vescovo di Londra. Creighton, a capo della redazione della *English Historical Review* dal 1885, aveva nuovamente invitato Acton a farne una recensione, com'era successo nel caso dei volumi I e II, dal momento che lo storico anglicano considerava lo storico cattolico l'unica persona in grado di adempiere a quel compito[35]. I primi due volumi vennero criticati con leale severità sulle pagine del mensile *Academy*, mentre ai successivi due toccò una sorte ben più aspra. Osserva Hill: «Acton found the *History of the Papacy* infuriating because of Creighton's heavy and sometimes careless approach, his moderate and tentative judgements that always left room for different interpretations, letting the reader make up his own mind»[36]. Come riportato da Himmelfarb, la prima versione della recensione del 1887 risultò talmente dura, e a tratti eccessivamente oscura e aggressiva, da spingere Creighton a cercare di 'ammorbidire' Acton per evitare la situazione paradossale di ospitare un attacco tanto violento nei propri confronti sulla sua stessa rivista[37]. Il tema della contesa riguardava il criterio morale con cui uno storico deve giudicare le grandi figure del passato[38]. Acton, su questo versante, era talmente intransigente da risul-

[34] Himmelfarb, *Introduction*, xv.

[35] Himmelfarb, *Correspondence*, 357. Sulla corrispondenza tra Acton e Creighton si veda inoltre Engel De Janosi, *Correspondence*.

[36] Hill, *Acton*, 298.

[37] Himmelfarb, *Correspondence*, 357.

[38] Va notato che la maturazione della posizione di Lord Acton sul criterio di giudizio morale dello storico è avvenuta entro un più ampio mutamento nel suo pensiero ri-

tare a tratti più un intellettuale animato da un fervore profetico che non dotato della calma e della lucidità di un erudito che approccia la materia *sine ira et studio*, ma anche del metro di giudizio relativamente più moderato della tradizione *Whig*[39]. Dal suo punto di vista era assolutamente riprovevole ridimensionare le responsabilità delle figure storiche e non giudicarle con lo stesso criterio morale con cui si sarebbe giudicato qualsiasi altro mortale, e trovava imperdonabile abbassare lo standard morale nella valutazione delle gesta dei grandi uomini del passato per deferenza nei confronti del loro *status*. Questo era un atteggiamento che egli condannava in storici del calibro di Thomas Babington Macaulay e Thomas Carlyle[40], e che non esitava a rinfacciare al suo eccellente corrispondente:

> Non posso accettare il suo criterio secondo cui dobbiamo giudicare il Papa e il Re, a differenza degli altri uomini, con la presunzione favorevole che non abbiano commesso alcun errore. Se vi è una qualche presunzione essa è, piuttosto, contro i detentori del potere, e aumenta man mano che aumenta il potere. La responsabilità storica deve supplire alla mancanza di responsabilità giuridica. Il potere tende a corrompere e il potere assoluto corrompe assolutamente. I grandi uomini sono quasi sempre uomini malvagi, anche quando esercitano influenza e non autorità: ancor più quando si tiene conto della tendenza o della certezza della corruzione da parte dell'autorità. Non c'è eresia peggiore di quella secondo cui l'ufficio santifica chi lo detiene. Questo è il punto in cui la negazione del cattolicesimo e la negazione del liberalismo si incontrano e fanno festa, e il fine impara a giustificare i mezzi. Lei impiccherebbe un uomo senza posizione, come Ravaillac; ma se quello che si sente dire è vero, allora Elisabetta chiese al carceriere di uccidere Maria, e Guglielmo III ordinò al suo ministro scozzese di sterminare un clan. Ecco i nomi più grandi insieme ai crimini più grandi. Lei risparmierebbe questi criminali per qualche motivo misterioso. Io li impiccherei più in alto di Aman, per ragioni di giustizia del tutto evidenti; ancora di più, ancora più in alto, per amore della scienza storica[41].

guardante il rapporto tra il Cattolicesimo e lo studio della storia, come osserva Murphy, *Acton*.

[39] Himmelfarb, *Introduction*, xiv: «Acton belonged rather to the tradition of religious propheticism than to that of English Whiggism. He saw sin where others saw only error because he was constantly confronted by the apparition of original sin, and felt called upon to expose it at every turn».

[40] Secondo Sorensen, *Carlyle*, sono soprattutto Carlyle e il suo 'culto degli eroi' l'oggetto polemico dell'affermazione sul potere che tende a corrompere.

[41] Acton, *Essays*, 364. La traduzione dei testi di Acton è mia.

A completamento della lettera, che già di per sé era piuttosto lunga (24 pagine), Acton allegava una serie di regole da seguire per il corretto giudizio morale delle gesta umane, per lui un compito imprescindibile per lo storico che volesse essere all'altezza della sua vocazione. Un'attitudine, questa, abbandonata dagli storici del secolo successivo[42].

Per quanto Lord Acton non fosse un teorico della politica o un filosofo politico, aveva una visione morale coerente delle gesta umane e la concezione negativa del potere espressa nel contesto in cui esponeva polemicamente al suo corrispondente i suoi criteri di giudizio è rintracciabile chiaramente anche in altri suoi scritti, di natura differente, come i testi delle lezioni e delle conferenze. Tale concezione non riguarda però solamente monarchi e pontefici. Essa si estende a tutte le forme di potere, e particolarmente alla concentrazione del potere, sia che essa si verifichi negli assolutismi o nei regimi democratici. Testimonianza ne è, ad esempio, un'affermazione presente in *The History of Freedom in Antiquity*, testo di una conferenza tenuta il 26 febbraio 1877 presso la Agricultural Hall di fronte a un pubblico formato dai membri della Bridgnorth Institution, dove lo storico osserva che

> il possesso di un potere illimitato, che corrode la coscienza, indurisce il cuore, e confonde l'intelletto dei monarchi, esercitò la sua influenza demoralizzante sull'illustre democrazia di Atene. È brutto essere oppressi da una minoranza, ma è peggio essere oppressi da una maggioranza. Perché esiste una riserva di potere latente nelle masse alla quale, se viene chiamata in gioco, la minoranza raramente può resistere. Ma dalla volontà assoluta di un intero popolo non c'è appello, né redenzione, né rifugio se non il tradimento[43].

Un passo come questo fa capire che nella visione di Acton il suo severo giudizio morale era sostanziato da una concezione del potere che non riguardava solo i *great men*, ma tutti gli *holders of power*, comprese le moltitudini. Come avrebbe detto più tardi Henry Adams, per Acton il potere agisce come un veleno: «popular power may be tainted with the same poison as personal power»[44]. Si noti inoltre che l'effetto corruttore/corrosivo del potere è un aspetto che riguarda ogni epoca: nemmeno la democrazia ateniese ne è immune, e infatti, osserva lo sto-

[42] Hill, *Acton*, 302: «today's historians shrink from praise and condemnation and large generalization because they see their calling not in terms of being judge and juror or guide, but as observers, recorders, presenters».

[43] Acton, *Essays*, 40.

[44] Acton, *Revolution*, 107-108.

rico inglese, «the emancipated people of Athens became a tyrant»[45] per il fatto di avere un potere *unlimited*.

Come già accennato, la concezione di Acton non deriva solo da uno studio delle dinamiche che caratterizzano in tutte le epoche le relazioni politiche. Vi è pressoché accordo unanime degli studiosi sul fatto che la sua posizione vada intesa e ricostruita alla luce della sua fede cattolica. Come messo in evidenza in particolare da Nurser[46], vi è un passo, tratto da una lezione sulla storia e le origini dello stato moderno, che può essere letto come una sorta di 'chiave di volta' della visione politico/religiosa di Acton, al cui centro sta la libertà di coscienza. Discutendo delle trasformazioni che hanno portato alla maturazione della libertà nell'arco di quattro secoli di modernità, lo storico inglese osserva tuttavia che

> la più profonda e penetrante delle cause che hanno trasformato la società è un'eredità medievale. Fu verso la fine del XIII secolo che la psicologia della coscienza fu studiata attentamente per la prima volta, e gli uomini cominciarono a parlarne come della voce udibile di Dio, che non inganna né fallisce mai, e che dovrebbe essere sempre obbedita, sia essa chiara o oscura, giusta o sbagliata. Tale idea era frenata, in apparenza, dalla pratica di considerare l'opposizione al potere della Chiesa come equivalente a un'eresia specifica, che schiacciava il guardiano segreto sotto l'autorità pubblica e visibile. Con il declino della coercizione la pretesa della coscienza aumentò, e il terreno abbandonato dall'inquisitore fu conquistato dall'individuo. C'erano allora meno ragioni per cui gli uomini dovessero essere considerati tutti dello stesso tipo; vi fu uno sviluppo più vigoroso del carattere indipendente e un controllo cosciente sulla sua formazione. La conoscenza del bene e del male non era una prerogativa esclusiva e sublime assegnata agli Stati, o alle nazioni, o alle maggioranze. Quando fu definita e riconosciuta come qualcosa di divino nella natura umana, la sua azione fu quella di limitare il potere facendo sì che la voce sovrana interiore fosse udita al di sopra della volontà espressa e delle consuetudini consolidate dagli altri uomini. Con questa ipotesi, l'anima è diventata più sacra dello Stato, perché riceve la luce dall'alto, e anche perché le sue preoccupazioni sono eterne e sproporzionate rispetto agli interessi comuni del governo. Questa è la radice da cui si è sviluppata la libertà di coscienza e ogni altra libertà necessaria per delimitare la sfera del potere, affinché non metta in discussione la supremazia di ciò che vi è di più alto e buono nell'uomo[47].

[45] Acton, *Essays*, 40.
[46] Nurser, *Conscience*.
[47] Acton, *Lectures*, 31-32.

In virtù del ruolo della coscienza nel suo pensiero (e del rivelarsi, in essa, della legge divina), Acton viene collocato nell'alveo della tradizione della critica cristiana al potere[48]. È nella coscienza che si manifestano le verità morali che forniscono tanto un orientamento all'agire degli individui, quanto il criterio del giudizio storico rivendicato nella celebre lettera a Creighton. Ed è la coscienza, in quanto 'luogo' di rivelazione di una verità trascendente, a farsi punto di Archimede che rende possibile la libertà umana, che consiste in ultima istanza nell'agire secondo gli imperativi della coscienza, ovvero secondo la volontà di Dio[49]. Come sostenuto da Böhr, questa libertà si fonda nel riferimento a quella verità oggettiva e vincolante comunicata dalla voce divina nell'interiorità dell'essere umano. Si tratterebbe di un vero e proprio «ontologisches Fundament»[50] che rende il potere e la verità due fenomeni contrapposti, e che nel caso in cui il potere dovesse appropriarsi di un'istanza di verità – come, secondo Acton, nei casi di strumentalizzazione della religione da parte del potere politico, o di politicizzazione dell'autorità religiosa – la libertà ne uscirebbe annichilita.

5. *La natura del potere e le due radici della cultura occidentale*

A conclusione del suo studio sul *topos* del potere che rivela l'uomo, e delle sue variazioni dall'antichità all'epoca moderna, Tosi si interroga: «il potere rivela la vera natura dell'uomo o piuttosto lo trasforma? Gli elementi negativi costituiscono la vera natura di un singolo potente o sono essi stessi connaturati nel potere? Ovviamente, l'analisi dei *topoi* e la loro storia non risponde a queste domande, ma piuttosto le suggerisce»[51]. Il confronto costruito in questo contributo tra Burckhardt, Lord Acton e Strauss, a partire da un passo nell'opera di quest'ultimo, può offrire un ulteriore approfondimento dell'interrogazione, senza però riuscire a dare una risposta definitiva. La ragione sta nel fatto che il giudizio sul potere dipende, a sua volta, dalla concezione della natura umana. In questo ultimo paragrafo si proverà a riformulare il problema in questi termini.

[48] Cfr. Schneider, *Begründung*.

[49] Cfr. Lazarski, *Power*, 76; Acton, *History*, 203: «The Christian notion of conscience imperatively demands a corresponding measure of personal liberty. The feeling of duty and responsibility to God is the only arbiter of a Christian's actions. With this no human authority can be permitted to interfere. We are bound to extend to the utmost, and to guard from every encroachment, the sphere in which we can act in obedience to the sole voice of conscience, regardless of any other consideration».

[50] Böhr, *Grundlagen*, 282.

[51] Tosi, *Potere*, 111.

Le interpretazioni tradizionali del 'detto di Biante', come mostrato nella ricostruzione storica di Tosi, tendono generalmente a intenderlo in senso negativo: il potere rivela gli aspetti negativi dell'uomo, manifestandone la vera natura egoista e tirannica. In questo senso, la tradizione sembra dare ragione a Burckhardt e Lord Acton. Al contrario, nell'interpretazione datane da Strauss, il potere non è di per sé un elemento negativo. Tuttavia, come si è visto, vi è una ambiguità che riguarda il modo in cui va inteso il suo effetto: esso può corrompere (Strauss infatti non lo esclude: semplicemente sostiene che non corrompe *necessariamente*), ma anche migliorare un individuo. E tuttavia il 'detto di Biante' fa riferimento alla sua capacità di 'rivelare' qualcosa di già preesistente. Si è già accennato sopra al fatto che l'azione positiva o negativa del potere presenta una differenza non trascurabile. Lasciando tra parentesi questo aspetto (comunque cruciale), a prima vista la differenza decisiva tra Strauss e i due storici sta nel fatto che il potere diventa occasione o modalità di manifestazione della natura buona di alcuni individui: i virtuosi, che sono in grado di dominare i propri istinti e impulsi più bassi e subordinarli alla ragione. Il buon ordine dell'anima, secondo Strauss, implica una forma di esercizio di potere (coercizione) da parte di ciò che è superiore su ciò che è inferiore. Esteso alla dimensione sociale e politica, il miglior regime è il governo del saggio, e la seconda scelta (quella, di fatto, praticabile) è il governo della legge, che 'imita' l'intelligenza vivente del saggio.

La contrapposizione polemica di Strauss alla tesi del potere in sé malvagio, o del potere che tende a corrompere, solleva però alcune perplessità, alla luce di quanto ricostruito sulla base dei contesti in cui quelle affermazioni occorrono. C'è infatti da chiedersi se, in fin dei conti, i tre autori stessero parlando davvero della stessa cosa. Ad esempio, si è visto come in alcune letture risulti che Burckhardt avesse in realtà in mente il potere esercitato da una specifica potenza, quello Stato che si afferma solamente in epoca moderna, in contrapposizione con la religione, e che si legittima democraticamente. Forse una disposizione più simmetrica può risultare, sebbene con una certa forzatura (ne farebbe le spese soprattutto lo storico di Basilea), interpretando Burckhardt e Lord Acton alla luce della concezione cristiana (in senso molto lato: sia teologica, sia secolarizzata) della natura umana e del potere. Allora si potrebbe costruire una contrapposizione tra la visione 'classica' di Strauss e quella 'pessimista' dei due storici, variamente influenzati dal dogma del peccato originale. A supporto di questa interpretazione è possibile mobilitare Lasswell e Rogow, i quali, nella loro opera dedicata a sfatare il politicamente dannoso pregiudizio secolare racchiuso nella frase di Lord Acton[52], osservavano che

[52] Si veda anche Neumann, *Approaches*.

il legame tra potere e corruzione era sconosciuto alla scienza politica greca e romana. I greci, in particolare, non avevano una simile visione del potere o della fragilità morale della natura umana. Sebbene Platone e Aristotele insegnassero che gli uomini potevano essere governanti tirannici o corrotti, i loro scritti politici sostenevano che una scelta adeguata degli uomini e delle istituzioni poteva prevenire la tirannia e la corruzione. Per Platone soprattutto l'uomo di conoscenza (e per conoscenza egli intendeva la conoscenza del bene) era immune da qualsiasi influenza corruttrice. La tesi della corruzione da parte del potere nella tradizione occidentale probabilmente ha avuto origine con il cristianesimo come parte di un pensiero più ampio, secondo cui la natura umana in generale era cattiva, corrotta e, sia in origine che per sempre, peccaminosa[53].

Una lettura del genere – per quanto sollevi delle perplessità per il modo perentorio con cui sostiene che il legame tra corruzione e potere fosse ignoto al pensiero politico greco e romano – potrebbe rientrare senza difficoltà nel *framework* teorico straussiano che pone, alla radice della cultura occidentale, l'alternativa tra Atene e Gerusalemme[54], ovvero tra la filosofia greca e la visione biblica del mondo. Il che richiederebbe di ripensare tutta la questione del potere alla luce della concezione della natura umana greca e biblica, laddove con 'greca' si intende la concezione per cui il potere rivela la natura di un uomo, che può essere buono o cattivo, e con 'biblica' (o meglio, 'cristiana') si intende la concezione per cui il potere è malvagio o corruttore in quanto tale, essendo la natura umana intrinsecamente peccaminosa.

E tuttavia con ciò si finirebbe, in maniera forse troppo affrettata, col dare ragione a Strauss e alle sue categorie filosofiche, 'sacrificando' Burckhardt e Lord Acton alla 'simmetria' dell'alternativa secca. Perché, a ben vedere, si potrebbe con pari ragione collocare Strauss e Burckhardt nello stesso 'schieramento', dacché in fondo, per entrambi, la *polis* ha una tendenza naturale a diventare tirannica, praticamente un 'ergastolo', come diceva Benedetto Croce[55], e l'unico modo per sottrarsi alla sua espansione consiste nella scelta della vita contemplativa, una specifica forma di *apolitia* a cui invece Lord Acton, per quanto un liberale *sui generis*, sembra estraneo[56]. Ancora, un ulteriore motivo

[53] Lasswell, Rogow, *Power*, 5. La traduzione è mia.

[54] Strauss, *Gerusalemme*.

[55] Cfr. Croce, *Storiografia*, 430 e Strauss, *Sparta*.

[56] È importante qui sottolineare che Strauss e Burckhardt stanno dalla stessa parte anche per il fatto che la loro critica al potere non è una critica di stampo *liberale*. È stato soprattutto Löwith a mostrare che la posizione di Burckhardt, nonostante i punti di contatto, va distinta da quella di Wilhelm von Humboldt (cfr. Löwith, *Burckhardt*, 160-161).

di dubbio sta nel fatto che, in modo non così distante da Strauss, nel pensiero di Lord Acton la libertà equivale al governo di sé, sia in senso individuale che in senso sociale e politico[57]. Non è forse una forma di governo di sé, infatti, quella libertà che consiste nell'ascoltare l'imperativo pronunciato dalla voce della coscienza, e sottomettere ad esso ogni altro impulso? E non è tutto ciò forse l'equivalente della virtù? Un'obiezione che si potrebbe muovere a quest'ultima lettura riguarda la natura di quella 'verità' che si oppone al potere. Si tratta, infatti, di una verità rivelata alla coscienza in maniera sovrannaturale, o di una verità ricercata e scoperta con le sole forze della ragione umana? Qui rientrerebbe in gioco ancora una volta l'alternativa straussiana tra Atene e Gerusalemme, tra filosofia e rivelazione, e quindi l'avvicinamento di Strauss e Acton sarebbe solo momentaneo, perché le loro traiettorie divaricherebbero immediatamente.

La questione non può che restare aperta, e forse senza una soluzione, dacché il problema del potere rimanda a una delle alternative fondamentali del pensiero occidentale.

Opere citate

Acton, *Essays* = Lord Acton, *Essays on Freedom and Power*, ed. by G. Himmelfarb, Glencoe, Ill. 1948.

Acton, *History* = Lord Acton, *The History of Freedom and Other Essays*, London 1907.

Acton, *Lectures* = Lord Acton, *Lectures on Modern History*, London 1906.

Acton, *Revolution* = Lord Acton, *Lectures on the French Revolution*, Indianapolis 1910.

Altini, *Filosofia* = C. Altini, *Una filosofia in esilio. Vita e pensiero di Leo Strauss*, Roma 2021.

Balthasar, *Teodrammatica* = H.U. von Balthasar, *Teodrammatica 4. L'azione*, trad. it. di F. Sommavilla, Milano 1986.

Bazzicalupo, *Potere* = L. Bazzicalupo, *Il potere e la cultura. Sulle riflessioni storico-politiche di Jacob Burckhardt*, Napoli 1990.

Böhr, *Grundlagen* = C. Böhr, *Die religiösen Grundlagen der liberalen Gesellschaft. Lord Acton über Freiheit und ihre Gründung in der Wahrheit des Gewissens – eine Vergegenwärtigung*, in C. Böhr, P.W. Hildmann, J.C. Koecke (hrsg.), *Glaube, Gewissen, Freiheit. Lord Acton und die religiösen Grundlagen der liberalen Gesellschaft*, Wiesbaden 2015, 261-291.

Brunner, *Storia* = O. Brunner, *Per una nuova storia costituzionale e sociale*, a cura di P. Schiera, Milano 2000.

[57] Cfr. Lazarski, *Power*, 263-265.

Burckhardt, *Meditazioni* = J. Burckhardt, *Meditazioni sulla storia universale*, Firenze 1985.

Burckhardt, *Studio* = J. Burckhardt, *Sullo studio della Storia. Lezioni e conferenze (1868-1873)*, a cura di M. Ghelardi, Torino 1998.

Cantimori, *Introduzione* = D. Cantimori, *Introduzione*, in J. Burckhardt, *Meditazioni sulla storia universale*, Firenze 1985, vii-xlii.

Cassirer, *Force* = E. Cassirer, *Force and Freedom: Remarks on the English Edition of Jacob Burckhardt's «Reflections on History»*, «The American Scholar» 13 (1944), 407-417.

Croce, *Storiografia* = B. Croce, *La storiografia senza problema storico*, «La critica» 35 (1937), 412-433.

Engel De Janosi, *Correspondence* = F. Engel De Janosi, *The Correspondence between Lord Acton and Bishop Creighton*, «The Cambridge Historical Journal» 6 (1940), 307-321.

Farnesi Camellone, *Giustizia* = M. Farnesi Camellone, *Giustizia e storia. Saggio su Leo Strauss*, Milano 2007.

Hayek, *Società* = F.A. von Hayek, *La società libera*, Soveria Mannelli 2011.

Heidegger, *Parmenide* = M. Heidegger, *Parmenide*, a cura di F. Volpi, Milano 2005.

Hill, *Acton* = R. Hill, *Lord Acton*, New Haven & London 2000.

Himmelfarb, *Correspondence* = G. Himmelfarb, *Acton-Creighton Correspondence*, in Lord Acton, *Essays on Freedom and Power*, ed. by G. Himmelfarb, Glencoe, Ill. 1948, 357-358.

Himmelfarb, *Introduction* = G. Himmelfarb, *Introduction*, in Lord Acton, *Essays on Freedom and Power*, ed. by G. Himmelfarb, Glencoe, Ill. 1948, xv-lxvi.

Howard, *Historicism* = T.A. Howard, *Religion and the Rising of Historicism. W.M.L. De Wette, Jacob Burckhardt, and the Theological origins of Nineteenth-Century Historical Consciousness*, Cambridge 2000.

Lasswell, Rogow, *Power* = H. D. Lasswell, A.A. Rogow, *Power, corruption and rectitude*, Englewood Cliffs, N.J 1963.

Lazarski, *Power* = C. Lazarski, *Power Tends to Corrupt. Lord Acton's Study of Liberty*, DeKalb, Ill. 2012.

Löwith, *Burckhardt* = K. Löwith, *Jacob Burckhardt. L'uomo nel mezzo della storia*, trad. it. di L. Bazzicalupo, Bari 1991.

Meier, *Philosophie* = H. Meier, *Philosophie und Geschichte*, in L. Strauss, *Gesammelte Schriften Band 4. Naturrecht und Geschichte*, hrsg. von H. Meier, Hamburg 2022, 341-435.

Meier, *Sfida* = H. Meier, *La filosofia politica e la sfida della religione rivelata*, trad. it. di M. Menon, Pisa 2020.

Mises, *Liberalismus* = L. von Mises, *Liberalismus*, Jena 1927.

Murphy, *Acton* = T. Murphy, *Lord Acton and the Question of Moral Judgments in History: The Development of His Position*, «The Catholic Historical Review» 70 (1984), 225-250.

Neumann, *Approaches* = F.L. Neumann, *Approaches to the Study of Political Power*, «Political Science Quarterly» 65 (1950), 161-180.

Nurser, *Conscience* = J.S. Nurser, *The Religious Conscience in Lord Acton's Political Thought*, «Journal of the History of Ideas» 22 (1961), 47-62.

Pezzimenti, *Acton* = R. Pezzimenti, *Il pensiero politico di Lord Acton. I cattolici inglesi nell'Ottocento*, Roma 1992.

Salomon, *Crisis* = A. Salomon, *Crisis, History and the Image of Man*, «The Review of Politics» 2 (1940), 415-437.

Salomon, *Transcending* = A. Salomon, *Jacob Burckhardt. Transcending History*, «Philosophy and Phenomenological Research» 6 (1945), 225-269.

Schmitt, *Dialogo* = C. Schmitt, *Dialogo sul potere*, a cura di G. Gurisatti, Milano 2012.

Schneider, *Begründung* = C. Schneider, *Die Begründung der Freiheit im Menschenbild Lord Actons. Ein Blick auf seine philosophischen Prämissen*, in C. Böhr, P.W. Hildmann, J.C. Koecke (hrsg.), *Glaube, Gewissen, Freiheit. Lord Acton und die religiösen Grundlagen der liberalen Gesellschaft*, Wiesbaden 2015, 198-214.

Sorensen, *Carlyle* = D.R. Sorensen, *"Power tends to corrupt": Thomas Carlyle, Lord Acton, and the Legacy of Frederick the Great*, «Carlyle Studies Annual» 29 (2013), 81-114.

Strauss, Löwith, *Itaca* = L. Strauss, K. Löwith, *Oltre Itaca. La filosofia come emigrazione. Carteggio (1932-1971)*, trad. it. di M. Rossini, Roma 2012.

Strauss, *Gerusalemme* = L. Strauss, *Gerusalemme e Atene. Scritti sul pensiero politico dell'Occidente*, Torino 1998.

Strauss, *Machiavelli* = L. Strauss, *Thoughts on Machiavelli*, Glencoe, Ill. 1958.

Strauss, *Naturrecht* = L. Strauss, *Gesammelte Schriften Band 4. Naturrecht und Geschichte*, hrsg. von H. Meier, Hamburg 2022.

Strauss, *Right* = L. Strauss, *Natural Right and History*, Chicago 1965.

Strauss, *Sparta* = L. Strauss, *Lo spirito di Sparta o il gusto di Senofonte*, in G. Chivilò, M. Menon (a cura di), *Tirannide e filosofia. Con un saggio di Leo Strauss e un inedito di Gaston Fessard sj*, Venezia 2015, 275-304.

Tosi, *Potere* = R. Tosi, *Il potere rivela l'uomo: un* topos *e le sue variazioni*, in M. Dallapiazza, S. Ferrari, P.M. Filippi (hrsg.), *La brevitas dall'Illuminismo al XXI secolo / Kleine Formen in der Literatur zwischen Aufklärung und Gegenwart. Scritti in onore di Giulia Cantarutti / Festschrift für Giulia Cantarutti*, Frankfurt a.M. 2016, 101-111.

INDICE DELLE FONTI

A., *fr*. 350 Radt: 276n
AE, 1978, 295: 189n
Ael., *V.H*., 3.22: 282n
Aeschin., *contra Ctes*., 6: 63n
Aeschin., *contra Tim*., 4: 63n
Antisth., *fr*. 166, 169, 195 Decleva-Caizzi: 65n
Anonymus Iamblichi, 103.20-104.12 Pistelli = vol. 2. 404.16-30 Diels-Kranz: 62n
Apocalisse di Anastasia, 27-28: 313n
Apollod., *Epit*., 5.3: 276n
Apollod., *Epit*., 5.21: 282n
App., *BC*, 1.309-310: 119n
App., *BC*, 1.478-479: 116n
App., *BC*, 1.427-432: 117
App., *BC*, 1.432: 116
App., *BC*, 1.436-438: 117
App., *BC*, 1.441-446: 116
Ar., *Av*., 1282: 66n
Arist., *E.N*., 1145a.15: 35n
Arist., *E.N*., 1145a.28: 34n
Arist., *E.N*., 1160b.5: 14n
Arist., *M.M*., 6.13: 30n
Arist., *Pol*., 1.2.1252a.30-35: 33n
Arist., *Pol*., 3: 34n
Arist., *Pol*., 3.6.11: IXn
Arist., *Pol*., 3.7: IXn
Arist., *Pol*., 3.1277a-b: 21n
Arist., *Pol*., 3.7.1279b.5-10: 14n
Arist., *Pol*., 3.1284a.1-5: 33n
Arist., *Pol*., 3.1284a.5-15: 33n
Arist., *Pol*., 3.1284a.10-15: 35n
Arist., *Pol*., 3.1284b.25: 33n
Arist., *Pol*., 3.1284b.25-35: 33n
Arist., *Pol*., 4.15.1299b 24-27: 24n
Arist., *Pol*., 5.10.1311a.1-14: 14n
Arist., *Pol*., 5.11.1313a.34-36: 14n
Arist., *Pol.,* 5.11.1314a-b: 158n
Arist., *Pol*., 5.11.1314a.27-30: 15n
Arist., *Pol*., 5.11.1315.b4-1115: 15n
Arist., *Pol*., 5.11.1314a-b: 158n
Arist., *Pol*., 3.11.1316a: 1
Arist., *Rh*., 1366b.1-3: 37n
Arnob., *nat*., 2.66: 141n
Attaliate, *Storia*, 27.6-13: 313n
Attaliate, *Storia*, 29.1: 309n
Aug., *civ*., 19.2: 135n
Aug., *civ*., 19.3: 136n
Aur. Vict., *Caes*., 5.2: 212n
Aur. Vict., *Caes*., 24.2: 229n
Ps. Aur. Vict., 21.5: 196n
Ps. Aur. Vict., *orig*., 9.1 (Alexander Ephesius): 282n

BGU II 611 *recto* col. III ll. 10-22: 250n
BMFD, nr. 11, 13, 14: 303

Cato, *frg*. 51 Malcovati²: 82n
Cato, *frg*. 53 Malcovati²: 82n
Cato, *frg*. 132 Malcovati²: 82n
Cato, *frg*. 163 Malcovati²: 82n
Cato, *frg*. 173 Malcovati²: 82n
Cato, *frg*. 203 Malcovati²: 82n
Cecaumeno*, De officiis*, 93, r. 1-6: 294n
CFA 12c, ll. 15-17: 210n

ChLA, 6.309, col. I, ll. 14-16: 179n
ChLA 10.418, *recto* col. III ll. 10-22: 250n
Cic., *Att*., 1.16.5: 131n
Cic., *Att*., 1.18.6: 132n
Cic., *Att*., 2.1.8: 133n
Cic., *Att*., 2.5.2: 134n
Cic., *Att*., 2.7.4: 135n
Cic., *Att*., 2.12.4: 137n
Cic., *Att*., 2.16: 137
Cic., *Att*., 2.16.3: 134n, 136n, 137n
Cic., *Att*., 2.17.1: 147n
Cic., *Att*., 2.18.1: 145n, 147n
Cic., *Att*., 2.19.1: 139n, 143n
Cic., *Att*., 3.22 (= *SVF* 3.18 = *LS* 64F): 145n
Cic., *Att*., 8.11.2: 145n, 146n
Cic., *Att*., 9.13a.4: 151n
Cic., *Att*., 9.4: 148
Cic., *Att*., 9.4.1: 138n, 148n
Cic., *Att*., 9.4.1-3: 149n
Cic., *Att*., 9.4.2: 149n
Cic., *Att*., 13.28: Xn
Cic., *Att*., 13.30.3: 151n
Cic., *Att*., 15.29.2: 146n
Cic., *ad. Q. fr.*, 1.1.19: 82
Cic., *de orat*., 2.272: 87n
Cic., *fam*., 1.9.18: 151n, 152n
Cic., *fam*., 5.12.2: 151n
Cic., *fin*., 1.16: 137n
Cic., *fin*., 5.1: 137n
Cic., *Flacc*., 86: 86n
Cic., *leg*., 3.7: 89n
Cic., *leg*., 3.8: 257n
Cic., *leg. agr*., 1.8: 86n
Cic., *leg. agr*., 2.45: 86n
Cic., *off*., 1.114: 169n
Cic., *off*., 3.113: 151n
Cic., *opt. gen*., 14: 147n
Cic., *orat*., 31: 141n
Cic., *Phil*., 5.49: Xn
Cic., *Verr.* 2.2.76: 93
Cic., *Verr*., 2.3.69: 86n
Cic., *Verr*., 2.4.9-10: 86n
Q. Cic., *pet*., 10: 111n
CIL, 6.930 + 31207: 240n
CIL, 6.1035 = 31232: 177n
CIL, 10.104: 249n
CIL, 13.1668: 250n
CIL, 13.4635: 188n
CIL, 14.3902: 230n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.100, 8-19: 293n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.101, 52-60: 294n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.101, 153-159: 293n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.103: 292n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.104: 292n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.105: 302
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.105, 38-39: 307n
Const. Porph., *de cerimoniis*, I.105, 117-134: 307n
CPL, col. I, ll. 14-16: 179n

D., *Cor*., 66: 147n
D., *Cor*., 278: 149n
D.C., 44.3.3: 203n
D.C., 55.13.2: 203n
D.C., 55.16.3: 204n
D.C., 55.34.1: 247n
D.C., 57.1: 156n
D.C., 57.7.2-5: 246n
D.C., 57.8.3: 206n
D.C., 57.9.3: 203n
D.C., 57.13.3: 206n
D.C., 57.14.1-2: 207n
D.C., 57.15.4-5: 207n
D.C., 57.19.1: 207n
D.C., 57.19.8 (p. 582 B.): 207n

D.C., 57.22.3: 207n
D.C., 57.24.8: 207n
D.C., 58.12.6: 203n
D.C., 58.19.1-5: 207n
D.C., 58.21.5: 207n
D.C., 58.22.1: 207n
D.C., 58.26.5: 207n
D.C., 58.28.5: 208n
D.C., 59.3.1-2: 210n
D.C., 59.4.1: 211n
D.C., 59.6.4: 211n
D.C., 59.9.4-7: 211n
D.C., 59.10: 211n
D.C., 59.10.8: 211n
D.C., 59.13.3: 211n
D.C., 59.16.3: 211n
D.C., 59, 24.1: 211n
D.C., 59.26.4: 211n
D.C., 60.4.5: 211n
D.C., 61.2.3: 212n
D.C., 61.4.1: 212n, 213n
D.C., 61.4.2: 204n, 213n
D.C., 61.5.1: 212n
D.C., 61.7.5: 213n
D.C., 61.11.1: 213n
D.C., 62.13.3-4: 213n
D.C., 62.24.1: 213n
D.C., 63.1.1: 213n
D.C., 63.6.4: 213n
D.C., 63.6.6: 213n
D.C., 65.16.6: 262n
D.C., 71 (72).35.3 Xiph.: 203n
D.C., 72 (71).10.5: 189n
D.C., 72 (73).1.1: 214n
D.C., 73 (74).1: 227n
D.C., 73 (74).7.2: 204n
D.C., 73 (74).8-10: 228n
D.C., 73 (74).11: 223n
D.C., 74 (75).1.1: 224n
D.C., 74 (75).2.1: 224n
D.C., 74 (75).2.2: 214n
D.C., 75 (76).7.4: 214n
D.C., 75 (76).10.1: 228n
D.C., 75 (76).11: 228n
D.C., 76 (77).5.1: 204n
D.C., 76 (77).7.1: 204n
D.C., 76 (77).11.1: 204n
D.C., 76 (77).14.1: 204n
D.C., 76 (77).14.7: 204n
D.C., 78 (79).11.2-4: 204n
D.C., 78 (79).15.4: 204n
D.C., 78 (79).41.2: 204n
D.Chr., *Or*., 1.64-65: 221n
D.Chr., *Or*., 11.138: 281n
D.H., 1.72: 281n
D.L., 1.59: 61n
D.S., 7 *fr.* 4 Dindorf: 282n
D.S., 29 *fr.* 24 Goukowsky: 83
Dicaearch. hist., *fr.* 36 Mirhady (Vaticano BAV Vat. gr. 435): 143n
Dicaearch. hist., *fr*. 36.9-14 Mirhady (Vaticano BAV Vat. gr. 435): 138n
Dicaearch. hist., *fr*. 36.9-26 Mirhady (Vaticano BAV Vat. gr. 435): 139n
Dicaearch. hist., *fr*. 56 A Mirhady (Porph., *Abst*., 4.2.1-9): 139n
Dicaearch. hist., *fr*. 56 A Mirhady (Porph., *Abst*., 4.2.3 et 5-6): 142n
Dig., 1.2.2.5 (Pomp., *l.s. enchiridii*): 260n
Dig., 1.2.2.9-11 (Pomp., *l.s. enchiridii*): 259
Dig., 1.4.1 (Ulp., 1 *inst.*): 260n
Dig., *de conc. dig*., 7: 261n
Dion. Hal., *Isoc*., 1: 22n
Dionysius Syracusanus, *fr.* 4 Snell: 61

Eus., *HE* 2.2.4-6: 248n
Eus., *HE* 2.2.1: 248n
Eutr., 8.5.3: 193
Eutr., 8.20.1: 196n
Eutr., 8.23: 229n

Feriale Duranum: col. I, ll. 14-16: 179n
Festus, 22.1: 229n
FIRA^2 I 30: 250n

*FIRA*² I 43: 250n
*FIRA*² I 44: 250n
FGH 4 F 84 (Hellanicus): 281n
FGH 5 F 3 (Damastes): 281n
Fronto, 202-214: 192n
Fronto, *Principia historiae*, 16: 192n
Fronto, *Principia historiae*, 18: 192n

Gai., *inst.*, 1.5: 260n
Gai., *inst.*, 2.5: 249n
Gell., 10.3.5: 84
Gell., 10.3.2-3: 86n
Gell., 10.3.17-18: 86n
Gell., 14.3.3: 59n
Gell., 15.12: 84
Giovanni Geometra, *Carmi giambici*, 2: 303
Giovanni Geometra, *Poemi*, 61: 303, 309n
Giovanni Geometra, *Poemi*, 80: 303
Gorg., *Hel*., 10.62-64: 152n
Gorg., *Hel*., 12: 151
Gorg., *Hel*., 12.8-14: 151
Gorg., *Hel*., 12.75-79: 152n
Gran. Lic., 35.29-30: 118
h.Hom., *h.Ven*., 196-197: 280n
Hdn., 1.1.2: 225n
Hdn., 1.1.4: 225n
Hdn., 1.1.4-5: 219n
Hdn., 1.1.6: 221n
Hdn., 1.2.2: 220n
Hdn., 1.2.4: 220n
Hdn., 1.2.5: 220n
Hdn., 1.3.1: 221n
Hdn., 1.3.2: 225n
Hdn., 1.3.5: 225n
Hdn., 1.4.3: 220n
Hdn., 1.4.4: 225n
Hdn., 1.6.1: 221n, 225n
Hdn., 1.6.1-2: 222n
Hdn., 1.8.1: 221n, 222n
Hdn., 1.8.3: 221n
Hdn., 1.8.3-6: 222n
Hdn., 1.8.7-8: 222n
Hdn., 1.9.1: 222n
Hdn., 1.9.6-10: 222n
Hdn., 1.10: 222n
Hdn., 1.11.5: 222n
Hdn., 1.13.8: 222n
Hdn., 1.14.8: 222n
Hdn., 1.15.1: 222n
Hdn., 1.15.8: 222n
Hdn., 1.16.1: 222n
Hdn., 1.17.12: 222n
Hdn., 2.1.3: 225n
Hdn., 2.1.4: 224n
Hdn., 2.1.8: 225n
Hdn., 2.2.4: 225n
Hdn., 2.2.5: 225n
Hdn., 2.3.1: 225n
Hdn., 2.3.9: 225n
Hdn., 2.3.10: 224n, 225n
Hdn., 2.4.2: 225n
Hdn., 2.4.5: 227n
Hdn., 2.4.7: 225n
Hdn., 2.5.1: 225n, 228n
Hdn., 2.6.2: 225n
Hdn., 2.6.5: 225n
Hdn., 2.6.8-14: 223n
Hdn., 2.6.14: 223n
Hdn., 2.7.1: 222n
Hdn., 2.8.9: 223n
Hdn., 2.14.3: 224n
Hdn., 2.15.1: 223n
Hdn., 3.7.8: 220n
Hdn., 3.8.7-8: 223n, 226n
Hdn., 3.9.4-8: 228n
Hdn., 3.10.3: 221n
Hdn., 3.10.3-4: 222n
Hdn., 3.11.9: 225n
Hdn., 3.13.1-2: 222n
Hdn., 3.13.6: 221n, 222n
Hdn., 3.14.2: 221n, 222n
Hdn., 3.15.1: 222n
Hdn., 3.15.2-3: 228n
Hdn., 4.3.2-4: 229n

Hdn., 4.3.3-4: 222n
Hdn., 4.3.5-7: 231n
Hdn., 4.4.2: 231n
Hdn., 4.9.3: 222n
Hdn., 4.12.8: 222n
Hdn., 5.1.3: 222n
Hdn., 5.1.4: 224n
Hdn., 5.2.3-4: 224n
Hdn., 5.2.4: 222n
Hdn., 5.2.6: 222n
Hdn., 5.3.2: 220n
Hdn., 5.7.6: 221n
Hdn., 6.1.2: 223n, 224n, 225n
Hdn., 6.1.5: 221n
Hdn., 6.2.3: 229n
Hdn., 6.6.3: 229n
Hdn., 6.6.6: 222n
Hdn., 6.9.8: 223n
Hdn., 7.1.1: 220n, 225n
Hdn., 7.1.3: 225n
Hdn., 7.3.3: 223n, 225n
Hdn., 7.4.1: 225n
Hdn., 7.4.2: 223n
Hdn., 7.5.5: 225n
Hdn., 7.7.6: 225n
Hdn., 7.10.2: 220n, 225n
Hdn., 7.10.2-3: 229n
Hdn., 8.3.4: 225n
Hdn., 8.5.8: 225n
Hdn., 8.8.4: 230n
Hdn., 8.8.4-5: 231n
Hdt., 3.80: VIII, 11n
Hdt., 3.80.3: 61n, 71
Hdt., 3.80.5-10: 41n
Hdt., 3.80.6: 66n
Hdt., 3.80.10-15: 42n
Hdt., 3.80.13-19: 41n
Hdt., 3.80.19-21: 42n
Hdt., 3.80.23-25: 43n
Hdt., 3.80.24: 43n
Hdt., 3.80.25: 43n
Hdt., 3.80-82: 60
Hist. Aug., *Alex*., 6.11: 224n
Hist. Aug., *Alex*., 7.5: 224n
Hist. Aug., *Alex*., 8-9: 224n
Hist. Aug., *Alex*., 10-11: 194n
Hist. Aug., *Alex*., 10.3-4: 194n
Hist. Aug., *Alex*., 16: 225n
Hist. Aug., *Alex*., 18.8.8: 195n
Hist. Aug., *Alex*., 20.2: 195n
Hist. Aug., *Alex*., 55-57: 229n
Hist. Aug., *Aur*., 19: 190n
Hist. Aug., *Aur*., 19.7-9: 195
Hist. Aug., *Aur*., 26.7-8: 189n
Hist. Aug., *Carac*., 10: 195n
Hist. Aug., *Claud*., 1-2: 194n
Hist. Aug., *Claud*., 1.4: 194n
Hist. Aug., *Claud*., 2.3: 194n
Hist. Aug., *Comm*., 19.2: 193
Hist. Aug., *Did*., 3.2: 223n
Hist. Aug., *Geta*, 7.3: 196n
Hist. Aug., *Gord*., 10.1-2: 230n
Hist. Aug., *Maximin*., 14: 231n
Hist. Aug., *Maximin*., 32.3: 230n
Hist. Aug., *Opil*., 11.2: 224n
Hist. Aug., *Seu*., 3.9: 179n
Hist. Aug., *Seu*., 6.11: 224n
Hist. Aug., *Seu*., 7.5: 224n
Hist. Aug., *Seu*., 8.9: 224n
Hist. Aug., *Tyr. Tr*., 30: 196n
Hom., *Il*., 9.58: 275n
Hom., *Il*., 16.112-113: 131n
Hom., *Il*., 19.416-417: 276n
Hom., *Il.*, 20.178-186: 278n
Hom., *Il*., 21.277-278: 276n
Hom., *Il.*, 22.358-360: 276n
Hom., *Il.*, 22.359-360: 276n
Hor., *Carm.*, 4.6.3-8: 276n
Hyg., *Fab.*, 107: 276n

ILS, 18: 250n
ILS, 212: 250n
ILS, 244: 240n
ILS, 426: 177n
ILS, 1186: 230n
Ios., *A.I*., 18.256: 209n

Isoc., *ad Demon*., 11: 24n
Isoc., *ad Demon*., 15: 23n
Isoc., *ad Nicocl*., 11: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 12: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 13: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 14: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 20: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 25: 27n
Isoc., *ad Nicocl*., 35: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 44-47: 23n
Isoc., *ad Nicocl*., 50: 39n
Isoc., *ad Nicocl*., 51: 25n, 39n
Isoc., *adv. soph*., 2: 24n, 33n
Isoc., *adv. soph*., 14: 24n
Isoc., *adv. soph*., 14-18: 24n
Isoc., *adv. soph*., 21: 23n
Isoc., *antid*., 1-2: 22n
Isoc., *antid*., 30: 22n
Isoc., *antid*., 40-41: 38n
Isoc., *antid*., 45-47: 22n
Isoc., *antid*., 84: 23n
Isoc., *antid*., 87-88: 22n
Isoc., *antid*., 111: 23n, 28n
Isoc., *antid*., 115: 30n
Isoc., *antid*., 116: 31n
Isoc., *antid*., 117: 30n
Isoc., *antid*., 117-128: 30n
Isoc., *antid*., 118: 31n
Isoc., *antid*., 120: 31n
Isoc., *antid*., 121: 30n, 31n
Isoc., *antid*., 124: 30n
Isoc., *antid*., 125-127: 30n
Isoc., *antid*., 128: 30n
Isoc., *antid*., 131: 30n, 31n
Isoc., *antid*., 132-133: 28n
Isoc., *antid*., 133: 23n, 31n
Isoc., *antid*., 137: 28n, 31n
Isoc., *antid*., 138: 28n, 30n
Isoc., *antid*., 170: 23n
Isoc., *antid*., 180: 39n
Isoc., *antid*., 180-191: 24n
Isoc., *antid*., 187: 24n
Isoc., *antid*., 188: 24n
Isoc., *antid*., 191: 24n
Isoc., *antid*., 210: 39n
Isoc., *antid*., 220: 30n
Isoc., *antid*., 230-236: 28n
Isoc., *antid*., 235: 28n
Isoc., *antid*., 250: 21n
Isoc., *antid*., 260: 22n
Isoc., *antid*., 266: 26n
Isoc., *antid*., 270-292: 22n
Isoc., *antid*., 271: 36n
Isoc., *antid*., 274: 23n
Isoc., *antid*., 276: 22n
Isoc., *antid*., 290: 24n
Isoc., *antid*., 291-296: 24n
Isoc., *antid*., 292-293: 24n
Isoc., *antid*., 308: 28n
Isoc., *antid*., 313: 28n
Isoc., *antid*., 486: 24n
Isoc., *Archidam*., 4: 24n
Isoc., *Areop*., 22-23: 28n
Isoc., *Areop*., 36-38: 29n
Isoc., *Areop*., 37: 28n, 29n
Isoc., *Areop*., 39: 29n
Isoc., *Areop*., 41: 29n
Isoc., *Areop*., 44-45: 29n
Isoc., *Areop*., 47: 29n
Isoc., *Areop*., 48: 29n
Isoc., *Areop*., 49: 23n
Isoc., *Areop*., 53: 23n
Isoc., *Areop*., 73: 28n
Isoc., *Areop*., 76: 24n, 28n
Isoc., *Areop*., 78: 28n
Isoc., *Bus*., 11: 24n
Isoc., *Bus*., 12: 24n
Isoc., *Bus*., 14: 24n
Isoc., *Bus*., 41: 24n
Isoc., *Evag*., 5: 38n
Isoc., *Evag*., 12: 13n, 23n, 32n
Isoc., *Evag*., 12-19: 32n
Isoc., *Evag*., 13: 32n
Isoc., *Evag*., 22: 37n

Isoc., *Evag*., 23: 32n, 36n
Isoc., *Evag*., 24: 13n, 23n
Isoc., *Evag*., 27: 27n
Isoc., *Evag*., 29: 13n, 23n, 33n
Isoc., *Evag*., 32: 43n
Isoc., *Evag*., 41: 35n, 36n
Isoc., *Evag*., 42: 36n, 37n
Isoc., *Evag*., 43: 36n, 43n
Isoc., *Evag*., 44: 37n
Isoc., *Evag*., 45: 13n, 23n
Isoc., *Evag*., 46: 27n
Isoc., *Evag*., 49: 13n, 23n
Isoc., *Evag*., 51: 37n
Isoc., *Evag*., 59: 13n, 23n
Isoc., *Evag*., 61: 36n
Isoc., *Evag*., 65: 37n
Isoc., *Evag*., 72: 13n, 23n
Isoc., *Evag*., 76-77: 38n
Isoc., *Evag*., 78: 38n
Isoc., *Evag*., 80: 32n
Isoc., *Evag*., 81: 13n, 38n, 40n
Isoc., *Helen*., 32: 41n
Isoc., *Helen*., 32-34: 43n
Isoc., *Helen*., 33: 37n
Isoc., *Helen*., 35: 27n
Isoc., *Helen*., 37: 37n
Isoc., *Helen*., 54: 140
Isoc., *Helen*., 55: 140n
Isoc., *Nicocl*., 1-9: 44n
Isoc., *Nicocl*., 5-7: 26n
Isoc., *Nicocl*., 6: 26n
Isoc., *Nicocl*., 9: 26n
Isoc., *Nicocl*., 7: 25n, 26n
Isoc., *Nicocl*., 10-11: 40n
Isoc., *Nicocl*., 12: 41n
Isoc., *Nicocl*., 14: 42n
Isoc., *Nicocl*., 18: 42n
Isoc., *Nicocl*., 27: 43n
Isoc., *Nicocl*., 29: 23n, 40n
Isoc., *Nicocl*., 31: 43n
Isoc., *Nicocl*., 32: 42n
Isoc., *Nicocl*., 35: 42n
Isoc., *Nicocl*., 41: 23n
Isoc., *Nicocl*., 43: 23n
Isoc., *Nicocl*., 44: 40n
Isoc., *Nicocl*., 45: 23n, 40n, 42n
Isoc., *Nicocl*., 46-47: 41n
Isoc., *Nicocl*., 47: 41n
Isoc., *Nicocl*., 60: 42n
Isoc., *Panath*., 30: 25n
Isoc., *Panath*., 30-32: 25n
Isoc., *Panath*., 31: 25n
Isoc., *Panath*., 32: 25n, 41n
Isoc., *Panath*., 72: 23n
Isoc., *Panath*., 79: 27n
Isoc., *Panath*., 132: 63n
Isoc., *Panath*., 136: 23n
Isoc., *Panath*., 138: 23n
Isoc., *Paneg*., 6: 26n
Isoc., *Paneg*., 28: 24n
Isoc., *Paneg*., 47: 26n
Isoc., *Paneg*., 49: 22n
Isoc., *Paneg*., 50: 24n
Isoc., *pac*., 3: 29n
Isoc., *pac*., 8: 28n
Isoc., *pac*., 63: 23n
Isoc., *pac*., 112-113: 29n, 37n, 41n
Isoc., *pac*., 116: 31n
Inst. Iust., 1.2.6: 261n
Iuv., 14: XIV

Leone Diacono, *Storia*, 3.4: 307n
Leone Diacono, *Storia*, 3.7: 307n
Leone Diacono, *Storia*, 3.9: 307n
Leone Diacono, *Storia*, 4.6: 308n
Leone Diacono, *Storia*, 5.3: 310n
Leone Diacono, *Storia*, 5.5: 301n, 308n
Leone Diacono, *Storia*, 5.6: 308n
Leone Diacono, *Storia*, 5.7-8: 309n
Liv., 5.32: 249n
Liv., 5.50: 249n
Liv., 5.52: 249n
Liv., 7.42.22: 78n

Liv., 26.22: 78n
Liv., 29.19.3-6: 79n
Liv., 29.20: 79n
Liv., 29.22: 79n
Liv., 37.57.13-15: 80n
Liv., 38.55.2: 79n
Liv., 38.55.10-12: 83n
Liv., 39.6.6: XV
Liv., 39.16.7: 249n
Liv., 43.2: 89n
Liv., 43.2.12: 90n
Liv., 43.8: 90n
Liv., 43.8.7: 90n
Liv., 45.35.5-39: 80n
Liv., *per*., 39.5-6: 87
Liv., *per.*, 43.1: 89
Liv., *per.*, 43.2-3: 90n
Liv., *per.*, 57.1-2: 89n
Liv., *per.*, 88.1: 107n
Liv., *per.*, 88.2: 110n
Luc., 2.145-220: 110n
Luc., 2.193: 120n
Luc., 2.196: 120n
Lucr., 5.939: 142n
Lyc., 1263-1272: 282n

M.Ant., 4.31: XI
M.Ant., 5.11: XI
M.Ant., 6.30: XI
M.Ant., 11.18: XI

Nicolaus Dam., 3.4: 186n

Office, p. 402.48-52: 309n
Office, p. 403.71-75: 309n
Ov., *F*., 1.529-536: 182n
Ov., *F*., 5.155-158: 182n
Ov., *F*., 6. 637-644: 182n
Ov., *Met*., 15.436: 280
Ov., *Met*., 15.437: 280

P.Dura, 54, col. I, ll. 14-16: 179n
Paus., 7.13.3: 212n
PCG Kassel-Austin 8: *Adespota*, nr. 925: 168n
Petr.Patr.: 292n
Phil., *leg*., 16: 209n
Phil., *leg*., 19: 209n
Pi., *N*., 1.25: 13n
Pi., *O.*, 9.100-104: 12n
Pi., *P.*, 3.101: 276n
Pl., *Alc. 1,* 135b: 148n
Pl., *Cri*., 45b: 66n
Pl., *Cri*., 52: 65n
Pl., *Cri*., 52a-b: 66n
Pl., *Cri*., 52e: 65n
Pl., *Cri*., 53b: 65n, 66n
Pl., *Criti.*, 110c-d: 2
Pl., *Ep*., 7.327a: 150n
Pl., *Ep*., 7.329d-e: 151n
Pl., *Ep*., 7.330c-331d: 152n
Pl., *Grg.*, 486b: 24n
Pl., *Grg.*, 487d: 24n
Pl., *Grg..*, 489e-490c: 16n
Pl., *Grg*., 508d-e: 69
Pl., *Lg.*, 656c-657b: 4
Pl., *Lg.*, 683c-684b: 8
Pl., *Lg.*, 685a: 8
Pl., *Lg.*, 689a6: 4
Pl., *Lg.*, 690e-691a: 3
Pl., *Lg.*, 691a: 3
Pl., *Lg.*, 691e-692a: 9
Pl., *Lg.*, 692b5: 8
Pl., *Lg.*, 694a-b: 9
Pl., *Lg.*, 694d-695b: 9
Pl., *Lg.*, 695c-696b: 9
Pl., *Lg.*, 695d7: 9
Pl., *Lg.*, 711c: 151n
Pl., *Lg.*, 713c: 70n
Pl., *Lg.*, 735b-736b:
Pl., *Lg.*, 875a-d: 7
Pl., *Lg.*, 875b: 70n
Pl., *Lg.*, 875c6-d2: 10
Pl., *Lg.*, 960b-c: 1

Pl., *Lg*., 962a-b: 145n, 146n
Pl., *Lg*., 963a: 146n
Pl., *Phd*., 74a: 140n
Pl., *Plt.,* 276e: 20n
Pl., *Plt.*, 292c-d: 20n
Pl., *Plt.,* 293c: 20n
Pl., *Plt.,* 297b: 20n
Pl., *Plt.,* 301c-d: 8
Pl., *Prot*., 352a-c: 10
Pl., *R*., 338d: 63
Pl., *R*., 343b-344c: 59
Pl., *R*., 344a: 59
Pl., *R*., 344b: 68
Pl., *R*., 346-347: 71
Pl., *R*., 377b: 71n
Pl., *R*., 378d: 71n
Pl., *R*., 386a: 71n
Pl., *R*., 388d: 71n
Pl., *R*., 389d-390b: 71n
Pl., *R*., 391d: 71n
Pl., *R*., 395c-d: 71n
Pl., *R*., 401c: 71n
Pl., *R*., 416 b-c: 71
Pl., *R*., 421a2-8: 2n
Pl., *R*., 445d: 16n, 57n
Pl., *R*., 445d-e: 71
Pl., *R*., 473b6-7: 15n
Pl., *R*., 474b-c: 16n
Pl., *R*., 475e: 18n
Pl., *R*., 485b: 19n
Pl., *R*., 491b-c: 16n
Pl., *R*., 492c: 71
Pl., *R*., 493a-495a: 19n
Pl., *R*., 496b: 19n
Pl., *R*., 496d-e: 6
Pl., *R*., 500d-501a: 20n
Pl., *R*., 502c: 16n
Pl., *R*., 502d: 15n
Pl., *R*., 508c: 139n
Pl., *R*., 508c-d: 139n
Pl., *R*., 516e: 139n
Pl., *R*., 517b-c: 140n
Pl., *R*., 517d: 139n
Pl., *R*., 520c-d: 133n
Pl., *R*., 540b: 16n
Pl., *R*., 540e-541b: 20n
Pl., *R*., 543a: 16n
Pl., *R*., 544d: 57n
Pl., *R*., 544e: 57n
Pl., *R*., 545c: 57n
Pl., *R*., 545c-d: 57n, 58
Pl., *R*., 545d: 132n
Pl., *R*., 545d-e: 132n
Pl., *R*., 546-550: 57
Pl., *R*., 546a-547a: 2n
Pl., *R*., 546a-547c: 2
Pl., *R*., 546a2: 2
Pl., *R*., 546d: 17d
Pl., *R*., 547c: 57n
Pl., *R*., 548a-c: 5
Pl., *R*., 549a-b: 5
Pl., *R*., 549c-550b: 58, 232n
Pl., *R*., 550-555: 57
Pl., *R*., 550e: 3
Pl., *R*., 551a-b: 5
Pl., *R*., 553a: 64n
Pl., *R*., 553a-c: 58
Pl., *R.,* 553c5: 6
Pl., *R*., 555-561: 57
Pl., *R*., 555b: 5
Pl., *R*., 556b-c: 58
Pl., *R*., 557a: 66
Pl., *R*., 557a-563c: 18n
Pl., *R*., 559b-561e: 58
Pl., *R*., 559e: 16n
Pl., *R*., 561-592: 58
Pl., *R*., 562c: 6
Pl., *R*., 562d-563d: 59
Pl., *R*., 565c-d: 18n
Pl., *R*., 566d-e: 158n
Pl., *R*., 571b-d: 6
Pl., *R*., 572d-576a: 59
Pl., *R*., 573d-e: 6
Pl., *R*., 575b: 68
Pl., *R*., 576a: 18n
Pl., *R*., 576b: 58

Pl., *R.*, 576b-c: 59
Pl., *R.*, 576d: 70
Pl., *R.*, 578c: 59
Pl., *R.*, 578c3: 9
Pl., *R.*, 580a: 59
Pl., *R.*, 581a6: 6
Pl., *R.*, 587b-d: 57n
Pl., *R.*, 592a: 16n
Pl., *R.*, 592a-b: 133n
Pl., *Ti.*, 24a-c: 2
Plb., 6.3.5: 63n
Plb., 21.42.7: 151n
Plb., *fr*. 194.1 Büttner-Wobst: 151n
Plin., *nat.*, 34.14: XVn
Plin., *nat*., 34.62: 206n
Plin., *nat.*, 37.12: XVn
Plot., 1.6.9.7: 181n
Plu., *Aem*., 30-31: 80n
Plu., *Cat. Mai*., 3.5-6: 81n
Plu., *Cat. Mai*., 5.7: 82n
Plu., *Cat. Mai*., 10.4: 82n
Plu., *Flam.*, 12.12: 81n
Plu., *Galb*., 5: 261n
Plu., *Galb*., 6.2: 261n
Plu., *Galb*., 7: 261n
Plu., *Sull.*, 30.2-4: 110
Plu., *Sull*. 30.6: 100
Plu., *Sull.*, 32.1: 110
Plu., *Sull.*, 32.2: 110
Plu., *Stoic. repugn*., 2.1033c-d (= *SVF* 3.702): 137n
Plu., *Apophth. Scipio min.* 11 = *Moralia* 200 D-E: 87n
[Ps.Plu.,] 873c: 26n
Pomp., *l.s. enchiridii* (D., 1.2.2.5): 260n
Porph., *Abst*., 2.5.1 (= Thphr., *piet. fr*. 2 Pötscher): 142n
Porph., *Abst*., 2.5.6 (= Thphr., *piet. fr*. 2 Pötscher): 142n
Porph., *Abst*., 4.2.1-9 (= Dicaearch. Hist., *fr*. 56 A Mirhady): 139n
Porph., *Abst*., 4.2.3 (= Dicaearch. hist., *fr*. 56 A Mirhady): 142n
Porph., *Abst*., 4.2.5-6 (= Dicaearch. hist., *fr*. 56 A Mirhady): 142
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 17-18: 310n
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 19-27: 308n
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 28-34: 309n
Psello, *Historia syntomos*, 105, 41-48: 305n
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 64-66: 309n
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 68-81: 309n
Psello, *Historia syntomos*, 105, r. 81-83: 310n
Procl., *in R*., 2, p. 4.6-9 Kroll: 132n
Procl., *Arg.* r. 16 Bernabé: 276n

Q.S., 1.16-17: 273
Q.S., 2.167-172: 274
Q.S., 2.172: 275
Q.S., 2.178-179: 275
Q.S., 2.180: 275
Q.S., 2.189: 275
Q.S., 3.32-36: 277
Q.S., 3.37: 277
Q.S., 3.38-39: 277
Q.S., 3.42: 277
Q.S., 3.45: 277
Q.S., 3.51-52: 277
Q.S., 3.53: 277
Q.S., 3.60-62: 277
Q.S., 3.68-79: 277
Q.S., 3.112: 278
Q.S., 3.114: 278
Q.S., 3.125: 278
Q.S., 3.131-133: 279
Q.S., 3.167-169: 278
Q.S., 8.5-27: 274

Q.S., 8.31-37: 275
Q.S., 12.306-313: 274
Q.S., 13.309-321: 279
Q.S., 13.324-326: 279
Q.S., 13.326-332: 279
Q.S., 13.334-343: 279
Q.S., 13.344-349: 281
Q.S., 13.350: 282
Q.S., 13.336-343: 282
Q.S., 14.427-442: 283
Q.S., 14.444: 284
Q.S., 14.447: 284
Q.S., 14.480: 284
Q.S., 14.508: 284
Q.S., 20.300-308: 280

Rhet. Her.: 156n
Rhet. Her., 1.20: 93n
RIC, I², *Gaius*/*Caligula*, 55: 186
RIC, I², *Claudius*, 67: 186
RIC, III, *Marcus Aurelius*, 743: 189
RIC, IV, *Balbinus*, 11: 230n
RIC, IV, *Balbinus*, 12: 230n
RIC, IV, *Balbinus*, 22-23: 230n
RIC, IV, *Pupienus*, 9A-B: 230n
RIC, IV, *Pupienus*, 10A: 230n
RIC, IV, *Pupienus*, 20-21: 230n
RIC, IV, *Septimius Severus*, 181C: 178
RIC, IV, *Septimius Severus*, 540: 178
Roman Military Records on Papyrus, 117, col. I, ll. 14-16: 179n
Roman Statutes, 1, p. 200, nr. 7, ll. 1-6 (*Lex Latina Tabulae Bantinae*): 93

S., *O.T*., 872: 11n
S., *O.T*., 873-874: 61
S., *Ph*., 334-335: 276n
SB 6.9207: 88n
Sall., *Cat*., 5: 156
Sall., *Cat*., 6.1: 281n
Sall., *Cat*., 10: 77n
Sall., *Cat*., 11.4: 106
Sall., *Cat*., 53-54: Xn
Sall., *Iug*., 95.2-4: 104
Scilitze, *Synopsis*, 233-234: 300n
Scilitze, *Synopsis*, 254-255: 304n
Scilitze, *Synopsis*, 257: 304n
Scilitze, *Synopsis*, 260-261: 304n
Scilitze, *Synopsis*, 271-273: 305n
Scilitze, *Synopsis*, 273-276: 305n
Scilitze, *Synopsis*, 274: 305n
Scilitze, *Synopsis*, 275: 306n
Scilitze, *Synopsis*, 277-278: 305n
Scilitze, *Synopsis*, 279: 305n
Scilitze, *Synopsis*, 280: 309n
Scilitze, *Synopsis*, 282-283: 303
Scilitze, *Synopsis*, 417-418: 300n
Scriptor incertus, 44 r. 132-135: 297n
Scriptor incertus, 50 r. 26-31: 296n
Scriptor incertus, 100-101: 298n
Scriptor incertus, 107-108: 299n
Scriptor incertus, 111-112: 299n
C. Sempronius Gracchus, *ad populum cum ex Sardinia rediit, fr.* 26-28 Malcovati²: 84
C. Sempronius Gracchus, *de legibus promulgatis*, *fr.* 49 Malcovati²: 84
Sen., *benef*., 5.16.3: 110n
Sen., *clem*., 1.1.6: 206n
Sen., *clem.*, 1.12.1-2: 110n
Sen., *clem.*, 1.12.2: 120
Sen., *dial*., 1.3.7-8 (*de providentia*): 110n
Sen., *dial*., 5.18.1-2 (*de ira*, 3): 110n
Sen. *dial*., 6.12.6 (*cons. ad Marc*.): 99
Sen., *dial*., 6.15.3 (*cons. ad Marc.*): 207n
Solon, *fr*. 6, 3-4 West: 61n
Stra., 5.4.11: 122
Svet., *Aug*., 8.1: 186n
Svet., *Aug*., 9: 157, 160n

Svet., *Aug*., 35.1: 246n
Svet., *Aug*., 35.4-5: 246n
Svet., *Aug*., 45: 159n, 169
Svet., *Aug*., 51.1: 166
Svet., *Aug*., 66.4: 159n
Svet., *Aug*., 71.2: 187n
Svet., *Aug*., 99: 168n
Svet., *Cal*., 10.2: 162n
Svet., *Cal*., 11: 162n
Svet., *Cal*., 11.1: 164n
Svet., *Cal*., 14.1: 210n, 211n
Svet., *Cal*., 15.4: 162
Svet., *Cal*., 22.1: 210n
Svet., *Cal*., 22.2: 231n
Svet., *Cal*., 30.2: 163n
Svet., *Cal*., 39: 163n
Svet., *Cal*., 50.2: 210n
Svet., *Cal*., 60.1: 163n
Svet., *Cl*., 8: 163n
Svet., *Cl*., 11: 258n
Svet., *Cl*., 11.4: 185n
Svet., *Cl*., 23.3: 163n
Svet., *Cl*., 29.1: 187n
Svet., *Cl*., 38: 163n
Svet., *Cl*., 45.1: 164n
Svet., *Dom*., 2.2: 166n
Svet., *Dom*., 12: 231n
Svet., *Dom*., 20: 166n
Svet., *Dom*., 23.2: 167n
Svet., *Gal*., 10-11: 261n
Svet., *Gal*., 16.2: 261n
Svet., *Iul*., 6.1: 186n
Svet., *Iul*., 22: 159
Svet., *Iul*., 31: 158n
Svet., *Iul*., 73: 159
Svet., *Iul*., 77: X
Svet., *Nero*, 1.2: 164n
Svet., *Nero*, 6.2: 163n
Svet., *Nero*, 10: 253n
Svet., *Nero*, 10.1: 164
Svet., *Nero,* 22.3: 165
Svet., *Nero,* 23.1: 165n
Svet., *Nero,* 26.1: 164n
Svet., *Nero,* 27.1: 164n
Svet., *Nero*, 34.2: 164n
Svet., *Otho,* 2.1: 165n
Svet., *Otho,* 10: 163n
Svet., *Tib*., 7: 161n
Svet., *Tib*., 24: 159
Svet., *Tib*., 25.3: 159n
Svet., *Tib*., 30-31: 245
Svet., *Tib*., 37.3: 160
Svet., *Tib*., 42.1: 160
Svet., *Tib*., 47: 159
Svet., *Tib*., 50.3-5: 187n
Svet., *Tib*., 52.1: 207n
Svet., *Tib*., 53.1: 161n, 165n
Svet., *Tib*., 57: 160, 162
Svet., *Tib*., 57.1: 160n
Svet., *Tib*., 59.2: 114
Svet., *Tib*., 61: 160n
Svet., *Tib*., 61.2: 160n
Svet., *Tib*., 62: 160n
Svet., *Tib*., 72.2: 161
Svet., *Tib*., 72.3: 161n
Svet., *Tib*., 75: 160n
Svet., *Vesp*., 1.1: 166n
Svet., *Vesp*., 12: 166
Svet., *Vesp*., 19.4-6: 223n
Svet., *Vesp*., 23.2-6: 223n
Svet., *Vit*., 6: 165n
Svet., *Vit*., 15.4: 262n

Tac., *ann*., 1.8.1: 181n, 183n
Tac., *ann*., 2.85.1: 250n
Tac., *ann*., 2.85.4: 250n
Tac., *ann*., 3.52-55: 206n
Tac., *ann*., 4.34.3: 111n
Tac., *ann*., 4.38.3: 206n
Tac., *ann*., 5.1-4: 183n
Tac., *ann*., 5.2: 185n
Tac., *ann*., 5.4: 186n
Tac., *ann*., 6.48.1: 205n
Tac., *ann*., 6.51.3: 208n

Tac., *ann*., 11.24-25.1: 250n
Tac., *ann*., 12.64.1: 209n
Tac., *ann*., 13.4.2-5.1: 253
Tac., *ann*., 13.50-51: 251
Tac., *hist*., 1.12.1: 262n
Tac., *hist*., 1.16.1: 258n
Tac., *hist*., 3.69: 262n
Tac., *hist.*, 4.3.3: 240n
Teodosio Diacono, *De Creta capta*: 302
Teofane Confessore, *AM*, 6094: 296n
Teofane Confessore, *AM*, 6215: 299n
Teofane Confessore, *AM*, 6233: 299n
Teofane Confessore, *AM*, 6258: 299n
Teofane Confessore, *AM*, 6282: 297n
Teofane Confessore, *AM*, 6295: 297n, 299n
Teofane Confessore, *AM*, 6296: 298n
Teofane Confessore, *AM*, 6303: 299n
Teofane Confessore, *AM*, 6304: 296n, 297n
Teofane continuato, 6.41: 301n
Teofane continuato, 6.45: 301n
Tert., *apol*., 5.1-2: 247
Theogn., 153-4 West: 61n
Thphr., *Piet.*, *fr*. 2 Pötscher (Porph., *Abst*., 2.5.1 et 6): 142n
Thuc., 1.138: 36n
TM, 66432 *recto* col. III, ll. 10-22: 250n

Ulp., 1 *inst.* (*Dig*., 1.4.1): 260n
Ulp., *reg*. 22.6: 249n

Val. Max., 5.2.6: 79n
Val. Max., 5.8.3: 86n
Val. Max., 9.2.1: 110n, 120
Vell., 2.27.1: 108
Vell., 2.75.3: 180n
Vell., 2.79.2: 181n
Vell., 2.89.3: 239n
Vell., 2.94.1: 181n
Vell., 2.95.1: 181n
Vell., 2.114.3: 157n
Verg., *A.*, 1.257: 280
Vita Basilii: 298
Vita di Atanasio l'Atonita: 303
X., *Cyn*., 1.15: 282n
X., *Cyr*., 1.1: 63n
X., *Cyr*., 1.1.2: 13n
X., *Cyr*., 8.6.1: 59n
X., *Hier*., 4: XI
X., *Mem*., 1.2.9: 66
X., *Mem*., 1.2.25: 59n
X., *Mem*., 1.2.62: 69n
X., *Mem*., 4.6.12: 63, 64, 65n, 364
X., *Oec*., 21.7: 149n
X., *Smp*., 4.34-44: 68
X., *Smp*., 4.36-37: 68
Zen., *Par.*, 2.40: 141n
Zonar., *Epit*., 12.15: 225n
Zonar., *Epit*., 16.23.24-30: 304n
Zonar., *Epit*., 16.23.37: 304n
Zonar., *Epit*., 16.24.1: 306n
Zonar., *Epit*., 16.24.2-3: 304n
Zonar., *Epit*., 16.24.33-37:
Zonar., *Epit*., 16.25.3-4: 306n
Zonar., *Epit*., 16.25.13: 301n
Zonar., *Epit*., 16.25.15-16: 305n
Zonar., *Epit*., 16.25.17-20: 305n
Zonar., *Epit*., 16.25.20-21: 305n
Zonar., *Epit*., 16.25.22-24: 305n
Zonar., *Epit*., 16.25.24-25: 305n
Zonar., *Epit*., 16.26.1: 306n
Zonar., *Epit*., 16.26.7: 306n
Zonar., *Epit*., 16.26.9-18: 305n
Zonar., *Epit*., 16.27.1-11: 305n
Zonar., *Epit*., 16.27.12: 306n
Zonar., *Epit*., 16.28.1-13: 305n
Zonar., *Epit*., 16.28.16: 305n
Zos., 1.14.1-2: 230n

RÉSUMÉS / ABSTRACTS

Luisa Andriollo (Università di Pisa), *Prendere e perdere il potere a Bisanzio: giustificazioni teoriche, costruzioni storiografiche e il caso di Niceforo II Foca (963-969)*
Même en l'absence de normes constitutionnelles explicites régissant le mode de transmission du pouvoir impérial, les traités et l'historiographie révèlent une réflexion sur la nature de la *basileia*, ses sources de légitimation et la relation entre *basileia* et tyrannie qui traverse le millénaire byzantin. Pour la période mésobyzantine, les sources offrent plusieurs exemples de règnes qui se sont terminés par la disgrâce et la déposition violente du *basileus*. Cet essai se concentre sur les explications données par les historiens pour de tels événements, aussi à la lumière de la théologie impériale qui imprégnait la pensée politique byzantine. Le cas de Nicéphore II Phocas (963-969) est particulièrement important. Général brillant qui s'était illustré dans la guerre contre les Arabes, cet empereur incarnait à la fois un idéal de souveraineté victorieuse et un modèle de piété ascétique aristocratique. Sa figure et son règne, du coup d'État réussi à son assassinat dans l'enceinte du Palais, ont donné lieu à des interprétations très différentes, tant chez ses contemporains qu'au cours des siècles suivants. Elles reflètent les intérêts de différentes factions et groupes sociaux, ainsi que des visions divergentes du bon souverain et de la légitimité impériale.

Even in the absence of explicit constitutional norms regulating the mode of transmission of imperial power, Byzantine treatises and historiography reveal an ongoing reflection on the nature of basileia, its sources of legitimation, and the relationship between basileia and tyranny. For the Middle Byzantine period, the sources offer several examples of reigns that ended in the disgrace and violent deposition of the basileus. This essay focuses on the sources' explanations for such events in the light of the imperial theology that permeated Byzantine political thought. Of particular importance is the case of Nicephorus II Phocas (963-969). A brilliant general who won glory in the battle against the Arabs, this emperor embodied both the ideal of victorious sovereignty and a model of aristocratic ascetic piety. His figure and his reign, from the successful coup d'état to his assassination within the walls of his palace, have given rise to very different interpretations, both among his contemporaries and in later centuries. They reflect

the interests of different factions and social groups, as well as divergent visions of the good ruler and imperial legitimacy.

Sophie Aubert-Balliot (Université de Lille, UMR 8164, HALMA), *Sources et expressions grecques de la dégénérescence du pouvoir dans la correspondance de Cicéron : quelques remarques*
La degenerazione del potere a Roma è un tema che attraversa tutte le lettere di Cicerone, sia che prenda la forma di brogli elettorali, proposte di legge perniciose, illeciti finanziari da parte dei governatori provinciali, scandali giudiziari o, più in generale, il rafforzamento della violenza militare a scapito del potere civile e la deviazione delle istituzioni repubblicane a vantaggio delle ambizioni sempre crescenti degli *imperatores*. In particolare, Cicerone prende a prestito il pensiero retorico e filosofico greco del periodo classico ed ellenistico per rafforzare la sua denuncia della diffusa corruzione del potere, ma anche per analizzarne le cause, studiarne le modalità e porre rimedio ai suoi eccessi. Ci concentreremo qui su due momenti chiave alla fine del I secolo a.C., che Cicerone descrisse dettagliatamente nelle sue lettere. Si tratta degli anni 60-59 (contemporanei al primo triumvirato tra Cesare, Pompeo e Crasso) e del 49, data del passaggio del Rubicone da parte di Cesare e del conseguente scoppio della guerra civile.

The degeneration of power in Rome is a theme that runs through all of Cicero's letters, whether it takes the form of electoral fraud, pernicious bills, financial malfeasance on the part of provincial governors, judicial scandals, or, more generally, the strengthening of military violence to the detriment of civil power and the deviation of republican institutions to the benefit of the increasingly assertive ambitions of *imperatores*. In particular, Cicero borrowed from Greek rhetorical and philosophical thought of the Classical and Hellenistic periods to reinforce his denunciation of widespread corruption of power, but also to analyze its causes, study its modalities and remedy its excesses. We will focus here on two key moments at the end of the first century BC, which Cicero described in detail in his letters. These are the years 60-59 (contemporary with the first triumvirate between Caesar, Pompey, and Crassus) and 49, the date on which Caesar crossed the Rubicon and the ensuing outbreak of civil war.

Stéphane Benoist (Université de Lille, UMR 8164, HALMA), *Corruption du pouvoir, pouvoir(s) corrompu(s), et expressions* n*ormées de l'*habitus *impérial : vers une modélisation de la* statio principis ? *L'exemple de stratégies discursives à propos des femmes de la* domus Augusta
Attraverso un'analisi della rappresentazione delle donne della *domus Augusta* si intende mostrare un aspetto della descrizione della corruzione del

potere e l'uso strumentale che veniva fatto di queste figure nei dibattiti politici a partire dal I secolo sino agli inizi del V secolo d.C. L'analisi conduce a esaminare una narrazione interessata a caratterizzare le diverse personalità dei principi attraverso parole, immagini e una retorica dell'elogio molto sviluppata. Tale costruzione si realizza attraverso una sorta di gioco di specchi e passaggi continui tra l'*habitus* accettabile e il comportamento virtuoso, da un lato, e la deviazione dalla norma e la libertà da ogni regola, dall'altro. È possibile comprendere il valore della costruzione normativa dei comportamenti buoni e cattivi, accettabili e inaccettabili, delle mogli, delle madri e delle figlie dei principi durante questo lungo periodo, e intendere tale costruzione come una strategia il cui scopo primario consisteva nel mettere in discussione i *principes* attraverso ritratti attraverso estremamente critici o eccessivamente elogiativi.

This paper examines a discourse featuring the various personae of the princes, utilizing words, images, and a highly developed rhetoric of praise. It proposes the women of the domus Augusta as the focal point of study to address the notion of the corruption of power. In other words, it explores the exploitation of corrupt power in political debates and their reception from the first century to the early fifth century CE, through mirror games between acceptable habitus and virtuous behavior on one hand, and deviation from the norm and freedom from all rules on the other. Over this extended period, we can trace the issues at stake in the normative construction of the good and bad behavior of the wives, mothers, and daughters of princes. These discursive strategies primarily aimed to challenge men through female portraits that were either highly critical or excessively laudatory.

Clément Bur (Institut National Universitaire Champollion, IUF), *La province corruptrice, le* mos maiorum*, la loi, et le bon dirigeant*

Perché il comportamento scorretto dei Romani nelle province, caratterizzato da eccessi e abusi di potere, divenne un *topos* a partire dalla fine del II secolo a.C.? I casi conservati nelle fonti dimostrano che non si trattava solo di un discorso per giustificare determinate leggi o per delegittimare un rivale politico. Dietro il cliché c'erano pratiche devianti che vanno spiegate e i cui effetti vanno esaminati. Tutto sembra essere iniziato con la seconda guerra punica, che portò a uno squilibrio nei rapporti tra il popolo e alcuni governanti, visti come salvatori in grado di liberarsi da certi vincoli. La tentazione di trasgredire divenne ancora più forte con lo sviluppo delle province ultramarine, lontane dal controllo del Senato e dallo sguardo dei pari e dei cittadini, e perché il seguito del governatore spesso lo sosteneva. Di conseguenza, il *regimen morum* si rivelò incapace di arginare la cattiva

condotta dei promagistrati e si dovette ricorrere a processi e regolamenti. I conflitti su questa legislazione e sui tribunali portarono alla graduale criminalizzazione della cattiva condotta nelle province, ridisegnando così la figura del buon governante.

Why did Roman misbehaviour in the provinces, marked by excesses and abuses of power, become a *topos* from the end of the 2nd century BC? The cases preserved in the sources show that this was more than just a discourse to justify certain laws or to delegitimise a political rival. Behind the cliché there were deviant practices that need to be explained and whose effects need to be examined. It all seems to have started with the 2nd Punic War, which led to an imbalance in relations between the people and certain rulers who were seen as saviours who could free themselves from certain constraints. The temptation to transgress became all the stronger with the development of overseas provinces, far from the control of the Senate and the gaze of peers and citizens, and because the governor's entourage often supported him. As a result, the censorial *regimen morum* proved incapable of curbing the misconduct of promagistrates, and recourse had to be had to trials and regulations. Conflicts over this legislation and the courts led to a gradual criminalisation of misconduct in the provinces, thus redesigning the figure of the good ruler.

Domitilla Campanile (Università di Pisa), *La maschera del potere: simulazione e dissimulazione nei* Cesari *di Svetonio*

Depuis quelque temps, les *Vies des Césars* de Suétone sont étudiées sans parti pris ni dette à l'égard des évaluations négatives passées. De nombreux chercheurs de la fin du siècle dernier ont contribué à une meilleure compréhension de l'œuvre, et la nouvelle édition critique de Robert Kaster (Oxford 2016) permet une étude plus complète du texte. Les *Vies des Césars* se prêtent particulièrement bien à l'analyse du thème de ce volume et à l'approfondissement des motifs philosophiques, littéraires, historiographiques et biographiques associés aux risques liés au pouvoir absolu. Cette contribution vise à examiner attentivement le texte afin de comprendre les comportements caractérisés par les termes *simulatio* et *dissimulatio*. L'analyse textuelle permet d'identifier la signification politique et morale de *la simulatio* et de la *dissimulatio* et de comprendre l'importance de ces attitudes dans la formation de l'image du souverain. À la fin de la contribution, on explique la raison pour laquelle Suétone a choisi de ne pas créer de rubrique spécifique pour la *simulatio* et la *dissimulatio*. Dans les *Vies des Césars,* la *simulatio* et la *dissimulatio* n'ont pas de catégorie spécifique parce qu'elles ne représentent pas des vices distincts qui peuvent être faci-

lement catégorisés. Suétone présente la *simulatio* et la *dissimulatio* comme des conséquences pratiques inévitablement imposées par le pouvoir aux empereurs qui, par nature, n'ont pas suffisamment de vertu. En conclusion, la contribution présente une hypothèse qui éclaire la relation entre le pouvoir et la fiction, en mettant en évidence la division de Suétone entre les *principes boni* et *mali* et en donnant un aperçu de certains jugements sur les individus proches du pouvoir.

For some time now, Suetonius' *Lives of the Caesars* has been studied without bias or indebtedness to past negative assessments. Many researchers at the end of the last century have contributed to a better understanding of the work, and the new critical edition by Robert Kaster (Oxford 2016) allows for a more comprehensive study of the text. The *Lives of the Caesars* are particularly suitable for analyzing the theme of this volume and delving into the philosophical, literary, historiographical, and biographical motifs associated with the risks of holding absolute power. This contribution aims to carefully examine the text in order to understand the behaviors characterized by the terms *simulatio* and *dissimulatio*. Through a textual analysis, the political and moral significance of *simulatio* and *dissimulatio* can be identified, enabling an overall understanding of the importance of these attitudes in shaping the image of the ruler. At the end of the contribution, the reason for Suetonius' choice not to create a specific rubric for *simulatio* and *dissimulatio* is explained. In the *Lives of the Caesars*, *simulatio* and *dissimulatio* do not have a specific category because they do not represent distinct vices that can be easily categorized. Suetonius portrays *simulatio* and *dissimulatio* as practical consequences inevitably imposed by power on emperors who, by their very nature, lack sufficient virtue. Furthermore, the contribution presents a hypothesis that elucidates the relationship between power and fiction, shedding light on Suetonius' division between boni and mali principes and providing insights into certain judgments on individuals close to power.

Bruno Centrone (Università di Pisa), *Dinamiche della corruzione del potere nel pensiero politico di Platone*

Selon Platon, la cause fondamentale de la corruption du pouvoir politique réside dans un principe de base de sa philosophie politique : tout ce qui naît est voué à la corruption. Un autre principe, qui en découle, souligne que la difficulté réside non pas tant dans la fondation d'une chose que dans sa préservation. Un troisième principe crucial affirme qu'un système politique s'effondre lorsque la classe dirigeante est corrompue ; la corruption provient d'en haut, et non d'en bas. La cause structurelle de cette corruption

réside dans le désir insatiable de richesse qui envahit les dirigeants. Dans "La République" et dans "Les Lois", Platon applique ces principes généraux à l'analyse de la réalité historique. Malgré de nombreuses expériences historiques négatives, Platon maintient en fin de compte la croyance en la possibilité de l'existence d'un homme sage capable de gouverner l'État sans succomber aux influences corruptrices du pouvoir politique.

According to Plato, the root cause of political corruption lies in a fundamental principle of his political philosophy – the inevitability of corruption for everything that comes into existence. Another corollary principle emphasizes that while establishing something is challenging, preserving it poses an even greater difficulty. A third key principle asserts that the collapse of a political system is attributed to the corruption of the ruling class, with corruption originating from the top rather than the bottom. The structural catalyst for corruption is the insatiable desire for wealth that grips those in power. In both "The Republic" and "The Laws", Plato applies these overarching principles to analyze historical realities. Despite numerous negative historical precedents, Plato maintains a belief in the potential existence of a wise leader capable of governing the state without succumbing to the corrupting influences of political power.

Panos Christodoulou (European University Cyprus), Phusis*,* paideia *et* philosophia *dans la pensée de Platon et d'Isocrate : le règne de l'homme politique incorruptible*

In questo contributo ci proponiamo di individuare gli argomenti con cui i difensori della necessità di affidare le sorti della città a una sola persona hanno cercato di rispondere e, soprattutto, di rivedere l'idea greca dominante, secondo la quale il potere assoluto è sempre corruttore, e che quindi affidare il potere anche all'uomo più competente e virtuoso mette inevitabilmente a rischio il bene della città. Platone e Isocrate contestano questa tesi. Essi costruiscono l'immagine di un politico incorruttibile grazie al potere assoluto e, da questo punto di vista, l'affidamento del potere al leader ideale non rappresenta un pericolo per la città. Al contrario, la salvaguarderebbe.

In this study, we examine the arguments used by proponents advocating the necessity of entrusting the fate of the city to a single individual. Specifically, we aim to reassess the prevailing Greek notion that absolute power corrupts. According to this perspective, the consolidation of power in one person, no matter how capable and virtuous he may be, inevitably endangers the well-being of the city. However, this viewpoint is challenged by

Plato and Isocrates, who present the concept of an incorruptible ideal leader. They argue that such a leader's absolute power not only poses no threat to the city but also ensures its salvation.

Anne Gangloff (Université Rennes 2, UMR 6566, CReAAH-LAHM), *De la corruption à l'aporie du pouvoir. (Hérodien, Histoire des empereurs romains, de Marc-Aurèle à Gordien III)*

La *Storia dell'Impero dopo Marco* di Erodiano si concentra sull'instabilità politica che caratterizzò il periodo tra la morte dell'imperatore ideale, Marco Aurelio, e l'ascesa di Gordiano III. L'articolo analizza il ruolo svolto dalla corruzione in questa crisi politica, nonché le diverse forme assunte da questa corruzione morale, che poteva riguardare i governanti, alcuni dei governati (i soldati) o il regime. L'obiettivo è dimostrare che alcune delle distorsioni e delle carenze tradizionalmente imputate a Erodiano possono essere spiegate dal fatto che egli utilizza la narrazione storica per operare una dimostrazione di filosofia politica, posta nel contesto generale del pensiero politico greco e romano. Erodiano delinea le qualità necessarie per un buon imperatore e sottolinea il deterioramento della «regalità» romana (*basileia*) dalla fine del regno di Marco Aurelio. In questo modo, mette in discussione la natura stessa del potere imperiale e del regime monarchico augusteo che sembravano inadeguati in un mondo indebolito da guerre e catastrofi naturali.

Herodian's *History of the Empire from the Death of Marcus* focuses on the political instability that characterised the period from the death of the ideal emperor, Marcus Aurelius, to the accession of Gordian III. This article analyses the role played by corruption in this political crisis, as well as the different forms taken by this moral corruption, which can affect the rulers, part of the governed (the soldiers) or the regime. It seeks to show that some of the distortions and shortcomings traditionally blamed on Herodian can be explained by the fact that he uses historical narrative to demonstrate political philosophy, which is placed in the general context of Greek and Roman political thought. Herodian outlines the qualities necessary for a good emperor and highlights the deterioration of Roman "kingship" (*basileia*) since the end of the reign of Marcus Aurelius. In so doing, he questions the very nature of imperial power and the Augustan monarchical regime, which seem unsuited to a world weakened by wars and natural disasters.

Fabio Guidetti (Università di Pisa), Res nondum iudicata*: l'*ethos *di Silla tra inclinazione naturale e corruzione del potere*

La tradition historique romaine a considéré Sylla comme un paradigme de la corruption morale résultant de l'exercice du pouvoir absolu. Cependant, cette caractérisation négative ne concerne que la dernière partie de la vie du dictateur, après sa victoire dans la guerre civile, et non sa carrière antérieure qui, au contraire, est toujours considérée de manière positive dans les sources ; cette incohérence inexpliquée donne l'impression d'un personnage évasif et énigmatique. Cet article identifie Tite-Live comme le créateur de ce « double portrait » de Sylla. Comme le montre l'abrégé du livre 88, l'historien passait brusquement d'une vision positive à une vision négative de Sulla immédiatement après le récit de la bataille de la porte Colline en 82 av. J.-C. Le récit suivant se concentrait sur trois épisodes (le massacre des prisonniers de guerre, la destruction de Praeneste, l'exécution de Gratidianus) auxquels Tite-Live a dû accorder une importance centrale dans l'économie de son récit. La récurrence insistante de ces *exempla* dans la tradition historiographique, rhétorique et philosophique suivante confirme que la version de Tite-Live était devenue immédiatement canonique. La caractérisation négative du protagoniste a été obtenue en omettant les motifs de ses actions, suggérant ainsi que ses choix n'étaient inspirés que par l'arbitraire et la cruauté. Le choix de Tite-Live révèle une volonté de présenter Sylla comme un modèle négatif exemplaire, dont l'histoire devait mettre en garde les lecteurs contre les dangers du pouvoir absolu : même un homme comme Sulla, fidèle à l'éthique romaine traditionnelle, scrupuleusement respectueux des lois, aimé et protégé par les dieux, pouvait devenir dangereux pour ses concitoyens dès lors qu'il était investi d'un pouvoir dépourvu de limites institutionnelles. L'auteur propose que le référent contemporain que Tite-Live entendait mettre en garde pourrait être Tibère, en sa qualité d'héritier désigné d'Auguste.

Roman historical tradition has regarded Sulla as a paradigm of the moral corruption resulting from the exercise of absolute power. However, this negative characterisation only concerns the last part of the dictator's life, after his victory in the civil war, and not his previous career, which on the contrary is always viewed positively in the sources; this unexplained inconsistency gives the impression of an elusive and enigmatic character. The present paper identifies Livy as the creator of this 'double portrait' of Sulla. As can be reconstructed from the *periocha* of book 88, the historian changed abruptly from a positive to a negative view of Sulla immediately after the account of the battle at the Colline Gate in 82 BC. The following account focused on three key episodes (the massacre of the prisoners of war, the destruction of Praeneste, the execution of Gratidianus) to which

Livy must have attributed central importance in the economy of his narrative. The insistent recurrence of these *exempla* in the subsequent historiographical, rhetorical, and philosophical tradition confirms that Livy's version of the events had immediately become canonical. The negative characterisation of the protagonist was achieved by omitting the motives behind his actions, thus suggesting that his choices were driven only by arbitrariness and cruelty. Livy's choice reveals a design to present Sulla as an exemplary negative model, whose story was meant to warn readers of the dangers of absolute power: even a man like Sulla, faithful to the traditional Roman ethics, scrupulously respectful of the laws, loved and protected by the gods, could become dangerous for his fellow-citizens once invested with a power lacking institutional limits. The author proposes that the contemporary referent whom Livy intended to warn could be Tiberius, in his capacity as designated heir to Augustus.

Cesare Letta (Università di Pisa), *La corruzione del potere e il topos dell'evoluzione* in peius *dei principi giulio-claudi in Cassio Dione*
Sur les empereurs de la dynastie julio-claudienne qui ne furent pas divinisés (Tibère, Caligula et Néron) dès le I^er^ siècle ap. J.-C. s'étaient affirmées des traditions historiographiques fondées sur la division de chaque règne en deux phases, avec un commencement positif, une forte césure et une irrépressable évolution vers le pire. L'auteur essaie de démontrer que Cassius Dion ne s'est pas laissé conditionner. Tout en puisant dans ces mêmes traditions son matériel, il l'a réinterprété avec une grande indépendance de jugement, en l'intégrant dans des schémas élaborés par lui-même sur la base de ses idées sur la nature de l'homme et les forces opérant dans l'histoire, et surtout sur la base de ses critères de jugement politique des empereurs, déterminés par ses réflexions et ses préoccupations sur les problèmes de son temps.

On the emperors of the Julio-Claudian dynasty who were never deified (Tiberius, Caligula, and Nero) historiographical traditions had become established since the first century A.D., founded on the division of each reign into two phases, with a positive beginning, a *caesura* and a subsequent development for the worse. The author tries to prove that Cassius Dio did not let himself be conditioned by these traditions. Though he drew most of his material from here, he re-interpreted and corrected them with a great independence of judgment, by inserting the news into schemes he himself had elaborated on the ground of his mind about the human nature and the forces operating in history, and above all on the ground of his standards of political judgment of emperors caused by his reflections and concerns about the problems of his own time.

Carlo Martino Lucarini (Università di Palermo), *La corruzione dell'animo dei potenti e le influenze socratiche sui libri VIII e IX della Repubblica di Platone*
La première partie de cet article traite de l'affirmation de Socrate, selon laquelle une nature tyrannique devient encore plus tyrannique en exerçant le pouvoir (Plato, *Resp.* 576 b), et je cherche à montrer que cette idée (comme autres caractéristique attribuées au tyran dans la *République* de Platon) dérivent de certaines opinions qui étaient répandues dans l'Athènes classique. Dans la deuxième partie de mon article je soutiens que ces opinions sur la tyrannie étaient défendues par Socrate lui-même: par une comparaison entre Xen. *Mem.* 4, 6, 12 et Platon je cherche à montrer que le système de cinq constitutions, que nous lisons dans les livres 8 et 9 de la *République*, remonte à Socrate, et que Platon n'a pas toujours réussi à l'amalgamer avec ses propres idées (comme en témoigne le cas de βασιλεία / ἀριστοκρατία). Dans la dernière partie de l'article je cherce à montrer que l'idée, selon laquelle l'exercice du pouvoir corrompt tout le monde, est en contradiction avec une doctrine fondamentale de la philosophie de Socrate et Platon.

The first part of this article explores Socrates' assertion that a tyrannical nature becomes even more tyrannical through the exercise of power (Plato, *Resp*. 576 b). I aim to demonstrate that this idea, along with other characteristics attributed to the tyrant in Plato's *Republic*, originates from prevalent opinions in classical Athens. In the second part of my paper, I argue that Socrates himself held these views on tyranny. Through a comparison between Xenophon's *Memorabilia* 4,6,12 and Plato's works, I seek to illustrate that the system of five constitutions presented in books 8 and 9 of the *Republic* can be traced back to Socrates. Additionally, I contend that Plato did not always successfully integrate it with his own ideas, as evident in the case of βασιλεία / ἀριστοκρατία. In the final part of the article, I endeavor to demonstrate that the notion, suggesting that the exercise of power corrupts everyone, contradicts a fundamental doctrine in the philosophies of Socrates and Plato.

Marco Menon (Università della Svizzera Italiana), *Il potere rivela o corrompe? Leo Strauss contra Jacob Burckhardt e Lord Acton*
Le philosophe politique germano-américain Leo Strauss (1899-1973), dans son chef-d'œuvre *Droit naturel et histoire* (1953), affirme que « Dire que le pouvoir en tant que tel est mauvais ou corrupteur reviendrait donc à dire que la vertu est mauvaise ou corrompue. Si certains hommes se corrompent en exerçant le pouvoir, d'autres en sont améliorés : "le pouvoir montrera l'homme" ». Cette contribution vise à défendre la thèse selon laquelle Strauss oppose de manière critique un proverbe appartenant à la tradition

classique aux déclarations bien connues sur le pouvoir de deux historiens du XIXe siècle, à savoir Jacob Burckhardt et Lord Acton. En fait, l'historien suisse écrivait dans son *Weltgeschichtliche Betrachtungen* que «die Macht ist an sich böse»; tandis que l'historien anglais écrivait, dans une lettre à l'anglican Mandell Creighton, que «Power tends to corrupt and absolute power corrupts absolutely». Ces deux déclarations ont pris leur propre vie et sont souvent citées hors contexte. Le but de cette contribution est de contextualiser les trois affirmations sur le pouvoir et d'explorer les prémisses philosophiques sous-jacentes concernant la relation entre le pouvoir, la corruption, le mal et la vertu. Je procéderai en quatre étapes. Dans la première partie, je contextualiserai l'ancienne affirmation qu'Aristote attribue à Bias de Priène (ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν) dans l'explication de Strauss sur le droit naturel classique. Dans la deuxième partie, je contextualiserai la déclaration de Burckhardt, en accordant une attention particulière à ses sources anciennes et modernes. Dans la troisième partie, je ferai de même avec la déclaration de Lord Acton et me concentrerai sur le rôle joué par sa foi catholique dans la genèse de son enseignement sur le pouvoir. Dans la quatrième partie, j'essaierai de tirer quelques remarques concluantes et de suggérer que les trois penseurs ont une compréhension différente de la nature humaine.

The German-American political philosopher Leo Strauss (1899-1973), in his masterpiece *Natural Right and History* (1953), states that «To say that power as such is evil or corrupting would therefore amount to saying that virtue is evil or corrupting. While some men are corrupted by wielding power, others are improved by it: "power will show a man"». This contribution aims to defend the thesis that here Strauss is critically contrasting a proverb belonging to the classical tradition with the well-known statements about power of two 19th-century historians, namely Jacob Burckhardt and Lord Acton. In fact, the Swiss historian wrote in his *Weltgeschichtliche Betrachtungen* that «die Macht ist an sich böse»; while the English historian wrote, in a letter to the Anglican Mandell Creighton, that «Power tends to corrupt and absolute power corrupts absolutely». These two statements took on a life of their own and are often quoted out of context. The purpose of this contribution is to contextualize the three statements about power and explore the underlying philosophical premises regarding the relationship between power, corruption, evil, and virtue. I will proceed in four steps. In the first part, I will contextualize the ancient statement that Aristotle attributes to Bias of Priene (ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν) within Strauss's account of classic natural right. In the second part, I will contextualize Burckhardt's statement, with particular attention to his ancient and modern sources. In the third part, I will do the same with Lord Acton's statement

and focus on the role played by his Catholic faith in the genesis of his teaching about power. In the fourth part, I will try to draw some conclusive remarks and suggest that the three thinkers have a different understanding of human nature.

Leyla Ozbek (Università di Pisa), *La fine del potere negli dèi di Quinto Smirneo*

Les *Posthomerica* de Quintus de Smyrne, poème épique probablement composé au IIIe siècle après J.-C. dans la partie hellénophone de l'empire romain, ont pour objet la narration du dernier acte de la guerre de Troie, couvrant l'intervalle entre la fin de l'*Iliade* et le début de l'*Odyssée*. À travers un récit qui reste proche des modèles du passé, il est cependant possible de discerner non seulement un nouveau goût de la composition, mais aussi une conception différente du monde et de la dynamique du pouvoir en son sein. Ce changement – un changement philosophique, religieux et politique – se manifeste avant tout dans le rôle des dieux, qui agissent d'une manière extrêmement différente de celle du modèle homérique. Cette contribution vise à mettre en lumière un changement d'époque qui s'opère dans cette période historique: un changement qui transparaît (même, ou peut-être à juste titre) dans une œuvre dont le propos n'est qu'apparemment éloigné de l'actualité politique et sociale.

The *Posthomerica* by Quintus of Smyrna, an epic poem probably composed in the 3rd century A.D. in the Greek-speaking part of the Roman empire, has as its aim the narration of the final act of the Trojan war, covering the gap between the end of the *Iliad* and the beginning of the *Odyssey*. Through a narrative that remains as close as possible to the models of the past, it is possible, however, to discern not only a new compositional taste but also a different conception of the world and of the dynamics of power within it. This change – a philosophical, religious and political change – can be seen first and foremost in the role of the gods, who act in an extremely different way in comparison with the Homeric model. This contribution aims to shed light on an epochal change taking place in this historical period – a change that transpires (even, or perhaps rightly so) in a work whose aim is only apparently far removed from current political and social events.

Michele Pedone (Università di Pisa), *La diarchia tra potere e contropotere: brevi note*

Cet essai tente de répondre à la question de recherche suivante : y avait-il des limites au pouvoir du princeps ? Parmi les différentes perspectives

possibles, l'article se concentre sur la définition de la dyarchie proposée par Theodor Mommsen et sur les limites potentielles du pouvoir impérial implicites, dans une certaine mesure, dans cette forme institutionnelle. À cet égard, des données sur deux sujets principaux seront traitées : d'une part, une sélection de passages de sources anciennes indiquant des cas de dérogation sénatoriale à la politique impériale sera brièvement examinée ; d'autre part, la question de la reconnaissance et du retrait de la légitimité du princeps par le sénat sera brièvement étudiée.

The essay attempts to answer the following research question: were there limits to the power of the princeps? Among the various possible perspectives, the article focuses on the definition of dyarchy proposed by Theodor Mommsen and on the possible limitations of imperial power implicit – to a certain extent – in this institutional form. In this respect, data on two main topics will be dealt with: on the one hand, a selection of passages from ancient sources indicating cases of senatorial override of imperial policy will be briefly examined; on the other hand, the question of the recognition and withdrawal of the princeps' legitimacy by the senate will be briefly considered.

Finito di stampare nel mese di dicembre 2024
da Digital Team Srl – Fano (PU)
per conto di Pisa University Press - Polo Editoriale CIDIC - Università di Pisa